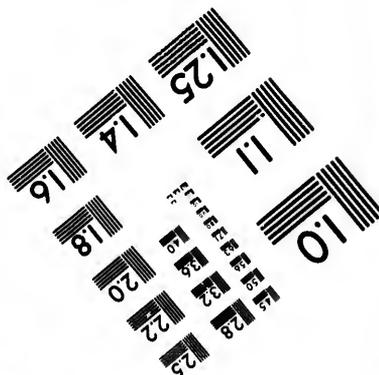
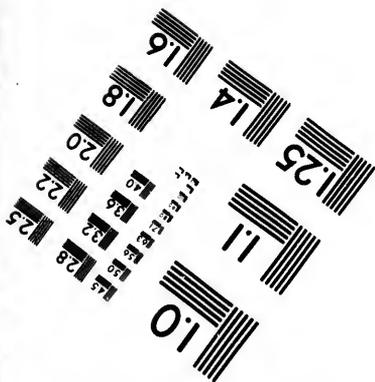
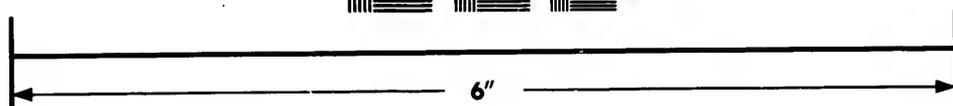
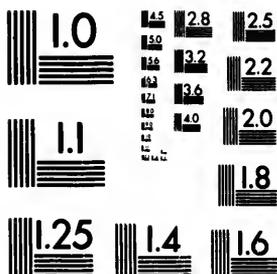


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15
16
17

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagnation multiple. Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

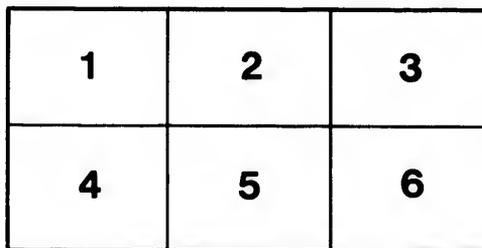
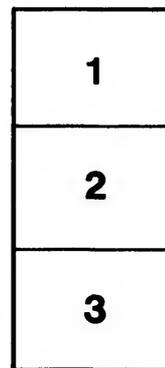
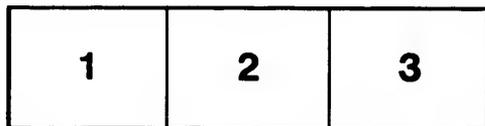
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

rrata
o

pelure,
n à

32X

L' H

7

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

L'

Ce

d

o

g

M

ph

CONT

CL

A B R É G É
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
C O N T E N A N T

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichi de Cartes géographiques & de figures.

TOME VINGT-DEUXIEME,
CONTENANT LE TROISIEME VOYAGE DE COOK.



A P A R I S,
CHEZ LAPORTE, RUE DES NOYERS;

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

67543

✱
I
ral
vo
Co
doi
qu
pon
tion
la r
à in
dét
l'O
Hab
du V
La r
trac
que
terr
tout
fiem
déta
pre
trép
ter l
s'ag
le L



AVERTISSEMENT.

IL n'est pas besoin d'avertir que les Naturalistes, les Littérateurs & les Savans, qui voudront tirer du troisieme Voyage de Cook, des remarques ou des inductions, doivent consulter la grande Relation plutôt que cet Abrégé.

On ne peut se former une idée de l'importance & de la hardiesse d'une expédition en mer, qu'en suivant avec exactitude la route du Navigateur; & si l'on se borneroit à indiquer ici les relâches qui offrent les détails les plus intéressans sur les Terres de l'Océan Pacifique, & sur les mœurs de ses Habitans, ce ne seroit pas faire l'abrégé du Voyage, mais en citer quelques traits. La route des vaisseaux de Cook, sera donc tracée avec exactitude, & nous indiquerons ce qui a rapport à chacune des terres où ils ont abordé, & aux mœurs de toutes les peuplades. L'Abrégé de ce troisieme Voyage, contiendra ainsi plus de détails que n'en contient l'Abrégé des deux premiers. Les dernières opérations de l'intrepide Navigateur dont nous devons raconter les travaux, méritent cette attention. Il ne s'agit d'ailleurs que d'instruire & d'amuser le Lecteur, & nous tâcherons de ne dire

2 *AVERTISSEMENT.*

que des choses instructives & amusantes.

Le récit des faits sera accompagné de réflexions & de rapprochemens qui pourront servir aux Lecteurs de la grande Relation. Cette grande Relation compose quatre volumes *in-4.*° & il y en a deux éditions *in-8.*°; l'une en huit volumes gros caractère, & l'autre en quatre volumes petit caractère.

Pour donner plus d'intérêt à cet Abrégé, nous avons laissé parler souvent M. Cook, M. Anderson & M. King. Les expressions, les réflexions & les mouvemens les plus simples, qu'on ne remarqueroit pas, qui seroient peut-être jugés trop foibles dans l'Ecrivain tranquille, qui rédige ou qui abregé un Voyage, frappent le Lecteur, lorsqu'il entend les Navigateurs eux-mêmes; & le contraste des héroïques travaux & des dangers d'une expédition pareille à celle-ci, avec le calme & l'aimable simplicité des acteurs, sera toujours admirée par les bons esprits.

En général nous supprimerons les observations astronomiques & les observations nautiques; mais parmi ces dernières, il en est d'importantes même dans un Abrégé. Ainsi, nous dirons tout ce qu'a fait M. Cook pour relever les côtes de la partie Ouest de l'Amérique septentrionale, pour essayer le passage au Nord, &c. &c.

L
couv
com
pre
mul
siem
égar
tout
La
nou
nier
merv
celle
obse
véral
raler
gers
mira
La
les p
écuer
qu'il
du C
laisse
blen
C
à bo
ditio
ses
mala

NT.

amufantes.
agné de ré-
i pourront
Relation.

quatre vo-
ons in-8.°;
actere, &
caractere.

et Abrégé,

M. Cook,
pressions,

ns les plus
pas, qui

ibles dans

ge ou qui

e Lecteur,

eux-mê-

es travaux

pareille à

ble simpli-

mirée par

les obser-

servations

eres, il en

Abrégé.

M. Cook

tie Ouest

ur essayer



INTRODUCTION.

LA GÉOGRAPHIE de la moitié du Globe étoit couverte de ténèbres, lorsque l'immortel Cook a commencé ses Voyages autour du Monde. Ses deux premières Expéditions nous ont fait connoître une multitude de Côtes & d'Isles nouvelles, & la troisième a peut-être été encore plus heureuse à cet égard. On trouvera plus bas la récapitulation de toutes ses découvertes.

La position de chacune des terres anciennes & nouvelles que M. Cook a reconnues dans son dernier Voyage, est déterminée avec une exactitude merveilleuse : il suffira de dire, par exemple, que celle de *Tonga Taboo* est le résultat de plus de mille observations astronomiques. Le zèle & la persévérance de M. Cook, dont l'ardeur n'a jamais été ralentie par les besoins de ses Equipages, les dangers ou la fatiété des découvertes, pénètrent d'admiration.

La hardiesse de ses manœuvres étonne les Marins les plus courageux ; il passe quelquefois sur des écueils pour arriver plutôt ; & quand on songe qu'il déploie une pareille audace à l'autre extrémité du Globe, & dans des mers où le naufrage ne laisse aucun espoir, de si grands prodiges semblent au-dessus des efforts humains.

Ce qui n'est pas moins extraordinaire, il est venu à bout de prévenir le scorbut ; & , dans une expédition de plus de quatre ans, il n'y a pas eu sur ses vaisseaux un seul homme attaqué de cette maladie.

Sa générosité & sa bienfaisance ajoutent encore à l'intérêt de son troisième Voyage ; car il a transplanté avec des peines & des soins infinis, des chevaux, des bœufs, des vaches, des chevres, des moutons, & les plantes les plus utiles de nos jardins, dans les Isles de la Mer du Sud ; & il seroit difficile de lire, sans un attendrissement profond, les détails de la mort de ce grand Homme, assassiné par des Sauvages, qui d'abord l'avoient adoré comme un Dieu.

La partie relative aux mœurs des diverses contrées qu'il a parcourues dans son troisième Voyage, n'est pas seulement amusante, elle est digne de toute l'attention des Philosophes. Ces tableaux, si variés & si curieux, des usages & du caractère des Insulaires de la Mer du Sud, ou des Habitans de la côte d'*Amérique*, offrent une multitude d'observations précieuses. Pour n'en citer que deux, les Peuplades sans nombre de l'Océan Pacifique parlent des idiomes de la même langue, & il n'y a pas sur le Globe de Nation plus étendue : M. Cook a été témoin d'un sacrifice humain à *O-Taïti*, & tout annonce que ces sacrifices abominables sont communs & répandus sur les autres terres, d'où l'on pourra conclure, avec assez de fondement, que les hommes sont plus ou moins corrompus à chacune des époques de la vie sauvage & de la civilisation.

L'Europe entière & tous les Peuples qui s'intéressent aux progrès de la Géographie & de la Navigation, ont témoigné des regrets touchans sur la mort de M. Cook. L'Angleterre remarque sans doute avec plaisir le vif intérêt qu'inspire le plus grand de ses Navigateurs ; & lorsque, au milieu des fureurs de la guerre, elle a vu le Roi de France ordonner à ses Escadres de respecter les vaisseaux de M. Cook, elle a dû reconnoître une Nation sensible qui aime à rendre justice aux nobles entreprises de ses ennemis.

Voy
avo
mer
vert
& l
L
ditio
ziem
à-pe
déra
Bret
recti
tant
rend
Sa
nem
ricus
imag
la pa
moin
Angl
reche
qui e
après
mon
comm
Euro
Les
d'une
de trè
tion r

(a)
Nord-C
le pren
pinque
du seco
armés p

INTRODUCTION.

5

Avant de consommer l'Abrégé du dernier Voyage de Cook, il est à propos de dire ce qu'on avoit fait avant lui pour découvrir les terres & les mers inconnues, & de donner un précis des découvertes importantes que lui doivent la Géographie & la Navigation.

L'esprit de découvertes, qui produisit des expéditions si difficiles & si heureuses, durant le seizième & le dix-septième siècle, s'étant affoibli peu-à-peu, & même éteint pendant un temps considérable, commença à se ranimer dans la *Grande-Bretagne*, sous le dernier règne (a); & la protection généreuse, & les secours accordés avec tant de magnificence par le Roi actuel, lui ont rendu toute l'activité qu'il eut autrefois.

Sa Majesté qui, immédiatement après son avènement au Trône, termina d'une manière si glorieuse les opérations destructives de la guerre, imagina des entreprises propres aux douceurs de la paix, & plus favorables à l'humanité, sans être moins brillantes. Non content d'encourager, en *Angleterre*, tous les arts libéraux & toutes les recherches utiles, il étendit ses soins sur les objets qui exigeoient de longs voyages; & ses vaisseaux, après être revenus triomphans de tous les pays du monde connus, furent employés à ouvrir des communications amicales avec les Îles que les Européens n'avoient pas encore reconnues.

Les expéditions, qui avoient un objet si digne d'une grande Nation commerçante, se suivirent de très-près, & je puis ajouter, avec une gradation régulière. Wallis & Carteret ne tarderent pas

(a) On fit alors deux Voyages pour découvrir un passage au Nord-Ouest, par la Baie d'*Hudson*. Le Capitaine Middleton exécuta le premier en 1741 & 1742, avec le vaisseau la *Fournaise* & la pinque la *Découverte*. Les Capitaines Smith & Moore furent chargés du second, & on leur donna les vaisseaux le *Dobbs* & la *Californie*, armés par souscription en 1746 & 1747.

à perfectionner l'ouvrage que Byron avoit commencé. Ces succès firent concevoir un plan de découvertes beaucoup plus étendu, que M. Cook a exécuté dans ses deux premiers Voyages ; & , pour ne laisser que des détails peu importans aux générations futures , le même Capitaine dont l'habileté , en tout ce qui avoit rapport à la Marine, ne peut être comparée qu'à la persévérance éclairée & infatigable qu'il a toujours mis dans ses recherches , fut chargé , pour la troisième fois , de suivre , ou plutôt d'achever la reconnoissance du Globe. Son troisième Voyage , quoique le dernier dans l'ordre des temps , n'est pas le moins considérable , relativement à l'étendue & à l'importance de son objet ; mais il a été le plus malheureux , puisqu'il a terminé les jours précieux de ce célèbre Navigateur.

On a souvent , peut-être en *Angleterre* , ainsi que chez quelques-uns de ses voisins , affecté de couvrir d'un voile le résultat des expéditions qui avoient pour objet de reconnoître des portions inconnues du Globe. Il faut dire , à l'honneur du regne actuel , que l'*Angleterre* a aujourd'hui des vues plus généreuses ; les derniers Voyages entrepris par ses Navigateurs , devoient servir à tous les Peuples de l'*Europe* , & même aux Peuples les plus éloignés qui s'adonnent au Commerce & à la Navigation , & elle a eu la noblesse de ne rien cacher.

Les Voyages autour du Monde ordonnés par le Roi d'*Angleterre* actuel , font tous partie d'un vaste plan ; il est clair que les cinq premiers Voyages ont une liaison avec le dernier , & qu'une récapitulation exacte des vues qu'on s'étoit proposé en les ordonnant , & des découvertes qu'ils ont procurées , jettera beaucoup de jour sur celui-ci. En montrant ainsi ce qu'on avoit fait , on verra plus aisément ce qui restoit encore à faire , & on

sent
ache
de c
un a
L
pris
va l
les
dan
est r
O
ches
devo
ince
qu'e
dule
avoit
de la
conj
pigu
fots
ou d
pude

L'
fcene
conn
jusqu
relâc
vérité
pouv
qui l
ces H
on e
de la
jourd
L'

sentira que, quoique les vaisseaux Anglois eussent achevé cinq fois le tour du Globe dans l'espace de dix ans, il étoit cependant nécessaire d'ordonner un autre Voyage.

Les différens Voyages autour du Monde, entrepris par ordre de Sa Majesté, avant celui dont on va lire le Journal, avoient pour but, de découvrir les portions de terres qui pouvoient se trouver dans les vastes mers dont tout l'hémisphère austral est revêtu.

On y avoit fait jusqu'à nos jours si peu de recherches; ces recherches étoient si imparfaites, que, devenues publiques, elles avoient produit des incertitudes plutôt que donné des connoissances; qu'elles avoient plus trompé les hommes crédules, que satisfait les Savans judicieux; qu'elles avoient introduit, dans la Géographie de la moitié de la surface de la terre, une multitude infinie de conjectures imaginées par des Spéculateurs qui se piquoient de deviner la disposition du Globe, de fots contes transmis par une tradition obscure, ou des fictions inventées par des menteurs impudens.

I.

L'Océan Atlantique du Sud fut la première scène des opérations des vaisseaux Anglois. On connoissoit à peine l'existence des Isles *Falkland*, jusqu'à l'arrivée du Commodore Byron, qui y relâcha en 1764, & on ignoroit absolument leur véritable position, leur étendue, & tout ce qui pouvoit les rendre utiles. Le Capitaine Macbride, qui le suivit deux ans après, ayant fait le tour de ces Isles, & les ayant relevées dans tous les points, on en a dressé une Carte si exacte, que les côtes de la *Grande-Bretagne* elle-même ne sont pas aujourd'hui mieux marquées sur les Cartes.

L'Histoire du Voyage du Lord Anson, prouve

clairement combien on connoissoit peu les Isles de l'Océan Atlantique du Sud, à l'époque de ce Navigateur. Trompé par les détails imparfaits qu'on avoit alors, il regarda l'Isle *Pepys* & les Isles *Falkland*, comme des terres distinctes, éloignées l'une de l'autre d'environ cinq degrés de latitude. Les recherches de Byron ont rectifié cette erreur capitale, & il est démontré aujourd'hui, d'une manière incontestable, qu'on perdra désormais son temps à chercher l'Isle *PEPYS* par le 47.^e degré de latitude, puisque cette Isle & les Isles *FALKLAND* forment une même terre.

On nous a fait connoître d'autres terres situées dans l'Océan Atlantique du Sud. Si Laroche, en 1675, & M. Guyot, Commandant du vaisseau *le Lion*, en 1756, avoient déjà vu l'Isle de *Georgie*, ce qui paroît probable, le Capitaine Cook a déterminé, en 1778, son étendue & sa véritable position : la même année, il ajouta à nos Mappemondes la Terre *Sandwich*, inconnue jusqu'alors, & la découverte la plus voisine du Pole Austral qu'on ait jamais faite.

I I.

Quoique les vaisseaux des différentes Nations eussent visité & traversé souvent le *Détroit de Magellan*, on n'avoit pas examiné avec assez de soin ses Baies, ses Havres & ses Caps, les différentes Isles qu'il renferme, & les côtes qui le bordent au Nord & au Sud; on n'avoit pas parlé d'une manière exacte des marées, des courans & des sondes; Sir John Narboroug & les Navigateurs qui le suivirent, avoient omis complètement ces divers points, ou ils les avoient traités d'une façon trop vague, & il étoit utile de s'en occuper de nouveau. Cette tâche a été heureusement remplie par Byron, Wallis & Carteret, dont les opérations, dans ce Détroit, & la Carte dressée

d'
ont
gra

S
don
en c
crai
d'un
four
Ang
Paci
à div
l'Ou
on a
vaux
& de
on fa
une s
& qu
s'y tr
Ce

une
comm
Mag
bles,
Détro
mité
bien f
de se
sera a

Si
ordre
dans
étend
qui s'

INTRODUCTION. 9

d'après leurs observations & leurs découvertes, ont procuré des lumières précieuses à la Géographie.

I I I.

Si les informations très-précises qu'ils nous ont données sur chaque portion de ce célèbre Détroit, en dégoûtent désormais les Navigateurs; si l'on craint de s'exposer aux fatigues & aux embarras d'un labyrinthe, connu aujourd'hui pour être une source inévitable de dangers & de délais, les Anglois ont découvert une entrée dans l'Océan Pacifique, plus sûre & moins longue. On a essayé à diverses reprises, du côté de l'Est & celui de l'Ouest, le passage autour du Cap de *Horn*, & on a dissipé les frayeurs qu'il inspiroit. Les travaux & la détresse des Escadres du Lord Anson & de Pizarre, ne décourageront pas à l'avenir; on fait qu'ils furent obligés d'entreprendre, par une saison défavorable, la navigation de ces mers; & qu'à l'époque où M. Cook les traversa, il ne s'y trouva rien de formidable.

Cet illustre Navigateur est le premier qui, d'après une suite d'observations les plus satisfaisantes, commencées à l'entrée occidentale du Détroit de *Magellan*, & continuées avec des soins infatigables, autour de la *Terre de Feu*, & au milieu du Détroit de *Lemaire*, ait donné une Carte de l'extrémité méridionale de l'*Amérique*, qui montre combien les premiers vaisseaux durent être embarrassés de se guider eux-mêmes, & jusqu'à quel point il sera avantageux de doubler le Cap de *Horn*.

I V.

Si les Voyages de découvertes, entrepris par ordre du Roi, ont facilité l'entrée des vaisseaux dans l'Océan Pacifique, ils ont aussi beaucoup étendu nos connoissances relativement aux terres qui s'y trouvent.

Quoique les Européens fréquentent depuis près de deux siècles & demi les immenses (a) parages qu'on appelle de ce nom, la plus grande partie de ces parages, & sur-tout de ceux qui sont au Sud de l'Equateur, demuroit inconnue.

Magellan, & les Espagnols qui parcoururent les premiers ces mers, n'ayant voulu qu'arriver aux Moluques & aux autres Isles qui produisent des épiceries, chacune des parties de l'Océan Pacifique, qui ne se trouvoit pas contiguë à leur route, dont la direction étoit au côté septentrional de l'Equateur, échappa naturellement à leurs recherches; & si Mendana & Quiros, & avant eux quelques Voyageurs ignorés (b), en s'écartant de cette route, & en se tenant sous le Tropique austral, après être partis de *Callao*, eurent le bonheur de rencontrer différentes Isles; si leur imagination s'échauffa au point de regarder ces Isles comme des indices d'un Continent Austral; s'ils se flatterent que la découverte de ce Continent les rendoit émules de Gama & de Colomb, leurs foibles efforts n'ont point reculé les bornes de la Géographie & de la Navigation. Comme un plan judicieux n'avoit point dirigé leurs Voyages; comme leurs découvertes étoient demeurées très-imparfaites, & qu'elles n'avoient été ni examinées de nouveau ni décrites dans des Journaux exacts & bien authentiques, on les avoit presque oubliées: on en conservoit des souvenirs si obscurs qu'il en résulroit des disputes embarrassantes sur la position & l'étendue de ces terres nouvelles, qu'on doutoit même de leur existence.

Il paroît que les Conseils d'Espagne se firent de

(a) Magellan commença son Voyage en 1519.

(b) Voyez des détails, sur ces premières découvertes, dans la collection précieuse des Voyages dans l'Océan Pacifique du Sud, publiée par M. Dalrymple.

nt depuis près
(a) parages
grande partie
ni font au Sud

parcoururent
lu qu'arriver
ui produisent
l'Océan Paci-
à leur route,
entrional de
leurs recher-
& avant eux
s'écartant de
pique austral,
le bonheur de
imagination
Isles comme
s'ils se flatta-
nt les rendoit
foibles efforts
Géographie &
licieux n'avoit
leurs décou-
parfaites, &
e nouveau ni
bien authen-
: on en con-
l en résul-
position &
qu'on doutoit
ne se firent de

ouvertes, dans la
Pacifique du Sud,

bonne heure une maxime politique d'interrompre & de décourager les Voyages dans cette partie du Globe. Déjà maîtres sur le Continent d'*Amérique* d'un empire trop vaste pour le gouverner aisément, cet Empire d'*Amérique* leur offrant plus de métaux précieux qu'ils ne pouvoient en employer à leur usage, ni la cupidité ni l'ambition ne les excitoient à agrandir leurs domaines. Ainsi, quoique les Espagnols fussent établis le long des côtes de l'Océan Pacifique, quoiqu'ils fussent placés très-commodément pour suivre les découvertes qu'offroient ces mers inconnues, ils se contenterent d'envoyer des vaisseaux d'un de leurs ports à l'autre; s'ils traverserent le vaste golfe qui sépare de l'*Asie* cette partie de l'*Amérique*, ce fut toujours sur la même ligne, & peut-être avec un seul bâtiment qui partoît d'*Acapuleo* pour *Manille*.

La route des Espagnols réгла en grande partie celle des autres Navigateurs Européens qui parcoururent l'Océan Pacifique du Sud; & tous ces Voyages furent circonscrits dans les mêmes bornes, si j'en excepte les petites Escadres de Lemaire & Roggwein. Les vaisseaux qui entrèrent dans cette mer par le Détroit de Magellan ou en doublant le Cap de *Horn*, vouloient faire un commerce interlope avec les Espagnols, ou combattre les navires de cette Nation; projets qui laissoient aux Géographes bien peu d'espoir de découvrir de nouvelles terres. Chacun d'eux sentit en effet qu'il devoit borner ses croisières à une distance convenable des établissemens Espagnols, les seuls parages où ils pouvoient espérer du commerce ou des pirateries. Ils avoient à peine débouqué le Détroit de Magellan ou doublé la *Terre de Feu*, qu'ils cingloient au Nord vers l'Isle inhabitée de *Juan Fernandès*, qui pour l'ordinaire leur servoit de rendez-vous, & où ils alloient prendre des rafraichissemens: après avoir longé le Continent d'*Amérique*

depuis le *Chili* jusqu'à la *Californie*, ils repassoient dans l'Océan Atlantique, où, s'ils se hasardèrent à étendre leur voyage du côté de l'*Asie*, ils ne pensèrent jamais à faire des découvertes dans les portions de la Mer du Sud qui demeuroient inconnues; ils choisirent la route battue (si je puis m'exprimer ainsi), route sur laquelle ils comptoient, avec vraisemblance, rencontrer le galion des *Philippines*, mais qui offroit peu d'apparence de rendre leur traversée utile à la Géographie.

Par une suite naturelle de ces combinaisons, les diverses expéditions dont je parle ici durent fournir peu de matériaux aux Géographes qui désiroient une connoissance exacte & détaillée de l'Océan Pacifique du Sud. Les industrieux Hollandois qui avoient alors toute leur énergie, firent cependant quelques tentatives sur ce point: nous leur devons trois Voyages entrepris avec l'unique projet de découvrir de nouvelles terres; & leurs recherches dans les latitudes australes de cet Océan, sont connues d'une manière beaucoup plus sûre que celles des premiers Navigateurs Espagnols.

Lemaire & Schouten en 1616, & Roggewein en 1722, jugèrent sagement qu'il n'y avoit aucune connoissance nouvelle à acquérir en suivant le passage ordinaire au Nord de la ligne, & ils traversèrent cet Océan depuis le Cap de *Horn* jusqu'aux *Indes Orientales*, en se tenant sous le Tropicque Sud; parages qu'on avoit visités si rarement & d'une manière si peu efficace, quoique la croyance vulgaire, fortifiée par les spéculations de quelques Philosophes, y promît un grand nombre de découvertes.

En 1742, Tasman, qui fit depuis *Batavia* une longue traversée sur l'Océan Austral de l'*Inde*, entra dans la Mer Pacifique du Sud, au point où cette mer est le plus éloignée de la côte d'*Amérique*, & il visita des parages qu'on n'avoit pas encore

exa
élev
jusq
de
Voy
L
néan
Nav
roie
tats
moy
Cart
le n
étoie
quer

Et
bre,
s'étoi
avoit
recon
réuni
qu'on
& il é
foible
la cur
ni co
coup
viend
Il
cemer
mérit
sont
ouver
avec
péné

examinés. Après être parti d'une latitude Sud assez élevée, il cingla au Nord jusqu'à la *Nigritie*, & jusqu'aux Isles situées à l'Est de cette terre, près de l'Equateur, & ses découvertes ont rendu son Voyage célèbre dans les annales de la Navigation.

Les succès de ces trois expéditions ne servirent néanmoins qu'à indiquer un vaste champ que des Navigateurs, doués de plus de persévérance, pourroient examiner avec plus de succès. Leurs résultats, il est vrai, présentoiént aux Géographes un moyen de varier la stérile uniformité des premières Cartes, en y plaçant quelques Isles nouvelles; mais le nombre & l'étendue de ces nouvelles terres étoient si peu considérables qu'on peut leur appliquer ce vers connu.

Rari, nantes in gurgite vasto.

Et si les découvertes étoient en très-petit nombre, elles étoient d'ailleurs très-imp parfaites. On n'étoit approché de quelques côtes, mais on n'y avoit pas débarqué : on les avoit quittées sans reconnoître leur étendue, & sans voir si elles étoient réunies à d'autres côtes voisines. Les débarquemens qu'on avoit faits avoient été en général très-rapides, & il étoit à peine possible d'établir sur une base si foible, des informations propres à satisfaire même la curiosité oisive; ce qu'on en disoit ne pouvoit ni contenter les Philosophes ni contribuer beaucoup à la sûreté ou au succès des Navigateurs qui viendroient ensuite.

Il faut toutefois rendre justice à ces commencemens de découvertes. Les Hollandois ont le mérite d'avoir été les précurseurs des Anglois, qui sont allés bien plus loin qu'eux dans la route ouverte aux Navigateurs Européens. On va voir avec quel succès les vaisseaux de l'Angleterre ont pénétré dans leurs Voyages successifs les réduits

N.

s repassoient
e hafardèrent
e, ils ne pen-
dans les por-
roient incon-
je puis m'ex-
comptoient,
alion des *Phi-*
nce de rendre

binaisons, les
durent four-
phes qui défi-
détaillée de
rieux Hollan-
nergie, firent
point : nous
avec l'unique
rres; & leurs
rales de cet
beaucoup plus
urs Espagnols.
& Roggwein
avoit aucune
en suivant le
e, & ils tra-
de *Horn* jus-
sous le Tropi-
si rarement &
e la croyance
s de quelques
ombre de dé-

Batavia une
al de l'*Inde*,
au point où
e d'*Amérique*,
t pas encore

les plus cachés de l'Océan Pacifique du Sud, & déchiré le voile qui couvroit une si grande partie du Globe.

1.^o Ils ont recherché avec soin les différentes terres qu'on disoit avoir été vues par les Espagnols ou les Hollandois ; ils ont retrouvé & visité la plupart de ces terres (du moins celles qui sembloient être de quelque importance) : ils ne les ont pas visitées en courant, ils ont employé tous les moyens possibles pour rectifier les premières erreurs & suppléer aux premières imperfections ; ils ont fait des recherches exactes dans l'intérieur du pays ; ils ont fait le tour des côtes, & ils en ont pris le relevement. Qui n'a pas entendu parler de la célèbre *Terre australe du Saint-Esprit*, découverte par Quiros ? On assuroit qu'elle formoit une partie du Continent Austral ; cette prétention n'a pu tenir contre l'examen du Capitaine Cook, qui en a achevé le tour, & qui lui a assigné sa véritable position & ses étroites bornes dans l'Archipel des *Nouvelles-Hébrides* (a).

2.^o Outre qu'ils ont achevé la reconnoissance des terres apperçues avant eux, ils ont enrichi la Géographie d'une longue liste de terres nouvelles. Ils ont traversé à diverses reprises, sous le Tropicque Sud & dans toutes les directions, l'Océan Pacifique Austral, & ils ont trouvé une multitude d'Isles presque infinie. Ces Isles sont disposées dans un espace de près de 80 degrés de longitude ; elles sont situées à des distances plus ou moins grandes ; & elles forment des groupes très-nombreux. Les descriptions bien détaillées & bien complètes qu'on a faites de ces Isles & de leurs Habitans, ont servi aux progrès de toutes les sciences ; &

(a) M. de Bougainville observa, seulement en 1768, que cette Terre étoit composée de plusieurs Isles. M. Cook a reconnu tout le groupe en 1774. Voyez le *second Voyage de Cook*, tome II, page 196 de l'original.

pou
qui a
laisse

3.
ajou
située
Sud
jusqu
terre
de c
les a
M. C
de la
dépla
un ta
dang
entre
la c
l'Equ
latitu
Ligne
réunie
qui y
blissen
e non
viens
Quest
sur la
reconn
Hicks
l a cor
de la T
point d
quante

(a) V
de l'orig
(b) V
iginal.

pour me servir des termes du Capitaine Cook, qui a eu une si grande part à ces découvertes, elles laissent peu de chose à faire dans cette partie (a).

3.^o Byron, Wallis & Carteret ont beaucoup ajouté aux connoissances que nous avons des Isles situées dans l'Océan Pacifique, sous le Tropique Sud; mais les Géographes ignoroient absolument jusqu'où cet Océan se prolonge à l'Ouest, quelles terres le bornent de ce côté, & quelle est la liaison de ces terres avec les contrées découvertes par les anciens Navigateurs. Le premier Voyage de M. Cook (b) a résolu ces importantes questions de la maniere la plus complete. Ce grand Homme déploya alors une persévérance extraordinaire & un talent consommé; il brava les obstacles & les dangers sans nombre que lui offroit une pareille entreprise; il releva près de deux mille milles de la côte qui borne la Mer du Sud à l'Ouest de l'Equateur, depuis le trente-huitieme degré de latitude austral, jusqu'à dix degrés & demi de la Ligne équinoxiale, où il a reconnu qu'elle est réunie à la terre déjà visitée par les Hollandois, qui y avoient fait plusieurs Voyages, de leurs établissemens d'*Aste*, & à laquelle ils avoient donné le nom de *Nouvelle-Hollande*. La Nation dont je viens de parler avoit suivi les bandes Nord & Ouest; mais les opérations étendues de M. Cook; sur la bande orientale, en ont presque achevé la reconnoissance dans tous les points: entre le *Cap Hicks*, situé par le 33.^e degré de latitude, où il a commencé l'examen de cette côte, & la partie de la Terre *Van-Diemen*; d'où Tasman prit son point de départ, on ne compte pas plus de cinquante-cinq lieues; il est donc très-probable que

(a) Voyez le second Voyage de Cook, tome II, page 239 de l'original.

(b) Voyez la Collection de Hawkesworth, vol. III de l'original.

ces deux portions sont réunies, quoique M. Cook ait poussé la circonspection jusqu'à dire qu'il n'a pu déterminer si la *Nouvelle-Galles méridionale*, c'est-à-dire la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, est jointe à la Terre *Van-Diemen* (a). Au reste, son second Voyage ne tarda pas à éclaircir cette question. Le Capitaine Furneaux, qui montoit l'*Aventure*, & qui se sépara de la *Résolution* en 1773, (heureuse séparation, puisqu'elle produisit un si bon effet) a reconnu la Terre *Van-Diemen*, depuis sa pointe orientale le long de la côte d'Est, bien au-delà de la station de Tasman, & jusqu'au 38.° degré de latitude, où M. Cook avoit commencé sa reconnoissance en 1770 (b).

On connoît donc aujourd'hui la circonférence entière de cette vaste terre qu'on peut appeler une cinquième partie du Globe: Les Navigateurs l'ont en effet trouvée si grande que, pour employer ici les expressions de M. Cook, elle est beaucoup plus étendue qu'aucune autre partie du Monde, qui ne porte pas la dénomination de Continent (c).

4.° Tasman ayant pénétré dans l'Océan Pacifique, après avoir quitté la Terre *Van-Diemen*, rencontra une côte à laquelle il donna le nom de *Nouvelle-Zélande*. Comme il ne détermina en aucune manière l'étendue de cette côte, & qu'il reconnut seulement la position d'une partie de la bande occidentale qu'il longea en marchant au Nord, les Géographes croyoient que la *Nouvelle-Zélande* faisoit partie d'un Continent Austral prolongée au Nord & au Sud, depuis le trente-troisième degré jusqu'au soixante-quatrième degré de latitude Sud; que sa côte septentrionale s'étendoit à travers la Mer Pacifique du Sud, à une

(a) Voyez la Collection de Hawkesworth, tom. III, page 48 de l'original.

(b) Second Voyage de Cook, tome I, page 114 de l'original.

(c) Collection de Hawkesworth, tome II, page 622 de l'original.

distance

dis
vu
Le
cet
la
app
mo
tou
est
à di
tant
plus
aut
per
cette
si
itud
velle
Coo
l'En
rons
tant
& l'
indie
le pa
peu
suivi
de B
beau
avoit
ville
la No
point

(a)
(b)
1606,
Carte
1764,
T

distance fort grande, & que Juan Fernandez avoit vu son extrémité Est un demi-siècle avant Tasman. Le premier Voyage de M. Cook a totalement détruit cette supposition. Si Tasman a apperçu le premier la *Nouvelle-Zélande*, la gloire de l'avoir reconnue appartient à M. Cook seul. Il passa près de six mois sur ses côtes, en 1769 & 1770 (a); il en fit le tour, il marqua son étendue, & il trouva qu'elle est partagée en deux Isles. Il y est retourné depuis à diverses reprises; il a perfectionné cette importante découverte; & la *Nouvelle-Zélande* ne sera plus indiquée comme une partie d'un Continent austral, mais elle figurera désormais sur les Mappemondes, comme les deux plus grandes Isles de cette partie de l'hémisphère austral.

5.^o Il restoit beaucoup de doutes & d'incertitudes sur la jonction ou la séparation de la *Nouvelle-Hollande* avec la *Nouvelle-Guinée*; le Capitaine Cook, en traversant le détroit qu'il a appelé de l'*Endeavour*, a décidé la question: nous n'hésiterons pas à dire que c'est une découverte importante pour la Géographie; & quoique la sagacité & l'érudition de M. Dalrymple aient trouvé des indices qui semblent annoncer qu'on soupçonnoit le passage (b), ces indices étoient si obscurs, & si peu connus, qu'en général on ne les avoit pas suivis dans la rédaction des Cartes: le Président de Brosses, qui a écrit en 1756, & qui avoit beaucoup de connoissances Géographiques, ne les avoit pas trouvés satisfaisans; & M. de Bougainville qui, en 1768, rencontra la côte orientale de la *Nouvelle-Guinée*, près de 90 lieues à l'Ouest de sa pointe Sud-Est, aima mieux faire, contre un vent

(a) Depuis le 6 Octobre 1769 jusqu'au 31 Mars 1770.

(b) Voyez la route de Torrè sur un des vaisseaux de Quiros, en 1606, entre la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée*, dans la Carte des découvertes dans l'Océan Pacifique du Sud, avant 1764, publiée par M. Dalrymple,

de bout, ces 90 lieues, dans un temps où son Equipage manquant de provisions, étoit réduit à manger les peaux de veau marin qui couvroient ses vergues & ses agrès, que de continuer sa route à l'Ouest, pour chercher un passage qu'il jugeoit extrêmement problématique. M. Cook, en ouvrant entre la Mer Pacifique & l'Océan de l'Inde une communication qui, si elle n'est pas nouvelle, étoit du moins abandonnée & oubliée, a dissipé tous les doutes sur un fait si utile à la Navigation.

6.^o On doit au Capitaine Carteret une autre découverte d'une utilité presque égale à celle que je viens de citer. Dampierre, en longeant une côte qu'on supposoit faire partie de la *Nouvelle-Guinée*, remarqua que cette côte forme une Isle séparée, à laquelle il a donné le nom de *Nouvelle-Bretagne*; mais le Capitaine Carteret a reconnu que la *Nouvelle-Bretagne* est divisée en deux grandes Isles & en beaucoup d'autres plus petites: si quelques-uns des premiers Navigateurs de l'Océan Pacifique du Sud s'en étoient aperçus, leurs observations n'étoient point arrivées jusqu'à nous; & l'on peut compter cette découverte parmi celles qui honorent notre Nation. Le *Canal Saint-Georges*, qui sépare la *Nouvelle-Bretagne* de la *Nouvelle-Irlande*, que suivit M. Carteret pour passer de la Mer Pacifique dans l'Océan de l'Inde, » offre un » passage beaucoup meilleur & beaucoup plus » court, en venant de l'Est ou de l'Ouest, que » le tour des Isles situées au Nord. «

Byron, Wallis & Carteret eurent principalement pour objet de découvrir de nouvelles terres dans la Mer Atlantique du Sud, & quoiqu'ils aient ajouté quelque chose à nos connoissances Géographiques sur la Mer Pacifique du Sud, leurs Voyages ont fourni peu des matériaux nécessaires pour donner au Public une description complète de ces immenses parages, qu'ils traversèrent seulement

emps où son étoit réduit à qui couvroient inuer sa route e qu'il jugeoit ook, en ou- écan de l'Inde pas nouvelle, ée, a dissipé a Navigation. et une autre le à celle que eant une côte uvelle-Guinée, lle séparée, à elle-Bretagne; onnu que la x grandes Isles : si quelques- l'Océan Paci- leurs observa- nous; & l'on emi celles qui aint-Georges, e la Nouvelle- r passer de la le, » offre un eaucoup plus l'Ouest, que « nt principale- uvelles terres uoiqu'ils aient nées Géogra- eurs Voyages eessaires pour mplete de ces nt seulement

sur une ligne directe en revenant en *Europe* par *les Indes Orientales*. M. Cook chargé de l'expédition qui suivit les leurs, eut ordre de reconnoître plus exactement la Mer Pacifique du Sud; mais ses instructions lui recommandant tout-à-la-fois ce qui avoit rapport aux progrès de l'Astronomie & ceux de la Géographie, l'inquiétude de ne pas arriver assez tôt à *O-Taïti*, pour observer le passage de Vénus au-dessus du disque du Soleil, ne lui permit pas de s'éloigner du chemin le plus court, & de chercher les terres inconnues qui pouvoient se trouver au Sud-Est de cette Isle. Comme il fut d'une fidélité scrupuleuse à ses devoirs, une partie considérable de la Mer Pacifique du Sud, celle où l'on espéroit le plus de découvertes, ne fut ni reconnue ni examinée lors de son premier Voyage. Pour suppléer à cette omission & éclaircir un point admis par plusieurs Savans, qui fondeoient leur système sur de simples spéculations, & par des hommes peu éclairés, qui l'adoptoient après des autorités qu'ils croyoient dignes de foi, mais encore très-problématique & même dénué de fondement aux yeux de quelques autres qui se voyoient moins à leur imagination, ou qui étoient plus incrédules, Sa Majesté empresseée de favoriser tout ce qui peut ajouter à nos richesses dans chacune des parties des Sciences, ordonna une nouvelle expédition. Les services signalés rendus par M. Cook, durant son premier Voyage, le désignoient comme l'homme le plus propre à terminer des recherches qu'il avoit si habilement commencées. Il partit donc en 1771, commandant les deux vaisseaux la *Résolution* & l'*Aventure*, avec le plus vaste plan de découvertes qu'on connoisse dans les annales de la Navigation: on le chargea non-seulement de faire le tour du Monde, mais de parcourir tout le Globe dans les hautes latitudes méridionales, en formant de temps à autre, dans

chacun des parages de l'Océan Pacifique qu'on n'avoit pas encore examinés, les croisières qui pourroient enfin résoudre la question si débattue sur l'existence d'un Continent austral; on lui recommanda de le chercher sur tous les points de l'hémisphère Sud, &, supposé qu'il y en eût un, de déterminer s'il étoit accessible à la Navigation. J'ai déjà parlé des nombreuses Isles situées sous le Tropicque, dans l'Océan Pacifique, dont nous devons la découverte à ce Voyage qui dura de trois à quatre ans, & qui fut exécuté avec une intrépidité & une constance si extraordinaire: mais j'ai réservé pour ce paragraphe l'objet principal de l'expédition, ou le tableau des diverses campagnes que fit M. Cook sur l'hémisphère Sud. La route de la *Résolution* & de l'*Aventure* au milieu de l'Océan Atlantique du Sud, de l'Océan Indien méridional, & de la Mer Pacifique du Sud, qui environnent le Globe, combinée avec la route de l'*Endeavour*, offre une démonstration oculaire, que, par ses infatigables recherches, M. Cook a reconnu tous les parages où l'on supposoit un Continent vu des premiers Navigateurs; que ce Continent a disparu à l'approche de ses vaisseaux, & que, semblable aux fantômes de l'imagination, il s'est évanoui sans laisser de traces. On a soutenu qu'un Continent austral est nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les deux hémisphères; mais quelque plausible que paroisse cette théorie au premier coup-d'œil, l'expérience a assez démontré combien elle est fautive. D'après le second Voyage de Cook, dont je parle ici, nous connoissons parfaitement l'hémisphère Sud, & nous pouvons prononcer avec certitude que l'équilibre du Globe est très-bien conservé: quoique les mers parcourues par M. Cook ne laissent pas assez d'espace pour la masse correspondante des terres que plusieurs Ecrivains ont jugé nécessaire à l'équilibre du Globe.

Si
Carte
M. C
mers
l'ation
termi
dit
ha
pro
Co
& l
cou
dét
nen
gra
peu
par
l'ex
rem
lera
l'att
ritin
siecl
phes
Tels
nclusiv
eaux A
riens d
e juge
cheven
u'on a
arcour
ans to
dém
ar cor
a possi

INTRODUCTION.

21

Si les premiers Navigateurs ont ajouté à nos Cartes une plus grande étendue de terres que M. Cook, il a la gloire d'avoir reconnu plus de mers qu'aucun de ses prédécesseurs. La récapitulation qu'il a fait lui même de son second Voyage, terminera mes remarques sur ce point. » J'ai fait, dit-il, le tour de l'hémisphère austral, dans une haute latitude, & je l'ai traversé de maniere à prouver, sans réplique, qu'il n'y a point de Continent, à moins qu'il ne soit près du Pole, & hors de la portée de la Navigation. En parcourant deux fois la Mer du Tropicque, j'ai déterminé la position de quelques terres anciennement apperçues, & j'en ai découvert un grand nombre de nouvelles : je crois que je laisse peu de chose à faire en ce genre, dans cette partie du Globe ; je me flatte aussi que l'objet de l'expédition a été, à tous égards, parfaitement rempli, & qu'après cette relation, on ne parlera plus du Continent austral, qui a occupé l'attention de quelques-unes des Puissances maritimes, dans un intervalle de près de deux siècles, & exercé les spéculations des Géographes de tous les âges (a). «

Tels furent jusqu'au second Voyage de M. Cook conclusivement, les succès des expéditions des vaisseaux Anglois. La récapitulation sommaire que je viens de donner, mettra tous les Lecteurs en état de juger de ce qui restoit encore à faire, pour achever l'exécution du vaste plan de découvertes qu'on avoit formé. L'hémisphère austral avoit été parcouru à diverses reprises, & on l'avoit reconnu dans tous les points accessibles aux vaisseaux ; mais il demeurait encore beaucoup d'incertitudes, & par conséquent une grande variété d'opinions sur la possibilité ou l'impossibilité de naviguer aux

(a) Second Voyage de Cook, tome II, page 239 de l'original.

extrémités de notre hémisphere, & en particulier, sur l'existence, ou du moins sur l'impraticabilité d'un passage au Nord, entre l'Océan Atlantique ou la Mer Pacifique, en venant de l'Est & suivant les côtes de l'Asie, ou en venant de l'Ouest & suivant celles de l'Amérique Septentrionale.

On sentoit que, si ce passage étoit praticable, on abrégeroit beaucoup les voyages au Japon, à la Chine, & aux Indes Orientales en général; qu'ils deviendroient par conséquent plus utiles que par le long & ennuyeux détour du Cap de Bonne-Espérance. La Nation Angloise s'en occupoit depuis plus de deux siècles; & sans parler de la premiere tentative de Cabot en 1497, qui nous procura la découverte de Terre Neuve & de la côte de Labrador, depuis le premier Voyage de Frobisher, qui, en 1576, alla chercher le passage à l'Ouest, jusqu'à celui de James & de Fox, en 1631, les audacieux Navigateurs firent des tentatives multipliées; mais si ces expéditions nous firent connoître de nouvelles portions de l'Amérique Septentrionale, par la découverte de la Baie de Hudson & de celle de Baffin, la question sur le passage par ce côté, dans la Mer Pacifique, demeurait indécidée. Les vaisseaux Anglois & Hollandois ne réussirent pas plus, dans leurs diverses entreprises, à trouver ce passage du côté de l'Est. Le peu de succès de Wood, en 1676, semble avoir terminé la longue liste des expéditions infructueuses entreprises au Nord, durant le siècle dernier; & si l'on ne désespéra pas de cette découverte, à laquelle on avoit en vain travaillé si souvent, on cessa du moins assez long-temps d'y songer.

M. Dobbs, zélé partisan de la probabilité d'un passage au Nord-Ouest, par la Baie de Hudson, fixa de nos jours l'attention de l'Angleterre sur cette entreprise, & par son zèle actif & ses sollicitations constantes, il ranima l'esprit de découvertes. On suivit ses projets, mais sans succès; car le Capitaine

tail
17
en
en
vin
qu
Hu
qu

Vo
M.
ave
Na
&
arr
pre
d'o
tiqu
rau
cet

L
vari
tale
les c
mar
reste
don
de l
deux
bon
que
yeux
l'exp
tion
gers
par
Tou
le to

tainé Middleton, envoyé par le Gouvernement en 1741, & les Capitaines Smith & Moore, envoyés en 1746 par une Société particulière, quoique encouragés par un acte du Parlement, accordant vingt mille livres sterlings de récompense à ceux qui trouveroient le passage, revinrent de la *Baie de Hudson* avec leurs Journaux, qui laisserent la question dans le même état d'incertitude.

Tandis que le Capitaine Cook faisoit son Voyage au Pole austral, commencé en 1773, M. Phipps, aujourd'hui Lord Mulgrave, partit avec deux vaisseaux, afin de déterminer jusqu'où la Navigation étoit praticable du côté du Pole boréal; & quoique des barrières insurmontables eussent arrêté ses progrès, ainsi qu'elles avoient arrêté les premiers Navigateurs, on ne renonça pas à l'espoir d'ouvrir une communication entre l'Océan Atlantique & la Mer Pacifique, par le Nord, & l'Amirauté d'Angleterre ordonna un Voyage qui eut cet objet.

Les opérations projetées étoient si nouvelles, si variées & si étendues, qu'on crut avoir besoin des talens & de l'expérience du Capitaine Cook pour les conduire. Il auroit pu, sans qu'on l'accusât de manquer de zele pour le service public, passer le reste de ses jours dans la place qu'on lui avoit donnée à l'Hôpital de *Greenwich*; il auroit pu y jouir de la gloire qu'il avoit achetée si chèrement, par deux Voyages autour du Monde; mais il quitta de bon cœur un Poste honorable, & heureux de ce que le Comte de Sandwich n'avoit pas jeté les yeux sur un autre Commandant, il se chargea de l'expédition dont on publie ici l'histoire; expédition qui devoit l'exposer aux fatigues & aux dangers d'une troisième circonvolution du Globe, par une route qu'on n'avoit pas encore essayée. Tous les Navigateurs qui avoient fait jusqu'alors le tour du Monde, étoient revenus en *Europe* par

le *Cap de Bonne-Espérance* ; on assignoit à M. Cook la tâche pénible de revenir en *Angleterre* par les hautes latitudes septentrionales , entre l'*Asie* & l'*Amérique*. Ainsi la route ordinaire fut changée , & au lieu d'entrer dans la Mer du Sud par l'Océan Atlantique , on voulut essayer de pénétrer dans l'Océan Atlantique par la Mer Pacifique ; car on avoit prévu sagement que quelles que fussent les ouvertures & les entrées qu'on pourroit trouver sur la côte orientale de l'*Amérique* , & dans une direction qui donneroit l'espoir d'un passage , l'entreprise finiroit par échouer , s'il n'y avoit pas une mer libre entre la côte occidentale de ce Continent & les extrémités de l'*Asie*. On enjoignit donc à M. Cook de se rendre à l'Océan Pacifique , en traversant les nouvelles Isles découvertes par lui sous le Tropique du Sud , & , après avoir coupé l'Equateur , de cingler au Nord , & de choisir la route qui lui sembleroit la plus propre à fixer des points Géographiques importants , & à produire des découvertes intermédiaires sur les parages qui devoient le conduire à la principale scene de ses opérations.

Mais les instructions qu'on lui donna feront mieux connoître le plan du Voyage , & les divers objets qu'il embrassoit , & je les insere ici.

INSTRUCTIONS SECRETES pour le Capitaine Jacques Cook , Commandant du Vaisseau de Sa Majesté la *Résolution*.

LE COMTE DE SANDWICH nous ayant signifié une résolution de Sa Majesté , qui ordonne une expédition pour trouver , en mer , un passage au Nord , de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique , nous avons , en exécution de cet ordre , fait armer & équiper d'une maniere convenable les vaisseaux la *Résolution* & la *Découverte* ; & vos derniers Voyages

nous ayant fait connoître vos talens & votre bonne conduite, nous avons cru devoir vous charger de celui-ci : nous vous avons nommé Commandant du premier des vaisseaux indiqués ci-dessus, & nous avons enjoint au Capitaine Clerke, qui commande le second, de suivre vos ordres. Nous vous enjoignons de vous rendre tout de suite au Cap de Bonne-Espérance, avec la Résolution & la Découverte, à moins que vous ne jugiez nécessaire de vous arrêter à Madere, aux Isles du Cap Verd, ou aux Canaries, pour y prendre du vin ; on vous laisse le maître d'y relâcher, en ayant soin toutefois de n'y pas rester plus longtemps qu'il le faudra pour cet objet.

Dès que vous serez au Cap de Bonne-Espérance, vous donnerez des rafraichissemens à vos Equipages, & vous embarquerez sur vos bâtimens autant de vivres & d'eau qu'ils pourront en contenir.

Vous devez, s'il est possible, partir du Cap de Bonne-Espérance à la fin d'Octobre, ou au commencement de Novembre prochain, & cingler au Sud, pour y chercher des Isles qu'on dit avoir été vues dernièrement par les Francois, à 48 degrés de latitude, & vers le méridien de l'Isle Maurice. Si vous rencontrez ces Isles, vous les examinerez avec soin, & vous tâcherez d'y découvrir un bon Havre. Si vous y découvrez un bon Havre, vous ferez toutes les observations nécessaires pour les retrouver facilement : un bon Port, dans ces parages, pouvant devenir très-utile, lors même qu'il n'offriroit guere autre chose qu'un abri, du bois & de l'eau. Toutefois vous n'emploierez pas trop de temps à rechercher ces Isles, ou à les examiner, si vous les trouvez ; mais vous vous hâterez de gagner O-Taïti & les Isles de la Société (en touchant à la Nouvelle-Zélande, si vous le croyez nécessaire ou convenable) ; vous tâcherez d'arriver assez tôt à O-Taïti ou aux Isles de la Société, pour donner à vos Equipages les rafraichissemens dont ils peuvent avoir besoin, avant d'exécuter les ordres ultérieurs de ces instructions.



A votre arrivée à O-Taïti, ou aux Isles de la Société, vous débarquerez Omaï sur celles des terres qu'il choisira, & vous l'y laisserez.

Vous distribuerez, parmi les Chefs, une portion des présens que vous portez, telle que vous la jugerez convenable, & vous garderez le reste pour les Naturels des pays que vous pourrez découvrir dans l'hémisphère septentrional. Quand vous aurez rafraîchi vos Equipages, & embarqué le bois & l'eau dont vous aurez besoin, vous quitterez ces Isles au commencement de Février, ou plutôt, si vous le croyez nécessaire, & vous vous rendrez par une route aussi directe que vous le pourrez à la côte de la Nouvelle-Albion, en vous efforçant de l'attaquer par le 44.^e degré de latitude Nord; on vous recommande, en y allant, de ne point perdre de temps à chercher de nouvelles terres, & de ne pas vous arrêter sur celles que vous découvrirez, à moins que vous ne soyez forcé de faire du bois & de l'eau.

On vous enjoint strictement, durant votre route vers la côte de la Nouvelle-Albion, de ne toucher sur aucune partie des Domaines Espagnols, situés à la partie occidentale de l'Amérique, à moins que vous n'y soyez jeté par des accidens inévitables: dans ce cas, vous ne vous y arrêterez que le temps absolument nécessaire, & vous prendrez bien garde de ne point donner d'ombrage ou de sujet de plainte à aucun des Habitans du pays ou des Sujets de Sa Majesté Catholique. Si, dans votre route ultérieure au Nord, telle qu'elle vous sera tracée ci-après, vous trouvez des Sujets d'un Prince ou d'un Etat de l'Europe sur quelques-unes des parties de la côte que vous visiterez, vous ne devez pas les inquiéter, ou leur donner un juste sujet de plainte, mais, au contraire, les traiter avec politesse & avec amitié.

LORSQUE VOUS SEREZ sur la côte de la Nouvelle-Albion, vous relâcherez dans le premier Port commode, pour y faire du bois & de l'eau, & vous

y
an
tu
pa
vo
&
ju
qu
qu
cha
che
en
co
ou
obj
po
sen
les
vo
de
tre
les
vais
jug
des
mon
men
mis
app
déta
sous
voir
de
susd
croi
n'a
rieur
conv

ux Isles de la
celles des terres

une portion des
la jugerez con-
ur les Naturels
ans l'hémisphère
aïchi vos Equi-
dont vous aurez
ommencement de
nécessaire, &
directe que vous
albion, en vous
gré de latitude
allant, de ne
ouvelles terres, &
vous découvrirez,
faire du bois &

rant votre route
n, de ne toucher
agnols, situés à
e, à moins que
névitables : dans
e le temps abso-
bien garde de ne
plainte à aucun
s de Sa Majesté
érieure au Nord,
s, vous trouvez
de l'Europe sur
e vous visiterez,
leur donner un
raire, les traitur

côte de la Nou-
le premier Port
l'eau, & vous

y procurer des rafraîchissemens ; vous marcherez ensuite au Nord le long de la côte, jusqu'au 65.^e degré de latitude, ou même plus loin, si vous n'êtes pas arrêté par des terres ou par des glaces ; vous ne perdrez pas votre temps à reconnoître des rivières ou des entrées, & vous ferez toujours la plus grande diligence possible, jusqu'à ce que vous soyez parvenu au 65.^e parallèle qu'on vient de vous indiquer, & où nous désirerions que vous arrivassiez au mois de Juin de l'année prochaine. Quand vous serez à cette hauteur, vous chercherez & vous examinerez avec soin les rivières ou les entrées qui vous paroîtront devoir être d'une étendue considérable, & se diriger vers la Baie de Hudson, ou la Baie de Baffin ; & si, d'après vos propres observations, & d'après les informations que vous pourrez recevoir des Naturels du Pays (lesquels paroissent être de la même race & parler la même langue que les Eskimaux, dont on vous a donné un vocabulaire), vous entrevoyez la certitude, ou même la probabilité de découvrir un passage par mer, dans l'une & l'autre, ou dans une seule de ces Baies, vous ferez tous les efforts possibles pour l'effectuer avec un de vos vaisseaux, ou avec les deux, à moins que vous ne jugiez plus sûr ou plus vraisemblable de l'effectuer avec des bâtimens plus petits : dans ce dernier cas, vous monterez les charpentes d'un ou deux des petits bâtimens dont vous êtes pourvu : quand vous les aurez mis en état de naviguer, & quand vous les aurez approvisionnés de vivres & de munitions, vous en détacherez un, ou vous détacherez tous les deux, sous le commandement d'un Officier qu'on laisse à votre choix, avec un nombre suffisant de Bas-Officiers, de Matelots & de canots, afin d'essayer le passage susdit ; vous leur donnerez les instructions que vous croirez convenables, pour vous rejoindre, si leur tentative n'a point de succès, ou pour leurs opérations ultérieures, si elle réussit. Si cependant il vous paroît plus convenable de suivre d'autres moyens que ceux qu'on

vient de vous indiquer pour découvrir le passage au Nord (si ce passage existe), vous êtes le maître d'employer ces moyens.

Si vous parvenez à vous convaincre qu'il vous est impossible de pénétrer par eau dans la Baie de Hudson ou dans celle de Baffin, ou que ce passage n'est pas assez considérable pour la navigation, vous vous rendrez à une saison convenable à Saint-Pierre & Saint-Paul, Port du Kamtschatka, ou par-tout ailleurs, si vous le trouvez bon, afin d'y rafraîchir vos Equipages, & d'y passer l'hiver : vous en partirez au printemps de 1778, & vous vous élèverez au Nord aussi loin que vous le dictera votre prudence, afin de chercher de nouveau par le Nord-Est ou le Nord-Ouest, un passage de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique ou la mer du Nord ; & si, d'après vos propres observations, ou d'après les informations que vous pourrez recevoir, vous entrevoyez la probabilité d'un tel passage, vous suivrez les instructions du paragraphe précédent. Que vous découvriez ce passage, ou que vos entreprises, sur ce point, soient sans succès, vous vous hâterez de revenir en Angleterre, par la route que vous croirez la plus utile aux progrès de la Géographie & de la Navigation, & vous ramènerez les deux vaisseaux à Spithead, où ils attendront des ordres ultérieurs.

Dans tous les lieux que vous aurez occasion de reconnoître durant le cours du Voyage, & où des observations de l'espece qu'on va vous indiquer n'ont pas encore été faites, vous examinerez soigneusement, autant que le temps vous le permettra, la véritable position en latitude & en longitude des places, la déclinaison de l'aimant, les gisemens & la direction des caps & des pointes de terre, la hauteur, la direction & la force des marées & des courans, la profondeur de la mer, les bas-fonds, les rochers ; vous releverez & vous marqueront sur des Cartes, la position & les vues des Baies, Havres, & des différentes parties de

la côte, & vous ferez d'ailleurs toutes les marques qui pourront être utiles à la Navigation ou au Commerce : vous observerez aussi avec soin la nature & les productions du sol ; les quadrupèdes, les insectes ou les oiseaux qui l'habitent ou le fréquentent ; les poissons qu'on trouve dans les rivières ou sur les côtes : vous direz si ces divers animaux y sont plus ou moins abondans ; & en cas que vous en découvriez de particuliers, vous les décrirez & vous les destinerez aussi exactement qu'il vous sera possible ; si vous trouvez des métaux, des minéraux ou des pierres précieuses, ou des fossiles nouveaux, vous rapporterez des échantillons de chacune de ces substances, ainsi que des plantes, des arbres & arbrisseaux, & des graines des plantes & des fruits particuliers à ces contrées, si vous pouvez vous en procurer, & vous les transmettez à notre Secrétaire, afin qu'on fasse les essais, & les expériences qui seront jugées convenables. Vous observerez en outre l'esprit, le tempérament, le caractère & le nombre des Indigènes & des Etrangers sur les terres qui seront habitées ; & vous tâcherez, par tous les moyens permis, de cultiver leur amitié : vous leur donnerez les bagatelles que vous aurez à bord, en choisissant celles qui seront le plus de leur goût ; vous les inviterez à faire des échanges avec vos Equipages, & vous les traiterez avec beaucoup de politesse & d'égards. Vous veillerez cependant à ce qu'ils ne vous prennent point par surprise, & vous ne manquerez pas de vous tenir sur vos gardes contre tous les accidens.

Vous prendrez aussi, de l'aveu des Naturels, possession, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, de quelques districts avantageux, dans les Pays qui n'ont pas été déjà découverts ou visités par d'autres Puissances de l'Europe ; & vous laisserez parmi les Habitans des choses qui puissent attester votre relâche : mais si vous découvrez des Pays inhabités, vous en prendrez possession au nom de Sa Majesté, & vous y établirez des monumens & des inscriptions qui

montrent que nous avons découvert ces Contrées, & que nous en avons pris possession les premiers.

Comme dans les entreprises de cette nature, il survient beaucoup de circonstances imprévues, sur lesquelles il est impossible de donner des instructions particulières, vous agirez alors ainsi que vous le jugerez le plus avantageux au service dont vous êtes chargé.

Vous profiterez de toutes les occasions qui s'offriront à vous, pour nous envoyer, par les mains de notre Secrétaire, des détails sur vos opérations & des copies des Cartes & des desseins que vous aurez faits; & immédiatement après votre arrivée en Angleterre, vous vous rendrez à ce Bureau pour y mettre sous nos yeux le journal complet de votre Voyage. Vous aurez soin, avant de quitter votre vaisseau, de demander aux Officiers & aux Bas-Officiers les livres du Loch & les Journaux qu'ils pourront avoir tenus; vous leur enjoindrez, ainsi qu'à tout l'Equipage, de ne pas dire où ils ont été jusqu'à ce qu'il en aient obtenu la permission; vous ordonnerez au Capitaine Clerke de publier la même défense à l'égard des Officiers, des Bas-Officiers & de l'Equipage de la Découverte.

S'il arrive à la Résolution, dans le cours de l'expédition, quelque accident qui la mette hors d'état d'aller plus avant, vous passerez avec votre Equipage sur la Découverte, & vous continuerez votre route sur ce vaisseau: nous enjoignons ici au Commandant de vous recevoir sur son bord, & d'obéir à vos ordres comme si vous montiez encore la Résolution. En cas qu'une maladie ou une autre cause ne vous permette pas d'exécuter ces instructions, vous aurez soin d'en charger l'Officier qui commandera après vous, & auquel nous ordonnons de les exécuter le mieux qu'il lui sera possible.

Le Gouvernement très-occupé de l'objet de l'expédition dont on vient de parler, ne se contenta pas d'envoyer M. Cook dans l'Océan Pacifique, il adopta une mesure qui ne pouvoit manquer

Contrées ; & miers. nature , il sur- vus , sur les- tructions par- vous le ; jugerez s êtes chargé. ns qui s'offri- les mains de trations & des us auez faits ; n Angleterre , y mettre sous Voyage. Vous au , de deman- s les livres du oir tenus ; vous age , de ne pas aient obtenu la itaine Clerke de Officiers , des Découverte. le cours de l'ex- ette hors d'état votre Equipage evez votre route u Commandant bér à vos ordres lution. En cas e vous permette aurez soin d'en après vous , & er le mieux qu'il de l'objet de er, ne se con- l'Océan Pacifi- uvoit manquer

de produire beaucoup d'effet sur les Equipages de la *Résolution* & de la *Découverte*, qui ajouta des motifs d'intérêt aux sentimens de leurs devoirs, & qui excita en même temps tous les Sujets de Sa Majesté à former des entreprises capables de produire la découverte qu'on avoit en vue. » Il fut résolu par le Parlement, que si quelqu'un des vaisseaux appartenant aux Sujets de Sa Majesté ou à Sa Majesté, découvre & effectue un passage par mer entre l'*Océan Atlantique* & la *Mer Pacifique*, en quelque direction ou parallele que ce soit de l'hémisphère septentrional, au Nord du cinquante-deuxieme degré de latitude Nord, les propriétaires de ces vaisseaux, s'ils appartiennent à quelqu'un des Sujets de Sa Majesté, ou le *Commandant*, les *Officiers* & les *Matelots* de ces vaisseaux, s'ils appartiennent à Sa Majesté, recevront vingt mille livres sterlings de récompense.

» Et comme les vaisseaux employés dans les mers du *Spitzberg* & le *Détroit de Davis*, ont des occasions fréquentes de s'approcher du Pole boréal, quoique le cours d'un été ne leur offre pas assez de temps pour pénétrer dans l'*Océan Pacifique*; comme ces approches du Pole peuvent contribuer beaucoup à la découverte d'une communication entre l'*Océan Atlantique* & la *Mer Pacifique*, & entraîner beaucoup d'avantages pour le Commerce, les Sciences, &c., il a été résolu que, si quelque vaisseau arrive à un degré du Pole boréal, le premier Propriétaire, &c., ou le premier Commandant, &c. qui en approchera ainsi, recevra cinq mille livres sterlings de récompense «.

Ne voulant rien omettre de tout ce qui pourroit faciliter le succès de l'expédition du Capitaine Cook, le Lieutenant Pickersgill, Commandant du brigantin du Roi le *Lion*, eut ordre au commencement de l'été de 1776, » de se rendre au *Détroit*

» de *Davis*, pour y protéger les navires Anglois
 » occupés de la pêche de la baleine «. Ce premier
 objet rempli, on lui enjoignit » d'aller à la *Baie*
 » de *Baffin*, d'en reconnoître les côtes aussi loin
 » qu'il croiroit pouvoir le faire sans danger, mais
 » d'avoir soin de partir de cette Baie assez à temps
 » pour être de retour en *Angleterre* à la fin de
 » l'année «. On lui ordonna de plus, » de faire
 » des remarques nautiques de toute espece, &
 » d'employer *M. Lane* (*Master* de son bâtiment)
 » à marquer sur des Cartes, la position, les vues
 » des Baies, Havres & différentes parties de la
 » Côte qu'il examineroit, & de rapporter sur tous
 » ces points les observations qui pourroient être
 » utiles à la Géographie & à la Navigation (a) «.

On voit que *Pickersgill* ne devoit pas essayer
 de découvrir le passage au Nord, & qu'on lui
 enjoignoit uniquement de reconnoître les côtes de
 la *Baie de Baffin*. Le but de ce Voyage étoit de
 procurer à la fin de l'année, des informations
 qui pussent donner des vues utiles sur le plan d'un
 Voyage projeté dans cette Baie pour l'été suivant.
 On vouloit chercher le passage au Nord de ce côté
 de l'*Amérique*, afin de coopérer avec le Capitaine
Cook, qui tenteroit le passage de l'autre côté du
 nouveau Monde, à-peu-près à la même époque.

Pickersgill fut de retour avant la fin de l'année,
 & il obéit à ses instructions au moins sur cet arti-
 cle; mais on eut des raisons suffisantes de ne pas
 le charger de la seconde expédition dans la *Baie*
 de *Baffin*, & on en donna le commandement au
 Lieutenant *Young*.

Il étoit naturel d'espérer de l'un ou l'autre de ces
 deux Voyages du *Lion*, des détails qui serviroient
 à décider la question sur la possibilité d'un passage

(a) Extrait de ses Instructions manuscrites, datées du 14 Mars
 1776.

le c
 épo
 Pick
 e se
 vec
 on e
 Yo
 rop
 om
 s b
 ont
 con
 Pic
 e à
 Ca
 s re
 titud
 otifs
 scer
 a cro
 ord
 eman
 bourqu
 ook c
 e à cet
 rticu
 lui p
 Juan
 Archip
 50.
 les l
 teur
 quels
 vaiss
 onse
 Outre
 ent qu
 d de
 Tom

avires Anglois
Ce premier
aller à la Baie
côtes aussi loin
danger, mais
assez à temps
à la fin de
plus, » de faire
te espece, &
(son bâtiment)
sition, les vues
s parties de la
porter sur tous
pourroient être
avigation (a) «
voit pas essayer
, & qu'on lui
être les côtes de
Voyage étoit de
es informations
sur le plan d'un
pour l'été suivant
Nord de ce côté
vec le Capitaine
e l'autre côté de
même époque.
a fin de l'année
pins sur cet arti
santes de ne pas
on dans la Baie
mandement a

ou l'autre de ce
s qui serviroient
lité d'un passage

s, datées du 14 Mars

de ce côté de l'Amérique. Malheureusement ils ne répondirent pas à l'attente qu'on avoit conçue. Pickersgill qui avoit acquis beaucoup d'expérience de son métier, soys le Capiraine Cook, fut puni avec raison pour la maniere dont il avoit conduit son expédition au *Détroit de Davis*; & les talens de Young, ainsi qu'on l'a vu ensuite, étoient plus propres à contribuer à une victoire, en qualité de commandant d'un vaisseau de ligne, qu'à reculer les bornes de la Géographie, en affrontant des montagnes de glace, & en relevant des côtes connues.

Pickersgill & Young, ayant eu ordre de se rendre à la *Baie de Baffin*, & les instructions données au Capitaine Cook lui enjoignant de ne commencer ses recherches qu'après être arrivé à 65 degrés de latitude, il ne sera pas inutile d'expliquer ici les motifs qui déterminèrent à placer en ces endroits la scene des opérations, & sur quel fondement on croyoit que le passage se tenteroit si loin au Nord avec plus d'apparence de succès. On peut demander pourquoi on négligea la *Baie de Hudson*; pourquoi on ne recommanda pas au Capitaine Cook de commencer ses recherches sur la côte opposée à cette Baie, à des latitudes moins élevées, & en particulier, pourquoi les instructions de l'Amirauté lui prescrivirent pas de reconnoître le *Détroit de Juan de Fuca*, entre le 47.^e & le 48.^e parallele; l'*Archipel Saint-Lazare*, de l'Amiral de Fonte, entre 50.^e & le 55.^e degrés de latitude; & les rivieres & les lacs à travers lesquels on dit que ce Navigateur trouva un passage au Nord-Est, & sur lesquels il fit une route si heureuse qu'il rencontra un vaisseau venant de *Boston*. On peut voir la réponse dans la grande Relation.

Outre plusieurs expéditions par mer, qui démontrent qu'il ne falloit pas chercher un passage au Nord de 67 degrés de latitude, nous devons à la
Tome XXII.

Compagnie de la *Baie de Hudson*, un Voyage par terre, qui a jeté beaucoup de jour sur cette matière, en donnant des preuves, qu'il est permis d'appeler démonstratives, sur la hauteur Nord à laquelle devoient s'élever les vaisseaux, du moins en quelque partie de leur route, avant de pouvoir passer d'un côté de l'*Amérique* à l'autre. Les Sauvages établis dans les parties septentrionales du nouveau Monde, qui viennent commercer aux Forts de la Compagnie, nous avoient fait connoître une rivière appelée *rivière de Cuivre*, à cause de la quantité de ce métal dont elle est remplie. M. Dobbs parle beaucoup de cette rivière dans ses Mémoires, & il interprete en faveur de son système tout ce qu'en disoient les Sauvages. La Compagnie voulant la reconnoître d'une manière précise, ordonna au Gouverneur du Fort du *Prince de Galles*, de faire partir par terre un homme intelligent, & digne de confiance sous l'escorte de quelques Sauvages, Habitans des Districts septentrionaux de l'*Amérique*; de lui enjoindre de remonter la rivière de *Cuivre*, de relever exactement sa direction, & de la suivre jusqu'à la mer, où elle a son embouchure. M. Hearne, jeune homme qui se trouvoit au service de la Compagnie, & qui avoit été Officier de Marine, très-propre d'ailleurs à faire des observations pour déterminer la longitude & la latitude, & à marquer sur une Carte les terrains & les rivières qu'il traverseroit, fut chargé de ce service.

Il partit en effet le 7 Décembre 1770, du Fort du *Prince de Galles*, situé sur la rivière *Churchill*, par 8 degrés 30 minutes de latitude, & il a raconté fidèlement dans son journal chacune de ses opérations. Le Public accueilleroit ce journal avec intérêt, puisqu'on y trouve un tableau naïf & sans art de la manière de vivre des Sauvages, du peu de moyens de subsistance dont ils sont pourvus, & de la misère extraordinaire, à tous égards, des divers

Tri
pass
& l
M
par
fit
Jui
Cha
du
degr
sa lo
de la
Cha
vers
13,
de l
voit
à un
des
rent
M
rivie
chur
acce
qu'i
ainsi
» m
» il
» d
» sa
» se
» N
» C
» q
» à
» p
» g

Tribus qui n'ont point de demeures fixes, & qui passent leur triste vie à parcourir les affreux déserts & les lacs glacés de l'immense espace qu'a traversé M. Hearne, & qu'on peut dire avoir été ajouté par lui à la Géographie du Globe. En général, il fit route au Nord-Ouest. Se trouvant au mois de Juin 1771 à un endroit appelé *Conge-Catha-Wha-Chaga*, il fit deux bonnes observations sur la hauteur du soleil à midi, dont le résultat moyen indique 68 degrés 46 minutes Nord pour la latitude de cette place : sa longitude estimée, est de 24 degrés 2 minutes à l'Ouest de la rivière Churchill. Il partit de *Conge-Catha-Wha-Chaga* le 2 Juillet, & marchant toujours à l'Ouest vers le Nord, il atteignit la rivière de *Cuivre* le 13, & il fut bien étonné de la trouver si différente de la description des Sauvages ; car, loin de pouvoir porter un vaisseau, elle est à peine accessible à un canot Indien : trois cascades encombrées par des bas fonds & des dos-d'âne de pierre se montrent à lui toutes à la fois.

M. Hearne commença ici à reconnoître la rivière. Il continua son travail jusqu'à l'embouchure, près de laquelle les Sauvages, dont il étoit accompagné, massacrèrent vingt-un Eskimaux, qu'ils surprirent dans leurs tentes. M. Hearne décrit ainsi son arrivée au bord de l'Océan. » Lorsque
 » mes Sauvages eurent pillé tout le cuivre, &c.
 » qu'ils trouverent dans les tentes des Eskimaux,
 » ils se montrèrent disposés de nouveau à me
 » donner des secours pour achever la reconnois-
 » sance de la rivière ; je voyois alors la mer qui
 » se prolongeoit du Nord-Ouest-quart-Ouest au
 » Nord-Est, à la distance d'environ huit milles.
 » Ce fut sur les cinq heures du matin du 17,
 » que je repris mon travail : je ne tardai pas
 » à arriver à l'embouchure de la rivière ; je m'ap-
 » perçus de plus en plus qu'elle n'étoit pas navi-
 » gable, & qu'il étoit impossible de la rendre

» telle ; car je la crois par-tout remplie de bas-
 » fonds & de cascades , & , à son entrée dans la
 » mer , elle débouche sur une portion aplatie ou
 » à sec de la côte. Le flot venoit de finir ; la mar que
 » laissée sur les bords de la glace , me fit juger
 » qu'il s'éleve de 12 à 14 pieds , & qu'il pénètre
 » à peine dans la riviere. En effet , l'eau de la
 » riviere n'étoit point du tout saumâtre ; mais ,
 » d'après la quantité considérable d'os de baleine,
 » & de peaux de veau marin , que les Eskimaux
 » avoient dans leurs tentes , d'après la multitude
 » de veaux marins que j'aperçus sur la glace , je
 » suis sûr que c'étoit l'Océan ou un bras de l'Océan.
 » La mer , à l'embouchure de la riviere , me parut
 » remplie d'Isles & de bas-fonds aussi loin que
 » je pus voir avec une lunette de poche : la glace
 » n'étoit pas encore rompue ; elle commençoit
 » seulement à fondre , à environ trois quarts de
 » mille de la côte , & à peu de distance autour
 » des Isles & des bas-fonds.

» La reconnoissance de la riviere fut achevée
 » vers une heure du matin du 18 ; mais , à ces
 » hautes latitudes , & à cette époque de l'année ,
 » le soleil est toujours assez élevé sur l'horizon.
 » J'eus alors une petite pluie & une brume épaisse ;
 » & jugeant que la riviere & la mer ne pouvoient ,
 » à aucun égard , être de quelque utilité , je ne
 » crus pas devoir attendre le beau temps pour
 » observer exactement la latitude. Mais je pris
 » des soins extraordinaires pour marquer la
 » route & les distances que j'avois parcourues
 » depuis *Conge-Catha-Wha-Chaga* , où je fis deux
 » bonnes observations , & on peut compter que
 » je ne me trompe pas de vingt milles sur la
 » latitude. «

La Carte qu'a dressée M. Hearne durant son
 intéressant Voyage , indique l'embouchure de la
 riviere de *Cuivre* , à 72 degrés de latitude , &

plus
 d'où
 Or
 Voya
 ique
 Quest
 t pr
 se
 ôte d
 ortés
 ages
 Amé
 e ce
 appa
 a not

(a) M
 e le 30
 (b) L
 s d'ent
 vies lo
 rent un
 voir in
 l'Oue
 oit été
 70 ; qu
 ndant l
 s sa pa
 voit an
 ection t
 s sa pe
 comp
 oit quit
 qu'elle
 e avoit
 ins , de
 u'étoit
 ienne ,
 it été r
 ls des
 curé d
 suite ,
 n cercle
 iquifer

plie de bas-
entrée dans la
ion aplatie ou
ir; la marque
me fit juger
qu'il pénétre
, l'eau de la
mâtre; mais,
os de baleine,
les Eskimaux
s la multitude
ur la glace, je
as de l'Océan.
ere, me parut
aussi loin que
che: la glace
e commençoit
trois quarts de
istance autour

re fut achevée
; mais, à ces
ue de l'année,
sur l'horizon.
prume épaisse;
ne pouvoient,
utilité, je ne
a temps pour
Mais je pris
marquer la
s parcourues
ù je fis deux
compter que
milles sur la
e durant son
uchure de la
latitude, &

INTRODUCTION.

plus de 25 degrés de longitude à l'Ouest du Fort
d'où il partit (a).

On sent tout le prix des découvertes de ce
Voyage. Il en résulté que le Continent de l'*Amé-
rique septentrionale* se prolonge beaucoup au Nord-
Ouest de la *Baie de Hudson*, puisque M. Hearne
se porta à près de 1300 milles avant d'arriver à la mer.
Il se porta à près de 600 milles à l'Ouest de la
Baie de Hudson; & plusieurs faits rap-
portés dans son Journal, indiquent que les Sau-
vages, qui lui servoient de Guides, savoient que
Amérique s'étend bien plus loin de ce côté. L'un
de ces faits nous offrant d'ailleurs une peinture
appante de la vie sauvage, je l'ai transcrit dans
la note (b).

(a) M. Hearne ne fut de retour au Fort du Prince de Galles
le 30 Juin 1772. Son Voyage avoit été de dix-neuf mois.

(b) Le 11 Janvier 1772, mes Sauvages chassèrent; quelques-
uns d'entre eux apperçurent des traces sur la neige; & les ayant
vies long-temps, ils arrivèrent à une petite cabane, où ils trou-
vèrent une jeune femme: ils l'amenerent à nos tentes; & après
avoir interrogée, ils furent qu'elle étoit de la race des Indiens
à l'Ouest, surnommés *Dog Ribbed* (Côte de Chien); qu'elle
avoit été faite prisonniere par les *Aratha-Pescow*, durant l'été de
1770; que, lorsque ses vainqueurs arrivèrent près de cet endroit
pendant l'été de 1771, elle se sauva avec le projet de retourner
dans sa patrie; mais, comme elle en étoit fort éloignée, & qu'on
l'avoit amenée ici en pirogue, sur des rivières & des lacs d'une
direction tortueuse, elle avoit oublié le chemin, & elle avoit vécu
dans sa petite cabane depuis le commencement des neiges. D'après
le compte des lunes qui s'étoient écoulées, il paroît qu'elle
avoit quitté les *Aratha-Pescow* vers le milieu du mois de Juillet,
qu'elle n'avoit pas vu une figure humaine depuis ce temps-là,
qu'elle avoit pourvu à sa subsistance en prenant dans des filets des
lapins, des perdrix & des écureuils; elle se portoit alors fort bien;
elle n'étoit pas maigre, & je ne crois pas avoir vu de plus belle
sauvage, dans aucune partie de l'*Amérique septentrionale*. Elle
avoit été réduite à convertir en filets les nerfs des jambes & des
pieds des lapins & la fourrure de ces quadrupèdes lui avoit
servi de vêtemens très-chauds pour l'hiver. Quand elle prit
conscience de sa situation, elle n'emporta autre chose, qu'environ cinq pouces
de fer, dont elle vouloit faire un couteau, une pierre
à aiguïser, quelques pierres à fusil, des substances propres à

Les Espagnols , que nos derniers Voyages ont excités , & auxquels nos visites multipliées , dans l'Océan Pacifique , ont donné un foible goût pour les entreprises de cette espece , ont suivi plus d'une fois nos vaisseaux , au milieu des Isles situées sous le Tropicque austral ; ils ont aussi ordonné des expéditions , pour reconnoître le Continent d'*Amérique* , jusqu'au Nord de la *Californie*. On regrette que des raisons quelconques aient empêché le Cabinet de *Madrid* de révéler complètement les opérations de ses Navigateurs , & d'imiter la noble franchise qu'ont adoptée les autres Nations. Par bonheur M. Daines Barrington est venu à bout de se pro-

allumer du feu , telles qu'une espece d'amadou , &c. ; environ un pouce & demi de la pointe d'un dard en fer , dont elle forme une alêne. Elle fut à peine dans nos tentes , qu'une dizaine de mes Sauvages se battirent à coups de poing , pour savoir qui l'obtiendrait pour femme. Elle raconta que les *Aratha-Pescow* s'étoient glissés , durant la nuit , dans les terres de sa Tribu , au moment où chacun de ses compatriotes se trouvoit endormi , & qu'ils avoient massacré tout le monde , excepté elle & trois autres jeunes femmes. Son pere , sa mere & son mari , qui étoient dans la même tente qu'elle , furent tués. Elle enveloppa son enfant dans un paquet d'étoffe , la nuit , & sans être apperçue elle l'emporta avec elle ; mais , lorsqu'elle fut arrivée à l'endroit où les *Aratha-Pescow* avoient laissé leurs femmes , endroit qui se trouva pas éloigné , le jour commençoit à luire , & les femmes de ses Vainqueurs ayant examiné tout de suite son paquet , elle découvrirent l'enfant , qu'elles lui enleverent , & qu'elles mirent à mort. La relation de cet événement affreux ne produisit , dans mes Sauvages , d'autre impression que celle du rire. Sa patrie étoit si loin à l'Ouest , qu'elle disoit n'avoir jamais vu de fer , ou aucune espece de métal , avant qu'on l'eût fait prisonniere : les Indiens de sa Tribu fabriquent leurs haches & leurs ciseaux avec des cornes de cerf ; leurs couteaux avec de la pierre ou des os ; leurs traits sont armés d'une sorte d'ardoise , d'os & de corne de cerf , & les instrumens avec lesquels ils travaillent le bois , ne sont autre chose que des dents de castor. Ils ont souvent ouï parler de matieres utiles que les Peuplades , établies à l'Est , tirent des Anglois ; mais au lieu de chercher à se rapprocher de nos Forts pour se procurer des outils de fer , &c. ils sont obligés de se retirer davantage sur les derrieres , pour éviter les *Aratha-Pescow* , qui à chaque hiver , en massacrent une quantité considérable. *Journa*
manuscrite de M. Hearne.

ON.

s Voyages ont
multipliés, dans
le même goût pour
suivi plus d'une
fois situées sous le
pied des expédi-
ent d'Amérique,
On regrette que
l'archevêché le Cabinet
dans les opérations
de noble franchise
s. Par bonheur
le bout de se pro-

adou, &c. ; environ
de fer, dont elle forma
s, qu'une dizaine de
ving, pour favoir qui
que les *Aratha-Pescow*
terres de sa Tribu, as
trouvoit endormi, &
excepté elle & trois
de son mari, qui étoient
Elle enveloppa son
& sans être apperçue,
fut arrivée à l'endroit
hommes, endroit qui se
à lui, & les femmes
mitte son paquet, elle
ent, & qu'elles mirent
eux ne produisit, fin
du rire. Sa patrie étoit
vu de fer, ou aucun
sonnere : les Indiens
leurs ciseaux avec de
pierre ou des os ; leur
s & de corne de cerf
t le bois, ne font autre
uvent ouï parler de
ies à l'Est, tirent de
procher de nos Forts
nt obligés de se retirer
Aratha-Pescow, qu'
considérable. Jour

curer un Journal authentique du dernier Voyage
des Espagnols à la côte d'Amérique, fait en 1775.
Ce Journal, aujourd'hui imprimé, donne des
détails d'une véritable importance pour la Géographie ; il est sur-tout précieux, en ce qu'on y
trouve la reconnoissance de quelques parties de la
côte dont M. Cook, arrêté par des vents défavo-
rables, n'a pu approcher. L'extrait suivant, tiré
de ce Journal, fermera la bouche à ceux qui vou-
dront représenter comme une imperfection dans
le Voyage de M. Cook, l'occasion qui lui a man-
qué d'examiner la côte d'Amérique sous la latitude
assignée aux prétendues découvertes de l'Amiral
de Fonte. » Nous entreprîmes alors de trouver
» le *Détroit de l'Amiral de Fonte*, quoique nous
» n'eussions pas encore découvert l'*Archipel de*
» *Saint-Lazare*, à travers lequel on disoit que ce
» Navigateur avoit passé. Dans cette intention,
» nous examinâmes toutes les baies & toutes les
» sinuosités de la côte, & nous doublâmes tous
» les caps que nous pûmes appercevoir : nous
» mettions en panne la nuit, afin de ne point
» dépasser cette entrée sans la voir : d'après ces
» précautions, & d'après un vent de Nord-Ouest, qui
» nous étoit si favorable, on peut assurer qu'il n'y a
» point de *Détroit* (a). «

Les Espagnols se vantent, dans ce Journal,
» de s'être élevés jusqu'à 58 degrés de latitude,
» bien au-delà du point, où les autres Navigateurs
» avoient pu arriver dans ces mers (b). « Sans
vouloir diminuer le mérite de leurs opérations,
on nous permettra de dire que, comparées à celles

(a) Journal d'un Voyage fait en 1775 par Don Francisco-Antonio Maurelle, dans les *Miscellanées* de M. Barrington, p. 508.

(b) *Ibid.* page 507. Le Journal de Maurelle nous apprend que les Espagnols avoient fait quelque temps auparavant un autre Voyage à la côte d'Amérique ; mais que, lors de cette première expédition, ils ne s'élevèrent pas au Nord, au-delà de 55 degrés de latitude.

de M. Cook, dont on publie ici l'histoire, elles paroîtront bien peu considérables. Outre le relevement de la terre située dans l'Océan Indien austral, que M. de Kerguelin avoit reconnue, en deux Voyages, d'une maniere imparfaite; outre des découvertes importantes dans l'Archipel des *Isles des Amis*; outre la découverte du groupe des *Isles Sandwich*, situées dans la partie septentrionale de l'Océan Pacifique, & dont les relations des premiers Navigateurs n'offrent pas la plus légère trace, la lecture de cet ouvrage montrera que, dans un seul été, M. Cook a découvert une portion beaucoup plus grande de la côte Nord-Ouest d'*Amérique*, que les Espagnols n'ont pu le faire en deux cents ans, quoiqu'ils soient établis aux environs. M. Cook a aussi prouvé que Behring & Tschirikoff découvrirent réellement le Continent d'*Amérique* en 1741; il a déterminé de plus la prolongation de ce Continent à l'Ouest, en face du *Kamtschatka*; vérité que des Faiseurs de Géographie, voués à des systèmes favoris, ne vouloient point du tout croire; & qu'on regardoit comme détruite par les découvertes plus récentes des Russes, quoique Muller l'eût admise.

Si l'on en excepte quelques portions peu considérables, il a d'ailleurs déterminé la véritable position des côtes occidentales de l'*Amérique*, depuis le 44.^e jusqu'au 70.^e degré de latitude; il a déterminé de plus la position de l'extrémité Nord-Est de l'*Asie*, en confirmant les découvertes faites par Behring en 1728, & en y ajoutant de nouvelles découvertes très-étendues; il nous a rapporté des détails plus authentiques sur les *Isles* situées entre les deux Continens, que ceux qui nous venoient des Négocians du *Kamtschatka*, à qui Behring avoit inspiré le courage de s'exposer sur cette mer (a). La

(a) Les Russes doivent en ce point, beaucoup à l'*Angleterre*. Il est assez singulier qu'un de nos Compatriotes, le Docteur

histoire, elles
 Outre le rele-
 Océan Indien
 reconnue, en
 parfaite; outre
 l'Archipel des
 du groupe des
 septentrionale
 ations des pre-
 a plus légère
 montrera que,
 uvert une por-
 Nord-Ouest
 nt pu le faire
 ent établis aux
 é que Behring
 nent le Conti-
 rminé de plus
 Ouest, en face
 iseurs de Géo-
 s, ne vouloient
 ardoit comme
 ntes des Russes,

ions peu confi-
 véritable posi-
 rique, depuis le
 a déterminé de
 d-Est de l'Asie,
 par Behring en
 s découvertes
 es détails plus
 ntre les deux
 ent des Négo-
 avoit inspiré
 mer (a). La

up à l'Angleterre.
 ores, le Docteur

position relative de l'Asie & de l'Amérique qu'il a fixée, & la reconnoissance faite par lui des bornes étroites qui séparent l'ancien & le nouveau Monde, ont jeté du jour sur cette partie importante de la Géographie, & résolu le problème embarrassant de la population de l'Amérique, par des Tribus dénuées des moyens nécessaires pour entreprendre de longues Navigations: enfin, quoique le principal objet de son Voyage ait manqué, ce défaut de succès procurera lui-même un grand avantage à toutes les Nations de la terre, puisqu'il nous indique les obstacles que doivent attendre les Navigateurs qui essayeront désormais d'aller aux Indes Orientales par le Détroit de Behring.

S'il se trouve des hommes qui ne mettent pas un grand prix au plan ou à l'exécution des derniers Voyages, ce que je vais dire pourra les convaincre de leur méprise, ou du moins arrêter les effets de leur jugement défavorable.

1.° C'est un grand avantage pour le monde entier, que la reconnoissance des parties du Globe les moins connues, faite en dernier lieu, ait détruit ces théories imaginaires qui pouvoient donner lieu à des expéditions infructueuses.

Après les infatigables & inutiles croisières de

Campbell (voyez son Edition des Voyages de Harris, vol. II. page 1021,) ait conservé plusieurs détails précieux du premier Voyage de Behring, dont M. Muller lui-même ne parle pas; d'une Histoire de leurs dernières découvertes ait été publiée, pour la première fois, par un autre de nos Compatriotes (M. Coxe), et que les vaisseaux du Roi de la Grande-Bretagne aient traversé le Globe en 1778, pour confirmer, à l'Empire de Russie, la possession de près de 30 degrés, c'est-à-dire, de plus de six cents milles du Continent d'Asie; que M. Engel, égaré par son enthousiasme pour la découverte d'un passage au Nord-Est, retrachait la longueur de ce Continent à l'Est. Voyez les Mémoires Géographiques, &c. imprimés à Lausanne en 1765. Au reste, ces Mémoires de M. Engel contiennent des faits instructifs, & plusieurs de ses assertions se trouvent conformes par les découvertes de J. Cook sur la côte d'Amérique.

M. Cook, dans tous les coins de l'hémisphère austral, qui s'avisera désormais de faire attention aux rêveries ingénieuses de Campbell, du Président de Broffes, & de M. de Buffon? Qui espérera établir avec le Continent austral ce commerce que l'imagination de Maupertuis nous a peint? Pourra-t-on s'empêcher de rire lorsqu'on lira dans ces Ouvrages que ce Continent égale au moins en étendue tous les Pays civilisés de l'hémisphère septentrional connu; qu'on peut y trouver des hommes, des animaux, & toutes sortes de productions d'une nouvelle espèce & y faire des découvertes qui ouvriront au commerce des sources inépuisables de richesses (a). On peut hardiment aujourd'hui déconseiller toutes les expéditions dans cette partie du Globe, où l'intrépide Cook, au lieu de cette terre de Fées qu'on promettoit aux Navigateurs, a trouvé seulement des rochers stériles qui offrent à peine une retraite aux pingvins & aux veaux marins, des mers effrayantes & des montagnes de glace, qui occupent l'espace immense où l'on plaçoit ce paradis imaginaire: voilà en effet les seuls trésors qu'on rencontrera à la suite des fatigues & des dangers d'une pareille expédition.

Quant à l'hémisphère septentrional, M. Dobbs seroit-il venu à bout de faire un seul prosélyte? seroit-il parvenu à faire entreprendre deux expéditions différentes? auroit-il été encouragé par l'Administration à l'égard de son passage favori par la *Baie de Hudson*, si la reconnaissance des côtes de cette Baie par le Capitaine Christophe, & le Voyage de M. Hearne, qui a traversé toute

(a) Voyez la Lettre de Maupertuis au Roi de Prusse. L'Auteur du Discours, qui précède le Voyage de M. de Bougainville aux Îles *Malouines*, calcule que le Continent austral, dont il avoue toutefois que l'existence est plus fondée sur les conjectures des Philosophes, que sur le témoignage des Voyageurs, renferme huit ou dix millions de lieues carrées.

de l'hémisphère
faire attention
bell, du Prési-
? Qui espérera
commerce que
a peint? Pour-
n lira dans ces
e au moins en
hémisphère sep-
ouver des hom-
de productions
des découvertes
ources inépuisa-
diment aujour-
tions dans cette
ook, au lieu de
oit aux Naviga-
chers stériles qui
pinguins & aux
es & des mon-
espace immense
naire : voilà en-
era à la suite des
lle expédition.
onal, M. Dobbs
seul prosélyte
ndre deux expé-
encouragé par
passage favori
onnoissance des
ne Christophe,
a traversé toute

de Prusse. L'Auteur
de Bougainville au
ustral, dont il avoue
les conjectures des
oyageurs, renferme

la portion du Continent d'*Amérique* située sur les derrières, avoient précédé ses sollicitations? Quand on aura lu le dernier Voyage de Cook, on pourra juger si, après les découvertes de M. Cook & de M. Clerke, au côté occidental de l'*Amérique*, après la description qu'ils nous ont procurée du *Détroit de Behring*, il seroit raisonnable d'essayer de nouveau de pénétrer dans l'Océan Pacifique par le Nord.

2.^o Les derniers Voyages des Anglois ne serviront pas seulement à prévenir des expéditions inutiles, ils diminueront les dangers & les détresses qu'on éprouva jadis dans les mers qui se trouvent sur la route du Commerce & de la Navigation actuels. En combien d'occasions n'ont-ils pas rectifié les méprises des premiers Navigateurs sur la véritable position des endroits importans? Que de variations ne nous offrent-ils pas pour la Carte des variations de l'aimant? Pourroit-on compter les observations authentiques qu'ils nous ont procurées sur la maniere de conduire un vaisseau le long des côtes dangereuses, les passages étroits, les courans & les bas-fonds de l'Océan Atlantique, & de la Mer Pacifique? Et ce qui est bien préférable encore, combien ne nous ont-ils pas fait connoître de nouvelles Baies, de Havres & de Mouillages où les navires peuvent se réfugier, & où les Equipages peuvent trouver des rafraichissemens? L'énumération de ces divers avantages m'obligeroit à transcrire une grande partie des Journaux de nos Commandans, qui vont devenir chers à tous les Navigateurs que le commerce ou la guerre conduiront sur la même route. Chacune des Nations adonnées à la Marine, profitera de ces découvertes; mais la *Grande Bretagne*, qui fait un commerce si étendu, sera la première à en recueillir les fruits.

D'après toutes ces instructions qui doivent diminuer la crainte des longs Voyages, ne peut-on

pas se livrer au flatteur espoir, que même de nos jours on essaiera avec succès de nouvelles branches de commerce? Les courageux pêcheurs de la baleine ont déjà trouvé, depuis un petit nombre d'années, le moyen de pénétrer dans la Mer Atlantique australe; & qui fait les nouvelles routes que s'ouvrira le commerce, si l'espoir du gain vient soutenir l'esprit des découvertes? Si la *Grande-Bretagne* est trop éloignée de ces climats, d'autres Peuples commerçans tireront sûrement parti de nos travaux. Il y a lieu de croire que les Russes, éclairés sur la position & l'étendue de la côte occidentale de l'*Amérique*, ne tarderont pas à se rendre des *Isles des Renards* à la *riviere de Cook* & à l'*Entrée du Prince Guillaume*; & si l'*Espagne* elle-même n'est pas tentée de faire, dès fourrures qu'offre l'*Entrée du Roi Georges*, une source de richesses pour ses ports du *Mexique*, si elle ne songe point à les porter aux Chinois sur ses vaisseaux de *Manille*, on peut dire avec vraisemblance que des navires partiront de *Canton* pour aller chercher en *Amérique* ces articles précieux, que les habitans de la *Chine* n'ont reçu jusqu'à présent que par le long & dispendieux détour du *Kamtchatka* & de *Kiachta*.

Il y a lieu d'espérer que notre siècle lui-même profitera de ces avantages; mais si nous portons nos regards sur l'avenir & les révolutions futures du commerce, si nous nous rappelons les divers changemens qu'il a déjà éprouvés, il est vraisemblable qu'il finira par s'ouvrir une route au milieu des vastes pays avec lesquels on a trouvé une communication, & on aura bien des raisons d'appliquer la remarque de M. Cook, à l'égard de la *Nouvelle-Zélande*, à d'autres contrées reconnues par lui: » Si elles sont fort » éloignées de la route actuelle du commerce, il » est impossible de dire le parti que tireront les » siècles futurs, des découvertes de celui-ci (a). «

(a) Voyez le second Voyage de Cook, vol. I, p. 92 de l'original.

N.
 même de nos
 elles branches
 ours de la ba-
 petit nombre
 la Mer Atlan-
 les routes que
 du gain vient
 si la Grande-
 mats, d'autres
 ment parti de
 ue les Russes,
 e la côte occi-
 ont pas à se
 iere de Cook &
 l'Espagne elle-
 ourrures qu'of-
 rce de richesses
 ne songe point
 aux de *Manille*,
 ue des navires
 cher en *Améri-*
 habitans de la
 par le long &
 & de *Kiachta*.
 ecle lui-même
 us portons nos
 ons futures du
 es divers chan-
 vraisemblable
 lieu des vastes
 mmunication,
 er la remarque
Zélande, à d'au-
 elles sont fort
 commerce, il
 ne tireront les
 elui-ci (a). »

3.° En supposant toutefois que le résultat de nos Voyages de découvertes, a donné lieu à un espoir exagéré des avantages de commerce qui en résulteront pour notre siècle, ou qui doivent se développer graduellement à une époque éloignée, ils méritent beaucoup d'éloges, puisqu'ils ajoutent au fonds de nos connoissances sur des objets dignes de l'attention de tous les hommes éclairés. Il est beau de déployer nos facultés pour découvrir des méthodes ingénieuses, de nous assurer de la grandeur & de la distance du Soleil; de suivre les révolutions d'une nouvelle planète ou l'apparence d'une nouvelle comète, afin d'étendre nos lumières sur la théorie de l'Univers, dont cet astre est le centre commun; de porter nos audacieuses recherches dans l'immensité de l'espace, où les Mondes se montrent au-delà des Mondes à l'œil de l'Observateur étonné: ces nobles travaux ne peuvent être dépréciés que par de foibles esprits incapables de les entreprendre; & quiconque a la force de s'en occuper, doit trouver du plaisir à cet auguste exercice de la puissance de la nature humaine. Mais tandis que nous dirigeons nos études vers ces Mondes éloignés, dont il faudra nous contenter, après tous nos efforts, de connoître l'existence, ce seroit une négligence bien singulière, & un défaut de curiosité bien coupable, si nous ne faisons pas tout ce qui dépend de nous pour nous instruire complètement de ce qui a rapport à notre planète, puisque nous avons les moyens d'en déterminer & d'en décrire les limites les plus reculées, du moins celles qui sont habitables. Cette recherche est si naturelle, que tous ceux qui savent les premiers élémens des connoissances humaines, se pressent d'étudier notre Globe.

4.° Il est heureux pour les Sciences, que de nouvelles acquisitions sur quelques parties conduisent en général & même inévitablement à des décou-

vertes peut-être encore plus importantes sur d'autres parties, & que des travaux de pure curiosité procurent des instructions précieuses. Il est à peine possible de traverser de nouvelles mers & de reconnoître de nouvelles contrées, sans découvrir de nouvelles richesses pour les Sciences. Lors même que nous serions réduits aux détails rapportés par un Marin, dont les connoissances ne s'étendent guere au-delà des bornes étroites de sa profession, & dont les observations ne sont pas dirigées par l'esprit philosophique, il est bien difficile que ces premiers détails ne présentent pas des remarques dont le Savant peut profiter. Si tel est l'effet général de tous les Voyages, quelle source de lumières n'offriront pas ceux dont je parle ici. Outre des Officiers de Marine en état d'examiner les côtes nouvelles, & de les tracer avec exactitude sur des Cartes, les vaisseaux Anglois portoient des Artistes qui devoient éclaircir par leurs desseins tout ce que le discours décriroit d'une maniere imparfaite; des Mathématiciens chargés de recueillir une suite nombreuse d'observations scientifiques, & des Hommes versés dans les diverses parties de l'Histoire Naturelle, auxquels on avoit recommandé de rassembler ou noter tout ce qu'ils trouveroient de nouveau ou de précieux dans la vaste étendue de leurs recherches.

M. Wales, qui a fait lui-même un de ces Voyages, & qui a beaucoup contribué aux recherches précieuses qui en ont été la suite, a très-bien développé les avantages qu'il en est résulté pour les Sciences.

» La partie des Sciences qu'on peut appeler
 » l'Astronomie nautique, étoit dans l'enfance
 » que nos derniers Voyages ont commencé. Les
 » bons instrumens & les bons Observateurs étoient
 » très-rares; même en 1770, on jugea nécessaire
 » dans l'*Appendice des Tables de Mayer*, publié par

antes sur d'au-
pure curiosité
s. Il est à peine
ers & de recon-
s découvrir de
es. Lors même
s rapportés par
s ne s'étend
e sa profession,
pas dirigées par
difficile que ce
des remarque
l est l'effet généra
urce de lumière
e ici. Outre de
aminer les côtes
xactitude sur de
oient des Artille
sseins tout ce qu
e imparfaite; de
ueillir une suite
atistiques, & de
parties de l'Ha
voit recommen
u'ils trouveroie
la vaste étend
e un de ces Voy
ié aux recherches
a très-bien dé
t résulté pour
on peut app
ans l'enfance la
t commencé. L
bservateurs étoie
on jugea nécessa
Mayer, publié p

» le Bureau des Longitudes, de réfuter l'assertion
» d'un Astronome célèbre, de l'Abbé de la Caille,
» qui dit qu'on ne peut prendre la hauteur du
» Soleil à midi, la plus simple de toutes les obser-
» vations, sans s'exposer à une erreur de cinq,
» six, sept & huit minutes. Mais ceux qui se don-
» neront la peine d'examiner les *Observations Af-*
» *tronomiques* faites pendant le second Voyage de
» Cook, verront qu'il y avoit sur ses vaisseaux peu
» de personnes, même parmi les Bas-Officiers, qui
» ne fussent en état d'observer, avec assez d'exacti-
» tude, la distance de la Lune au Soleil, ou à une
» Etoile, la plus délicate de toutes les Observa-
» tions. Je puis ajouter que ceux qui ont été de nos
» dernières expéditions connoissent mieux & pra-
» tiquent plus souvent que les autres la méthode
» de faire & de calculer des Observations pour
» déterminer la déclinaison de l'aimant. On n'en
» trouveroit peut-être pas un seul avec le rang
» d'Officier, quelles que soient d'ailleurs les bornes
» de ses connoissances, qui ne rougît si l'on
» croyoit qu'il ne sait pas observer & calculer le
» temps à la mer. Peu d'années néanmoins avant
» nos dernières expéditions, on ne parloit que
» rarement de ces méthodes parmi les Marins, &
» même les Astronomes du premier mérite dou-
» toient de la possibilité de les employer avec une
» exactitude suffisante. Les lieux où l'on a observé
» pendant ces Voyages l'élevation & l'époque
» des Marées, sont en très-grand nombre, & il
» en résulte des détails utiles & importans. Dans
» le cours de ces observations, quelques faits très-
» curieux & même très-imprévus se sont offerts à
» nous. Il suffira d'indiquer ici la hauteur extrê-
» mement petite du flot, au milieu de l'Océan
» Pacifique; nous l'y avons trouvée de deux tiers
» au-dessous de la quantité à laquelle on auroit pu
» s'attendre, d'après la théorie & le calcul;

» La direction & la force des courans à la mer ,
 » forment aussi un objet important. On trouvera ,
 » dans nos derniers Voyages , beaucoup d'instruc-
 » tions sur ce point. Ces détails utiles ne regardent
 » pas seulement les mers voisines de la *Grande-*
 » *Bretagne* , que nos vaisseaux traversent tous les
 » jours , mais celles qui sont les plus éloignées , &
 » où l'on pourra naviguer désormais sans beaucoup
 » de peine. Je ne dois pas oublier une multitude
 » d'expériences sur la profondeur de la mer , sur
 » sa température , sur sa salure à différens degrés
 » de hauteur , & dans des endroits & des climats
 » très-divers.

» La multitude & la variété de nos expériences
 » dans toutes les parties du Monde , sur la déclinaison
 » & l'inclinaison de l'aimant , ont posé
 » d'ailleurs des bases étendues pour les progrès du
 » magnétisme ; ces bases serviront à découvrir la
 » cause & la nature de la disposition de l'aiguille
 » aimantée à se tourner vers le Pole Boréal , & la
 » théorie de ses variations. On a fait aussi , dans
 » des endroits très-différens & très-éloignés l'un
 » de l'autre , des expériences fort utiles sur les
 » effets de la gravité ; on a découvert que le phé-
 » nomène appelé ordinairement *Aurore Boréale* ,
 » n'est pas particulier aux latitudes Nord élevées ,
 » qu'il a lieu également dans tous les climats froids
 » situés au Nord ou au Sud.

» Mais la Botanique est peut-être de toutes les
 » Sciences , celle qui a retiré de plus grands fruits
 » de nos derniers Voyages ; on dit qu'ils nous
 » ont procuré la connoissance au moins de douze
 » cents plantes nouvelles , & que les talens & les
 » recherches de Sir Joseph Banks , & des autres
 » Naturalistes qui ont accompagné M. Cook ,
 » ont beaucoup ajouté à ce que nous savions ,
 » dans chacune des branches de l'Histoire Natu-
 » relle. «

rans à la mer ,
 On trouvera ,
 coup d'instruc-
 ns ne regardent
 de la *Grande-*
 erfent tous les
 s éloignées , &
 s sans beaucoup
 e une multitude
 de la mer , sur
 différens degrés
 s & des climats

nos expériences
 e , sur la déclina-
 ant , ont posé
 r les progrès du
 t à découvrir la
 ion de l'aiguille
 le Boréal , & la
 a fait aussi , dans
 ès-éloignés l'un
 t utiles sur les
 vert que le phé-
Aurore Boréale ,
 s Nord élevées ,
 es climats froids

re de toutes les
 lus grands fruits
 dit qu'ils nous
 moins de douze
 les talens & les
 , & des autres
 né M. Cook ,
 nous savions ,
 Histoire Nau-

On

On peut attribuer à nos Officiers de Marine en général, ou aux Savans qui les accompagnoient, les connoissances nouvelles dont je viens de tracer le précis; mais il est une découverte fort intéressante, que nous devons à M. Cook seul, & sur laquelle il s'exprime ainsi:

» Quel que soit le jugement du Public sur nos travaux & sur leur succès, je finis cette Relation; en observant, avec une véritable satisfaction; que lorsque les Philosophes ne disputeront plus sur le prétendu Continent austral, ce Voyage du moins sera remarquable aux yeux de tous les hommes sensibles, parce que je suis venu à bout de conserver la santé d'un nombreux Equipage durant un aussi long espace de temps, dans des climats si divers, & malgré une suite continue de peines & de fatigues (a). «

1.^o Mais, si nos divers Voyages ont procuré de nouvelles richesses aux diverses parties des Sciences; s'ils ont étendu notre connoissance du Globe; s'ils ont rendu faciles les anciennes routes du commerce, & s'ils en ont ouvert de nouvelles; s'ils ont reculé les bornes de la Navigation & de l'Astronomie; s'ils ont ajouté aux progrès de chacune des branches de l'Histoire Naturelle; s'ils ont fourni les moyens de conserver la santé & la vie des Equipages, il ne faut pas oublier un autre objet, sur lequel ils offrent au Philosophe des matériaux, je veux dire l'étude de la nature humaine, dans des positions aussi neuves qu'intéressantes. Quelque éloignés, quelque séparés que puissent être du commerce des Nations plus polies, les Habitans des parties du Monde les moins connues, si l'Histoire ou nos propres remarques démontrent qu'on est allé autrefois les visiter dans leurs retraites, & que les mœurs, des opinions & des langues étrangères

(a) Voyez la fin du second Voyage de Cook.

se sont mêlées à leurs mœurs , à leurs opinions & à leur idiome , les observations faites chez ces Peuples , doivent être de peu d'utilité , lorsqu'il s'agit de peindre l'homme tel qu'il est dans les divers degrés de l'état de la nature. Les Habitans de la plupart des Isles contiguës au Continent de l'Asie , dont on a décrit souvent les mœurs & les institutions , me paroissent être dans ce cas ; il n'en est pas de même des Isles situées au centre de l'Océan Pacifique du Sud , où nos courageux Navigateurs ont abordé , & qui même ont été la principale scène de leurs opérations. Les Naturels de ces contrées n'ont point eu , que l'on sache , de communication avec une Tribu différente , depuis leur établissement primitif dans ces climats : abandonnés entièrement à eux-mêmes pour tous les arts , & à leurs anciennes traditions pour toutes leurs coutumes , & leurs institutions politiques & religieuses , n'ayant reçu des Sciences aucune culture , l'éducation n'ayant point altéré leur caractère , ils offrent à l'Observateur attentif , des remarques qui serviront à deviner jusqu'où la nature humaine , sans secours étrangers , peut dégénérer , & en quels points elle peut exceller. Auroit-on jamais pensé que cette férocité brutale , qui se nourrit de chair humaine , & cette affreuse superstition , qui immole des victimes humaines , se retrouvât parmi les Peuplades découvertes récemment dans l'Océan Pacifique , lesquelles , à d'autres égards , paroissent n'être point étrangères aux sentimens de l'humanité ; lesquelles semblent avoir fait quelques progrès vers la vie sociale , & être habituées à une subordination & un gouvernement , qui tendent d'une manière si naturelle à réprimer la fougue des passions ardentes , & à développer les forces cachées de l'entendement ?

Si nous détournons les regards de ce tableau , qui fournira au Philosophe un vaste sujet de tristes réflexions , observerons-nous sans étonnement , à

que
laqu
Tri
eu d
Voy
tacl
coun
sole
& se
lesqu
qu'e
& de
prod
ses n
ses o
& de
mod
Le
se pl
Rom
Estar
un pl
Ham
tructi
satisf
vaste
une h
rappo
qui es
& ce
intére
à l'Hé
tion q
Pacifi
avec d
n'ont
Voyag
à dépe

quel degré de perfection la même Tribu, (à laquelle on peut joindre, à quelques égards, les Tribus de Sauvages Américains, que M. Cook a eu occasion de voir dans le cours de son dernier Voyage,) a porté sa musique plaintive, ses spectacles dramatiques, ses danses & ses jeux; les discours de ses Chefs, les chants de ses Prêtres, la solennité de ses Processions religieuses, ses arts & ses manufactures, les méthodes ingénieuses par lesquelles elle supplée à la qualité des matieres qu'elle met en œuvre, à l'imperfection de ses outils & de ses machines, les ouvrages surprenans qu'elle produit après un travail opiniâtre, ses étoffes & ses nattes, ses armes, ses instrumens de pêche, ses ornemens & ses meubles qui, du côté du dessein & de l'exécution, le disputent à tout ce que l'Europe moderne ou l'antiquité nous offrent en ce genre.

Les hommes pénétrés de la lecture des Anciens, se plaisent à examiner les restes des ouvrages des Romains ou des Grecs; ils aiment à parcourir les Estampes de Montfaucon, & ils contemplent avec un plaisir extrême la belle Collection de Sir William Hamilton: cet amusement est raisonnable & instructif; mais leur curiosité ne sera-t-elle pas plus satisfaite encore; ne trouveront-ils pas un plus vaste sujet de réflexions importantes, s'ils passent une heure à examiner cette multitude d'ouvrages rapportés des parties du Globe les plus éloignées, qui enrichissent aujourd'hui le Musée Britannique, & celui de Sir Ashton-Lever? Quand les objets intéressans qu'offre la Chambre seule de Sandwich, à l'Hôtel de Sir Ashton, seroient la seule acquisition qu'eussent procurée nos expéditions à l'Océan Pacifique, pourroit-on hésiter, avec du goût on avec des yeux, à dire que les Voyages de M. Cook n'ont pas été instructueux? Les frais de ces trois Voyages n'excedent peut-être pas les sommes qu'on a dépensées pour fouiller les ruines d'*Hercularum*.

& je ne craindrai pas de dire que les *novautés* des Isles de la *Société* ou des Isles *Sandwich* me semblent plus propres à fixer l'attention des Savans de nos jours, que ces ouvrages antiques qui attestent la magnificence Romaine.

Il n'est pas besoin d'observer que les *mœurs*, les *monumens*, les *coutumes*, les *méthodes*, & les *opinions* des Habitans actuels de l'Océan Pacifique, ou de la Côte Ouest de l'*Amérique septentrionale*, présentent le *contraste le plus frappant*, si on les compare avec ce qu'on voit de nos jours en *Europe*; & qu'une *imagination sensible* sera vraisemblablement plus frappée du récit des cérémonies d'une *Natche de Tonga - Taboo*, que d'un tournois gothique exécuté à *Londres*; des statues colossales de l'Isle de *Pâques*, que des restes mystérieux de la chaussée des Géans.

Les derniers Voyages des Anglois présentent une multitude de faits singuliers, sur ce qu'on peut appeler l'Histoire Naturelle de l'espece humaine sous les différens climats, & ils offrent aux Philosophes un vaste sujet de discussion. S'il faut indiquer une question de cette espece, on sait qu'on a souvent disputé de nos jours sur l'existence des races des Géans, & en particulier sur la Peuplade établie dans un District du côté Nord du *Détroit de Magellan*, dont on disoit que la stature excède beaucoup la stature ordinaire: il ne doit plus y avoir de doute, ou d'incrédulité sur ce point, & les objections ingénieuses du sceptique Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* (a), ne sont d'aucun poids, lorsqu'on les met en balance avec les témoignages unanimes & exacts de Byron, Wallis & Carteret.

Il n'y a peut-être pas de Recherches plus intéressantes que celle des imaginations de diverses familles

(a) Tome I, page 331.

notautés des
ch me semblent
Savans de nos
qui attestent la

les mœurs, les
les, & les opi-
éan Pacifique,
entriionale, pré-
si on les com-
s en Europe; &
semblablement
es d'une Natche
rnois gothique
ossales de l'Isle
x de la chaussée

lois présentent
ur ce qu'on peut
espece humaine
entaux Philoso-
il faut indiquer
fait qu'on a sou-
stence des races
Peuplade établie
Détroit de Magel-
excede beaucoup
y avoir de doute
s objections in-
Recherches Philo-
ne sont d'aucun
e avec les témoin
ron, Wallis &

nes plus intéres-
e diverses fan-
is

les ou Tribus qui ont peuplé la terre, & on trouve dans nos derniers Voyages une multitude de découvertes curieuses sur ce point. On savoit en général que les Malais, Nation de l'Asie, étoient autrefois ceux de tous les Peuples de l'Inde, qui faisoient le plus de commerce; que la Navigation de leurs vaisseaux marchands ne se bornoit pas aux diverses côtes de l'Inde; qu'ils alloient jusqu'à celles de l'Afrique, & en particulier à la grande Isle de Madagascar. Le titre de Maître des vents & des mers situées à l'Est & à l'Ouest, que prenoit le Roi des Malais, en est une preuve évidente. La langue Malaise, qui s'est répandue presque dans tout l'Orient, ainsi qu'autrefois le Latin, & aujourd'hui le François, se font répandus dans toute l'Europe, le démontre bien mieux encore. Mais on savoit très-imparfaitement que depuis Madagascar jusqu'aux Marquises & à l'Isle de Pâques, c'est-à-dire, presque depuis la côte orientale de l'Afrique jusqu'aux méridiens où l'on approche de la côte occidentale de l'Amérique, la même Tribu ou Nation qu'on peut appeler la Nation Phénicienne du Monde Oriental, eût formé des établissemens qui renferment plus de moitié de la circonférence du Globe; qu'elle eût fondé des colonies à presque tous les points intermédiaires de ces immenses parages, sur des Isles qui se trouvent à des distances extraordinaires de la Métropole, & qui ignorent à présent leur existence mutuelle. On ne pouvoit connoître ce fait historique, avant que les deux premiers Voyages de M. Cook eussent découvert un si grand nombre d'Isles nouvelles dans l'Océan Pacifique du Sud: il n'est pas seulement fondé sur la ressemblance des usages & des institutions, on en a donné la plus satisfaisante de toutes les preuves, celle qui se tire de l'affinité du langage. M. Marsden, qui paroît avoir étudié ce sujet curieux

avec beaucoup d'attention (a), dit qu'il *reste encore à indiquer les anneaux d'une si longue chaîne*. Les Isles *Sandwich*, découvertes durant ce Voyage, ajoutent quelques anneaux à la chaîne dont parle cet Ecrivain.

Les derniers Navigateurs n'ont pas seulement jeté du jour sur les migrations de la Tribu qui s'est répandue d'une manière si extraordinaire sur les Isles de l'Océan Oriental, ils nous ont rapporté d'ailleurs beaucoup de détails curieux sur une autre des Peuplades de la terre, que le sort a placée sous des climats moins heureux. Je parle des Eskimaux, qu'on n'a trouvés jusqu'à présent que sur la Côte de *Labrador*, & de la Baie de *Hudson*, & qui diffèrent en plusieurs points caractéristiques, des Sauvages établis dans l'intérieur de l'*Amérique septentrionale*. On a découvert, il y a environ vingt ans, que les Eskimaux & les Groënlandois offrent, à tous égards, des rapports de coutumes, de mœurs & de langues, qui démontrent l'identité primitive des deux Nations. En 1772, M. Hearne, qui a suivi plus loin cette Peuplade malheureuse, vers la partie du Globe où elle s'étoit originairement embarquée sur les pirogues de peaux, en a trouvé quelques individus à l'embouchure de la *rivière de Cuivre*, par 72 degrés de latitude, & environ cinq cents lieues plus loin à l'Ouest que le point le plus occidental où s'est porté Pickersgill, dans le *Détroit de Davis*. M. Cook a achevé cette découverte, en prouvant que les Isles & la Côte de la bande Ouest de l'*Amérique septentrionale*, sont habitées par la même Tribu. On la rencontre à l'*Entrée de Norton*, à *Oonalashka* & à l'*Entrée du Prince Guillaume*, c'est-à-dire, à près de 1500 lieues de ses établissemens au *Groënland* & sur la Côte de *Labrador*. Cette assertion n'est pas fondée sur l'analogie des mœurs : la table sur l'affinité des idiomes, dressée par M. Cook,

(a) Archæolog. vol. VI, page 155. Voyez aussi son *History of Sumatra*, page 166.

dispersera tous les doutes, même pour ceux qui cherchent la vérité avec le plus de scrupule.

Son troisième Voyage a fixé d'autres points plus importans : il a découvert, ou du moins il a prouvé d'une manière démonstrative la proximité des deux Continens de l'*Asie* & de l'*Amérique*, & il y a lieu de croire qu'on ne tournera plus en ridicule ceux qui pensent que l'*Asie* a pu peupler l'*Amérique*.

6.^o Jusqu'ici j'ai envisagé nos Voyages par rapport aux avantages qu'ils peuvent nous procurer. Mais on demandera s'ils ont été ou s'ils doivent être de quelque utilité aux Peuplades que nous avons découvertes? Les Hommes doués de l'esprit de bienveillance, apprendroient sûrement avec plaisir des faits qui autorisassent à répondre, sans hésiter, d'une manière affirmative : au défaut de pareils faits, nous pouvons du moins nous flatter, que même à cet égard, les dernières expéditions dans l'Océan Pacifique n'ont pas été infructueuses. Les terres nouvelles, découvertes autrefois, entraînent des guerres ou plutôt des massacres ; on eut à peine trouvé de nouvelles Nations, qu'on les anéantit, & l'on ne peut se rappeler les horribles cruautés des Conquêteurs du *Mexique* & du *Pérou*, sans rougir des excès du fanatisme religieux & de la nature humaine. Les derniers Navigateurs ont allés reconnoître les réduits les plus cachés de la terre, non pour acquérir des propriétés, mais pour reculer les bornes des connoissances ; ils sont allés voir de nouvelles Peuplades avec des sentimens d'amitié : ils désiroient seulement leur donner une existence publique, les instruire des devoirs de toutes les sociétés, & suppléer aux défauts de leur position, en leur communiquant une partie de nos arts & de nos lumières ; & ces Voyages ordonnés dans des vues de bienfaisance par Georges III, ont dû avoir quelques succès. Les séjours multipliés des vaisseaux Anglois, le commerce long-temps prolongé de nos Equipages avec les Naturels des *Îles des*

N.

il reste encore
chaîne. Les
ce Voyage,
ne dont parle

as seulement
la Tribu qui
ordinaire sur
s ont rapporté
t sur une autre
t a placée sous
des Eskimaux,
sur la Côte de
& qui différent
des Sauvages
septentrionala.
t ans, que les
ffrent, à tous
de mœurs &
é primitive des
ne, qui a suivi
vers la partie
ent embarquée
ouvé quelques
ere de Cuivre,
ron cinq ce.
nt le plus occi-
ns le *Détroit de*
écouverte, en
la bande Ouest
habitée par la
entrée de *Norton*,
Guillaume, c'est
tablissemens au
or. Cette asser-
des mœurs : la
e par M. Cook,

aussi son *History* &

Amis, de la Société & Sandwich ont sûrement jeté quelques rayons de lumière dans l'esprit novice de ces pauvres Peuplades. Les objets extraordinaires pour elles, qu'elles ont eu ainsi occasion d'observer & d'admirer, n'ont pu manquer d'étendre leurs idées & de fournir de nouveaux objets d'alimens à l'exercice de leur raison. En se comparant avec nous, elles ont dû être frappées d'un sentiment profond de leur infériorité; les motifs les plus puissans ont dû les exciter à sortir de leur misère, & à se rapprocher de ces enfans du soleil, qui daignoient jeter les yeux sur elles, & qui leur laissoient des marques de générosité & de bienfaisance. Nos quadrupèdes utiles & nos végétaux, dont on a enrichi leur pays, leur offrent de nouveaux moyens de subsistance, & ajouteront sans doute à leur bien-être & à leurs plaisirs. Quand cet avantage seroit le seul que nous leur ayons procuré, osera-t-on dire qu'elles n'ont pas beaucoup acquis? Mais n'y a-t-il pas lieu de porter plus loin nos espérances? La *Grande-Bretagne* elle-même, à l'époque où les Phéniciens y abordèrent pour la première fois, étoit habitée par des Sauvages qui se peignoient le corps, dont la civilisation n'étoit peut-être pas plus avancée que celle des Insulaires de la *Nouvelle-Zélande*, & qui sûrement étoient moins policés que les Naturels de *Tonga Taboo*, ou d'*O-Taïti*. La communication que nous avons ouverte avec les Peuplades de l'Océan Pacifique, hâtera sans doute leurs progrès; qui sait si nos derniers Voyages ne seront pas l'origine de la civilisation de ces nombreuses Tribus; si nous n'aurons pas contribué à l'abolition de leurs affreux sacrifices, & de ces horribles festins dans lesquels elles se nourrissent de chair humaine; si nous n'avons pas établi des bases d'après lesquelles on les verra par la suite, former des institutions utiles encore, & arriver à une place honorable parmi les Nations de la terre?

ABRÉGÉ

ION.

ont suremen. jete
l'esprit novice de
ets extraordinaires
occasion d'observer
er d'étendre leur
objets d'alimens
e comparant avec
l'un sentiment pro
ifs les plus puiffam
misere, & à se rap
qui daignoient jete
scient des marque

Nos quadrupede
enrichi leur pays
s de subsistence, &
en- être & à leur
oit le seul que nou
dire qu'elles n'ont
a-t-il pas lieu de
La Grande-Brete
Phéniciens y abon
oit habitée par de
rps, dont la civil
avancée que celle
ande, & qui sure
e les Naturels de
ommunication qu
aplades de l'Occ
rs progrès; qui fa
nt pas l'origine de
es Tribus; si nou
on de leurs affre
stins dans lesque
humaine; si nou
près lesquelles
es institutions p
place honora

ABRÉGÉ

INTRODUCTION



Gravé par Dupuis.

Pre
M
va
aiffe
voit
oya
On
ouve
e qu
aille
T



A B R É G É
D U
TROISIEME VOYAGE
DE COOK.

LIVRE PREMIER.

*Premieres opérations du Voyage jusqu'au
départ de la Nouvelle-Zélande.*

M. COOK qui commandoit en chef, montoit
le vaisseau la *Résolution*, & il avoit un second
vaisseau commandé par le Capitaine Clerke, qui
avoit été son second Lieutenant durant le dernier
voyage autour du Monde.

On remplit les deux vaisseaux de tout ce qui
pouvoit être utile, & on eut soin de leur fournir
ce qui étoit de la meilleure qualité. On leur donna
ailleurs, dans la plus grande abondance, les

Tome XXII.

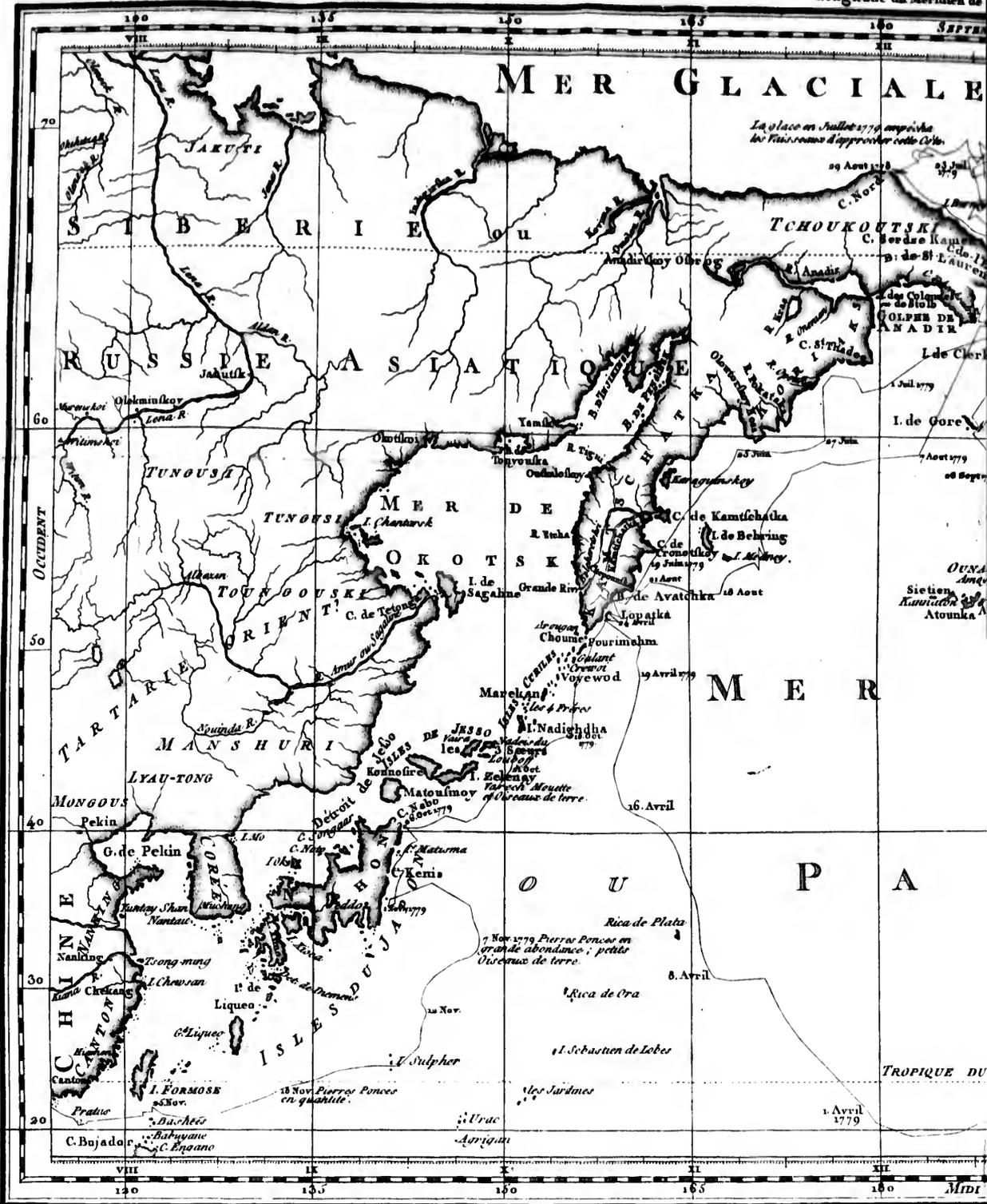
A

1776.

9. Mars.

CARTE DE LA PARTIE SEPTENTRIONALE
 COMPRISE ENTRE LA CALIFORNIE, LES ISLES SIBÉRIENNES
 tirée de la Carte Générale Angloise des Indes Orientales

Longitude du Méridien de Paris



Gravé par Dupuis.

1776.
Mars.

choses qui, d'après l'expérience des deux premiers Voyages de M. Cook, parurent propres à conserver la santé des Matelots.

Le Roi d'Angleterre, dont les vues bienfaisantes s'occupaient des Habitans d'O-Taïti, & des autres Isles de la Mer du Sud où aborderoit M. Cook, lui ordonna de porter quelques animaux utiles à ces peuplades. On embarqua un taureau, deux vaches avec leurs veaux, quelques moutons, & du foin & des graines pour leur subsistance. M. Cook se proposoit de prendre au Cap, d'autres bœufs, d'autres vaches & d'autres moutons.

Afin de mieux remplir les nobles desseins du Roi, on lui donna une quantité suffisante de graines de nos légumes qui pouvoient convenir aux Habitans des Isles découvertes par les Vaisseaux Anglois, & ajouter à leurs moyens de subsistance.

On lui remit de plus, par ordre du Bureau de l'Amirauté, une foule de choses propres à augmenter l'industrie, & améliorer le sort des pays où il relâcheroit. Les deux vaisseaux avoient d'ailleurs une cargaison assez considérable d'outils & d'instrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, &c. qu'ils devoient échanger contre des provisions ou donner en présent.

On s'occupa avec le même zèle des besoins des équipages. On sentit qu'ils ne seroient pas

assez
lusie
e ce
la s
Le
lus
ous
tile
lusie
ue l
M.
ui p
ons
e la
Obse
voulu
Le
a mo
empo
instru
premi
O
& au
y en
M. B
voya
son t
taine
Capi

des deux pre-
 furent propres à
 nes bienfaisantes
 iii, & des autres
 eroit M. Cook,
 animaux utiles à
 n taureau, deux
 nes moutons, &
 eur subsistance,
 re au Cap, d'au
 autres moutons
 bles desseins du
 té suffisante de
 voient convenir
 es par les Vais
 moyens de sub
 e du Bureau de
 propres à aug
 le fort des pays
 isseaux avoient
 nsidérable d'ou
 roirs, de grain
 nger contre des
 t.
 ele des besoins
 ne seroient pas

ffez vêtus dans les climats froids ; on leur accorda
 plusieurs habits ; & on ne refusa rien à M. Cook
 e ce qui pouvoit , à quelques égards , contribuer
 la santé ou aux agrémens de sa troupe.

Les soins des Lords de l'Amirauté , allèrent
 us loin encore. Ils s'empresèrent de donner
 us les moyens qui pouvoient rendre le voyage
 ile à toutes les Nations. Ils envoyerent à bord
 usieurs instrumens d'Astronomie & de Marine,
 ue le Bureau des Longitudes voulut bien confier
 M. Cook & à M. King, son second Lieutenant ,
 ui promirent l'un & l'autre de faire les Observa-
 ons nécessaires aux progrès de l'Astronomie &
 e la Navigation , & de remplacer , à cet égard ,
 'Observateur de profession , qu'on avoit d'abord
 oulu engager.

Le Bureau des Longitudes accorda à M. Cook
 a montre marine , ou le garde-temps qu'il avoit
 emporté dans son second Voyage , & qui l'avoit
 instruit d'une maniere si exacte de la distance du
 premier méridien.

On mit à bord de la *Découverte* un garde-temps ,
 & autant d'autres instrumens d'observation , qu'il
 y en avoit sur la *Résolution* : on les confia à
 M. Bayley, qui ayant donné, durant le second
 voyage de M. Cook, des preuves de son zele & de
 son talent sur l'*Aventure*, commandée par le Capi-
 taine Furneaux , fut choisi pour l'Observateur du
 Capitaine Clerke.

1776.
Juin.

Le Chirurgien, M. Anderson, qui, aux connoissances de son Art, joignoit une grande instruction sur l'Histoire Naturelle, se chargea de décrire tout ce qu'on trouveroit digne d'attention dans la Botanique, la Minéralogie, le Regne animal, &c. Il étoit en état de bien faire ce travail : il avoit accompagné M. Cook dans son second Voyage; & il lui avoit rendu, à cet égard, des services distingués.

Il y avoit parmi les Officiers plusieurs jeunes gens, qui pouvoient sous la direction de M. Cook être employés à faire des cartes, à prendre des vues des Côtes & des Caps, près desquels passeroient les vaisseaux, & à lever des plans des Baies & des Havres.

M. Cook avoit tous les moyens possibles de donner au Public, une relation aussi amusante pour les gens du monde, qu'instructive pour les Marins & les Savans; M. Webber, avec qui l'Amirauté prit des engagemens, s'embarqua sur la *Résolution*, afin de dessiner les scènes les plus remarquables, & de suppléer à l'imperfection des Journaux, en peignant aux yeux ce qu'il est mal-aisé de décrire dans un discours.

M. Cook devoit relâcher à *O-Taiti*, & aux Isles de la *Société*, avant de parcourir les parties septentrionales de la Mer du Sud, & de se rendre à la côte d'*Amérique*; & le Roi voulut profiter

aux connois-
de instruction
e décrire tout
tion dans la
e animal, &c.
avail : il avoit
ond Voyage;
des services

usieurs jeunes
n de M. Cook
à prendre des
près desquels
ver des plans

as possibles de
aussi amasante
ctive pour les
er, avec qui
'embarqua sur
ces les plus
perfection des
ce qu'il est
rs.

i, & aux Isles
s parties sep-
de se rendre
ulut profiter

de cette occasion, qui ne sembloit pas devoir
jamais se retrouver, pour renvoyer Omaï dans
sa patrie.

1776.
Juin.

» Omaï, dit M. Cook, quitta *Londres* avec un
mélange de regret & de satisfaction. Lorsque nous
parlions de la *Grande-Bretagne*, & de ceux qui,
durant son séjour en *Europe*, l'avoient honoré de
leur protection & de leur amitié, il étoit vivement
ému, & il avoit peine à retenir ses larmes. Mais ses
yeux étinceloient de plaisir, dès que les Isles de la
Société devenoient la matière de notre conversa-
tion. Il étoit pénétré de l'accueil qu'il avoit reçu
en *Angleterre*, & il avoit la plus haute idée de
ce pays & de ses habitans; mais le tableau des ri-
chesses & des trésors qu'il étaleroit à son arri-
vée, & le flatteur espoir d'obtenir avec cette opu-
lence une sorte de supériorité sur ses compatrio-
tes, calmerent peu-à-peu ses regrets, & il me
parut parfaitement heureux, lorsque nous mon-
tâmes à bord.

» Le Roi lui avoit donné une quantité considé-
rable de ces choses qu'on regarde comme d'utili-
té ou de luxe, dans les Isles de la Mer du Sud;
il avoit reçu d'ailleurs une foule de présens du
même genre du Lord Sandwich, de M. Banks,
& de plusieurs autres Anglois & Angloises de sa
connoissance. Enfin on n'avoit rien oublié durant
son séjour à *Londres*, & on n'oublia rien à son

1776.
Juillet.

départ, de ce qui pouvoit lui inspirer une haute idée de la grandeur & de la générosité de la nation Britannique. On verra plus bas, qu'arrivé dans sa patrie il fit un mauvais usage de ses richesses, & que loin de lui avoir procuré le bonheur sur lequel il comptoit, il y a lieu de craindre qu'elles ne lui aient attiré de grands malheurs.

Les deux vaisseaux qui avoient été grésés & équipés en partie à *Deptford*, partirent de ce port le 29 Mai 1776, & ils arriverent à *Plimouth* le 3 Juin:

M. Cook fait, avant de partir de *Plimouth*, deux réflexions bien intéressantes: » Au moment, dit-il, où nous allons commencer un voyage qui avoit pour objet de faire de nouvelles découvertes sur la côte Ouest de l'*Amérique septentrionale*, l'*Angleterre* se trouvoit dans la malheureuse nécessité d'envoyer des escadres & de nombreuses troupes de terre, contre la partie Orientale de ce continent, qui avoit été reconnue & peuplée par nos compatriotes dans le dernier siècle. Cette circonstance assez singulière m'inspira des réflexions douloureuses. Le 6 Juillet, les vaisseaux du Roi, le *Diamant*, l'*Embuscade* & la *Licorne*, & soixante-deux bâtimens de transport qui conduisoient en *Amérique* de la cavalerie, & la dernière division des troupes Hessoises, furent forcés par un gros vent du Nord-Ouest, de rentrer dans le canal.

Il
hardi
navig
ou qu
& la
à la
Argo
ples
confi
on all
des b
longu
» C
vons
perfe
prédé
des,
lébrit
core
noître
geurs
tion
Voya
vaiss
de cr
pour
La
ciers

Il ajoute ensuite : » L'Europe fut si frappée de la hardiesse éclairée, & du courage intrépide des navigateurs, qui découvrirent le nouveau monde, ou qui parcoururent les premiers l'Océan de l'Inde & la Mer du Sud, que leurs noms se transmettent à la postérité, avec toute la gloire des anciens Argonautes. Nous n'avons pas, comme les peuples de l'antiquité, changé leurs vaisseaux en constellations; mais long-temps après leur retour, on alloit voir avec une sorte de respect les débris des bâtimens, qui avoient fait des navigations si longues & si périlleuses.

1776.
Juillet.

» Quant à moi & mes braves camarades qui vivons dans un siècle, où l'art de la Marine est très-perfectionné, qui profitons des travaux de nos prédécesseurs, & qui les suivons comme nos guides, nous ne devons pas aspirer à la même célébrité. Le public cependant croit devoir encore quelques éloges à ceux qui vont reconnoître les parties du globe, où les autres voyageurs ne sont point allés. D'après cette prévention favorable, j'ai inséré, dans mon second Voyage, les noms des Officiers de nos deux vaisseaux, & la liste de leurs équipages; j'ai lieu de croire qu'on attend de moi les mêmes détails pour celui-ci. «

La *Résolution* avoit le même nombre d'Officiers, de Matelots, & de Soldats de Marine que

1776.
Juillet.

dans son premier voyage; c'est à-dire, cent douze hommes (a). Le complément de la *Découverte* étoit aussi le même que celui de l'*Aventure*, excepté seulement que six Soldats de Marine qu'elle avoit à bord, s'y trouvoient sans Officiers (b).

II. 11 Juillet 1776; M. Cook étoit arrivé de son second Voyage autour du monde le 29 Juillet de l'année précédente. Les préparatifs de l'expédition qu'il alloit entreprendre l'occupoient depuis plus de six mois; & le lecteur remarquera sans doute avec intérêt cette continuité de travaux.

1 Août. M. Cook arriva à *Ténériffe* le 1.^{er} Août, & il y relâcha jusqu'au 4.

Relâche à Ténériffe, & Remarques sur cette Isle.

» Si l'on jugeoit (c'est M. Cook qui parle) de l'Isle entiere par l'aspect des campagnes, aux environs de *Sainte-Croix*, on en concluroit que *Ténériffe* est stérile, & qu'elle ne peut pas même fournir à la subsistance de ses Habitans. Mais on nous vendit une quantité considérable de provisions, & il est clair que les Habitans ne consomment point, à beaucoup près, toutes les productions de leur sol. Outre le vin, on y achete des bœufs

(a) Le premier Voyage de la *Résolution* fut le second du Capitaine Cook.

(b) Il n'y avoit que quatre-vingt-huit hommes sur la *Découverte*.

re, cent douze
 Découverte étoit
 nature, excepté
 e qu'elle avoit
 rs (b).

e *Plimouth*, le
 arrivé de son
 e 29 Juillet de
 fs de l'expédi-
 poient depuis
 marquera sans
 de travaux.
 Août, & il y

sur cette *Isle*.

(i parle) de l'*Isle*
 aux environs
 t que *Ténériffe*
 même fournir
 Mais on nous
 e provisions,
 consomment
 s productions
 ete des bœufs

le second du Capitaine

sur la découverte.

à un prix modéré. Ces bœufs sont petits & osseux, & ils pesent environ quatre-vingt-dix livres le quartier : la viande en est maigre : elle se vendoit trois pences la livre. Je fis la sottise d'acheter de jeunes bœufs en vie, & je les payai bien davantage. Les cochons, les moutons, les chevres & la volaille, n'y sont pas plus chers, & on y trouve des fruits en grande abondance. Nous y mangeâmes des raisins, des figues, des poires, des mûres & des melons muscats. L'*Isle* produit beaucoup d'autres fruits, qui n'étoient pas de saison. Les citrouilles, les oignons & les patates y sont d'une qualité excellente, & je n'en ai jamais rencontré, qui se gardent mieux à la mer.

» Le blé d'*Inde* me coûta trois schellings & six pences le boisseau, & en général, on me donna à bas prix les fruits & les racines. Les Habitans prennent peu de poisson sur leur côte; mais leurs bâtimens font une pêche considérable sur la côte de *Barbarie*, & ils en vendent le produit à bon compte. Enfin il m'a paru que les vaisseaux qui entreprennent de longs voyages, doivent relâcher à *Ténériffe*, plutôt qu'à *Madere*; quoique, selon moi, le vin de cette dernière *Isle* soit aussi supérieur à celui de la première, que la biere forte l'est à la petite biere. Mais le prix compense cette différence, car j'achetai douze livres sterling le

1776.
 Août.

meilleur vin de *Ténériffe* ; & la pipe de *Madere* de la meilleure qualité m'auroit coûté plus du double (a).
1776. Août.

» Le Chevalier de Borda , Capitaine d'une Frégate Française , qui mouilloit dans la rade de *Sainte-Croix* , faisoit , de concert avec M. Varila , Astronome Espagnol , des observations pour déterminer le mouvement journalier de deux gardes-temps , qu'ils avoient à bord. Ils se livroient à ce travail , dans une tente placée sur le môle : tous les jours à midi , ils comparoient , à l'aide de quelques signaux , leur garde - temps avec l'horloge astronomique , qui se trouvoit sur la côte. M. de Borda eut la bonté de me communiquer ses signaux , & nous pûmes examiner aussi le mouvement journalier de notre montre marine ; mais notre relâche à *Ténériffe* fut trop courte ,

(a) On faisoit autrefois à *Ténériffe* une grande quantité de vin sec de *Canarie* , que les François appellent vin de *Malvoisie* , & que nous nommons en *Angleterre* par corruption *Malmsey* ; ce nom vient de *Malvestia* , ville de la *Morée* , célèbre par ses vins douxereux. Dans le dernier siècle , & même plus tard , on en importoit beaucoup en *Angleterre* ; mais on n'y fait guere aujourd'hui d'autre vin , que celui dont parle le Capitaine Cook. Les vignes du pays ne produisoient pas , au temps de Glas , plus de cinquante pipes de *Malvoisie* annuellement. Cet Auteur dit que les Habitans cueillent les raisins encore verts , & qu'ils en tirent un vin sec & substantiel propre aux climats chauds , pag. 262.

pe de *Madere*
côté plus du

ne d'une Fré-
s la rade de
c M. Varila,
vations pour
lier de deux
ils se livroient
sur le môle :
ent , à l'aide
temps avec
ouvoit sur la
e me commu-
xaminer aussi
ontre marine ;
trop courte,

ande quantité de
vin de *Malvoise*,
uption *Malmsey* ;
, célèbre par ses
même plus tard ,
on n'y fait guere
Capitaine Cook.
temps de Glas ,
ent. Cet Auteur
verts , & qu'ils
climats chauds,

pour tirer un grand avantage du service amical
qu'il voulut bien me rendre «.

1776.
Août.

Les remarques de M. Anderson & les faits
qu'il a recueillis en conversation , sur l'état
actuel de l'Isle , peuvent être utiles : elles indi-
queront du moins les changemens survenus
depuis le voyage de M. Glas , & je les infere ici.

» Tandis que nous approchions de la
côte , le ciel étoit parfaitement clair , & nous
eûmes le loisir d'examiner le célèbre Pic de *Téné-
riffé*. J'avoue que je fus trompé dans mon attente :
quoique sa hauteur perpendiculaire soit peut-être
plus grande, il est loin d'égalier la noble apparence
du *Pico*, l'une des Isles Occidentales que j'avois
vue autrefois. Cette différence vient peut-être
de ce qu'il est environné d'autres montagnes
très-hautes , & de ce que le *Pico* n'en a point
autour de lui.

» Derrière la Ville de *Sainte-Croix* , le pays
s'éleve peu-à-peu , & il est d'une hauteur
modérée. Par-delà , le sol s'éleve davantage au
Sud-Ouest ; & il continue à monter jusqu'au Pic,
qui , de la rade , ne paroît guere plus haut que
les collines dont il est entouré. Il semble s'abaisser
depuis le Pic , mais non d'une maniere brusque ,
aussi loin que l'œil peut s'étendre. Croyant que
notre relâche seroit seulement d'un jour , je ne
fis pas dans l'Isle toutes les courses que j'avois

1776.
Août.

projetées , & , malgré mon envie , je ne pus aller au sommet du Pic (a).

» L'Isle semble être d'une stérilité complète ; à l'Est de *Sainte-Croix*. Des chaînes de collines se prolongent vers la mer ; on y trouve des vallées profondes , qui aboutissent à d'autres montagnes , ou d'autres collines , qui coupent les premières , & qui sont plus élevées. Celles qui courent vers la mer , semblent avoir été battues par les vagues , qui y ont laissé des empreintes : elles se montrent comme des rangées de cônes , dont les sommets offrent beaucoup d'inégalités. Les collines ou montagnes transversales , à l'égard de ces premières , sont plus uniformes.

» L'après-midi du jour de notre arrivée , j'allai dans une de ces vallées , avec le projet de gagner les sommets des collines les plus éloignées , qui sembloient couvertes de bois ; mais je n'eus que le temps d'atteindre le pied. Après avoir fait environ trois milles , je ne vis aucun changement dans l'aspect des collines les plus basses , qui produisent en abondance l'*Euphorbia Canariensis* :

(a) On trouve dans *Spratt's History of the Royal Society*, pag. 200 , &c. la Relation d'un voyage au sommet du Pic de *Ténériffe*. Glas y monta également. Voyez *History of the Canary Islands*, pag. 252 jusqu'à la page 259. Le volume quarante-sept des *Transactions Philosophiques* , donne les observations que fit le Docteur Heberdeen en montant sur le Pic.

on est surpris que cette plante, grosse & pleine de suc, croisse si bien sur une terre si brûlée. Lorsqu'on la brise, il en sort une quantité considérable de suc; & quand elle est sèche, elle doit se trouver réduite à rien: quoique d'une substance douce & légère, elle est assez forte. Les Habitans croient que son suc est caustique, & ronge la peau; je leur démontrai avec beaucoup de peine qu'ils se trompoient. J'insérai un de mes doigts dans cette plante, & ma peau n'étant point altérée, ils convinrent enfin que j'avois raison. Ils coupent l'*Euphorbia*, qu'ils laissent sécher & qu'ils brûlent ensuite. Je rencontrai aussi dans cette vallée, deux ou trois especes d'arbrisseaux, & un petit nombre de figuiers, près du fond. Je n'y trouvai pas d'autres productions du regne végétal.

» Une pierre lourde, compacte, bleuâtre, & mêlée de quelques particules brillantes, sert de base aux collines; & on voit dispersées sur la surface, de grosses masses, d'une terre ou d'une pierre rouge & friable. Je trouvai souvent aussi la même substance dispersée en couches épaisses; le peu de terre, répandue çà & là, étoit un terreau noirâtre. Il y avoit de plus quelques morceaux d'une autre substance, dont la pesanteur & la surface polie me firent croire qu'elle étoit absolument métallique.

1776.
Août.

ne pus aller

complete ;
de collines
ve des val-
autres mon-
coupent les
Celles qui
été battues
mpreintes :
de cônes,
l'inégalités.
erfales, à
iformes.

ivée, j'allai
t de gagner
gnées, qui
n'eus que
r fait envi-
hangement
asses, qui
anariensis :

oyal Society,
et du Pic de
of the Canary
quarante-sept
ations que fit

1776.
Août.

» Il faut sans doute attribuer l'état de décomposition de ces collines , à l'action perpétuelle du soleil qui calcine leur surface : les grosses pluies doivent entraîner ensuite les parties décomposées. Si l'on admet cette supposition , on expliquera pourquoi leurs flancs offrent de si grandes inégalités. Les diverses substances dont elles sont formées , étant plus ou moins perméables à la chaleur du soleil , elles se détachent dans la même proportion , du lieu qu'elles occupent primitivement ; c'est peut-être pour cela que les sommets qui présentent un rocher plus dur , ont résisté , tandis que plusieurs morceaux de la croupe ont été détruits. J'ai observé que les sommets de la plupart des montagnes couvertes d'arbres , sont d'un aspect plus uniforme , & c'est , à mon avis , parce qu'elles ont un abri qui les préserve de la pluie & du soleil.

» La ville de *Sainte-Croix* , qui a peu d'étendue , est assez bien bâtie ; les Eglises n'ont rien de magnifique au dehors , mais l'intérieur en est décent & un peu orné. Elles ne sont pas aussi belles que quelques-unes de celles de *Madere* ; cette différence provient du caractère des Habitans , plutôt que de leur pauvreté. Les Espagnols de *Sainte-Croix* sont mieux logés , & mieux vêtus que les Portugais de *Madere* , qui semblent disposés à se dépouiller eux-mêmes , afin d'ornez leurs Eglises.

» Or
môle ,
depuis
ne font
inscripti
& l'obje

» L'a
des mul
qui a p
de *Sain*
y arriva
le chem
n'étoien
mâgea d
mais ell
dispositi
dant que
& on y
général
beaucou
périeur.
les jour

(a) So
passe pour
Habitans q
verneur g
est le cent
Glaz's Hij

» On voit sur le Port, presque en face du môle, une belle colonne de marbre, élevée depuis peu, & ornée de quelques figures qui ne font point honte à l'Artiste. On y lit une inscription en Espagnol, qui indique l'époque & l'objet de ce monument.

1776.
Août.

» L'après-midi, quatre d'entre nous louerent des mules pour aller à la ville de *Laguna* (a) qui a pris son nom d'un Lac voisin, éloigné de *Sainte-Croix* d'environ quatre milles : nous y arrivâmes entre cinq & six heures du soir ; le chemin avoit été très-mauvais, nos mules n'étoient pas bonnes, & rien ne nous dédommagea de nos peines. *Laguna* est assez vaste, mais elle mérite à peine le nom de Ville ; la disposition de ses rues est très-irrégulière ; cependant quelques-unes sont d'une largeur passable, & on y voit des maisons assez propres. En général, cependant, *Sainte-Croix*, quoique beaucoup plus petite, offre un aspect bien supérieur. On nous apprend que *Laguna* tombe tous les jours ; plusieurs vignobles où l'on trouve

(a) Son nom Espagnol est *San-Christobal de la Laguna* ; elle passe pour la Capitale de l'Isle. Les Gens de Loi, & ceux des Habitans qui vivent noblement, y résident. Cependant le Gouverneur général des Isles *Canaries* réside à *Sainte-Croix*, qui est le centre du commerce avec l'Europe & l'Amérique. Voyez *Glas's Hist.* pag. 248.

autrefois des maisons , n'en ont plus à présent.
 1776. La population de *Sainte-Croix* augmente au
 Août. contraire.

» Pour aller de *Sainte-Croix* à *Laguna* , on traverse une colline escarpée , qui est très-stérile , lorsqu'on la monte ; en la descendant , nous vîmes quelques figuiers & plusieurs champs de blés. Ces espaces de terrain mis en culture sont de peu d'étendue , & ils ne sont pas découpés en sillons , comme on le pratique en *Angleterre* : il paroît que les Habitans ne recueillent du grain qu'à force de travail , car le sol est si rempli de pierres , qu'ils sont obligés de les rassembler & d'en faire de larges monceaux ou des murailles peu éloignées les unes des autres. Les grandes collines qui se prolongent au Sud-Ouest , nous semblerent bien boisées. Excepté des aloès en fleur que nous trouvâmes près du chemin , nous ne remarquâmes rien d'ailleurs , durant ce petit voyage , qui mérite d'être cité ; nos guides avoient beaucoup de gaieté , & ils nous amusèrent avec leurs chansons pendant la route.

» Les mules sont la plupart des gros ouvrages ; nous jugeâmes que les chevaux sont rares , & destinés principalement à l'usage des Officiers : ils sont d'une petite taille , mais d'une belle forme & pleins de feu. Les Habitans emploient les bœufs à traîner des tonneaux , sur un chariot très-grossier ,

&

plus à présent.
augmente au

à *Laguna*, on
est très-férile,
nt, nous vîmes
amps de blés.
ulture sont de
s découpés en
en *Angleterre*:
eillent du grain
l est si rempli
les rassembler
u des murailles
. Les grandes
d-Ouest, nous
é des aloès en
chemin, nous
urant ce petit
guides avoient
muserent avec
gros ouvrages;
ont rares, &
des Officiers:
ne belle forme
ient les bœufs
t très-grossier,
&

& ils les mettent au joug par la tête; nous les
attelons par les épaules, & leur méthode ne semble
pas préférable à la nôtre. Dans mes prome-
nades & mes courses, je vis des faucons, des
perroquets, des hirondelles de mer, des goë-
lands, des perdrix, des bergeronnettes, des hi-
rondelles de terre, des martinets, des merles,
& des troupes nombreuses d'oiseaux des Ca-
naries. On trouve aussi à l'Isle de *Ténériffe*,
deux especes de lézard, quelques insectes, tels
que des sauterelles; & trois ou quatre especes
de mouche-dragon.

» J'eus occasion de causer avec un Habitant
du pays, plein d'esprit & d'instruction, dont
la véracité ne me laisse aucun doute. Il m'ap-
prit plusieurs choses qu'une relâche de trois
jours ne m'auroit pas laissé le loisir d'obser-
ver. Il me dit, par exemple, qu'il y a dans
l'Isle un arbrisseau, qui répond exactement à
la description donnée par Tournefort & Lin-
næus de l'*Arbrisseau à Thé* de la *Chine* &
du *Japon*, & qu'il y est très-commun. L'hon-
nête Espagnol, dont je parle, ajouta qu'on
extirpoit cet arbrisseau, & que toutes les an-
nées, il en arrachoit pour sa part des milliers
dans ses vignes; que les Habitans néanmoins
en tirent quelquefois une boisson pareille au
thé, & qu'ils lui attribuent toutes les qualités

1776.
Août.

1770.
Août.

de celui qu'on achete des Chinois; ils lui donnent aussi le nom de Thé; mais ce qui est remarquable, ils assurent que les premiers Navigateurs Européens le trouverent à *Ténériffe*.

» Le sol produit un fruit singulier que les Insulaires appellent *Limon imprégné*: c'est un limon parfait, bien distinct, enfermé dans un autre; il differe seulement de celui qui lui sert d'enveloppe, en ce qu'il est plus rond. Les feuilles de l'arbre qui donne cette espece de limon, sont beaucoup plus longues que celles du limonier ordinaire; mais, d'après ce qu'on m'a dit, elles sont tortues, & elles n'ont pas la même beauté.

» J'ai su de la même maniere, qu'une espece des raisins de *Ténériffe*, est réputée un excellent remede dans les phthisies. L'air & le climat en général sont d'ailleurs d'une salubrité remarquable, & très-propres à ce genre de maladie. Mon Espagnol m'en expliqua la raison; il me dit qu'on peut toujours choisir le degré de température convenable, en fixant sa demeure sur les diverses collines qui sont plus ou moins élevées, & il me témoigna sa surprise, de ce que les Médecins Anglois n'ont jamais songé à envoyer leurs consommationnaires à *Ténériffe*, au lieu de les envoyer à *Nice* ou à *Lisbonne*. En allant de *Sainte-Croix* à *Laguna*, je reconnus moi-même

(a) C
qui sorti
dans les
Hisp. pag

ils lui don-
e qui est re-
remiers Na-
t à *Ténériffe*.
alier que les
né : c'est un
armé dans un
ui qui lui fert
us rond. Les
te espece de
s que celles du
ce qu'on m'a
n'ont pas la

qu'une espece
itée un excel-
L'air & le cli-
l'une salubrité
ce genre de
iqua la raison :
oisir le degré
ant sa demeure
plus ou moins
rise, de ce que
is songé à en-
Ténériffe, au lieu
e. En allant de
nus moi-même

combien la température de l'air varie : lorsqu'on monte les collines, on ressent peu-à-peu le froid, qui finit par être insupportable. On m'assura que passé le mois d'Août, personne ne peut habiter à un mille du Pic, sans éprouver un froid très-rigoureux.

» Quoique les environs du sommet du Pic jettent toujours de la fumée, il n'y a point eu de tremblement de terre, ou d'éruption de volcan depuis 1304; le port de *Garrachica*, où l'on faisoit autrefois une grande partie du commerce, fut détruit à cette époque (a).

» Le commerce de *Ténériffe* est assez considérable, car on y fait quarante milles pipes de vin, qui se consomment dans l'Isle, ou qu'on convertit en eaux-de-vie, & qu'on envoie aux Isles Espagnoles du nouveau monde : l'*Amérique* septentrionale en tiroit chaque année six mille pipes, lorsque ses liaisons avec *Ténériffe* n'étoient pas interrompues; l'exportation se trouve aujourd'hui diminuée de moitié. En général, le blé de l'Isle ne suffit pas à la subsistance des Insulaires: nos Colonies du nouveau

1770.
Août.

(a) Ce Port fut comblé par des torrens de laves brûlantes qui sortirent d'un volcan. On trouve aujourd'hui des maisons dans les endroits où mouilloient autrefois les vaisseaux. *Glas's Hist.* pag. 244.

monde y portoient des grains il y a quelques années.

1776.
Août.

» *Ténériffe* produit un peu de soie ; mais à moins de compter les pierres à filtrer qu'elle tire de la grande *Canarie* , & qu'elle exporte au-dehors , le vin forme le seul article de son commerce étranger.

» La race trouvée dans l'Isle par les Espagnols , lors de la découverte des *Canaries* , ne forme plus une peuplade séparée (a) : les mariages ont confondu les Naturels & les Colons , mais on reconnoît les descendans des premiers ; ils sont d'une grande taille , leur stature est forte , & ils ont des os d'une grosseur remarquable : le teint des hommes en général est basané ; le visage des femmes offre de la pâleur , & on n'y voit point cette teinte vermeille qui distingue nos beautés des pays du Nord. Elles portent des habits noirs comme en *Espagne* ; les hommes paroissent moins asservis à cet usage , & ils ont des vêtemens de toute sorte de couleur , à l'exemple des François , dont ils imitent d'ailleurs les modes. Ce point excepté , nous avons trouvé les Insulaires de *Ténériffe* très-décens ; ils conservent cette gravité qui est propre aux Espagnols. Quoique nos mœurs & nos

(a) Lorsque Glas parcourut l'Isle de *Ténériffe* , il y avoit encore quelques familles de *Guanches* , dont le sang ne s'étoit pas mélé avec celui des Espagnols.

à quelques
 oie ; mais à
 er qu'elle tire
 exporte au-
 de son com-

es Espagnols,
 es, ne forme
 s mariages ont
 s, mais on re-
 ; ils font d'une
 & ils ont des
 teint des hom-
 ge des femmes
 it point cette
 eautés des pays
 oirs comme en
 moins asservis
 mens de toute
 François, dont
 point excepté,
 e *Ténériffe* très-
 qui est propre
 oeurs & nos

Ténériffe, il y avoit
 e sang ne s'étoit pas

manieres ressemblent peu à celles des peuples
 de l'*Espagne*, j'observerai qu'Omaï n'y apper-
 cevoit pas une grande différence : il dit seulement
 que les Habitans de *Ténériffe* se livroient moins
 que les Anglois à l'amitié, & que leur figure
 approchoit de celle de ses compatriotes. «

1776.
 Août.



La *Résolution* arriva au Cap de *Bonne-Espérance*
 le 18 Octobre. Nous n'entrerons dans aucun détail 18 Octob.
 sur cette navigation de deux mois & demi ; nous
 nous bornerons à citer une remarque que M.
 Cook fait sur cette traversée.

» Les pluies, & la chaleur étouffante qui les ac-
 compagne, produisent très-souvent des maladies
 dans cette traversée. On a lieu de craindre de
 voir la moitié de son équipage sur les cadres, &
 les Capitaines des vaisseaux ne peuvent trop pren-
 dre de précautions ; ils doivent purifier l'air dans
 les entreponts avec le feu & la fumée ; ils doi-
 vent obliger les Matelots à sécher leurs hardes,
 toutes les fois qu'on en trouve les moyens. On
 s'occupa de ces objets avec une assiduité constan-
 te à bord de la *Résolution* & de la *Découverte*.
 Ces soins produisirent sûrement de bons effets,
 car il y avoit alors beaucoup moins de fièvres que
 dans mes deux premiers Voyages : nous eûmes
 cependant le chagrin de trouver une multitude
 de voies d'eau dans toutes les œuvres mortes. La

1776. ~~_____~~ chaleur brûlante de l'air avoit ouvert les bordages ;
 Octobre. qui étoient si mal calfatés , qu'ils introduisoient
 une grande partie de la pluie dans le corps du
 vaisseau. A peine y avoit-il un hamac qui ne
 fût pas mouillé ; & les Officiers qui occupoient la
 Sainte-Barbe , furent tous chassés de leurs postes.
 La soute aux voiles prit de l'humidité ; la plupart
 de nos voiles de rechange , n'ayant pu être
 séchées assez tôt , essuyèrent des avaries confi-
 dérables , & il fallut employer beaucoup de toile
 & de temps pour les mal réparer. Le même
 accident étoit arrivé à la soute aux voiles , durant
 mon second Voyage ; je recommandai à ceux qui
 en étoient chargés d'y prendre garde ; mais il
 paroît qu'ils négligèrent mon ordre. «

*Relâche au Cap de Bonne-Espérance , & Remarques
 sur cette Colonie.*

Tous les Voyageurs qui ont fait cette route ;
 ont parlé du Cap de *Bonne-Espérance* ; M. Cook
 donne lui-même des détails fort étendus sur cette
 Colonie , dans ses deux premiers Voyages ; mais
 le troisième en offre de nouvelles qu'il est bon
 d'insérer ici.

» Deux ou trois jours avant notre arrivée ,
 dit-il , un bâtiment François qui devoit retour-
 ner en *Europe* , rompit son câble , & échoua

les bordages ;
introduisoient
s le corps du
hamac qui ne
occupoient la
de leurs postes.
lité ; la plupart
ayant pu être
avaries confi-
ucoup de toile
rer. Le même
voiles, durant
ndai à ceux qui
garde ; mais il
re. «

, & Remarques

ait cette route ;
nce ; M. Cook
endus sur cette
Voyages ; mais
s qu'il est bon
notre arrivée,
devoit retour-
e, & échoua

à l'entrée de la Baie , où il périt. On sauva l'équipage ; mais la plus grande partie de la cargaison fut ensevelie dans les flots, ou, ce qui est la même chose, fut pillée & volée par les Habitans de la Colonie. Les Officiers n'apprirent ces détails, & les Hollandois ne pouvoient nier le fait ; mais, pour se disculper d'un crime qui déshonore un peuple civilisé, ils essayèrent de rejeter la faute sur le Capitaine , qui, à ce qu'ils disoient, n'avoit pas demandé une garde assez tôt.

» La *Découverte* arriva le 10 Novembre au 10. Nov. matin. Le Capitaine Clerke me dit qu'il avoit fait voile de *Plimouth*, le 10 Août, & qu'il m'auroit joint une semaine plutôt, si le dernier ouragan ne l'eût pas éloigné de la côte. Sa traversée dura sept jours de plus que la mienne. Il eut le malheur de perdre un de ses Soldats de Marine, qui tomba dans les flots ; il ne fit pas d'autre perte d'ailleurs, & son équipage arriva sain & bien portant.

» D'après la permission que m'accorda le Gouverneur , nous mîmes au pâturage notre bœuf, nos deux vaches avec leurs veaux, & le reste de notre bétail. On me conseilla de tenir, près de nos tentes, nos moutons qui étoient au nombre de seize : on les parquoit toutes les nuits. Celle du 13 au 14, des chiens s'étant introduits dans le parc, obligèrent nos moutons de sortir de l'enceinte ; ils en tuèrent quatre, & ils disper-

1776.
Octobre.

13. 14.

1776.
Novemb.

ferent les autres. Nous en trouvâmes six le lendemain ; mais les deux beliers & deux de nos plus belles brebis manquoient. Le Gouverneur se trouvoit à la campagne , & je m'adressai au Lieutenant-Gouverneur , M. Hemmy , & au Fiscal. Ces Messieurs me promirent leurs bons offices. Je fais que les Hollandois se vantent de l'exacritude de la Police du *Cap* ; ils disent qu'il est presque impossible à l'esclave le plus adroit, & le mieux instruit des routes du pays , de se sauver ; cependant mes moutons échappèrent à toute la vigilance des Officiers du Fiscal. Je fus réduit à employer la plus vile & la plus méprisable canaille de la Colonie ; je m'adressai à des hommes qui , si j'en crois ceux qui me les proposèrent , auroient égorgé leur maître , brûlé des maisons , & enseveli sous les ruines, des familles entieres pour un ducat ; & , après beaucoup de peines & de dépenses, je recouvrai mes moutons , excepté les deux brebis , dont je parlois tout-à-l'heure. Je ne pus en avoir aucune nouvelle , & j'abandonnai mes recherches , lorsqu'on m'assura que je devois être content d'avoir retrouvé les deux beliers. L'un des beliers cependant avoit été si maltraité par les chiens , qu'il ne sembloit pas devoir jamais guérir.

» Le Lieutenant-Gouverneur voulut réparer la perte que je venois de faire ; il eut la bonté de

m'off
de L
belier
objec
Hem
transp
il n'a
à l'op
préfer
grosse
fois p
entier
croien
comp
éclair
paroit
tons e
qualit
le con
manuf
chaque
établis
autre p
Tan
dre la
voir le
du no
leur p

m'offrir un des beliers d'*Espagne* qu'il avoit tirés de *Lisbonne*. Je le refusai, convaincu que les beliers du *Cap* rempliroient également bien mon objet; je reconnus ma méprise par la fuite. M. Hemmy s'est donné beaucoup de peine pour transplanter au *Cap* les moutons d'*Europe*; mais il n'a pu réussir: il attribuoit ce mauvais succès à l'opiniâtreté des habitans de la campagne, qui préfèrent les moutons du pays, à cause de leurs grosses queues, dont la graisse rapporte quelquefois plus d'argent, que n'en produit le corps entier d'un mouton d'une autre espèce. Ils croient que la laine de nos moutons d'*Europe* ne compenseroit point ce désavantage. Des hommes éclairés m'ont fait la même observation, & elle paroît fondée: car, en supposant que nos moutons donnassent au *Cap* une laine de la même qualité qu'en *Europe*, (l'expérience a prouvé le contraire) la Colonie manque de bras pour la manufacturer. Il est sûr que si l'on n'y importoit chaque jour des esclaves, la population de cet établissement seroit moindre que celle d'aucune autre partie habitée de l'*Europe*. «

Tandis que les vaisseaux se dispoient à reprendre la mer, quelques-uns des Officiers allerent voir les environs du *Cap*; M. Anderson, qui étoit du nombre, a donné la relation suivante de leur petit voyage.

1776.
Novemb.

1776.
Novemb.
16.

» Le 16, après midi, je partis dans un chariot; avec cinq de nos Messieurs; nous étions curieux d'examiner les environs du *Cap*. Nous traversâmes la grande plaine qu'on trouve à l'Est de la Ville. C'est par-tout un sable blanc, pareil à celui qu'on rencontre ordinairement sur les greves. Elle ne produit que des bruyeres, & d'autres petites plantes de différentes especes. A cinq heures, nous dépassâmes une grosse ferme, environnée de champs de blé & de vignobles assez considérables; elle est située au-delà de la plaine, presqu'au pied de quelques collines basses, où le sol commence à mériter la culture. Entre six & sept heures, nous arrivâmes à *Stellenbosh*, le meilleur des établissemens du pays, après celui du *Cap*.

» Le Village ne contient pas plus de trente maisons; il est situé au pied de la chaîne des hautes montagnes qu'on apperçoit à l'Est de la ville du *Cap*, & à plus de vingt milles. Les habitations sont propres: un ruisseau coule à peu de distance; de gros chênes, plantés par les premiers Colons, y donnent de l'ombre, & l'ensemble forme un joli paysage au milieu de ces déserts. On voit, autour de la bourgade, des vignes & des vergers, qui semblent annoncer un sol très-fertile. L'air étant ici d'une sérénité extraordinaire, on doit peut-être attribuer au climat cette belle apparence.

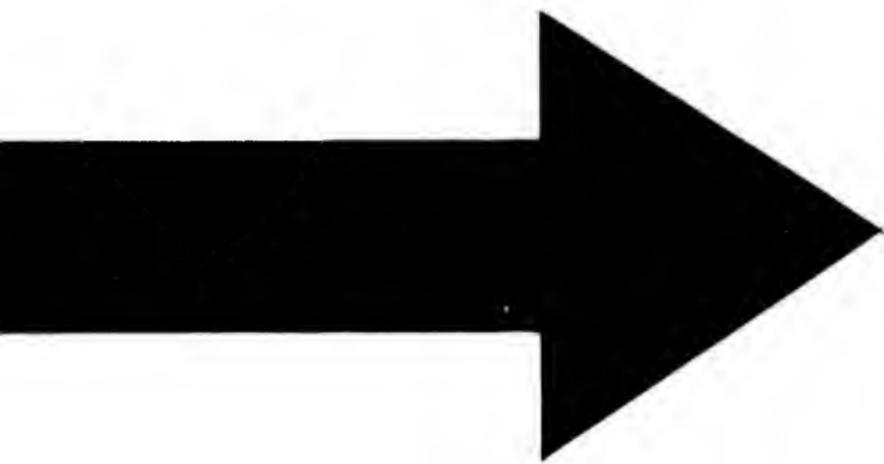
» Je
des plan
Stellenbo
Peu de
faïson,
sol en pl
mêlé de
res parc
composé
partimes
& nous
laquelle
qui elle a
de nous
beaucoup
surprit a
qu'on no
instrume
situation
nous mo
Tout cela
commen
l'abondan
autres N
songé à
» Nou
un petit
soit très

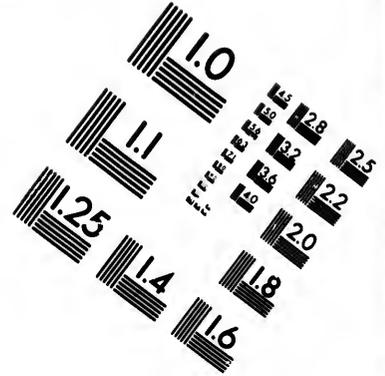
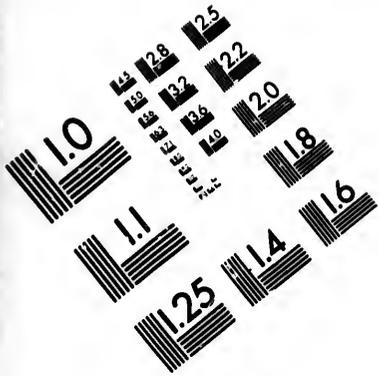
» Je passai la journée du lendemain à chercher des plantes & des insectes dans le voisinage de *Stellenbosh* : mes soins furent mal récompensés. Peu de plantes se trouvoient en fleur dans cette saison , & les insectes étoient rares. J'examinai le sol en plusieurs endroits ; c'est un argile jaunâtre , mêlé de beaucoup de sable. Les collines inférieures paroissent brunes & je jugeai qu'elles sont composées d'une espèce de pierre de marne. Nous partîmes de *Stellenbosh* le lendemain au matin , & nous atteignîmes bientôt la maison , près de laquelle nous avons passé le 16. M. Cloeder , à qui elle appartenoit , nous avoit fait prier la veille de nous arrêter chez lui. Il nous accueillit avec beaucoup d'hospitalité , & d'une manière qui nous surprit agréablement. La musique commença dès qu'on nous apperçut , & nous dinâmes au son des instrumens. Le repas fut très - élégant , vu la situation du lieu où il se donnoit. M. Cloeder nous montra ses caves , ses vergers & ses vignes. Tout cela , je l'avoue , m'inspira le désir de savoir , comment l'industriel Hollandois peut faire naître l'abondance dans un endroit où je pense que les autres Nations de l'*Europe* n'auroient pas même songé à s'établir.

» Nous partîmes l'après-midi ; nous dépassâmes un petit nombre de plantations , dont l'une paroissoit très-considérable , & étoit disposée sur un

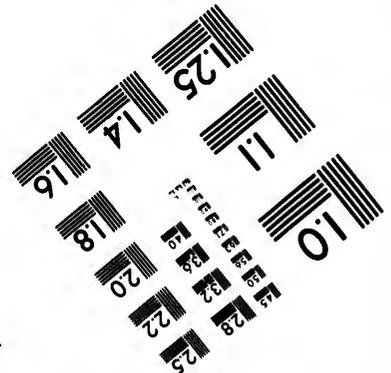
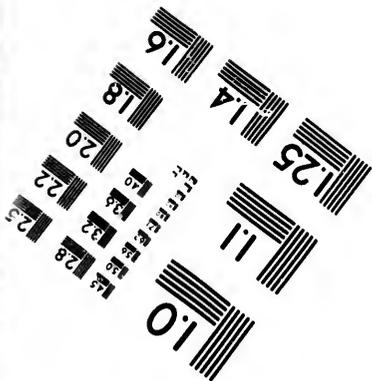
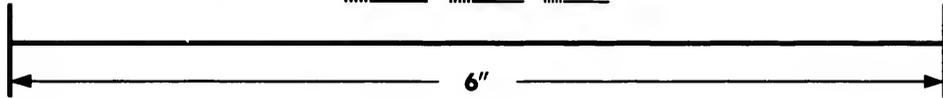
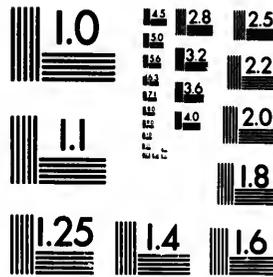
1776.
Novemb.
17.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
FEB 28
FEB 25
FEB 22
FEB 20
FEB 18
FEB 16

1

10
FEB 28
FEB 25
FEB 22
FEB 20
FEB 18
FEB 16

1776.
Novemb. plan nouveau. Le soir, nous arrivâmes à la première ferme, qu'on trouve dans le district cultivé, appelé le Canton de *la Perle*. Nous aperçûmes en même temps *Drakenstein*, le troisième district de la Colonie du *Cap*; il occupe le pied des hautes montagnes dont j'ai parlé, & il contient plusieurs fermes ou plantations de peu d'étendue.

19. » Le matin du 19, je cherchai des plantes & des insectes; je les trouvai presque aussi rares qu'à *Stellenbosh*; mais les vallées m'offrirent plus d'arbrisseaux & de petits arbres, que les autres cantons dont j'avois fait l'examen.

» L'après-midi, nous allâmes voir une pierre d'une grosseur remarquable, appelée par les Habitans, *Tour de Babylone*, ou *Diamant de la Perle*. Elle git au sommet d'une colline basse, au pied de laquelle notre ferme étoit située, &, quoique le chemin ne fût ni escarpé, ni roide, il nous fallut plus d'une heure & demie pour y arriver. Elle est de forme oblongue, arrondie vers le haut, & elle se prolonge au Sud & au Nord. Les côtes Est & Ouest sont escarpées & presque perpendiculaires. L'extrémité méridionale est escarpée aussi, & c'est le point de la plus grande hauteur. De là elle s'abaisse doucement vers la côte du Nord, par où nous montâmes. Arrivés au

somme
» Je
d'un de
pour e
pour l
c'est le
que je
plus él
nale,
de *Sain*
n'offre
de rain
pieds d
près de
de pier
congluti
de quar
argileux
même f
elle n'a
surface
logram
c'est un
observé
ou si el
descen
un ter
colline

sommet, nous vîmes à découvert tout le pays.

» Je crois que sa circonférence est au moins d'un demi-mille ; car il nous fallut une demi-heure pour en achever le tour ; & , déduction faite pour le mauvais chemin , & pour nos pauses , c'est le résultat auquel je m'arrêtai. Si l'on veut que je compare à un objet connu , sa partie la plus élevée , c'est-à-dire , son extrémité méridionale , je crois sa hauteur égale à celle du Dôme de *Saint-Paul*. Cette masse ou bloc de rocher , n'offre qu'un petit nombre de crevasses , ou plutôt de rainures qui n'ont pas plus de trois ou quatre pieds de profondeur , & une veine qui la coupe près de son extrémité Nord. Elle est de l'espèce de pierre appelée par les Minéralogistes , *Saxum conglutinatum* , & composée sur-tout de morceaux de quartz grossier , & de mica , liés par un ciment argileux. La veine , qui la traverse , est de la même substance , mais beaucoup plus compacte ; elle n'a qu'un pied de largeur & d'épaisseur : sa surface est divisée en petits carrés , ou parallélogrammes , disposés obliquement : on diroit que c'est un ouvrage de l'homme ; mais je n'ai pas observé , si elle pénètre bien avant dans le bloc , ou si elle en attaque seulement la superficie. En descendant , nous trouvâmes au pied du rocher , un terreau noir très-fertile , & sur les flancs des collines , quelques arbres indigenes , de l'espèce

1776.
Novemb.

de l'Oléa (a), & d'une grosseur considérable.
 1776. » Le 20, au matin, nous partîmes de la
 Novemb. *Perle*, & nous suivîmes un chemin différent de
 20. celui que nous avons pris en allant. Nous traver-

sâmes un pays absolument inculte ; mais, aux environs des collines du *Tygre*, quelques champs de blé frapperent nos regards. A midi, nous nous arrêtâmes dans un creux, afin de prendre quelques rafraîchissemens ; nous voulûmes nous promener autour du lieu de notre halte, & nous fûmes assaillis d'un grand nombre de moustiques, les premières que je vis dans cette Colonie. Nous nous remîmes en route l'après-dînée, & nous arrivâmes le soir à la ville du *Cap*, bien fatigués des secousses de notre chariot.

» Après l'accident arrivé à nos moutons, on imagine bien, continue M. Cook, que je ne laissai pas à terre ceux qui nous restoient. Je les fis conduire promptement à bord, ainsi que nos autres animaux. J'ajoutai à ceux que nous avions amenés

(a) On est étonné de ne pas trouver des détails sur la *Tour de Babylone* dans l'Ouvrage de Kolben, ou dans celui de l'Abbé de la Caille. Le premier observe seulement que c'est une haute montagne ; & le second se contente de dire que c'est un très-haut monticule. La description de M. Anderson a donc le mérite de l'exacritude & de la nouveauté, & elle s'accorde avec les Remarques de M. Sonnerat qui étoit au *Cap* en 1781.

M. Gordon, Commandant des Troupes au *Cap*, a fait dernièrement trois voyages dans l'intérieur du Pays, & on a lieu d'espérer qu'il ne tardera pas à les donner au Public.

É
 considérable.
 rtimes de la
 différent de
 Nous traver-
 ; mais , aux
 ques champs
 midi , nous
 de prendre
 ulûmes nous
 é halte , &
 ore de mouf-
 ns cette Co-
 'après-dinée,
 u Cap , bien
 ot.

noutons , on
 e je ne laissai
 e les fis con-
 e nos autres
 ions amenés

étails sur la Tour
 s celui de l'Abbé
 e c'est une haute
 c'est un très-bas
 nc le mérite de
 avec les Remar-

ap , a fait der-
 s , & on a lieu
 blic.

d'Angleterre ; deux jeunes taureaux , deux ge-
 nisses , deux chevaux entiers , deux jumens , deux
 beliers , plusieurs brebis , des chevres , quelques
 lapins , & des volailles. Je voulois les déposer
 à la Nouvelle-Zélande , à O-Taïti , dans les Isles
 voisines , & sur les différentes terres où je juge-
 rois que leur transplantation seroit utile aux Na-
 vigateurs & aux Naturels du pays,

» Les Calfats acheverent leurs travaux à bord
 de la *Découverte* , vers la fin de Novembre : ce
 bâtiment avoit embarqué toutes ses provisions ;
 il avoit des vivres pour plus de deux ans. Je lui
 fournis d'ailleurs , ainsi qu'à la *Résolution* , les
 autres choses nécessaires pendant le voyage.
 Ignorant à quelle époque , ou en quel endroit
 nous pourrions trouver divers articles indispen-
 sables dans les vaisseaux , je crus devoir prendre
 au Cap tout ce que fournit la Colonie.

» Avant donné au Capitaine Clerke , une copie
 de mes instructions , & un ordre particulier sur
 ce qu'il devoit faire , si les vaisseaux se séparoi-
 ent , nous nous rendîmes à bord le 30 Novembre au
 matin. «



Les deux vaisseaux appareillerent le même soir ;
 M. Cook gouverna au Sud-Est , sur la route qui
 devoit le mener aux Isles découvertes quelques
 années auparavant par les François , & lui offrir

1776.
 Novemb.

30.

1776. des découvertes nouvelles, ou du moins des observations précieuses dans cette partie de l'Océan Indien. Il se trouva dans une sorte de détresse dès
6. Déc. le 6 Décembre. » Les vagues, dit-il, ressembloient à des montagnes, & produisoient un roulis & un tangage extraordinaires. Nous prîmes beaucoup de peine, pour conserver notre bétail; malgré tous nos soins, plusieurs chevres, & sur-tout les mâles, moururent; nous perdîmes aussi quelques moutons. Nous attribuâmes, en grande partie, cet accident au froid qui commençoit à être bien rigoureux «.

12. Le 12, à midi, M. Cook découvrit une terre qui se prolongeoit du Sud Est-quart-Sud, au Sud-Est-quart-Est; lorsqu'il en fut plus près, il reconnut qu'elle formoit deux Isles. Celle qui est plus au Sud, & qui est aussi la plus grande, lui parut avoir quinze lieues de circonférence; il jugea que sa latitude est de 46^d 33' Sud, & sa longitude de 37^d 46' à l'Est du Méridien de *Greenwich*, duquel on comptera toutes les longitudes dans cet Abrégé, ainsi que dans la grande Relation. La plus septentrionale a environ neuf lieues de tour; elle gît par 46^d 40' de latitude Sud, & 38^d 8' de longitude Est. La distance de l'une à l'autre est d'environ cinq lieues.

» Nous traversâmes, dit M. Cook, le canal qui les sépare; & nous pouvions découvrir, à l'aide

de

de m
 les ar
 rent a
 excep
 s'abai
 monta
 confid
 étoien
 avoit
 droits
 quanti
 Cela v
 soleil s
 parties
 les esp
 présen
 femé c
 qu'on
 Il y a
 chacun
 Méridi
 être u
 mes b
 couleu
 nonço
 un pré
 il doit
 mouill

To

de nos meilleures lunettes, les arbres, & même les arbrisseaux de ces deux terres. Elles me parurent avoir une côte escarpée & remplie de rochers, excepté dans les parties du Sud-Est, où le terrain s'abaisse & s'aplatit : nous ne vîmes que des montagnes stériles, qui s'élevent à une hauteur considérable, & dont les sommets & les flancs étoient couverts de neige. Je jugeai que la neige avoit beaucoup de profondeur en plusieurs endroits : les parties du Sud-Est en offroient une quantité beaucoup plus grande que les autres. Cela vient, selon toute apparence, de ce que le soleil s'y montre moins long-temps que sur les parties du Nord & du Nord-Ouest. Le sol, dans les espaces où il n'étoit pas caché par la neige, présentoit des teintes diverses, & il me sembla semé de mousse, ou de cette herbe grossière, qu'on trouve en quelques cantons des *Malouines*. Il y a un rocher détaché à la bande Nord de chacune des Isles ; celui qui est près de l'Isle Méridionale, a la forme d'une tour, & il paroît être un peu éloigné du rivage. Nous aperçûmes beaucoup d'algues sur notre route, & la couleur de l'eau indiquoit des sables ; rien n'annonçoit un golfe : peut-être cependant y en a-t-il un près du rocher dont je viens de parler ; mais il doit être petit, & il ne promet pas un bon mouillage.

Tome XXII.

C

1776,
Déc.

1776.
Déc.

» Ces deux Isles, ainsi que quatre autres, situées de neuf à douze degrés de longitude, plus à l'Est, & à-peu-près à la même latitude, furent découvertes au mois de Janvier 1772, comme je l'ai dit dans mon second Voyage, par les Capitaines François, Marion-Dufresne & Crozat, qui alloient du *Cap de Bonne-Espérance* aux *Philippines*. Elles n'ont point de noms dans la Carte de l'Hémisphère Austral, que me donna M. Crozat en 1775 : & j'appellerai les deux que nous vîmes, *Isles du Prince-Edouard*, nom du quatrième fils de Sa Majesté. J'ai laissé aux quatre autres celui d'*Isles de Marion*, & d'*Isles de Crozat*, afin de rappeler le souvenir des Navigateurs qui les ont découvertes.

» Nous avions presque toujours alors des vents qui souffloient entre le Nord & l'Ouest; mais le temps étoit assez mauvais : quoique nous fussions au milieu de l'été de cet hémisphère, le froid approchoit de celui qu'on éprouve ordinairement en *Angleterre* au milieu de l'hiver. Cependant la rigueur du climat ne me découragea point; &, après avoir dépassé le travers des Isles du *Prince-Edouard*, je changeai de route, afin d'aller au Sud des autres Isles, & d'atteindre la latitude de la Terre découverte par M. de Kerguelen «.

24. Le 24, à six heures du matin, M. Cook

déco
qu'il
une I
trois
vrit u
lieue,
qui gi
Sud-E
Sud-qu
mité m
éclairc
sur les
pour c
valle ;
côtes,
gereuse
avoit po
des écu
large ;
la mer
duisoit
autre Is
& prév
nouvelle
nuant, i
plus pr
plus ser
M. C

découvrit une terre dans le Sud-Sud-Est. Lorsqu'il en fut plus près, il reconnut que c'étoit une Isle d'une hauteur considérable, & d'environ trois lieues de tour. Bientôt après, il en découvrit une seconde, de la même grandeur, à une lieue, à l'Est de la première, & d'autres plus petites, qui gissent entre les deux dans la direction du Sud-Est. Il apperçut une troisième Isle haute, au Sud-quart-Sud-Est un demi-rumb Est de l'extrémité méridionale de la première. Au milieu des éclaircies de la brume, il crut pouvoir débarquer sur les petites Isles; il fit quelques manœuvres pour cela, & il voulut pénétrer dans leur intervalle; mais, lorsqu'il se trouva plus près des côtes, il sentit que cette entreprise seroit dangereuse par un ciel très-obscur: car, s'il n'y avoit point eu de passage, ou s'il étoit tombé sur des écueils, il eût été impossible de regagner le large; le vent souffloit directement de l'arrière; la mer étoit d'une grosseur prodigieuse, & produisoit sur les côtes un ressac effrayant. Une autre Isle frappa ses regards dans le Nord-Est; & prévoyant qu'il en découvrirait peut-être de nouvelles encore, l'épaisseur de la brume continuant, il craignit d'échouer: enfin il crut qu'il étoit plus prudent de s'éloigner & d'attendre un ciel plus serein.

M. Cook mouilla le lendemain sur une de ces

1776.
Déc.

côtes qui étoient effectivement les Terres découvertes par M. de Kerguelen.

Relâche à la Terre de Kerguelen, & Remarques sur cette Terre.

» Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre tous les canots à la mer, (c'est M. Cook qui parle,) & j'ordonnai d'amarrer avec une petite ancre de toue. Sur ces entrefaites, on préparoit les futailles que je voulois envoyer à terre; je descendis dans l'Isle, afin d'examiner en quel endroit on pourroit les remplir plus commodément, & voir d'ailleurs ce qu'offroit l'intérieur du pays.

» Je trouvai le rivage presque entièrement couvert de manchots ou d'autres oiseaux, & de veaux marins. Ces derniers étoient peu nombreux, mais si peu sauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes; leur graisse nous donna de l'huile, qu'on brûla dans les lampes, & qu'on employa à divers usages. Nous ne fûmes pas embarrassés pour remplir nos futailles; car on rencontroit par-tout des ruisseaux d'eau douce. Il n'y a pas un seul arbre, & pas un seul arbrisseau; & on y voit très-peu de gramens. Lorsque les vaisseaux arriverent dans le havre, les flancs de plusieurs des collines nous parurent d'un vert éclatant, & nous espérâmes y trouver des

plant
donn
effet.
prem
amph
rale d
met,
bien d
descen
havre
petits
l'hamé
plus h
comest
mais,
inépu
» L'
jours p
futaille
notre
de se r
La plu
firent
ne ren
ment f
me rap
trouvé
rocher

plantes. Je reconnus qu'une seule plante, dont on donnera la description plus bas, avoit produit cet effet. Avant de retourner à bord, je gravis la première chaîne des rochers, qui s'élevaient en amphithéâtre; je comptois prendre une vue générale du pays; mais je n'étois pas encore au sommet, qu'il survint une brume très-épaisse: j'eus bien de la peine à reconnoître mon chemin, pour descendre. Le soir, on jeta la seine au fond du havre, & on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poissons. Le lendemain nous essayâmes l'hameçon & la ligne, mais nous ne fûmes pas plus heureux. Ainsi, les oiseaux furent les seuls comestibles que nous offrit la Terre de *Kerguelen*: mais, comme je l'ai déjà dit, cette ressource étoit inépuisable.

» L'Equipage avoit beaucoup travaillé les deux jours précédens; il avoit achevé de remplir les futailles à un ruisseau que la greve présenteoit à notre gauche; & le 27 je permis aux Matelots de se reposer, & de célébrer la Fête de Noël. La plupart d'entre eux descendirent à terre, & firent des courses dans l'intérieur du pays; ils ne rencontrèrent que des montagnes extrêmement stériles, & d'un aspect affreux. L'un d'eux me rapporta le soir une bouteille, qu'il avoit trouvée attachée avec un fil d'archal, sur un rocher qui s'avance en faille au côté septentrional

1776.
Déc.

du havre. Cette bouteille renfermoit un morceau de parchemin, sur lequel on lisoit l'inscription suivante :

LUDOVICO XV. GALLIARUM
REGE, ET D. DE BOYNES,
REGI A SECRETIS AD RES
MARITIMAS, ANNIS 1772,
ET 1773.

» Afin de laisser un monument de notre séjour dans ce havre, j'écrivis, de l'autre côté du parchemin :

NAVES RESOLUTION
ET DISCOVERY,
DE REGE MAGNE BRITANNIE,
DECEMBRIS 1776.

» Je le remis dans la bouteille, avec une piece de deux sous d'argent, frappée en 1772, & après avoir couvert le goulot d'un chapeau de plomb, je la plaçai, le lendemain, au milieu d'un monceau de pierres, que nous élevâmes pour cet objet, sur une petite colline, qui est au côté septentrional du havre, & près de l'endroit où elle fut trouvée : elle sera sûrement apperçue de tous les Navigateurs qui aborderont à cette baie, par hasard ou à dessein. J'y arborai le pavillon

de la
Havre
seaux.

» A
l'inscri
havre
d'exam
tout af
le sol
il pou
l'Isle ;
présu
arbres
qui les
les Isles
ques-ur
dans tou
pas un
» L'a
l'Isle, a
Lieuten
une vue
Isles qu
au fomi
les obje
ceux qu
plus éle
paruren

de la *Grande-Bretagne*, & je donnai le nom de *Havre de Noël* au lieu où mouilloient nos vaisseaux.

1776.
Déc.

» Après avoir déposé la bouteille qui renferme l'inscription, je fis, avec un canot, le tour du havre, & je descendis en plusieurs endroits, afin d'examiner les productions de la côte, & surtout afin de chercher du bois flottant. Quoique le sol n'offrît aucun arbre aux environs du port, il pouvoit y en avoir en d'autres cantons de l'Isle; & si effectivement il s'y en trouvoit, je présimai que les torrens auroient entraîné des arbres, ou du moins des branches dans la mer, qui les rejette sur le rivage. Cela arrive sur toutes les Isles où il y a du bois, & même sur quelques-unes qui en sont absolument dénuées; mais dans toute l'étendue du havre, je n'en découvris pas un seul morceau.

» L'après-midi, je montai sur un des Caps de l'Isle, accompagné de M. King, mon second Lieutenant; je comptois avoir, de cette hauteur, une vue de la côte de la mer, & des petites Isles qui gissent au large; mais, lorsque je fus au sommet, une brume épaisse me cacha tous les objets éloignés, placés au-dessous de moi; ceux qui se trouvoient sur le même niveau, ou plus élevés, étoient assez visibles, & ils me parurent d'une stérilité affreuse; j'en excepte

1776.
Déc.

néanmoins des collines au Sud , qui se montrent couvertes de neige «.



M. Cook après une relâche de deux ou trois jours au *Havre de Noël*, remit en mer. pour suivre les côtes de l'Isle & en relever les caps & les baies. Nous n'entrerons pas dans les détails de ses opérations. Il a reconnu presque en entier cette Terre dont M. de *Kerguelen* n'avoit reconnu que quelques points, & même d'une manière imparfaite ; nous nous contenterons d'insérer ici les remarques les plus importantes qu'on trouve dans son Voyage.

» Je puis prouver, dit-il, que si la grande Terre s'étend au Sud du *Cap George*, ce prolongement n'est pas considérable. Je n'ai qu'à citer la route du Capitaine *Furieux*, au mois de Février 1773, lorsque son vaisseau se sépara du mien durant mon second Voyage. Son livre de loch est sous mes yeux, & j'y trouve qu'il coupa le méridien de cette terre dix-sept lieues seulement au Sud du *Cap George* ; il l'auroit bien vu à cette distance par un ciel clair. Il paroît que le ciel fut serain lorsqu'il traversa ce parage, car il ne parle ni de brume, ni de ciel gras ; au contraire, il dit expressément, qu'à cette époque il put faire des observations de latitude & de longitude ; d'où il résulte qu'il auroit dû découvrir cette terre, si elle se prolongeoit au Sud plus loin que le *Cap George*.

qui se montre :

deux ou trois
ner pour suivre
es caps & les
les détails de
que en entier
'avoit reconnu
d'une maniere
ns d'insérer ici
s qu'on trouve

la grande Terre
prolongement
à citer la route
e Février 1773,
u mien durant
le loch est sous
ale méridien de
ent au Sud de
cette distance
ciel fut seréin
l ne parle ni de
e, il dit expres-
faire des obser-
; d'où il résulte
, si elle se pro-
p George.

» Nous sommes donc en état de déterminer , à quelques milles près , l'espace en latitude qu'elle occupe ; il ne peut excéder de beaucoup un degré quinze minutes : quant à son étendue de l'Est à l'Ouest, ce point demeure indéci ; mais nous savons qu'elle ne s'étend pas à l'Ouest jusqu'à soixante-cinq degrés , puisqu'en 1773 je la cherchai vainement sous ce méridien .

» Les Navigateurs François imaginerent d'abord que le Cap *Saint-Louis* étoit la pointe avancée d'un continent austral. Je crois avoir prouvé depuis , qu'il n'existe point de continent austral ; & que la terre dont il est ici question , est une Isle de peu d'étendue. J'aurois pu , d'après sa stérilité , lui donner fort convenablement le nom de l'*Isle de la Désolation* ; mais , pour ne pas ôter à M. de Kerguelen la gloire de l'avoir découverte , je l'ai appelée la *Terre de Kerguelen* .

M. Anderson ne laissa échapper aucune occasion , dans notre courte relâche au *Havre de Noël* ; d'examiner le pays sous tous ses rapports ; il me communiqua ses observations , & je vais les insérer ici telles qu'il me les a données .

» Aucune des terres découvertes jusqu'ici dans l'un & l'autre hémisphère à la même hauteur , n'offre peut-être un champ moins vaste aux recherches des Naturalistes , que l'Isle stérile de *Kerguelen* . La verdure qu'on y aperçoit ,

1776.
Dec.

1776.
Déc.

lorsqu'on est à peu de distance de la côte, donne l'espoir d'y trouver un assez grand nombre de plantes; mais on se trompe beaucoup : en débarquant nous reconnûmes qu'une petite plante, peu différente de quelques especes de *saxifrage*, produit cette verdure; elle croît en larges touffes dans un espace qui s'étend assez loin sur les flancs des collines : elle forme une surface assez grande, & on la rencontre sur de la tourbe pourrie, dans laquelle on enfonce à chaque pas d'un pied ou deux. On pourroit au besoin sécher cette tourbe & la brûler; c'est la seule chose que nous ayions trouvée propre à cet usage.

» Il y a une autre plante assez abondante sur les fondrières de la croupe des collines; sa hauteur est de près de deux pieds, & elle ressemble beaucoup à un petit chou qui est monté en graines; les feuilles des environs de la racine sont nombreuses, larges & arrondies, elles se montrent plus étroites à la base, & elles forment une petite pointe à l'extrémité; celles de la tige sont beaucoup plus petites, oblongues & épointées : les tiges dont on compte souvent trois ou quatre, offrent de longues têtes cylindriques, composées de petites fleurs. Elle a l'apparence & même le goût âcre des plantes antiscorbutiques, mais elle differe essentiellement de toute cette famille, & nous la regardâmes comme une production

particul
gèmes
alors de
lande; r
forte qu
sonnes
néanmo
cet état.
vraisemb
la cultur
plantes d
cuisines.
pour les
que j'av

» Nou
fondriere
nous ma
beaucoup
très-âcre
niere, q
elle offre
mais elle
servir du

» L'he
notre bé
coins de
Havre de
d'herbe p

particulière à la *Terre de Kerguelen*. Nous la mangions souvent crue, & sa faveur approchoit alors de celle du cochléaria de la *Nouvelle-Zélande*; mais elle sembloit acquérir une odeur trop forte quand on la faisoit bouillir; quelques personnes de l'Equipage ne s'en appercevoient pas néanmoins, & la trouvoient bonne, même dans cet état. Si on la transplantoit en *Europe*, il est vraisemblable qu'elle deviendroit meilleure par la culture, & qu'elle augmenteroit la liste des plantes de bonne qualité qu'on emploie dans nos cuisines. Ses graines n'étoient pas assez mûres pour les conserver, & il fallut renoncer au désir que j'avois d'en porter en *Angleterre*.

» Nous cueillimes, près des ruisseaux & des fontaines, deux autres petites plantes, que nous mangions en salade: la première ressemble beaucoup au cresson de nos jardins, & elle est très-âcre; la seconde est très-douce. Cette dernière, quoique petite, est digne d'attention; elle offre non-seulement des mâles & des femelles; mais elle est quelquefois *androgyné*, pour me servir du langage des Botanistes.

» L'herbe grossière que nous recueillîmes pour notre bétail, est assez abondante, en quelques coins de terre qu'on trouve sur les côtés du *Havre de Noël*: on y voit aussi une autre sorte d'herbe plus petite, & plus rare. On rencontre

1776.
Déc.

1776.
Déc.

sur les plaines, une espece de pied-d'oie, & une autre petite plante qui lui ressemble beaucoup. En un mot, le *Flora* de la Terre de *Kerguelen*, ne va pas à plus de seize ou dix-huit plantes; encore faut-il y comprendre quelques mouffes & une jolie espece de *lichen*, qui croît sur les rochers, à une hauteur plus grande que les autres productions végétales. On n'apperçoit pas un seul arbrisseau dans toute l'Isle.

» On y trouve un peu plus d'animaux. A parler rigoureusement, on ne peut pas les dire habitans de l'Isle; car ils sont tous habitans de la mer, &, en général, ils ne vont sur la côte que pour y faire leurs petits, & s'y reposer. Les plus gros sont les veaux de mer, ou, comme nous avons coutume de les appeler, les ours de mer; car c'est l'espece de phoques qu'on y rencontre. Ils viennent faire leurs petits, ou se reposer à terre, mais ils ne sont pas en grand nombre; & on ne doit pas s'en étonner, car on fait qu'ils préfèrent aux baies ou aux golfes, les rochers qui s'avancent dans les flots, & les petites Isles qui gissent près des côtes. Leurs poils tomboient à cette époque, & ils étoient si peu sauvages, que nous en tuâmes autant que nous le vouûmes.

» Nous ne vîmes pas d'autres quadrupedes marins ou terrestres: mais nous trouvâmes une

multitu
canards
des go
» Le
d'une f
par la
abonda
plus ba
nous le
plus lég
contré
Georgie
» Le
petit pe
& le p
Carey,
vâmes
dans le
de celui
espece
resemb
» Un
tous les
l'Oie de
& si pe
sur la g
la gros
il mang

multitude considérable d'oiseaux , tels que des canards, des pétrels, des albatrosses, des nigauds, des goëlands , & des hirondelles de mer.

1776.
Déc.

» Les canards sont à-peu-près de la grosseur d'une farcelle ou d'un millouin, dont ils diffèrent par la couleur. Ils se montroient en assez grande abondance sur les flancs des collines, & même plus bas : on en tua une quantité considérable; nous les trouvâmes bons, & ils n'avoient pas le plus léger goût de poisson. Nous en avons rencontré quelques-uns de la même espèce, à l'Isle de Géorgie, durant le second Voyage de M. Cook.

» Le pétrel du Cap ou le pétrel damier, le petit pétrel bleu qu'on voit toujours à la mer, & le petit pétrel noir ou le poulet de *la Mere Carey*, n'y sont pas nombreux; mais nous trouvâmes un nid de pétrel de la première espèce; dans lequel il y avoit un œuf, de la grosseur de celui du poulet. Nous aperçûmes la seconde espèce, plus rare encore, dans des trous qui ressembloient à des terriers de lapins.

» Une autre espèce, qui est la plus grande de tous les pétrels, & que les Matelots nommoient l'Oie de *la Mere Carey*, étoit plus abondante, & si peu sauvage, que nous la tuâmes d'abord sur la greve, à coups de bâton. Ce pétrel est de la grosseur d'une albatrosse, & carnivore, car il mangeoit des phoques ou des oiseaux morts,

1776. que nous jetions dans la mer ; sa couleur est
 Déc. brune ; il a le bec & les pieds verdâtres ; c'est
 sans doute celui que les Espagnols appellent *Quibrantahueffos*, & dont on trouve une figure de
 la tête dans le Voyage de Perneti aux *Isles Malouines* (a).

» Nous n'aperçûmes sur la côte d'autres albatrosses que les grises, qu'on rencontre ordinairement à la mer, dans les hautes latitudes australes, & j'en vis une, posée sur la pointe d'un rocher ; mais elles voltigerent souvent autour du havre ; & nous distinguâmes, à quelque distance de la côte, la grande espece qui est la plus commune, ainsi qu'une autre plus petite dont la tête est noire.

» Il y a beaucoup plus de pingvins que d'autres oiseaux ; j'en ai remarqué trois especes. J'avois déjà vu, à l'Isle de *Georgie*, la premiere & la plus grande ; elle est indiquée aussi par M. de Bougainville ; mais elle ne me parut pas aussi solitaire qu'il le dit, car nous en aperçûmes des volées nombreuses. Sa tête est noire ; elle a la partie supérieure du corps, d'un gris de plomb ; la partie inférieure, blanche, & les pieds noirs. Deux larges bandes, d'un très-beau jaune, descendent des deux côtés de la tête, le long du

(a) Figure 3, planche 8.

cou,
 Le be
 long
 » L
 la mo
 supérie
 a sur
 s'élarg
 pieds
 publié
 espece
 » Pe
 la trois
 pouces
 rieuse d
 est blan
 un arc
 côté en
 dresse c
 » Les
 troupes
 toujours
 les autre
 appercév
 des coll
 la troisi
 mais for
 parties

cou, & se rencontrent au-dessus de la poitrine. Le bec est rougeâtre en quelques parties, & plus long que dans les autres especes.

1776.
Déc.

» La seconde espece de pinguis n'a guere que la moitié de la grosseur de la premiere. La partie supérieure du corps, est d'un gris noirâtre: elle a sur le haut de la tête, une tache blanche, qui s'élargit en s'approchant des côtés. Le bec & les pieds sont d'une teinte jaune. M. Sonnerat a publié une figure & une description de cette espece de pinguin & de la précédente.

» Personne de l'Equipage n'avoit jamais vu la troisieme. Sa longueur est de vingt-quatre pouces, & sa largeur de vingt. La partie supérieure du corps, & le cou, sont noirs; le reste est blanc, excepté le haut de la tête, qui offre un arc d'un beau jaune, & qui finit de chaque côté en longues plumes molles, que l'oiseau dresse comme une crête.

» Les deux premieres especes paroissent en troupes sur la greve; les plus gros se tenoient toujours ensemble, mais ils se promenoient avec les autres qui étoient plus nombreux, & qu'on appercevoit à une grande hauteur sur les flancs des collines. Nous vîmes constamment ceux de la troisieme espece séparés des deux premieres, mais formant des volées nombreuses, sur les parties extérieures du havre. Nous étions au

1776.
Déc.

temps de la couvée, & ils déposoient sur des pierres nues, un seul œuf blanc, & du volume de celui des canards. Tous ces pinguis, de quelque espece qu'ils fussent, se montrèrent si peu sauvages, que nous en primes à la main, autant que nous le jugeâmes à propos.

» J'ai vu deux especes de nigauds, le péris cormoran ou la corbine d'eau, & un autre qui est noir dans la partie supérieure du corps, & qui a le ventre blanc, le même qu'on rencontre à la *Nouvelle-Zélande*, à la *Terre de Feu* & à l'Isle de *Georgie*.

» Nous trouvâmes aussi le goëland commun, des hirondelles de mer des deux especes, & la poule du *Port Egmont*; ces derniers oiseaux étoient peu sauvages & en grand nombre.

» Il y a un autre oiseau blanc, très singulier dont nous apperçûmes des volées entières autour de la baie. Il a la base du bec couvert d'un bourlet de la nature de la corne; il est plus gros que le pigeon. Il a le bec noir, & ses pieds qui sont blancs, ressemblent à ceux du courlis. Quelques personnes de l'Equipage, le jugerent aussi bon que le canard.

» On jeta la seine une fois, mais nous ne primes que quelques poissons de la grosseur d'une petite merlus. L'espece ne ressembloit en rien à celles que nous connoissions. Ce poisson a le

musca

musca
les ra
très-f
couve
lages
Nous
& ané

» Le
cepend
couver
qui rép
flancs
confidé
irréguli
du côté
séparés
d'autant
crevasses
sieurs de
pouvoier
qu'il faut
à d'autre
expliquer
vent les

» Il do
Isle; car l
tous côté
sur les col

Tome

musseau alongé ; la tête armée de fortes épines ; les rayons des nageoires de derriere longs & très-forts ; le ventre gros : son corps n'est pas couvert d'écaillés. Nous ne trouvâmes en coquillages qu'un petit nombre de moules & de lepas. Nous ramassâmes sur les rochers quelques étoiles & anémones de mer.

1776.
Déc.

» Les collines sont médiocrement élevées ; cependant la plupart de leurs sommets étoient couverts de neige , à cette saison de l'année qui répond à notre mois de Juin. Le pied ou les flancs de quelques-unes , offrent une quantité considérable de pierres , entassées d'une maniere irréguliere. Les flancs des autres , qui forment du côté de la mer des rochers escarpés , sont séparés du haut par des fissures , & ils semblent d'autant plus prêts à tomber , qu'il y a dans les crevasses des pierres d'une grosseur énorme. Plusieurs de nos Officiers penserent que ces crevasses pouvoient être l'effet de la gelée ; mais il me paroît qu'il faut recourir aux tremblemens de terre , ou à d'autres commotions violentes , si l'on veut expliquer l'état de bouleversement où se trouvent les collines.

» Il doit presque toujours pleuvoir sur cette Ile ; car les lits des torrens , qu'on apperçoit de tous côtés , sont très-vastes ; & le pays même sur les collines , n'est presque qu'une fondriere

1776.
Déc.

& un sol marécageux, où l'on enfonce à cha-
que pas.

» Les rochers qui servent de base aux collines, sont composés principalement d'une pierre très-dure, d'un bleu foncé, entremêlée de petites particules de mica ou de quartz. Il semble que cette pierre est une des productions les plus universelles de la nature; car elle remplit toutes les montagnes de la *Suede*, de l'*Ecosse*, des *Isles Canaries*, & du Cap de *Bonne-Espérance*. Une autre pierre cassante & de couleur brune, formée à la Terre de *Kerguelen*, des rochers considérables; une troisième, qui est plus noire, & qu'on trouve en fragmens détachés, renferme des morceaux de quartz grossier. On y rencontre aussi de petits morceaux de grès, d'un jaune pâle, ou couleur de pourpre, & d'assez gros morceaux d'un quartz demi-transparent, qui est disposé irrégulièrement en cristaux polyedres, de forme pyramidale, & qui offre de longues fibres, luisantes. On voit dans les ruisseaux de petits morceaux de la pierre ordinaire, arrondis par le frottement; mais aucun d'eux n'avoit assez de dureté pour résister à la lime. L'eau-forte ne mordoit pas sur les autres pierres, & l'aimant ne les attiroit point.

» Nous n'avons rien découvert, qui eût l'apparence d'un minéral ou d'un métal «.



Ap
Déc
voul
relâc
l'eau
bétail
posoi
du Su
Deux
belier
tandis
dont d
Le
la mer
Clerke
Van-L
venoi
depuis
guere;
canon,
jours e
Le
26' de
cesser
du Sud
pagné d
fraîchit
Ouest,
ciel ser

Après avoir quitté la Terre de *Kerguelen*, le 30

 Décembre M. Cook mit le cap à l'Est-Nord-Est. Il ^{1776.} _{30 Déc.} vouloit, d'après les instructions de l'Amirauté, relâcher ensuite à la *Nouvelle Zélande*, y faire de l'eau & du bois, & y embarquer du foin pour son bétail. Le nombre des quadrupèdes, qu'il se proposoit de laisser sur les différentes Isles de la Mer du Sud, se trouvoit considérablement diminué. Deux jeunes taureaux, une des genisses, deux beliers, & plusieurs des chevres étoient morts; tandis qu'il faisoit la reconnoissance des côtes dont on vient de parler.

Le 7 Janvier 1777, il fit mettre un canot à

 la mer, & il envoya des ordres au Capitaine ^{1777.} _{7 Janvier.} Clerke; il fixa la baie de l'*Aventure*, sur la Terre *Van-Diemen*, pour rendez-vous, si les vaisseaux venoient à se séparer. Une brume épaisse régnoit depuis quelques jours, & ils ne s'appercevoient guere; mais ils tirèrent souvent des coups de canon, & ils eurent le bonheur de marcher toujours ensemble.

Le 12, par 48^d 40' de latitude Sud & 110^d ₁₂ 26' de longitude orientale, les vents du Nord cessèrent, & il survint un calme; le vent souffla du Sud, quelques heures après; il fut accompagné de pluie, & dura vingt-quatre heures; il fraîchit ensuite; & passant à l'Ouest, & au Nord-Ouest, il amena le beau temps, & il rendit le ciel serein,

1777.
Janvier.

19.

Le 19, un grain subit renversa à la mer le petit mât de hune de la *Résolution*, qui entraîna avec lui le mât de grand perroquet. Cet accident occasionna quelque délai; car il fallut passer la journée entière à enlever les débris, & à réparer le vaisseau.

24.

Le 24, à trois heures du matin, M. Cook découvrit dans le Nord un demi-rumb Ouest, la

26.

Terre *Van-Diemen*. Il y mouilla le 26. L'imagination du Lecteur doit suppléer aux détails de navigation, que nous sommes forcés d'omettre; & faire lui-même des rapprochemens que la nature de cet Ouvrage nous interdit. Ainsi voilà nos Navigateurs aux Antipodes de l'*Angleterre*; d'où ils étoient partis; & nous n'avons rien dit qui puisse indiquer les fatigues & les dangers de cette longue course.

*Relâche à la Terre Van-Diemen, & Remarques
sur les productions du Pays & les Habitans.*

» DÈS que nous fûmes mouillés, dit M. Cook, je fis mettre les canots à la mer; j'en pris un, & j'allai voir quel seroit l'endroit le plus commode, pour embarquer les choses qui étoient nécessaires. Le Capitaine Clerke descendit à terre de son côté, dans le même dessein. L'eau & le bois s'offrirent en abondance à nos regards: il

étoit
seaux
besoin
fallut

» L

tenant

deux

& l'au

lui do

nous n

rels,

uns da

colonn

approc

alors a

pédiai

mens;

Ceux

la sein

rent, c

de poi

s'ils n'

sur la

le bois

appare

» Le

voyai

d'en ti

étoit facile sur-tout de conduire le bois aux vaisseaux ; mais l'herbe , dont nous avions le plus besoin , étoit rare , & même très-groffiere : il fallut la prendre telle que nous la trouvâmes.

» Le 27 , dès le grand matin , j'envoyai le Lieutenant King au côté oriental de la baie , avec deux détachemens ; l'un pour couper du bois , & l'autre pour cueillir de l'herbe ; je crus devoir lui donner aussi les Soldats de Marine. Quoique nous n'eussions encore apperçu aucun des Naturels , il s'en trouvoit certainement quelques-uns dans les environs ; car nous avons vu des colonnes de fumée , depuis que nous nous étions approchés de la côte ; & nous en appercevions alors au milieu des bois , à peu de distance. J'expédiai ensuite la chaloupe , après les détachemens ; & j'allai bientôt visiter les travailleurs. Ceux de nos gens , qui étoient à terre , jeterent la seine le soir , au fond de la baie , & ils prirent , d'un seul coup , une quantité considérable de poissons. Ils en auroient bien pris davantage , s'ils n'avoient pas rompu leur filet , en le tirant sur la greve : ils revinrent ensuite à bord , avec le bois & l'herbe qu'ils avoient coupé. Je voulois appareiller , dès que le vent le permettoit.

» Le vent ne fut pas favorable le 28 , & j'envoyai une seconde fois du monde à terre , afin d'en tirer une plus grande quantité de bois & de

mer le
entraîna
ccident
asser la
réparer

. Cook
uest, la
L'ima-
étails de
mettre,
que la
nfi voilà
ngleterre,
rien dit
dangers

emarques
itans.

. Cook,
pris un,
lus com-
étoient
t à terre
eau & le
ards : il

1777-
Janvier.

27.

28.

foin. J'ordonnai aussi au Charpentier & à ses
 1777. Aides, de couper des éparres, pour l'usage de
 Janvier. la *Résolution* ; & M. Roberts alla, dans un petit
 canot, reconnoître la baie.

» L'après-midi, nous fûmes agréablement surpris
 de voir arriver huit Naturels du pays, & un
 jeune garçon à l'endroit où nous coupions du
 bois : ils s'approchèrent de nous, sans montrer
 aucune crainte, ou plutôt ils se présentèrent
 avec une extrême confiance ; ils n'avoient point
 d'armes, mais l'un d'eux tenoit un bâton de
 deux pieds de long & épointé à l'une de ses
 extrémités.

» Ils se montroient dans toute la nudité & la
 simplicité de la nature, à moins qu'on ne veuille
 regarder comme une espèce d'ornement de
 larges piquetures qui offroient sur différentes
 parties de leur corps des lignes renflées, droites
 ou courbes.

» Ils étoient d'une stature ordinaire, mais un peu
 mince : ils avoient la peau noire, la chevelure
 de même couleur & aussi laineuse que celle des
 Negres de *Guinée* ; mais ils n'avoient pas les
 grosses levres & le nez plat des Noirs de l'*Afri-
 que*. Leurs traits ne présentoient rien de défa-
 gréable ; leurs yeux nous parurent assez beaux ;
 & leurs dents bien rangées, mais très-fales ; les
 cheveux & la barbe de la plupart étoient chargés

d'une
 de qu
 drogu

» Il
 fimes
 faction
 que no
 le mar
 sans n
 poisson
 leur off
 oiseaux
 primes
 ce gen
 cochon
 donner
 la port
 les orei
 dispos
 que no
 d'autre

» Je d
 des Nat
 désir pa
 d'eux é
 servir d
 d'enviro
 mérita p

d'une espece d'onguent rouge , & le visage de quelques-uns se trouva peint avec la même drogue.

1777.
Janvier.

» Ils reçurent tous les présens que nous leur fîmes , mais ils ne témoignèrent aucune satisfaction. Lorsque nous leur donnions du pain , & que nous les avertissions par signes qu'ils devoient le manger , ils le rendoient ou ils le jetoient , sans même le goûter ; ils refuserent aussi des poissons éléphans , crus & apprêtés , que nous leur offrîmes. Quand nous leur présentâmes des oiseaux , ils ne les rendirent pas , & nous comprîmes par leurs signes , qu'ils aimoient beaucoup ce genre de comestible. J'avois amené deux cochons à terre , dans l'intention de les abandonner au milieu des bois. Dès qu'ils furent à la portée de ces animaux , ils les saisirent par les oreilles , comme l'auroit fait un chien , & ils se disposoient à les enlever tout de suite : autant que nous pûmes l'appercevoir , ils n'avoient d'autre intention que de les tuer.

» Je désirois connoître l'usage du bâton que l'un des Naturels tenoit à sa main ; je témoignai ce désir par mes gestes , & ils me comprirent : l'un d'eux établit un morceau de bois qui devoit lui servir de but , & il lança le bâton à la distance d'environ vingt verges , mais sa dextérité ne mérita point d'éloges , car dans chacun des essais

1777.
Janvier.

multipliés qu'il fit, le bâton alla tomber très-loin du but. Omaï, afin de leur montrer combien nos armes étoient supérieures aux leurs, tira un coup de fusil en visant la marque ; l'explosion les effraya tellement, que, malgré nos caresses & nos soins, ils s'enfuirent au milieu des forêts ; l'un d'eux fut si épouvanté, qu'il laissa échapper de ses mains une hache & deux couteaux que nous lui avions donnés. Après nous avoir quittés, ils aborderent cependant quelques hommes de la *Découverte*, qui embarquoient de l'eau : l'Officier de ce détachement, ne sachant ni quelles étoient leurs dispositions ni ce qu'ils vouloient, tira en l'air un coup de fusil, & ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation.

» Ainsi se termina notre première entrevue avec les Naturels du pays. Je jugeai que leur frayeur les empêcheroit de se tenir assez près de nous pour observer ce qui se passeroit, & j'ordonnai de conduire les deux cochons au fond de la baie, à environ un mille dans les bois. Il y avoit un mâle & une femelle : on les abandonna sous mes yeux au bord d'un ruisseau d'eau douce. J'avois d'abord résolu de laisser aussi à la Terre *Van-Diemen*, un taureau, une genisse, des chevres & des moutons ; convaincu ensuite que les Naturels n'avoient pas assez d'intelligence pour sentir nos vues, & qu'ils détruiraient ces animaux, je

renonc
rencon
les tue
sauvage
les plus
blable
choisir
genisses
tans n'a

» La r
qui dura
appareil
pointe d
dre de l
en trou
détachem
moi-mêm
des Natu
quoique
à nous
convainc
& que
assister à
à bout d
» Nous
vingt des
jeunes ga
aucune e

renonçai bientôt à mon projet. Si jamais ils rencontrent les cochons, je suis persuadé qu'ils les tueront; mais comme cet animal devient sauvage en peu de temps, qu'il aime les parties les plus épaisses des forêts, il est très-vraisemblable que la race s'en perpétuera: il auroit fallu choisir un terrain ouvert pour les bœufs, les genisses, les chevres & les moutons, & les Habitans n'auroient pas tardé à les découvrir.

» La matinée du 19 se passa dans un calme plat, qui dura toute la journée, & qui différa notre appareillage; j'envoyai un détachement sur la pointe orientale de la baie, où je voulois prendre de l'herbe; car on m'avoit informé qu'on y en trouvoit d'une qualité supérieure: un second détachement alla couper du bois; je descendis moi-même à terre. Nous avons vu plusieurs des Naturels courant le long de la côte; ainsi, quoique leur frayeur les eût déterminés la veille à nous quitter si brusquement, ils paroissoient convaincus que nous ne leur ferions pas de mal, & que nous désirions les revoir. Je voulois assister à la seconde entrevue, si nous venions à bout d'en obtenir une.

» Nous eûmes à peine débarqué, qu'environ vingt des Naturels, parmi lesquels il y avoit de jeunes garçons, arriverent près de nous sans aucune espece de crainte ou de défiance: l'un

1777.

Janvier.

19

1777.
Janvier.

d'eux étoit remarquable par sa difformité ; il portoit une bosse énorme sur le dos ; ses gestes plaisans & la gaieté que sembloient annoncer ses discours , attirerent d'ailleurs notre attention. Nous supposâmes qu'il s'efforçoit de nous divertir ; par malheur nous ne l'entendions pas ; la langue qu'il parloit étoit même absolument inintelligible pour nous : elle me parut différente de celle des Habitans des parties les plus septentrionales de ce pays , que je rencontrai dans mon premier Voyage. On doit d'autant moins en être surpris , que les Insulaires que nous vîmes alors , différent de ceux-ci à beaucoup d'autres égards.

» Les Naturels de la Terre *Van-Diemen* ne paroissent pas d'ailleurs aussi misérables que les peuplades rencontrées par Dampierre sur la côte occidentale de la *Nouvelle Hollande*.

» Trois ou quatre rangs de petites cordes tirées de la fourrure d'un animal , flottoient autour du cou de plusieurs d'entre eux ; une bande étroite d'une peau de *kanguroo* , environnoit la cheville du pied de quelques autres. Je leur donnai à chacun un collier de grains de verre & une médaille. Ce présent parut leur faire plaisir. Ils sembloient ne mettre aucun prix au fer ni aux outils de ce métal ; ils ignoroient même l'usage des hameçons , si l'on peut établir cette opinion , d'après l'indifférence avec laquelle ils regarderent les nôtres.

» Il est
sur la c
des pro
sistance
du poiss
es avon
nous n'a
rejetere
nous leu
de moult
endroits p
désertes
du moins
ages. Les
parler , é
les perch
tîmes plu
té creusé
aison qu
emps-en-
les vestig
ons , &
coquillage
eurs alime
» Je pa
Naturels q
e n'avois
part , je m

» Il est difficile de croire qu'une peuplade établie sur la côte de la mer, & qui ne semble tirer des productions du sol aucune partie de sa subsistance, ne connoît aucun moyen de prendre du poisson. J'observerai seulement que nous ne les avons jamais vus occupés de la pêche, & que nous n'avons apperçu ni pirogues ni canots. Ils rejeterent, il est vrai, l'espece de poisson que nous leurs offrîmes; mais les amas de coquilles de moules que nous trouvâmes en différens endroits près du rivage, & autour des habitations désertes situées au fond de la baie, démontrent du moins qu'ils mangent quelquefois des coquillages. Les habitations désertes dont je viens de parler, étoient de petites huttes construites avec des perches & couvertes d'écorce : nous apperçûmes plusieurs gros troncs d'arbres qui avoient été creusés par le feu, & nous pensâmes avec raison que ces troncs d'arbres leur servent de temples en-temps d'habitation. Nous apperçûmes des vestiges de feu dans l'intérieur ou aux environs, & par-tout où il y avoit des amas de coquillages, & c'est une preuve sûre qu'ils cuisent leurs alimens.

» Je passai environ une heure avec ceux des Naturels qui entouroient nos bûcherons; comme je n'avois à craindre aucune hostilité de leur part, je me rendis auprès du détachement qui

1777.
Janvier.

1777.
Janvier.

coupoit de l'herbe sur la pointe orientale de la baie : ce détachement avoit rencontré une belle prairie. On chargea les canots devant moi , & je retournai dîner à bord , où le Lieutenant King arriva bientôt.

» Il m'apprit qu'au moment où je venois de quitter la côte , plusieurs femmes & quelques enfans aborderent nos travailleurs ; & que ces femmes & ces enfans lui furent présentés. Il leur donna les bagatelles qu'il avoit avec lui : une peau de kangaroo , qui n'étoit point apprêtée , flottoit sur les épaules & autour de la ceinture des femmes ; nous la jugeâmes destinée à soutenir les enfans qu'elles portent quelquefois sur leur dos ; car elle ne couvroit pas les parties naturelles. Les femmes étoient d'ailleurs aussi nues & aussi noires que les hommes , & elles avoient le corps *piqueté* ou cicatrisé de la même manière ; mais , quoique leurs cheveux fussent de la même couleur & de la même nature , quelques-unes avoient la tête complètement rasée ; les cheveux de plusieurs se trouvoient coupés seulement d'un côté ; la partie supérieure de la tête des autres , offroit une espèce de tonsure qui ressembloit à celle des Prêtres Catholiques. La plupart des enfans nous parurent jolis ; mais nous n'eûmes pas la même opinion de la figure des femmes , & sur-tout de celles qui étoient

avancée
quelque
adressé
des pré
refusés.
un sent
déplaire
cette gal
agréable
apperçut
aux enfa
mais elle
» Cette
mes des p
inspire au
uire bea
fait tort à
rues parti
areilles a
n observ
eu civilis
accès facil
offrir aux
pas , on e
résens , o
és. Je pu
pour tout
relâché.

avancées en âge : on m'apprit cependant que quelques Officiers de la *Découverte* leur avoient adressé des hommages, qu'ils leur avoient offert des présens d'une grande valeur, & qu'ils furent refusés. Je ne dirai pas si elles résisterent par un sentiment de dédain, ou dans la crainte de déplaire aux hommes du pays ; il est sûr que cette galanterie de nos Messieurs n'étoit point agréable aux Insulaires ; car un vieillard qui s'en aperçut, ordonna tout de suite aux femmes & aux enfans de se retirer : les femmes obéirent, mais elles montrèrent un peu de répugnance.

» Cette conduite des Européens envers les femmes des peuples sauvages, est très-blâmable ; elle inspire aux hommes du pays une jalousie qui peut nuire beaucoup au succès d'une entreprise ; elle fait tort à un Equipage entier, sans remplir les vues particulières des individus : j'ai vu que de pareilles avances sont assez inutiles. En général, on observera, je crois, que parmi les peuples civilisés, où les femmes se montrent d'un accès facile, les hommes sont les premiers à les offrir aux étrangers, & que s'ils ne les offrent pas, on essayera en vain de les séduire avec des présens, on cherchera inutilement des lieux écartés. Je puis assurer que cette remarque est juste pour toutes les Isles de la Mer du Sud où j'ai relâché. C'est donc jouer un rôle absurde, c'est

1777.
Janvier;

1777.
Janvier.

compromettre sa sûreté & celle de ses camarades, que de solliciter vivement dans les voyages de long cours, des femmes qui ne veulent pas se rendre.

» L'après-midi, j'allai voir les Fourrageurs, afin de hâter leurs travaux : je les trouvai sur l'Isle des *Pinguins*, où ils avoient découvert une herbe excellente. Nous travaillâmes avec ardeur, jusqu'au coucher du soleil, & nous nous rendîmes ensuite à bord. Je jugeai que nous avions alors assez de foin pour atteindre la *Nouvelle-Zélande*.

» Depuis notre arrivée ici, nous avons eu des calmes ou de légers souffles de vent de la partie de l'Est. Ainsi, ma relâche ne nous fit point perdre de temps; car, si j'avois tenu la mer, nous n'aurions pas avancé notre voyage de plus de vingt lieues; & quoique notre séjour à la Terre *Van-Diemen* ait été de courte durée, il m'a mis en état d'ajouter quelques remarques à la description encore bien imparfaite de cette partie du globe.

» Avant nous, on avoit abordé deux fois à la Terre *Van-Diemen*. Elle reçut ce nom de *Tasman*, qui la découvrit au mois de Novembre 1642. Elle n'a vu aucun Navigateur Européen jusqu'au mois de Mars 1773, époque où le Capitaine *Furneaux* y toucha. Je n'ai pas besoin de dire

que c'
Nouvel
nent,

» La

hauteur

& on y

qui ann

& si l'on

rences,

fimes d

arrofé: r

en trois

meilleu

embarqu

des ruiss

rière la

dans l'état

puiser au

charge tr

» M. A

naire, le

la baie d

bien vou

productio

lues, on

ques-unes

que j'ai c

imparfaite

que c'est la pointe la plus méridionale de la Nouvelle-Hollande ; qu'elle forme, non un continent, mais la plus grande Isle du monde connu.

1777.
Janvier.

» La plus grande partie du sol est d'une bonne hauteur ; on y trouve des collines & des vallées ; & on y apperçoit par-tout cette teinte de vert qui annonce la fertilité. Le pays est bien boisé, & si l'on peut établir son opinion d'après les apparences, & d'après les observations que nous fîmes dans la baie de l'*Aventure*, il n'est pas mal arrosé : nous rencontrâmes de l'eau en abondance en trois ou quatre endroits de cette baie. La meilleure, ou celle que les Navigateurs peuvent embarquer plus commodément, se puise à l'un des ruisseaux qui tombe dans un étang situé derrière la greve du fond de la baie. Elle se mêle dans l'étang avec l'eau de la mer, & il faut la puiser au-dessus, ce qui n'est point difficile. On charge très-aisément du bois à brûler.

» M. Anderson employa, avec son activité ordinaire, le peu de jours que nous passâmes dans la baie de l'*Aventure*, à examiner le pays. Il a bien voulu me donner ses remarques sur les productions naturelles, & lorsqu'on les aura lues, on ne regrettera point les miennes. Quelques-unes de ses observations suppléeront à ce que j'ai omis ou à ce que j'ai dit d'une manière imparfaite ; & quoique son vocabulaire sur la

1777.
Janvier.

langue du pays, soit peu étendu, les Savans qui recueillent des matériaux pour découvrir l'origine des différentes Nations, le recevront avec plaisir. Je préviendrai seulement que les grands arbres de haute futaie dont il parle, sont d'une espece différente de ceux qu'on trouve sur les parties les plus septentrionales de cette côte. Le bois en est d'un tissu très-ferré & fort dur; on peut en faire des esparres, des rames, ou l'employer à beaucoup d'autres usages, & si on découvre un moyen d'en alléger le poids, il offrira au besoin d'excellens mâts, & peut-être les meilleurs du monde.

» On trouve au fond de la baie de l'*Aventure*, une jolie greve de sable; elle paroît formée uniquement des particules détachées par les flots, d'un très beau grès blanc qui borde la côte presque par-tout, & dont la pointe *Cannelée*, située à peu de distance, semble composée. Cette greve a environ deux milles de longueur; on y pêche à la ligne d'une maniere commode; les deux vaisseaux profiterent à diverses reprises & avec succès de cet avantage: on rencontre par-derrriere une plaine qui a un lac d'eau salée, ou plutôt d'eau saumâtre dans lequel nous prîmes à la ligne de petites truites & un nombre assez considérable de brêmes blanches. Les rives longitudinales de ce lac sont paralleles à

la

la g
baie
plain
que
d'arb
en e
unes
& o
grossi
»
qui se
on y
dues
d'exar
des co
ou il
une ar
inférie
mais p
il y a
& no
» L
les val
quelqu
rempli
confid
de la T
plus ét
To

la greve; les autres cantons qui avoisinent la baie, sont montueux; ils offrent, ainsi que la plaine, une seule forêt de très-grands arbres, que les arbrisseaux, les fougères & les débris d'arbres rendent presque impénétrables: il faut en excepter néanmoins les flancs de quelques-unes des collines, où les arbres sont clair-semés, & où l'on n'a à lutter que contre une herbe grossière.

1777.
Janvier.

» Au Nord de la baie, on voit un terrain bas; qui se prolonge au-delà de la portée de la vue; on y aperçoit quelques touffes de bois répandues çà & là; nous n'avons pas eu occasion d'examiner d'ailleurs en quoi il diffère du terrain des collines: le sol de la plaine est sablonneux, ou il offre un terrain jaunâtre, & quelquefois une argile de couleur rouge. Le sol de la partie inférieure des collines, est de la même espèce; mais plus haut, & sur-tout dans les endroits où il y a peu d'arbres, il paroît d'un gris foncé, & nous le jugeâmes très-stérile.

» Les flancs des collines distillent de l'eau dans les vallées; on y trouve de petits ruisseaux en quelques endroits: ces ruisseaux suffirent pour remplir nos futailles, mais ils n'étoient pas aussi considérables que sembloit le promettre l'étendue de la Terre *Van-Diemen*: nous en fûmes d'autant plus étonnés, qu'en tout elle est montueuse & bien

1777.
Jan vier.

boisée ; une foule d'indices annoncent que ce pays est très-sec ; & sans ses bois , on pourroit peut-être le comparer aux environs du *Cap de Bonne-Espérance*, quoique cette partie de l'*Afrique* gisse dix degrés plus au Nord. La Terre *Van-Diemen* ne ressemble pas à la *Nouvelle-Zélande*, située à la même latitude , où la plus petite vallée offre un ruisseau considérable. La chaleur paroît aussi très-grande , car le thermometre se tenoit à 64 & 70 degrés , & il monta un jour à 74. Nous observâmes que les oiseaux, une heure ou deux après qu'on les avoit tués, se couvroient de petits vers : j'attribue cet effet uniquement à la chaleur ; car nous n'avons aucune raison de supposer que ce climat a une disposition particulière à putréfier les corps.

» Nous n'aperçûmes point de minéraux , & même, excepté le grès blanc dont j'ai déjà parlé , nous ne vîmes pas d'autres pierres.

» Aucune des productions végétales que nous avons trouvées , ne peut servir de comestible.

» Les arbres des forêts sont d'une seule espèce, & ils s'élevent très-haut ; ils sont parfaitement droits , & ils ne poussent guere de branches que vers le sommet : l'écorce en est blanche, & on diroit de loin qu'on les a pelés ; elle est d'ailleurs épaisse, & on y trouve quelquetois des morceaux d'une gomme ou résine transparente , rougeâtre & d'une

fave
étroi
de pe
répar
avec
la mê
d'où
cet ar
le fruit
agréab
de cell
affinité

» L'a
petit ;
produit
étroites
compos
cette fl
ressemb
viens d

» On
arbrissea
semble é
le *Car. g*
plus pe
Linnæu.

» Les
voici la

saveur astringente : les feuilles sont longues, étroites & époinées ; elles portent des grappes de petites fleurs blanches, dont les calices étoient répandus sur la terre en grande quantité, & mêlés avec des calices d'une autre sorte à-peu-près de la même forme, mais beaucoup plus larges ; d'où il paroît résulter qu'il y a deux especes de cet arbre. L'écorce des plus petites branches, le fruit & les feuilles, ont un goût piquant & agréable & une odeur aromatique qui approche de celle de la menthe poivrée : l'arbre a quelque affinité avec les *myrthus* des Botanistes.

» L'arbre le plus commun après celui-ci, est petit ; il n'a qu'environ dix pieds de haut ; il produit beaucoup de branches ; il offre des feuilles étroites & une large fleur jaune & cylindrique, composée d'une multitude de filamens. Lorsque cette fleur est tombée, elle laisse un fruit qui ressemble à l'*ananas* : les deux autres dont je viens de parler, sont inconnus en *Europe*.

» On ne voit guere d'autres sous-bois qu'un arbrisseau qui approche un peu du myrte, qui semble être le *leptospermum scoparium*, indiqué dans le *Car. gen. plant.* du Docteur Forster, & un second plus petit, qui est une especes de *melaleuca* de Linnæus.

» Les plantes ne sont pas nombreuses ; en voici la liste : Une especes de *gladiolus*, le jonc,

1777.
Janvier.

la campanule, le fenouil marin, l'oseille sauvage, l'herbe au lait, l'herbe à ruminer, la larme de Job, & quelques autres particulieres à cette terre. Il y a plusieurs especes de fougères, telles que le polypode, la scolopendre, la femelle, & des mouffes; mais ces mouffes sont communes, ou du moins on les trouve ailleurs, & sur-tout à la *Nouvelle-Zélande*.

» Le seul quadrupede que nous ayons pris, est un *opossum*, à-peu-près deux fois aussi gros qu'un gros rat; c'est vraisemblablement le mâle de l'espece rencontrée sur les bords de la riviere *Endeavour*, dont parle la Collection de *Hawkesworth* (a). Il est noirâtre dans la partie supérieure du corps, avec des teintes brunes ou couleur de rouille, & il est blanc dans la partie inférieure; le tiers de la queue, du côté de la pointe, est blanc & dégarni de poil au-dessous; il grimpe ou s'accroche sur les branches d'arbres, parce qu'il vit de baies; & il est probable que cette nudité est une suite de ses habitudes. Le *kangaroo*, autre animal qu'on trouve sur les côtes plus septentrionales de la *Nouvelle-Hollande* (b), habite sûrement aussi la *Terre Van-Diemen*; car les Naturels qui vinrent nous voir, portoient des pieces de sa peau:

(a) Tom. IV de la Traduction Française.

(b) Voyez le premier Voyage de Cook.

d'aill
diver
des a
jugé
cette
renco
qu'ils
sont
» I
sont
babler
peut-
On re
faucor
près le
perroc
aussi tr
dont l'
plus p
une pa
leur d
Motaci
sieurs e
pies d
de pie
apperc
étang e
des nig

d'ailleurs en courant les bois , nous vîmes à diverses reprises , mais d'une maniere confuse , des animaux qui fuyoient devant nous , & nous jugeâmes , sur leur grosseur , qu'ils étoient de cette espece. Il semble , par le crottin que nous rencontrâmes par-tout , & par les sentiers étroits qu'ils fraient au milieu des buissons , qu'ils y sont très-multipliés.

1777.
Janvier.

» Il y a plusieurs especes d'oiseaux , mais ils sont si rares & si sauvages , qu'on leur fait probablement la guerre. Les Insulaires en tirent peut-être une grande partie de leur subsistance. On rencontre sur-tout dans les bois , de grands faucons ou aigles bruns , des corneilles , à-peu près les mêmes qu'on trouve en *Angleterre* , des perroquets jaunes & de gros pigeons : il y a aussi trois ou quatre especes de petits oiseaux , dont l'un est de l'espece de la grive ; un autre plus petit , dont la queue est assez longue , a une partie de la tête & du cou d'une belle couleur d'azur , & nous lui donnâmes le nom de *Motacilla Cyanea* : nous vîmes sur la côte plusieurs especes de goëlands , un petit nombre de pies de mer noires , & un joli pluvier couleur de pierre , qui avoit une huppe noire : nous aperçûmes des canards sauvages autour d'un étang ou d'un lac qui est derriere la greve , & des nigauds avoient coutume de se percher sur

les arbres élevés & sans feuilles, qui sont près du rivage.

1777.
Janvier.

» Nous trouvâmes dans les bois des serpens noirâtres, assez gros : nous tuâmes un gros lézard inconnu jusqu'alors ; il avoit quinze pouces de long & six de tour ; le noir & le jaune étoient nués sur sa peau d'une maniere agréable. Nous en tuâmes un autre plus petit de couleur brune & dorée au-dessus, & de couleur de rouille au-dessous.

» La mer est plus peuplée d'animaux, & les especes y sont aussi variées que sur la terre. Le poisson éléphant ou *pejegallo*, dont parle le Voyage de Frézier (a), est le plus nombreux ; & quoiqu'il soit d'une qualité inférieure à la plupart des autres poissons, nous le trouvâmes bon à manger. Nous prîmes plusieurs raies, des nourrices (b), de petits *leather jackets*, de petites brêmes blanches, d'une chair plus ferme & meilleure que celles que nous avons pêchées dans le lac. Nous prîmes aussi un petit nombre de soles & de carrelets, deux especes de *trigla* (c) dont l'une est nouvelle, de petits mulets tachetés, & , ce qui nous surprit beaucoup, le petit poisson qui a

(a), Tom. II, pag. 211, n. 12, Planche 17.

(b) Il y a dans l'Original, *Nurfes*.

(c) Ce poisson est de la classe des *Thoricacae*. Il y en a trois especes.

une l
ather
»
d'avo
la me
tout-à
arrond
placés
plat &
fable b
dans la
au - de
matiere
au fond
» Le
ble de
un gran
& beau
une esp
délicate
distingu
dichotom
» No
jolies t
le lievr
tion de

(a) Lc

une bande d'argent sur le côté, & qui est appelé *atherina hepsetus* par Hasselquist (a).

1777.
Janvier.

» Personne de nos équipages ne se souvenoit d'avoir vu l'espece qui est la plus nombreute & la meilleure après le poisson éléphant : elle tient tout-à-la-fois de la nature des poissons de forme arrondie & des poissons plats; elle a les yeux placés très - près l'un de l'autre ; l'avant - corps plat & le reste arrondi : elle est de couleur de sable brunâtre; elle a des taches couleur de rouille dans la partie supérieure, & elle est blanchâtre au - dessous ; elle est toujours couverte d'une matiere visqueuse, & nous jugeâmes qu'elle vit au fond de la mer, ainsi que les poissons plats.

» Les rochers offrent une quantité considérable de moules & d'autres coquillages; il y a aussi un grand nombre d'étoiles de mer, de petits lepas, & beaucoup d'éponges. La mer jette sur la côte une espece d'éponge qui est d'une texture très-délicate; celle-ci n'est pas commune: nous en distinguâmes une seconde, qui est le *spongia dichotoma*.

» Nous recueillîmes sur la greve une foule de jolies têtes de Méduse, & la *lapyfia* puante ou le lievre marin, dont le fuc a, selon l'observation de quelques Auteurs, la propriété d'enlever

(a) *Iicr Palestinum*.

les poils; les *laplyfia* que nous rencontrâmes, ne produisoient pas cet effet.

1777.
Janvier.

» Les insectes, quoique peu nombreux, sont très-variés; des sauterelles, des papillons & plusieurs especes de petites teignes, dont les couleurs nous parurent nuancées d'une maniere agréable, s'offrirent à nos yeux : il y a deux especes de mouches-dragon, des taons, des mouches-chameau, plusieurs especes d'araignées, & quelques mouches-scorpion; mais celles-ci sont rares. La famille la plus incommode, quoiqu'elle ne soit pas très-multipliée, est celle des mousquites. Je ne dois point oublier une grosse fourmi noire, dont les morsures causent des douleurs presque insupportables : heureusement ces douleurs se calment bientôt. Le *proboscis* venimeux des mousquites produit aussi une douleur très-vive.

» Les Naturels que nous abordâmes n'avoient point ce regard farouche, ordinaire aux peuplades qui se trouvent à ce point de civilisation; ils paroissoient au contraire doux & joyeux, & ils ne nous montrerent ni réserve, ni jalousie. Cette familiarité & cette gaieté de caractere peuvent venir de ce qu'ils ont peu de chose à perdre & à garder.

» Nous ne pouvons guere parler de leur vivacité ou de leur intelligence; rien n'annonce

qu'ils p
remarq
de pén
Terre d
riaux,
faire d
rigueur
épointé
qui ind
J'ai déjà
de peau
des lani
bandes
ou s'ils
Les piq
& de le
trices qu
direction
dessus
forte d'a
thode q
liere bro
resembl
absolum
surprise
dons qu
tifs à rie
preuves

qu'ils possèdent la première qualité à un degré remarquable, & ils semblent doués de moins de pénétration encore que les Habitans de la *Terre de feu*, qui ne manquent point de matériaux, mais qui n'ont pas assez d'esprit pour se faire des vêtemens & se défendre contre la rigueur du climat. Le petit bâton grossièrement épointé que portoit l'un d'eux, est la seule chose qui indiquât de leur part un travail mécanique. J'ai déjà dit que quelques-uns avoient des bandes de peau de kangaroo attachées sur le pied avec des lanieres; mais nous n'avons pu savoir si ces bandes de peau leur tiennent lieu de souliers, ou s'ils vouloient seulement couvrir une plaie. Les piquetures & les découpures de leurs bras & de leur corps, ces lignes renflées ou cicatrices qui ont différentes longueurs & différentes directions, & qui se trouvent assez élevées au-dessus de la surface de la peau, annoncent une forte d'adresse; il est difficile d'imaginer la méthode qu'ils emploient pour exécuter cette singulière broderie. En voyant des hommes qui leur ressembloient si peu & des choses qui leur étoient absolument étrangères, ils ne témoignèrent aucune surprise; ils montrèrent de l'indifférence pour les dons que nous leur fîmes; ils ne parurent attentifs à rien, & il n'est pas besoin de citer d'autres preuves de l'engourdissement de leur esprit.

1777.
Janvier.

1777.
Janvier.

» Leur teint est d'un noir sale & moins foncé que celui des Negres d'*Afrique* ; il paroît qu'ils en augmentent la noirceur en se barbouillant le corps ; car dès qu'ils touchoient quelque chose de propre , tel que du papier blanc , ils le saliffoient. Leur chevelure est complètement laineuse ; comme ils y mettent beaucoup de graisse mêlée avec un enduit rouge ou avec de l'ocre , elle est grumelée ou divisée en petites parties , ainsi que celle des *Hottentots*. Leurs cheveux ne bouclent point , par un effet de cet usage ; car j'examinai la tête d'un petit garçon qui n'avoit jamais été enduite , & je reconnus que ses cheveux étoient naturellement tels que je les ai décrits plus haut. Leur nez est large & plein , quoiqu'il ne soit pas aplati. La partie inférieure de leur visage s'avance en saillie , comme celle de la plupart des Insulaires de la Mer du Sud que j'ai vus ; en sorte qu'une ligne perpendiculaire tombant du haut de la tête , couperoit une partie beaucoup plus considérable du menton , que sur le visage d'un Européen : leurs yeux sont d'une grandeur médiocre , il y a moins de blanc que dans les nôtres , & , sans être ni vifs ni perçans , ils donnent à leur physionomie un air de franchise & de bonne humeur : leurs dents sont larges ; elles ne sont ni égales ni bien rangées ; elles ne me semblerent pas d'un blanc aussi parfait que celles

des Neg
pas la b
peu trop
ne le pa
gue , &
leurs ch
proporti
gros ; ce
jamais ; c
autres pa
fortes. L
de se ten
un peu r
traversant
tombe no
» On d
nous diser
toient des
fond de l
vertes d'é
de huttes
bloient a
séjour pa
multitude
un meille
praticqué
ou sept p
que nous

des Negres ; mais j'ignore si la saleté n'en altéroit pas la blancheur naturelle : leur bouche est un peu trop grande ; elle l'est peut-être moins qu'elle ne le paroît , parce qu'ils portent leur barbe longue , & qu'ils l'enduisent de peinture , ainsi que leurs cheveux : leur corps est d'ailleurs bien proportionné , quoique leur ventre soit un peu gros ; cela peut venir de ce qu'ils ne se serrent jamais ; car il faut observer que dans la plupart des autres pays on porte des ceintures plus ou moins fortes. La posture qu'ils aiment le mieux , est de se tenir debout , la partie supérieure du corps un peu recourbée en avant , & l'une des mains traversant le dos & saisissant l'autre bras , qui tombe nonchalamment.

» On observe ici ce que les anciens Poëtes nous disent des Faunes & des Satyres , qui habitoient des troncs d'arbre. Nous trouvâmes au fond de la baie de misérables charpentes recouvertes d'écorce , qui méritoient à peine le nom de huttes ; mais ces pauvres demeures ne sembloient avoir été construites que pour un séjour passager , & nous rencontrâmes une multitude de gros arbres creusés qui offroient un meilleur asile. A l'aide du feu , ils avoient pratiqué dans les troncs , un espace de six ou sept pieds de hauteur : les foyers d'argile que nous y vîmes , & autour desquels qua-

1777.
Janvier;

1777.
Janvier.

tre ou cinq personnes pouvoient s'asseoir (a); démontrent qu'ils les habitent quelquefois. Ces habitations sont très-durables, car ils ont soin de laisser entier un des côtés de l'arbre, ce qui suffit pour y entretenir une seve aussi abondante que dans les autres.

» Les Naturels de la Terre *Van-Diemen*, sont sans doute de la même race que ceux des parties septentrionales de la *Nouvelle-Hollande*. Quoiqu'ils n'aient pas la vue mauvaise & deux dents de moins à la mandibule supérieure, comme ceux que vit Dampierre sur la côte Ouest de ce pays; quoique la description de ceux que le Capitaine Cook aperçut sur la côte orientale durant son premier Voyage, ne leur convienne pas à bien des égards, je suis persuadé toutefois que la distance des lieux, la communication interrompue, la diversité du climat & le laps du temps, suffisent pour produire plus de différences dans la figure & les usages, qu'il n'y en a réellement entre les peuplades de la Terre *Van-Diemen* & celles dont parle Dampierre, & le premier Voyage de M. Cook. Le Journal de Parkinson offre le

(a) Tasman trouva dans la Baie de *Frédéric-Henri*, voisine de celle de l'*Aventure*, deux arbres, dont l'un avoit deux brasses, & l'autre deux brasses & demie de tour; les branches ne commencent qu'à soixante ou soixante-cinq pieds de terre. Son Voyage se trouve dans la *Collection de Harris*, Edition de Campbell, Vol. I, pag. 136.

portrai
riviere
coup a
leur la
ne for
confor
vivent
qu'ils v
différen
contrai

Il fa

(a) L'h
loppe cer
" que cho
" tous va
" Septentr
" les simpl
" vés, il
" tivement
" dans la
" des dial
" que d'y
" On retr
" les Pro
ajouter l'
" Sauvage
" dans des
" de langu
" en raffe
" de nati
" en mot
pag. 159

portrait de l'un des Habitans des bords de la
riviere *Endeavour*, & ce portrait ressemble beau-
coup aux Naturels de la Baie de l'*Aventure*. Si
leur langue n'est pas la même, cette circonstance
ne forme point une difficulté insoluble; car la
conformité du langage de deux peuplades qui
vivent éloignées l'une de l'autre, prouve bien
qu'ils viennent d'une souche commune; mais la
différence des idiomes n'est pas une preuve du
contraire (a).

Il faudra étudier beaucoup la langue de la

(a) L'habile Auteur des Recherches sur les Américains, développe cette idée d'une manière très-satisfaisante. « C'est quel-
que chose de surprenant, dit-il, que la foule des idiomes,
tous variés entre eux, que parlent les Naturels de l'Amérique
Septentrionale: qu'on réduise ces idiomes à des racines; qu'on
les simplifie; qu'on en sépare les dialectes & les jargons déri-
vés, il en résulte toujours cinq à six langues meres, respec-
tivement incompréhensibles. On a observé la même singularité
dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes &
des dialectes est également multiplié; & rien n'est plus commun
que d'y voir des hordes unies, qui ne se comprennent point.
On retrouve cette même multiplicité de jargons dans toutes
les Provinces de l'Amérique Méridionale. (Il auroit pu y
ajouter l'Afrique.) Il y a beaucoup d'apparence que la vie des
Savages, en dispersant les hommes par petites troupes isolées
dans des bois épais, occasionne nécessairement cette grande diversité
de langues, dont le nombre diminue à mesure que la société,
en rassemblant les Barbares vagabonds, en forme un corps
de nation. Alors l'idiome le plus riche & le moins pauvre
en mots, devient dominant & absorbe les autres. Tom, I,
pag. 159, 160,

1777.
Janvie.

1777.
Janvier.

Terre *Van-Diemen*, & celle des parties les plus septentrionales de la *Nouvelle-Hollande*, avant de prononcer que ces idiomes différent l'un de l'autre : je présume même que l'opinion contraire est mieux fondée; car nous reconnûmes que l'animal appelé *Kanguroo*, sur les bords de la riviere *Endeavour*, est connu ici sous le même nom, & je n'ai pas besoin d'observer qu'il est difficile d'attribuer au hasard cette conformité dans la langue des deux peuplades : d'ailleurs il paroît vraisemblable que les Habitans de la Terre *Van-Diemen* n'auroient jamais perdu l'usage des pirogues & des canots, s'ils avoient été originairement transportés par mer dans cette partie de l'Isle. Il faut avouer que les hommes, ainsi que l'animal nommé *Kanguroo*, semblent être venus par terre du Nord de ce Cap. Si cette observation est juste, elle servira tout à la fois à montrer l'origine de la race qui habite la Terre *Van-Diemen*, & décidera une autre question, que le Capitaine Cook & le Capitaine Furneaux paroissent avoir déjà résolue; il s'ensuivra que la *Nouvelle-Hollande* n'est pas coupée en petites Isles par la mer, comme quelques Ecrivains l'ont imaginé (a).

(a) Dampierre semble être de cette opinion. Vol. 3, pag. 104, 125.

» Je
Nouvelle
resembl
& de N
sans rai
la même
Mer du S
la langue
de recuei
peu du t
velle-Zéla
à la Terr
velle-Zéla
autres mo
fait à la T

Quadre
Eve'rai
Mnidje
Ka'my
Lae'renn

Koy'gee
No'onga

Teegera,
Toga'rag

» Je pense donc que tous les Habitans de la Nouvelle-Hollande sont de la même race ; ils ressemblent beaucoup aux Insulaires de *Tanna* & de *Manicola* ; & l'on peut supposer, non sans raison, qu'ils viennent originairement de la même contrée que les autres Naturels de la Mer du Sud : car d'environ dix mots, les seuls de la langue de *Van-Diemen*, que nous vîmes à bout de recueillir, celui qui exprime le froid, diffère peu du terme qui a cette signification à la *Nouvelle-Zélande* & à *O-Taïti* : on dit *Malla-reeda* à la Terre *Van-Diemen*, *Makkareede* à la *Nouvelle-Zélande*, & *Ma'reede* à *O-Taïti*. Voici les autres mots du petit vocabulaire que nous avons fait à la Terre *Van-Diemen*.

1777-
Janvier.

<i>Quadne</i> ,	une femme.
<i>Eve'rai</i> ,	l'œil.
<i>Mnidje</i> ,	le nez.
<i>Ka'my</i> ,	la dent, la bouche ou la langue.
<i>Lae'renne</i> ,	un petit oiseau indigène des bois du pays.
<i>Koy'gee</i> ,	l'oreille.
<i>No'onga</i> ,	les cicatrices renflées que les Naturels ont sur le corps.
<i>Teegera</i> ,	manger.
<i>Toga'rago</i> ,	il faut que je m'en aille, ou je veux m'en aller.

1777.
Janvier.

» Leur prononciation n'a rien de désagréable; mais elle est un peu rapide : elle ne l'est cependant pas davantage que celle des autres peuplades de la Mer du Sud. En supposant l'affinité des idiomes, un guide sûr pour découvrir l'origine des Nations, je suis persuadé que si l'on s'occupe de ces recherches avec soin, que si l'on parvient à recueillir exactement & à comparer un nombre suffisant de termes de diverses langues; on trouvera que toutes les peuplades répandues à l'Est depuis la *Nouvelle-Hollande* jusqu'à l'Isle de *Pâques*, ont une souche commune (a).

30. Les deux vaisseaux de M. Cook appareillerent le 30 Janvier de la Baie de l'*Aventure*, & ils prirent la route de la *Nouvelle-Zélande*. La nuit du 6

(a) M. Marsden a, sur cette matiere, les mêmes idées que M. Anderson. Il observe » qu'une langue générale, altérée & » mutilée par le laps du temps, est répandue dans cette partie » du Monde, depuis *Madagascar* jusqu'aux Terres découvertes » le plus loin à l'Est; que le Malais en est un dialecte très- » corrompu ou raffiné par le mélange d'autres idiomes. Une » conformité de langage aussi universelle, annonce que les » diverses peuplades ont une origine commune; mais un voile » épais cache les circonstances & les progrès de leur séparation. » *History of Sumatra*, pag. 35.

Voyez aussi le Mémoire intéressant qu'il a lu à la Société des Antiquaires; on le trouve dans l'*Archæologia* de cette Académie, Vol. 6, pag. 155. Il y développe davantage son opinion, & il l'appuie sur deux Tables de mots correspondans.

au 7
tomba
c'étoit
Capita
M.
Zéland
le 12 à
le *Can*
avoit m
vouloit
comme
débarqu
terrain
toires,
de ceux
obligés

Relâche
le

» Nou
pirogues
qui osere
bre; j'en
connoisse
niâtroien
distinguai
amitié par
Tome

au 7 Février, un des Soldats de la *Découverte* tomba dans les flots, & on ne le revit plus; c'étoit le second accident de cette espece arrivé au Capitaine Clerke depuis son départ d'Angleterre.

1777.
Février.

M. Cook découvrit la Terre de la *Nouvelle-Zélande*, le 10 à quatre heures après-midi; & le 12 à dix heures du matin il jeta l'ancre dans le *Canal de la Reine Charlotte*, à l'endroit où il avoit mouillé durant son premier Voyage. Il ne vouloit pas perdre de temps, & ses opérations commencerent l'après-midi du même jour: on débarqua les futailles vides, & on nettoya un terrain suffisant pour y établir les deux observatoires, pour y dresser les tentes des Gardes & de ceux des Matelots ou des Soldats qui seroient obligés de passer la nuit à terre.

Relâche à la Nouvelle-Zélande, & Remarques sur les productions, les Habitans, &c.

» NOUS fûmes à peine mouillés, que plusieurs pirogues arriverent aux vaisseaux: les Naturels qui oferent monter à bord, furent en petit nombre; j'en fus d'autant plus surpris qu'ils nous connoissoient tous. Parmi les Insulaires qui s'opiniâtroient à demeurer dans leurs pirogues, je distinguai un homme que j'avois traité avec une amitié particuliere, lors de ma dernière relâche.

Tome XXII.

F.

1777.
Février.

ni mes démonstrations d'amitié, ni mes présens ne purent le déterminer à venir près de moi. Je cherchai les motifs de cette réserve ; ils imaginoient sans doute que j'abordoïis sur leurs côtes ; afin de venger la mort des Matelots & des Soldats du Capitaine Furneaux qu'ils avoient massacrés. Omaï, qu'ils voyoient à mes côtés, étoit sur l'*Aventure*, lorsque cette malheureuse affaire eut lieu ; il leur en parla tout de suite : ils durent le reconnoître, & ils sentirent bien que je ne l'ignorois pas. Je fis tous les efforts possibles pour les convaincre que je ne leur voulois point de mal, & que la vengeance ne m'engageroit pas à rien entreprendre contre eux. Je ne fais si cette promesse les frappa ; mais il est sûr que bientôt ils ne montrèrent plus de réserve ni de défiance.

23. » Le 13, chacun des vaisseaux dressa une tente sur le terrain où j'avois établi autrefois mon petit camp ; on disposa aussi les observatoires, & MM. King & Bayly commencerent leurs observations, dont le but principal étoit de déterminer le mouvement journalier des gardes-temps. J'envoyai à terre le reste des futailles ; les Tonneliers & un nombre suffisant de Matelots allerent les réparer & les remplir. Je chargeai deux hommes de brasser de la biere de pin, & j'ordonnai aux Charpentiers & à leurs Aïdés de couper

du bois
pour n
bord,
de l'arr
Chacun
notre se
Soldats
la côte
les Trav
Officiers
d'eux. L
confidéra
mer, &
de mes
confiance
Naturels.
jamais pri
convainc
après le r
après cel
de quelq
des Isles
un peu d
Si les
venions l
derent pas

(a) En 17

du bois: un autre détachement recueillit de l'herbe pour notre bétail; & ceux qui demeurèrent à bord, s'occupèrent du radoub des vaisseaux & de l'arrangement des vivres & des munitions. Chacun fut employé d'une manière utile pendant notre séjour ici. Je donnai une garde de dix Soldats de Marine, à ceux qui se trouvoient sur la côte, & je fis distribuer des armes à tous les Travailleurs. M. King & deux ou trois bas-Officiers, se tinrent d'ailleurs constamment auprès d'eux. Lorsque j'envoyois un canot à une distance considérable des vaisseaux, j'avois soin de l'armer, & de le mettre sous la conduite de ceux de mes Officiers qui m'inspiroient le plus de confiance, & qui connoissoient le mieux les Naturels. Durant mes autres relâches, je n'avois jamais pris ces précautions, & je suis intimement convaincu qu'elles n'étoient pas nécessaires; mais après le massacre des dix hommes de l'*Aventure*, après celui du Capitaine Marion du Fresne, & de quelques-uns de ses gens dans la Baie des *des Isles (a)*, il étoit impossible de n'avoir pas un peu d'inquiétude.

Si les Zélandois crurent d'abord que nous venions les punir de leur barbarie, ils ne tardèrent pas à changer d'opinion; car, dès ce

(a) En 1772.

1777.
Février.

jour même , un grand nombre de familles arriverent de différentes parties de la côte , & s'établirent près de nous. Excepté l'espace que renfermoit notre petit camp , tous les terrains de cette anse , où l'on pouvoit dresser une hutte , se trouverent occupés. Ils ne nous disputèrent point celui que nous avions pris ; mais ils vinrent y enlever les débris de quelques vieilles cabanes , & ils se servirent des matériaux pour en construire de nouvelles.

» On est étonné de la promptitude avec laquelle ils construisent ces huttes : j'en ai vu élever plus de vingt sur un espace qui , une heure auparavant , étoit couvert d'arbrisseaux & de plantes. Ils apportent ordinairement avec eux une partie des matériaux , & ils trouvent le reste sur les terrains qu'ils choisissent. J'ai assisté au débarquement d'une petite peuplade , & à la construction d'un de ces villages. Au moment où les pirogues atteignirent le rivage , les hommes sauterent à terre ; ils se mirent en possession d'une plaine ; ils arracherent les arbres & les arbrisseaux , & ils dresserent une partie de la charpente des huttes sans perdre une minute. Ils retournerent ensuite à leurs pirogues , ils débarquerent leurs armes , ils les établirent contre un arbre , où ils les placerent de maniere à pouvoir les saisir dans un instant. J'observai qu'aucun d'eux

ne né
homme
ne dem
loient
sions ,
d'autres
feu & p
lards fu
je leur
bagatelle
adroit le
beaucou
» Ces
du vent
autre cho
être touj
& éleve
nous vu
celles de
plus éter
par des p
barrieres.
» Les 2
nous proc
tous les j
permettoi
meilleure
ment , joi

ne négligea cette précaution. Tandis que les hommes construisoient les cabanes, les femmes ne demeuroient pas oisives; quelques-unes veilloient sur les pirogues, d'autres sur les provisions, & le petit nombre de leurs meubles; d'autres rassembloient du bois sec pour faire du feu & préparer le dîner. Les enfans & les vieillards furent assez occupés sur ces entrefaites; je leur jetai les grains de verre & toutes les bagatelles que j'avois dans mes poches; le plus adroit les ramassoit, & ce petit jeu les divertit beaucoup.

» Ces huttes de passage les garantissent très-bien du vent & de la pluie, & ils ne veulent pas autre chose. Je remarquai qu'en général, & peut-être toujours, la même Tribu ou famille s'affocie, & élève des cabanes communes: aussi avons-nous vu fréquemment leurs villages, ainsi que celles de leurs bourgades qui se trouvent les plus étendues, partagées en différens quartiers par des palissades de peu de hauteur & par des barrières.

» Les Zélandois qui s'établirent près de nous, nous procurèrent de grands avantages: ils alloient tous les jours à la pêche, lorsque le temps le permettoit, & ils échangeoient ordinairement la meilleure partie de leurs poissons. Ce supplément, joint à ce que nous prenions au filet ou

1777.
Février.

à la ligne, fut si considérable, que le poisson ne nous manqua guere durant notre relâche ; nous ne manquâmes pas non plus d'autres rafraichissemens : on servit constamment aux Equipages des deux vaisseaux, du céleri, du cochléaria & des pois cuits avec des tablettes de bouillon, & on leur donna de la biere de pin. Si quelques-uns de nos gens avoient des germes de scorbut, cette nourriture ne tarda pas à les guérir ; mais à notre arrivée dans le *Canal de la Reine Charlotte*, il n'y avoit que deux hommes sur les cadres de mon vaisseau ; le Capitaine Clerke n'avoit point de malades.

» Indépendamment de ceux des Naturels qui s'établirent près de nous, nous reçûmes la visite d'une multitude d'autres, dont la résidence n'étoit pas éloignée, & de quelques-uns qui habitoient l'intérieur du pays : ils apportèrent à notre marché des outils & des instrumens, du poisson & des femmes. Les Matelois monroient une sorte de dégoût pour les Zélandoises, & ils ne se foucioient pas, ou ils craignoient de former des liaisons avec elles. Ce fut un bonheur ; car je n'ai pas ouï dire qu'aucun de mes gens ait quitté son poste, pour aller dans les habitations de l'Isle.

» Je tolere les liaisons avec les femmes, parce que je ne puis les empêcher ; mais je ne les

enc
sute
amo
les p
avan
par c
velle
est p
ces s
qu'ell
tend
livren
ressen
Mon e
& je n
» P
près c
voir,
on m'a
riers q
taine H
M. Ro
plupart
que ch
qu'il é
m'enga
la mor
ne me

1777.
Février

encourage jamais , parce que j'en redoute les suites. On dit , je le fais , que les commerces amoureux font la sûreté des Navigateurs parmi les peuples sauvages : ils offrent peut-être ces avantages aux hommes , qui , par nécessité ou par choix , veulent s'établir sur des terres nouvellement découvertes ; mais , en général , il n'en est pas ainsi des Voyageurs tels que nous , & ces sortes de liaisons perdent plus de monde qu'elles n'en sauvent. Seroit-il raisonnable d'attendre autre chose , puisque les femmes ne se livrent aux Navigateurs que par intérêt , & sans ressentir ni estime ni attachement pour eux ? Mon expérience sur ce point est assez étendue , & je n'ai jamais vu un exemple du contraire.

» Parmi les Naturels qui n'étoient pas établis près de nous , & qui cependant vinrent nous voir , je distinguai un Chef , appelé *Kahooru* ; on m'apprit qu'il avoit dirigé la troupe des guerriers qui affommerent le détachement du Capitaine Furneaux , & qu'il avoit lui-même tué M. Rowe. D'après ce que me dirent de lui la plupart de ses compatriotes , il étoit plus redouté que chéri : on ne se contenta pas de me répéter qu'il étoit un méchant homme , quelques-uns m'engagerent à diverses reprises à lui donner la mort , & ils parurent bien surpris de ce que je ne me rendois pas à leurs instances ; car , selon

1777.
Février.

leurs principes de morale, il étoit juste de le tuer. Mais j'aurois pu exterminer la race entiere, si j'avois suivi les conseils de cette espece que je reçus : les Habitans de tous les villages ou hameaux me prièrent chacun à leur tour de détruire leurs voisins. Il n'est pas aisé de concevoir les motifs d'une animosité si terrible, & elle prouve d'une maniere frappante, jusqu'à quel point ces malheureuses peuplades sont divisées entre elles : je suis sûr que je ne me mépris pas sur l'intention des Naturels qui m'adresserent des prieres si étranges ; car Omaï, dont la langue naturelle est un dialecte de celle de la Nouvelle-Zélande, & qui entendoit parfaitement bien tout ce qu'on me dit, me servoit d'interprete.

15. » Le 15, j'allai dans mon canot examiner les districts qui offroient la meilleure herbe ; je voulois voir ensuite l'Hippa ou le Village fortifié, situé à la pointe Sud-Ouest de *Motuara*, & les lieux que nous avons convertis autrefois en jardins. Je trouvai l'Hippa désert ; mais les maisons & les palissades avoient été réparées : elles me parurent en bon état, & d'autres indices m'annonçoient qu'il avoit été habité peu de temps auparavant. Il est inutile de décrire ici cette espece de forteresse ; j'en ai assez parlé dans la Relation de mon premier Voyage, à

laquelle
che qu
juste

» Le
fois en
Charlo
cet en
pagner
plufieu
trouva
blable
tions,
village
le Capit
des oig
radis, c
qu'ils f
sauvage
de Bonn
avoit b
les soig
à celles
pays. I
cepend

(a) Col
Françoise,
(b) Vo
duction F

laquelle je renvoie mes Lecteurs (a) ; la planche qui l'accompagne achevera d'en donner une juste idée.

1777.
Février,

» Lorsque l'*Aventure* relâcha pour la première fois en 1773 (b) dans le *Canal de la Reine Charlotte*, M. Bayly établit son observatoire à cet endroit ; & lui & les hommes qui l'accompagnerent, planterent à leurs heures de loisir plusieurs des graines de nos jardins. Je n'en trouvai pas le moindre vestige : il est vraisemblable que les Naturels détruisirent ces plantations, afin d'y construire des huttes quand le village fut rebâti : car les autres jarbins plantés par le Capitaine Furneaux, produisoient des choux, des oignons, des poireaux, du pourpier, des radis, de la moutarde, des patates, &c. quoiqu'ils fussent entièrement couverts des herbes sauvages du pays. Les patates venoient du *Cap de Bonne-Espérance* ; le changement de sol les avoit beaucoup améliorées ; & si les Zélandois les soignoient un peu, elles seroient supérieures à celles qu'on recueille dans la plupart des autres pays. Les Zélandois les aiment beaucoup, & cependant il me fut démontré qu'ils n'ont pas

(a) Collection de Hawkesworth, Tome III de la Traduction Française, pag. 120.

(b) Voyez le second Voyage de Cook, Tom. I de la Traduction Française.

1777.
Février.

pris la peine d'en planter une seule , & que , sans la difficulté de nettoyer le terrain où nous les avons semées jadis, il n'en resteroit aucune aujourd'hui. J'ajouterai qu'ils ont également négligé la culture des autres plantes que nous avons laissées parmi eux.

16. » Le 16 , à la pointe du jour , je m'embarquai avec un détachement qui alloit cueillir de l'herbe pour notre bétail : j'emmenai cinq canots ; le Capitaine Clerke , plusieurs des Officiers , Omai & deux des Naturels m'accompagnèrent. Nous remontâmes le canal l'espace d'environ trois lieues , & nous débarquâmes ensuite sur la bande orientale , à un endroit où j'avois été durant mon second Voyage ; nous y trouvâmes de l'herbe en abondance , & on en chargea deux bateaux.
- » En redescendant le canal , nous voulûmes voir l'*Anse de l'Herbe* , où les gens du Capitaine Furneaux avoient été massacrés. J'y rencontrai mon vieil ami Pédro , qui ne m'avoit presque pas quitté lors de ma dernière relâche dans ce canal. Mon second Voyage en fait mention (a) ; lui & un autre de ses compatriotes se présentèrent sur la greve , armés de leur patoos & de leurs piques , & ils nous reçurent avec un air de

(a) Second Voyage de Cook , fin du troisième volume de la Traduction Française.

cérém
dictée
qu'ell
voien
de m
engag
Tribu
autres
disting
» T
eûmes
mort t
nous
Nature
dirent
cune r
gnent
innoc
n'avoit
nos ge
Nature
en cach
& du
frappa
& que
de deu
en tire
qui ve

cérémonie. J'ignore si cette réception leur fut dictée par la politesse ou par la crainte : je crus qu'elle annonçoit de la frayeur ; s'ils en éprouvoient réellement , les présens qu'ils reçurent de moi , la dissipèrent bientôt : mes largesses engagèrent deux ou trois personnes de cette Tribu à s'approcher de nous ; la plupart des autres se tinrent si éloignés , que nous ne pûmes distinguer leur figure.

» Tandis que nous étions à cet endroit , nous eûmes la curiosité d'apprendre des détails sur la mort tragique de nos dix compatriotes ; & Omaï nous servit d'interprete. Pédro & les autres Naturels auxquels nous nous adressâmes , répondirent à toutes nos questions , sans montrer aucune réserve , & comme des hommes qui ne craignent pas d'être punis d'un crime dont ils sont innocens. Nous savions déjà qu'aucun d'eux n'avoit eu part au massacre : ils nous dirent que nos gens dînoient environnés de plusieurs des Naturels ; que quelques-uns de ceux-ci volerent en cachette , ou enleverent publiquement du pain & du poisson ; que notre détachement irrité , frappa les voleurs ; que la querelle s'échauffa , & que deux Zélandois furent tués par l'explosion de deux fusils ; qu'avant que nos gens pussent en tirer un troisieme , ou rechargeassent ceux qui venoient de lâcher leur coup , les Zélandois

1777.
Février.

& que ,
où nous
ait aucune
ment né-
us avions

embarquai
de l'herbe
anots ; le
ers , Omaï
ent. Nous
ron trois
r la bande
urant mon
de l'herbe
x bateaux.
ûmes voir
taine Fur-
ntrai mon
esque pas
s ce canal.
(a) ; lui
éfenterent
z de leurs
un air de

e volume de

1777.
Février.

se précipiterent sur notre petite troupe ; qu'ils l'accablèrent par leur nombre, & assommerent tous ceux qui la composoient. Pédro & ses compagnons , après avoir raconté l'histoire du massacre , nous montrèrent le lieu de la scene ; c'est au coin de l'anse à main droite. Pour nous indiquer l'heure où elle se passa , ils nous firent voir l'endroit où se trouvoit le soleil , & ce dut être assez tard dans l'après-dînée. Ils nous montrèrent aussi la place où mouilloit le canot ; il paroît qu'il étoit à environ deux cents verges de celle où dînoit l'Equipage : un Negre du Capitaine Furneaux le gardoit.

» D'autres nous dirent que ce Negre fut la cause de la querelle , & qu'elle arriva de la maniere suivante. L'un des Naturels ayant volé quelque chose dans le canot , le Negre lui donna un vigoureux coup de bâton : le Zélandois poussa des cris qui furent entendus de ses compatriotes : ceux-ci imaginant qu'il étoit tué , fondirent à l'instant sur les étrangers , qui n'ayant pu gagner la mer , ni s'armer assez tôt pour échapper au danger qui les menaçoit , périrent de la main de leurs sauvages ennemis.

» La premiere de ces versions fut attestée par le plus grand nombre des Naturels , avec lesquels nous conversâmes à diverses reprises , & qui , je crois , n'avoient aucun intérêt de nous tromper.

La sec
abando
nous ,
motif
que le
du can
est très
car ils
concev
Nature
du can
leur cô
se trou

» Qu
unanim
compat
vinrent
& que
voleur,
Les en
qui m'es
avouere
intention
core de
ne form
porter l
malheur
furent h

La seconde est celle de l'un des Zélandois, qui abandonnerent leur pays pour s'embarquer avec nous, & qui par conséquent n'avoient point de motif de nous taire la vérité. Ils avouèrent tous que le massacre eut lieu au moment où l'Equipage du canot étoit assis sur l'herbe & dînoit; & il est très-probable que les deux récits sont exacts, car ils sont parfaitement d'accord. Il est aisé de concevoir que tandis que quelques-uns des Naturels voloient le Negre chargé de la garde du canot, d'autres Insulaires envahissoient de leur côté la propriété de ceux de nos gens qui se trouvoient à terre.

» Quoi qu'il en soit, les Zélandois convinrent unanimement, que des vols commis par leurs compatriotes, produisirent la querelle; ils convinrent aussi que le massacre ne fut pas prémédité, & que si l'Equipage eût été moins vif à punir le voleur, il n'y auroit point eu de sang répandu. Les ennemis les plus ardens de Kahoora, ceux qui m'excitoient avec le plus de zèle à l'assassiner, avouèrent en même-temps, qu'il n'avoit pas intention d'élever une dispute, bien moins encore de donner la mort à personne, & qu'il ne forma ce projet, qu'après avoir vu nos gens porter les premiers coups. Il paroît aussi que les malheureux, victimes de la férocité Zélandoise, furent bien loin de prévoir ce qui leur arriva;

1777.
Février.

1777. s'ils avoient eu la moindre inquiétude, ils n'au-
 Février. roient pas eu la témérité de s'asseoir pour dîner,
 à une distance si considérable de leur canot, &
 au milieu d'une troupe de guerriers, qui, le
 moment d'après, devoient être leurs bourreaux.
 Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étoit devenu le
 canot; les uns me dirent qu'on l'avoit mis en
 pieces & brûlé; d'autres, qu'une Tribu étrangere
 l'avoit emmené, mais qu'ils ne pouvoient indi-
 quer en quel endroit.

» Nous demeurâmes dans l'Anse de l'Herbe
 jusqu'au soir, & après avoir chargé de foin, de
 céleri & de cochléaria, &c. le reste de nos
 canots, nous nous rembarquâmes, afin de
 retourner à bord. Nous avions déterminé Pédro
 à lancer sa pirogue à la mer & à nous accom-
 pagner; mais à peine eûmes-nous quitté le
 rivage, que le vent souffla avec beaucoup d'im-
 pétuosité du Nord-Ouest, ce qui l'obligea de
 regagner la terre: nous continuâmes notre
 route, & ce fut avec beaucoup de peine que
 nous atteignîmes les vaisseaux. Quelques-uns des
 canots n'arriverent qu'à une heure du matin;
 heureusement qu'ils furent rentrés à cette époque,
 car nous essuyâmes bientôt une véritable tem-
 pête, entremêlée d'une forte pluie; de sorte
 que nos travaux se trouverent suspendus durant
 la journée du 17. L'ouragan cessa le soir,

17.

& le ve
 temps.

» Nou
 Naturels
 se mirent
 nous av
 véritable
 avoit été
 durant m
 jusqu'alor
 sous l'un

» Nous
 second o
 aussi long
 vent, qui v
 plus forts
 vergues &
 précaution
 affronter
 communs
 incommod
 surchargée
 tuosité du
 maniere, e
 de suite d
 plus on es
 les effets.

» Le 21,

& le vent qui passa à l'Est, amena le beau temps.

1777.
Février.
18.

» Nous reprîmes nos travaux le lendemain; les Naturels conduisirent leurs pirogues au large & se mirent à pêcher. Pédro vint s'établir près de nous avec toute sa famille. Matahouah est le véritable nom de ce Chef; celui de Pédro lui avoit été donné par quelques-uns de nos gens, durant mon second Voyage, & je l'avois ignoré jusqu'alors. Il étoit connu de ses compatriotes sous l'une & l'autre de ces dénominations.

» Nous essuyâmes le 20, dans la matinée, un second ouragan du Nord-Ouest; il ne fut pas aussi long que le premier, mais les coups de vent qui venoient des collines, étant beaucoup plus forts, nous fûmes obligés d'abattre les vergues & les mâts de hune; & , malgré cette précaution, nous eûmes bien de la peine à affronter l'orage. Ces ouragans sont ici très-communs, & quelquefois très-violens & très-incommodes. Les montagnes voisines toujours surchargées de vapeurs alors, augmentent l'impétuosité du vent & changent sa direction de telle manière, que deux rafalles ne viennent jamais de suite du même point du compas, & que, plus on est près de la côte, plus on en ressent les effets.

» Le 21, nous reçûmes la visite d'une Tribu ou

21.

1777.
Février.

famille, composée d'environ trente personnes, qui venoient du haut du canal. Je ne les avois jamais vues. Le Chef s'appeloit Tomatongeauoranne; il étoit âgé d'environ quarante-cinq ans, & sa physionomie annonçoit la franchise & la joie. En général, les hommes, les femmes & les enfans avoient de beaux traits, & je n'ai pas rencontré une aussi belle famille à la *Nouvelle-Zélande*.

» A cette époque, plus des deux tiers des Habitans du canal s'étoient établis autour de nous. Une foule d'entre eux se rendoit chaque jour aux vaisseaux, ou dans notre camp. Ils venoient surtout aux tentes, lorsque les Matelots fondoient la graisse de nos veaux marins. Ils sembloient aimer l'huile plus passionnément encore que les Groënlandois; ils mettoient du prix même à l'écume qu'on ôtoit de la chaudiere, même à la lie déposée au fond des tonneaux. Quelques gouttes d'huile puantes étoient pour eux une friandise agréable; ils la demandoient avec une ardeur extrême, & je jugeai qu'ils n'en boivent pas souvent.

23.

» Le 23, nous avons embarqué la quantité d'herbages & de foin que nous crûmes nécessaire à notre bétail, jusqu'à notre arrivée à *O Taïti*; & les deux vaisseaux avoient assez d'eau & de bois: on abattit les tentes, & on reconduisit

à

à bord
côte. L
fortime
m'appe
eussions
de nouv
afin d'a
passer le

» Ta
à la voi
& beau
dire adie
de nouv
derent d
Matahou
avec leur
deux coc
promiren
je ne co
J'appris,
envoyés
étoient to
des Natur
ne pus ri
mon seco
dans l'ans
avec qui j
bois situés

Tome .

à bord tout ce que nous avions porté sur la côte. Le lendemain, nous appareillâmes & nous sortîmes de l'anse. Le vent n'étoit pas bon, je m'aperçus que le jusant finiroit, avant que nous eussions débouqué le canal, & nous mouillâmes de nouveau, un peu en dehors de l'Isle *Motuara*, afin d'attendre une occasion plus favorable de passer le détroit.

1777.
Février.

24.

» Tandis que nous démarrions, pour remettre à la voile, Tomatongeauoranne, Matahouah, & beaucoup d'autres Zélandois, vinrent nous dire adieu, ou plutôt chercher à obtenir de nous de nouveaux présens. Ces deux Chefs me demandèrent des chevres & des cochons. Je donnai à Matahouah deux chevres, un mâle & une femelle; avec leur chevreau; & à Tomatongeauoranne, deux cochons, un verrat & une truie. Ils me promirent de ne pas les tuer, mais j'avoue que je ne comptai pas beaucoup sur leur parole. J'appris, à cette occasion, que les animaux envoyés à terre par le Capitaine Furneaux, étoient tombés, bientôt après, entre les mains des Naturels, & qu'il n'en restoit aucun; mais je ne pus rien savoir sur ceux que j'avois laissés, à mon second Voyage, dans la baie de l'Ouest, & dans l'anse des *Cannibales*. Tous les Insulaires avec qui je causai, convinrent cependant que les bois situés derrière l'anse du vaisseau, renfermoient

1777.
Février.

des volailles qui y vivoient dans l'état sauvage ; & les deux Zélandois qui s'embarquerent sur mon bord, m'informerent ensuite que Tiratou, Chef du pays, très-aimé de ses compatriotes, avoit beaucoup de coqs & de poules, & une des truies.

» Quand j'arrivai à la *Nouvelle-Zélande*, j'avois résolu d'y laisser non-seulement des chevres & des cochons, mais des moutons, & un jeune taureau, avec deux genisses, si je trouvois un Chef assez puissant pour les garder & les défendre, ou un endroit solitaire qui me donnât lieu de croire que les Naturels ne les découvroient pas. Mais je ne rencontrai ni l'un ni l'autre ; & Tringoboohee que je vis dans mon second Voyage (a), & qui à cette époque me parut un personnage de si grande importance, ne vivoit plus. Il avoit été tué cinq mois auparavant avec soixante & dix personnes de sa Tribu ; & rien n'indiquoit autour de nous, une Tribu assez nombreuse, pour avoir une supériorité de forces sur les autres Tribus du pays. J'aurois manqué mon but, en donnant ces animaux à une famille dénuée de la force nécessaire ; car dans une contrée comme celle-ci, où la propriété est si incertaine, ils seroient bientôt devenus la proie d'une peuplade victorieuse ; on

(a) Voyez le second Voyage de Cook, tome III de la Traduction Française, page 362.

auroit fé
les auroit
choses au
depuis ne
point, qu
quadruped
ranne ne
des cocho
j'en vould
que, selo
je leur do
lissé, à
cochons à
déposa le
n'arrive un
les Navigat
drupedes
domesticité
» Nous fi
que trois ou
arriverent
achetâmes
tions & des
des Guerrier
Capitaine F
C'est la troi
sans montre
la côte, lors

auroit séparé les mâles des femelles, ou bien on les auroit tués; & vraisemblablement ces deux choses auroient eu lieu. Les observations faites depuis notre arrivée étoient si décisives sur ce point, que je n'y aurois déposé aucun de nos quadrupedes, si Matahouah & Tomarongeauoranne ne m'avoient demandé des chevres & des cochons. J'en avois assez pour l'usage que j'en voulois faire; & quoique je n'ignorasse pas que, selon toute apparence, ils les tueroient, je leur donnai des cochons & des chevres. J'ai laissé, à la *Nouvelle - Zélande*, dix ou douze cochons à différentes époques, outre ceux qu'y déposa le Capitaine Furneaux; & à moins qu'il n'arrive un concours d'événemens bien fâcheux, les Navigateurs y trouveront un jour ces quadrupedes dans l'état sauvage ou dans l'état de domesticité.

» Nous fûmes à peine mouillés près de *Motuara*; que trois ou quatre pirogues, remplies de Naturels, arriverent de la bande Sud-Est du Canal; nous achetâmes une quantité considérable des productions & des ouvrages du pays. Kahoorā, le Chef des Guerriers qui massacrerent les dix hommes du Capitaine Furneaux, montoit une des pirogues. C'est la troisième fois qu'il venoit nous voir, sans montrer la plus légère frayeur. J'étois sur la côte, lorsqu'il se rendit auprès de la *Résolution*,

vage;
r mon
, Chef
, avoit
trües.
j'avois
& des
aureau,
ef assez
, ou un
dire que
ais je ne
hee que
& qui à
si grande
tué cinq
personnes
de nous,
voir une
ribus du
donnant
la force
celle-ci,
t bientôt
euse; on

1777. Février. & je fus de retour à bord, au moment où il parloit. Omaï, qui m'avoit accompagné à terre, l'apperçut; il le dénonça tout de suite, & il me conjura de le faire tuer à coups de fusil. Ce n'est pas tout, il adressa la parole à Kahoorā, & il le menaça de le poignarder de sa propre main, s'il avoit la hardiesse de revenir.

» Le Zélandois fut si peu effrayé de ces menaces, qu'il revint le lendemain, avec toute sa famille, composée de vingt personnes, y compris les femmes & les enfans. Omaï m'en avertit de nouveau, & il me demanda s'il devoit l'engager à monter à bord. Je lui répondis qu'il le pouvoit. Bientôt après, il amena ce Chef dans ma chambre, & il me dit : » Voilà Kahoorā, tuez-le «. Mais oubliant ses menaces de la veille, ou craignant que je ne le chargeasse de l'exécution, il se retira tout de suite. Cependant il reparut bientôt; & voyant Kahoorā sur ses pieds, il s'écria d'un ton de reproche : » Pourquoi ne le tuez-vous pas ? » Vous m'assurez qu'on pend en *Angleterre* l'homme qui en tue un autre; ce barbare en a tué dix, & vous ne voulez pas lui donner la mort, quoique la plupart de ses compatriotes le désirent, quoique cela soit juste «. L'éloquence assez solide d'Omaï me fit rire; je lui enjoignis de demander au Zélandois, pourquoi il avoit tué le Détachement du Capitaine Furneaux.

Kahoorā
bras en
d'un ho
suis per
Mais il
promis e
sembloit
notre qu
reprises,
eut obten
il eut le
triotés,
pierre, l'
& refusa
valeur; q
de quelqu
équivalent

» Les au
cette malh
qu'on nou
qu'il avoit
le combat
n'échappa
derriere le
de lui, fut
qu'immédia
M. Rowe,
avec son ép

Kahoorâ effrayé par cette question, étendit ses bras en suppliant, & baissa la tête : il avoit l'air d'un homme surpris dans une embuscade, & je suis persuadé qu'il s'attendoit à mourir sur l'heure. Mais il reprit sa gaieté dès le moment où je promis de ne pas attenter à sa personne. Il ne sembloit pas disposé néanmoins à répondre à notre question, & il fallut lui répéter, à diverses reprises, que je ne me vengerois pas. Lorsqu'il eut obtenu le pardon dont il croyoit avoir besoin, il eut le courage d'avouer qu'un de ses compatriotes, ayant voulu échanger une hache de pierre, l'Anglois à qui il l'offrit, s'en empara, & refusa ensuite de la rendre ou d'en payer la valeur ; que le propriétaire de la hache se faisoit de quelques morceaux de pain, comme d'un équivalent, & que la querelle s'engagea.

» Les autres détails racontés par Kahoorâ, sur cette malheureuse affaire, diffèrent peu de ce qu'on nous avoit dit auparavant. Il nous apprit qu'il avoit couru de très-grands dangers durant le combat ; qu'il fut couché en joue, & qu'il n'échappa au coup de fusil, qu'en se cachant derrière le canot ; qu'un autre homme placé près de lui, fut renversé sur la poussière roide mort ; qu'immédiatement après l'explosion, il attaqua M. Rowe, Chef du Détachement, qui se défendit avec son épée ; que lui Kahoorâ fut blessé au bras,

mais qu'enfin sa troupe plus nombreuse, remporta une victoire complete.

1777.
Février.

» M. Burney, envoyé le lendemain à terre (a), avec un détachement armé, trouva les membres épars des dix hommes qui avoient débarqué la veille : plein de ressentiment & de fureur, il tira plusieurs volées sur les Naturels, qui étoient encore rassemblés au lieu de la scene, & qui vraisemblablement achevoient de manger les cadavres des vaincus. Il étoit naturel de supposer que les coups de fusil avoient eu du succès, & que quelques-uns des assassins, ou des cannibales, avoient été tués au milieu de leur détestable repas. Nous interrogeâmes, sur ce point, Kahoorâ, & d'autres qui s'étoient trouvés au combat & au festin; il parut que notre supposition étoit mal fondée, & que les coups tirés par M. Burney, n'avoient tué ni blessé personne.

» La plupart des Naturels que nous avons rencontrés depuis notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*, savoient bien, comme je l'ai déjà dit, que je n'ignorois pas la maniere barbare dont ils avoient traité les dix hommes du Capitaine Furneaux, & ils comptoient surement que je tuerois Kahoorâ; non-seulement ils sembloient

(a) Voyez le second Voyage de Cook, tom. IV de la Traduction Française, pag. 139 & les suivantes.

e, remporta
à terre (a),
es membres
débarqué la
e fureur, il
qui étoient
ne, & qui
manger les
de supposer
u succès, &
s cannibales,
estable repas.
Kahoorá, &
combat & au
on étoit mal
M. Burney,
nous avons
la *Nouvelle-*
l'ai déjà dit,
barbare dont
du Capitaine
ment que je
s sembloient

n. IV de la Tra-

le désirer, mais ils témoignèrent beaucoup de surprise, en voyant ma modération à cet égard. Il en étoit instruit, ainsi que moi, & je fus très-étonné à mon tour, qu'il osât se mettre si souvent en mon pouvoir. Lorsqu'il vint nous voir, tandis que les vaisseaux mouilloient dans l'Anse, il put se fier au nombre de ses amis qui l'accompagnoient, & se croire en sûreté; mais il nous fit ses deux dernières visites, dans des circonstances plus défavorables. Nous étions mouillés à l'entrée du canal, assez loin de la côte; il n'avoit aucun secours à espérer de ses compatriotes; il ne devoit pas compter qu'il réussiroit à prendre la fuite, si je voulois l'arrêter. Cependant, après le premier moment de crainte, que lui causa une de nos questions, dont j'ai parlé plus haut, loin d'éprouver du trouble & du mal-aise, il aperçut dans la grande chambre le portrait d'un Zélandois, & il nous pria de faire le sien. Il se tint assis, sans témoigner aucune impatience, jusqu'à ce que M. Webber l'eût achevé. Je dois dire que j'admire son courage, & que je fus flatté de la confiance que je lui inspirois. Ce que j'avois répondu à ceux des Naturels, qui me pressoient de le tuer, le tranquilloit; je les assurai en effet que j'avois toujours été l'ami d'eux tous, & que je le serois toujours, à moins qu'ils ne se conduissent de manière à

1777.
Février.

1777.
Février.

changer mes dispositions à leur égard; que je ne pensois plus aux dix hommes affommés par eux; que ce crime étoit trop ancien, & que je n'en avois pas été témoin; mais que s'ils formoient jamais une seconde tentative de cette espece, ils verroient tomber sur eux tout le poids de mon ressentiment.

» Avant d'arriver à la *Nouvelle-Zélande*, Omaï avoit formé le projet d'emmener aux Isles de la *Société*, un des Naturels de ce pays. Il trouva bientôt une occasion de l'exécuter; un Zélandois, d'environ dix-sept ou dix-huit ans, appelé Taweiharooa, lui proposa de l'accompagner, & il vint s'établir sur mon bord. Je fis d'abord peu d'attention à cet arrangement; j'imaginai que le Zélandois nous quitteroit, lorsque nous serions sur le point d'appareiller, & lorsqu'il auroit profité des largeesses d'Omaï; m'apercevant enfin qu'il étoit bien décidé à s'embarquer avec nous, & ayant appris qu'il étoit fils unique d'un Chef mort, que sa mere vivoit encore & qu'on la respectoit, je craignis qu'Omaï n'eût trompé ce jeune homme, & ceux qui s'intéressoient à lui, en leur laissant l'espoir, ou en les assurant que nous reviendrions sur cette côte. Je leur déclarai d'une maniere positive, que si Taweiharooa suivoit son dessein, il ne reverroit jamais sa Patrie. Mon discours ne parut faire aucune

impress
mere
l'après-
nouvea
son fils
les dém
tre d'un
jamais.

larmes,
lorsqu'e
ses dern
temps q
fi is mo

» Taw
convena
mener u
domestiq
jusqu'au
départ :
époque ;
un petit
appelé K
je crois
d'indiffé
que port
nu. J'avo
faire con
ne revier

impression. La veille de notre départ, Tiratoutou, mere du jeune homme, arriva à bord dans l'après-dînée, sans doute afin de recevoir de nouveaux présens d'Omaï. Elle demeura avec son fils jusqu'à la nuit. Ils se séparèrent avec toutes les démonstrations de tendresse qu'on peut attendre d'une mere & d'un fils qui se quittent pour jamais. Elle dit qu'elle ne verseroit plus de larmes, & elle ne tint que trop sa parole; car, lorsqu'elle revint le jour suivant, faire à son fils ses derniers adieux, elle parut fort gaie, tout le temps qu'elle demeura à bord, & elle s'en alla sans montrer aucune émotion.

» Taweharooa, afin de voyager d'une maniere convenable à sa naissance, se proposoit d'emmener un autre jeune homme en qualité de domestique; celui-ci demeura sur notre bord, jusqu'au moment où il vit les préparatifs de notre départ: ses parens vinrent le redemander à cette époque; mais il fut remplacé le lendemain, par un petit garçon âgé de neuf ou dix ans, & appelé Kokoa. Le pere de Kokoa me le présenta; je crois qu'il auroit quitté son chien avec moins d'indifférence. Il s'empara du peu de vêtemens que portoit l'enfant, & il le laissa complètement nu. J'avois pris des peines inutiles pour leur faire comprendre que Taweharooa & Kokoa ne reviendroient plus à la *Nouvelle - Zélande*;

1777.
Février.

1777.
Février.

ni leurs parens, ni aucun des Naturels, ne s'inquiétoient de leur sort. D'après cette insouciance, d'après la persuasion où j'étois que les jeunes Voyageurs ne perdroient rien en s'établissant aux Isles de la Société, je consentis aux arrangemens d'Omaï.

» Mes observations, & les détails que m'ont donné Taweiharoba & d'autres, prouvent que les Habitans de la Nouvelle-Zélande vivent dans des tranfes continuelles : la plupart des Tribus croient avoir effuyé des injustices & des outrages de leurs voisins, & elles épient sans cesse l'occasion de se venger. Ils aiment beaucoup à manger la chair de leurs ennemis tués dans les batailles; & le désir de cet abominable repas, est peut-être une des principales causes de leur ardeur dans les combats. On m'a dit qu'ils attendent quelquefois bien des années, un moment favorable, & qu'un fils ne perd jamais de vue l'injure faite à son pere. Pour exécuter leur horrible dessein, ils se glissent pendant les ténèbres au milieu de leurs ennemis; s'ils les surprennent, ce qui, je crois, arrive peu, ils leur donnent la mort à tous, & ils n'épargnent pas même les femmes & les enfans. Lorsque le massacre est achevé, ils mangent les vaincus sur le lieu même où s'est passée la boucherie; ou ils emportent autant de cadavres qu'ils le peuvent, & ils s'en régalent ensuite chez

eux av
décrire
exécute
ordina
attaque
point
qui fai
peuver
la suite
manier
popula
de rend
qui ne
rien ajo
la confé
l'autre
système
corps e
un feu
les corp
triers,
de mort
Je leur
amis qu
corps n
Ils parv
répondi
une for

eux avec une brutalité trop dégoûtante pour la décrire ici. S'ils sont découverts avant d'avoir exécuté leur sanguinaire projet, ils s'enfuient ordinairement ; & on les poursuit, & on les attaque quelquefois à leur tour. Ils ne connoissent point cette modération qui donne quartier, ou qui fait des captifs ; en sorte que les vaincus ne peuvent mettre leurs jours à couvert que par la fuite. Cet état perpétuel de guerre, & cette maniere de la conduire, si destructive de la population, les rend très-attentifs, & il est rare de rencontrer, le jour ou la nuit, un Zélandois qui ne soit pas sur ses gardes. Il est impossible de rien ajouter aux motifs qui excitent leur vigilance ; la conservation de leur vie & leur bonheur dans l'autre monde en dépendent : car, selon leur système religieux, l'ame de l'homme, dont le corps est mangé par l'ennemi, est condamnée à un feu éternel, tandis que les ames de ceux dont les corps ont été arrachés des mains des meurtriers, ainsi que les ames de ceux qui meurent de mort naturelle, vont habiter avec les Dieux. Je leur demandai s'ils mangeoient ceux de leurs amis qui étoient tués à la guerre, mais dont les corps ne tomboient pas au pouvoir de l'ennemi ? Ils parurent étonnés de ma question ; ils me répondirent que non : ils témoignèrent même une sorte d'horreur sur l'idée qu'elle présentoit.

1777.
Février.

1777.
Février.

Ils enterrent communément leurs morts ; mais s'ils ont tué plus d'ennemis qu'ils ne peuvent en manger , ils les jettent à la mer.

» On ne trouve point parmi eux de *morais* , ni rien qui ressemble à un lieu destiné au culte public , & les pratiques de la Religion ne les rassemblent jamais : mais ils ont des Prêtres qui adressent des prières aux Dieux , dont ils réclament la protection pour leurs affaires temporelles ; par exemple , une entreprise contre une Tribu ennemie , une pêche.

» Je n'ai rien pu découvrir de leurs principes religieux ; mais , quels qu'ils soient , ils prennent dès l'enfance la ferme habitude de ne point s'en écarter. Le jeune homme qui devoit accompagner Taveiharooa m'en donna une preuve frappante : il s'abstint de manger la plus grande partie du jour , parce qu'on lui avoit coupé les cheveux. Nous employâmes vainement toutes sortes de moyens pour le faire manquer à sa résolution ; afin de le tenter , nous lui offrîmes les choses qu'il aimoit le plus : il nous répondit que l'Eatooa le tueroit , s'il mangeoit quelque chose ce jour-là. Cependant vers le soir , les besoins de son estomac l'emportèrent sur les préceptes de sa Religion , & il se permit un peu de nourriture , mais en petite quantité. J'avois conjecturé souvent que les Zélandois ont des idées superstitieuses

sur le
une c
branch
habita
détaill

» M
lequel
traver
dessein
séjour
plus de
affaires
chands
vert. C
à un es
vers le
ou deu
mouillo
de man
d'où l'o
cent hi
soit vra
troient
convain
ils nous
vient d
traînent
où il se

sur les cheveux; j'en avois vu à diverses reprises une quantité assez considérable, attachés à des branches d'arbre, près de quelques-unes des habitations, mais je n'ai jamais rien appris de détaillé là-dessus.

1777.
Février.

» Malgré l'état de division & de guerre dans lequel vivent les Zélandois, les Voyageurs qui traversent un canton sans avoir de mauvais desseins, sont bien reçus & régalez durant leur séjour; mais on exige qu'ils ne demeurent pas plus de temps qu'il n'en faut pour terminer leurs affaires: ces Voyageurs sont sur-tout des Marchands qui vendent du poenamoo ou du talc vert. On dit que cette pierre se trouve seulement à un endroit qui porte son nom, & qui est situé vers le fond du *Canal de la Reine Charlotte*, à un ou deux jours de chemin, au plus, du port où mouilloient nos vaisseaux. Je regrettai beaucoup de manquer de loisir, je serois allé voir le district d'où l'on tire cette pierre; car on nous en raconta cent histoires fabuleuses, dont aucune ne paroïsoit vraisemblable. Ceux des Naturels qui monstroient le plus d'intelligence, essayèrent de nous convaincre, mais ils n'en vinrent pas à bout: ils nous dirent, par exemple, que le *poenamoo* vient d'un poisson, qu'ils harponnent, qu'ils traînent ensuite au rivage où ils l'attachent & où il se change en pierre. Ils avouoient tous

1777.
Février.

qu'on le ramasse dans un grand lac ou dans une mare ; & si l'on peut former ici quelque conjecture , il est probable que les torrens l'amenent du haut des montagnes & le déposent sous l'eau. Les Naturels appellent ce lac *Tavai poenamoo* , c'est-à-dire , l'eau du Talc vert : ils donnent ce nom au district voisin , & non pas à l'Isle la plus méridionale de la *Nouvelle-Zélande* , comme je l'ai supposé dans la Carte & le discours de mon premier Voyage (a).

» La polygamie est autorisée parmi eux ; on rencontre souvent un homme qui a deux ou trois femmes : les femmes sont nubiles de bonne heure ; celles qui ne se marient pas , paroissent vivre dans l'abandon , elles ont beaucoup de peine à pourvoir à leur subsistance ; dénuées de protecteurs , elles se trouvent sans cesse à la merci de quiconque a de la force.

» Les Zélandois semblent satisfaits du peu de connoissances qu'ils possèdent ; ils n'essayent en aucune maniere de les étendre , & leurs observations ou leurs recherches annoncent un esprit peu curieux. Les objets nouveaux ne leur inspirent pas ce degré de surprise , qu'il seroit naturel d'imaginer , & leur attention n'est jamais fixée

(a) Voyez le premier Voyage de Cook , dans la Collection de Hawkeiworth.

un mom
vrai , un
beaucoup
des gens
soucient

» Je de
de vainc
au Canal
il comme
n'avions
un port d
d'années
peu d'ann
les Zéland
crus d'abo
lieu du m
mention ,
toucha , d
mauwe , l
celui de M
la Baie des
assura qu'i
sur le lieu
de tous les
Reine Cha
Capitaine
pays ; que
encore ,

un moment. Ils formoient quelquefois , il est vrai , un cercle autour d'Omaï , qu'ils aimoient beaucoup ; mais ils écoutoient ses discours comme des gens qui ne comprennent point & qui ne se soucient point de comprendre ce qu'on leur dit.

1777.
Février.

» Je demandai un jour à Taweiharooa combien de vaisseaux pareils aux nôtres avoient abordé au *Canal de la Reine Charlotte* ou aux environs : il commença par nous en indiquer un dont nous n'avions jamais entendu parler , qui relâcha dans un port de la côte Nord-Ouest de *Teeravitte* , peu d'années avant ma première relâche , c'est à dire , peu d'années avant l'arrivée de l'*Endeavour* , que les Zélandois appellent le *Vaisseau de Tupia*. Je crus d'abord qu'il se trompoit sur l'époque & le lieu du mouillage ; que le bâtiment dont il faisoit mention , étoit celui de M. de Surville , qui toucha , dit-on , à la côte Nord-Est d'*Eaheino-mauwe* , la même année que l'*Endeavour* ; ou celui de M. Marion du Fresne , qui relâcha dans la *Baie des Isles* , peu d'années après : mais il nous assura qu'il ne se méprenoit , ni sur l'époque , ni sur le lieu du mouillage , & que le fait étoit connu de tous les Habitans des environs du *Canal de la Reine Charlotte* & de *Teeravitte*. Il ajouta que le Capitaine eut des liaisons avec une femme du pays ; que cette femme en eut un fils qui vivoit encore , & qui étoit à-peu-près de l'âge de

1777.
Février.

Kokoa. Quoique Kokoa ne fût pas encore au monde au temps dont il est ici question, il paroissoit savoir toute l'histoire : Taweiharooa nous apprit de plus, que ce premier vaisseau apporta la maladie vénérienne à la *Nouvelle-Zélande*. Je souhaite que les Navigateurs Européens, qui y ont abordé depuis, n'aient pas à se reprocher également d'avoir laissé un monument si affreux de leur séjour : cette maladie n'y est aujourd'hui que trop connue; ils ne semblent pas néanmoins s'en occuper beaucoup, & ils disent que ses effets ne sont pas actuellement aussi terribles à beaucoup près, qu'ils le furent d'abord: ils font prendre aux malades des bains d'une espèce de vapeur produite par la fumée de quelques plantes qu'ils posent sur des pierres chaudes. Je n'ai pu découvrir s'ils emploient d'autres remèdes (a).

» Je regrettai de n'avoir pas ouï parler de ce vaisseau, tandis que je mouillois dans le canal; Omai nous auroit procuré des informations plus détaillées & plus exactes, & il auroit interrogé des témoins oculaires. Taweiharooa ne favoit

(a) Il est assez singulier que les Zélandois aient imaginé le même remède que les Russes. Des Médecins très-distingués en font beaucoup de cas, & on vient de publier un Ouvrage de M. Sançhès, qui préfère ce traitement à tous les autres.

que

que
bien
son h
d'aprè
vaissea
arrivé
assuré
de la
Zélande
uns des
de l'*Av*
tirent q
de la c
nois ma
cette aff

» La n
ment qu
vaisseau ;
leur avoi
ne l'avoi
l'espèce
» Il no
moins de
Nouvelle
d'une gra
dit des lé
de longue
homme :

Tome

que par ouï-dire, ce qu'il nous raconta; & bien des méprises pouvoient s'être glissées dans son histoire. Je suis persuadé néanmoins que, d'après son témoignage, on peut croire qu'un vaisseau avoit abordé à *Teeravitte* avant mon arrivée sur l'*Endeavour*; car on me l'avoit déjà assuré autrefois. Sur la fin de l'année 1773, lors de la seconde relâche que je fis à la *Nouvelle-Zélande*, durant mon second Voyage, quelques-uns des Naturels à qui je demandai des nouvelles de l'*Aventure*, qui s'étoit séparé de nous, m'avertirent qu'un bâtiment avoit relâché dans le port de la côte *Teeravitte*: je crus que je les comprenois mal, & je ne songeai pas même à vérifier cette assertion.

1777.
Février.

» La maladie vénérienne n'est pas le seul monument qui rappelle aux Zélandois le séjour de ce vaisseau; Taveiharooa nous dit que l'Equipage leur avoit laissé un quadrupède; mais comme il ne l'avoit point vu, nous ne pûmes en connoître l'espece d'après sa description.

» Il nous instruisit d'un autre fait, qui nous laissa moins de doute; il nous assura qu'on trouve à la *Nouvelle-Zélande*, des serpens & des lézards d'une grandeur énorme: d'après ce qu'il nous dit des lézards, ils doivent être de huit pieds de longueur, & aussi gros que le corps d'un homme: il ajouta qu'ils saisissent & dévorent

1777.
Février.

quelquefois les Naturels ; qu'ils se tapissent dans des trous creusés sous terre, & qu'on les y tue en faisant du feu à l'ouverture des terriers. Nous ne pûmes nous méprendre sur l'espèce de l'animal, car il le dessina assez exactement sur le papier : il traça aussi la figure des serpens, afin de nous expliquer sa pensée.

» Quoique la Relation de mes deux premiers Voyages offre un grand nombre de détails sur ce Pays, & sur ses Habitans, on fera sûrement bien aisé de lire les remarques de M. Anderson, qui confirment ou qui corrigent ce que j'ai dit ailleurs. Il m'avoit accompagné trois fois dans le *Canal de la Reine Charlotte*, durant ma seconde expédition ; ainsi, ce qu'on va lire est le résultat des observations des quatre relâches.

» Tous les environs du *Canal de la Reine Charlotte* sont extrêmement montueux ; de grosses collines à sommets émoussés y commencent au bord de la mer. L'œil apperçoit sur les flancs des collines jusqu'à une distance considérable, des vallées, ou plutôt des empreintes des vagues, qui n'ont point de profondeur, & qui, du côté du rivage, aboutissent à une petite anse, dont la greve est de sable ou de caillou. On trouve derrière cette greve un terrain plat de peu d'étendue ; c'est là que les Naturels bâtissent ordinairement leurs cabanes ; la position en est

d'a
offi
em
»
part
& j
end
en
rema
qui
qui
Le t
quart
à de
pieds
»
la fer
collin
d'arbr
seule
une vi
vus, &
ceux d
de la
» La
sûreme

(*) O

d'autant plus commode, que chacune des anses offre un joli ruisseau poissonneux (a), qui a son embouchure dans l'Océan.

1777.
Février.

» Les bases des montagnes, du moins dans la partie qui regarde la côte, sont d'un grès cassant & jaunâtre, qui prend une teinte de bleu aux endroits où il est battu par les flots : il se prolonge en couches horizontales ou obliques ; on y remarque de légères veines de quartz grossier, qui sont peu éloignées les unes des autres, & qui suivent communément la direction du grès. Le terrain ou le sol qui couvre le grès & le quartz, est aussi d'une couleur jaunâtre ; il ressemble à de la marne, & , en général, il a d'un à deux pieds de profondeur.

» L'abondance des productions indique assez la fertilité du sol. Excepté un petit nombre de collines qui sont voisines de la mer, & revêtues d'arbrisseaux, toutes les autres présentent une seule forêt de grands arbres, qui s'élevent avec une vigueur qu'on ne peut imaginer sans les avoir vus, & qui offrent une majestueuse perspective à ceux dont l'esprit fait admirer les grands ouvrages de la nature.

» La température agréable du climat contribue sûrement beaucoup à cette force peu commune

(a) On y trouve de petites truites.

1777. de la végétation. Quoique l'époque de notre
 Février. reîâche répondit au mois d'Août des contrées
 d'Europe, l'air ne fut jamais trop chaud, & le
 thermometre ne monta qu'à 66 degrés (a). Le
 froid de l'hiver est aussi modéré; car au mois de
 Juin 1773, qui correspondoit à notre mois de
 Décembre, le mercure ne tomba pas au-dessous
 de 48 degrés; les arbres conservoient alors leur
 verdure comme en été, & je crois qu'ils gardent
 leur feuillage jusqu'à ce que la seve du printemps
 en pousse un nouveau.

En général, on y jouit d'un beau temps; on
 y souffre quelquefois du vent & de la pluie, mais
 les orages & les pluies ne durent pas plus d'un
 jour, & il ne paroît pas qu'ils soient jamais exces-
 sifs. On n'y trouve point, comme dans les autres
 pays, de vestiges des torrens qui se précipitent des
 collines, & les ruisseaux s'enflent peu, si l'on en
 juge par leurs lits. J'ai relâché quatre fois dans le
Canal de la Reine Charlotte, & j'ai observé que
 les vents du Sud vers la partie de l'Est, sont
 ordinairement modérés & accompagnés d'un ciel
 nébuleux ou de pluie: ceux du Sud-Ouest souf-
 flent avec force, & ils sont aussi accompagnés
 de pluie; mais il est rare qu'ils aient de la durée.

(a) De la division de Fahrenheit, & non pas de celle de Réaumur.

Les v
 & , d
 accor
 cette
 trop
 contr
 bois;
 aux p
 y sero
 y emp
 » L
 font d
 sapins
 même
 baies q
 devant
 nous ti
 une fo
 laission
 ou du
 avoient
 trouvoi
 peu de
 considér
 bois de
 premier
 vergues
 » Les

Les vents du Nord-Ouest sont les plus communs, & , quoique souvent assez forts , un ciel pur les accompagne presque toujours : en un mot, si cette partie de la *Nouvelle-Zélande* n'étoit pas trop montueuse , ce seroit une des plus belles contrées du globe : on couperoit en vain les bois ; les districts défrichés seroient moins propres aux pâturages qu'un terrain plat, & la culture y seroit toujours difficile , car on ne pourroit y employer la charrue.

1777.
Février.

» Les grands arbres qui couvrent les collines, sont de deux especes : les uns, du diametre de nos sapins les plus gros, croissent à-peu-près de la même maniere ; mais les feuilles & les petites baies qu'ils portent sur leurs pointes, ressemblent davantage à celles de l'if : c'est de ceux-là que nous tirions de la biere. Nous donnions d'abord une forte décoction aux feuilles, & nous les laissions ensuite fermenter avec de la thériaque ou du sucre : les hommes de l'Equipage, qui avoient bu de la biere du pin d'*Amerique*, ne la trouvoient guere meilleure. L'autre espece differe peu de l'érable ; elle est souvent d'une grosseur considérable, mais elle ne nous procura que du bois de chauffage ; car elle est, ainsi que la premiere, trop pesante pour des mâts, des vergues, &c.

» Les arbres offrent des especes plus variées sur

1777.
Février.

les petites plaines qui sont derrière les grèves. Nous en distinguâmes deux qui portent un fruit de la grosseur des pommes ; l'un de ces fruits est jaune & appelé *karraca* par les Naturels ; & l'autre est noir , & les Insulaires le nomment *maitao* ; quoique les Zélandois les mangent , quoique nos Matelots les aient imités , leur faveur n'est pas agréable. Le premier fruit croît sur de petits arbres , qui sont toujours en face de la mer ; le second se cueille sur des arbres plus gros , qu'on trouve dans l'intérieur de la forêt , & dont nous coupâmes un grand nombre , afin d'avoir du bois de chauffage.

» Il y a une espèce de *philadelphus* sur les hauteurs qui s'avancent dans la mer : on y apperçoit aussi un arbre qui porte des fleurs ressemblantes à celles du myrte ; ses feuilles tachetées & de forme ronde , ont une odeur désagréable. La décoction des feuilles du *philadelphus* nous tint lieu de thé ; nous le trouvâmes d'un goût & d'une odeur agréables , & on pourroit le substituer au thé qui nous vient de la *Chine* & du *Japon* (a).

» Parmi les plantes qui nous furent utiles , je dois compter le céleri sauvage , très-abondant dans presque toutes les anes , sur-tout lorsque

(a) La planche 22 du second Voyage de Cook représente les feuilles du *philadelphus*.

les N
une a
cochle
qui p
cochle
l'usage
feuille
blanch
on en
avec d
au bou
aux Eq
de la
mangio
apprété
bonnes
nous a
rafraîch
trouve
tures a
Navigat
» Les
sont le
l'ortie,
petit ar
apperço
le berce
françois

les Naturels y ont établi leurs habitations ; & une autre que nous avons coutume d'appeler *cochlearia*, quoiqu'elle differe entièrement de celle qui porte ce nom en *Europe*. Cette espece de *cochlearia* est bien préférable à la nôtre pour l'usage ordinaire , & on peut la reconnoître à ses feuilles dentelées & aux petites grappes de fleurs blanches qu'elle offre à son sommet ; tous les jours on en faisoit cuire, ainsi que du céleri sauvage, avec du froment broyé dans un moulin ; & jointe au bouillon des tablettes, elle ser voit de déjeuner aux Equipages ; on leur en donnoit encore avec de la soupe aux pois pour leur dîner. Nous mangions quelquefois ces plantes en salade, ou apprêtées comme des légumes : elles étoient bonnes de toutes les manieres, & le poisson ne nous ayant jamais manqué, je puis dire que les rafraîchissemens furent peu inférieurs à ceux qu'on trouve dans les relâches célèbres , par les nourritures animales & végétales qu'elles offrent aux Navigateurs.

» Les plantes connues que nous rencontrâmes, sont le liseron ordinaire & grossier, la morelle, l'ortie, (elles ont l'une & l'autre la grosseur d'un petit arbre,) une véronique buissonneuse qu'on apperçoit près de toutes les greves, des chardons, le berceau de la vierge, le vanelloë, le faule françois, l'euphorbia, le bec de-grue, le jonc de-

1777.
Février.

taureau, le lin, la panacée, la morelle ou belle-de-nuit d'*Amerique*, la sanguinaire, des ronces, l'eufraïse & le fenégon; mais elles different toutes de celles que nous voyons en *Europe*; il y a aussi des polypodes, des scolopendres, & environ vingt autres especes de fougères particulieres à la *Nouvelle Zélande*, plusieurs sortes de mouffes rares & propres à ce pays, outre un grand nombre de plantes, dont les usages ne sont pas encore connus, & dont on ne peut donner la description que dans un livre de Botanique.

» L'une de ces dernières mérite cependant que j'en fasse ici mention; car les Naturels en tirent leurs vêtements, & elle produit un lin foyeux, plus beau que celui d'*Angleterre*, & vrai-semblablement au moins aussi fort: elle croît par-tout aux environs de la mer & en quelques endroits assez avant sur les collines: elle forme des faisceaux ou des touffes; elle a des feuilles qui ressemblent à des joncs: elle porte, sur une longue tige, des fleurs jaunâtres, qui sont remplacées par une cosse ronde, remplie de graines noires, petites & lustrées. Il y a de plus, une espece très-abondante de poivre-long, qui possède foiblement cette saveur aromatique, pour laquelle on estime le poivre. On rencontre fréquemment dans les bois, un arbre, qui de loin ressemble au

palmier ;
à mesure
arbres &
à l'époque
qu'en gé
recueilli d
l'un des a
baies roug
il croît au
l'autre, d
absolument

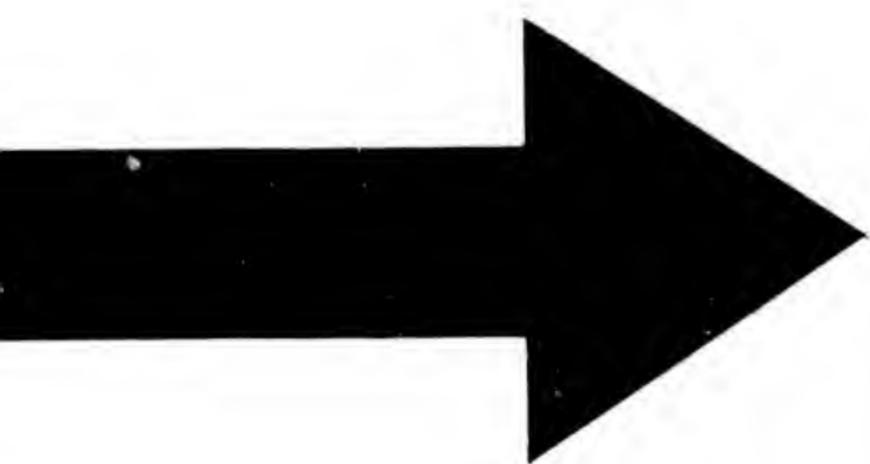
» Il y a
production
toujours p
quoiqu'il s
terre est c
grimpantes
pénibles, c
même place
nécessaire
sonnes. Vo
perroquets
les perroqu
pigeons ran
ventre, &
bec & les
especes de
notre couc

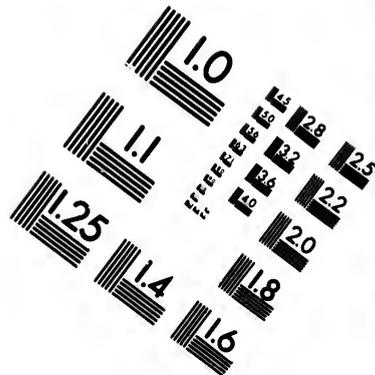
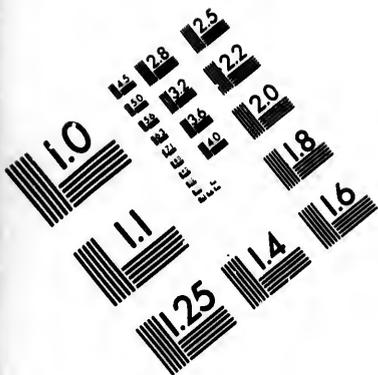
palmier ; mais dont on apperçoit la différence à mesure qu'on en approche. La plupart des arbres & des plantes avoient perdu leurs fleurs à l'époque de notre relâche, & nous reconnûmes qu'en général, ils portent des baies ; j'en ai recueilli des échantillons au moins de trente sortes : l'un des arbrisseaux en particulier, produit des baies rouges ; il approche beaucoup du liseron, il croît autour des arbres, & s'étend de l'un à l'autre, de maniere à rendre les bois presque absolument impénétrables.

» Il y a beaucoup d'oiseaux, & , ainsi que les productions végétales, leurs especes sont presque toujours particulieres à la *Nouvelle - Zélande* : quoiqu'il soit difficile de les suivre, parce que la terre est couverte de sous-bois & de plantes grimpantes qui rendent les promenades très-pénibles, cependant un homme qui se tient à la même place, peut en tuer dans un jour la quantité nécessaire à la nourriture de sept ou huit personnes. Voici les noms des principaux : les gros perroquets bruns à tête blanche ou grisâtre ; les perroquets verts au front rouge ; les gros pigeons ramiers, bruns sur le dos, blancs au ventre, & verts dans le reste du corps, avec le bec & les pieds rouges : on y trouve deux especes de coucous ; la premiere aussi grosse que notre coucou ordinaire, est de couleur brune,

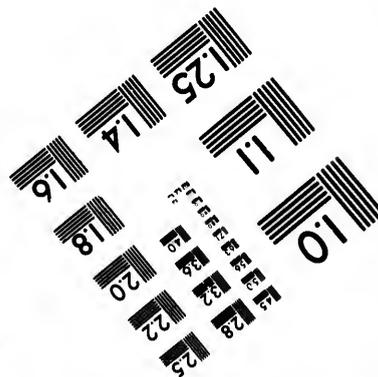
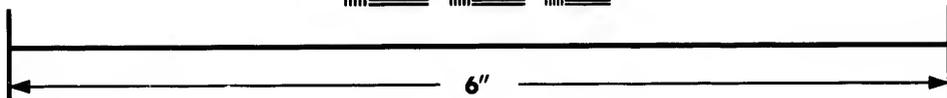
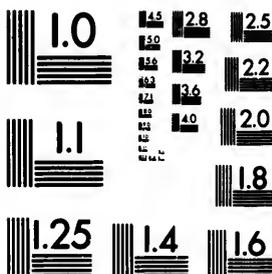
1777.
Février







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
16 32 22
18 20
18

10
01

1777.
Février.

tachetée de noir ; la seconde aussi petite qu'un moineau , est d'un vert éclatant au-dessus , & agréablement ondoyée d'or , de vert , de brun & de blanc au-dessous : l'une & l'autre sont rares. Les oiseaux dont je vais parler , sont plus abondans ; l'un d'eux , qui est noir avec des teintes verdâtres , se fait remarquer par une touffe de plumes blanches & bouclées , qu'il porte sous la gorge , & nous l'appelions le *Poy* : on en trouve un second plus petit , noir , qui a le dos & les ailes brunes , & deux ongles au-dessous de la racine du bec ; nous lui donnâmes le nom de *petit oiseau à cordon* , pour le distinguer d'une autre espèce de la grosseur du pigeon ordinaire , que nous appelâmes le *grand oiseau à cordon* : celui-ci a deux larges membranes , jaunes & pourpres à la racine du bec ; il est noir ou plutôt bleu , & il ne ressemble point au *petit oiseau à cordon* ; il a la racine du bec épaisse , courte , crochue & d'une forme peu commune. On voit beaucoup de gros-becs , de la grandeur d'une grive , de couleur brune avec une queue rougeâtre. Il ne faut pas oublier un petit oiseau verdâtre , qui est presque le seul chantant , mais qui suffit pour produire des sons si mélodieux , & si variés , que nous nous croyions environnés de cent espèces différentes d'oiseaux , lorsqu'il faisoit entendre son ramage près de nous : d'après cette

propriété
Moqueur
plus petit
à notre
peu fau
le nôtre
rouge-g
second p
remarque
sa longu
qui gazo
des mart
de nos m
moins jo
» On r
mer noire
couleur d
sont tach
supérieure
de vert. Il
oiseaux d
nigauds pl
au-dessous
ils se perc
douzaine à
d'ailleurs v
des hérons
des canard

propriété singulière, nous l'avons nommé le *Moqueur*. Il y a d'ailleurs trois ou quatre oiseaux plus petits; l'un de ceux-ci ressemble exactement à notre rouge-gorge, par sa figure & ses mœurs peu sauvages; mais il est noir dans les parties où le nôtre est brun, & blanc aux endroits où le rouge-gorge d'Angleterre est rouge. Il y en a un second peu différent, mais plus petit; on en remarque un troisième, qui déploie en éventail sa longue queue à mesure qu'il s'approche, & qui gazouille quand il est perché. On aperçoit des martins-pêcheurs à-peu-près de la grosseur de nos martins-pêcheurs, mais leur plumage est moins joli, & ils sont rares.

» On rencontre autour des rochers des pies de mer noires à bec rouge, & des nigauds huppés, couleur de plomb, dont les ailes & les épaules sont tachetées de noir; & le reste de la partie supérieure du corps, d'un noir velouté nuancé de vert. Il nous arriva fréquemment de tuer des oiseaux de ces deux espèces, ainsi que d'autres nigauds plus communs, noirs au-dessus & blancs au-dessous, qui font leurs nids sur des arbres où ils se perchent de temps en temps, plus d'une douzaine à la fois. Les environs de la côte offrent d'ailleurs un petit nombre de goëlands de mer, des hérons, blancs quelquefois, mais rarement, des canards sauvages, un petit pluvier de sable,

1777.
Février.

1777.
Février.

& des alouettes de terre : on voit aussi se promener sur le canal un assez grand nombre de pingouins noirs dans la partie supérieure du corps, blancs sur le ventre : une foule de plongeurs noirs nagent autour du même canal. Nous tuâmes deux ou trois râles, bruns ou jaunâtres, nuancés de noir, qui vivent aux environs des ruisseaux, & qui sont presque aussi gros qu'une volaille ordinaire. J'ajouterai à cette liste, une seule bécassine que nous tirâmes, & qui diffère peu de celles d'*Europe* : nous ne vîmes pas d'autre gibier.

» En jetant la seine, nous prîmes des mulets & des poissons éléphants, avec quelques soles & des carrelets ; mais les Naturels nous vendirent sur-tout une espèce de brême de mer, qui est couleur d'argent, & qui a une tache noire sur le cou ; de grosses congres, & un poisson qui ressemble beaucoup à la *lune*, mais qui pèse cinq, six ou sept livres : il est noirâtre, il a le bec épais, & les Habitans du pays le nomment *Mogge*. Nous prîmes le plus communément à l'hameçon & à la ligne un poisson noirâtre de la grosseur d'une merlus, & un autre de la même grandeur, rougeâtre & qui avoit un peu de barbe ; nous appelâmes celui-ci *Promeneur de nuit*, parce que nous le prenions pendant la nuit ; une espèce de petit saumon, de *gurnard*, de la

raie &
temps
apporter
espèce
des *leath*
de la fo
noire, s
ses nage
aux extr
dernier,
parce qu
à manger
poisson r
» Les
d'excellent
pas comm
gueur : i
le fable
endroits,
savour. J'
de coquill
de très-b
coquillage
production
mer, &c
Nouvelle-
des écriv
celle de n

raie & des nourrices, tomberent de temps-en-temps dans nos filets ; & les Zélandois nous apportèrent quelquefois de *Paracutas*, une petite espece de maquereau, des poissons perroquets ; des *leather jackets*, & un autre très-rare, presque de la forme d'un dauphin ; il est de couleur noire, ses mandibules sont fortes & osseuses, & ses nageoires de derriere s'allongent beaucoup aux extrémités. Tous ces poissons, excepté le dernier, sur lequel nous ne pouvons rien dire, parce que nous ne le goûtâmes pas, sont bons à manger ; mais le *mogge*, le petit faumon & le poisson noirâtre sont supérieurs aux autres.

» Les rochers offrent une quantité considérable d'excellentes moules ; on en trouve une qui n'est pas commune, & qui a plus d'un pied de longueur : il y a aussi des petoncles enterrées dans le sable des petites greves ; & en quelques endroits, des huîtres très-petites & d'une bonne faveur. J'ai remarqué dix ou douze autres especes de coquillages, des limaces de mer, des lépas & de très-belles oreilles de mer. J'ai vu aussi un coquillage qui s'attache aux plantes, d'autres productions marines, telles que les étoiles de mer, &c. dont plusieurs sont particulieres à la *Nouvelle-Zélande*. Les Naturels nous vendirent des écrevisses de mer, dont la grandeur égaloit celle de nos hommars les plus gros, & des seches.

1777.
Février.

1777.
Février.

» Les insectes sont très-rares, nous ne vîmes que deux especes de mouches-dragon, quelques papillons, de petites sauterelles, diverses araignées, de petites fourmis noires, & une multitude de mouches-scorpion, dont le bourdonnement se faisoit entendre par-tout au milieu des bois: la mouche de sable, très-nombreuse & presque aussi incommodé que la mousquite, est le seul insecte mal-faisant.

» Nous n'avons point apperçu de reptiles, si ce n'est deux ou trois especes de petits lézards qui ne font point de mal.

» Il est singulier que sur une Isle aussi étendue, on ne rencontre d'autres quadrupedes qu'un petit nombre de rats, & une especes de chien-renard qui vit dans l'état de domesticité.

» Le regne minéral n'offre rien qui soit digne d'être cité, si on excepte un jaspe vert, ou une pierre-serpentine, dont les Zélandois font leurs outils & leurs ornemens. Ils estiment beaucoup cette substance, & ils ont sur sa formation des idées superstitieuses, qu'il nous fut impossible de comprendre. Ils disent qu'on la trouve dans une grande riviere, ou dans un grand lac situé bien loin au Sud. Il nous parut, d'après leur témoignage, qu'on l'y rencontre en couches peu épaisses, ou peut-être en morceaux détachés, comme nos pierres à fusil. Nous en achetâmes

un mo
d'un pi
d'épaiss
d'un m

» Les
naire de
pas auff
bras, de
être de

temps, d
du pays

d'exercic

& bien
souffre n

uns d'en
& des r

eussent d

» La c
assez fon

leurs tra

quelques

ont en gé

& le nez

ne font

aplati co

souviens

aquilin. L

blanches d

un morceau d'environ dix-huit pouces de long, d'un pied de large, & de près de deux pouces d'épaisseur; encore sembloit-il être le fragment d'un morceau plus considérable.

» Les Naturels n'excedent pas la stature ordinaire des Européens, & en général ils ne sont pas aussi bien faits, sur-tout dans la partie des bras, des jambes & des cuisses. Cela vient peut-être de ce qu'ils demeurent accroupis trop longtemps, & de ce que les collines & les montagnes du pays les empêchent de se livrer au genre d'exercice, qui contribue à rendre le corps droit & bien proportionné. Cette dernière remarque souffre néanmoins plusieurs exceptions; quelques-uns d'entre eux présentent une très-belle taille & des muscles forts; mais j'en ai vu peu qui eussent de l'embonpoint.

» La couleur de leur peau varie, depuis le noir assez foncé, jusqu'à une teinte jaunâtre ou olive; leurs traits ne sont pas non plus uniformes; quelques-uns ressemblent à des Européens. Ils ont en général le visage rond, les lèvres pleines, & le nez épaté vers la pointe, mais leurs lèvres ne sont pas grosses, & leur nez n'est point aplati comme celui des Negres; je ne me souviens pas d'avoir vu un nez véritablement aquilin. Leurs dents sont d'une largeur ordinaire, blanches & bien rangées; ils ont les yeux grands

1777.
Février.

1777.
Février.

& d'une extrême mobilité. Leur chevelure est noire, droite & forte, communément coupée sur le derriere de la tête, & relevée en touffe sur le crâne. Celle de quelques-uns boucle naturellement, & on rencontre des cheveux châtains. En général, la physionomie des jeunes gens est ouverte & assurée; mais celle de la plupart des hommes d'un âge mûr, est sérieuse; elle annonce assez souvent de la mauvaise humeur & de la réserve, sur-tout s'ils sont étrangers. La taille des femmes est plus petite que celle des hommes, mais leur forme ou leurs traits ne sont guere plus gracieux.

» Le vêtement des deux sexes est le même; les hommes & les femmes se couvrent d'une piece d'étoffe qui a environ cinq pieds de long & quatre de large. Ils la fabriquent avec le lin soyeux dont j'ai parlé. C'est la plus importante & la plus compliquée de leurs Manufactures, quoiqu'elle ne consiste que dans une multitude de nœuds: afin d'embellir cet habit, ils y mettent des morceaux de peau de chien, ou ils en façonnent le tissu en compartimens. Deux coins de la piece d'étoffe passent sur les épaules, & s'attachent sur la poitrine, avec le reste qui couvre le corps: une ceinture de natte tient le vêtement assujetti autour du ventre; l'étoffe est quelquefois chargée de peau de chien ou de grandes

grand
avec
manie
sur ce
dent
plus
de la r
corde
frange
milieu
qu'ils
la côte
grises,
tion du
» Ils
peignes
fibres d
femmes
percées
de jaspe
ils peuv
en peti
inférieur
jamais v
une bag
servoit à
mais ils
» Le v
Tome

grandes plumes d'oiseaux, qui paroissent tissées avec le lin : ils ne se couvrent pas d'une autre manière. Un grand nombre d'entre eux portent sur ce premier vêtement, des nattes qui descendent des épaules aux talons ; mais le manteau le plus ordinaire, est un chapelet de cette plante, de la nature des joncs, dont j'ai fait mention. La corde du chapelet se place autour du cou, & les franges des joncs tombent de tous côtés jusqu'au milieu des cuisses : lorsqu'ils ont ce manteau & qu'ils se tiennent assis dans leurs pirogues ou sur la côte, on les prendroit pour de grosses pierres grises, si leurs têtes noires ne fixoient pas l'attention du spectateur.

» Ils ornent leurs cheveux de plumes, ou de peignes d'os & de bois garnis de perles, ou de fibres de plantes entrelacées. Les hommes & les femmes suspendent à leurs oreilles, qui sont percées ou plutôt fendues, de petits morceaux de jaspe, d'étoffe ou de grains de verre, quand ils peuvent s'en procurer. Quelques-uns, mais en petit nombre, ont un trou dans la partie inférieure du cartilage du nez. Nous n'y avons jamais vu de parure ; l'un des Zélandois y passa une baguette, afin de nous montrer que le trou servoit à cet usage. Ils laissent croître leur barbe, mais ils aimoient beaucoup à la faire raser.

» Le visage de quelques-uns est piqueté ; on

Tome XXII.

I

1777.
Février.

1777.
Février.

y voit des lignes spirales & d'autres desseins de couleur noire ou bleu foncé ; mais nous ne savons pas si c'est un caprice de leur vanité ou une marque particuliere de distinction : les femmes ne sont piquetées que sur les levres ou sur quelques parties du menton. Les deux sexes enduisent souvent leur visage & leur tête d'une peinture rouge qui paroît être de l'ocre martial mêlé avec de la graisse ; les femmes portent quelquefois autour du cou des dents de requin ou de longs grains, qui nous parurent être des os de la cuisse d'un petit oiseau, taillés sous cette forme, ou un coquillage étranger du pays : un petit nombre d'entre elles avoient des tabliers triangulaires, ornés de plumes de perroquet, ou de morceaux de nacre de perle, & garnis d'une double & d'une triple rangée de cordes pour les attacher. J'ai apperçu des chapeaux ou des bonnets de plumes d'oiseaux, qu'on peut regarder comme une invention de leur goût pour la parure, car ils ne sont pas dans l'usage de se couvrir la tête.

» Ils habitent les bords des petites anses dont j'ai fait la description plus haut. Ils y vivent en communauté, au nombre de quarante ou cinquante : les familles sont quelquefois séparées les unes des autres : mais, dans ce dernier cas, leurs cabanes, en général très-mauvaises, se trouvent

contig
à peu
& six
la for
charpe
régular
attaché
grosses
la pour
gros jo
se trou
maniere
un peti
par où
ses gen
beaucou
l'évapor
point d'
pas dan
qu'elle
personne
petites
quatre p
vent &
mauvaise
» Un p
lesquels
pêche, &

contiguës. La meilleure hutte que j'ai vue, avoit à peu-près trente pieds de long, quinze de large & six de haut, & elle étoit bâtie exactement sur la forme des granges de nos campagnes; la charpente de l'intérieur avoit de la force & de la régularité; des rameaux d'osier tenoient solidement attachées les parties qui étoient alternativement grosses & petites, & peintes en rouge & en noir: la poutre du faite me parut assez forte, & les gros joncs qui composoient le dedans de la toiture se trouvoient rangés parallèlement & d'une manière très-soignée: l'une des extrémités offroit un petit trou carré qui servoit de porte, mais par où l'on ne pouvoit entrer qu'en rampant sur ses genoux, & près de celui-là, un second beaucoup plus petit, qui sembloit destiné à l'évaporation de la fumée; car je n'aperçus point d'autre soupirail: je jugeai qu'il n'y avoit pas dans le pays de meilleure habitation, & qu'elle étoit occupée par un des principaux personnages. La plupart des autres étoient plus petites de moitié; elles excédoient rarement quatre pieds de hauteur; elles garantissoient du vent & de la pluie, mais leur construction étoit mauvaise.

» Un petit nombre de paniers ou de sacs, dans lesquels les Naturels mettent leurs hameçons de pêche, & d'autres bagatelles en-formoient tout

 1777.
 Février.

1777.
Février.

l'ameublement. Les Zélandois s'y tiennent assis autour du feu; il est probable qu'ils y dorment aussi, sans autre couverture que celle qu'ils portent durant le jour, peut-être même la quittent-ils la nuit, car il faut peu de monde pour échauffer des huttes aussi étroites.

» Ils tirent de la pêche, la plus grande partie de leur subsistance; ils emploient des filets de différentes espèces & des hameçons de bois, dont la pointe est garnie d'un os aiguilé, mais d'une forme si bizarre qu'un étranger les juge d'abord peu propres à l'usage auquel ils sont destinés. Il paroît qu'ils changent de domicile, lorsque le poisson devient rare ou lorsqu'une raison quelconque les dégoûte de l'endroit où ils sont établis; nous vîmes en effet des habitations dans des cantons, où il n'y en avoit point durant le second Voyage de M. Cook, & même celles que nous rencontrâmes alors, étoient désertes.

» Leurs pirogues sont bien faites; les bordages sont élevés les uns sur les autres, & attachés avec de fortes baguettes d'osier; afin de prévenir les voies d'eau, ils revêtissent les coutures de longues lattes: quelques-unes ont cinquante pieds de longueur, & elles sont si larges, qu'on peut les manoeuvrer sans balancier; mais les plus petites en ont ordinairement un. Souvent ils en réunissent deux à l'aide d'un radeau; c'est ce

que ne
portent
davanta
tête aff
cette fi
une vic
pagaies
étroites
qu'ils r
très-vîte
une nat
la plus l
» Ils
poissons
au four;
Ils cuisen
la tige d'
qu'ils cre
racines &
rieur une
à de la po
ferme. Ils
fougere p
pain, car
des quant
ils emmen
beaucoup
ce qu'elle

que nous appelions les doubles pirogues : elles portent de cinq à trente hommes, & quelquefois davantage : on y voit fréquemment une grosse tête assez bien sculptée & chargée de peinture ; cette figure semble représenter un homme à qui une violente colere donne des contorsions ; les pagaies sont longues de quatre ou cinq pieds, étroites, & elles se terminent en pointe : lorsqu'ils rament en mesure, la pirogue marche très-vîte : la voile, qu'ils déploient rarement, est une natte de forme triangulaire, dont la partie la plus large est placée au haut du mât.

» Ils n'ont d'autre maniere d'apprêter leurs poissons, que de les rôtir, ou plutôt de les cuire au four ; car ils ne savent pas les faire bouillir. Ils cuisent de même des racines & une partie de la tige d'une grande fougere, dans un gros trou qu'ils creusent en terre : ils fendent ensuite ces racines & ces tiges, & ils trouvent dans l'intérieur une belle substance gélatineuse qui ressemble à de la poudre de sagou bouillie, & qui est plus ferme. Ils mangent aussi une seconde racine de fougere plus petite, qui paroît leur tenir lieu de pain, car ils la sechent, & ils l'emportent avec des quantités considérables de poissons secs, quand ils emmencent leurs familles, ou qu'ils s'éloignent beaucoup de leurs habitations : ils la battent jusqu'à ce qu'elle soit un peu amollie, ils la mâchent

1777.
Février.

alors , ils rejettent les grosses fibres , & le reste a une faveur douce & farineuse , qui n'est point du tout désagréable.

» Lorsqu'ils n'osent point aller en mer , ou peut-être dans les temps où ils ne se soucient point de poisson , ils mangent des moules & des oreilles de mer ; ils déposent les coquilles près de leurs cabanes , & elles y forment de grands tas. Ils viennent à bout quelquefois de tuer des râles , des pinguis & des nigauds , qui servent à varier leur nourriture. Ils élèvent d'ailleurs un nombre considérable de chiens pour les tuer un jour ; mais on ne peut regarder le chien comme un article principal de leur régime diététique. Comme il n'y a pas à la *Nouvelle - Zélande* la moindre trace de culture , il résulte de ces observations , que les Naturels n'ont guere d'autres ressources pour subsister , que la mer , laquelle est à la vérité très - prodigue en leur faveur.

» Leur corps étant couvert de graisse , & leurs habits n'étant jamais lavés , ils exhérent une odeur désagréable , & leurs repas sont aussi mal-propres que leurs personnes. Nous les avons vus manger la vermine qui est assez abondante sur leur tête.

» Ils buvoient de l'huile avec une extrême avidité. Lorsqu'on fondit aux tentes la graisse rance des veaux marins que nous gardions depuis

près de
chaudie
friandis
conten
lerent
meches
Van-D
Habitan
pain ,
d'une r
offrions
ture , il
doit pas
leur fen
choses c
avec un

» Ils p
& d'adr
des peup
civilisati
liques ,
armes ;
la force
Leur pri
& il est
cette pie
j'ai déjà
pierre no

près de deux mois, ils se presserent autour des chaudières, comme des enfans qui voient des friandises, & , à bord du vaisseau, ils ne se contenterent pas de vider les lampes, ils avalerent encore les meches, & la partie de ces meches qui étoit enflammée. Quoique la Terre *Van-Diemen* semble offrir peu de subsistance, ses Habitans ne voulurent pas même goûter notre pain, au-lieu que les Zélandois le mangerent d'une maniere très-vorace; si nous leur en offrions des morceaux qui tomboient en pourriture, ils se montreroient également avides. On ne doit pas expliquer ces faits par la grossièreté de leur sens du goût, car je leur ai vu flairer des choses que nous mangions, & les jeter ensuite avec un dégoût marqué.

1777.
Février.

» Ils paroissent avoir autant d'esprit d'invention & d'adresse dans la main-d'œuvre, qu'aucune des peuplades qui se trouvent au même point de civilisation, car ils font, sans instrumens métalliques, leurs meubles, leurs vêtemens & leurs armes; leurs ouvrages ont de l'élégance & de la force, & ils sont de plus très-commodes. Leur principal outil a la forme de nos doloires, & il est, ainsi que le ciseau & la gouge, de cette pierre serpentine verte ou de ce jaspe dont j'ai déjà parlé: ils ont quelques outils d'une pierre noire, polie & très-solide. Ils excellent

1777.
Février.

sur-tout dans la sculpture , & ils en mettent sur chacun de leurs meubles. L'avant de leurs pirogues en particulier , en offre de temps-en-temps qui annonce un bon goût de dessein , une application & une patience extraordinaires ; leurs cordages de pêches sont aussi forts & aussi bien faits que les nôtres , & leurs filets égaloient en beauté ceux de nos vaisseaux. La fabrique de leurs outils est ce qui doit leur coûter le plus de peine , car la pierre en est extrêmement dure , & nous conjecturâmes que pour la façonner , ils la frottent toujours sur une autre , & que cette opération est bien longue. Une coquille , un morceau de pierre-à-fusil ou de jaspe leur tient lieu de couteau : ils ne connoissent d'autre vrille qu'une dent de requin fixée à une piece de bois : ils ont de petites scies ; ce sont des dents de poissons découpées en pointes saillantes , qu'ils attachent à la partie convexe d'un morceau de bois proprement sculpté ; ils nous dirent qu'ils s'en servent seulement pour diviser les corps de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles.

» Il n'y a pas sur le globe de peuplade plus sensible aux injures & plus disposée à la vengeance : ils sont d'ailleurs insolens lorsqu'ils ne craignent pas d'être punis ; & ce défaut est si contraire à l'esprit de la véritable bravoure , qu'on doit peut-être regarder leur ardeur à venger une

injur
plutô
sôup
ils ne
ils se
pour
étoit
voler
ont la
verts
beauc
voir
nous
toient
nous a
» C
vices
subord
peu de
les dél
s'étend
se réu
commu
choisiss
plus de
ment i
mais d
fussent

injure ; comme l'effet d'un caractère féroce ,
plutôt que d'une grande valeur : ils paroissent aussi
suspçonneux & défians : dans leur première visite ,
ils ne venoient jamais à la hanche des vaisseaux ,
ils se tenoient sur leurs pirogues à quelque distance ,
pour observer nos mouvemens , ou délibérer s'il
étoit convenable d'exposer leurs personnes. Ils
volent tout ce qui leur tombe sous la main , s'ils
ont la plus légère espérance de n'être pas décou-
verts , & je suis persuadé , qu'ils se permettoient
beaucoup de friponneries , s'ils croyoient pou-
voir les faire en sûreté ; car ils ne vouloient pas
nous laisser examiner les choses qu'ils nous appor-
toient , & ils se réjouissoient lorsqu'ils croyoient
nous avoir trompés.

» On doit s'attendre à quelques-uns de ces
vices parmi des peuplades , où il y a peu de
subordination , & où par conséquent on trouve
peu de lois , si même on y en trouve pour punir
les délits. L'autorité d'aucun Zélandois ne paroît
s'étendre au-delà de sa famille , & lorsqu'ils
se réunissent afin de travailler à leur défense
commune , ou d'après un autre dessein , ils
choisissent pour Chefs ceux qui montrent le
plus de courage ou de prudence. J'ignore com-
ment ils terminent leurs querelles particulières ;
mais dans celles que j'ai vues , quoiqu'elles
fussent de peu d'importance , ils se montrèrent

1777.
Février.

très-bruyans, & ils se livrerent à beaucoup de désordres.

1777.
Février.

» Les diverses Tribus sont souvent en querelle, ou plutôt elles y sont toujours; car la multitude de leurs armes & leur dextérité à s'en servir, annoncent que la guerre les occupe principalement : ces armes sont des piques, des *patoos*, des hallebardes & quelquefois des pierres. Les piques sont d'un bois très-dur; leur longueur varie de cinq à vingt & même trente pieds; ils lancent les plus courtes comme des dards. Le *patoos* ou *l'emeeté* a la forme d'une ellipse; sa longueur est d'environ dix-huit pouces; il a un manche de bois, de pierre, d'os ou de jaspe vert, & c'est l'arme sur laquelle ils comptent le plus dans les batailles. La hallebarde, ou la longue massue, a cinq ou six pieds de longueur; l'une de ses extrémités se termine en pointe & offre une tête sculptée; l'autre est large ou aplatie, & elle présente des bords tranchans.

» Avant de commencer l'action, ils entonnent une chanson guerrière; & ils observent tous la mesure la plus exacte; leur colere arrive bientôt au dernier degré de la fureur & de la frénésie; ils font des contorsions horribles de l'œil, de la bouche & de la langue, afin d'inspirer de la terreur à leurs ennemis; on les prendroit pour des démons plutôt que pour des hommes, & cet

affre
trépi
més.
plus
coup
mém
rôti,
avec
»
capal
féra
Tribu
de le
sensib
des
leurs
sont
le. fro
morc
d'où
leurs
auxq
mett
& ils
ceux
paro
dont
long

affreux spectacle glaceroit presque d'effroi d'intrépides guerriers qui n'y feroient pas accoutumés. Ils ont une autre habitude plus horrible & plus déshonorante pour la nature humaine ; ils coupent en morceaux un ennemi vaincu lors même qu'il n'est pas encore mort, & après l'avoir rôti, ils le mangent, non avec répugnance, mais avec une satisfaction extrême.

» On est tenté de croire que des hommes capables de pareils excès, n'ont aucune commiseration ou aucun attachement pour ceux de leur Tribu : cependant on les voit déplorer la perte de leurs amis d'une manière qui suppose de la sensibilité. Les hommes & les femmes poussent des cris attendrissans, lorsque leurs parens ou leurs amis ont été tués dans les batailles, ou sont morts d'une autre manière : ils se découpent le front & les joues avec des coquilles & des morceaux de pierre ; ils se font de larges blessures, d'où le sang sort à gros bouillon & se mêle à leurs larmes : ils taillent ensuite des pierres vertes, auxquelles ils donnent une figure humaine ; ils mettent à cette figure des yeux de nacre de perle, & ils la portent à leur cou, pour se souvenir de ceux qui leur étoient chers. Leurs affections paroissent si fortes, qu'au retour de leurs amis, dont l'absence n'a pas été quelquefois bien longue, ils se découpent également le visage,

1777.
Février.

_____ & pouffent dans leur transport de joie , des cris
 1777. frénétiques.
 Février.

» Les enfans font accoutumés de bonne heure à toutes les pratiques bonnes ou mauvaises de leurs peres : un petit garçon ou une petite fille de neuf à dix ans , fait les mouvemens , les contorsions & les gestes , par lesquels les Zélandois plus âgés inspirent de la terreur à leurs ennemis : il chante la chanson de guerre , & il observe très-exactement la mesure.

» Les Zélandois chantent sur des airs qui ont une forte de mélodie , les traditions de leurs aïeux , leurs batailles , leurs victoires , & même des sujets assez indifférens. Ils sont passionnés pour cet amusement , & la plus grande partie de leur temps y est employée : ils passent aussi plusieurs heures de la journée à jouer de la flûte.

» Quoique leur prononciation soit souvent gutturale , leur langue est bien loin d'être dure ou désagréable , & si nous pouvons établir ici une opinion d'après la mélodie de quelques-uns de leurs chants , l'idiome de la *Nouvelle-Zélande* a certainement une grande partie des qualités qui rendent les langues harmonieuses : il est assez étendu ; on imagine bien toutefois qu'on le trouvera pauvre , si on le compare à nos langues d'*Europe* , qui doivent leur perfection à une longue suite de travaux. J'ai rassemblé une quantité

confic
 de M
 étudié
 Isles d
 manie
 blanche
 le mêm
 ont d
 trouve
 bulaire

(a) V
 de l'origi
 de l'origi

confidérable de mots durant le second Voyage de M. Cook & durant celui-ci ; & , comme j'ai étudié avec le même soin les idiomes des autres Isles de la Mer du Sud , il m'est démontré de la manière la plus complète , qu'ils ont une ressemblance singulière , ou plutôt que le fond en est le même. Les Relations des deux premiers Voyages ont déjà fait cette remarque (a). Le Lecteur trouvera dans la grande Relation un petit vocabulaire de la langue de la *Nouvelle-Zélande* «.

1777.
Février.

(a) Voyez la collection de Hawkesworth , pag. 474 & 475 de l'original , & le second Voyage de Cook , tom. II , pag. 354 de l'original.





LIVRE SECOND.

Opérations du Voyage depuis le départ de la NOUVELLE-ZÉLANDE, jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux à O-TAITI, ou aux ISLES DE LA SOCIÉTÉ.

LES deux Vaisseaux partirent de la *Nouvelle-Zélande* le 25 Février 1777. Dès qu'ils eurent perdu la côte de vue, le mal de mer inspira des réflexions tristes aux deux Zélandois qu'emmenoit Omai; ils se repentirent beaucoup de leur démarche: M. Cook leur donna toutes les consolations, & tous les encouragemens qu'il put imaginer, & ce fut inutilement; ils pleurerent en public & en particulier; ils déplorèrent leur sottise dans une espece de chanson, dont plusieurs mots faisoient l'éloge de leur pays, & des peuplades dont ils se trouvoient à jamais séparés. Leur douleur fut assez longue; mais le mal de mer les quitta enfin, & leur émotion diminua. Leurs lamentations devinrent moins fréquentes, & ils finirent par n'en plus avoir. Ils oublièrent peu-à-peu la *Nouvelle-Zélande* & leurs amis, & ils parurent aussi fermement attachés aux Equipages, que s'ils étoient nés en *Angleterre*.

1777.
25 Fév.

M.
se prop
il ne p
cette t
les qu
déposer
cette r
autre m
à la céle
& nous
aux *Iste*
Le v
Sud-Est,
mais con
à l'Est-N
& quelq
rance de
du Sud,
peu en
éprouvé
continue
» J'éto
risques;
objet de
rendre à
falloit ab
Zélande
ne fût p

M. Cook, en partant de la *Nouvelle-Zélande*, se proposoit d'arriver le plutôt possible à *O-Taïti*; il ne pouvoit espérer aucune découverte dans cette traversée qu'il avoit faite tant de fois; les quadrupèdes & les animaux qu'il vouloit déposer aux *Isles de la Société*, l'obligèrent à faire cette route le plus promptement possible; un autre motif plus important encore le déterminoit à la célérité, mais il fut contrarié par les vents, & nous le verrons bientôt relâcher malgré lui aux *Isles des Amis*.

1777.
Mars.

Le vent ayant fraîchi dans la partie de l'Est-Sud-Est, le 17 Mars, il remit le cap au Nord-Est; mais comme le vent fautoit souvent à l'Est, & à l'Est-Nord-Est, il ne put marcher qu'au Nord, & quelquefois même à l'Ouest du Nord. L'espérance de le voir prendre davantage dans la partie du Sud, ou de rencontrer celui de l'Ouest, un peu en dehors des Tropiques, ainsi qu'il l'avoit éprouvé dans ses autres Voyages, l'excita à continuer cette route.

» J'étois obligé, dit-il, de courir tous les risques; car, pour remplir cette année le principal objet de mon expédition, c'est-à-dire, pour me rendre à la côte septentrionale de l'*Amérique*, il falloit absolument que ma traversée de la *Nouvelle-Zélande* à *O-Taïti*, ou aux *Isles de la Société*, ne fût pas longue «.

1777.
Mars.

Le vent demeura fixé invariablement à l'Est-Sud-Est, & il ne s'en écarta pas de plus de deux points de l'un ou l'autre côté; il fut aussi très-foible, en sorte que les vaisseaux ne passerent le Tropique que le 27 : ils n'étoient alors qu'à 201^d 23' de longitude Orientale, ou 9 degrés à l'Ouest du Port, vers lequel ils marchaient.

29. Le 29 à dix heures du matin, la *Découverte* avertit par un signal qu'elle voyoit une terre; on reconnut bientôt que c'étoit une Isle de peu d'étendue.

30. M. Cook attaqua la partie sous le vent de la côte Occidentale le lendemain à la pointe du jour. Le ressac (*a*) qui battoit par-tout avec violence la côte Sud, & le récif qui l'entournoit, lui firent juger qu'il étoit impossible de mouiller ou de débarquer sur la bande Méridionale. Il ne débarqua point sur cette Isle, mais il eut des entrevues avec les Habitans, & nous allons les laisser parler.

Remarques sur l'Isle de Mangeea & sur ses Habitans.

» NOUS vîmes, dit-il, sur une pointe que nous avions déjà dépassée, plusieurs Naturels qui se mirent dans la mer pour se rendre sur le récif,

(*a*) M. Marsden, *Histoire de Sumatra*, pag. 29 & 32, indique une cause très-ingénieuse & très-satisfaisante du ressac.

où

où ils
virent
marcher
différents
se rassembler
& ils
comme
» A
de la p
près de
lunettes
greve
& de m
menaçan
personne
La plup
ceinture
couvroit
avoient
différents
longitudi
étoit env
à un turc
& de fo
que leur
moyenne
point.

» Ils la

Tome

où ils demeurèrent tranquillement , lorsqu'ils virent que nous ne ralentissions point notre marche. D'autres qui se montrèrent bientôt en différentes parties du récif , nous suivirent ; ils se rassemblèrent quelquefois en petites troupes ; & ils poussèrent des cris en chœur , à-peu-près comme les Habitans de la *Nouvelle-Zélande*.

» A huit heures , nous étions par le travers de la partie Ouest-Nord-Ouest de l'Isle , assez près de la côte , pour distinguer , avec nos lunettes , plusieurs des Insulaires postés sur une greve sablonneuse , & armés de longues piques & de massues , qu'ils brandissoient d'une manière menaçante ; ou , selon l'interprétation de diverses personnes de l'Equipage , d'une manière amicale. La plupart étoient nus , si l'on excepte une ceinture qui passoit entre leurs cuisses , & qui couvroit les parties naturelles. Quelques - uns avoient sur les épaules , un manteau d'étoffes de différentes couleurs , & qui offroit des rayures longitudinales ou carrées. La tête de presque tous étoit enveloppée d'un corps blanc , qui ressembloit à un turban , & quelquefois à un chapeau élevé & de forme conique : nous remarquâmes aussi que leur teint étoit basané , & leur stature moyenne , mais robuste & disposée à l'embonpoint.

» Ils lancerent une pirogue avec précipitation ;

Tome XXII,

K

1777.
Mars.

t à l'Est-
de deux
aussi très-
fferent le
ors qu'à
degrés à
ient.

Découverte
ne terre ;
le de peu

e vent de
pointe du
tout avec
l'environ-
ossible de
e Méridio-
le , mais il
, & nous

Habitans.

e que nous
rels qui se
r le récif,

32 , indique
fac.

où

1777.
Mars.

sur l'extrémité de la greve la plus éloignée de nous ; un homme y monta , & il prit le large. Je jugeai qu'il vouloit venir au vaisseau , & je mis en panne afin de l'attendre : mais le courage lui manqua , & il regagna bientôt le rivage ; il y prit un second Insulaire , & tous les deux ramerent de notre côté. Ils craignirent cependant d'approcher , & ils s'arrêtèrent. Omaï leur ayant parlé la langue d'*O-Taïti* , leur frayeur parut se dissiper ; & ils vinrent se ranger assez près de nous , pour recevoir des grains de verre & des clous , que nous attachâmes à un morceau de bois , & que nous leur jetâmes. Ils semblèrent avoir peur de toucher notre présent , & ils ne délièrent ni les grains de verre , ni les clous. Cette réserve fut peut-être un effet de leurs idées superstitieuses ; car Omaï me dit que lorsqu'ils nous virent disposés à leur faire des largesses , ils demandèrent quelque chose pour leur *Eatooa* , ou leur Dieu. Il leur demanda s'ils mangeoient de la chair humaine ? Ils répondirent que non , avec un mélange d'indignation & d'horreur. L'un d'eux , qui se nommoit Mourooa , interrogé d'où lui venoit la cicatrice qu'il avoit au front , répondit que c'étoit la suite d'une blessure , reçue dans une bataille contre les Habitans d'une Isle située au Nord-Est , qui descendoient de temps à autre dans son pays. Ils empoignerent ensuite un des

corda
tous
enten
triole
leurs
d'où a
non
notre
Mangy
Nooc ,
Chef
Mou
bien p
Sa phy
son car
qui an
gaieté ;
saisir la
il répét
reconn
de ses
Habitans
l'Europe
chevelu
lisse &
morceau
comme
sur la cô

cordages de la *Résolution* ; mais ils hésitoient toujours de monter à bord. Omai , qui les entendoit assez bien , apprit que leurs compatriotes leur avoient recommandé de se tenir sur leurs gardes , & qu'on les avoit chargés de savoir d'où arrivoit notre bâtiment , & quel étoit le nom du Capitaine. Nous les interrogeâmes de notre côté sur le nom de l'Isle ; ils l'appeloient *Mangya* ou *Mangeca* , & ils ajoutoient quelquefois *Nooc* , *Nai* , *Naiwa* ; ils nous dirent que leur Chef se nommoit Orooaeka.

Mourooa avoit de l'embonpoint & une taille bien proportionnée ; mais il n'étoit pas grand. Sa physionomie nous parut agréable ainsi que son caractère ; car il fit plusieurs gestes plaisans , qui annonçoient de la bonhomie & de la gaieté ; il en fit aussi du genre sérieux : avant de saisir la corde qui pendoit à l'arrière du vaisseau , il répéta quelques mots d'un air dévot ; il se recommandoit vraisemblablement à la protection de ses Dieux. Son teint approchoit de celui des Habitans des parties les plus méridionales de l'*Europe*. Son camarade n'étoit pas si blanc. La chevelure de tous les deux étoit noire , longue , lisse & nouée au sommet de la tête , avec un morceau d'étoffe. Ils avoient des ceintures comme les Naturels que nous avions aperçus sur la côte ; nous reconnûmes qu'ils tirent leur

1777.
Mars.

éttoffe, du *Morus papyrifera*, de la même manière que les Habitans des autres Isles de la Mer du Sud. L'éttoffe de leur ceinture étoit lustrée, ainsi qu'aux *Isles des Amis*; mais celle qui flottoit sur leur tête, avoit la blancheur de celle d'*O-Taïti*. Ils portoient des sandales d'une espece de gramen entrelacé; ceux qui se tenoient sur la greve en portoient également, & nous jugeâmes que c'étoit afin de garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe étoit longue; l'intérieur de leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, & diverses parties de leur corps, étoient piquetés ou *tatoués*, selon l'usage des Naturels de presque toutes les Isles de l'Océan Pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouvoit percé, ou plutôt fendu; & l'ouverture étoit si grande, que l'un d'eux y plaça un couteau & des grains de verre que nous lui donnâmes: deux nacres de perles polies & une tresse de cheveux, dont le tissu étoit peu serré, pendoient au cou de celui-ci: c'est la seule parure que nous ayons remarquée. La pirogue sur laquelle ils arriverent, (nous n'en vîmes point d'autre,) n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit très-étroite, & proprement faite. L'avant étoit, ainsi que les petits *Evaas* d'*O-Taïti*, couvert d'un bordage plat, qui s'avançoit en faille, pour l'empêcher de se remplir d'eau, lorsqu'elle pointoit dans les flots,

maniere
Mer du
e, ainsi
toit sur
O-Tauri,
gramen
greve en
nes que
ointes de
e; l'inté-
u coude,
piquetés
e presque
e lobe de
ôt fendu;
n d'eux y
verre que
les polies
issu étoit
i : c'est la
quée. La
nous n'en
us de dix
z propre-
les petits
age plat,
her de se
les flots,



UN HOMME DE MANGEA.

Benard del.

L'arrie
directio
Nouvel
étambo
de l'em
supérie
de la m
pieds d
à l'un d
lorsqu'il
lement
faisoient
» No
dès que
convenab
& la *D*
fonder la
au débar
même, &
dessein d
leur amit
les deux I
de temps
& lorsqu'i
y entra fa
un seul mo
» Je cha
lui deman

L'arrière s'élevoit d'environ cinq pieds sur une direction verticale , comme quelques-unes de la *Nouvelle-Zélande* ; & l'extrémité haute de cet étambort , étoit fourchue : la partie inférieure de l'embarcation étoit d'un bois blanc ; la partie supérieure étoit noire , & les pagaies , d'un bois de la même couleur , n'avoient pas plus de trois pieds de long ; elles étoient larges & émouffées à l'un des bouts : ils manœuvroient sans revirer ; lorsqu'ils vouloient prendre une route diamétralement opposée à celle qu'ils tenoient , ils ne faisoient que se tourner de l'autre bord.

1777.
Mars.

» Nous louvoyâmes sur ces entrefaites ; & , dès que les vaisseaux eurent pris une position convenable , la *Résolution* mit un canot à la mer , & la *Découverte* en lança un second , afin de sonder la côte , & de chercher un lieu propre au débarquement. Je voulus descendre moi-même , & j'emportai diverses choses que j'avois dessein de donner aux Naturels , pour gagner leur amitié. Dès que je fus hors du vaisseau , les deux Insulaires qui nous avoient quittés peu de temps auparavant , s'approchèrent de moi ; & lorsqu'ils furent près de mon canot , Mourooa y entra sans que je l'en priasse , & sans hésiter un seul moment.

» Je chargeai Omaï , qui m'accompagnoit , de lui demander où nous pourrions faire notre

1777.
Mars.

débarquement : Mourooa nous indiqua deux endroits ; mais je vis à regret que , dans tous les deux , nous courions risque de remplir d'eau nos canots , & même de les perdre. Nous ne fûmes pas plus heureux dans la recherche d'un mouillage ; car nous ne trouvâmes de fond , qu'à une encablure des brisans. La sonde y rapporta de trente à quarante brasses , & elle indiqua des rochers de corail aigu ; en sorte que l'ancre eût été encore plus périlleux que le débarquement.

» Tandis que nous étions ainsi occupés à reconnoître la côte , les Naturels arrivèrent en foule sur le récif , armés comme ceux que nous avions apperçus d'abord. Mourooa , qui étoit sur mon canot , croyant vraisemblablement que ces guerriers nous empêchoient de débarquer , leur ordonna de se retirer ; un assez grand nombre obéirent ; & je jugeai qu'il avoit une sorte de considération dans son pays ; en effet , si nous le comprîmes bien , il étoit frere du Roi. Les Naturels parurent si curieux , que plusieurs se jetèrent à la mer , & arrivèrent près de nous à la nage. Ils monterent à bord sans aucune réserve ; il fut même difficile de les en chasser , & plus difficile encore de les empêcher de prendre tout ce qui leur tomba sous la main. Lorsqu'ils s'aperçurent que nous retournions aux vaisseaux , ils s'en allerent tous , excepté Mourooa : il demoura

dans
craint
lution
»
veau
moin
inqui
tion.
s'éloig
vâmes.
Il n'é
d'instr
mettre
dans f
tombe
monta
& il e
comme
il adre
Matelo
voyai
il gagn
une fo
autour
empres
quand
peine d
cap au

dans mon canot , non fans témoigner de la crainte , & il m'accompagna à bord de la *Resolution*.

1777.
Mars.

» Les quadrupedes & les autres objets nouveaux pour lui qu'il y apperçut , lui causerent moins de surprise que je ne l'avois imaginé. Ses inquiétudes aborboient peut-être toute son attention. Il est sûr qu'il sembla très-agité ; & le vaisseau s'éloignant de la côte au moment où nous arrivâmes , cette circonstance augmenta son effroi. Il n'étoit pas en état de me donner beaucoup d'instructions ; & , peu de temps après , je fis mettre un canot à la mer , pour le reconduire dans son Ile. Quand il sortit de ma chambre , il tomba sur une de nos chevres ; sa curiosité surmonta sa peur ; il s'arrêta pour regarder l'animal , & il demanda à Omai quel oiseau c'étoit ; & comme on ne lui répondoit pas tout de suite , il adressa la même question à quelques-uns des Matelots. Lorsque le canot , sur lequel je le renvoyai , fut près du resfac , il se jeta à la mer , & il gagna la côte à la nage. Dès qu'il fut à terre , une foule de ses compatriotes se rassemblerent autour de lui ; nous jugeâmes qu'ils étoient fort empressez de l'entendre. Ils l'environnoient encore quand nous les perdîmes de vue. Le canot fut à peine de retour que nous fîmes de la voile , le cap au Nord.

177.
Mars.

» Ainsi nous fûmes obligés de partir , sans être descendus sur cette belle Isle , qui sembloit propre à satisfaire tous nos besoins : elle gît par $21^{\text{d}} 57'$ de latitude Sud , & $201^{\text{d}} 53'$ de longitude Orientale ; les portions de la côte que nous examinâmes , sont environnées d'un récif de corail , en-dehors duquel la sonde ne rapporta point de fond : elle a cinq lieues de tour , & elle est d'une élévation modérée & assez égale. Lorsque le ciel est serein , on doit la découvrir à dix lieues de distance ; car nous l'appercevions encore à l'entrée de la nuit , quoique nous eussions fait plus de sept lieues , & que l'atmosphère fût chargée de brouillards : elle offre , vers le milieu de son diametre , de petites collines , du haut desquelles le sol descend peu-à-peu jusqu'à la côte , qui , dans la partie du Sud-Ouest , est escarpée & de grès brunâtre , & qui n'a pas plus de dix à douze pieds de hauteur ; le battement des flots y a produit plusieurs excavations. L'inclinaison du terrain est cachée par des arbres d'un vert foncé , très-épais , mais de peu de hauteur , & qui paroissent tous de la même espece , excepté près du rivage , où il y a un grand nombre de l'espece de *Dracaena* , qu'on trouve dans les bois de la *Nouvelle - Zélande*. On en voit aussi de dispersés en d'autres endroits. La côte de la bande Nord-Ouest , se termine , ainsi que nous

Pavor
derrière
tures
d'arbre
qu'on
ouvrag
pas un
plus le
ces arb
l'heure
que c'e
très-ba
Ils nous
les uns
Cette d
plus pr
collines
haute t
stérile ,
substanc
tout , l'
pourroit
du Glob
» Con
breux &
que four
Je serois
tique ; c

Pavons déjà dit, par une greve sablonneuse, derriere laquelle le sol, coupé en petites ouvertures & en ravins, offre une large bordure d'arbres qui ressemblent à de grands faules, & qu'on prendroit, d'après sa régularité, pour un ouvrage de l'art, si son étendue n'en donnoit pas une opinion contraire. L'œil, en se portant plus loin vers le centre de la terre, aperçoit ces arbres d'un vert foncé, dont je parlois tout-à-l'heure. Plusieurs de nos Messieurs supposèrent que c'étoient des *rima* entremêlées de cocotiers très-bas, & d'un petit nombre d'autres especes. Ils nous semblerent plus hauts, & moins voisins les uns des autres, que sur la partie du Sud-Ouest. Cette différence peut venir de ce que nous étions plus près de la côte. On voit sur les petites collines quelques arbres clair-semés, d'une plus haute taille. La surface de ces collines étoit stérile, de couleur rougeâtre, & couverte d'une substance qui ressembloit à de la fougere. En tout, l'Isle est d'un aspect agréable, & la culture pourroit la rendre un des lieux les plus charmans du Globe.

» Comme les Habitans nous parurent nombreux & bien nourris, les moyens de subsistance que fournit cette terre, doivent être abondans. Je serois curieux de connoître leur régime diététique; car notre ami Mourroa nous dit qu'ils

1777.
Mars.

1777.
Mars.

n'ont point de cochons, ni de chiens, dont ils ont cependant ouï parler; mais il nous apprit qu'ils ont des bananes, du fruit à pain, & du taro. Les seuls oiseaux que nous y vîmes, furent quelques oiseaux d'œufs blancs, des hirondelles de mer & des noddies : nous aperçûmes aussi un héron blanc sur la côte.

» La langue des Habitans de *Mangeea* est un dialecte de l'idiome d'*O-Taïti*; mais leur prononciation, comme celle des Zélandois, est plus gutturale (a).

» Les Insulaires de *Mangeea* sont d'une belle figure, & ils ressemblent à ceux d'*O-Taïti* & à ceux des *Marquisés*, plus qu'à aucune autre des peuplades que j'ai rencontrées dans la Mer du Sud. Leur peau est douce, & on ne voit pas leurs muscles : autant que nous avons pu en juger, ils ont cette disposition au plaisir qui distingue les *O-Taïtiens* : non-seulement leur esprit est gai, mais ils connoissent très-bien les gestes lascifs, que les *O-Taïtiens* emploient dans leurs danses; car *Mouroca* les fit devant nous. Il y a aussi lieu de supposer que leur maniere de vivre est la même. Quoique la nature du pays nous ait empêchés de découvrir un grand nombre de

(a) On trouve dans la grande Relation un petit vocabulaire de la langue des Habitans de *Mangeea*.

leurs
greve
peu
située
trente
l'une
sento
avoit
voien
râmes
très-d
» I
son n
Nouve
main
polite
leur n

En
Mangeea
à peu
insurme

(a) L
& des l
licues, f
» de leur
» celui à
» ment to
page 208

leurs habitations, nous aperçûmes près de la greve, une maison dont la construction différoit peu de celles d'*O-Taïti* : elle étoit agréablement située au milieu d'un bocage; elle paroïssoit avoir trente pieds de long, & sept ou huit de hauteur; l'une de ses extrémités étoit ouverte, & représentoit une ellipse coupée transversalement. Il y avoit quelque chose sur des buissons qui se trouvoient en-dedans de la façade; nous conjecturâmes que c'étoit un filet de pêche d'une texture très-délicate.

» Lorsqu'ils saluent un étranger, ils touchent son nez avec le leur, à-peu-près comme à la *Nouvelle-Zélande*; mais ils prennent en outre la main de l'homme à qui ils veulent faire cette politesse, & ils la frottent assez durement sur leur nez & leur bouche (a) «.

En examinant sur la Carte la position de *Mangeea*, on voit que M. Cook se trouvoit alors à peu de distance d'*O-Taïti*; mais des obstacles insurmontables l'en écartèrent, & nous dirons

(a) Les Habitans des Isles *Palaos*, des *Nouvelles-Philippines*, & des Isles *Carolines*, éloignées de *Mangeea*, d'environ 1500 lieues, saluent de la même manière. « Leur civilité & la marque de leur respect, consistent à prendre la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement tout le visage ». *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. XV, page 208, Edit. de 1781.

1777.

Mars.

30.

31.

tout-à-l'heure qu'il fut obligé de s'en éloigner & d'aller aux *Isles des Amis*.

Il quitta la côte de *Mangeea* le 30 Mars dans l'après-dinée. Le 31, il découvrit une seconde Terre dans le Nord-Est-quart-Nord, à huit ou dix lieues.

1 Avril. Le lendemain, à huit heures, il étoit par le travers de l'extrémité septentrionale de cette Terre, à quatre lieues de distance, mais sous le vent, & il reconnut qu'elle formoit une Isle à-peu-près de la même apparence & de la même étendue que *Mangeea*; il voyoit devant lui une autre Isle beaucoup plus petite: il seroit arrivé plutôt à celle-ci, mais la première eut la préférence, parce qu'elle sembla plus propre à fournir des provisions pour le bétail, qui commençoit à en avoir besoin.

Les remarques que M. Cook entreprit de faire sur cette Isle, sont extrêmement intéressantes, & il va en rendre compte lui-même.

Remarques sur l'Isle de Wateoo & sur ses Habitans.

» Comme il y avoit peu de vent, & que ce vent étoit contraire, nous en étions encore éloignés de deux lieues, & sous le vent à huit heures du lendemain. A cette époque, deux canots armés de la *Résolution*, & un

troisier
Lieute
& un
Sur ce
vent p
» Au
mer,
arrivoie
la *Déco*
trois d'
qu'un f
Résolutio
étroites,
trois ou
un peu
plat au-d
au-dessou
comme l
aux Insul
& d'autre
petit non
demandân
comme u
nous, car
de trafic,
coup nos
» L'und
de presser

troisième de la *Découverte*, commandé par le Lieutenant Gore, allèrent chercher un mouillage, & un lieu convenable pour le débarquement. Sur ces entrefaites, les vaisseaux ferroient le vent pour atteindre la côte.

1777.
Avril.

» Au moment où les canots se mirent en mer, nous aperçûmes plusieurs pirogues qui arrivoient près de nous; elles aborderent d'abord la *Découverte*, qui étoit plus voisine de la côte: trois d'entre elles, dont chacune ne portoit qu'un seul homme, se rendirent bientôt à la *Résolution*. Ces embarcations étoient longues & étroites, & garnies d'un balancier. L'arrière avoit trois ou quatre pieds d'élévation, & il ressembloit un peu à l'étambort d'un vaisseau; l'avant étoit plat au-dessus, mais il avoit la forme d'une proue au-dessous, & il se recourboit à l'extrémité; comme le manche d'un violon. Nous jetâmes aux Insulaires des couteaux, des grains de verre & d'autres bagatelles, & ils nous donnerent un petit nombre de noix de coco que nous leur demandâmes; mais ils ne les céderent point comme un échange de ce qu'ils avoient reçu de nous, car ils ne paroissoient avoir aucune idée de trafic, & ils ne sembloient pas estimer beaucoup nos présens.

» L'un des Naturels que nous n'eûmes pas besoin de presser long-temps, attacha sa pirogue à un

1777.
Avril.

des cordages de mon vaisseau, & monta à bord ; les deux autres encouragés par son exemple, le suivirent bientôt. Leur démarche & leur maintien annonçoient une tranquillité parfaite, & ils ne craignoient en aucune maniere de se voir arrêtés ou maltraités.

» Une nouvelle pirogue, conduite par un homme qui m'apportoit des bananes en présent, arriva après leur départ : le messager me demanda par mon nom ; il l'avoit appris d'Omaï, qui étoit sur le canot de M. Gore. Sensible à cette politesse, je lui donnai une hache & un morceau d'étoffe rouge, & il regagna la côte bien satisfait. Omaï me dit ensuite, que ce présent m'avoit été envoyé par le Roi, ou le Chef principal de l'Isle.

» Une double pirogue sur laquelle nous comptâmes douze hommes, manoeuvra aussi - tôt de notre côté ; à mesure qu'elle s'approchoit du vaisseau, les Naturels récitoient quelques mots en chœur (a) ; l'un d'eux se levait & indiquoit

(a) Les Habitans des *Marquises* employèrent un cérémonial à-peu-près semblable, lorsque M. Cook y aborda en 1774. Voyez le second *Voyage de Cook*. On retrouve ce cérémonial dans des Isles très-éloignées de celles-ci. Padillo qui appareilla de *Manille* en 1710, fut reçu aux Isles *Palaos* de la même maniere. L'Auteur de la Relation de son Voyage, dit : « Aussi-tôt qu'ils s'approcherent de notre bord, ils se mirent à chanter. Ils régloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses ». *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. XV, pag. 323.

le term
Lorsqu
cale, i
derent
ils m'o
coco. C
cipal pe
de natta
» On
les autr
leur cau
leur att
chevaux
voir la r
& les ch
car ils n
des oisea
semblant
trouvero
assez igno
mais cett
animaux
& les oi
chevres d
familles,
devoient
renfermer
donnai à

le terme que les autres devoient répéter ensemble. Lorsqu'ils eurent achevé cette cérémonie musicale, ils aborderent la *Résolution*, & ils demanderent le Chef du bâtiment : je me montrai, & ils m'offrirent un petit cochon & des noix de coco. Celui des Insulaires, qui me parut le principal personnage, me donna en outre une piece de natte, dès qu'il fut à bord avec ses compagnons.

» On les mena dans la grande chambre & dans les autres parties du vaisseau : quelques objets leur causerent de la surprise, mais rien ne fixa leur attention. Ils craignirent d'approcher des chevaux & des vaches, & ils ne purent concevoir la nature de ces quadrupedes. Les moutons & les chevres passoient les bornes de leurs idées ; car ils nous firent entendre qu'ils les jugeoient des oiseaux. Les moutons & les chevres ne ressemblant point du tout à un oiseau, les Lecteurs trouveront inconcevable que des hommes soient assez ignorans pour faire une si lourde méprise ; mais cette peuplade ne paroît connoître d'autres animaux terrestres, que les chevres, les cochons & les oiseaux : comme nos moutons & nos chevres différoient beaucoup des deux premières familles, ils en conclurent que ces quadrupedes devoient appartenir à la dernière, qu'ils savoient renfermer une variété considérable d'especes. Je donnai à mon nouvel ami les choses qui me

1777.
Avril.

bord ;
le, le
intien
ils ne
arrêtés

par un
présent,
emanda
ai, qui
e à cette
morceau
satisfait.
avoit été
de l'île.
us comp-
à - tôt de
choit du
ues mots
indiquoit

cerémonial
1774. Voyez
cial dans des
la de Manille
me maniere.
ussi-tôt qu'ils
chanter. Ils
eurs cuisses »

1777.
Avril.

semblerent devoir lui faire beaucoup de plaisir ; mais lorsqu'il s'en alla , il me parut mécontent ; je compris ensuite qu'il désiroit un chien , animal qui ne se trouve pas dans l'Isle , quoique les Naturels sâchent qu'il y en a sur d'autres Terres de la Mer du Sud. Le Capitaine Clerke reçut un présent pareil , d'un Insulaire qui avoit les mêmes vues , & dont les espérances furent également trompées.

» Les hommes qui montoient ces pirogues , étoient d'une stature moyenne , & ils ressembloient beaucoup aux Habitans de *Mangeea* ; mais leur teint étoit plus noir : ils nouent leurs cheveux au sommet de la tête , ou ils les laissent flotter en désordre sur les épaules ; & quoique la chevelure de quelques-uns bouclât naturellement , elle étoit en général longue , ainsi que celle des autres qui l'avoient lisse. Nous apperçûmes de la diversité dans leur physionomie , & quelques-unes des femmes avoient la peau assez blanche. Ils portoient , comme les Insulaires de *Mangeea* , des ceintures d'étoffe lustrée ou d'une belle natte , qui passoit entre les cuisses & couvroient les parties voisines. Ils portoient aussi des colliers d'un large gramen enduit d'une peinture rouge , & enfilé avec des baies de morelle : ils avoient les oreilles percées & non pas fendues , & ils étoient piquetés sur les jambes depuis le genou
jusqu'au

jusqu'
des bo
plus q
sont ég
leur m
gaieté
» M
midi ; i
occiden
propre
lage de
dans so
sur lequ
les Nat
tions tré
en voy
descend
l'entrem
miner à
choses d
particuli
bonnes
nul , &
avoir de
l'expédie
j'ordonn
lendemain
» Le 3
Tome

jusqu'au talon ; en sorte qu'ils paroissent avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe non plus que les Habitans de *Mangœa*, & leurs pieds sont également couverts d'une espece de sandales ; leur maintien annonçoit de la franchise , de la gaieté & de la bonne humeur.

» M. Gore fut de retour à trois heures après-midi ; il me dit qu'il avoit examiné toute la partie occidentale de l'Isle , sans trouver un endroit propre au débarquement d'un canot ou au mouillage des vaisseaux ; que la côte est environnée dans son entier d'un rocher escarpé de corail , sur lequel la mer produit un ressac terrible ; que les Naturels montroient néanmoins des dispositions très-amicales , & qu'ils avoient paru affligés en voyant que nos détachemens ne pouvoient descendre à terre ; il ajouta ensuite que , par l'entremise d'Omaï , il seroit facile de les déterminer à nous apporter , en-deçà du ressac , les choses dont nous avons le plus besoin , & en particulier , des tiges de bananier , qui seroient bonnes pour le bétail. Le vent étoit foible ou nul , & la perte d'un jour ou deux ne devant pas avoir des suites fâcheuses , je résolus d'essayer l'expédient que me conseilloit M. Gore , & j'ordonnai qu'on en fit les préparatifs pour le lendemain.

» Le 3 , à la pointe du jour , nous aperçûmes 3.

Tome XXII,

L

1777.
Avril.

1777.
Avril.

des pirogues qui venoient aux vaisseaux ; l'une d'elles arriva à bord de la *Résolution*. Les Insulaires qui la montoient, m'apportèrent un cochon, des bananes & des noix de coco ; ils me demandèrent un chien en échange , & ils refuserent tout ce que je leur offris d'ailleurs. L'un de nos Messieurs avoit un chien & une chienne qui nous incommodoient beaucoup ; en les donnant, il auroit propagé sur cette terre la race d'un animal si utile ; mais ses vues n'étoient pas aussi nobles, & il ne se rendit point à ma proposition. Omaï fut plus généreux , il céda un chien favori qu'il avoit amené de Londres. Les Naturels reprirent le chemin de l'Isle, très-satisfaits de leur acquisition.

» Sur les dix heures, M. Gore partit avec deux canots de la *Résolution*, & un troisième de la *Découverte*, afin d'essayer l'expédition qu'il avoit proposée. Je pouvois compter sur sa diligence & son adresse, & je lui permis de faire ce qu'il croiroit le plus convenable. Deux des Naturels qui étoient venus à bord, l'accompagnerent, & Omaï devoit lui servir d'interprete. Les vaisseaux se trouvoient à une lieue de l'Isle lorsque les canots partirent ; & comme il y avoit peu de vent, nous ne pûmes arriver qu'à midi près du récif. Nous vîmes nos trois canots sur leurs grappins, à quelques pieds du ressac, & vis-à-vis,

la cò
laires
desce
impat
Afin d
avoier
les sec
dont i
côte,
fentis
une ba
pas plu
été élo
Globe :
connois
entrefai
vaisseau
noix de
leur off
férance
» Ce
inquiétu
je ne pu
quelques
de venir
triores n
mon Dé
cher du

la côte remplie d'un nombre prodigieux d'Insulaires; nous en conclûmes que M. Gore étoit descendu : on imagine bien que je désirai avec impatience de savoir les suites de cette démarche. Afin d'observer les mouvemens de nos amis qui avoient débarqué, & d'être prêt à leur donner les secours analogues à notre position respective, dont ils auroient besoin, je m'approchai de la côte, autant que le permirent les écueils; je sentis néanmoins que le récif mettoit entre nous une barrière insurmontable, & qu'il ne dépendoit pas plus de nous de les protéger, que s'ils eussent été éloignés de la moitié de la circonférence du Globe : mais il étoit probable que les Naturels ne connoissoient point cette impossibilité. Sur ces entrefaites, quelques-uns d'eux arriverent aux vaisseaux, & ils échangèrent un petit nombre de noix de coco; ils acceptèrent tout ce que nous leur offrîmes, & ils ne parurent donner la préférence à aucun article en particulier.

» Ces visites des Insulaires diminuèrent mes inquiétudes sur M. Gore & sa petite troupe; je ne pus en savoir des nouvelles; mais, dès que quelques-uns des Naturels avoient la hardiesse de venir à bord, je supposai que leurs compatriotes n'avoient point abusé de la confiance de mon Détachement. Enfin, un peu avant le coucher du soleil, j'eus la satisfaction de voir mes

1777.
Avril.

canots reprendre le large. Lorsqu'ils arriverent à bord, j'appris que M. Gore, Omaï, M. Anderfon & M. Burney débarquerent feuls. M. Gore me rendit un compte très-exact des événemens de cette journée; mais le récit de M. Anderfon étant plus détaillé & contenant des remarques sur l'Isle & ses Habitans, je vais l'inférer ici.

» Nous conduisîmes les canots vers une petite greve sablonneuse; les Naturels étoient assemblés en foule sur cette greve, ainsi que sur les rochers voisins, & nous jetâmes les grappins à cent verges du récif, qui gît à-peu-près à la même distance de la côte. Plusieurs des Insulaires nous apportèrent des noix de coco à la nage: Omaï & ceux de leurs compatriotes qui nous accompagnoient, les instruisirent que nous voulions débarquer; mais le chien qu'on leur avoit donné au vaisseau, & qu'on venoit de descendre à terre, absorba quelque temps leur attention, & ils se précipitoient autour de cet animal. Bientôt après, deux pirogues vinrent nous chercher, & afin de leur inspirer plus de confiance, nous résolûmes d'aller sans armes, au risque d'être bien ou mal traités.

» Je partis sur une des pirogues avec M. Burney, premier Lieutenant de la *Découverte*, un peu avant M. Gore & Omaï; nos conducteurs épierent d'une maniere adroite, les mouvemens

du refl
sur le r
afin de
tues &
arriver
plusieur
des ran
qui nou
les nô
» No
en avan
Naturels
qui nous
qui sem
n'avoien
teurs por
avenue
auprès d
deux lig
sur leurs
portent l
ces guer
étoit affis
se donno
triangle,
d'un man
oreilles d
pointoien

du reffac, & ils nous débarquerent sains & faufs fur le récif. Ils nous prirent enfuite fous les bras, afin de nous foutenir au milieu des roches pointues & escarpées que nous devions paffer pour arriver à la greve, où nous fîmes reçus par plufieurs autres Naturels, qui tenoient à la main des rameaux verts d'une efpece de *mimofa*, & qui nous faluerent en appliquant leurs nez contre les nôtres.

» Nos guides nous firent figne de marcher en avant; nous étions environnés d'une foule de Naturels qui s'empreffoient de nous regarder, & qui nous auroient fermé le paffage, fi des hommes; qui fembloient revêtus de quelque autorité; n'avoient frappé indiffinément fur les fpectateurs pour les écarter. On nous conduifit à une avenue de palmiers; nous arrivâmes bientôt auprès d'une troupe de guerriers, rangés fur deux lignes & armés de mafues qu'ils tenoient fur leurs épaules à-peu-près comme nos foldats portent leur fufile. Nous marchâmes au milieu de ces guerriers, & nous trouvâmes un Chef qui étoit affis par terre, les jambes croifées, & qui fe donnoit de l'air avec un éventail en forme de triangle, tiré d'une feuille de cocotier & garni d'un manche de bois noir poli. Il avoit à fes oreilles de groffes touffes de plumes rouges qui pointoient en avant; mais c'étoit là toute fa

1776.
Avril.

1777.
Avril.

parure, & nous n'apperçûmes pas d'autre marque de distinction. Cependant on lui obéissoit avec beaucoup d'ardeur ; soit qu'il fût d'un caractère grave, soit qu'il eût composé son visage pour la cérémonie, sa physionomie paroïssoit sérieuse sans être sévère. Quelques hommes qui sembloient jouer un rôle important, nous dirent que nous devions le saluer.

» Nous continuâmes à marcher au milieu des hommes armés de massues, & nous arrivâmes auprès d'un second Chef assis, qui avoit des plumes rouges à ses oreilles, & qui se donnoit de l'air avec un éventail, comme le premier : il ne paroïssoit pas avoir plus de trente ans ; mais nous fûmes frappés de sa grosseur & de son embonpoint. On nous conduisit de la même maniere à un troisième Chef qui sembloit plus vieux que les deux autres, & qui étoit fort gros, sans avoir autant d'embonpoint que le second. Nous le trouvâmes encore assis & paré de plumes rouges : nous le saluâmes, ainsi que nous avions salué les deux premiers, & il nous pria de nous asseoir. Nous fûmes charmés de cette invitation ; car nous étions très-fatigués de notre course & de la chaleur excessive que nous causoit la foule dont nous étions environnés.

» Peu de minutes après, la foule eut ordre de faire place, & nous vîmes à la distance de

trente
plume
danse
sérieu
nous l
Il sem
auroie
leur da
Elles
servoit
diverse
geoiens
ment l
agitoie
leurs m
de temp
un tel
musique
avec ce
avoit c
d'aussi
En gén
mince ;
le cou,
traits,
peu trop
Leur p
modestie

trente verges, vingt jeunes femmes ornées de plumes rouges ; ainsi que les Chefs ; elles dansoient sur un air d'un mouvement grave & sérieux, qu'elles chantoient en chœur : nous nous levâmes, & nous nous approchâmes d'elles. Il semble que notre figure & nos vêtemens auroient dû les frapper ; mais elles continuerent leur danse sans faire la moindre attention à nous. Elles paroissoient dirigées par un homme qui servoit de souffleur, & qui leur indiquoit les diverses attitudes qu'elles prirent : elles ne changeoient point de place, elles remuoient seulement les pieds, & sur-tout les doigts qu'elles agitoient avec une extrême légèreté ; elles tenoient leurs mains près du visage, & elles les frapportoient de temps-en-temps l'une contre l'autre. Il régnoit un tel accord entre leurs mouvemens & la musique, que nous les jugeâmes très-familiarisées avec cet exercice ; il est vraisemblable qu'on les avoit choisies, car nous en apperçûmes peu d'aussi belles dans la foule qui nous entourait. En général, leur stature étoit plus forte que mince ; leurs cheveux flottoient en boucles sur le cou, & elles avoient un teint olivâtre : leurs traits, qui se ressembloient, nous parurent un peu trop gros, mais leurs yeux étoient très-noirs. Leur physionomie exprimoit la douceur & la modestie qui sont particulieres au sexe en chaque

 1777.
 Avril.

1777.
Avril.

partie du monde , mais qui nous frapperent peut-être davantage sur cette Isle , où la nature étale ses ouvrages dans toute leur simplicité & leur perfection , où les coutumes n'alterent point la droiture des sentimens , & où l'art ne farde point les manieres. Nous remarquâmes que leur taille , & chacune des parties de leur corps , avoient de l'élégance ; comme elles n'étoient couvertes que d'une piece d'étoffe lustrée , attachée autour de la ceinture , & allant à peine jusqu'aux genoux , nous eûmes occasion d'en examiner plusieurs de la façon la plus complete. Elles dansoient encore , lorsque nous entendîmes un bruit pareil à celui d'une troupe de chevaux qui galoppent ; en regardant du côté d'où venoit le bruit , nos yeux rencontrèrent les guerriers armés de massues qui se poursuivoient les uns les autres : nous jugeâmes qu'ils vouloient nous donner le spectacle d'un combat simulé.

» Croyant que la cérémonie de notre présentation aux Chefs étoit achevée , nous songeâmes à chercher M. Gore & Omai ; la foule nous pressoit , & nous ne pûmes marcher qu'avec peine ; mais enfin nous les découvrîmes. Ils arrivèrent aussi fatigués que nous , de la multitude dont ils étoient environnés , & ils furent présentés de la même maniere aux trois Chefs , qui s'appeloient Otteroo , Taroa & Fatoweera. Chacun de

ces C
leur d
vaiffea
servit
nous ét
que no
& qu'a
» Ils
de nou
nous ex
de mes
au Che
parler à
pérem
les Nat
le Chef
voleurs.
qu'ils n
ils n'ann
pour m
mais il é
pourrois
dai quel
tout de
& une
me prés
occasion
de mal-

ces Chefs comptoit sur un présent, & M. Gore leur donna les choses qu'il avoit apportées du vaisseau dans cette intention. Omaï, qui nous servit d'interprete, apprit aux Chefs pourquoi nous étions descendus à terre; mais on lui répondit que nous devons attendre jusqu'au lendemain; & qu'alors on nous fourniroit des provisions.

» Ils parurent vouloir nous séparer, & chacun de nous fut entouré d'un cercle particulier qui nous examinait. Je fus pour mon compte, éloigné de mes camarades durant plus d'une heure. Je dis au Chef, près duquel j'étois assis, que je désirois parler à Omaï; mais il s'y opposa d'une maniere péremptoire. Je m'aperçus en même-temps que les Naturels commençoient à vider mes poches; le Chef à qui je portai mes plaintes, justifia les voleurs. D'après ces circonstances, je craignis qu'ils n'eussent formé le projet de nous arrêter; ils n'annonçoient pas, il est vrai, assez de férocité pour me donner de l'inquiétude sur nos jours; mais il étoit douloureux de voir que leur curiosité pourroit bien nous détenir prisonniers. Je demandai quelque chose à manger, & ils m'apportèrent tout de suite des noix de coco, du fruit à pain; & une espece de pudding acide, qu'une femme me présenta. Ayant témoigné que la chaleur occasionnée par la foule, me causoit beaucoup de mal-aise, le Chef lui-même voulut bien me

1777.
Avril.

1777.
Avril.

donner de l'air avec un éventail , & il me fit présent d'une piece d'étoffe qui lui couvroit les reins.

» M. Burney vint à l'endroit où je me trouvois ; & je lui fis part de mes soupçons. Pour reconnoître s'ils étoient bien fondés, nous entreprîmes de gagner la greve ; mais nous fûmes arrêtés à mi-chemin par des hommes qui nous dirent qu'il falloit retourner au lieu d'où nous étions partis : en arrivant, nous rencontrâmes Omaï qui avoit les mêmes inquiétudes ; il croyoit même avoir une raison de plus de s'effrayer ; il avoit vu les Insulaires creuser en terre un four qu'ils chauffoient alors, & il ne pouvoit assigner d'autre but à ces préparatifs, que celui de nous rôtir & de nous manger, selon l'usage des Habitans de la *Nouvelle - Zélande*. Il alla même jusqu'à leur demander si c'étoit-là leur projet ? Les Naturels, très-surpris de cette question, demanderent à leur tour, si nous suivions une pareille coutume ? Nous fûmes un peu fâchés, M. Burney & moi, du propos indiscret d'Omaï ; car jusqu'ici leur conduite envers nous n'autorisoit pas un pareil soupçon.

» Nous fûmes aux arrêts la plus grande partie du jour ; nous nous trouvâmes quelquefois ensemble, ordinairement séparés, & toujours au milieu d'une foule nombreuse, qui ne se contenta pas de nous

regarder
souvent
& lorsque
dions u
eurent f
l'un d'e
portoit
qui fit f
voleur ;
le larcin
dague q
» J'ig
nous cau
à nous
nous ôt
apporter
planter
asseoir &
leur parl
vaisseaux
entendre
quelque
un coch
avoient
crut plus
rôtir, il
le four,
promit,

regarder ; les Insulaires nous firent déshabiller souvent, pour examiner de plus près notre peau, & lorsqu'ils la voyoient à leur aise, nous entendions un murmure général d'approbation. Ils eurent soin en même-temps de vider nos poches; l'un d'eux prit une petite baïonnette que M. Gore portoit à son côté. On parla de ce vol au Chef, qui fit semblant d'envoyer un émissaire après le voleur; mais, selon toute apparence, il autorisa le larcin, car bientôt après on vola à Omaï la dague qu'il avoit à sa ceinture.

» J'ignore s'ils s'apperçurent de la peine que nous caufoit notre détention, ou s'ils cherchèrent à nous donner des marques d'amitié, afin de nous ôter l'envie de nous en aller; mais ils apportèrent alors des rameaux verts, ils les planterent en terre, & ils nous dirent de nous asseoir & de les prendre dans nos mains : nous leur parlâmes encore des provisions dont nos vaisseaux avoient besoin, & ils nous firent entendre que nous devions demeurer encore quelque temps dans l'Isle & manger avec eux : un cochon que nous vîmes près du four, qu'ils avoient préparé, dissipa la frayeur d'Omaï; il ne crut plus que les Habitans de l'Isle vouloient nous rôtir, il jugea comme nous, qu'ils avoient creusé le four, afin d'apprêter notre repas. Le Chef promit, sur ces entrefaites, d'envoyer chercher

1777.
Avril.

1777.
Avril.

du fourrage pour notre bétail : mais les émissaires ne revinrent qu'assez tard dans l'après-dînée , & ils ne rapportèrent qu'une petite quantité de tiges de bananier qu'on conduisit à nos canots.

» Nous essayâmes une seconde fois , M. Burney & moi , de regagner la greve ; & en y arrivant , nous fûmes arrêtés par des Naturels qui sembloient y avoir été postés pour nous retenir. Lorsque je voulus me mettre dans l'eau , afin de passer sur le récif , l'un d'eux me prit par mes habits & me tira en arriere. Je ramassai de petits morceaux de corail qu'ils m'enjoignirent de rejeter à terre ; & sur mon refus , ils eurent la hardiesse de me les ôter de force. J'avois aussi cueilli des plantes , & ils ne me permirent pas non plus de les garder. Ils enleverent à M. Burney un éventail qu'il avoit reçu en présent au moment où il descendit sur la côte. Omaï m'avertit que j'avois mal fait de prendre du corail & de cueillir des plantes ; que dans les Isles de la Mer du Sud , les étrangers ne peuvent se permettre ces libertés , qu'après avoir reçu des fêtes pendant deux ou trois jours.

» Voyant que le seul moyen d'obtenir un meilleur traitement , étoit de nous soumettre à leur volonté , nous retournâmes à l'endroit dont nous étions partis pour gagner la greve ; ils promirent alors de nous donner une pirogue

pour nous
aurions n

» Le
présentés
peu élevé
poli : il or
cerce , &
apporta
noix de
qui renfe
diner de
chacun de
four , don
La fatigue
nous goût
ne pas le
pour nous

» La n
que nous
vaisseaux.
nous emp
vivres qui
à la greve
d'une boi
dans sa p
cette liqu
Mer du S
d'une for

pour nous conduire à nos canots , lorsque nous aurions mangé les alimens qu'on nous préparoit.

1777.
Avril.

» Le second des Chefs, à qui nous avons été présentés le matin, s'assit sur une large escabelle, peu élevée, d'un bois dur & noirâtre, assez bien poli : il ordonna à la multitude de former un grand cercle, & il nous fit asseoir auprès de lui. On apporta d'abord une quantité considérable de noix de coco, & ensuite un long panier vert, qui renfermoit assez de bananes cuites, pour le dîner de douze personnes. On plaça devant chacun de nous un morceau du cochon cuit au four, dont j'ai parlé, & on nous dit de manger. La fatigue de la journée nous avoit ôté l'appétit; nous goûtâmes cependant leurs mets, afin de ne pas les contrarier; mais ce fut sans plaisir pour nous.

» La nuit approchoit, & nous les avertîmes que nous devions retourner à bord de nos vaisseaux. Ils y consentirent; ils voulurent que nous emportassions sur nos canots, le reste des vivres qui avoient été apprêtés, & ils l'envoyèrent à la greve. Avant notre départ, on régala Omai d'une boisson, à laquelle il avoit été accoutumé dans sa patrie. Nous observâmes qu'on fait ici cette liqueur, comme sur les autres Isles de la Mer du Sud; c'est-à-dire, qu'on mâche la racine d'une sorte de poivre, & qu'on la rejette ensuite

1777.
Avril.

dans un vase. Une pirogue nous attendoit sur la greve, pour nous conduire à nos canots. Les Insulaires exécuterent ce transport avec la même adresse & les mêmes soins qu'à notre descente. Ils nous donnerent de nouvelles preuves de leur penchant au vol : car un personnage de quelque importance, qui nous accompagnoit, profita du moment où on lançoit l'embarcation dans le reffac, pour voler un sac, que j'avois eu bien de la peine à garder tout le jour : il renfermoit un pistolet de poche, que je craignois extrêmement de perdre. J'apperçus le voleur, je poussai des cris, & je témoignai autant de déplaisir que je le pus. Le voleur crut devoir rapporter le sac à la nage; mais il soutint qu'il ne l'avoit pas dérobé, quoique je l'eusse surpris en flagrant-délit. Ils nous mirent à bord de nos canots, où ils déposèrent des noix de coco, des bananes, & d'autres provisions; & nous prîmes la route des vaisseaux, bien contents d'être sortis de leurs mains.

» Nous regrettâmes que l'espece de captivité, où l'on venoit de nous détenir, nous eût laissé si peu de moyens de faire des observations sur le pays. Durant toute la journée, nous nous trouvâmes rarement à cent verges de l'endroit, où l'on nous avoit présentés aux Chefs, après notre débarquement; & nous ne pûmes examiner que les objets qui nous environnoient. La premiere

chose
Nature
mille :
formoi
celles
en pén
» Na
ceux qu
étoient
nombre
avoient
Leur ch
ordinair
La plup
modeles
visage a
femmes
doux. I
de l'emb
nous ser
une nati
qui cou
-compos
quelques
mêlées
forte de
avoient
bourre

chose qui nous frappa , fut la multitude des Naturels ; leur nombre étoit au moins de deux mille : ceux qui nous reçurent sur le rivage , formoient une petite troupe , en comparaison de celles que nous apperçûmes parmi les arbres , en pénétrant dans l'intérieur de l'Isle.

» Nous remarquâmes aussi que la plupart de ceux que nous avons vus à bord des vaisseaux , étoient d'une classe inférieure ; car un grand nombre de ceux que nous apperçûmes à terre , avoient l'air plus noble , & un teint plus blanc. Leur chevelure longue , noire & touffue , étoit ordinairement nouée sur le sommet de la tête. La plupart des jeunes gens pouvoient servir de modèles aux Artistes , du côté de la taille ; leur visage avoit autant de délicatesse que celui des femmes ; & ils paroissoient d'un caractère aussi doux. D'autres , plus avancés en âge , avoient de l'embonpoint ; la peau de tous indistinctement , nous sembla très-fine. Une pièce d'étoffe , ou une natte qui étoit placée autour des reins , & qui couvroit les parties que cache la pudeur , composoient en général leur vêtement ; mais quelques-uns portoient de jolies nattes entremêlées de noir & de blanc , qui formoient une sorte de jaquette sans manches ; & d'autres avoient des chapeaux de forme conique , de bourre de coco , adroitement tissue avec de

1777.
Avril.

1777.
Avril.

petits grains de coquillage. Leurs oreilles étoient percées, & ornées de morceaux de la partie membraneuse d'une plante, ou d'une fleur odoriférante, qui me parut être une espece de *gardenia*. Nous distinguâmes des hommes de la classe supérieure, qui avoient, ainsi que les Chefs, deux petites balles, tirées d'un os d'animal, suspendues à leur cou, par une multitude de cordelettes. Les Chefs déposèrent leurs plumes rouges, après que la cérémonie de notre présentation fut achevée : ces plumes sont sûrement à leurs yeux une marque particuliere de distinction; car nous n'en vîmes qu'aux Chefs, & aux jeunes femmes qui dansèrent.

» Quelques-uns des hommes étoient *tatoués* ou piquetés sur les côtés & sur le dos, d'une maniere peu commune, & les jambes de plusieurs femmes nous offrirent la même parure. Mais cette espece d'ornement nous parut réservé aux Insulaires d'un rang supérieur; & les hommes, ainsi piquetés, avoient d'ailleurs de la grosseur & de l'embonpoint, à moins qu'ils ne fussent très-jeunes. Les femmes d'un âge avancé portoient leurs cheveux courts; plusieurs d'entre elles étoient couvertes de cicatrices, qui formoient des lignes obliques sur tout le devant du corps; quelques-unes de ces blessures présentoient des figures rhomboïdales, & elles étoient si récentes

récentes

» La f
avec son
d'étoffe r
son mari
dresse po
à teter,
Angloises
jeune &
naturelle
intérêt; r
examiner
qu'elle ét
homme
pays. D'a
maniere p
manquoien
pas les be
excepte qu
d'autres pa
ulcères, su
ou qu'ils av
offrirent au
hommes &
portionné à
aisé d'explic
que les Na
désir, ni la

Tome 2

récentes, qu'on y voyoit encore le sang coagulé.

» La femme de l'un des Chefs, vint se montrer avec son enfant enveloppé dans un morceau d'étoffe rouge, dont nous avons fait présent à son mari : elle sembloit avoir beaucoup de tendresse pour son nourrisson ; & , pour lui donner à teter , elle prenoit la même attitude que les Angloises. Un autre Chef amena sa fille qui étoit jeune & belle , & qui avoit toute la timidité naturelle à son sexe. Elle nous regarda avec intérêt ; nous jugeâmes que le désir de nous examiner , étoit plus fort que sa modestie , & qu'elle étoit bien surprise de rencontrer des hommes qui ressembloient si peu à ceux de son pays. D'autres femmes se présentèrent d'une manière plus assurée ; il nous parut qu'elles manquoient de réserve, mais elles ne passèrent pas les bornes de la bienséance. Si l'on en excepte quelques individus, dont le visage, & d'autres parties du corps présentoient de larges ulcères, suite des blessures qu'ils s'étoient faites, ou qu'ils avoient reçues, les deux sexes ne nous offrirent aucune difformité. Le nombre des vieux hommes & des vieilles femmes n'étoit pas proportionné à la foule qui nous environnoit. Il est aisé d'expliquer cette disproportion, en supposant que les Naturels d'un âge avancé, n'eurent ni le désir, ni la force de traverser une grande partie

1777.
Avril.

1777.
Avril.

de l'Isle , pour venir auprès de nous. Il y avoit beaucoup d'enfans ; & lorsque nous étions cachés par la multitude qui nous entourait , ils montoient sur des arbres , ainsi que les hommes , afin de nous mieux voir.

» Le tiers à-peu-près des hommes avoient des massues & des piques ; ceux-là venoient vraisemblablement des parties éloignées de l'Isle ; car la plupart portoient de petits paniers , des nattes , & d'autres choses suspendues à l'extrémité de leurs armes. En général , les massues étoient de six pieds de longueur , d'un bois dur & noir , bien poli dans toutes les parties , en forme de lance à l'une des extrémités , mais beaucoup plus larges ; & la tête se trouvoit découpée proprement en languettes. Nous en vîmes de plus étroites , de plus courtes & de plus unies ; & nous en aperçûmes de si petites , qu'on pouvoit les manier d'une seule main. Les piques étoient du même bois , ainsi que la pointe ; elles avoient ordinairement plus de douze pieds de long , mais le peu de longueur de quelques-unes nous fit juger que les Naturels lancent celles-ci comme des dards.

» Le lieu où nous passâmes la journée , étoit couvert de différens arbres , à l'ombre desquels ils retirent leurs pirogues , pour les garantir du soleil. Nous y en trouvâmes huit ou dix de

doubles
forte de
les Isles
des doub
pieds de
étoient a
premiere
des bagu
étoient e
des carré
n'avois p
agréables
annonçoi
leur peau
long ; elle
plus large
milieu. Il
de trente
hauteur ,
embarcatio
aucune sur
» Parmi
nous distin
& l'euphor
mer un gra
avons vus
sembloient
de cette M

doubles : deux embarcations réunies par une sorte de radeau , forment ici , comme dans toutes les Isles de la Mer du Sud , ce que nous appelons des doubles pirogues. Elles avoient environ vingt pieds de long , quatre de profondeur ; leurs côtés étoient arrondis par un bordage posé sur les premières planches , & fortement attaché avec des baguettes d'osier. Nous en vîmes deux qui étoient enduites de noir par-tout , & qui offroient des carrés , des triangles , &c. sans nombre. Je n'avois pas encore rencontré de dessins aussi agréables sur les terres de l'Océan Pacifique . ils annonçoient plus d'adresse que les *piquettes* de leur peau. Les pagaies avoient quatre pieds de long ; elles étoient à-peu-près elliptiques , mais plus larges à l'une des extrémités , que dans le milieu. Il y avoit près de là une hutte ou angar , de trente pieds de long , & de neuf ou dix de hauteur , où , peut-être , ils construisent leurs embarcations ; nous n'en trouvâmes cependant aucune sur le chantier.

» Parmi les arbres qui nous environnoient ; nous distinguâmes sur-tout le cocotier , l'*hybiscus* , & l'*euphorbia*. Nous rencontrâmes près de la mer un grand nombre de ces arbres que nous avons vus à *Mangeca Noo Nainaiwa* , & ils sembloient border de la même manière les côtes de cette Isle. Ils sont grands & minces , & ils

1777.
Avril.

approchent beaucoup du cyprès ; mais ils ont des touffes de feuilles longues , arrondies & articulées. Les Naturels les appellent *Etoa*. Le sol produit quelques gramens , une espece de *convolvulus* , & beaucoup de moutarde. L'Isle produit sans doute d'autres arbres fruitiers , & d'autres plantes utiles , que nous n'avons pas eu occasion de voir : car , indépendamment de plusieurs especes de bananes , les Naturels nous apportèrent , à diverses reprises , des racines qu'ils nomment *Taro* , du fruit à pain , & un panier de noix grillées , qui avoient une saveur approchante de celle de la châtaigne , mais qui étoient plus grossieres.

» Je ne puis dire quelle est la nature du sol dans l'intérieur du pays ; mais , près de la mer , ce n'est qu'un rocher de corail , de dix ou douze pieds de hauteur , escarpé & raboteux , si j'en excepte de petites greves sablonneuses , qui remplissent les crevasies. Ce corail , qui est exposé à l'air depuis un grand nombre de siècles , est devenu noir à la surface ; & , comme il est irrégulier , il ressemble beaucoup à de grosses masses d'une substance brûlée : il n'a pas subi d'autre altération. La largeur du récif , qui borde toute la côte , varie ; mais par-tout il se termine brusquement , & il oppose à la mer , une muraille haute & escarpée. Son sommet est brun , ou de

couleur
des flo
soit un
du ressa
» Le
M. Coc
tions qu
que j'av
car ce q
pas d'êtr
d'un spe
semblable
la curiosi
sorte de
M. Ande
d'artifices
plus avec
» Indép
à M. Gor
rendit peu
lui firent u
sur nos va
d'armes qu
qu'il me r
merveilleu
exemple ,
vaisseaux a
mens porte

couleur de brique; & il est à-peu-près au niveau des flots : quoique la matiere dont il est composé soit un peu poreuse, il suffit pour rompre la force du resfac, dont l'action est continuelle. 

1777.
Avril.

» Le débarquement de nos Messieurs, ajoute M. Cook, a enrichi mon Journal des observations qu'on vient de lire; mais le principal objet, que j'avois en vue, ne se trouva point rempli; car ce qu'ils rapportèrent de cette Isle, ne mérite pas d'être cité. Toutefois les Naturels jouirent d'un spectacle nouveau pour eux, & dont vraisemblablement ils ne jouiront plus. Il paroît que la curiosité seule les détermina à exercer une sorte de violence contre M. Gore, M. Burney, M. Anderson & Omaï, & à employer tant d'artifices, pour les retenir quelques heures de plus avec eux.

» Indépendamment des services qu'Omaï rendit à M. Gore, en qualité d'interprete, il nous en rendit peut-être beaucoup d'autres. Les Naturels lui firent un grand nombre de questions sur nous, sur nos vaisseaux, sur notre pays, & sur l'espece d'armes que nous employions; &, d'après ce qu'il me raconta, il eut l'adresse de mettre du merveilleux dans ses réponses. Il leur dit, par exemple, qu'il y avoit dans notre patrie des vaisseaux aussi grands que leur Isle; que ces bâtimens portent des instrumens de guerre, (il vouloit

1777.
Avril.

parler de nos canons) si gros que plusieurs personnes peuvent s'y asseoir, & dont un seul suffit, pour réduire en poudre une Isle entiere. D'après cette description imposante, ils voulurent favoir quelle sorte de canons nous avions à bord: Omaï leur répondit, qu'ils étoient petits en comparaison de ceux dont il venoit de les entretenir; que néanmoins il ne tenoit qu'à nous, de la distance où se trouvoient les vaisseaux, de détruire l'Isle, & de tuer chacun de ses habitans. Ils l'interrogerent ensuite sur les moyens qui produisoient des effets aussi terribles, & il essaya de les leur expliquer. Il avoit par bonheur quelques cartouches dans sa poche; il soumit, à l'inspection des Insulaires, les balles & la poudre, & afin de leur donner une preuve plus frappante, il imagina de les rendre témoins d'une explosion. On a déjà remarqué qu'un des Chefs avoit ordonné à la multitude de se former en cercle. Ce cercle fournit à Omaï un lieu propre à son expérience. Il disposa sur le terrain & au centre du cercle, la quantité peu considérable de poudre qu'il tira de ses cartouches; & il y mit le feu avec un tison enflammé, qu'il alla prendre dans le four où l'on apprêtoit à dîner. La rapidité du feu, le bruit éclatant, la flamme & la fumée, remplirent d'étonnement tous les spectateurs; ils ne douterent plus de la force irrésistible de nos armes, & ils ajouterent

une f
racon
» C
l'effroi
auroie
nuit. C
le soir
canons
terre a
été pen
observe
ferent v
attaque
hôtes. I
main; n
nous avi
une secc
C'est a
toujours
on vient
Lecteur p
pidité qu
citer un
ne releve
nant bien
fort obsc
se sont p
il est à p

une foi entière à tout ce qu'Omaï leur avoit raconté.

» On crut à bord des vaisseaux, que sans l'effroi inspiré par cette expérience, les Naturels auroient tenu nos Messieurs aux arrêts toute la nuit. Omaï les assura que s'il ne retournoit pas le soir à bord avec ses camarades, je tirerois mes canons sur l'Isle. Nous étions plus près de la terre au coucher du soleil, que nous ne l'avions été pendant la journée ; & comme les Naturels observerent beaucoup notre position, ils pensèrent vraisemblablement que je méditois cette attaque formidable, & ils laisserent partir leurs hôtes. Ils comptoient les revoir à terre le lendemain ; mais j'étois trop frappé du danger que nous avions couru, pour y envoyer du monde une seconde fois «.

C'est avec cette simplicité que M. Cook parle toujours de ses opérations. Le débarquement dont on vient de parler fut très-dangereux, & le Lecteur pourra juger, par ce seul trait, de l'intrépidité qui est nécessaire aux Navigateurs. Il va citer un autre fait très-important, mais dont il ne relève pas non plus l'importance. En l'examinant bien, il servira à éclaircir une question fort obscure. On pourra juger de quelle manière se sont peuplées les Isles de la Mer du Sud ; & il est à propos de faire ici quelques remarques.

1777.
Avril.

1777.
Avril.

Les idiomes de cette multitude d'Isles qui couvrent l'Océan Pacifique, annoncent une origine commune : les vocabulaires très-étendus qu'en ont rapportés les Anglois ne laissent aucun doute sur cette assertion ; il paroît démontré d'ailleurs que ces idiomes viennent de la langue Malaïse, qui s'est plus ou moins altérée. Mais comment la Presqu'Isle de *Malacca* a-t-elle pu peupler les Isles de la Mer du Sud, situées entre les tropiques ? La nature & la constance des vents alisés, présentent sur cela de grandes difficultés, & de bons esprits sont tentés de croire que toutes ces Isles éparfes sur la vaste étendue de l'Océan Pacifique, sur-tout celles qui se trouvent entre les tropiques, sont les débris d'un continent que la révolution des âges a submergé, & que la population de la Presqu'Isle de *Malacca*, & celles d'une partie de l'*Asie*, viennent peut-être de ce continent. La discussion d'une pareille conjecture seroit déplacée ici ; il suffira de dire qu'en lisant avec attention les Voyages de Cook, on verra qu'il y a dans l'Océan Pacifique deux sortes d'Isles ; les unes volcaniques, qui peuvent avoir été produites par une éruption souterraine ; & d'autres récentes, qui sont formées par les pluies, & dont l'accroissement est très-sensible ; & qu'enfin un accident pareil à celui qu'on va rapporter, dérange toutes les combinaisons.

» Ce
d'occu
vu d'an
pourtar
ce fait
M. Go
» Il
aperçu
les Isles
deux ce
inconnu
n'ayant
des trav
vue ; un
abordâm
un de c
les Auteu
lecteur.
détail.

» Il est
& quel p
ensemble
intéressan
à *O-Taïti*
femmes,
Isles voisi
avec imp
destination

» Cette journée, dit M. Cook, donna beaucoup d'occupation à Omaï : quoique l'Isle n'eût pas vu d'autres Européens que nous, on y trouvoit pourtant des étrangers ; & nous aurions ignoré ce fait curieux, si Omaï n'eût point accompagné M. Gore.

1777.
Avril.

» Il eut à peine débarqué sur la greve, qu'il aperçut dans la foule trois de ses compatriotes : les Isles de la Société étant éloignées d'environ deux cents lieues, il faut parcourir une vaste mer inconnue pour arriver ici : & ces peuplades n'ayant que de misérables pirogues propres à des traversées, où l'on ne perd pas la terre de vue ; une telle rencontre sur une Isle que nous abordâmes par hasard, peut être regardée comme un de ces événemens imprévus ; qu'imaginent les Auteurs des Romans, afin de surprendre leur lecteur. Sa singularité mérite que j'en parle en détail.

» Il est aisé de concevoir avec quel étonnement & quel plaisir, Omaï & ses compatriotes causerent ensemble. L'histoire de ces derniers est très-intéressante. Ils s'étoient embarqués sur une pirogue à O-Taïti, au nombre de vingt, hommes & femmes, afin de se rendre à Ulitea, une des Isles voisines. Un vent contraire, qui souffloit avec impétuosité, les empêcha d'arriver à leur destination, ou de regagner le port d'où ils

1777.
Avril.

étoient partis. Leur passage devant être court, ils n'avoient guere embarqué de provisions, & ils manquerent bientôt de vivres. On ne peut imaginer tout ce qu'ils souffrirent, tandis qu'ils furent chassés sur l'Océan, au gré de la tempête. Ils passerent un grand nombre de jours, sans avoir rien à manger ou à boire. La famine & la fatigue détruisirent peu-à-peu ce petit équipage. Il ne restoit que quatre hommes, lorsque la pirogue chavira : la perte de ces quatre malheureux sembloit inévitable : ils eurent cependant l'adresse & la force de saisir les bordages de l'embarcation, & de s'y tenir suspendus pendant quelques jours. Ils furent enfin jetés aux environs de cette Isle ; les Naturels du pays détacherent tout de suite des canots, qui les sauverent & les conduisirent à terre. L'un des quatre étoit mort, mais les autres vivoient encore ; & ils raconterent à Omaï, les détails miraculeux qu'on vient de lire. Ils vanterent beaucoup le traitement amical qu'ils avoient reçu des Insulaires ; & ils étoient si contents de leur sort, qu'ils refuserent l'offre de nos Messieurs, qui, à la sollicitation d'Omaï, leur proposerent de les ramener dans leur patrie. La conformité des mœurs & du langage, les avoit plus que naturalisés sur cette terre ; & les liaisons qu'ils y avoient formées, & qu'ils auroient eu bien de la peine à rompre, après une si longue

habitude
lurent p
se trou
M. And
la relâch
1765, &
aussi méri
par les H
des Euro
s'appelo
le premi
d'O-Taï
à Huahei
» Le c
Isle, ne
disois tou
d'ailleurs
connoiss
tructif. E
explique
Savans,
sur les c
& en part

(a) Il est
dans la Mer
trente homm
par les vents
des Philippin

habitude, expliquent assez pourquoi ils ne voulurent pas revenir au lieu de leur naissance. Ils se trouvoient ici depuis plus de douze ans, car M. Anderson me dit qu'ils ne savoient rien de la relâche du Capitaine Wallis, à *O-Taïti*, en 1765, & qu'ils ignoroient d'autres événemens aussi mémorables, tels que la conquête d'*Ulietea*, par les Habitans de *Bolabola*, antérieure à l'arrivée des Européens. M. Anderson m'apprit aussi qu'ils s'appeloient *Orououte*, *Otirreroa*, & *Tavee* : le premier étoit né à *Matavai*, dans l'Isle d'*O-Taïti*, le second à *Ulietea*, & le troisieme à *Huaheine*.

» Le débarquement de nos Messieurs sur cette Isle, ne remplit pas mon objet, ainsi que je le disois tout-à-l'heure ; mais on doit le regarder d'ailleurs comme heureux. Il nous a procuré la connoissance d'un fait très-curieux & très-instructif. En effet, l'histoire qu'on vient de lire, explique mieux, que toutes les conjectures des Savans, comment les hommes se sont répandus sur les contrées de la terre les plus éloignées, & en particulier sur les Isles de la Mer du Sud (a).

(a) Il est vraisemblable que de pareils accidens sont communs dans la Mer du Sud. En 1696, deux pirogues qui avoient à bord trente hommes ou femmes & qui partirent d'*Amorfo*, furent jetées, par les vents contraires & les orages, sur l'Isle de *Samal*, l'une des *Philippines*, éloignée de trois cents lieues, Après avoir été

1777.
Avril.

1777.
Avril.

» Les Naturels du pays donnent à cette Isle le nom de *Wateoo* : elle gît par 20^d 1' de latitude Sud, & 201^d 45' de longitude orientale : elle a environ six lieues de circonférence : elle est d'un très-bel aspect ; on y voit des collines ou des plaines, & elle est couverte d'une verdure de plusieurs nuances. Nos Messieurs trouverent le sol léger & sablonneux, aux endroits où ils passèrent la journée ; mais il est peut-être d'une autre qualité dans l'intérieur du pays ; car, à l'aide de nos lunettes, nous aperçûmes, du vaisseau, une teinte rougeâtre sur les terrains qui s'élevent.

promenés soixante & dix jours sur la mer, cinq d'entre eux moururent durant cette pénible traversée. Le tom. XV, pag. 196, jusqu'à la page 215, des *Lettres édifiantes & curieuses*, raconte le fait en détail, & donne la description des Isles dont je viens de parler. Le même volume, page 282. & les suivantes, cite une aventure pareille arrivée en 1721 : Deux pirogues, dont l'une contenoit vingt-quatre & l'autre six personnes, hommes, femmes ou enfans, furent chassées d'une Isle appelée *Faroilep*, à l'Isle de *Guam* ou *Guaham*, l'une des *Larçons* ou des *Marianes* ; mais elles n'eurent pas à essuyer autant de fatigue que les deux autres, car elles ne furent que vingt jours en mer. Il n'y a aucune raison de révoquer en doute l'authenticité de ces relations. Tous les Ecrivains modernes ont adopté les détails que contiennent les Lettres des Jésuites sur ces Isles, nommées aujourd'hui *Carolines*, & dont les Espagnols durent la connoissance à l'arrivée des deux dernières pirogues à *Samal* & *Guam*. Voyez les *Voyages aux Terres Australes*, du Président de Brosses, tome II, page 443 & les suivantes. Voyez aussi l'*Histoire Universelle moderne*.

Les hab
& nou
étoient
des coc
les mên
de quit
trâmes
Owhava
geea Noo
Owhava
» D'a
paroît q
qui auro
qu'ils ne
Naturels
quelques
détermin
cochons,
la côte,
du récif,
toutefois
Naturels
à nos Mes
fort loin ;
que dans
ne décou
» Omai
mœurs &

Les habitations des Insulaires occupent les collines; & nous en remarquâmes deux ou trois, qui étoient longues & spacieuses : on y rencontre des cochons; mais ses productions sont d'ailleurs les mêmes que celles de l'Isle que nous venions de quitter. Les Habitans, auxquels nous montrâmes la position de *Mangeea*, l'appeloient *Owhavarouah*; nom qui differe tellement de *Mangeea Nooe Nainaiwa* que, selon toute apparence, *Owhavarouah* est une troisième Isle.

1777.
Avril.

» D'après les remarques insérées plus haut, il paroît que *Wateoo* fera peu utile aux vaisseaux qui auront besoin de rafraîchissemens, à moins qu'ils ne soient dans une nécessité absolue. Les Naturels, connoissant aujourd'hui la valeur de quelques-unes de nos marchandises, on les déterminera peut-être à apporter des fruits & des cochons, à un bâtiment qui louvoiera près de la côte, ou à des canots mouillés aux environs du récif, à l'exemple des nôtres. Je ne fais, toutefois, si on y trouvera de l'eau douce; les Naturels en offrirent, il est vrai, dans des cocos à nos Messieurs, mais ils dirent qu'elle venoit de fort loin; & il n'y en a, selon toute apparence, que dans une mare, ou dans un lac, car nous ne découvrîmes aucun ruisseau.

» Omä interrogea ses trois compatriotes sur les mœurs & les usages des Insulaires; & il pensoit

1777.
Avril.

que leur maniere de traiter les étrangers, & leurs habitudes générales, ressemblent beaucoup à celles d'O-Taïï & des Isles voisines. Leurs opinions & leurs cérémonies religieuses, sont aussi à-peu-près les mêmes : car nos Messieurs, ayant vu un homme qui étoit barbouillé de noir sur tout le corps, ils en demanderent la raison ; & on leur dit, qu'il venoit de rendre ses derniers devoirs à un ami mort : ils découvrirent de plus, que les femmes se font, en pareille occasion, les blessures dont j'ai déjà parlé. Enfin, d'après l'examen de toutes les circonstances, il est sûr que cette race sort originairement de la peuplade qui s'est répandue d'une maniere si merveilleuse, sur l'immense étendue de la Mer du Sud. Il y a lieu de croire néanmoins que les Naturels se glorifient d'une extraction plus illustre ; car Omaï nous assura qu'ils donnent à leur Isle, la dénomination honorable de *Wenooa no te Eatooa*, ou de *Terre des Dieux* ; qu'ils se croient des especes de Dieux, & qu'ils sont persuadés qu'ils possèdent l'esprit de l'Eatooa. Il sembloit faire beaucoup de cas de cette prétention enthousiaste & folle : il nous apprit que plusieurs O-Taïtiens la formoient également, & qu'elle étoit générale parmi les Habitans de *Mataia*, ou de l'Isle *Osnabrug*.

» Omaï & nos deux Zélandois, entendoient très-bien la langue de *Wateoo*. Je ne puis la

comparer a
eu soin d'
Naturels, q
ment, lui v

M. Cook
Avril à la p
sur une terr
jours aupa
du matin.

Remarques s
de H

» JE char
prendre deu
possible, &
bétail. Com
tans, je crus
praticable, n
pées, & que
ce que nous
l'Isle ainsi qu
battoit les ro
canots euren
la bande Oue
eurent la ha
récif, & ils d

comparer aux autres dialectes. M. Anderson avoit eu soin d'en écrire quelques mots ; mais les Naturels , qui le dépouillèrent de tout indistinctement , lui volèrent son livre de notes «.

1777.
Avril.



M. Cook s'éloigna de l'Isle de *Watecoo* le 3 Avril à la pointe du jour , & il fit mettre le cap sur une terre voisine , qu'il avoit apperçue trois jours auparavant. Il y arriva le 4 à dix heures du matin.

3.

4.

Remarques sur l'Isle de Wenoca - ette & sur celle de Hervey , & sur leurs Habitans.

» JE chargeai M. Gore , dit M. Cook , de prendre deux canots , de débarquer s'il étoit possible , & de rapporter du fourrage pour notre bétail. Comme il ne sembloit pas y avoir d'Habitans , je crus que si le débarquement se trouvoit praticable , nos espérances ne seroient plus trompées , & que nous serions les maîtres d'y cueillir ce que nous voudrions. Un récif environnoit l'Isle ainsi qu'à *Watecoo* , & un ressac très-fort battoit les rochers ; cependant , dès que nos canots eurent atteint le côté sous le vent ou la bande Ouest , M. Gore & son Détachement eurent la hardiesse de pénétrer en-dedans du récif , & ils descendirent à terre sains & saufs.

1777.
Avril.

Je vis du vaisseau que cette première opération avoit réussi, & je leur envoyai un troisième canot, pour savoir de quelle manière nous pouvions les aider : le troisième canot ayant voulu revenir avec des productions de l'Isle, n'arriva qu'à trois heures de l'après-midi. Dès qu'il fut déchargé, je le renvoyai de nouveau ; j'expédiai aussi une quatrième embarcation, & j'ordonnai à M. Gore d'être à bord avec tous les canots, avant la nuit : mon ordre fut exécuté.

» La descente de M. Gore, nous procura environ cent noix de coco pour chacun des vaisseaux ; & elle fournit d'ailleurs à notre bétail, de l'herbe & une quantité assez considérable de feuilles & de branches de jeunes palmiers, ou de l'arbre appelé *Wharra* à *O-Taïti*, & *Pandanus des Indes Orientales*, par les Naturalistes. Les branches du *wharra* étant molles, spongieuses & remplies de suc, furent coupées en petits morceaux & données à notre bétail, qui les mangea sans répugnance ; ainsi, il est vrai à la lettre que nous le nourrîmes avec des morceaux de bois.

» Cette Isle gît par 19^d 15' de latitude Sud, & 201^d 37' de longitude orientale, à environ trois ou quatre lieues de *Watoo*, où elle est appelée *Otakootaia* : les Insulaires nous en parlèrent quelquefois sous le nom de *Wenooa-ette* ; ce qui signifie petite Isle. M. Anderson qui

descendit

descendit
à-peu-
plus de
en outre
du récif
blanc ;
pas de
couvert
entièrement

» On
& un gr
aussi le
une espe
& quelq
etia, qu
sépare c
par une
endroits
de mout
plantes
citriifolia,
dans les
avec M.
dîner du
trop bon

» Le f
arbres, é
de blanc.

Tome

descendit à terre avec M. Gore, & qui en fit à-peu-près le tour, conjecture qu'elle n'a pas plus de trois milles de circonférence. Il m'a donné en outre les détails suivans : La greve en dedans du récif, est composée d'un sable de corail blanc ; derrière la greve, le terrain ne s'élève pas de plus de six ou sept pieds, & il est couvert d'un sol léger & rougeâtre ; mais il est entièrement dénué d'eau.

1777.
Avril.

» On y trouve plusieurs groupes de cocotiers, & un grand nombre de *wharra*. On y rencontre aussi le *calophyllum*, la *suriana*, la *guettarda*, une espèce de *tournefortia*, les *taberna montana*, & quelques autres arbrisseaux, ainsi que l'arbre *etoa*, qu'on voit à *Watceoo*. L'intervalle, qui sépare ces arbres & les arbrisseaux, est rempli par une espèce de liseron, excepté en quelques endroits, où l'on voit une quantité considérable de moutardes, une espurge, diverses petites plantes peu nombreuses, ainsi que la *morinda curifolia*, dont les O-Taïtiens mangent le fruit, dans les temps de disette. Omaï, qui débarqua avec M. Gore, apprêta cette plante pour le dîner du Détachement, mais elle ne parut pas trop bonne.

» Le seul oiseau qu'on aperçut parmi les arbres, étoit un joli coucou, châtain, tacheté de blanc. M. Gore le tua. Mais il y avoit sur la

1777.
Avril.

côte des oiseaux *d'auf*, une petite espece de courlis, des hérons bleus & blancs, & beaucoup de noddies. Ces derniers faisoient alors leur couvée, un peu plus loin dans l'intérieur de l'Isle; & ils se perchoient souvent sur le *wharra*.

» Un de nos gens prit un lézard qui grimpoit sur un arbre, & qui, malgré sa petiteffe, paroissoit dangereux: on en vit une multitude d'une seconde espece. Les buissons près de la mer, étoient remplis de jolies teignes tachetées de rouge, de noir & de blanc: il y avoit aussi plusieurs especes de teignes différentes de celles-ci, ainsi que de jolis papillons, & d'autres insectes.

» Quoique l'Isle ne fût pas habitée, des indices sûrs nous prouverent que du moins elle est fréquentée quelquefois. On y trouve des cabanes. Il y avoit plusieurs grosses pierres érigées en forme de monumens sous des arbres, & plusieurs terrains enclos par d'autres pierres plus petites; on avoit probablement enterré des morts en cet endroit: on rencontra ailleurs une quantité considérable de coquilles de petoncles, d'une espece particuliere, sillonnées d'une maniere agréable, & plus grosses que le poing: nous pensâmes avec raison que cette terre avoit été visitée par des hommes, qui tiroient des coquillages une partie de leur subsistance. M. Gore laissa, dans une de ces huttes, une hache & des clous,

dont
» L
de no
vent c
l'Isle c
durant
fût pas
l'apper
l'Ouest
heures
plusieu
venoit
car rien
j'en fis
le vent
pays n'
à la mer
cette fo
» Sur
mêmes
nous joi
à six he
portée c
la peine
la Résolu

(a) V.
Isle a vir

dont la valeur excédoit ce qu'il prit sur la côte.

» Dès que les canots furent rentrés, je marchai de nouveau au Nord, avec un léger souffle de vent de l'Est. Je voulois essayer de descendre à l'Isle d'*Hervey*, que j'avois découverte en 1773, durant mon second Voyage (a) : quoiqu'elle ne fût pas éloignée de plus de quinze lieues, je ne l'apperçus que le 6, à la pointe du jour, dans l'Ouest-Sud-Ouest, à environ trois lieues. A huit heures, nous en étions assez près; nous vîmes plusieurs pirogues qui partoient de la côte, & qui venoient aux vaisseaux. Ce spectacle me surprit, car rien ne m'avoit indiqué des Habitans, lorsque j'en fis la découverte. Quand j'y arrivai, en 1773, le vent étoit assez impétueux, & les canots du pays n'osèrent vraisemblablement pas se mettre à la mer, car les vaisseaux passèrent sous le vent; cette fois nous étions au vent.

» Sur ces entrefaites nous avançons nous-mêmes vers l'Isle, & six ou sept doubles pirogues nous joignirent bientôt. Chacune portoit de trois à six hommes. Elles s'arrêtèrent à environ une portée de pierre du vaisseau. Omai eut bien de la peine à les déterminer à venir à la hanche de la *Résolution*; mais ses démonstrations amicales &

(a) Voyez le second Voyage de Cook. On y lit que cette Isle a environ six lieues de tour.

1777.
Avril.

64

1777.
Avril.

Les prières ne purent engager un seul des Naturels à monter à bord. Leur maintien farouche & leurs propos bruyans, n'annonçoient pas des hommes disposés à se fier à nous, ou à nous bien traiter. Nous apprîmes ensuite qu'ils avoient essayé d'enlever les rames d'un canot de la *Découverte*, & frappé un de nos Matelots qui s'opposa à leurs desseins. Ils couperent de plus avec une coquille, un filet rempli de viande, qui pendoit à l'arrière du vaisseau de M. Clerke; ils refuserent opiniâtrément de le rendre, & nous fûmes contraints de leur en payer la valeur. Ceux qui environnoient la *Résolution*, le conduisirent avec la même audace; ayant converti une longue perche en crochet, ils s'efforcèrent publiquement de nous voler plusieurs choses; & ils vinrent à bout de prendre l'habit d'un de nos gens, qui pendoit en dehors du vaisseau. Ils me prouverent en même temps qu'ils avoient l'habitude de faire des échanges; ils nous vendirent du poisson, & entr'autres des carrelets assez singuliers, tachetés comme du porphyre, & des anguilles de la blancheur du lait, piquetées de noir: nous les payâmes avec de petits clous, qui leur firent un extrême plaisir, & qu'ils appelerent *Goore*. Au reste, ils faisoient avec la plus grande avidité des morceaux de papier, & tout ce que nous leur donnâmes; si ce que nous jetions tomboit

dans
des f
» I
ni pa
deux
leur t
physio
comme
celle d
cheveu
ou étoit
Quelqu
& deux
ou roug
sieurs t
qui pass
vêtemen
rouges,
d'autre p
pendue à
d'eux cet
lles de
corps n'é
» Malgr
qu'ils des
Insulaires
encore da
celui de

dans la mer, ils sautoient à l'instant au milieu des flots, afin de le ramasser.

1777.
Avril.

» Ils ne ressemblent aux Insulaires de *Watecoo*, ni par la figure, ni par le caractère, quoique les deux Isles soient peu éloignées l'une de l'autre; leur teint est plus foncé; plusieurs avoient une physionomie grossière & farouche, & la peau bise comme les Naturels de la *Nouvelle-Zélande*, mais celle de quelques-uns étoit assez blanche. Leurs cheveux noirs & forts, flottoient sur les épaules ou étoient noués en touffes, au sommet de la tête. Quelques-uns néanmoins les portoient courts; & deux ou trois d'entre eux les avoient bruns ou rougeâtres. Une natte étroite qui faisoit plusieurs tours sur la partie inférieure du corps & qui passoit entre les cuisses, composoit tout leur vêtement. Nous vîmes un joli chapeau de plumes rouges, dans l'une des pirogues. Ils n'avoient d'autre parure qu'une nacre de perle polie suspendue à leur cou. Nous ne trouvâmes sur aucun d'eux cet ornement bizarre, si commun dans les Isles de la Mer du Sud, je veux dire que leurs corps n'étoient pas piquetés.

» Malgré cette différence, il nous fut démontré qu'ils descendent de la même race que les autres Insulaires de cet Océan. Leur idiome approchoit encore davantage de la langue d'*O-Taïti*, que celui de *Watecoo*. ou de *Mangeea*. Ainsi que les

1777.
Avril.

Habitans de ces deux Isles, ils demanderent d'où venoient nos vaisseaux & où ils alloient; comment s'appeloit le Commandant, & combien nous avions d'hommes à bord: ils imaginerent même que mon bâtiment avoit un nom particulier, & ils voulurent le savoir. De leur côté, ils répondirent sur-le-champ aux questions que nous leur fîmes. Ils nous dirent qu'ils avoient déjà vu deux grands vaisseaux pareils aux nôtres, mais qu'ils n'avoient point eu d'entrevue avec les Equipages, qui passerent sans s'arrêter. Il paroît hors de doute qu'il s'agissoit de la *Résolution* & de l'*Aventure*. Nous apprîmes que leur Isle se nomme *Terouggemou Atooa*, & qu'ils sont sujets de *Teerevaoeah*, Roi de *Wateoo*. D'après les instructions qu'ils nous donnerent, leur Isle ne produit ni bananes ni fruit à pain; on n'y trouve ni cochons, ni chiens, & les Habitans se nourrissent de noix de coco, de poisson & de tortues. Il y eut un moment où trente de leurs pirogues s'offrirent à nos regards: elles étoient assez grandes & bien faites: l'arriere ressemble un peu à celles de *Wateoo*, & l'avant se projette en faillie, à-peu-près de la même maniere; mais l'extrémité se replie vers le haut, au lieu de se replier vers le bas.

» Le vent étoit très-foible, & nous n'atteignîmes qu'à une heure la bande Nord-Ouest de

l'Isle
vraie
& un
Lieut
& d'a
que l
que l
s'étoit
avoien
elles r
ne rev
» L
& M.
de mo
pouvo
du réc
rivage.
sur le
massues
fa des
qu'alors
& l'eng
faites,
des piq
dessein
l'occasio
» D'a
confidé

l'Isle, la seule portion de la côte où il parût vraisemblable que nous trouverions un mouillage & un lieu propre au débarquement. J'ordonnai au Lieutenant King de prendre deux canots armés, & d'aller sonder & reconnoître la côte, tandis que les vaisseaux courroient des bordées. Dès que les canots furent à la mer, les pirogues qui s'étoient tenues jusqu'alors près de nous, & qui avoient fait des échanges, suspendirent leur trafic; elles regagnerent l'Isle à force de rames, & elles ne revinrent plus.

» Les canots furent de retour à trois heures; & M. King m'informa  » qu'il n'y avoit point de mouillage pour les vaisseaux, & que les canots pouvoient seulement débarquer au bord extérieur du récif, situé à environ un quart de mille du rivage. Il me dit que les Insulaires étoient arrivés sur le récif, armés de longues piques & de massues, comme s'ils avoient voulu s'opposer à sa descente; qu'il s'approcha néanmoins, & qu'alors les Naturels lui jeterent des noix de coco, & l'engagerent à descendre: que, sur ces entre-faites, il vit les femmes qui apportoient en hâte des piques & des dards, mais que n'ayant point dessein de débarquer, il ne leur fournit pas l'occasion de s'en servir .

» D'après ces détails, continue M. Cook, je considérai que les vaisseaux ne pouvant mouiller,

1777.
Avril.

je perdrois du temps, si j'essayois de me procurer du fourrage, & que cette opération seroit un peu dangereuse. D'ailleurs, nous avions aussi besoin d'eau; &, quoique les Habitans eussent dit qu'on en trouvoit sur l'Isle, j'ignorois en quelle quantité & à quelle distance. Enfin, quand nous n'aurions pas rencontré d'autres obstacles, j'étois sûr que la traversée du récif seroit difficile & périlleuse à bien des égards.

» Ainsi, nos espérances furent trompées sur toutes les Isles que nous avons rencontrées depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande*; les vents contraires & d'autres événemens imprévus auxquels nous ne pûmes nous soustraire, nous avoient tellement retardés, que je me vis hors d'état de rien faire cette année, dans les hautes latitudes de l'hémisphère septentrional. Elles se trouvoient fort loin de nous, quoique la saison nécessaire à nos opérations eût déjà commencé. Il fallut donc prendre les mesures les plus propres à conserver le bétail que nous avions sur nos vaisseaux, &, ce qui étoit encore plus important, ménager nos vivres & nos munitions, afin d'avoir plus de moyens de reconnoître la côte occidentale de l'*Amérique*, & d'essayer le passage au Nord, que j'avois cru entreprendre une année plutôt.

» Si j'avois eu le bonheur de me procurer de

Peau &
je me le
rencont
alors de
tous nos
ver à O-
ce mouv
objet de
» Je ré
où j'étois
choses de
marcher
Capitaine
de la *Réfo*
terres dur
caution, p
que le mi

M. Cook
& obligé d
qu'à celle
donné la p
dans la ma

l'eau & du fourrage sur l'une des dernières Isles, je me serois replié au Sud, jusqu'à ce que j'eusse rencontré un vent d'Ouest. Il étoit impossible alors de revenir sur nos pas du côté du Sud ; tous nos quadrupedes seroient morts avant d'arriver à *O-Taïti*, & je n'aurois tiré aucun profit de ce mouvement rétrograde, par rapport au grand objet de notre Voyage.

» Je résolus donc de gagner les *Isles des Amis*, où j'étois sûr de trouver en abondance toutes les choses dont j'avois besoin ; & comme il falloit marcher la nuit ainsi que le jour, j'ordonnai au Capitaine Clerke de se tenir une lieue en avant de la *Résolution* ; nous pouvions rencontrer des terres durant la traversée, & je pris cette précaution, parce que son vaisseau étoit plus propre que le mien à l'attaque d'une côte «.



M. Cook fut encore contrarié dans ses projets, & obligé de relâcher à l'Isle *Palmerston*, plutôt qu'à celle de *Middelbourg*, à laquelle il avoit donné la préférence. Il l'atteignit le 13 Avril, dans la matinée.

1777.
Avril.

1777.
Avril.

Remarques sur l'Isle de Middelbourg, qui fait partie des Isles des Amis, & sur la formation des Isles basses de la Mer du Sud.

» Je fis mettre à la mer, dit M. Cook, quatre canots, commandés chacun par un Officier; trois de la *Résolution*, & un de la *Découverte*; & je leur ordonnai de chercher le lieu le plus propre au débarquement. Notre bétail étoit sur le point de mourir de faim, & je me voyois forcé de tirer de cette Isle quelques herbages.

» L'Isle *Palmerston* renferme neuf ou dix Iflots; placés en cercle, & réunis par un récif de rochers de corail. Les canots examinerent d'abord celui des Iflots, qui est le plus au Sud-Est. Leurs recherches n'ayant pas eu de succès, ils se rendirent au second, où nous eûmes la satisfaction de les voir débarquer. Je fis alors conduire les vaisseaux par le travers de l'endroit où ils étoient descendus, & nous louvoyâmes en les attendant; car la mer se trouvoit trop profonde pour mouiller. Je n'en fus pas affligé: l'Isle étoit déserte.

» L'un des canots revint à une heure, chargé de cochléaria & de jeunes cocotiers, que notre bétail mangea avec avidité. Il m'apporta un message de M. Gore, qui commandoit le Détachement. Cet Officier m'informa qu'il y avoit dans l'Isle beaucoup de cochléaria, de *wharra*,

de palmier de prendre articles. Le Capitaine

» Nous travail. Ils crique, fo étendue qu de ses dire en saillie, des vagues d'un mille trois pieds me parut co & d'un peu végétaux to sa maigreur de la nature variés. On apperçûmes près de la r pays, un gr du tropique boobies de couvée, & qu'ils se laif rameaux d'a nid. Les oise

de palmiers, & quelques noix de coco. Je résolus de prendre un supplément considérable de ces articles. L'après-dînée, je me rendis à terre avec le Capitaine Clerke.

1777.
Avril.

» Nous trouvâmes tous nos gens occupés au travail. Ils avoient débarqué dans une petite crique, formée par le récif, & un peu plus étendue que la longueur d'un canot, sur chacune de ses directions. Des rochers qui se projetoient en saillie, la mettoient à l'abri de l'impétuosité des vagues. La circonférence de l'Isle est à peine d'un mille, & elle n'est pas élevée de plus de trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle me parut composée en entier de sable de corail, & d'un peu de terreau noirâtre, détrimement des végétaux tombés en pourriture. Le sol, malgré sa maigreur, est couvert d'arbres & d'arbrisseaux de la nature de ceux de *Wennoa-ETTE*, mais moins variés. On y voit quelques cocotiers. Nous apperçûmes sur les arbres qui étoient les plus près de la mer, ou un peu dans l'intérieur du pays, un grand nombre de frégates & d'oiseaux du tropique; nous y rencontrâmes aussi des boobies de deux especes, qui faisoient alors leur couvée, & qui se montrèrent si peu sauvages, qu'ils se laissoient prendre à la main. De petits rameaux d'arbres, mal assemblés, formoient leur nid. Les oiseaux du tropique déposent leurs œufs

1777.
Avril.

à terre sous les arbres ; ils différent beaucoup de l'espece commune. Ils sont par-tout d'un blanc éclatant , un peu tacheté de rouge ; & les deux longues plumes de leur queue sont d'un cramoié foncé, ou d'un rouge de sang. Nos gens tuerent une quantité considérable de ces divers oiseaux. Leur chair avoit peu de délicatesse ; toutefois comme nous ne prenions depuis long-temps que des nourritures salées, nous la trouvâmes assez bonne. Nous rencontrâmes une multitude de crabes rouges qui rampoient au milieu des arbres , & nous prîmes plusieurs poissons , que la mer , en se retirant , avoit laissés dans des trous sur le récif.

» Il y a un lac situé en dedans du récif , & nous trouvâmes, sur la portion du récif, en face du lac, un grand lit de corail, qui offroit peut-être une des plus charmantes vues produites par la nature en aucun lieu du monde. Sa base étoit fixée à la côte , mais elle pénétoit si avant , qu'on ne pouvoit la découvrir. Il paroissoit suspendu dans l'eau , dont la profondeur augmentoit si brusquement , qu'à peu de verges de distance, la sonde auroit donné sept ou huit brasses. La mer étoit absolument calme , & le soleil , qui brilloit de tout son éclat , montrait à nos regards étonnés les différentes especes de corail. Nous voyions, en quelques endroits , une foule de jolies stalactites ,

ailleurs de
Des coqu
& qui for
couleurs ,
spectacle. U
noient paif
de crainte ,
rien imagin
bleues , rou
l'art ne les
des poissons
grotte marin
inexprimabl
de ce qu'un
dans un lie
occasion de
mérite.

» Rien n'
jamais venus
petit bordage
greve , & qu
d'une autre
nous y vîme
pas aisé d'ex
je suis tenté
la pirogue , d
» Lorsque
à bord : M.

ailleurs des boules, & beaucoup d'autres formes. Des coquillages qui étoient répandus par-tout, & qui formoient des paillettes des plus riches couleurs, ajoutoient encore à la beauté de ce spectacle. Une multitude de poissons qui se promenoient paisiblement, & sans la moindre apparence de crainte, acheva de nous charmer : on ne peut rien imaginer au - dessus des couleurs jaunes, bleues, rouges, noires, &c. qu'ils étaloient ; & l'art ne les imitera jamais. La variété des formes des poissons contribuoit aussi à la richesse de cette grotte marine. Nous la regardâmes avec un plaisir inexprimable, & nous éprouvâmes du regret, de ce qu'un ouvrage si extraordinaire est caché dans un lieu où les hommes n'auront guere occasion de lui payer le tribut d'éloges qu'il mérite.

» Rien n'annonçoit que des hommes fussent jamais venus sur cette Terre, si j'en excepte un petit bordage de pirogue qu'on rencontra sur la greve, & que la mer pouvoit y avoir apporté d'une autre Isle. Mais, ce qui est assez singulier, nous y vîmes plusieurs petits rats bruns. Il n'est pas aisé d'expliquer l'origine de ces animaux ; & je suis tenté de croire qu'ils y sont venus avec la pirogue, dont nous apperçûmes les débris.

» Lorsque les canots furent chargés, je revins à bord : M. Gore passa la nuit à terre avec

1777.
Avril.

quelques hommes , afin de reprendre plutôt ses travaux le lendemain.

1777.

Avril.

15.

» La journée du 15 se passa comme celle de la veille. M. Gore cueillit & envoya à bord des provisions pour notre bétail ; il nous procura sur-tout des choux-palmistes , de jeunes cocotiers , & les rameaux tendres de l'arbre appelé *wharra*. Au coucher du soleil , les deux vaisseaux avoient une quantité suffisante de ces articles , & je fis revenir le Détachement ; mais , comme le vent étoit foible ou nul , je résolus d'attendre un jour de plus , & d'essayer , le lendemain , de tirer des noix de coco , pour les Equipages , de l'Isle sous le vent la plus voisine de nous , où nous voyions les cocotiers en plus grande abondance , que sur celle où nous venions de débarquer.

16.

» Je cours des bordées toute la nuit ; & le 16 , entre huit & neuf heures du matin , j'allai avec les canots au côté occidental de l'Isle : mon débarquement n'eut rien de difficile. Les hommes qui m'accompagnoient , se mirent tout de suite à cueillir des noix de coco , que nous y trouvâmes en très-grande quantité. Mais , pour les embarquer , nous eûmes beaucoup de peine ; car il fallut les porter l'espace d'au moins un demi-mille sur le récif ; & ceux qui firent ce transport , eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Omaï , qui étoit avec

moi , prit pour donner à envoyer au aussi une m des frégates que notre re à Omaï , je grand secou inhabitées. apprêtoit en qui tomboien selon la méth qu'il creusoit les alimens a enchantés de Chacun des c je retournai à M. Williamso quelques hom une autre cha y renvoyer le » Je renvoy à sept heures Je les renvoy gaison , & je au Détacheme du soleil. Dès avec sa petite

moi, prit en peu de temps assez de poissons, pour donner à dîner au Détachement, & pour en envoyer aux deux vaisseaux. Nous rencontrâmes aussi une multitude d'oiseaux, & particulièrement des frégates & des oiseaux du tropique; en sorte que notre repas fut excellent. Pour rendre justice à Omaï, je dois dire qu'il nous étoit d'un très-grand secours, dans ces excursions sur des Isles inhabitées. Non-seulement il pêchoit, mais il apprêtoit encore le poisson, ainsi que les oiseaux qui tomboient sous nos coups. Il faisoit la cuisine, selon la méthode de ses compatriotes, c'est-à-dire, qu'il creusoit un four en terre, & qu'il cuisoit les alimens avec des pierres chaudes. Nous étions enchantés de son adresse & de sa bonne humeur. Chacun des canots fit deux voyages avant la nuit: je retournai à bord le soir, mais je laissai à terre M. Williamson, mon troisième Lieutenant, avec quelques hommes; je lui recommandai de préparer une autre charge pour les canots, que je voulois y renvoyer le lendemain.

» Je renvoyai en effet les canots le lendemain à sept heures, & ils revinrent chargés à midi. Je les renvoyai encore chercher une autre cargaison, & je leur remis un ordre qui enjoignoit au Détachement de se trouver à bord au coucher du soleil. Dès que M. Williamson fut de retour avec sa petite troupe, on rentra les canots, &

1777.
Avril.

17.

1777.
Avril.

nous fîmes voile à l'Oueft, à l'aide d'un léger fouffle de vent du Nord.

» Cet Iflot eft plus grand de moitié que l'autre, & prefque entièrement couvert de cocotiers; la plupart de ces arbres offroient d'excellentes noix, & foyent de vieilles & de jeunes noix fur la même tige. Leur trop grande proximité, en plusieurs endroits, nuifoit à leur croiffance : en général, les autres productions étoient les mêmes que fur le premier Iflot. Nous vîmes, fur la greve, deux morceaux de bordage, dont l'un étoit groffièrement fculpté, & une pagaie de forme elliptique. Ces débris venoient probablement de la même pirogue, que ceux dont j'ai déjà parlé; car les deux Iflots ne font éloignés que d'un demi-mille. Nous rencontrâmes une jeune tortue, jetée depuis peu fur la côte, car elle étoit encore remplie de vers. Il y a moins de crabes que fur le premier Iflot; mais nous y apperçûmes des mouches-fcorpion, & un petit nombre d'autres infectes. Il y avoit beaucoup plus de poiffons fur les récifs. Nous y diftinguâmes de groffes anguilles tachetées d'une maniere agréable; lorsque nous les fuivions, elles élevoient leur tête au-deffus de l'eau, elles ouvroient leur bouche, & elles s'efforçoient de nous mordre. Nous y remarquâmes fur-tout des poiffons-perroquet, des *snappers*, un poiffon de rocher brun & tacheté,

de

de la g
qu'au
pour r
tout-à-
embarq
récif ét
de ces
& qui p
lages ét
fâmes la
la marée
nos gen
avoit ale
dans l'ea
» Le I
avec M.
mouffite
été fur l'If
ment pare
côte des p
qu'un ou
avions vu
» Notre
fur cet Iflo
cents coc
portions,
également
qui feront
Tome 2

de la grandeur de l'aigrefin , mais si peu sauvage , qu'au lieu de s'enfuir à notre aspect , il s'arrêtoit pour nous regarder. Si nous avions manqué tout-à-fait de provisions , nous aurions pu en embarquer ici une assez grande quantité ; car le récif étoit rempli d'une multitude innombrable de ces coquillages , dont j'ai déjà fait mention , & qui pesoient deux ou trois livres. Ces coquillages étoient de plusieurs especes ; nous y ramassâmes la grosse limace de mer. Durant le flux de la marée , plusieurs requins vinrent sur le récif ; nos gens en tuerent quelques-uns ; mais il y avoit alors du danger pour nous de marcher dans l'eau.

» Le Détachement , qui passa la nuit à terre , avec M. Williamson , fut très-incommodé des mousquites , ainsi que celui de M. Gore l'avoit été sur l'Islet précédent. Il tua deux courlis exactement pareils à ceux d'Angleterre , & il vit sur la côte des pluviers ; mais il n'apperçut dans les bois qu'un ou deux coucous , pareils à ceux que nous avions vus à *Wennoa-ETTE*.

» Notre temps fut employé d'une maniere utile sur cet Islet ; car nous y prîmes environ douze cents cocos , qui furent distribués , par égales portions , à l'Equipage ; le fuc & la noix furent également bons pour notre santé. Les vaisseaux qui seront dans ce parage , peuvent , si le vent

1777.
Avril.

est modéré, suivre notre exemple, & espérer le même succès. Mais les deux Iflots, sur lesquels nous débarquâmes, manquent d'eau douce. S'il y en avoit, & s'il étoit possible de pénétrer dans l'espace de mer qu'environne le récif, & que nous appellâmes le lac, ce mouillage seroit, pour les bâtimens qui relâcheroient faute de rafraichissemens, préférable à ceux des Isles habitées; car ils y trouveroient une quantité suffisante de poissons; & les Equipages s'y promeneroient sans être inquiétés par personne.

» Les neuf ou dix Iflots peu élevés, compris sous le nom d'Isle *Palmerston*, peuvent être regardés comme les pointes ou les sommets du récif de corail qui les réunit. Quoiqu'ils soient couverts seulement d'une légère enveloppe de sable, ils se trouvent, air si que je l'ai déjà observé, remplis d'arbres & de plantes, la plupart de la même espece que ceux des terrains bas des hautes Isles de cet Océan.

» Les Savans, qui cherchent à expliquer la formation des diverses contrées de la Terre, ne sont pas d'accord sur l'origine des Isles basses. Les uns disent que ces pointes de rochers ou Iflots étoient réunies autrefois; qu'elles composoient une seule terre plus élevée, dont la mer, dans la révolution des siècles, a englouti une portion, & que les parties les plus hautes, qui se montrent

encore, d
turent qu'
mens de te
sions intéri
qui me par
des bas-fon
sent peu-à-
qu'on emp
systèmes; je
de l'Isle *Pa*
» Un roc
l'Isle. Le fo
détrimens d
d'endroits, c
qui ressemble
avec beauco
ne sont pas a
plus les reste
par l'Océan;
hypothèses, i
ou il devroit y
Il est facile d
de ces Iflots :
du point où a
même que la m
de corail élev
troués de la m
corail qui comp

encore , disparaîtront un jour. D'autres conjecturent qu'elles ont été produites par des tremblemens de terre , & qu'elles sont l'effet des convulsions intérieures du globe. Une troisième opinion , qui me paroît la plus vraisemblable , n'y voit que des bas-fonds , ou des bancs de corail qui s'accroissent peu-à-peu. Je n'exposerai pas ici les raisons qu'on emploie , pour défendre chacun de ces systêmes ; je me contenterai de décrire les districts de l'Isle *Palmerston* que j'ai examinée.

» Un rocher de corail forme par-tout la base de l'Isle. Le sol est un sable de corail , auquel les détrimens des végétaux se sont mêlés , en peu d'endroits , de maniere à présenter quelque chose qui ressemble à du terreau. On peut en conclure , avec beaucoup de vraisemblance , que ces Isles ne sont pas anciens , & qu'ils ne sont point non plus les restes d'une Isle plus grande , engloutie par l'Océan ; car , dans l'une ou l'autre des deux hypothèses , il devrait y avoir plus de terreau , ou il devrait y rester une portion du sol primitif. Il est facile de prouver d'ailleurs l'accroissement de ces Isles : nous y rencontrâmes bien au-delà du point où arrivent aujourd'hui les flots , lors même que la mer est la plus orageuse , des rochers de corail élevés , qui nous parurent avoir été troués de la même maniere que les rochers de corail qui composent maintenant le bord extérieur

1777.
Avril.

1777.
Avril.

du récif; d'où il résulte que les vagues se portoient autrefois jusqu'ici. J'ajouterai que quelques-uns de ces rochers troués sont presque au centre de l'Islet.

» La meilleure preuve de l'accroissement des Islots & de la théorie que j'adopte, c'est la gradation insensible qu'offrent les plantes des rivages de ces terres : gradation qui commence à quelques pouces de la marque de la marée haute, & qui va jusqu'au bord des arbres. On voit, de la façon la plus distincte, dans un très-grand nombre d'endroits, & sur-tout sous le vent, ou au côté occidental, que ces plantes ont germé à différentes époques. Je pense qu'elles doivent leur origine à des marées extraordinairement hautes, produites par des coups de vent impétueux de l'Ouest; que ces marées ont répandu du sable, au-delà de la ligne où s'arrêtent les marées ordinaires, & qu'ensuite le vomissement régulier & imperceptible de ces dernières marées, a jeté assez d'autre sable pour former une barrière contre les marées très-hautes, & empêcher les flots & la tempête, de venir détruire les plantes qui commencent à végéter sur les noix de coco, les racines & les graines apportées par les oiseaux, ou poussées par les vagues. Cette transplantation doit arriver très-souvent; car nous vîmes beaucoup de noix de coco, & d'autres semences qui bourgeoignoient

tout près
& dans de
geons ne
trouvoient
toutes form
augmente r
velle ainsi c
les branche
tige, se co
noir, sous u
» Il y a
contribue pa
Isles, & qu
éloignée des

(a) Le Journal
les détails suivans
» Les arbres très-
» lequel nous desc
» mens, des mon
» suite des temps
» trouvoient en m
» aucune éminence
» plus sensible, l'or
» Islet, il y en a u
» peu; on n'y trou
» multitude d'arbriss
» de corail, jetés p
» une autre chose qu
» je veux parler de
» de long, & d'un p
» sur le récif, & qu

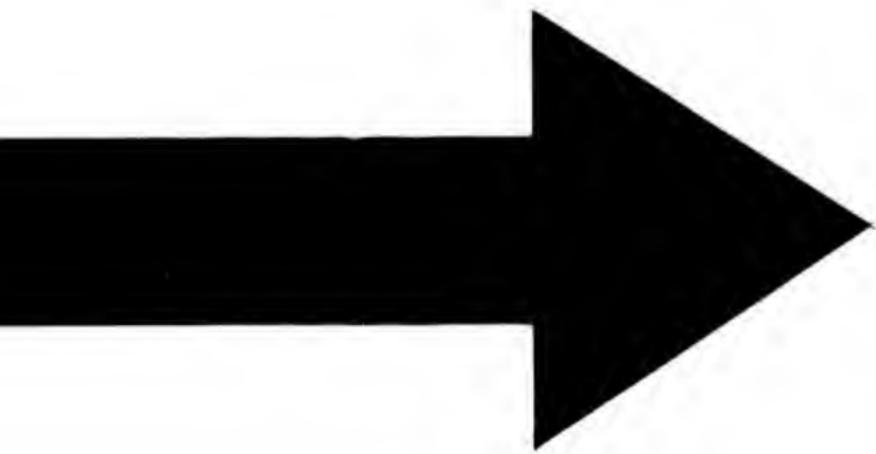
tout près du point où la mer vient aujourd'hui, & dans des lieux où il étoit clair que ces bourgeons ne provenoient pas des plantes, qui se trouvoient plus voisines du centre de l'Isle, & toutes formées. La multiplication des végétaux augmente rapidement la hauteur de la terre nouvelle ainsi créée; car les feuilles tombent, & les branches d'arbres qui se détachent de leur tige, se convertissent bientôt en bon terreau noir, sous un climat tel que celui-ci (a).

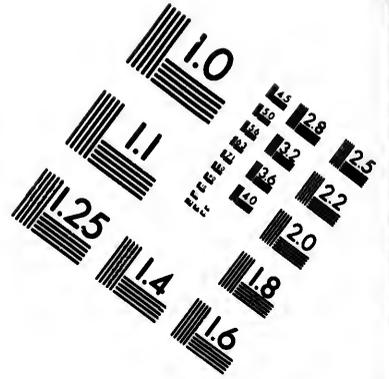
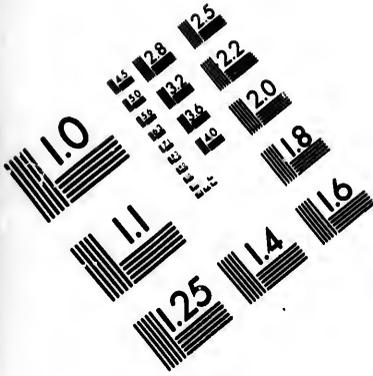
» Il y a peut-être une autre cause qui ne contribue pas moins à l'accroissement de ces Isles, & qui explique comment la mer s'est éloignée des rochers troués, dont j'ai parlé plus

1777.
Avril.

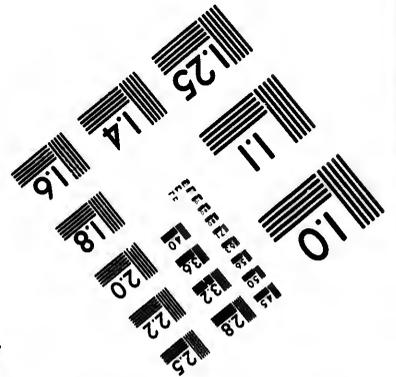
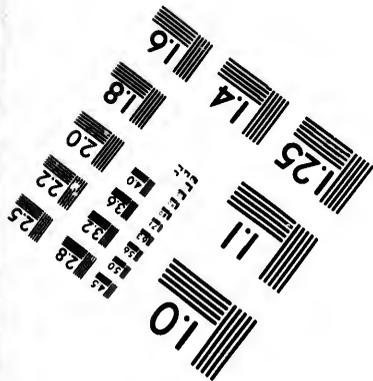
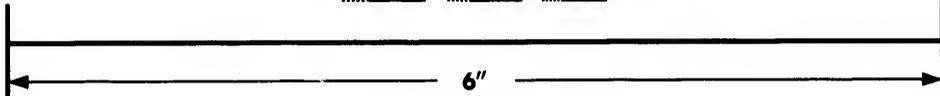
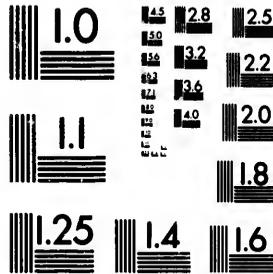
(a) Le Journal de M. Anderson offre, sur l'Isle *Palmerston*, les détails suivans, qui confirment l'opinion du Capitaine Cook.
 « Les arbres très-nombreux dans le dernier des Ilots, sur lequel nous descendîmes, avoient déjà formé de leurs débris, des mondrains; que la même cause élèvera par la suite des temps, à la hauteur des petites collines. Ils se trouvoient en moindre quantité sur le premier, qui n'offrit aucune éminence, & qui indiqua cependant d'une manière plus sensible, l'origine de ces terres; car, tout près de cet Ilot, il y en a un second plus petit, formé sans doute depuis peu; on n'y trouvoit aucun arbre, mais on y voyoit une multitude d'arbrisseaux, & quelques-uns sur des morceaux de corail, jetés par la mer. Je remarquai un peu plus avant, une autre chose qui donne une nouvelle force à cette théorie; je veux parler de deux bandes de sable, de cinquante verges de long, & d'un pied ou dix-huit pouces de haut, qui étoient sur le récif, & qui n'avoient pas encore un arbrisseau ».







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

01
10

1777.
Avril.

haut. Il me paroît que le banc de corail & le récif s'étendent de jour en jour sous les flots, d'une maniere imperceptible. Les vagues se retirant à mesure que la largeur & la hauteur du récif augmentent, laissent derriere elles un rocher sec, prêt à recevoir des morceaux de corail brisés, du sable & les diverses choses nécessaires à la formation d'une terre qui produit des végétaux.

» Ainsi, on ne peut guere douter que le récif entier ne devienne une Isle avec le temps. Je pense que l'accroissement des Iflots déjà formés, ou la formation de quelques Iflots nouveaux, sur les lits de corail qu'on rencontre dans le lac, & qui doivent s'élever assez, pour se montrer au-dessus du niveau des flots, l'agrandiront peu-à-peu du côté de la terre «.



Après avoir quitté l'Isle *Palmerston*, M. Cook mit le cap à l'Ouest, afin d'arriver promptement à *Annamooka*. Les vents continuerent à être variables, & ils se tinrent souvent entre le Nord & l'Ouest. Il eut des rafalles, du tonnerre & beaucoup de pluie. Ces pluies, en général très-abondantes, lui procurerent une quantité considérable d'eau douce. Voyant qu'une pluie d'une heure lui en donnoit davantage qu'une distillation prolongée durant un mois, il fit jeter de côté

la m
inco
L
un r
sous
ni ter
tilles
Equip
départ
des raf
que,
tude d
Il se tr
Il ne
havres

Remarq

» EN
dés, dit
qui envi
nous app
Isle. Que
d'une gra
quarante
manœuvr
que si no
plusieurs

la machine à dessaler, comme une chose plus incommode qu'utile.

1777.
Avril.

La chaleur, qui étoit grande depuis environ un mois, devint beaucoup plus désagréable, sous ce ciel constamment pluvieux. Il ne pouvoit ni tenir les vaisseaux à sec, ni ouvrir les écoutilles, & l'humidité l'effrayoit pour la santé des Equipages. Il faut observer que, depuis son départ du *Cap de Bonne-Espérance*, il n'avoit pris des rafraichissemens qu'à la *Nouvelle-Zélande*, & que, malgré les nourritures salées, & la vicissitude du climat, il n'avoit pas un seul malade. Il se trouva le 28 Avril sur la côte d'*Annamooka*.

28.

Il ne mouilla que le 1.^{er} Mai, dans un des havres de cette Isle.

1 Mai.

Remarques sur Annamooka, & sur ses Habitans.

» EN arrivant au mouillage, nous fûmes retardés, dit M. Cook, par une multitude de pirogues, qui environnerent sans cesse nos vaisseaux, & nous apportèrent les diverses productions de leur Isle. Quelques-unes étoient doubles, & munies d'une grande voile; & celles-ci avoient à bord quarante à cinquante hommes chacune. Elles manœuvroient autour de nous, aussi lestement que si nous avions été à l'ancre. Nous y vîmes plusieurs femmes que la curiosité amena peut-

1777.
Mai.

être : j'ajouterai toutefois qu'elles ne mirent pas moins d'ardeur que les hommes à faire des échanges, & qu'elles manioient la pagaie avec la même dextérité. Je me retrouvois au mouillage que j'avois occupé trois années auparavant ; & vraisemblablement à peu de distance de l'endroit où Tasman, qui découvrit cette Terre & quelques-unes des Isles voisines, mouilla en 1643.

2. » Le lendemain, dans la matinée, tandis qu'on se préparoit à remplir les futailles, je descendis à terre avec le Capitaine Clerke & quelques Officiers. Je voulois désigner le lieu où l'on établiroit l'observatoire, & la garde. Les Naturels nous avoient permis de bon cœur de choisir l'emplacement ; ils nous accorderent aussi une remise de pirogues, pour nous tenir lieu de tente, & ils nous reçurent de la maniere la plus aimable. Toobou, le Chef de l'Isle, nous mena Omaï & moi à sa maison : nous la trouvâmes située dans un lieu charmant, au centre de sa plantation : un joli gazon l'environnoit, & Toobou nous dit qu'il l'avoit fait planter, pour nettoyer les pieds de ceux qui entroient chez lui. Jusqu'alors je n'avois remarqué cette attention de propreté, sur aucune des Isles de la Mer du Sud ; mais je vis ensuite qu'elle étoit très-commune aux *Isles des Amis*. Le plancher de la maison de Toobou, étoit couvert de nattes : & je jugeai que les

tapis
pas p
j'ache
fruits ;
rempli
mains
dans la
descend
chemer
ceux de
Tout ét
au vaiss
M. Kin
devenu
peines,
agréable
ment, la
apportée
d'un bon
la remise
» Nos
cerent le
de l'herbe
futailles à
chement
vaisseaux
l'embarqu
pres au e

tapis des salons Anglois les plus élégans ; ne font pas plus propres. Tandis que j'étois à terre, j'achetai un petit nombre de cochons & des fruits ; & , en arrivant à bord , je vis les vaisseaux remplis de Naturels. Ils n'étoient pas venus les mains vides , & nous avions des rafraîchissemens dans la plus grande abondance. L'après-dînée , je descendis de nouveau sur la côte , avec un Détachement de Soldats de Marine , les chevaux & ceux de nos quadrupedes qui étoient malades. Tout étant disposé à ma satisfaction , je retournai au vaisseau au coucher du soleil , & je chargeai M. King de commander à terre. Taipa qui étoit devenu notre intime ami , & qui n'épargnoit ni peines , ni soins , pour rendre notre séjour plus agréable , voulut se tenir près de notre Détachement , la nuit ainsi que le jour , sa maison fut apportée sur les épaules d'un homme , l'espace d'un bon quart de mille , & il l'établit près de la remise , qu'occupoit ma petite troupe.

» Nos diverses opérations à terre , commencerent le 3 : quelques-uns de nos gens cueillirent de l'herbe pour le bétail , d'autres remplirent les futailles à l'étang voisin , & un troisieme Détachement coupa du bois. Il y avoit en face des vaisseaux , & dans un lieu très-commode pour l'embarquement , une grande quantité de bois propres au chauffage : les Bûcherons y porterent

1777.
Mai.

3.

1777.
Mai.

d'abord la cognée ; mais les arbres qu'ils prirent mal-à-propos pour des manceniliers , & qui étoient une espece de poivrier , appelée *Faitanoo* par les Naturels , donnoient un suc blanc si corrosif , qu'il produisoit des ampoules sur la peau , & bleffoit les yeux. Les travailleurs furent obligés d'abandonner cette place , & d'aller dans l'anse , où étoit postée notre garde , & où l'on embarquoit de l'eau. Les Naturels nous y céderent d'autres bois plus convenables à l'usage que nous en voulions faire. MM. King & Bayly prenoient , sur ces entrefaites , des hauteurs correspondantes du soleil , afin de déterminer le mouvement journalier des gardes-temps. Au moment où les Insulaires s'éloignerent de notre camp , le soir , Taipa les harangua. Nous ne pûmes que conjecturer le sujet de son discours ; nous jugeâmes qu'il les instruisoit sur la maniere dont ils devoient se conduire envers nous , & qu'il les excitoit à apporter au marché les productions de l'Isle. Son éloquence eut pour nous de bons effets ; car on nous offrit beaucoup de provisions le lendemain.

4. 5. » Le 4 & le 5 ; il n'arriva rien qui mérite d'être cité , si ce n'est que la *Découverte* perdit son ancre d'affourche : le cable fut coupé par les rochers. On examina les cables de la *Résolution* , qui se trouverent en bon état.

» Le
Tongata
Taipa n
Isles des
après m
à *Tong*
tout de
mandoit
Chef étr
ordre d'
gner leu
terre , &
avec la
il paroiss
maniere
Roi.

» Je
un préfe
de ses de
l'après-di
vit à terr
il étoit g
pas renc
resemblâ
péens. Je
tations ,
pas pour
Voyage ,

» Le 6, nous reçûmes la visite d'un Chef de *Tongataboo*, qui se nommoit Féenou, & que Taipa me présenta comme le Roi de toutes les *Isles des Amis*. J'appris alors qu'immédiatement après mon arrivée, on avoit envoyé une pirogue à *Tongataboo*, & que ce Chef s'étoit rendu tout de suite à *Annamooka*. L'Officier qui commandoit sur la côte, me dit qu'au moment où le Chef étranger descendit, tous les Insulaires eurent ordre d'aller à sa rencontre; que, pour lui témoigner leur soumission, ils se prosternerent jusqu'à terre, & qu'ils lui touchèrent la plante des pieds, avec la palme & avec le revers de leurs mains: il paroissoit clair qu'un homme accueilli d'une manière si respectueuse, étoit véritablement le Roi.

» Je reçus bientôt de ce grand personnage; un présent de deux poissons, que m'apporta un de ses domestiques; & j'allai lui faire une visite l'après-dînée. Il s'approcha de moi, dès qu'il me vit à terre; il paroissoit âgé d'environ trente ans; il étoit grand, mais d'une taille mince; & je n'ai pas rencontré sur ces Isles, une physionomie qui ressemblât davantage à la physionomie des Européens. Je lui demandai, après les premières salutations, s'il étoit le Roi; car, ne le connoissant pas pour celui que j'avois vu durant mon second Voyage, je commençois à avoir des doutes,

1777.
Mai.
6.

1777.
Mai.

malgré ce qu'on m'avoit dit. Taipa s'emprefsa de répondre que oui ; & il ne compta pas moins de cent cinquante-trois Isles, dont il affura que Féénoü étoit Souverain. Féénoü, avec qui je passai quelque temps, m'accompagna à bord, ainsi que cinq ou six personnes de sa suite. Je leur fis des présens convenables, & je les traitai de la maniere que je crus la plus conforme à leurs goûts.

» Je les reconduisis à terre le soir. Le Chef, pour me remercier des présens qu'il avoit reçus, fit mettre trois cochons dans mon canot. J'appris, sur la côte, un accident qui venoit d'arriver, & dont je vais parler avec quelques détails. On jugera de l'étendue du pouvoir que les Chefs exercent ici sur le bas-peuple. Tandis que Féénoü étoit à bord de mon vaisseau, un Chef inférieur, par des raisons que notre Détachement ne put découvrir, ordonna aux Naturels de s'éloigner du poste que nous occupions. Quelques-uns d'entre eux ayant osé revenir, il prit un gros bâton, & les frappa sans pitié. Il asséna un coup si vigoureux sur le visage de l'un des Insulaires, que le sang jaillit par la bouche & les narines. Le malheureux qui reçut le coup, tomba sans connoissance ; il eut ensuite des convulsions, & on l'emporta. Le Chef brutal, à qui on vint raconter qu'il l'avoit tué, ne fit qu'en rire,

& il ne meurtre. mourut

» La fourche, sa seconde ne pouvoit dîner le lendemain & de qu Taipa eut même table que cette l'arrivée de que je ne des femme table. Les comme les droit de m

» On no le premier Féénoü, & pouvoir, a effet ses ord qu'on me que nous ét fréquentes est portée

& il ne témoigna pas le moindre regret de ce meurtre. Nous apprîmes depuis que le blessé ne mourut pas.

1777.
Mai.

» La *Découverte* ayant relevé son ancre d'afourche, changea de mouillage le 7 : le cable de sa seconde ancre avoit encore été coupé, & elle ne pouvoit plus se tenir dans cet endroit. Féenou vint dîner avec moi le même jour ; il y revint aussi le lendemain, accompagné de Taipa, de Toobou, & de quelques autres Chefs. J'observerai que Taipa eut seul la permission de s'asseoir à la même table, ou de manger en sa présence. J'avoue que cette étiquette me fit plaisir ; car, avant l'arrivée de Féenou, j'avois plus de convives, que je ne pouvois en loger ; & des hommes & des femmes venoient en foule s'emparer de ma table. Les Habitans des *Isles des Amis* n'ont pas, comme les O-Taïtiens, dépouillé les femmes du droit de manger avec les hommes.

7.

» On nous avoit volé une grande hache, dès le premier jour de notre arrivée. Je m'adressai à Féenou, & je lui dis qu'il devoit interposer son pouvoir, afin qu'on me la rendit ; il donna en effet ses ordres, & on les exécuta si promptement, qu'on me rendit la hache le lendemain, tandis que nous étions à dîner. Nous eûmes des occasions fréquentes de remarquer combien cette peuplade est portée au vol, Quelques-uns des Chefs eux-

1777.
Mai.
9.

mêmes, ne jugerent pas que le larcin fût au dessous de leur dignité. Le 9, l'un d'eux fut surpris, emportant, sous les étoffes qui lui servoient d'habit, la manivelle de la machine avec laquelle nous tordions nos fils de carrets : je le condamnai à recevoir douze coups de fouet, & je le tins aux arrêts, jusqu'au moment où il racheta sa liberté avec un cochon. Depuis cette époque, nous ne rencontrâmes plus de filoux d'un rang distingué. Leurs domestiques, ou leurs esclaves, se livroient cependant toujours au vol; & les coups de fouet ne sembloient pas produire plus d'effet sur eux, que sur un morceau de bois. Lorsqu'on en surprenoit un en flagrant délit, son maître, loin d'intercéder en sa faveur, me conseilloit souvent de tuer le coupable. J'étois bien éloigné de suivre ce conseil; & les châtimens que j'ordonnois, ne remédierent à rien : en général, je puis dire que les voleurs ne croyoient pas être punis, car ils paroissoient aussi insensibles à la honte qu'à la douleur. Le Capitaine Clerke imagina enfin un châtiment, qui me sembla les contenir un peu : il mit les voleurs entre les mains du Barbier, qui rafa toute leur chevelure. Nous les renvoyions ainsi couverts de ridicule aux yeux de leurs compatriotes; & nos gens pouvoient les reconnoître & les surveiller.

» Féenou recherchoit tellement notre com-

pagnie, apportoit
devoit m
tiques lui
des ignar
soupe : c
poisson ;
un vase c
mais on
Je goûtai
j'ordonnai
même man
sans appro
modeles.
» Comm
qu'il y rest
on recondu
toires, &
débarquées
qui montoit
appareiller,
sa seconde
voulois pass
pressa vivem
l'aversion qu
qu'il étoit in
Il m'exhorta
préférer une

pagnie, qu'il dinoit tous les jours à bord : on apportoit quelquefois de la côte, les choses qu'il devoit manger. Le 10, par exemple, ses domestiques lui apportèrent du poisson, une soupe & des ignames. Il n'y avoit point d'eau dans sa soupe : c'étoit du jus de coco cuit avec du poisson ; on l'avoit fait vraisemblablement dans un vase de bois, posé sur des pierres chaudes ; mais on la servit sur des feuilles de bananier. Je goûtai ce plat, & je le trouvai si bon, que j'ordonnai ensuite d'apprêter du poisson de la même maniere. Mon Cuisinier réussit assez bien, sans approcher jamais de la perfection de ses modeles.

» Comme nous avions épuisé cette Isle, & qu'il y restoit peu de cochons ou de fruits, le 11 on reconduisit à bord les chevaux, les observatoires, & les autres choses que nous avions débarquées, ainsi que le Détachement de Marine, qui montoit la garde sur la côte. Je songeois à appareiller, dès que la *Découverte* auroit retrouvé sa seconde ancre. Féenou, comprenant que je voulois passer tout de suite à *Tongataboo*, me pressa vivement de changer de projet. D'après l'aversion que lui inspiroit ce Voyage, je pensai qu'il étoit intéressé à ce que je ne le fisse pas. Il m'exhorta, avec beaucoup d'instance, de préférer une Isle, ou plutôt un groupe d'Iles,

1777.
Mai.
10.

112

1777.
Mai.

appelé *Hapae*, qui gît au Nord-Est. Il m'assura que nous y trouverions des rafraîchissemens de toute espece, & en grande abondance; &, pour donner plus de poids à son avis, il promit de nous accompagner. Je me rendis à ses prieres, & je décidai que nous nous rendrions d'abord à *Hapae*. Aucun vaisseau Européen n'y avoit abordé, & je désirois connoître les mœurs des Habitans.

12. 13. » Le 12 & le 13 se passerent autour de l'ancre du Capitaine Clerke; après beaucoup de peines, nous vînmes à bout de la relever, & nous partîmes d'*Annamooka*, le 14 au matin.

14. » Cette Terre est un peu plus élevée que les autres petites Isles qui l'entourent; mais on ne peut la compter, comme celles de *Mangeea* & de *Wateoo*, parmi les Terres d'une hauteur modérée. La côte, à l'endroit où mouillèrent nos vaisseaux, est un rocher de corail escarpé & haché; de neuf ou dix pieds d'élévation, excepté toutefois deux greves de sable, où l'on trouve un récif de la même espece de rocher, qui les borde, & qui les met à l'abri de la fureur des vagues. Le lac d'eau salée qu'on rencontre à l'entrée de l'Isle, a environ un mille & demi de largeur, & le sol qui l'entourne, s'exhausse peu-à-peu. Nous ne pûmes suivre la communication qu'il doit avoir avec la mer. Le terrain qu'on traverse pour y arriver,

arriver,
grande,
probable
autrefois
de l'Isle q
vers la me
ou un ter
un seul co
» Excep
est très-bie
districts en
qu'on les l
vailloient s
de nouveau
ignames &
étendues &
roseaux, pla
oblique, &
dedans de ce
ment de sec
des principa
cocotiers son
principaleme
Les autres pa
la mer & au
d'arbres & d
très-forte. L
multitude de
Tome X

arriver, depuis la greve sablonneuse la plus grande, est aplati, bas & sablonneux; il est probable que la ligne de communication étoit autrefois de ce côté. Le sol, dans les cantons de l'Isle qui s'élevent un peu, & particulièrement vers la mer, est une espece d'argile rougeâtre, ou un terreau noir & friable. On n'y voit pas un seul courant d'eau douce.

» Excepté un petit nombre d'endroits, l'Isle est très-bien cultivée: nous apperçûmes quelques districts en friche; mais nous eûmes lieu de croire qu'on les laissoit reposer; car les Naturels y travailloient souvent, & se dispoient à les cultiver de nouveau. Les plantations offrent sur-tout des ignames & des bananiers. La plupart sont très-étendues & enfermées par de jolies haies de roseaux, placées les unes sur les autres en ligne oblique, & d'environ six pieds de hauteur. En dedans de ces haies, nous en trouvâmes fréquemment de secondes qui environnoient les maisons des principaux du pays. Les arbres à pain & les cocotiers sont épars, sans beaucoup d'ordre, mais principalement près des habitations des Insulaires. Les autres parties de l'Isle, & en particulier vers la mer & aux environs du lac, sont couvertes d'arbres & d'arbrisseaux, dont la végétation est très-forte. Les environs du lac produisent une multitude de palétuviers, & les rivages de la mer

Tome XXII.

1777.
Mai.

1777.
Mai,

une quantité considérable de *faitanoos*, arbres dont j'ai déjà parlé. Tous les rochers & toutes les pierres paroissent être de la nature du corail : j'en excepte néanmoins un rocher de vingt ou de trente pieds de hauteur, situé à droite d'une des greves sablonneuses ; celui-ci est d'une pierre calcaire, jaunâtre & d'un tissu très-ferré ; & même dans cet endroit, qui est la partie la plus élevée de l'Isle, on voit que de gros morceaux du même rocher de corail forment la côte.

» Nous nous promenâmes beaucoup dans l'intérieur du pays, & jamais les Naturels ne s'y opposerent. Nous nous amusâmes quelquefois à tirer des canards sauvages, peu différens du millouin, qui sont très-nombreux sur le lac d'eau salée, & sur l'étang d'eau douce, où nous remplîmes nos futailles. Durant ces excursions, nous observâmes souvent que les Insulaires avoient abandonné leurs maisons, pour se rendre à notre marche ; ils ne sembloient pas craindre qu'en rôdant au milieu de l'Isle, nous prissions quelque chose. Les habitations désertes nous firent croire que la plupart des Naturels se trouvoient quelquefois rassemblés sur la greve ; mais il ne fut pas possible de former une évaluation exacte de leur nombre ; car l'arrivée continuelle d'une foule d'étrangers, qui venoient des autres Isles, nous auroit trompés dans nos calculs. Cependant

comme il
personnes
cette Terr
M. Webbe
le lieu où l
& la baie c

» Au N
mer est par
Isles. Elles s
inégales, &
hautes qu'A
ou trois mill
un demi - n
Leurs côtes p
rochers esca
quelques-une
prolongent s
La plupart s
d'arbres, par
nombre de c
un joli jardin
temps que no
de ce charma
ces Terres ha
es Romains. La
sur la formatio
cable à quelq
apperçûmes u

comme il ne parut jamais y avoir plus de mille personnes à la fois, la population entière de cette Terre n'excede peut-être pas deux mille. M. Webber a dessiné, d'une manière très-exacte, le lieu où les Habitans se réunissoient chaque jour, & la baie où débarquerent nos canots.

1777.
Mai.

» Au Nord & au Nord-Est d'*Annamooka*, la mer est parsemée d'un grand nombre de petites Isles. Elles sont répandues çà & là, à des distances inégales, & en général elles sont presque aussi hautes qu'*Annamooka*; mais elles n'ont que deux ou trois milles de longueur, & quelquefois même un demi-mille seulement, ou moins encore. Leurs côtes présentent, ainsi qu'*Annamooka*, des rochers escarpés, ou des dunes rougeâtres; quelques-unes ont des grèves de sable, qui se prolongent sur toute la longueur de la bande. La plupart se trouvent entièrement couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue un grand nombre de cocotiers; & chacune offre à l'œil un joli jardin placé au milieu de la mer. Le beau temps que nous avions alors, augmenta le plaisir de ce charmant paysage; nous croyions voir ces Terres habitées par des Fées, que décrivent les Romains. La théorie que j'ai donnée plus haut, sur la formation de l'Isle *Palmerston*, paroît applicable à quelques-unes de celles-ci; car nous en aperçûmes une qui n'étoit composée que de

1777.
Mai.

fable; & une seconde, sur laquelle il n'y avoit encore qu'un arbrisseau ou un arbre «.



17. M. Cook mouilla le 17 Mai, dans une des rades de *Happae*, où il fut reçu de la maniere la plus aimable, où on lui donna des fêtes champêtres, dont la description amusera fans doute les Lecteurs.

Relâche à Happae. Remarques sur cette Isle & sur ses Habitans.

» DÈS que nous fûmes mouillés, dit M. Cook; les vaisseaux se trouverent remplis de Naturels, & environnés d'une multitude de pirogues. Les Insulaires nous apporterent des cochons; des volailles, des fruits & des racines, qu'ils échangeerent contre des haches, des clous, des grains de verre, & des étoffes. Féenou & Omai arriverent à bord au lever du soleil, afin de me présenter aux Habitans de l'Isle; & je descendis bientôt sur la côte avec eux: nous débarquâmes dans la partie Nord de *Lefooga*, un peu à droite de notre mouillage.

» Le Chef me conduisit à une maison, ou plutôt à une cabane qui étoit située près de la greve, & que j'avois vue apporter, quelques minutes auparavant. Nous nous y assîmes, Féenou, Omai

& moi. Les
moient un c
& ils s'affir
combien de
l'Isle: je répo
cinq jours. A
s'asseoir près
nouvelle. Il
Féenou lui fo
discours. Sel
essaya de prou
& vieux, m
vouloit passer
durant mon sé
voler & de m
Auditeurs à app
des volailles,
description des
en échange. Taig
que Féenou no
absence, pour
faire un présent a
Comme je m'att
présent plus rich
Étois si généreu
qui se trouvoie
même, me der
eux. J'eus soin d

& moi. Les autres Chets & la multitude formoient un cercle en dehors, vis à-vis de nous, & ils s'assirent également. On me demanda combien de temps je voulois demeurer dans l'Isle : je répondis que je me proposois d'y rester cinq jours. Alors on ordonna à Taipa de venir s'asseoir près de moi, & d'annoncer cette nouvelle. Il harangua en effet le peuple, & Féenou lui souffla la plus grande partie de son discours. Selon le rapport d'Omaï, l'Orateur essaya de prouver qu'ils devoient tous, jeunes & vieux, me regarder comme un ami qui vouloit passer quelque temps avec eux; & que, durant mon séjour, ils devoient s'abstenir de me voler & de m'inquiéter; il exhorta ensuite ses Auditeurs à apporter aux vaisseaux, des cochons, des volailles, des fruits, &c. & il leur fit la description des diverses choses qu'ils recevraient en échange. Taipa eut à peine achevé sa harangue, que Féenou nous quitta. Taipa profita de son absence, pour m'avertir que j'étois obligé de faire un présent au Chef de l'Isle, appelé Earoupa. Comme je m'attendois à cet avis, je lui fis un présent plus riche qu'il ne l'espéroit. Voyant que j'étois si généreux, deux Chets d'une autre Isle qui se trouvoient à l'assemblée, & Taipa lui-même, me demanderent quelque chose pour eux. J'eus soin de les contenter. Féenou revint

1777.
Mai.

1777.
Mai.

au moment où j'achevois mes largesses ; il parut fâché contre Taipa , qui m'avoit laissé donner tant de choses ; mais j'étois persuadé qu'il agissoit de concert avec eux , & je ne fus pas la dupe de sa finesse. Il reprit sa place auprès de moi ; il ordonna à Earoupa de s'asseoir à ses côtés , & de haranguer le peuple à l'exemple de Taipa : il indiqua à l'Orateur , comme la première fois , les principaux points du discours , qui roula encore sur notre arrivée , & sur la manière amicale dont il falloit nous accueillir.

» Lorsque ces cérémonies furent achevées , le Chef me mena à trois mares , qui , d'après ce qu'on m'avoit dit , contenoient de l'eau douce ; l'une des trois offroit en effet une eau assez bonne , & il n'étoit pas difficile d'y remplir nos futailles. Après avoir examiné l'aiguade , nous retournâmes à notre première station , où j'aperçus un cochon cuit au four , & des ignames fumantes , que les Naturels se dispoisoient à porter à bord , pour mon dîner. J'invitai Féenou & ses amis à venir manger le cochon & les ignames , & nous prîmes la route du vaisseau ; mais Féenou seul s'assit à ma table. Après dîner je les conduisis au rivage , & au moment où je me rembarquai , le Chef me donna une grosse tortue très-belle , & une quantité considérable d'ignames. Nous avions des rafraichissemens et

abondance ;
la *Résolution*
des fruits &
moment où
un des Natu
tous ses com
Il vouloit vra
laires assistasse
car, dès qu'elle
revinrent au v

» Le lenden
quitterent guer
sur la côte , a
heure. Ils me
tendoit dans l'
eux , & on m
m'étois assis la
nombreux d'Hal
qu'on préparoit
mais je ne devi
ne pouvoit me

» Je fus à pein
cent Insulaires ,
che , chargés d'
bananes , de noix
Ils déposèrent l
merent deux tas
d'autres Naturels

abondance ; car , dans le cours de cette journée, la *Résolution* acheta vingt petits cochons , outre des fruits & des racines. On m'apprit qu'au moment où j'étois descendu à terre le matin , un des Naturels vint à bord , & ordonna à tous ses compatriotes de retourner sur la côte. Il vouloit vraisemblablement que tous les Insulaires assistassent à la cérémonie de ma réception ; car, dès qu'elle fut terminée, une foule d'entre eux revinrent au vaisseau.

1777.
Mai.

» Le lendemain, Féenou & Omaï qui ne se quitterent guere , & qui avoient passé la nuit sur la côte , arriverent à bord de très-bonne heure. Ils me dirent l'un & l'autre qu'on m'attendoit dans l'Isle. Je m'y rendis bientôt avec eux , & on me conduisit à l'endroit où je m'étois assis la veille : j'y trouvai un concours nombreux d'Habitans déjà rassemblés, & je jugeai qu'on préparoit quelque chose d'extraordinaire ; mais je ne devinois pas ce que c'étoit, & Omaï ne pouvoit me l'apprendre.

18.

» Je fus à peine assis, que je vis paroître environ cent Insulaires, qui s'avancerent sur notre gauche, chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de noix de coco & de cannes de sucre. Ils déposerent leurs charges, & ils en formerent deux tas ou pyramides. Bientôt après, d'autres Naturels arriverent sur notre droite,

1777.
Mai.

& apporterent les mêmes choses, dont ils firent également deux pyramides de ce côté. Ils attachèrent sur la pyramide de notre droite, deux cochons & six volailles; & sur celle de notre gauche, six cochons & deux tortues. Earoupa s'affit devant la pyramide de la gauche, & un autre Chef devant la pyramide de la droite. Je pensai qu'ils avoient rassemblé cette contribution, par ordre de Féenou, auquel on paroissoit obéir ici avec autant de soumission qu'à *Annamaoka*, & qu'il avoit beaucoup d'autorité sur les Chefs de *Happaee*.

» Les hommes, qui avoient apporté ces provisions, eurent soin de les étaler de la manière la plus pittoresque, & ils allèrent ensuite se joindre à la multitude rangée en cercle, autour des deux pyramides. Des guerriers, armés de massues de cocotier, pénétrèrent ensuite dans l'enceinte, & défilèrent devant nous. Après avoir fait des évolutions durant quelques minutes, ils se retirèrent, la moitié d'un côté, & le reste de l'autre, & ils s'affirent. Ils entrèrent bientôt en lice, & ils nous donnerent le spectacle de plusieurs combats singuliers. Un champion se levoit; il s'avançoit fièrement, & par des gestes expressifs, plutôt qu'avec des paroles, il proposoit un défi à la troupe opposée. Si l'on acceptoit

le cartel, deux cha combattre jusqu'à ce ou jusqu'à A la fin d s'accroupir ensuite, & quelques v du camp, mots; & étoient du victoire, p

» Il y eut tes d'interv furent rem pugilat. Les ceux d'*O-Ta* ceux de la étonna le pl arriver au r de poing, fa d'adresse qu pas plus d' s'avoua vain l'assemblée le hommes, do triomphé de

le cartel , ce qui arrivoit ordinairement , les deux champions se mettoient en attitude de combattre , & ils se chargeoient mutuellement , jusqu'à ce que l'un ou l'autre avouât sa défaite , ou jusqu'à ce que leurs armes fussent brisées. A la fin de ces combats , le vainqueur venoit s'accroupir devant le Chef ; il se relevoit ensuite , & s'éloignoit. Sur ces entrefaites , quelques vieillards , qui paroissoient les Juges du camp , lui donnoient des éloges en peu de mots ; & les spectateurs , sur-tout ceux qui étoient du côté du vainqueur , célébroient sa victoire , par deux ou trois cris de joie.

» Il y eut , de temps en temps , quelques minutes d'intervalle d'un duel à l'autre. Ces entr'actes furent remplis par des combats de lutte & de pugilat. Les premiers ressembloient exactement à ceux d'*O-Taiti* , & les seconds différoient peu de ceux de la populace d'*Angleterre*. Ce qui nous étonna le plus , fut de voir deux grosses femmes arriver au milieu de la lice , & se charger à coups de poing , sans aucune cérémonie , & avec autant d'adresse que les hommes. Leur combat ne dura pas plus d'une demi-minute , & l'une d'elles s'avoua vaincue. L'héroïne victorieuse reçut de l'assemblée les applaudissemens qu'on donnoit aux hommes , dont la force ou la souplesse avoient triomphé de leur rival. Nous témoignâmes du

1777.
Mai.

1777.
Mai.

dégoût pour cette partie de la fête : mais notre improbation n'empêcha pas deux jeunes filles de se présenter encore sur l'arène : elles paroïssent avoir du courage, & elles se seroient sûrement porté des coups rigoureux, si deux vieilles femmes n'étoient venues les séparer. Ces divers combats eurent lieu en présence au moins de trois mille personnes ; & les champions montrèrent beaucoup de bonne humeur : cependant les hommes & les femmes reçurent des coups, dont ils durent se ressentir assez longtemps après.

» A la fin de ces jeux, le Chef me dit que le tas de provisions qui se trouvoit à notre droite, étoit destiné à Omaï ; & que la pyramide de notre gauche, qui comprenoit à-peu-près les deux tiers du tout, étoit pour moi. Il ajouta que je pouvois les conduire à bord, quand je le voudrois ; qu'il seroit inutile de les environner d'une garde, & que les Naturels n'en ôteroient pas une seule noix de coco. Il ne se trompoit pas ; car je l'emmenai dîner au vaisseau, & lorsqu'on embarqua les provisions dans l'après-midi, nous reconnûmes qu'on n'y avoit pas touché. Il y en eut assez pour charger quatre canots, & je fus très-surpris de la libéralité de Féenou : aucun des Chefs des Isles de la Mer du Sud, ne m'avoit fait un

présent si m
à mon ami
générosité,
auxquelles
si satisfait
après son a
encore deux
d'étoffes, &
» Féenou a
faire l'exerc
faction, j'oro
de se rendre
Après différe
plusieurs co
nombreuse,
offrit à son
déployerent
mes, & nou
manœuvres
danse, si di
jusqu'alors,
décrire à me
des hommes
Acteurs. Cha
instrument, à
de deux piec
un petit man
feur, & qui

présent si magnifique. Je m'empressai de prouver à mon ami, que je n'étois pas insensible à sa générosité, & je lui donnai toutes les choses auxquelles je crus qu'il mettoit du prix. Il fut si satisfait de mes dons, qu'immédiatement après son arrivée sur la côte, il m'envoya encore deux cochons, une quantité considérable d'étoffes, & des ignames.

»Féénu avoit désiré voir nos Soldats de Marine faire l'exercice. Afin de lui procurer cette satisfaction, j'ordonnai aux Soldats des deux vaisseaux de se rendre à terre dans la matinée du 20. Après différentes évolutions, ils tirèrent chacun plusieurs coups; l'assemblée, qui étoit très-nombreuse, parut enchantée. Le Chef nous offrit à son tour un spectacle, où les Naturels déploierent une adresse & une précision extrêmes, & nous le trouvâmes bien supérieur à nos manœuvres militaires. C'étoit une espece de danse, si différente de celles que j'avois vues jusqu'alors, que je crains de ne pouvoir la décrire à mes Lecteurs. Elle fut exécutée par des hommes, & nous y comptâmes cent cinq Acteurs. Chacun d'eux tenoit à la main un joli instrument, à-peu-près de la forme d'une pagaie, de deux pieds & demi de longueur, qui avoit un petit manche, & une palme de peu d'épaisseur, & qui étoit très-léger. Ils l'agiterent d'un

1777.
Mai.

20.

1777.
Mai.

nombre infini de manieres ; toutes ces positions furent accompagnées de diverses attitudes , ou de divers mouvemens du corps. Les Auteurs se rangerent d'abord sur trois lignes ; & , au moyen de différentes évolutions , ils changerent de place , de maniere que ceux qui s'étoient trouvés sur le derriere , se trouverent au front. Ils ne gardoient pas long-temps la même position , & chaque fois qu'ils en changeoient , c'étoit toujours par des mouvemens très-vifs. Ils s'étendirent sur une seule ligne , ils se formerent en demi-cercle , & en deux colonnes. Tandis qu'ils achevoient cette dernière évolution , l'un d'eux s'avança , & exécuta devant moi une danse grotesque , qui termina le spectacle.

» Il n'y avoit d'autres instrumens que deux tambours ; ou plutôt deux troncs d'arbres creusés , qu'ils frapportoient avec un morceau de bois , & d'où ils tiroient quelques notes. Il me parut néanmoins que les Danseurs n'étoient pas dirigés par ces sons , mais par un chœur de musique vocale , auquel se joignoit leur voix. Leur chant avoit une forte de mélodie , & les évolutions , ou les pas qui en étoient la suite , s'exécutoient avec tant de justesse & de vivacité , que la troupe nombreuse des Auteurs sembloit ne former qu'une grande machine. Nous pensâmes tous qu'un pareil spectacle seroit universellement

applaudi sur
comme je l'ai
imaginé pour
de sentir leur
tambour , ils
instrumens de
ils inférieur a
particulier ex
les Naturels de
la Mer du Sud

» Afin de leur
rable de nos a
sentiment prof
adresse , je fis
furent tirés le
des autres Cher
Des pieces qui
mais celles qui
parfaitement ,
que je me pro
plongeantes leur
un étonnement
jugerent alors q
savions plus qu

» Cette supé
à nous donner
dextérité ; & ,
terminé , nous y

applaudi sur un théâtre d'Europe ; il surpassa ,
comme je l'ai déjà dit, tout ce que nous avons
imaginé pour les divertir, & ils eurent l'air
de sentir leur supériorité sur nous. Excepté le
tambour, ils ne faisoient aucun cas de nos
instrumens de musique ; encore le jugeoient-
ils inférieur au leur. Nos cors de chasse en
particulier exciterent beaucoup de mépris ; car
les Naturels de cette Isle & de toutes celles de
la Mer du Sud, ne daignèrent pas les examiner.

» Afin de leur donner une opinion plus favo-
rable de nos amusemens, & de leur inspirer un
sentiment profond de notre force & de notre
adresse, je fis préparer des feux d'artifice, qui
furent tirés le soir, en présence de Féenou,
des autres Chefs, & d'une multitude d'Habitans.
Des pieces qui se trouverent gâtées manquerent ;
mais celles qui étoient en bon état, réussirent
parfaitement, & remplirent très-bien les vues
que je me proposois. Les fusées volantes &
plongeantes leur causerent sur-tout un plaisir &
un étonnement qu'on ne peut concevoir, & ils
jugerent alors qu'en fait de spectacle, nous en
savions plus qu'eux.

» Cette supériorité de notre part les excita
à nous donner de nouvelles preuves de leur
dextérité ; & , dès que notre feu d'artifice fut
terminé, nous vîmes commencer une suite de

1777.
Mai.

1777.
Mal.

danfes, que Féenou avoit ordonnées pour nous divertir. » Une bande de dix-huit Musiciens vint d'abord s'asseoir devant nous, au milieu d'un cercle qui étoit composé d'une multitude de spectateurs, & qui devoit servir de théâtre. Quatre ou cinq d'entre eux avoient des morceaux d'un gros bambou, de trois à cinq ou six pieds de longueur, qu'ils tenoient à-peu-près dans une position verticale ; l'extrémité supérieure ouverte, & l'extrémité inférieure fermée par un des nœuds. Ils frappoient la terre, avec cette extrémité inférieure, constamment, mais lentement. Ils produisoient ainsi divers tons, suivant la longueur des bambous, mais chacun de ces tons étoit grave : afin d'établir des contrastes, un autre homme frappoit très-vîte, avec deux bâtons, un morceau de la même substance, fendu & couché sur le sol, & il en tiroit des tons aussi aigus, que les premiers étoient graves. Le reste des Musiciens, ainsi que ceux qui jouoient du bambou, chantoient un air doux & lent, qui tempéroit si bien l'âpreté des sons des instrumens dont je viens de parler, qu'un auditoire habitué aux modulations les plus parfaites & les plus variées des sons de nos dieux, auroit admiré la forte impression & l'effet agréable, qui résultoit de cette harmonie simple.

» Après ce Concert, qui dura environ un

quart-d'heure
scene. La té
ornée de gu
d'autres fleur
corps, d'aut
découpées s
délicatesse. E
Musiciens,
elles commen
auxquels le c
Elles accompa
de leurs main
leur visage, &
temps, elles
avant, qu'elles
le second dem
rent ensuite d
qu'elles eurent
à pas comptés
trouvoit vis-à-
assis au milieu
firent à cette é
d'un côté diffé
contrerent à l'
étoient parties
place. Deux no
la même mani
aussi à sa place

quart-d'heure, vingt femmes entrèrent sur la scène. La tête de la plupart d'entre elles étoit ornée de guirlandes de roses de la Chine, ou d'autres fleurs cramoisies. Plusieurs avoient, sur le corps, d'autres guirlandes de feuilles d'arbres, découpées sur les bords avec beaucoup de délicatesse. Elles formerent un cercle autour des Musiciens, qu'elles regardoient en face, & elles commencerent par chanter des airs tendres, auxquels le chœur répondit par le même chant. Elles accompagnèrent leur voix de mouvemens de leurs mains qui se portoit avec grace vers leur visage, & sur la poitrine. Dans le même temps, elles jetoient un de leurs pieds en avant, qu'elles retiroient mollement, tandis que le second demouroit immobile. Elles se tournerent ensuite du côté des spectateurs; &, lorsqu'elles eurent un peu chanté, elles marcherent à pas comptés, dans la partie du cercle qui se trouvoit vis-à-vis de la cabane où nous étions assis au milieu des Chefs. Deux de ces femmes firent à cette époque le tour du cercle, chacune d'un côté différent, de façon qu'elles se rencontrerent à l'extrémité du diamètre d'où elles étoient parties, & qu'elles revinrent à leur place. Deux nouveaux couples s'avancerent de la même maniere; l'un de ces couples revint aussi à sa place; mais le second demeura en

1777.
Mai.

1777.
Mai.

scène, & les femmes, qui n'avoient pas encore parcouru l'enceinte, s'approchèrent de celles-ci deux à deux, jusqu'à ce qu'elles eussent toutes décrit un cercle autour des Musiciens.

» Leurs danses devinrent plus animées; elles firent deux tours sur elles-mêmes, en sautant, en frappant leurs mains l'une contre l'autre, ou en faisant claquer leurs doigts, & répétant quelques mots avec le chœur. Vers la fin, le mouvement de la musique augmenta, & elles déployèrent dans leurs gestes & leurs attitudes, une force & une dextérité merveilleuse; quelques-unes de ces attitudes, si nous les jugeons d'après les idées reçues en *Europe*, furent indécentes. Il est vraisemblable toutefois que cette partie du spectacle n'avoit point de but malhonnête, & qu'on vouloit seulement nous montrer la souplesse extraordinaire des femmes du pays.

» Ce grand Ballet de femmes fut suivi d'un second exécuté par quinze hommes. Il y en avoit quelques-uns de vieux; mais l'âge ne paroissoit point diminuer leur agilité & leur ardeur pour la danse: ils formerent une espèce de cercle ouvert au front, ils ne regardoient ni l'assemblée ni les Musiciens, mais une moitié regardoit en avant, à mesure qu'elle marchoit, & l'autre moitié dans une direction contraire.

Is

Ils chanterent
Musiciens, f
les mains d
rente de ce
même temps
d'un autre; il
en-dehors, &
d'autres fois i
répondoit le
valles la mes
mains, & en
leurs pieds sa
dité de la mu
fort, qu'il fut
leurs divers m
lieu de croire
fatigués, car i
demi-heure.

» Il y eut ici
recommença les
cerent, ils se p
les côtés opposé
autres. Nous vîm
remplir les fonctio
plusieurs phrases
Acteurs & le cho
sur un mouvemen
erent & dansere

Tome XXII.

1777.
Mai.

Ils chanterent quelquefois en chœur avec les Musiciens, sur un mouvement grave, en agitant les mains d'une maniere agréable, mais différente de celle des femmes; ils penchoient en même temps le corps, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; ils élevoient une jambe qu'ils jetoient en-dehors, & ils étendoient les bras du même côté; d'autres fois ils chantoient des phrases auxquelles répondoit le chœur, & ils pressoient par intervalles la mesure de la danse en frappant leurs mains, & en remuant avec plus de vivacité leurs pieds sans varier leur pas; enfin la rapidité de la musique & de la danse augmenta si fort, qu'il fut à peine possible de distinguer leurs divers mouvemens: nous avons pourtant lieu de croire que les Acteurs étoient un peu fatigués, car ils jouoient depuis environ une demi-heure.

» Il y eut ici un entr'acte assez long, & on recommença les jeux: douze Insulaires s'avancèrent, ils se placèrent sur deux lignes & sur les côtés opposés du cercle, en face les uns des autres. Nous vîmes arriver un homme qui sembla remplir les fonctions de nos souffleurs, & qui répéta plusieurs phrases auxquelles les douze nouveaux Acteurs & le chœur répondirent: ils chanterent sur un mouvement grave, & ensuite ils chanterent & danserent environ un quart-d'heure

Tome XXII.

Q

d'une maniere plus animée , comme les Danseurs qu'ils remplaçoient.

1777.
Mai.

» Dès qu'ils eurent fini, neuf femmes vinrent s'asseoir en face de la cabane où étoit le Chef: un homme se leva & alla frapper de ses deux poings réunis la premiere de ces femmes; il passa à la seconde & à la troisieme, qu'il frappa de la même maniere: mais lorsqu'il fut à la quatrieme, il la frappa sur la poitrine, & j'ignore si ce fut par hasard ou à dessein. L'un des spectateurs le punit à l'instant, & le renversa d'un coup sur la tête: on emporta le blessé sans bruit & sans aucun désordre. Cette correction ne put soustraire les cinq autres femmes à une discipline si étrange ou peut-être à une cérémonie nécessaire; car il se présenta un nouvel Insulaire qui les frappa également sur le dos: leur humiliation fut portée plus loin; elles eurent le chagrin de voir leur danse désapprouvée deux fois, & elles furent obligées de recommencer. Leur Ballet différa peu de celui des femmes dont j'ai parlé plus haut: seulement elles éleverent quelquefois leur corps sur une jambe par un double mouvement, & ensuite sur l'autre, & elles firent claquer leurs doigts, tandis qu'elles se trouverent dans cette attitude: elles répétèrent ensuite avec beaucoup d'agilité ces mouvemens vifs que la premiere troupe de Danseuses avoit exécutés si heureusement.

» Peu de
brusquement
maniere bou
d'artifice, ce
toute l'assembl
la suite de Fée
autour des Mu
de vingt-quatre
un air avec de
logues aux par
longs; les Acte
& ils répétèrent
chœur ou en rép
uns des Musicien
retirèrent sur le c
femmes l'avoien
chaque côté, &
cercle dont la f
car ils s'approchè
une jambe & en
marche fut accom
qu'ils avoient cha
le théâtre; mais i
pour déclamer de
rudes. Sur ces entr
ils finirent par des
de mains universels
répétée plusieurs fo

» Peu de temps après , un homme entra brusquement au milieu du cercle , & dit d'une maniere bouffonne , quelque chose sur nos feux d'artifice , ce qui produisit des éclats de rire dans toute l'assemblée. Les Insulaires , qui étoient de la suite de Féenou , danserent alors , ils formerent autour des Musiciens deux cercles concentriques de vingt-quatre Acteurs chacun , & ils chanterent un air avec des gestes de mains & de tête analogues aux paroles. Ces chants langoureux furent longs ; les Acteurs presserent ensuite la mesure , & ils répétèrent des phrases de concert avec le chœur ou en réponses aux couplets de quelques-uns des Musiciens. Quand ils eurent fini , ils se retirèrent sur le derriere de la scene , ainsi que les femmes l'avoient fait ; ils revinrent bientôt de chaque côté , & ils dessinèrent un triple demi-cercle dont la formation prit assez de temps ; car ils s'approcherent en inclinant le corps sur une jambe & en avançant un peu l'autre. Leur marche fut accompagnée d'un air pareil à celui qu'ils avoient chanté à leur première entrée sur le théâtre ; mais ils changerent bientôt de ton pour déclamer des phrases avec des sons plus trudes. Sur ces entre-faites , leur danse s'anima , & ils finirent par des acclamations & des battemens de mains universels. Cette partie du spectacle fut répétée plusieurs fois ; ils formerent encore deux

1777.
Mai.

1777.
Mai.

cercles concentriques ; ils danserent & ils chanterent des couplets sur un mouvement très-vif, & ils finirent par des transpositions très-adroites des deux cercles.

» Les derniers amusemens de cette nuit mémorable, furent une danse exécutée par les principaux personnages de l'Isle. Elle ressembla, à quelques égards, à celle qui venoit de finir ; il y avoit le même nombre d'Acteurs, & elle commença à-peu-près de la même manière ; mais elle se termina à chaque pause d'une façon différente, car les Danseurs mirent une vivacité prodigieuse dans leurs mouvemens : ils balançoient leur tête d'une épaule à l'autre, avec tant de force, que nous craignons de les voir se rompre le cou. Durant cette farce grotesque, ils se frapperent les mains par un coup très-sec, & ils poussèrent des cris perçans à-peu-près semblables à ceux qu'on entend quelquefois dans les danses bouffonnes de nos théâtres d'Angleterre. Ils dessinèrent le triple demi-cercle, ainsi que les Acteurs qui avoient paru avant eux : un homme qui s'avança à la tête des Acteurs, qui formoient l'un des côtés du demi-cercle, débita quelques paroles sur un vrai récitatif, & avec des gestes expressifs & si justes, qu'il parut supérieur à nos Acteurs les plus applaudis. Le premier des Acteurs de l'autre côté du demi-cercle lui répondoit de la

même manière
de récitatif
le théâtre ;
des côtés ;
l'autre côté
comme à la
» Ces deux
& si justes,
fels. Les Na
qui étoient si
contenir leur
vâmes nous-
Nous sûmes
régnoit parmi
de leurs pas &
jamais de suiv
ques-uns de le
nous croyions
pagnoient. Qu
Danseurs fussen
habitude de ces
contribuer bea
observer ; nou
ceux qui se tro
quelque manier
sans aucune pei
avec une extrê
& des cris aigus

même maniere. Il y eut plusieurs de ces scenes de récitatif; ensuite le demi-cercle s'avança sur le théâtre; les hommes qui se trouvoient à l'un des côtés, répondant en chœur à ceux de l'autre côté, & ils finirent par chanter & danser comme à leur entrée sur la scene.

1777.
Mai.

» Ces deux dernieres danses furent si animées & si justes, qu'elles obtinrent des éloges universels. Les Naturels, qui assisterent au spectacle & qui étoient sûrement de bons juges, ne pouvoient contenir leurs applaudissemens, & nous éprouvâmes nous-mêmes une aussi grande satisfaction. Nous fûmes d'abord frappés de l'ensemble qui régnoit parmi tous les Acteurs, & de l'exacritude de leurs pas & de leur chant, qui ne manquoient jamais de suivre la mesure de la musique; quelques-uns de leurs gestes étoient si expressifs, que nous croyions entendre les paroles qui les accompagnoient. Quoique l'orchestre & la voix des Danseurs fussent parfaitement d'accord, la longue habitude de ces Ballets entremêlés d'airs, semble contribuer beaucoup à la mesure exacte qu'ils observent; nous remarquâmes, en effet, que ceux qui se trouvoient distraits ou dérangés de quelque maniere, reprenoient la note & le pas sans aucune peine. Ils passoient brusquement & avec une extrême adresse des contorsions rudes & des cris aigus à des mouvemens doux & des

1777.
Mai.

chants mélodieux , & il nous fut démontré clairement que ces exercices leur sont très-familiers.

» Ces danses furent exécutées sous des arbres, au bord de la mer. Le lieu de la scene étoit éclairé par des flambeaux placés de distance en distance. Il s'y trouvoit un grand nombre de spectateurs, quoique l'assemblée fût moins nombreuse qu'elle ne l'avoit été le matin , lorsque nos Soldats de Marine firent l'exercice. Quelques-uns de nos Messieurs conjecturèrent qu'environ cinq mille personnes assisterent à ce spectacle de nuit; d'autres jugerent cette estimation trop foible; il me sembla qu'il y en avoit un peu moins, & je crois approcher davantage de la vérité «.

21.

» Les divers spectacles dont je viens de parler, ayant satisfait la curiosité des Insulaires & la nôtre, j'eus enfin le loisir d'examiner le pays. Le 21, je fis une promenade dans l'Isle de *Lefooga*, que je voulois observer. Je la trouvai, à bien des égards, supérieure à *Annamooka*. Les plantations étoient plus nombreuses & plus étendues; cependant le terrain est encore en friche, dans quelques districts situés vers la mer, & sur-tout au côté oriental: cela vient peut-être de ce que le sol y est sablonneux; car il se trouve beaucoup moins élevé qu'*Annamooka* & les Isles voisines. Il est meilleur au centre de l'Isle, & tout y

annonçoit u
culture soign
tions enferme
l'une à l'autr
si beaux &
contrées où
campagne on
Nous y appe
de mûriers (
offroient tout
cette Terre.
relles des Hab
graines de mel
de ce genre. N
ou cinq fois
ordinaires; il
devant la façade
tenoient des ar
trâmes, près d
mondrain de d
couvert de gra
petites huttes
dirent qu'on
principaux du
» L'Isle n'a
gueur; & sa la

(a) *Morus papyr*

annonçoit une population considérable & une culture soignée : nous y vîmes de vastes plantations enfermées par des haies , qui sont paralleles l'une à l'autre & qui forment de grands chemins si beaux & si spacieux , qu'ils embelliroient des contrées où les agrémens & les commodités de la campagne ont été portés à une extrême perfection. Nous y aperçûmes de vastes cantons couverts de mûriers (a), & les plantations en général , offroient toutes les racines & les fruits que produit cette Terre. Afin d'augmenter les richesses naturelles des Habitans, j'y semai du bled d'Inde, des graines de melon, de citrouille & d'autres plantes de ce genre. Nous aperçûmes une maison quatre ou cinq fois aussi étendue que les habitations ordinaires ; il y avoit un large tapis de gazon devant la façade, & je jugeai que les Naturels y tenoient des assemblées publiques. Nous rencontrâmes, près du lieu de notre débarquement, un mondrain de deux ou trois pieds de hauteur, & couvert de gravier ; il présentoit quatre ou cinq petites huttes dans lesquelles les Naturels nous dirent qu'on avoit enterré quelques-uns des principaux du pays.

» L'Isle n'a pas plus de sept milles de longueur ; & sa largeur en quelques endroits, n'est

(a) *Morus papyrifera.*

1777.
Mai.

que de deux ou trois. Le côté oriental, qui est exposé au vent alizé, offre un récif d'une largeur considérable, sur laquelle la mer brisée avec beaucoup de violence. Ce récif, en se prolongeant, joint *Lefooga* à *Foa*, qui n'est éloignée que d'un demi-mille; &, comme il est à sec en partie, lorsque la marée est basse, les Naturels peuvent passer à pied d'une Terre à l'autre. La côte est un rocher de corail, élevé de six ou sept pieds, ou une greve sablonneuse, plus haute que celle du côté occidental, lequel est élevé seulement de trois ou quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, & terminé par une greve de sable dans toute sa longueur.

» Au retour de mon excursion, je vins dîner à bord, & je trouvai une grande pirogue à voile, amarrée à l'arrière de la *Résolution*. *Latooliboula*, que j'avois vu à *Tongataboo*, durant mon second Voyage, & que je supposai alors le Roi de cette Ile, étoit assis dans l'embarcation, avec toute la gravité qu'il montrait à cette époque, & dont j'ai parlé ailleurs : nos caresses & nos prières ne purent le déterminer à monter sur le vaisseau. Nous avions à bord une foule d'Insulaires, qui tous l'appeloient *Arecke*, ce qui signifie Roi. Malgré l'étendue du pouvoir dont Féénoü sembloit jouir ici & à *Annamooká*, je n'avois jamais entendu personne lui donner ce titre; & je

soupponnois c
Roi, quoique
de peine, afin
demeura jusqu
tion, & il res
Féénoü passa
deux grands p
ne se saluerent

» Le lenden
volèrent sur le
d'autres choses.
suivre les voleu
un peu trop tard.
qui, s'il n'étoit p
d'autorité, & je
en usage, pour q
dérobé. Il me re
par de vaines p
démarche.

» Le 23, au ma
démarrer pour q
son premier Minis
voile, & m'av
Tavaoo, Terre sit
Happae, à enviro
ouurent me faire
our but de me p
apporter à Omai d

souçonnois depuis long temps qu'il n'étoit pas Roi, quoique son ami Taipa eût pris beaucoup de peine, afin de nous le persuader. Latooliboula demeura jusqu'au soir sous l'arrière de la *Résolution*, & il regagna la côte de l'une des Isles. Féenou passa la journée avec nous; mais ces deux grands personnages ne se regarderent & ne se saluerent point.

1777.
Mai.

» Le lendemain, quelques-uns des Naturels volèrent sur le pont une tente goudronnée, & d'autres choses. On s'en aperçut bientôt; je fis suivre les voleurs, mais mon Détachement partit un peu trop tard. Je portai mes plaintes à Féenou; qui, s'il n'étoit pas Roi, avoit du moins beaucoup d'autorité, & je lui recommandai de mettre tout en usage, pour qu'on me rendît ce qu'on m'avoit dérobé. Il me renvoya à Earoupa, qui m'amusa par de vaines promesses, & qui ne fit aucune démarche.

22.

» Le 23, au matin, au moment où nous allions démarrer pour quitter l'Isle, Féenou & Taipa son premier Ministre, arriverent sur une pirogue voilée, & m'avertirent qu'ils partoient pour *Yavaoo*, Terre située, disoient-ils, au Nord de *Happae*, à environ deux jours de navigation. Ils voulurent me faire croire que leur voyage avoit pour but de me procurer des cochons; & de rapporter à Omaï des chapeaux de plumes rouges,

23.

1777.
Mai.

très-estimés à *O-Taïti*. Le premier m'assura qu'il reviendrait dans quatre ou cinq jours ; il me pria de différer mon départ jusqu'à son retour, & il promit de m'accompagner à *Tongataboo*. Je pensai que c'étoit pour moi une belle occasion d'examiner *Vavaoo*, & je lui proposai de m'y rendre avec les vaisseaux ; mais il ne parut pas approuver ce dessein, & , afin de m'en détourner, il me déclara qu'il n'y avoit ni havre, ni mouillage. Je consentis donc à l'attendre ici, & il mit tout de suite sa pirogue à la voile.

24.

» Le 24, plusieurs des Naturels répandirent qu'un vaisseau, pareil aux nôtres, étoit arrivé à *Annamooka*, depuis que j'avois quitté cette Ile, & qu'il y mouilloit encore. Ils excitèrent beaucoup notre curiosité : ils eurent soin d'ajouter que *Toobou*, l'un des Chets d'*Annamooka*, avoit repris en hâte le chemin de son pays, afin de recevoir les étrangers. *Toobou* venoit en effet de nous quitter ; & cette circonstance nous fit ajouter un peu de foi à la nouvelle. Je descendis à terre avec *Omaï*, pour obtenir des informations ultérieures ; je voulois parler à un homme qui arrivoit, disoit-on, d'*Annamooka*, & qui y avoit vu le vaisseau. Nous le trouvâmes chez *Earoupa* & *Omaï* lui proposa diverses questions que je dictai ; les réponses furent si claires & si satisfaisantes, qu'il ne me resta plus de doutes. U

Chef, de q
instant d'*An*
de vaisseau
point venu
avoit répand
& nous ne l
aisé de déco
être l'imagin
à partir.

» Je parcou
le 25 ; & j'en
où une femme
paroissoit avec
très-enflammés
n'avoit d'autre
fondes de bois
frotter les yeux
faire saigner. Je
les Naturels en
cette espece : m
puis décrire en c
employa les mise
entre ses mains
» J'eus le bo
opération, que j
titude. Je renco
raisoit la tête d'un
plantée à l'extré

Chef, de quelque crédit, qui arriva au même instant d'*Annamooka*, déclara qu'il n'y avoit point de vaisseau dans cette Isle, & qu'il n'y en étoit point venu depuis notre départ : le Naturel, qui avoit répandu le bruit, s'éloigna tout de suite, & nous ne le rencontrâmes plus. Il n'étoit pas aisé de découvrir le but de ce mensonge : peut-être l'imaginèrent-ils, afin de nous déterminer à partir.

1777.
Mai.

» Je parcourus de nouveau l'intérieur du pays le 25; & j'entrai par hasard dans une maison, où une femme pansoit les yeux d'un enfant qui paroissoit aveugle : les yeux de l'enfant étoient très-enflammés, & couverts d'une pellicule. Elle n'avoit d'autres instrumens, que deux petites sondes de bois, avec lesquelles elle venoit de frotter les yeux du malade, de manière à les faire saigner. Je fus un peu étonné de voir que les Naturels entreprennent une opération de cette espece : mais j'arrivai trop tard, & je ne puis décrire en détail, comment la femme oculiste employa les misérables instrumens, que j'aperçus entre ses mains.

25.

» J'eus le bonheur d'être témoin d'une autre opération, que je vais décrire avec assez d'exactitude. Je rencontrai une seconde femme, qui tenoit la tête d'un enfant, avec une dent de requin, plantée à l'extrémité d'un bâton : je remarquai

1777.
Mai.

qu'elle mouilla d'abord les cheveux, à l'aide d'un morceau d'étoffe qu'elle plongeait dans l'eau, & qu'elle appliquoit ensuite son instrument sur la partie mouillée. L'enfant ne sembla éprouver aucune douleur, & les cheveux furent aussi bien coupés, que si l'on avoit employé nos rasoirs. Encouragé par ce qui s'étoit passé devant moi, j'essayai bientôt sur ma barbe un instrument de la même espèce, & mon expérience eut du succès; toutefois les hommes ne se coupent pas ainsi la barbe, ils se rasent avec deux coquilles. Ils placent une des coquilles au-dessous d'une des touffes de leur barbe, ils appliquent la seconde au-dessus, & ils enlèvent les poils. Ils viennent ainsi à bout de les couper très-près de la peau. L'opération est un peu longue, mais elle n'a rien de douloureux. Il y a parmi eux des gens qui semblent faire le métier de Barbiers: nos Matelots allèrent souvent à terre, pour se faire raser à la manière du pays; & les Chefs de l'Isle vinrent à bord, pour se faire raser par nos Barbiers.

26. » Comme les Naturels ne nous apportoient plus ni fruits, ni cochons, je résolus de changer de mouillage, & d'attendre le retour de Féenou, dans un endroit plus propre à nous fournir des vivres. Nous appareillâmes donc le 16 au matin, & nous marchâmes au Sud «.

La navigation
Isles des Amis
sommes obligés
détails. Il mou
portion de la c
visite d'un Ro
termes :

» Une grande
l'arrière de la Ro
qui s'appeloit Fé
même portoit-il
qui se trouveren
Roi de *Tongatab*
que nous avion
entendu parler. J
de Roi appartena
qu'on m'annonça
Insulaires néanmo
revêtu de cette h
alors pour la pre
pas le Roi, mais
beaucoup de pou
de faire la guerre
on l'envoyoit aux
& je désirois de f
personnages, sans
qu'ils prenoient;

La navigation de M. Cook , au milieu des *Isles des Amis* , est très-intéressante ; mais nous sommes obligés d'en supprimer ici la plupart des détails. Il mouilla le lendemain sur une autre portion de la côte de *Happae* , & il y reçut la visite d'un Roi du pays. Il en parle en ces termes :

1777.
Mai.

27.

» Une grande pirogue à voile arriva sous l'arrière de la *Résolution* ; elle amenoit un homme qui s'appeloit Futtafaihe , ou Poulaho ; peut-être même portoit-il ces deux noms. Les Naturels , qui se trouverent à bord , nous dirent qu'il étoit Roi de *Tongataboo* & de toutes les Isles voisines , que nous avions vues , ou dont nous avions entendu parler. J'avois lieu de croire que le titre de Roi appartenoit à un autre ; & je fus étonné qu'on m'annonçât Poulaho de cette manière. Les Insulaires néanmoins assurèrent toujours qu'il étoit revêtu de cette haute dignité , & ils m'avouèrent alors pour la première fois , que Féenou n'étoit pas le Roi , mais seulement un Chef qui avoit beaucoup de pouvoir ; que , lorsqu'il s'agissoit de faire la guerre , ou de terminer des différens , on l'envoyoit aux Isles voisines. J'avois besoin , & je désirois de faire ma cour à tous les grands personnages , sans examiner la validité des titres qu'ils prenoient ; & , ayant appris que Poulaho

1777.
Mai.

avoit grande envie de venir à bord, je le priaï d'y monter. Je l'y accueillis d'autant mieux, qu'il m'apporta deux cochons gras. Il étoit d'un embonpoint extrême. Si le rang ou l'autorité sont proportionnés, parmi eux, à la grosseur du corps, c'étoit sûrement le premier des Chefs que nous avions rencontrés; très-replet, malgré sa petite taille, il ressembloit à un gros tonneau. Il paroïssoit avoir quarante ans; ses cheveux étoient lisses; & ses traits différoient beaucoup de ceux de la populace. Je le trouvai intelligent, grave & posé. Il examina, avec une attention singuliere, le vaisseau & les choses qui étoient nouvelles pour lui; & il me fit plusieurs questions judicieuses: il me demanda, par exemple, cè qui pouvoit nous engager à aborder ici. Quand il eut satisfait sa curiosité sur le pont, & qu'il eut bien regardé notre bétail, &c. je l'engageai à passer dans ma chambre. Quelques-uns des Naturels de sa suite objecterent que s'il acceptoit l'invitation, on marcheroit sur sa tête, ce qui n'étoit pas permis. Je chargeai Omaï, mon Interprete, de répondre que je défendrois de se tenir à la partie du pont, située en-dessus de ma chambre. Cet arrangement ne parut pas leur convenir du tout; mais le Chef lui-même fut moins scrupuleux que ses Courtisans; il s'affranchit du cérémonial, & il descendit, sans stipuler aucune condition. Il

s'efforça, ain
convaincre qu
l'étoit pas; ca
en doutions. C
le fait: il av
Fénoù; ils a
témoignage d
qu'un autre Inf
dont son ami
» Poulaho
peu, & il but
hors de table, i
On proposa à
trop fidellem
des égards à so
le Chef dans
présent des cho
grand prix à se
rosité passoit ses
son affection, &
que nous fûmes
avant de descen
portât deux autr
gens vinrent le
ressembloit à un
l'asseoir près de
lui avoit préparé
sa suite, qui n'é

s'efforça , ainsi que les gens de sa suite , de nous convaincre qu'il étoit le Roi , & que Féenou ne l'étoit pas ; car il s'aperçut bientôt que nous en doutions. Omaï ne se soucioit point d'éclaircir le fait : il avoit formé une liaison intime avec Féenou ; ils avoient échangé leurs noms , en témoignage de leur amitié , & il étoit fâché qu'un autre Insulaire vint réclamer des honneurs , dont son ami avoit joui jusqu'alors.

1777.
Mai.

» Poulaho dina avec nous , mais il mangea peu , & il but encore moins : quand nous fûmes hors de table , il m'invita à l'accompagner à terre. On proposa à Omaï d'y venir aussi , mais il étoit trop fidèlement attaché à Féenou , pour montrer des égards à son rival , & il refusa. Je remenai le Chef dans mon canot , après lui avoir fait présent des choses qui me semblerent avoir un grand prix à ses yeux : je jugeai que ma générosité passoit ses espérances. Je cherchois à mériter son affection , & je la méritai en effet ; car dès que nous fûmes près du rivage , il donna ordre , avant de descendre de mon canot , qu'on m'apportât deux autres cochons. Quelques-uns de ses gens vinrent le prendre sur une plauche , qui ressembloit à une de nos civieres , & ils allèrent l'asseoir près de la côte dans une maison qu'on lui avoit préparée. Il me plaça auprès de lui ; sa suite , qui n'étoit pas nombreuse , s'assit &

1777.
Mai.

forma un demi-cercle devant nous en-dehors de la cabane : derriere le Chef, ou plutôt à un de ses côtés, se trouvoit une vieille femme, qui tenoit à la main une espece d'éventail, & qui étoit chargée de prendre garde qu'il ne fût incommodé par les mouches.

» On étala devant lui les différentes choses que les Insulaires avoient achetées de nous : il les examina toutes avec attention ; il demanda ce qu'on avoit donné en échange , & il parut content du marché : il fit ensuite rendre aux propriétaires chacun des articles , excepté un verre à boire , dont il fut si enchanté , qu'il le garda pour lui. Les Naturels qui montrerent leurs emplettes , s'accroupirent d'abord à ses genoux, ils déposèrent ensuite ce qu'ils apportoiënt ; ils se releverent un instant après , & ils se retirerent : ils observerent ce cérémonial respectueux quand ils vinrent reprendre leurs richesses , & aucun d'eux ne s'avisâ de parler à Poulaho debout. Au moment où je le quittai , plusieurs de ses Courtisans avoient déjà pris congé , & j'étudia l'étiquette de la Cour , en cette occasion : ils mirent leur tête sous la plante de ses pieds , qu'ils toucherent & froterent d'ailleurs avec le revers & le dedans des doigts des deux mains : d'autres qui n'étoient pas dans le cercle , s'approcherent également , afin de lui donner cette marque de respect.

respect, & i
mot. La déce
cour à Poulah
de pareil, mē
lifées.

» J'aurois a
n'eût pas été
variable. Poul
le titre de Roi
& il m'apporta
rouges. Nous f
car nous favion
à O-Taiti ; ma
une valeur con
vendre aucun,
les jugeoient p
capitaine Clerk
deux vaisseaux
chapeaux, ou p
plumes de la qu
diffuses avec des
ils n'ont point d
front comme un
d'un demi-cercl
vingt pouces. M
portant un de c
donnera une idée
ord jusqu'au soi

Tome XXII.

respect, & ils s'éloignerent sans dire un seul mot. La décence de ceux qui vinrent faire leur cour à Poulaho me charma ; je n'avois rien vu de pareil, même chez les Nations les plus civilisées.

1777.
Mai.

» J'aurois appareillé le lendemain, si le vent n'eût pas été trop dans la partie du Sud & très-variable. Poulaho, à qui je donnerai désormais le titre de Roi, vint à bord dès le grand matin, & il m'apporta un de leurs chapeaux de plumes rouges. Nous faisons grand cas de ces chapeaux ; car nous savions qu'ils seroient d'un prix extrême à *O-Taïti* ; mais nous en offrîmes inutilement une valeur considérable, on ne voulut nous en vendre aucun, & nous en conclûmes qu'ils ne les jugeoient pas moins précieux : excepté le capitaine Clerke, Omäi & moi, personne des deux vaisseaux ne put s'en procurer un. Ces chapeaux, ou plutôt ces bonnets, sont faits de plumes de la queue des oiseaux du Tropique, tissues avec des plumes rouges de perroquet ; ils n'ont point de coiffes ; on les attache sur le front comme un diadème ; leur forme est celle d'un demi-cercle, dont le rayon a dix-huit ou vingt pouces. M. Webber a dessiné Poulaho portant un de ces bonnets, & la gravure en donnera une idée plus exacte. Le Roi demeura à bord jusqu'au soir, mais son frere qui s'appeloit

1777.
Mai.
29.

aussi Futtafaihe , & quelques personnes de sa suite , passerent la nuit sur la *Résolution*.

» Je mis à la voile le 29 , à la pointe du jour ; je voulois retourner à *Annamooka* par la route que j'avois déjà faite durant cette campagne. Plusieurs pirogues à voile , dont l'une étoit montée par le Roi , nous suivirent. Dès que le Prince fut à bord de la *Résolution* , il demanda son frere & ses autres compatriotes , qui avoient passé la nuit avec nous : nous jugeâmes qu'ils étoient restés sur notre vaisseau sans sa permission. Quoiqu'ils n'eussent pas moins de trente ans , la réprimande sévère que Poulaho leur fit en peu de mots leur arracha des larmes. Le Roi ne tarda pas à changer de disposition ; car , en nous quittant , il laissa à bord son frere & cinq hommes de sa suite ; nous eûmes de plus la société d'un Chef , qui arrivoit de *Tongataboo* , & qui s'appeloit *Tooboueitoa*. Dès l'instant où il fut sur le pont , il renvoya sa pirogue , & il déclara qu'il coucheroit à bord avec les cinq personnes qui l'accompagnoient. Ma chambre étoit remplie d'étrangers ; cette foule étoit bien incommode , mais je ne desirai pas qu'elle fût moins nombreuse , car les Insulaires m'apportoient une quantité considérable de provisions , pour lesquelles toutefois je leur donnois quelque chose en retour «.

M. Cook na
qui l'environne
dangers. Voici
devint frais , il
pluie , & nous r
le pont jusqu'à
auquel je donna
à dégager les vais
qui nous enviro
une bordée au N
grain léger porta
je ne l'avois com
une Ile basse &
pooroa , qui est
sement que l'Equi
de revirer , & que
à leurs postes ; on
promptitude les m
ne dûmes notre
justesse de la man
rant de l'arriere ,
Tous les Naviga
voyages pareils au
ens de cette espec
» Nos passagers
montrèrent une gra
ès la pointe du jo
ner ; j'ordonnai à

M. Cook naviguoit , le 31 Mai, entre les Isles qui l'environnoient , & il courut d'assez grands dangers. Voici comment il en parle : » Le vent devint frais , il fut accompagné de rafalles & de pluie , & nous ne fîmes pas sans crainte. Je tins le pont jusqu'à minuit , j'y laissai alors le *Master* , auquel je donnai les ordres que je jugeai propres à dégager les vaisseaux des bas-fonds & des rochers qui nous environnoient ; mais , après avoir fait une bordée au Nord & être revenu au Sud , un grain léger porta la *Résolution* plus au vent que je ne l'avois compté : elle manqua d'échouer sur une Isle basse & sablonneuse , appelée *Pootoo-pootooa* , qui est entourée de brifans ; heureusement que l'Equipage venoit de recevoir l'ordre de revirer , & que la plupart des Matelots étoient à leurs postes ; on exécuta avec sagesse & avec promptitude les mouvemens nécessaires , & nous ne dûmes notre salut qu'à la prestesse & à la justesse de la manœuvre. La *Découverte* se trouvant de l'arriere , ne courut pas le même péril. Tous les Navigateurs qui entreprennent des voyages pareils aux nôtres , éprouvent des accidens de cette espece , plus ou moins dangereux.

» Nos passagers eurent tant d'effroi , qu'ils montrèrent une grande envie de gagner la terre dès la pointe du jour. Je fis mettre un canot à la mer ; j'ordonnai à l'Officier qui le commandoit ,

1777.
Mai.
31.

1 Juin.

1777.
Juin.

de les débarquer à *Kotoo*, de sonder ensuite le long du récif de cette Isle, qui s'avance en pointe dans la mer, & de chercher un mouillage. J'étois aussi fatigué que les Insulaires de louvoyer au milieu des Isles & des bas-fonds, & j'avois résolu de mouiller le plutôt possible. Tandis que le canot étoit absent, nous essayâmes de conduire les vaisseaux dans le canal qui est entre l'Isle sablonneuse & le récif de *Kotoo*; nous comptions y trouver une profondeur modérée, & y jeter l'ancre: mais la marée ou un courant s'opposèrent à nos efforts, & nous fûmes réduits à mouiller à un mille d'une petite Isle sablonneuse.

5.

M. Cook arriva à *Annamooka* le 5 Juin, & il y mouilla à-peu-près à l'endroit où nous avions jeté l'ancre quelque temps auparavant.

Seconde Relâche à Annamooka, & autres Remarques sur ses Habitans.

» Je descendis à terre bientôt après, dit M. Cook, & je trouvai les Habitans qui travailloient avec ardeur à leurs plantations: ils recueilloient des ignames pour les apporter à notre marché. Deux cents d'entre eux s'assemblerent sur la greve & ils firent jusqu'à la fin du jour des échanges d'une manière aussi empressée que durant la première relâche. Quoiqu'il se fût écoulé

de temps depuis que ces richesses sembloient nous n'avions pu en faire la première fois. Ici, des ignames nous firent conclure que la culture de cette contrée étoit aussi ancienne qu'ils s'étoient vu en culture pendant des siècles. Les terres & les îles de vastes terrains que nous vîmes les ignames étoient achetées une quinzaine de nos hommes. » Nous avions vu des canots oulaho & d'autres qui venoient apercevoir que les canots retenus par plusieurs d'eux ne parvenant à retourner à bord des vaisseaux, les terrains où ils étoient, & j'eus le plaisir de voir un homme qui avoit gâté plusieurs des plantes de la contrée. Les ignames posées, croissoient. Féenou arriva d'ailleurs; il nous dit que plusieurs pirogues

de temps depuis notre départ, le fonds de leurs richesses sembloit avoir beaucoup augmenté ; nous n'avions pu y acheter que du fruit à pain la première fois ; mais ils nous vendirent celle-ci, des ignames & des bananes : d'où l'on peut conclure que la saison des différens végétaux de cette contrée se succède rapidement. Il parut aussi qu'ils s'étoient beaucoup adonnés à la culture pendant notre absence, car nous trouvâmes de vastes plantations de bananes sur des terrains que nous avions laissés en friche. Les ignames étoient parfaitement mûres ; nous en achetâmes une quantité considérable, & nous donnâmes des ouvrages de fer en échange.

1777.
Juin.

» Nous avons laissé à *Kotoo Toobou*, avec *Toulaho* & d'autres Chefs ; & nous dûmes nous apercevoir que les Naturels du pays n'étoient retenus par personne. Durant cette journée, aucun d'eux ne parut avoir de l'autorité. Avant de retourner à bord, j'allai jeter un coup d'œil sur les terrains où j'avois semé des graines de melon, & j'eus le chagrin de voir qu'une petite souris avoit gâté la plupart de ces graines. Mais les plantes de pomme-de-pin que j'y avois déposées, croissoient à merveille.

» Féenou arriva de *Kavaoo*, le lendemain à midi ; il nous dit que le gros temps avoit coulé plusieurs pirogues chargées de cochons, &

6.

1777.
Juin.

d'autres choses qu'il amenoit de cette Isle, & que les Equipages avoient péri. Une nouvelle si affligeante, ne sembla intéresser aucun des Natures; quant à nous, nous le connoissions trop, pour ajouter beaucoup de foi à son histoire. Vraisemblablement il n'avoit pu se procurer à *Vavaoo*, ce qu'il nous avoit promis : en supposant qu'il y eût embarqué des provisions, il les avoit sans doute laissées à *Happaee*, où il dut apprendre que Poulaho étoit près de nous. Il favoit bien que celui-ci auroit, comme son supérieur, le mérite & la récompense du Voyage. Son mensonge cependant ne fut pas mal imaginé; car le ciel avoit été si orageux les derniers jours que le Roi & tous les Chefs qui nous suivirent de *Happaee* à *Kotoo*, étoient demeurés sur cette dernière Isle, n'osant pas, ainsi que nous affronter le gros temps. Ils m'avoient prié de les attendre à *Annamooka*, c'est pour cela que j'y vins une seconde fois, & que je ne m'avisai pas directement à *Tongataboo*.

7. » Poulaho & les Chefs qui l'accompagnoient arriverent le 7 : j'étois à terre avec Féenou qui sentit combien il avoit eu tort de prendre un titre qui ne lui appartenoit pas. Non-seulement il reconnut Poulaho pour le Roi de *Tongataboo* & des autres Isles, mais il affecta d'insister beaucoup sur ce point, sans doute, afin de réparer

sa faute. Je le
Poulaho : je le
quelques per
de venir rend
cercle fut bien
soin le mainti
cette occasion
réellement d'u
placa au milieu
devant Poulaho
de ce que nou
différent; mais
Ces deux Chef
de nous ne co
satisfaits de l'int
en donner; mai
en tenir sur le
bord avec moi,
seul s'assit à tab
ses hommages à
ordinaire, c'est-
tête & de ses m
la grand'chambre
auparavant, que
que Féenou ne
boire en présenc
» Nous appar
heures du matin

fa faute. Je le quittai, & j'allai faire ma cour à Poulaho : je le trouvai assis, & avant devant lui quelques personnes : les Naturels s'empresserent de venir rendre leurs devoirs à leur Roi, & le cercle fut bientôt très-nombreux. J'examinai avec soin le maintien & la conduite de Féenou en cette occasion. Je fus convaincu qu'il jouissoit réellement d'une assez grande autorité ; car il se plaça au milieu des Courtisans, qui étoient assis devant Poulaho : il fut d'abord un peu honteux de ce que nous l'avions vu jouer un rôle bien différent ; mais il reprit bientôt son assurance. Ces deux Chefs eurent un entretien qu'aucun de nous ne comprit, & nous ne fûmes pas satisfaits de l'interprétation qu'Omaï voulut nous en donner ; mais nous fûmes alors à quoi nous en tenir sur le rang de Féenou. Il vint dîner à bord avec moi, ainsi que Poulaho ; & ce dernier seul s'assit à table. Féenou, après avoir rendu ses hommages à son Souverain, selon la méthode ordinaire, c'est-à-dire, après avoir touché de sa tête & de ses mains les pieds du Roi, sortit de la grand'chambre. Poulaho nous avoit assurés auparavant, que ceci arriveroit ; & il fut démontré que Féenou ne pouvoit pas même manger ou boire en présence du Roi.

» Nous appareillâmes le jour suivant, à huit heures du matin, & nous prîmes la route de

1777.
Juin.

8.

1777.
Juin.

Tongataboo, à l'aide d'une jolie brise du Nord-Est; Quinze ou seize pirogues à voile, partirent avec nous, & chacune d'elles marcha beaucoup plus vite que les vaisseaux. Féénoù devoit faire la traversée sur la *Résolution*; mais il aima mieux monter sa pirogue; & il nous envoya deux Guides, qu'il chargea de nous conduire au meilleur mouillage «.



10.

M. Cook arriva le 10 à *Tongataboo*. Ses deux vaisseaux touchèrent sur une large batture durant cette traversée, & ils furent en danger de périr.

Tandis qu'il essayoit de gagner le havre, auquel les Naturels le conduisoient, le Roi se tint dans sa pirogue qui voguoit autour des vaisseaux. Ils étoient d'ailleurs environnés d'une multitude de petites embarcations. Poulaho, c'est le nom du Roi, en renversa deux qui ne purent lui laisser le passage libre, & il les fit chavirer avec autant d'indifférence, que si elles n'avoient eu personne à bord. Cet inconcevable trait de despotisme se retrouve plusieurs fois dans le Voyage que nous abrégeons, & l'on peut en conclure que les peuplades de la Mer du Sud ne sont pas aussi heureuses qu'elles paroissent l'être, & que la tyrannie y a fait plus de progrès que la civilisation. Parmi les Insulaires, dont les Anglois reçurent

la visite, M. Cook
été si utile du
autre appelé
beaucoup d'an
chacun d'eux
ignames; & il
aussi des marqu

Relâche à Tongataboo
maniere amicale
Insulaires. Description
& sur ses Habitations

» PEU de temps
dit M. Cook, je
d'Omaï & de qui
nous attendoit si
une jolie maison
bords du bois, &
de gazon. Il me
de l'occuper dura
vions désirer une
» Un cercle aff
tarda pas à venir
prairie. On appo
Kava, qu'on mit
de les couper en
aux hommes & au

la visite, M. Cook aperçut Otago, qui lui avoit
été si utile durant son second Voyage, & un
autre appelé Toobou, qui avoit alors conçu
beaucoup d'amitié pour le Capitaine Furneaux;
chacun d'eux lui apporta un cochon & des
ignames; & il ne manqua pas de leur donner
aussi des marques d'amitié de son côté.

1777.
Juin.

*Relâche à Tongataboo. M. Cook y est reçu d'une
manière amicale. Description d'une collation des
Insulaires. Détails & Remarques sur cette Isle
& sur ses Habitans.*

» PEU de temps après que nous eûmes mouillé,
dit M. Cook, je descendis à terre accompagné
d'Omaï & de quelques-uns des Officiers. Le Roi
nous attendoit sur la greve; il nous conduisit à
une jolie maison, située un peu en-dedans des
bords du bois, & précédée d'une grande prairie
de gazon. Il me dit que nous étions les maîtres
de l'occuper durant notre relâche: nous ne pou-
vions désirer une position plus charmante.

» Un cercle assez nombreux de Naturels, ne
tarda pas à venir s'asseoir devant nous sur la
prairie. On apporta des racines de plante de
Kava, qu'on mit aux pieds du Roi; il ordonna
de les couper en morceaux; il les fit distribuer
aux hommes & aux femmes, qui commencerent

1777.
Juin.

à les mâcher, & ils préparèrent en peu de temps, un bowl de leur liqueur favorite. Sur ces entre-faites, nous vîmes arriver un cochon cuit au four, & deux paniers d'ignames grillées, qu'on divisa en dix portions & qu'on distribua à quelques-uns des assistans; mais j'ignore à combien de personnes chacune de ces portions étoit destinée. J'observai qu'on en donna une au frere du Roi, & qu'on en réserva une, sans doute, pour Poulaho, car c'étoit un morceau choisi: on servit ensuite la liqueur, mais Poulaho ne parut pas se mêler de la distribution. On lui présenta la première coupe, & il dit de la donner à un homme qui étoit assis près de lui. On lui apporta aussi la seconde, qu'il garda. On m'offrit la troisième; mais, ayant vu préparer la boisson, je ne me souciai pas de la goûter, & elle passa à Omaï. Le reste fut envoyé à différens Insulaires, d'après les ordres de celui qui avoit le soin du bowl. Le frere du Roi reçut une de ces coupes, qu'il emporta avec sa part de cochon & d'ignames. D'autres quitterent également le cercle & emporterent leurs portions: on nous dit qu'ils ne pouvoient ni boire, ni manger en présence du Roi; cependant des hommes & des femmes d'un rang bien inférieur mangerent & burent sous leurs yeux. La plupart se retirerent bientôt, & ils emporterent ce qu'ils n'avoient pas consommé.

» Je rema
eu part à la
trieme partie
ignames ou un
être de la ma
distribuerent l
toujours assis,
notre premie
auprès de no
femmes que n
d'eux ne fut i
bon ordre.

» J'allai cher
à bord; on me
des mares, qu
douce. L'une d
eau assez bonn
avant dans l'int
y remplir qu'u
appris que l'eau
Ile de *Pangim*
lage, je m'y re
heur d'y trouv
que celle que n
L'étang étoit tr
y primes l'eau

» Comme je
assez long à *Ton*

» Je remarquai que les Naturels, qui avoient eu part à la collation, ne formoient pas la quatrième partie de l'assemblée : ceux qui reçurent des ignames ou un morceau de cochon, me parurent être de la maison du Roi. Les domestiques qui distribuèrent la viande & la *kava*, les présentoient toujours assis, même à Poulaho. Quoique ce fût notre premier débarquement, quoiqu'il y eût auprès de nous une multitude d'hommes & de femmes que nous n'avions pas encore vus, aucun d'eux ne fut incommode, & rien ne troubla le bon ordre.

» J'allai chercher une aiguade avant de retourner à bord ; on me conduisit à des étangs ou plutôt à des mares, qui renfermoient, disoit-on, de l'eau douce. L'une de ces mares m'offrit en effet une eau assez bonne, mais elle se trouvoit un peu avant dans l'intérieur du pays, & l'on ne pouvoit y remplir qu'un petit nombre de futailles. Ayant appris que l'eau étoit plus abondante sur la petite île de *Pangimodoo*, située près de notre mouillage, je m'y rendis le lendemain & j'eus le bonheur d'y trouver un étang, d'une eau meilleure que celle que nous avions rencontrée jusqu'alors. L'étang étoit très-sale, je le fis nettoyer, & nous y prîmes l'eau dont nous avions besoin.

» Comme je me proposois de faire un séjour assez long à *Tongataboo*, nous dressâmes une tente

1777.
Juin.

1777.
Juin.

près de la maison que Poulaho nous avoit donnée. On débarqua nos chevaux & notre bétail, & je laissai à terre un Détachement de Soldats de Marine commandés par leur Officier. On établit l'observatoire à peu de distance de notre camp, & M. King demeura sur la côte afin de suivre les observations, & de surveiller les travailleurs. On débarqua les voiles qu'il falloit réparer; quelques-uns de nos gens couperent du bois pour le feu, & des planches pour l'usage des vaisseaux, & les Canonniers eurent ordre de se tenir dans l'Isle, & de faire les échanges avec les Naturels qui arrivoient de tous côtés, & qui apportoient des cochons, des ignames, des noix de coco & d'autres productions du pays. Notre camp ressembloit bientôt à une foire, & la *Résolution* & la *Découverte* furent si remplies, que nous pouvions à peine nous remuer sur les ponts.

» Féenou avoit fixé sa résidence dans notre voisinage; mais il n'étoit plus le maître. Il conservoit cependant beaucoup de crédit, & les présens continuels qu'il nous fit, nous donnerent de nouvelles preuves de son opulence & de sa générosité. Le Roi ne se montroit pas moins libéral envers nous, car il ne se passoit guere de jour, sans que nous reçussions de lui des choses précieuses. Nous apprîmes qu'il y avoit dans l'Isle d'autres grands personnages que nous n'avions pas encore vus.

Otago & Too
un qui se non
disoient-ils, d
fort respecté.
qu'ils nous en
voit revêtu d'
Poulaho lui-m
étoit vieux &
venoit pas nous
nous laisserent
rang ne lui p
honneur. De pa
j'avertis Poulah
Mareewagee,
qu'il m'accompa
» Nous partî
matin, dans la
me joignit sur u
à l'Est. des petit
tournant ensuite
Poulaho, nous
ou une entrée
d'environ une l
milieu d'un nomb
nous reçurent av
se séparèrent sur
Poulaho, qui nou
il ôta la piece d'é

Otago & Toobou, en particulier, m'en citerent un qui se nommoit Mareewagee, qui jouissoit, disoient-ils, d'un pouvoir étendu, & qui étoit fort respecté. Si Omaï ne se méprit pas sur ce qu'ils nous en raconterent, Mareewagee se trouvoit revêtu d'une autorité supérieure à celle de Poulaho lui-même son parent; mais comme il étoit vieux & qu'il vivoit dans la retraite, il ne venoit pas nous rendre de visite. Plusieurs Naturels nous laisserent entrevoir que l'élévation de son rang ne lui permettoit pas de nous faire cet honneur. De pareils détails excitant ma curiosité, j'avertis Poulaho que je voulois aller chercher Mareewagee, & il me répondit amicalement qu'il m'accompagneroit le lendemain.

1777.
Juin.

» Nous partîmes en effet le 12, dès le grand matin, dans la pinasse, & le Capitaine Clerke me joignit sur un de ses canots. Nous marchâmes à l'Est. des petites Isles qui forment le havre; tournant ensuite au Sud, d'après les conseils de Poulaho, nous atteignîmes une baie spacieuse, ou une entrée que nous remontâmes l'espace d'environ une lieue, & nous débarquâmes au milieu d'un nombre considérable d'Insulaires, qui nous reçurent avec des acclamations de joie. Ils se séparèrent sur-le-champ afin de laisser passer Poulaho, qui nous mena dans un terrain enclos, où il ôta la piece d'étoffe qui lui servoit de vêtement,

12.

1777.
Juin.

pour en mettre une neuve, pliée proprement, que portoit un jeune homme de sa suite. Une vieille femme l'aida à s'habiller; & elle couvrit d'une natte l'habit du Roi. Nous jugeâmes que c'étoit pour qu'il ne le salît pas quand il s'assiéroit. Je lui demandai alors où étoit Mareewagee, & je fus bien étonné d'apprendre qu'il étoit parti pour se rendre au vaisseau, au moment qui précéda notre arrivée. Poulaho nous engagea à le suivre à une *Malae*, c'est-à-dire, à une maison où se tiennent des assemblées publiques: cette maison étoit située environ un demi-mille plus loin. Lorsque nous eûmes atteint une grande prairie qui précédoit la façade, il s'assit au bord du chemin, & il nous dit d'aller seuls jusqu'à l'habitation. Nous profitâmes de son conseil, & nous nous assîmes à l'entrée; la foule qui nous suivoit, nous environna alors & s'assit comme nous. Omaï, qui nous servoit d'Interprete, demanda de nouveau si nous verrions Mareewagee: on ne nous répondit rien de satisfaisant. J'imaginai qu'on nous cachoit à dessein le vieux Chef, & nous retournâmes à nos canots, très-piqués d'avoir fait une course inutile. J'appris en arrivant à bord que Mareewagee n'y étoit point venu. Il paroît qu'il y eut de notre part bien des méprises, & qu'Omaï fut trompé, ou ce qui est plus vraisemblable, qu'il comprit mal ce qu'on lui avoit

dit, sur le grand nous présente

» Quoi qu'il en soit, d'examiner un bord d'un petit de l'Isle, ou résidence: chaque d'une plantation les domestiques moient ces plantes qu'une seule en en-dedans par t pour pénétrer d qu'on vint o petits sentiers i sépare une planta d'escalader les h de son voisin. I gazon sur fine gr ils y sement ou agréables qu'utile toutes, la plante cette boisson q Quelques-unes de dance toutes les mais j'observai qu par les Insulaires chemins publics,

dit, sur le grand personnage à qui nous voulions nous présenter.

1777.
Juin.

» Quoi qu'il en soit, nous eûmes occasion d'examiner un village agréablement situé sur les bords d'un petit golfe, dans lequel tous les Chefs de l'Isle, ou du moins la plupart font leur résidence : chacun d'eux avoit sa maison au milieu d'une plantation, environnée de cabanes pour les domestiques. Des haies très-propres enfermoient ces plantations, qui, en général, n'offroient qu'une seule entrée : c'étoit une porte contenue en-dedans par une barre de bois, en sorte que, pour pénétrer dans l'intérieur, il falloit attendre qu'on vînt ouvrir. Les grands chemins & les petits sentiers se trouvent dans l'intervalle qui sépare une plantation de l'autre, & il est nécessaire d'escalader les haies pour arriver sur le territoire de son voisin. Les Naturels laissent croître du gazon sur une grande partie de ces terrains, & ils y sement ou ils y plantent des choses plus agréables qu'utiles : mais nous vîmes dans presque toutes, la plante appelée *Kava*, dont ils tirent cette boisson qu'ils aiment si passionnément. Quelques-unes des plantations offroient en abondance toutes les productions végétales de l'Isle ; mais j'observai que celles-ci n'étoient pas habitées par les Insulaires du premier rang. Il y a, près des chemins publics, de grandes maisons, précédées

1777.
Juin.

d'une prairie qui n'est pas enclose, & dont on soigne beaucoup le gazon. On me dit qu'elles appartenoient au Roi; & je conjecture qu'on y tient les assemblées publiques. C'est à une de ces maisons que Poulaho nous conduisit.

13.

» Le lendemain, à midi, le célèbre Mareewagee, dont on nous avoit parlé si souvent, se rendit aux environs du poste que nous occupions dans l'Isle; il étoit suivi d'un grand nombre d'Insulaires de tous les rangs. On m'assura qu'il avoit pris cette peine, afin de me fournir une occasion de le voir. Il savoit probablement que j'avois paru très-mécontent la veille de ne pas le rencontrer. L'après-dinée, je descendis à terre avec plusieurs de nos Messieurs, & Féenou nous servit de guide. Nous trouvâmes un homme assis sous un grand arbre, près de la côte, un peu à droite de notre tente: une piece d'étoffe, au moins de quarante verges de longueur, étoit étendue devant lui, & il étoit environné d'un cercle nombreux de Naturels des deux sexes également assis. Nous supposâmes que c'étoit le grand personnage que nous venions chercher: mais Féenou nous détrompa, & il nous montra un vieillard assis sur une natte, à quelque distance, en nous disant que c'étoit-là Mareewagee; il nous présenta au Vieillard, qui nous reçut d'une manière très-amicale, & qui nous pria de nous asseoir.

asseoir. L'Isle
nous, s'appel
occasion d'en p
le vieux Toob
Toobou, ami
ainsi que celle
Le dernier étoit
avoir plus de so
moins âgé, avo
si mal aux yeux.
» Comme je
Chefs, je n'avo
le diviser; mais
assez considérabl
parurent très-satis
l'espace d'une he
& un tambour; l
de pistolet, ce q
Au moment où je
piece d'étoffe, ét
on me la donna,
» Le 14, le vie
de la Résolution;
Clerke, & nous e
sire des présens. S
endit une visite
pouvoit à terre;
que nous avions
Tome XXII.

asseoir. L'Indolair, assis sous l'arbre, en face de nous, s'appeloit Toobou; & , lorsque j'eus l'occasion d'en parler dans la suite, je le nommerai le vieux Toobou, pour le distinguer de l'autre Toobou, ami du Capitaine Furneaux; sa figure, ainsi que celle de Mareewagee, étoit vénérable. Le dernier étoit mince de taille, & il paroissoit avoir plus de soixante ans. Le premier, quoique moins âgé, avoit plus d'embonpoint, & il avoit si mal aux yeux, qu'il sembloit presque aveugle.

1777.
Juin.

» Comme je ne m'attendois pas à trouver deux Chefs, je n'avois apporté qu'un présent. Il fallut le diviser; mais chacune des portions fut encore assez considérable, & Toobou & Mareewagee parurent très-satisfaits. Nous les amusâmes ensuite, l'espace d'une heure, avec deux cors de chasse & un tambour; le Capitaine Clerke tira un coup de pistolet, ce qui leur causa un extrême plaisir. Au moment où je pris congé, on roula la grande piece d'étoffe, étendue devant Mareewagee, & on me la donna, ainsi que des noix de coco.

14.

» Le 14, le vieux Toobou vint me voir à bord de la *Résolution*; il alla voir aussi le Capitaine Clerke, & nous eûmes soin, l'un & l'autre, de lui faire des présens. Sur ces entrefaites, Mareewagee rendit une visite à notre Détachement qui se trouvoit à terre; & M. King lui montra tout ce que nous avions débarqué. Il admira beaucoup

1777.
Juin.

notre bétail, & notre scie croisée fixa son attention pendant quelque temps.

» Poulaho revint à midi du Village où nous l'avions laissé deux jours auparavant, & il nous amena son fils, jeune homme d'environ douze ans; il dîna avec moi, mais il ne permit pas à son fils de s'asseoir à table. Je me trouvois plus à mon aise, quand je l'avois pour convive; car alors les autres Naturels n'osoient approcher, & un petit nombre d'entre eux se tenoient dans ma chambre. Lorsque lui ou Féenou n'étoient pas à bord, ce qui, à la vérité, n'arriva guere durant notre relâche, les Chefs inférieurs s'afféyoient à ma table sans façon, ou ils entroient dans ma chambre à l'heure du repas, & ils m'importunoient beaucoup. Nous nous trouvions si gênés par la foule, qu'il n'y avoit pas moyen de dîner d'une maniere tranquille. Le Roi aima bientôt notre cuisine; je fus persuadé néanmoins qu'il dînoit si souvent avec nous, afin d'avoir le plaisir de boire, plutôt que celui de manger; il prit en effet du goût pour le vin, & il vidoit sa bouteille, aussi-bien & aussi gaiement que nous. Il établit sa demeure dans une maison située près de notre tente: le soir, il donna à nos gens le spectacle d'une danse; & ce qui étonna tout le monde, malgré son embonpoint monstrueux, il dansa lui-même.

» Le 15, dans le vieux Toob terre. J'allai le trouvâmes assis au pied d'un arbre Naturels, d'une grande piece de longueur, devant près de lui; il me touffe de plume de noix de coco. Je le remerciai; lui donner, je l'...

» Omai, que l'on quitta alors; & Féenou m'informa que le jour étoit très-détroit de me voir, & je trouvai le Prince Omai, d'une très-grande étoffe plus de seize verges, & étendue au-dessus de moi avoient un gros cordon gauche un monceau d'aires étoient assis reconnus Mareewa du premier rang. Omai du Prince. Omai

» Le 15, dans la matinée, je reçus un Messager du vieux Toobou, qui me prioit de descendre à terre. J'allai le voir accompagné d'Omaï: nous le trouvâmes assis comme les anciens Patriarches, au pied d'un arbre, & environné d'un cercle de Naturels, d'une physionomie respectable: une grande piece d'étoffe étoit étendue de toute sa longueur, devant lui; il nous invita à nous asseoir près de lui; il montra à Omaï, la piece d'étoffe, une touffe de plumes rouges, & une douzaine de noix de coco, en disant qu'il me les destinoit. Je le remerciai; &, comme je n'avois rien à lui donner, je l'engageai à venir à bord.

1777.
Juin.

15.

» Omaï, que Poulaho envoya chercher, nous quitta alors; & Féenou, qui arriva bientôt après, m'informa que le jeune Futtafaihe, fils de Poulaho, désiroit de me voir. Je me rendis à cette invitation, & je trouvai le Prince & Omaï assis sous un large dais, d'une très-belle étoffe; une autre piece, d'une étoffe plus grossiere, longue de soixante-seize verges, & large de sept & demie, étoit étendue au-dessous d'eux, & devant eux. Ils avoient un gros cochon à leur droite, & à leur gauche un monceau de noix de coco. Des Insulaires étoient assis en cercle autour de l'étoffe; je reconnus Mareewagee, & d'autres personnages du premier rang. On m'engagea à m'asseoir près du Prince. Omaï me dit que le Roi lui avoit

1777.
Juin.

recommandé de m'avertir, qu'étant mon ami, il comptoit sur mon attachement pour son fils, & qu'il en seroit plus assuré, si j'acceptois ce présent. Je l'acceptai de bon cœur; &, comme il étoit l'heure du dîner, je les invitai tous à venir à bord.

» Le jeune Prince, Mareewagee, le vieux Toobou, trois ou quatre Chefs inférieurs, & deux femmes âgées, & d'un rang supérieur, m'accompagnèrent. Mareewagee portoit une étoffe neuve, sur les bords de laquelle il y avoit six bouquets, assez gros, de plumes rouges. Nous jugeâmes qu'il avoit pris ce vêtement, pour nous le donner; car, dès qu'il fut à bord, il l'ôta, & il me l'offrit. Il avoit sans doute ouï dire que les plumes me feroient plaisir. Chacun de mes hôtes reçut de moi des présens, qui parurent les enchanter. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent ni s'asseoir à table ni manger. Je leur témoignai ma surprise, & ils me dirent qu'ils étoient *Taboo*: ce mot a bien des acceptions; mais, en général, il signifie une chose qui est défendue. On ne nous expliqua point pourquoi ils s'imposoient cette réserve. Après dîner, on leur montra toutes les parties du vaisseau, & lorsque leur curiosité fut satisfaite, je les reconduisis à terre.

» Dès que mon canot eut atteint le rivage

Féanou & quelq
Futtafaihe voulan
Mareewagee, qu
de la Couronne,
vu rendre au Ro
débarquer, après
des femmes âgée
qui eurent donné
Quand cette céré
Naturels quittere
dans une pirogue
résidence.

» Je fus bien-a
même sur la côte: i
que Poulaho & son
autres Chefs. J'
arenté ou de puiff
onnages dont j'ai
que Mareewagee &
eres; ils avoient
possession dans l'I
confidérés du peuple
bit au premier l'ép
nga, c'est à-dire
n pays. Son affinité
cret pour nous; m
beau-pere, Pou
filles, dont il avo

Féenou & quelques autres en sortirent. Le jeune Futtafaihe voulant les suivre, fut rappelé par Mareewagee, qui rendit, à l'Héritier présomptif de la Couronne, les hommages que je lui avois vu rendre au Roi. On permit à Futtafaihe de débarquer, après que le vieux Toobou & une des femmes âgées, dont je parlois plus haut, lui eurent donné les mêmes marques de respect. Quand cette cérémonie fut achevée, tous les Naturels quitterent mon canot, & passerent dans une pirogue qui devoit les conduire à leur résidence.

1777.
Juin.

Je fus bien-aîsé de les avoir remenés moi-même sur la côte : il me fut démontré clairement, que Poulaho & son fils étoient au-dessus de tous les autres Chefs. J'appris d'ailleurs les degrés de parenté ou de puissance de plusieurs grands personnages dont j'ai souvent cité les noms. Je sus que Mareewagee & le vieux Toobou étoient pères; ils avoient l'un & l'autre beaucoup de possessions dans l'Isle; & ils sembloient très-estimés du peuple : chacun des Naturels donnoit au premier l'épithete honorable de *Motooa-tonga*, c'est à-dire, de pere de *Tonga*, ou de pere du pays. Son affinité avec le Roi ne fut plus un secret pour nous; nous reconnûmes qu'il étoit le beau-pere, Poulaho ayant épousé une de ses filles, dont il avoit un fils : ainsi, Mareewagee

1777.
Juin.

étoit le grand-pere du jeune Prince. Nous voyions depuis assez long-temps, que nous nous étions mépris, en regardant Féenou comme le Souverain de ces Isles ; mais nous ne pouvions définir le rang qu'il occupoit ; il ne nous resta pas non plus de doute sur ce point. Féenou étoit un des fils de Mareewagee, & Tooboueiota en étoit un autre.

» En débarquant, je trouvai le Roi dans la maison voisine de notre tente, avec ceux de nos gens qui résidoient sur la côte. A peine l'eus-je abordé, qu'il me donna un gros cochon, & une quantité assez considérable d'ignames. A l'entrée de la nuit, je vis arriver une troupe d'hommes qui s'affirent en rond, & qui chanterent & s'accompagnèrent sur des tambours de bambou placés au milieu d'eux. Il y avoit trois longs tambours de bambou & deux plus courts : ils frappoient l'extrémité inférieure contre terre comme dans la Fête dont j'ai parlé plus haut. J'en apperçus deux autres couchés sur le sol, l'un à côté de l'autre ; l'un étoit fendu : un Insulaire battoit sur ceux-ci à l'aide de deux petits bâtons. Les Musiciens chanterent trois airs devant moi. On me dit que le concert avoit continué après mon départ, & qu'il dura jusqu'à dix heures de soir. Ils brûlerent des feuilles de *wharra* pour éclairer la scene ; je ne les ai jamais vu faire usage d'autres flambeaux.

» Tandis que les grands person- dans l'intérieur. suivantes : nous avions établi no inculte, l'espac nature y produ briffeaux d'une plus loin une a il y a des cocot étendues, qui se parurent être da en fliche jusqu'a prolonge à l'Ou & il est couvert Lorsque les flots soit à la surface u trous remplis d'un où il est un peu de petites ouvert de crabes de deu s'y montrèrent en qu'on les approch leur dextérité, ne » On rencontr annonce une sorte rance : il comme d'une chauffée étro

» Tandis que je passois la journée avec ces grands personnages , M. Anderson se promena dans l'intérieur du pays , & il fit les remarques suivantes :  » A l'Ouest de l'endroit où nous avions établi notre tente , le terrain est absolument inculte , l'espace d'environ deux milles ; mais la nature y produit une multitude d'arbres & d'arbrisseaux d'une végétation très-forte. On trouve plus loin une assez grande plaine , sur laquelle il y a des cocotiers & quelques plantations peu étendues , qui semblent très-récentes ; elles nous parurent être dans des districts qu'on avoit laissés en friche jusqu'alors. Près de la crique , qui se prolonge à l'Ouest de la tente , le sol est plat , & il est couvert d'eau en partie à chaque marée. Lorsque les flots le laissent découvert , on aperçoit à la surface un rocher de corail qui offre des trous remplis d'une vase jaunâtre ; vers les bords où il est un peu plus nu , il y a une multitude de petites ouvertures d'où sort un égal nombre de crabes de deux ou trois especes. Ces crabes s'y montrent en foule , mais ils disparaissent dès qu'on les approche , & les Naturels , avec toute leur dextérité , ne peuvent en prendre un seul.

» On rencontre ici un ouvrage de l'art , qui annonce une sorte d'industrie & de la persévérance : il commence d'un côté , sous la forme d'une chaussée étroite , qui , s'élargissant peu à peu ,

1777.
Juin.

1777.
Juin. s'éleve doucement à la hauteur de dix pieds ; à ce point , sa largeur est de cinq pas , & sa longueur entiere de soixante-quatorze : elle aboutit à une espece de cirque qui a trente pas de diametre , & un ou deux pieds d'élévation au-dessus de la chaussée , & qui offre quelques arbres au centre. Le côté opposé du cirque touche à une seconde chaussée de la même nature ; mais celle-ci n'a que quarante pas de long , & elle tombe en ruine. Le cirque & les deux chaussées sont de grosses pierres de corail ; la surface est couverte d'une terre qui a produit une multitude de petits arbres & d'arbrisseaux ; & l'état de décomposition où l'on voit d'ailleurs cet ouvrage , annonce qu'il est ancien. S'il a servi jadis à quelque chose , il paroît qu'on n'en fait aucun usage aujourd'hui ; nous n'avons pu rien apprendre des Naturels , si ce n'est qu'il appartient à Poulaho , & qu'on lui donne le nom d'*Etchee* «.

16. » Le 16 au matin , j'allai examiner les travaux que j'avois ordonnés sur la côte , & je fis ensuite , avec M. Gore , une promenade dans l'intérieur du pays. Nous eûmes occasion de voir de quelle maniere les Naturels fabriquent leurs étoffes ; nous étudiâmes ainsi la principale Manufacture de ces Isles , & de la plupart des autres de la Mer du Sud. J'ai décrit fort en détail , dans mon premier Voyage , la méthode que suivent

les O-Tâitiens
Isles des Amis e
je crois devoir

» Les femme
d'abord les tige
qu'on cultive p
rarement à plu
tion , & à plus
elles en ôtent l'é
les parties grossie
Afin de détruire
autour de la tig
traire , & elles l
m'a dit qu'on la
l'étend alors sur
espece d'établi ,
carré de bois , c
gueur , & qui est
tous les côtés ,
instrument qui e
briquée , mais on
tier ; on la déro
reprises , & on la b
le but de ces op
resserrer plutôt q
que le premier tr
l'étoffe afin de la s
est de quatre à six

les O-Taïtiens ; comme celle des peuplades des *Isles des Amis* est différente , à quelques égards , je crois devoir en parler.

1777.
Juin.

» Les femmes chargées de ce travail , prennent d'abord les tiges ou les troncs du mûrier-papier , qu'on cultive pour cet objet , & qui arrivent rarement à plus de six ou sept pieds d'élevation , & à plus de quatre pouces de grosseur : elles en ôtent l'écorce dont elles enlèvent ensuite les parties grossières avec une coquille de moule. Afin de détruire la convexité qu'a pris l'écorce autour de la tige , elles la roulent en sens contraire , & elles la font macérer dans l'eau ; (on m'a dit qu'on la laisse tremper une nuit :) on l'étend alors sur un tronc d'arbre formant une espece d'établi ; on la bat avec un instrument carré de bois , qui a environ un pied de longueur , & qui est rempli de grosses rainures de tous les côtés , & quelquefois avec un autre instrument qui est uni. L'étoffe est bientôt fabriquée , mais on la remet souvent sur le métier ; on la déroule , on la replie à diverses reprises , & on la bat de nouveau : il semble que le but de ces opérations subséquentes est d'en resserrer plutôt que d'en amincir le tissu : dès que le premier travail est achevé , on étend l'étoffe afin de la sécher. La longueur des piéces est de quatre à six pieds , mais il y en a de plus

1777.
Juin.

grandes ; leur largeur est moindre de moitié. A l'époque dont je parle , on réunit les pieces , & on les enduit pour cela du suc visqueux d'une baie appelée *Tooo*. Quand l'étoffe a la longueur qu'on veut lui donner , on la place sur une large piece de bois au-dessus d'une empreinte composée de substances fibreuses tissues d'une maniere très-serrée : l'ouvriere plonge une guenille dans un suc tiré de l'écorce d'un arbre nommé *Kokka*, & elle frotte l'étoffe , qui prend une couleur brune & qui devient lustrée : l'empreinte sur laquelle porte l'étoffe , me parut destinée seulement à coller davantage les divers morceaux. On continue ces opérations du collage & de la teinture jusqu'à ce que l'étoffe ait la longueur & la largeur nécessaires ; les côtés offrent ordinairement une bordure d'un pied de largeur , qui n'est pas peinte , & il y en a une seconde plus large aux deux extrémités. Si quelques parties sont trop minces ou trouées , ce qui arrive souvent , on y colle des pieces qui la rendent par-tout de la même épaisseur. Pour avoir une couleur noire , les Naturels mêlent la suie d'une noix huileuse , appelée *Doedoôe* avec le suc du *Kokka*. La proportion de ce mélange varie selon la teinte qu'ils désirent. Ils disent que l'étoffe noire , communément la plus lustrée , donne un vêtement frais , & que la premiere est plus

chaude. L'une & l'autre sont posées l'une sur l'autre des déchirures.
» Je re-
l'emmenai
qui étoit
ne vouloir
étoient Ta-
quelle man-
ils s'affirent
cœur du co-
cuire sans
assurai qu'il
vin , & ils
turâmes qu'
interdisoient
semblable
servions le
la puisoit à
» Maree
une grande
fumes tous
qu'occupoit
poste , un
Les Insulaires
l'intérieur d
son épau-
le u-

chaude. Ils ne manquent pas , pour renforcer l'une & l'autre , d'y ajouter de petites piéces posées longitudinalement , & on ne peut y faire des déchirures que dans cette direction.

» Je rencontraï Féenou à mon retour ; & je l'emmenai dîner à bord , ainsi qu'un second Chef qui étoit jeune. Lorsque le dîner fut servi , ils ne voulurent point manger ; ils me dirent qu'ils étoient *Taboo Avy* : s'étant informés ensuite de quelle manière on avoit apprêté nos alimens , ils s'affirent à table , & ils mangèrent de bon cœur du cochon & des ignames qu'on avoit fait cuire sans *avy* , c'est-à-dire , sans eau. Je les assurai qu'il n'y avoit pas non plus d'eau dans le vin , & ils en burent volontiers. Nous conjecturâmes que des principes de superstition leur interdisoient alors l'usage de l'eau : il est vraisemblable toutefois , que l'eau dont nous nous servions leur inspiroit du dégoût , parce qu'on la puisoit à l'un des endroits où ils se baignent.

» Mareewagee avoit fait préparer pour le 17 , une grande Fête (*Haiva*) , à laquelle nous fumes tous invités ; on dispoit devant la maison qu'occupoit alors ce Chef , & près de notre poste , un terrain qui devoit servir de théâtre. Les Insulaires arriverent en foule le matin , de l'intérieur du pays ; chacun d'eux portoit sur son épaule une perche de six pieds de longueur ,

1777.
Juin.

17.

1777.
Juin.

avec une igname suspendue à chacune des extrémités. Ces ignames & ces perches furent déposées dans le cirque ; ils en formerent deux pyramides ornées de différentes sortes de petits poissons , & arrangées de maniere à produire le coup d'œil le plus favorable. Mareewagee destinoit ce présent au Capitaine Clerke & à moi. Les Naturels placerent le poisson d'une maniere pittoresque , & nous fîmes bien-aïses de le voir ; mais il nous fut inutile , car il sentoit mauvais : on l'avoit gardé deux ou trois jours , afin de nous le présenter en cette occasion.

» Ils commencerent sur les onze heures à exécuter diverses danses qu'ils appellent *Mai*.
 « Les Musiciens qui devoient former le chœur , étoient assis & au nombre de soixante & dix. Nous aperçûmes au milieu d'eux , trois instrumens auxquels nous donnâmes le nom de tambours , quoiqu'ils ne ressemblassent pas aux nôtres : c'étoient de gros morceaux de bois cylindriques , ou des troncs d'arbre de trois à quatre pieds de long , & deux fois plus gros que le corps d'un homme d'une taille ordinaire ; nous en vîmes de plus petits : ils se trouvoient les uns & les autres creux dans l'intérieur , mais fermés aux deux bouts , & ouverts seulement au côté par une fente d'environ trois pouces de large , qui se prolongeoit à-peu-près

sur toute
 par cette
 soit très-
 tambours
 l'ouverture
 frappent de
 d'un bois
 leur du poi
 mais éclata
 ralentissent
 la danse ; &
 au milieu ou
 » La prem
 groupes , ch
 qui tenoient
 bois mince &
 long , dont l
 courte pagaie
 rels du pays
 les agiterent
 les pointoien
 terre en incli
 ils les tournoi
 les passioient b
 & ils les fai
 l'adresse. Ils va
 gages ; & à cha
 e nouvelles at

sur toute la longueur : ils creusent l'intérieur par cette ouverture , quoique cette opération soit très-difficile. Les Naturels appellent ces tambours *Nassa* ; ils les tiennent devant eux , l'ouverture tournée vers leur visage , & ils frappent dessus avec deux morceaux cylindriques d'un bois dur , d'un pied de long & de l'épaisseur du poignet , & ils en tirent un son rude , mais éclatant & fort ; ils adoucissent ou ils ralentissent les coups en quelques endroits de la danse ; & pour changer de ton , ils frappent au milieu ou à l'extrémité de l'instrument.

» La première danse fut composée de quatre groupes , chacun de vingt - quatre hommes , qui tenoient à la main un petit instrument de bois mince & léger , d'environ deux pieds de long , dont la forme ressembloit à celle d'une courte pagaie oblongue , & auquel les Naturels du pays donnent le nom de *Pagge*. Ils les agiterent de toutes sortes de manières ; ils les pointoient à droite & à gauche vers la terre en inclinant leur corps du même côté ; ils les tournoient ensuite du côté opposé ; ils les passoient brusquement d'une main à l'autre , & ils les faisoient tourner avec beaucoup d'adresse. Ils varièrent à l'infini les positions des *Pagges* ; & à chaque nouvelle position , ils prirent de nouvelles attitudes : leurs mouvemens furent

1777.
Juin.

1777.
Juin.

d'abord peu vifs , mais ils s'animerent selon celui des tambours. Ils récitoient en outre des phrases de chant que répétoit le chœur ; & bientôt après , les Musiciens & les Acteurs chanterent tous ensemble , & ils terminerent ce premier jeu par des acclamations.

» Après un entr'acte de deux ou trois minutes ; ils recommencerent les manoeuvres du *pagge*, qu'ils continuerent plus d'un quart-d'heure. La dernière ligne des Acteurs se divisa ; elle tourna d'un pas lent les angles de la colonne , & se rencontrant au centre du front , elle forma la première. Les Acteurs , sur ces entrefaites , réciterent des phrases de chant , comme dans le premier acte ; les autres lignes se déplacèrent successivement , & de la même manière , jusqu'à ce que celle qui étoit d'abord au front , se trouvât la dernière , & l'évolution continua jusqu'à ce que la dernière ligne eût repris sa première place. Ils exécuterent une danse qui commença d'abord d'une manière assez froide , mais qui s'anima bientôt ; & après avoir chanté environ dix minutes , tous les Acteurs se divisèrent en deux groupes ; ils s'éloignerent un peu ; ils se rapprocherent ensuite , & ils dessinèrent une figure circulaire qui termina le Ballet : on emporta les tambours , & les Musiciens quitterent la scène.

» La seconde danse n'avoit que deux tam-

bours , & quarante Musiciens. Les Acteurs , dix-sept peres dans l'autre. F. qu'il occupoit place d'honneur & ils réciterent d'environ une mouvement vement plus t précision extré seul homme a fimes frappés Vers la fin du tagea , & elle miere , qui , retrouva dans vant sur la scène les Musiciens & à la fin de l'autre » Nous vîmes chacun par deux & dix Musiciens le chœur d'une représenta deux lig dire , trente de Toobou , qui.

bours, & le chœur n'étoit composé que de quarante Musiciens. Les Danseurs, ou plutôt les Acteurs, formoient deux rangs : je comptai dix-sept personnes dans le plus avancé, & cinq dans l'autre. Féenou étoit à leur tête, c'est-à-dire, qu'il occupoit le milieu de la première ligne, place d'honneur en ces occasions. Ils dansèrent & ils réciterent des phrases de chant l'espace d'environ une demi-heure, quelques fois sur un mouvement vif, & d'autres fois sur un mouvement plus tranquille, mais toujours avec une précision extrême : on eût dit que l'ame d'un seul homme animoit tous ces corps, & nous fûmes frappés de la justesse des pas & des voix. Vers la fin du Ballet, la seconde ligne se partagea, & elle vint prendre la place de la première, qui, après quelques évolutions, se retrouva dans la position où elle étoit en arrivant sur la scène. Lorsque ce Ballet fut terminé, les Musiciens & les tambours disparurent comme à la fin de l'autre danse.

» Nous vîmes arriver trois tambours portés chacun par deux ou trois hommes, & soixante & dix Musiciens s'affirerent sur la scène pour former le chœur d'une troisième danse. Celle-ci nous présenta deux lignes de seize personnes, c'est-à-dire, trente deux Acteurs en tout : le jeune Toobou, qui avoit un vêtement couvert de

1777.
Juin.

1777.
Juin.

plumes rouges , & qui se trouvoit richement paré aux yeux des spectateurs , étoit à leur tête. Ils danserent & chanterent , ils agiterent le *pagge* , comme les premiers ; mais leur jeu , en général , fut beaucoup plus animé , & l'assemblée fut si contente , qu'elle ne cessa de les applaudir ; elle parut sur-tout enchantée , lorsqu'ils laissoient pendre le *pagge* devant eux , & qu'ils détournoient la tête , ainsi qu'on la détourne quand on éprouve un sentiment de honte. La ligne du derrière se divisa , & vint occuper la place de l'autre , comme dans les deux premières danses ; mais ils reprirent bientôt leur ancienne place ; ils formerent trois lignes , ils se retirèrent aux deux coins de la scène , & ils laisserent vide la plus grande partie du théâtre. Deux hommes entrèrent alors brusquement , & se livrerent un combat simulé avec les massues qu'ils employent dans les batailles : ils balancerent d'abord de différentes manieres , ils firent ensuite le moulinet avec beaucoup de force & de rapidité , & ils déployerent tant d'adresse , que quoiqu'ils fussent très-près , ils ne se touchèrent jamais. Ils ne montrerent pas moins de dextérité en transportant leurs massues d'une main à l'autre : les deux champions , après avoir continué quelque temps ces exercices , s'agenouillèrent & prirent de nouvelles attitudes : ils jetèrent , par exemple , leur massue en l'air , &

ils les ressi
 Ils s'en al
 venus. Ils
 blanche , c
 & qui étoit
 de feuillage
 embarrassés
 si l'on exce
 leur ceinture
 & qui étoit
 entra sur la
 il regarda au
 s'il eût cherch
 scène , & il
 dit qu'il vouloit
 ses genoux un
 il paroissoit é
 cette position d
 coin du théâtre
 le même espa
 brusque que so
 les Danseurs qu
 réciterent avec
 s'avancèrent , i
 Ballet au milieu
 ge de cette da
 plus pompeu
 the , frere de
 Tome XXI

ils les reffaisirent au moment où elles tomboient. Ils s'en allerent aussi brusquement qu'ils étoient venus. Ils avoient la tête couverte d'une étoffe blanche, qui ressembloit à un bonnet de nuit, & qui étoit ferré sur le front par une guirlande de feuillage. Afin d'être plus au frais & moins embarrassés, ils se trouvoient nus d'ailleurs, si l'on excepte un pagne léger, qui environnoit leur ceinture. Un homme qui portoit une pique & qui étoit vêtu comme ces deux derniers, entra sur la scene d'une maniere aussi brusque; il regarda autour de lui d'un air effaré, comme s'il eût cherché son ennemi à l'un des coins de la scene, & il prit une attitude menaçante: on eût dit qu'il vouloit transpercer l'un des spectateurs; ses genoux un peu pliés trembloient sous lui, & il paroissoit écumant de rage. Après avoir gardé cette position quelques secondes, il passa à l'autre coin du théâtre; il s'y tint dans la même attitude le même espace de temps, & sa sortie fut aussi brusque que son entrée. Durant cet intervalle, les Danseurs qui s'étoient divisés en deux groupes, réciterent avec lenteur des phrases de chant; ils s'avancerent, ils se réunirent & ils terminerent le Ballet au milieu des acclamations publiques. Si l'on juge de cette danse par le rang des Acteurs, ce fut le plus pompeux de tous ceux spectacles; Futtahie, frere de Poulaho, frappoit sur l'un des

1777.
Juin.

1777.
Juin.

tambours : Feenou frappoit sur un autre ; & Mareewagee frappoit à l'entrée de sa hutte sur un troisième, qui ne faisoit point partie de l'orchestre.

» Nous n'étions pas à la fin des danses ; on en prépara bientôt une nouvelle, dont quarante Musiciens & deux Tambours devoient former l'orchestre : celle-ci fut composée de soixante hommes qui n'avoient point encore paru, & qui se rangèrent sur trois lignes, la première ayant vingt-quatre Acteurs. Avant de commencer, ils jouèrent un Prologue assez long, dans lequel toute la troupe répondoit de temps en temps à l'un des Naturels qui discouroit : ils réciterent alternativement avec le chœur, des phrases de chant (peut-être des vers ;) ils agiterent rapidement le *pagge* d'un grand nombre de manieres, & l'assemblée cria de toutes parts : *Mareeai, Fyfogge!* mots d'éloges qui expriment des nuances diverses. Ils se diviserent en deux groupes qui se tournoient le dos ; ils se retournerent ensuite, & les deux groupes changerent de place & repriront bientôt leur première position, comme dans les autres danses. Ils se diviserent & se retirerent sur les coins de la scene pour laisser le champ libre à deux athletes qui exécuterent un combat simulé de massues : ces deux champions furent bientôt remplacés par deux autres ; sur ces entrefaites,

les Danseurs
tement & al
revinrent ent
terminerent l

» Ces dans
de ce nom ,
de trois heur
surement nou
trer leur dexte
Une multitude
& l'inégalité du
luation du non
nous comptâmes
quant qu'ils éto
sur vingt ou tre
qu'il y avoit pr
foule qui enviro
autour de notre
breuse, & nous
dix ou douze mill
c'est-à-dire, dan
plupart y étoient
» Nous regret
tendre les parole
surement recuei
sur l'esprit & les
semblée ne mang
tomime des Acte

les Danseurs réciterent des phrases de chant lentement & alternativement avec le chœur ; ils revinrent ensuite sur le devant de la scène, & ils terminèrent le Ballet.

1777.
Juin.

» Ces danses, si toutefois on peut les appeler de ce nom, durèrent depuis onze jusqu'à près de trois heures. Les Chefs de l'Isle vouloient sûrement nous donner une fête, ou nous montrer leur dextérité dans les exercices du corps. Une multitude d'Insulaires assistèrent à ces jeux, & l'inégalité du terrain rendit très-difficile l'évaluation du nombre des spectateurs ; cependant nous comptâmes le premier cercle, & remarquant qu'ils étoient rangés en quelques endroits sur vingt ou trente de hauteur, nous supposâmes qu'il y avoit près de quatre mille personnes. La foule qui environnoit notre marché, ou qui rôdoit autour de notre tente, étoit au moins aussi nombreuse, & nous calculâmes qu'il se trouvoit alors dix ou douze mille Insulaires dans notre voisinage, c'est-à-dire, dans l'espace d'un mille de tour. La plupart y étoient venus par curiosité.

» Nous regrettâmes beaucoup de ne pas entendre les paroles de leurs Ballets ; nous aurions sûrement recueilli des observations précieuses, sur l'esprit & les coutumes de ces peuples. L'assemblée ne manquoit point d'applaudir à la pantomime des Acteurs & des Danseurs, lorsqu'elle

1777.
Juin.

étoit juste & précise ; mais il faut remarquer qu'elle paroissoit sur-tout extrêmement sensible aux passions. Au reste , la variété des mouvemens , leur justesse & leur étendue , rendirent la pantomime seule , ou le jeu des Acteurs bien digne de notre attention. Les desseins qu'a faits M. Webber des jeux de *Happae* , sont applicables à ceux que nous vîmes ici , & ils acheveront d'indiquer l'ordre & la position des Danseurs & des Acteurs ; toutefois le crayon du Dessinateur , ou la plume de l'Ecrivain , n'exprimeront jamais complètement des gestes ou des attitudes sans nombre , aussi remarquables par l'aisance & la grace , que par leur variété.

» Le soir on nous donna le spectacle d'un *Bomai* , c'est-à-dire , qu'on exécuta les danses de nuit , devant la maison occupée alors par Féenou. Elles durèrent environ trois heures ; durant cet intervalle nous vîmes douze danses , qui ressemblerent beaucoup à celles de *Happae*. Il y en eut deux d'exécutées par des femmes ; & au milieu de celles-ci , nous vîmes arriver une troupe d'hommes , qui formerent un cercle en-dedans de celui des Danseuses. Vingt-quatre hommes , qui en exécuterent une troisieme , firent , avec leurs mains une multitude de mouvemens très-applaudis , que nous n'avions pas encore vus. L'orchestre se renouvela une fois. Féenou parut

sur la scen
qui avoient
ment habill
gaze , comp
de petites fi
des jeux , no
exposé les
exposés eux
trouvant ras
l'Isle , ils fur
buissons , ou
cherent en pl
point du tout
pointe du jou
» La fête se
le promettoit
y avoir des ho
souple si nomb
contrâmes bien
ne les empêche
parts , & ils co
très-audacieuse
de dérober tou
souple étoit toujo
es innocens ne
ne permis pa
ffayerent , en p
qui pendoit au

sur la scène , à la tête de cinquante Insulaires , qui avoient joué à *Happac* : il étoit magnifiquement habillé ; de la toile & une longue piece de gaze , compoisoient son vêtement , & il portoit de petites figures suspendues à son cou. A la fin des jeux , nous nous aperçûmes que nous avions exposé les Insulaires , ou plutôt qu'ils s'étoient exposés eux-mêmes à de grands embarras ; car se trouvant rassemblés en foule sur cette partie de l'Isle , ils furent obligés de passer la nuit sous des buissons , ou au pied d'un arbre. Plusieurs couchèrent en plein air , ce dont ils ne se soucient point du tout ; ou ils se promenerent jusqu'à la pointe du jour. »

1777.
Juin.

» La fête se passa avec plus d'ordre , que ne le promettoit une si grande assemblée. Il devoit y avoir des hommes mal-intentionnés dans une foule si nombreuse ; & , en effet, nous en rencontrâmes bientôt. Notre vigilance & nos soins ne les empêcherent pas de nous piller de toutes parts , & ils commirent leurs vols d'une maniere très-audacieuse & très-insolente. Ils entreprirent de dérober tout ce que nous avions ; mais la foule étoit toujours nombreuse ; & , de peur que les innocens ne fussent punis pour les coupables , nous ne permis pas aux sentinelles de tirer. Ils essayèrent , en plein midi , d'enlever une ancre qui pendoit au bossoir de la *Découverte* ; & ils

1777.
Juin.

en seroient venus à bout, si la patte ne se fût accrochée à une des chaînes de fer qui se trouvoient à la hanche du vaisseau. Ils ne purent dégager l'ancre avec la main, & ils ne connoissent point l'usage des palans. Ils cassèrent l'os de l'épaule d'une de nos chevres ; & l'animal en mourut peu de temps après : c'est la seule violence que nous eûmes à leur reprocher. La perte retomba sur eux, car c'étoit une des chevres que je me proposois de laisser dans l'Isle : au reste, le Naturel, coupable du délit, ne le savoit pas.

18.

» Ce qui se passa dans la matinée du 18, nous éclaira sur une de leurs coutumes. Un des Insulaires, ayant amené sa pirogue près de la *Résolution*, entra par le haut des bouteilles, & vola un plat d'étain. Il fut découvert ; on le poursuivit, & on le ramena à la hanche du vaisseau. Trois vieilles femmes, qui étoient dans la pirogue, poussèrent des lamentations, lorsqu'elles nous virent maîtres du voleur ; elles se donnerent des coups de poing terribles, sur le sein & sur le visage, sans néanmoins verser une larme. Nous découvrîmes la cause des tumeurs & des cicatrices que nous appercevions aux os des joues de la plupart d'entre eux. Les coups multipliés qu'ils se portent aux joues, meurtrissent le peau, & en font même sortir le sang, à gros

bouillons ; lorsqu'on croiroit qu'il n'y auroit plus de moyen du fer. Cependant, cette pratique, en d'autres occasions, les O-Taïtiens se de- voyai des présenter moi- gner combien j'avois reçus de l'avoit donnée, de pareil : je fis ment des Soldats danses avoient été des feux d'artifice les principaux Ch- breuse. Les spectat- sur, en voyant les mais nos fusées d' ment extraordinaire ou les cors de- chaf- faites, attirerent foib- il n'est permis à pe- Roi, il se trouvoit à pour que rien ne l' Naturels n'étoit plac- insulaires se rangere- entier qui laissoit un de Poulaho, jusqu'à

bouillons ; lorsque les blessures sont récentes , on croiroit qu'on y a produit un cercle par le moyen du fer. Ils se découpent , avec un instrument , cette partie du visage , en beaucoup d'autres occasions , de la même maniere que les O-Taïtiens se découpent le haut de la tête. J'envoyai des présens à Mareewagee , afin de lui témoigner combien j'étois sensible à ceux que j'avois reçus de lui la veille. La fête , qu'il nous avoit donnée , exigeoit de moi quelque chose de pareil : je fis faire l'exercice à un Détachement des Soldats de Marine , à l'endroit où les danses avoient été exécutées , & nous tirâmes des feux d'artifice le soir , devant Poulaho , devant les principaux Chefs & une assemblée nombreuse. Les spectateurs eurent beaucoup de plaisir , en voyant les Soldats tirer par pelotons ; mais nos fusées d'eau leur causerent un étonnement extraordinaire : les fifres & le tambour , ou les cors de-chasse qui jouèrent sur ces entre-faites , attirèrent foiblement leur attention. Comme il n'est permis à personne de s'asseoir derrière le Roi , il se trouvoit au fond de l'amphithéâtre ; & , pour que rien ne l'empêchat de voir , aucun des Naturels n'étoit placé directement devant lui. Les Insulaires se rangerent de maniere à former un cercle qui laissoit un espace libre , depuis le siege de Poulaho , jusqu'au lieu de la scene.

1777.
Juin.

1777.
Juin.

» Nous avons annoncé cette fête pour le soir; les Naturels l'attendirent avec impatience, & ils employèrent la plus grande partie de l'après-dinée, à des combats de lutte & de pugilat. Ils donnent le nom de *Fangatooa* au premier de ces exercices; & celui de *Foohoo* au second. Lorsque l'un d'eux veut lutter contre un autre, il quitte sa place, à pas mesurés, en appliquant un coup sec sur la jointure du coude de l'un de ses bras, qui est plié, d'où il résulte un son creux, qu'on regarde comme le signal du défi. S'il ne se présente aucun adverfaire, il retourne, de la même manière, au point d'où il est parti, & il se raffied; mais il se tient quelquefois assez long-temps debout sur l'arène, & il continue alors à frapper son coude, & à provoquer un rival. S'il s'en présente un, les deux athletes s'approchent & montrent de la gaieté & de la bonne humeur; ils sourient ordinairement, & ils arrangent la piece d'étoffe qui est attachée autour de leurs reins: ils se prennent enfin par la ceinture: celui des deux qui vient à bout d'entraîner l'autre, s'efforce tout de suite de le soulever de terre, & de le jeter sur le dos; & s'il parvient, avant de le terrasser, à faire deux ou trois tours, en le balançant dans les airs, son adresse ne manque jamais d'exciter les applaudissemens des Spectateurs. Quand leurs

forces sont é
& ils entrela
sur la pointe
déploient une
leurs muscles
à se rompre.
retire tout de
durant quelq
place, où les
proclament so
de chant, d'un
tenu assis un n
& il recommen
se présentent
privilege de ch
il a terrassé son
exclusif de prop
qu'il soit vaincu
opposée chante
se levent souven
dans ce cas, il e
couples qui se l
surpris de la mo
ces exercices. N
seul qui parût m
l'arène. Lorsqu'ils
qu'ils désesperen
combat d'un cor

forces font égales, ils se serrent de plus près, & ils entrelacent leurs jambes, ou ils se levent sur la pointe des pieds, afin de se renverser. Ils déploient une force prodigieuse dans ces assauts; leurs muscles font si tendus, qu'on les croit prêts à se rompre. Le champion qui est terrassé, se retire tout de suite; mais le vainqueur s'assied, durant quelques minutes, & il retourne à sa place, où les Naturels, qui font de sa bande, proclament son triomphe, par quelques phrases de chant, d'une mesure peu animée. Après s'être tenu assis un moment, il se leve de nouveau, & il recommence ses défis; plusieurs champions se présentent quelquefois à lui, mais il a le privilege de choisir celui qu'il veut; & quand il a terrassé son adversaire, il a aussi le droit exclusif de proposer d'autres cartels, jusqu'à ce qu'il soit vaincu: s'il est enfin renversé, la bande opposée chante la victoire. Cinq ou six hommes se levent souvent à la fois, & proposent des défis; dans ce cas, il est commun de voir trois ou quatre couples qui se battent en même temps. On est surpris de la modération qu'ils conservent dans ces exercices. Nous n'en apperçûmes pas un seul qui parût mécontent ou affligé, en quittant l'arène. Lorsqu'ils trouvent leurs forces si égales, qu'ils désesperent de triompher, ils cessent le combat d'un commun accord. Si l'un est ren-

1777.
Junn.

1777.
Juin.

versé d'une maniere qui n'est point loyale, ou s'il reste des doutes sur celui qui a l'avantage, les deux côtés chantent la victoire, & les champions se livrent un second assaut. Le vaincu ne peut se mesurer une seconde fois, contre l'homme qui l'a terrassé.

» Ceux qui s'exercent au pugilat, s'avancent de côté; ils changent de position à chaque pas; un de leurs bras est étendu en avant, & l'autre par derriere. Ils tiennent d'une main une corde, dont ils se serrent fortement le poignet, lorsqu'il se présente un adversaire: ils arrivent quelquefois sur la scene, le poignet tout garni. J' imagine qu'ils emploient ce moyen, pour ne pas se disloquer la main ou les doigts. Ils visent ordinairement à la tête; ils se portent aussi des coups sur les flancs, & ils s'attaquent avec beaucoup d'ardeur. Ils changent de côtés, & ils se battent également des deux mains. Ils tournent sur le talon, au moment qu'ils ont frappé leur antagoniste, & ils lui donnent un coup très-sec de l'autre main par derriere; c'est celui de leurs coups qu'ils aiment le mieux, & qui paroît le plus adroit.

» Il est rare que les combats du pugilat durent long-temps; les champions quittent l'arène, ou l'un se reconnoît vaincu. L'assemblée ne chante jamais la victoire, à moins que l'un des deux ne

renverse son rival
conclure que le
de lutte. Les
exercices; & on
battre opiniâtre
semblent point
le champion m
d'indifférence,
Quelques-uns d
leurs forces dan
mais ils furent to
un petit nombre
n'usèrent pas de
nous offenser.

» En réfléchissant
la plupart des In
dérober ce qu'ils
ment, je sentis qu
alors à terre, cou
nos précautions. J
me proposois de
quadrupedes, &
avant notre départ

» Le 19, dans
Chefs devant la
je donnai au Roi
& une vache; à
Cap, & deux breb

renverse son rival sur la poussière ; d'où l'on peut conclure que les Insulaires préfèrent les combats de lutte. Les petits garçons pratiquent ces deux exercices ; & on voit souvent de petites filles se battre opiniâtrément de la même manière. Ils ne semblent point du tout honteux d'être vaincus ; le champion malheureux se rassied avec autant d'indifférence , que s'il n'étoit pas entré en lice. Quelques-uns de nos gens voulurent mesurer leurs forces dans ces deux sortes de combats , mais ils furent toujours battus , si j'en excepté un petit nombre de cas , où les champions du pays n'usèrent pas de leurs avantages , de peur de nous offenser.

1777.
Juin.

» En réfléchissant sur le penchant au vol de la plupart des Insulaires , & sur leur adresse à dérober ce qu'ils n'espéroient pas obtenir loyalement , je sentis que notre bétail , qui se trouvoit alors à terre , courroit des risques , malgré toutes nos précautions. Je crus devoir déclarer que je me proposois de leur laisser quelques-uns de nos quadrupèdes , & même en faire la distribution avant notre départ.

» Le 19 , dans la soirée , j'assemblai tous les Chefs devant la maison que nous occupions : je donnai au Roi un jeune taureau d'Angleterre ; & une vache ; à Mærewagee , un belier du Cap , & deux brebis ; & à Féenou , un cheval

19.

1777.
Juin.

& une jument. Comme j'avois annoncé cette distribution la veille, la plupart des Insulaires, qui étoient aux environs de notre petit camp, y assisterent. Je recommandai à Omaï de dire que leur Isle étoit éloignée de plusieurs mois de navigation, des pays où l'on trouve de pareils animaux; que je les avois amenés de si loin pour leur usage, & que cette transplantation m'avoit occasionné beaucoup de peines & de dépenses; qu'ils feroient mal, s'ils en tuoient un seul, avant que la race en fût très-multipliée; & enfin qu'ils devoient, eux & leurs enfans, se souvenir qu'ils les avoient reçus des Navigateurs de *Britane*. Omaï leur expliqua d'ailleurs le parti qu'on pouvoit en tirer, & la maniere dont il falloit en prendre soin; au reste, il s'expliqua sans doute fort mal sur ce dernier article, car il étoit peu instruit des détails de l'économie rurale. Voulant laisser, avec le reste de notre bétail, jusqu'à ce que nous fussions au moment de notre départ, les quadrupedes dont je venois de faire présent aux Insulaires, j'engageai les Chefs à envoyer à notre bergerie, un homme ou deux qui s'habitueroient à ces animaux, & qui acqueriroient des instructions sur la façon de les soigner. Poulaho & Féenou suivirent mon conseil mais ni Mareewagee, ni personne de sa suite, ne s'occupa des moutons qu'il avoit eus en par-

tagé; & le vieux
assemblée, qui
fut dans les env
ner en outre de
nelles à Mareew
tant d'indifférenc
Roi.

» Je ne tardai
avoit mécontente
vertit le lendema
vreau & deux co
giner qu'ils se fu
résolus de ne pas
voleurs. Pour cela
pirogues, qui se t
seaux. Je descendo
rencontré le Roi,
ques autres Chefs
cupions, je leur
is comprendre qu
usqu'à ce qu'on m
chevreau & les co
ous avoit dérobé.
u'ils se virent pris
nagrin, autant qu'
suré qu'on me re
ffirois, ils s'affirer
aniere enjouée &

tagé; & le vieux Toobou ne vint point à cette assemblée, quoique je l'y eusse invité, & qu'il fût dans les environs. Je me propofois de donner en outre des chevres, un mâle & deux femelles à Mareewagee; mais, comme il montrait tant d'indifférence, je les ajoutai à la portion du Roi.

1777.
Juin.

» Je ne tardai pas à connoître que le partage avoit mécontenté bien du monde; car on m'avertit le lendemain qu'il nous manquoit un chevreau & deux coqs d'Inde. Je ne pouvois imaginer qu'ils se fussent perdus par hafard, & je résolus de ne pas les laisser entre les mains des voleurs. Pour cela, je commençai par saisir trois pirogues, qui se trouvoient à la hanche des vaisseaux. Je descendis ensuite à terre, & , ayant rencontré le Roi, son frere, Féénoù, & quelques autres Chefs, dans la maison que nous occupions, je leur donnai une garde, & je leur fis comprendre que je les tiendrois aux arrêts, jusqu'à ce qu'on m'eût rendu, non-seulement le chevreau & les coqs d'Inde, mais tout ce qu'on nous avoit dérobé, à différentes époques. Lorsqu'ils se virent prisonniers, ils dissimulerent leur agrin, autant qu'ils purent; & , après m'avoir juré qu'on me rendroit tout, ainsi que je le ferois, ils s'affirent, & burent la *kava*, d'une maniere enjouée & tranquille: on me rapporta

20.

1777.
Juin.

bientôt une hache & un coin de fer. Sur ces entrefaites, quelques Naturels en armes se rassemblèrent derrière notre maison; mais ils se dispersèrent dès le moment où nos Soldats de Marine marchèrent contre eux. Je recommandai aux Chefs de défendre ces attroupemens; ils donnerent en effet des ordres, auxquels les Habitans du pays obéirent. Je les engageai à venir dîner avec moi à bord, & ils y consentirent de bon cœur. Plusieurs Insulaires ayant ensuite représenté que le Roi ne devoit pas quitter la côte, le Prince se leva à l'instant, & déclara qu'il étoit prêt à partir. Nous nous rendîmes donc sur la *Résolution*; le Prince & sa suite y demeurèrent jusqu'à quatre heures, & je les reconduisis dans l'Isle: bientôt après on me ramena le chevreau & un des coqs. Ils promirent de nous livrer l'autre le lendemain; comptant sur leur parole, je relâchai les pirogues, & je rendis la liberté aux Chefs.

» Quand les Chefs nous eurent quittés, nous fîmes une promenade Omai & moi, afin d'observer un des repas des Naturels; car c'étoit un des momens de la journée où ils mangent. Je trouvai qu'ils avoient en général de bien petites rations. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils nous avoient vendu la plupart des ignames, & des autres provisions qu'ils avoient apportées

& qu'ils ne
leurs bourgac
que espece d
Nous étions
friche; &, à
laires ne résid
une foule si
tricts où com
nous attendio
de monde. No
qui y résidoien
Tous les étran
mal construits,
fons. Nous ren
branches des co
pour les Chefs.
» Nous renc
nade, une demi
poient au même
ceaux dans la bo
lorsque nous en
dit qu'elles étoie
mes, en faisant d
une avoit lavé
mois auparavant
aucun aliment pe
ussi lavé le cada
inférieur, & elle

& qu'ils ne pensoient jamais à retourner dans leurs bourgades, tant qu'ils rencontroient quelque espece de subsistance autour de notre camp. Nous étions établis sur une pointe de terre en friche; &, à proprement parler, aucun des Insulaires ne résidoit à un mille de nous; il se trouvoit une foule si nombreuse d'étrangers, sur les districts où commencent les cultures, que nous nous attendions à y voir les maisons remplies de monde. Nous nous trompions: les familles qui y résidoient, n'avoient pas un seul hôte. Tous les étrangers vivoient sous des angars mal construits, ou sous des arbres & des buissons. Nous remarquâmes qu'on avoit coupé les branches des cocotiers, afin de bâtir des huttes pour les Chefs.

1777.
Juin.

» Nous rencontrâmes, durant cette promenade, une demi-douzaine de femmes qui soupoient au même endroit. On mettoit les morceaux dans la bouche de deux d'entre elles, &, lorsque nous en demandâmes la raison, on nous dit qu'elles étoient *Taboo-Mattee*. Nous apprîmes, en faisant des recherches ultérieures, que l'une avoit lavé le cadavre d'un Chef deux mois auparavant, & qu'elle ne devoit toucher aucun aliment pendant cinq mois: l'autre avoit aussi lavé le cadavre d'une personne d'un rang inférieur, & elle étoit soumise à la même absti-

1777.
Juin.

nence, qui devoit finir plutôt. Nous aperçûmes, à peu de distance de là, une troisième femme, à qui on mettoit également les morceaux dans la bouche; on nous avertit qu'elle avoit aidé à laver le corps du Chef, dont je parlois tout-à-l'heure.

21. » Le Roi arriva à bord le 21, dès le grand matin; il venoit m'inviter à un spectacle, qu'il vouloit donner le même jour. Sa toilette étoit déjà faite; le Barbier lui avoit barbouillé toute la tête d'un fard rouge, afin de rougir ses cheveux, qui étoient naturellement d'un brun foncé. Je l'accompagnai à terre après le déjeuner, & je trouvai ses gens occupés à planter au front de notre maison, quatre longs poteaux, à deux pieds de distance l'un de l'autre, & de cette manière : (∞∞). L'espace entre les poteaux fut ensuite rempli d'ignames; &, à mesure que les Naturels le remplirent, ils eurent soin d'assujettir les poteaux avec des bâtons placés à environ quatre pieds d'intervalle, afin d'empêcher que la pression des ignames ne les séparât. Lorsque les ignames eurent atteint le sommet des premiers poteaux, ils en superposèrent de nouveaux, & les deux pyramides s'élevèrent à plus de trente pieds. Ils placèrent, au sommet de la première, deux cochons cuits au four; ils mirent un cochon vivant au haut de la seconde, & ils

attachèrent

attachèrent à
pieds. Nous
la promptitude
pyramides. Si
cutter un pare
ne pouvoit le
pentiens auroie
vers, & au me
tous leurs moy
opération, aut
y mirent d'leur
la plupart des a
de secours à te
garni de provisio
semblerent plusie
fruits à pain, de
ils apportèrent e
considérable d'ex
toffe, une natte
le Roi vouloit m
choses: il semblo
passât celui que j'a
& il y réussit.
» Ils commence
es Danfes. La pre
tion de celle que
Marcewagee. La se
leur Toobou, l'a
Tome XXII.

1777.
Juin.

attachèrent au milieu un second cochon par les pieds. Nous fûmes étonnés de la facilité & de la promptitude avec laquelle ils formerent ces pyramides. Si j'avois ordonné aux Matelots d'exécuter un pareil ouvrage, ils auroient juré qu'on ne pouvoit le faire sans Charpentiers; les Charpentiers auroient employé douze instrumens divers, & au moins cent livres de clous; & avec tous leurs moyens, ils auroient mis, à cette opération, autant de journées que les Insulaires y mirent d'heures. Mais les Matelots, comme la plupart des animaux amphibies, sont de peu de secours à terre. Quand les Naturels eurent garni de provisions ces deux pyramides, ils rassemblèrent plusieurs autres tas d'ignames & de fruits à pain, de chaque côté de la scene; & ils apportèrent ensuite une tortue, une quantité considérable d'excellent poisson, une piece d'étoffe, une natte, & quelques plumes rouges: le Roi vouloit me faire présent de toutes ces choses: il sembloit désirer que son présent surpassât celui que j'avois reçu de Féenou à *Happaee*, & il y réussit.

» Ils commencerent, à une heure, le *Mai* ou les *Danfes*. La premiere fut presque une répétition de celle que nous avions vue à la fête de *Marsewagee*. La seconde eut pour premier Danseur *Toobou*, l'ami du Capitaine *Furneauux*;

1777.
Juin.

quatre ou cinq femmes y parurent, & elles exécutèrent les évolutions & les pas, avec autant d'exactitude que les hommes. Les Acteurs se diviserent en deux bandes, & abandonnerent la scene à deux champions, qui se livrerent un de ces combats simulés de massues, dont j'ai déjà fait la description. A la fin de la troisieme danse, qui fut la dernière, deux autres guerriers arriverent avec leurs massues, & montrerent beaucoup de dextérité. Des combats de lutte & de pugilat remplacerent ces danses; l'un des Indulaires entra dans la lice avec une espece de massue composée de la tige d'une feuille de cocotier, qui est dure & pesante. On répéta le *Bomai* pendant la nuit; Poulaho lui-même y dansa, vêtu d'étoffes d'Angleterre: mais les danses exécutées durant cette nuit, ou durant cette journée, ne furent ni aussi belles, ni aussi animées que celles de Féenou, ou de Mareewagee; & il n'est pas besoin d'en parler davantage.

» Je dînai à terre, afin de ne perdre aucune partie du Spectacle. Le Roi s'assit à ma table, mais il ne voulut ni boire ni manger. Je reconus que la présence d'une femme que j'avois invitée à ce repas, d'après ses sollicitations, l'arrêtoit: nous découvrîmes ensuite qu'elle étoit d'un rang supérieur au sien. Dès que cette

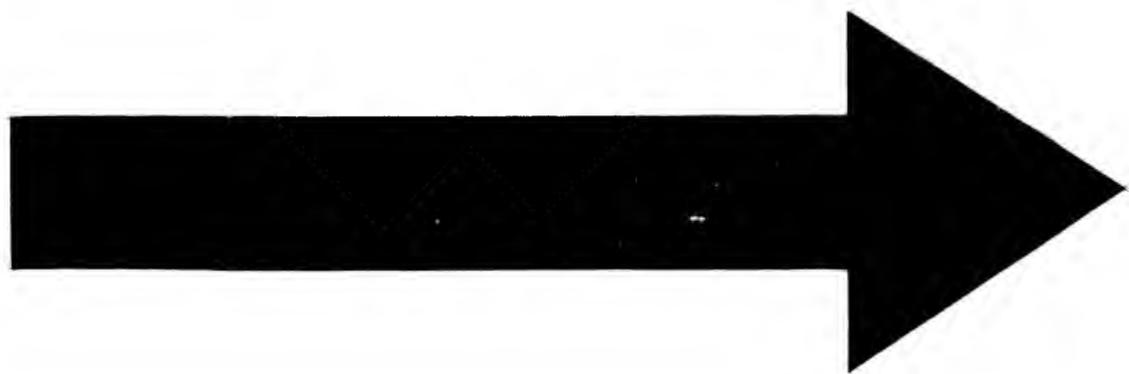
femme si imp
le Roi, qui
Souveraine,
Poulaho plon
& il reçut le
suite. C'est la
donner à quel
me demanda d
le soir; malheu
rent gâtées, &
des Spectateurs.
» Comme il
de notre côté o
populace avoit f
quitta en grande
de Poulaho: cep
core autour de n
gence de nos gen
quelque chose.

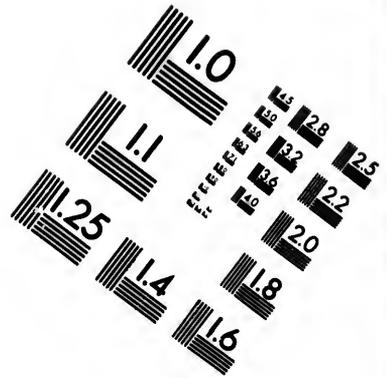
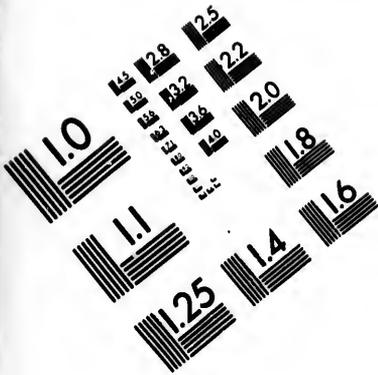
» Des Officiers
fait une course da
permission, & m
rent le soir, après
ils étoient partis a
touches & avec
pays, & les Natur
pouiller complète
il manqua d'en résu

femme si imposante eut diné, elle s'avança vers le Roi, qui mit ses mains sous les pieds de sa Souveraine, & elle se retira. Au même instant, Poulaho plongea ses doigts dans un verre de vin, & il reçut les hommages de tous les gens de sa suite. C'est la seule fois que nous avons vu donner à quelqu'un des marques de respect. Il me demanda des feux d'artifice, & nous tirâmes le soir; malheureusement les pièces tombèrent gâtées, & elles ne remplirent pas l'attente des Spectateurs.

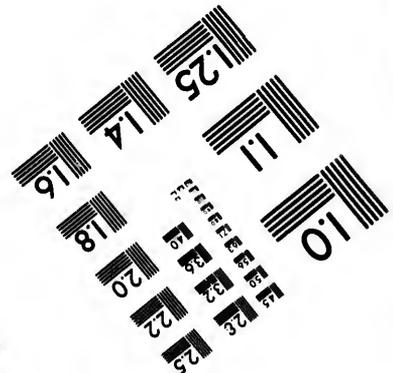
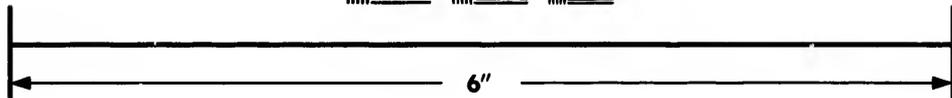
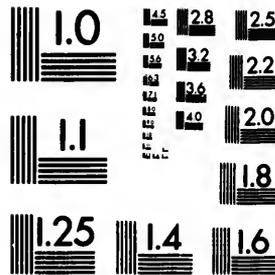
» Comme il n'y avoit plus de Fête à espérer; de notre côté ou de celui des Chefs, & que la populace avoit satisfait sa curiosité, elle nous quitta en grande partie le lendemain du *Haiva* de Poulaho : cependant des voleurs rôdoient encore autour de nous, & encouragés par la négligence de nos gens, ils nous déroboient sans cesse quelque chose.

» Des Officiers des deux vaisseaux qui avoient fait une course dans l'intérieur de l'Isle, sans ma permission, & même sans que je le fusse, revinrent le soir, après une absence de deux jours; ils étoient partis avec leurs fusils, avec des cartouches & avec des marchandises du goût du pays, & les Naturels eurent l'adresse de les dépouiller complètement durant cette expédition : il manqua d'en résulter des suites fâcheuses; car ;





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 28 2.5
1.8 32 2.2
2.0

10
1.5

1777.
Juin.

23.

dès que nos voyageurs furent de retour, ils se plainquirent au Roi, par l'entremise d'Omaï, du traitement qu'ils avoient reçu. Poulaho ignorant mes intentions, & d'après ce qui étoit arrivé, craignant que je ne l'arrêtaffe de nouveau, s'éloigna le lendemain de très-bonne heure. Féenou suivit cet exemple, & il ne resta pas dans notre voisinage un Chef revêtu de quelque autorité. J'en fus très-fâché, & je témoignai à Omaï mon mécontentement de ce qu'il s'étoit mêlé d'une pareille affaire. Ma réprimande lui inspira le désir de ramener Féenou; il eut soin de l'assurer que je n'emploirois pas la force pour obliger les Insulaires à rendre ce qu'ils avoient pris à nos Messieurs, & sa négociation eut du succès. Féenou comptant sur cette parole, reparut le soir; nous le reçûmes bien; & Poulaho revint aussi le jour suivant.

» Ces deux Chefs m'observerent, avec raison; qu'il falloit les avertir, lorsque les Equipages voudroient aller dans l'intérieur du pays; ils ajoutèrent qu'en pareil cas, ils nous donneroient des guides & une escorte, & qu'ils se trouveroient responsables de notre sûreté. Je crois qu'avec cette précaution, un voyageur & ses richesses sont aussi en sûreté à *Tongataboo*, que dans les pays du monde les mieux policés. Je ne me donnai aucun soin pour obtenir la restitution des

choses qu'
dant Féen
un petit no
Nous avio
d'Inde & l
dérobés à n
» Le 25,
la découverte
la haute me
commandoie
par lequel no
dangereux, q
de corail d'u
avoit un très-b
de petites Me
nous aurions
c'est-à-dire, d
pas souvent su
étoient approv
voiles se trouvo
plus guere espé
comme il devo
mois suivant, je
possible, & de
cette époque.
» J'eus ainsi qu
dès le grand mati
avec Poulaho &

choses qu'on avoit prises à nos Officiers; cependant Féenou fit tout rendre, excepté un fusil & un petit nombre d'articles d'une moindre valeur. Nous avons recouvré à cette époque, les coqs d'Inde & la plupart des instrumens qu'on avoit dérobés à nos ouvriers.

 1777-
 Juin.

25.

» Le 25, deux canots que j'avois envoyés à la découverte du canal le plus propre à regagner la haute mer, revinrent. Les *Masters*, qui les commandoient, me dirent que le canal au Nord, par lequel nous étions venus, étoit extrêmement dangereux, qu'il se trouvoit rempli de rochers de corail d'un bord à l'autre; mais qu'il y en avoit un très-bon à l'Est, resserré cependant par de petites Isles dans un de ses points, & que nous aurions besoin d'un vent très-favorable, c'est-à-dire, d'un vent d'Ouest qui ne souffloit pas souvent sur ce parage. Les deux bâtimens étoient approvisionnés de bois & d'eau, nos voiles se trouvoient réparées, & nous ne devions plus guere espérer de vivres des Habitans; mais, comme il devoit y avoir une éclipse, le 5 du mois suivant, je résolus de l'observer, s'il étoit possible, & de différer l'appareillage jusqu'après cette époque.

» J'eus ainsi quelques jours de loisir, & le 26, dès le grand matin, je m'embarquai sur un canot avec Poulaho & quelques personnes de mes

26.

1777.
Juin.

vaisseaux , pour *Mooa* , village où le Roi & d'autres Chefs font leur résidence ordinaire. Nous rencontrâmes sur notre route , quatorze pirogues qui pêchoient ensemble dans le golfe ; le fils de Poulaho étoit sur une de ces embarcations , dont chacune portoit une espece de verveux ou filet triangulaire, qui étoit étendu entre deux bâtons , & qui offroit à l'extrémité inférieure , un sac pour recevoir & arrêter le poisson. Elles avoient déjà pris de très-beaux mulets , & elles nous en donnerent environ une douzaine. Je fus curieux de voir quelle est la maniere de pêcher des Naturels ; & on me le montra tout de suite. Ils environnent d'un long filet , pareil à notre seine , un bas-fond où ils croient que la pêche sera heureuse ; les Pêcheurs se mettent alors dans l'eau & ils plongent , dans la seine , les verveux dont je parlois tout à l'heure , ou bien ils y prennent les poissons au moment où ils s'échappent : le bas-fond qu'ils envelopperent de leur seine , ne contenant point de poisson , afin de nous mieux instruire des détails de l'opération (qui paroît sûre ,) ils y jeterent une partie de ceux qu'ils avoient déjà pris.

» Nous quittâmes le fils de Poulaho , & les Pêcheurs ; & quand nous fûmes au fond de la baie , nous débarquâmes à l'endroit où nous étions descendus lorsque nous fîmes une course

inutile pour
fûmes à terre
que je ne
canot ou sur
les Naturels
nûmes en suite
cette assurance
instant à l'un
n'étoit pas éle
ou du *Malahée*
quand nous a
fois. Quoiqu'el
destinée à l'usa
trouvoit au m
s'assit à l'une de
vinrent lui faire
cercle , à l'autre
entrèrent , le P
bowl de *kava* , &
nous. Tandis qu
voir , près de la n
qui , par son éten
passer ceux que
autres Isles : que
Roi , m'accompa
l'interprete. On
venoit au Roi : il
assez grandes , sit

inutile pour voir Mareewagee. Dès que nous fûmes à terre, le Roi chargea Omaï de me dire, que je ne devois pas avoir d'inquiétude sur le canot ou sur les choses qui s'y trouvoient; que les Naturels ne toucheroient à rien. Nous reconnûmes ensuite qu'il avoit eu raison de nous donner cette assurance. On nous conduisit au même instant à l'une des maisons de Poulaho, qui n'étoit pas éloignée, & près de l'édifice public ou du *Malahée*, dans lequel nous étions entrés, quand nous allâmes à *Mooa* pour la première fois. Quoiqu'elle fût assez grande, elle sembloit destinée à l'usage particulier du Roi, & elle se trouvoit au milieu d'une plantation. Poulaho s'assit à l'une des extrémités, & les Naturels qui vinrent lui faire leur cour, s'assirent en demi-cercle, à l'autre extrémité; au moment où ils entrèrent, le Prince ordonna de préparer un bowl de *kava*, & de faire cuire des ignames pour nous. Tandis qu'on exécutoit ses ordres, j'allai voir, près de la maison, un *fiatooka* ou cimetière qui, par son étendue & sa forme, paroissoit surpasser ceux que nous avons examinés sur les autres Isles: quelques personnes de la suite du Roi, m'accompagnèrent, & Omaï me servoit d'interprete. On me dit que le cimetière appartenoit au Roi: il étoit composé de trois maisons assez grandes, situées au sommet, ou plutôt au

1777.
Juin.

1777.
Juin.

bord d'une espece de colline. Il y avoit à quelque distance un quatrieme édifice rangé sur la même ligne que les trois premiers ; le second étoit le plus considérable ; il se trouvoit sur une esplanade d'environ trois pieds de hauteur, longue de vingt-quatre pas & large de vingt-huit. Les autres étoient placés sur de petits mondrains artificiels élevés également de trois pieds ; les planchers de ces édifices , ainsi que des sommets des mondrains qui les environnoient, étoient couverts de jolis cailloux mobiles ; de larges pierres plates, d'un rocher de corail dur , taillées proprement , & posées de champ, dont l'une avoit douze pieds de longueur & plus de douze pouces d'épaisseur, enfermoient le tout. Ce que nous n'avions jamais vu jusqu'alors, l'un de ces édifices étoit ouvert à l'un des côtés, & il y avoit en dedans deux bustes de bois grossièrement façonnés ; l'un près de l'entrée, & l'autre un peu plus avant dans l'intérieur. Les Naturels nous suivirent jusqu'à la porte, mais ils n'osèrent pas en passer le seuil : nous leur demandâmes ce que signifioient ces bustes ; on nous répondit qu'ils ne représentoient aucune divinité, & qu'ils servoient à rappeler le souvenir des Chefs enterrés dans le *fiatooka*. Nous jugeâmes qu'ils ne construisent pas souvent des monumens pareils ; car ceux-ci avoient, selon toute apparence, plusieurs générations. On

nous apprit
chacun de ce
Nous y vîm
d'O-Taïti que
large prairie d
lesquels nous
l'espece appel
pied de la coll
aux cyprès, &
un cimetiére.
l'un des quatre
élevés, & derri
tude de vieux p
» Après notr
eûmes pris un
avons apporté d
dans l'intérieur
des Ministres du
nous suivre, &
breaux. Il ordonn
rencontrâmes su
jusqu'à ce que n
qu'il leur enjoign
respect, que cet
Souverains. No
presque par-tout ;
différentes sortes
environnés de haie

1777.
Juin.

nous apprit qu'on avoit enterré des morts dans chacun de ces édifices; mais rien ne l'annonçoit. Nous y vîmes l'éperon sculpté d'une pirogue d'*O-Taïi* que la mer avoit jeté sur la côte. Une large prairie de gazon, parsemée d'arbres, parmi lesquels nous en distinguâmes de très-gros, de l'espece appelée *Etoa* dans le pays, formoit le pied de la colline. Ces derniers arbres ressemblent aux cyprès, & ils produisent un bon effet dans un cimetiere. Nous apperçûmes aussi près de l'un des quatre édifices, une file de palmiers peu élevés, & derriere, un fossé rempli d'une multitude de vieux paniers.

» Après notre dîner, ou plutôt après que nous eûmes pris un léger rafraichissement que nous avions apporté du vaisseau, nous nous avançâmes dans l'intérieur du pays, accompagnés de l'un des Ministres du Roi. Il défendit à la populace de nous suivre, & notre cortège ne fut pas nombreux. Il ordonna de plus à tous ceux que nous rencontrâmes sur notre route, de se tenir assis, jusqu'à ce que nous eussions passé; c'est-à-dire, qu'il leur enjoignit de nous donner la marque de respect, que cette peuplade ne donne qu'à ses Souverains. Nous trouvâmes le pays cultivé presque par-tout; les plantations nous offrirent différentes sortes de fruits, & la plupart étoient environnés de haies. Quelques terrains exploités

1777.
Juin.

jadis , se reposoient. Ceux qui n'avoient pas encore été mis en culture, produisoient néanmoins des arbres, d'où les Naturels tirent du bois ; & ils sont utiles sous ce rapport. Nous atteignîmes plusieurs grandes maisons inhabitées ; on nous dit qu'elles appartenoient au Roi. Il y a une multitude de grands chemins bien fréquentés , & beaucoup de sentiers qui menent aux divers cantons de l'Isle. Comme les chemins sont bons & le pays uni , notre petit voyage n'eut rien de pénible. Je ne dois pas oublier que lorsque nous fûmes sur les parties les plus élevées de l'Isle, au moins à cent pieds au-dessus du niveau de la mer , nous découvrîmes souvent le rocher de corail , qu'on voit sur la côte. Il étoit troué , & il offroit les hachures & les inégalités qu'offrent ordinairement les rochers exposés à l'action des flots ; & , quoiqu'il fût à peine recouvert de terreau , il produisoit des plantes & des arbres d'une végétation très-forte. On nous conduisit à divers petits étangs , & à des ruisseaux ; mais , en général , l'eau me parut puante ou faumâtre ; les Naturels me l'avoient indiquée néanmoins comme excellente. Les petits étangs sont un peu dans l'intérieur des terres , & les ruisseaux près de la côte de la baie , & au-dessous de la marque de la marée haute ; en sorte qu'on ne

pourroit y pro
temps de la r
» Nous ne
qu'à l'entrée
doit ; il fut co
de poissons &
bien apprêté s
cevant rien qui
l'usage des Inf
On avoit étend
devoient nous f
qui nous tinrent
apporté du vin
qui avoit bu be
maison, ainsi q
l'Isle. Il se leva,
long-temps avan
causer au clai
qu'ils parlerent
qu'il avoit vu o
ils perferent de di
mais ils ne tarde
erent une foule
» Ils préparere
qu'ils composien
sité à Toobou
qui avoit près de
grandeur & la p

pourroit y prendre une eau assez mauvaïse, qu'au
temps de la mer basse.

1777.
Juin.

» Nous ne fîmes de retour de cette promenade
qu'à l'entrée de la nuit. Le souper nous atten-
doit; il fut composé d'un cochon cuit au four,
de poissons & d'ignames, le tout extrêmement
bien apprêté selon la méthode du pays. N'apper-
cevant rien qui pût nous amuser, nous suivîmes
l'usage des Insulaires, & nous nous couchâmes.
On avoit étendu sur le plancher des nattes, qui
devoient nous servir de lits, & des piéces d'étoffe,
qui nous tinrent lieu de couverture. Nous avions
apporté du vin & de l'eau-de-vie; & le Roi,
qui avoit bu beaucoup, dormit dans la même
maison, ainsi que plusieurs autres Habitans de
l'Isle. Il se leva, de même que ses compatriotes,
long-temps avant la pointe du jour. Ils se mirent
à causer au clair de la lune; on imagine bien
qu'ils parlerent de nous; le Prince raconta ce
qu'il avoit vu ou ce qu'il avoit observé. Ils se
dispersèrent de différens côtés au lever de l'aurore;
mais ils ne tarderent pas à revenir, & ils ame-
nerent une foule assez nombreuse.

» Ils préparèrent alors un bowl de *kava*. Tandis
qu'ils composoient cette liqueur, j'allai faire une
visite à Toobou, l'ami du Capitaine Furneaux,
qui avoit près de cet endroit une maison, dont
la grandeur & la propreté égaloient les plus belles

1777.
Juin.

du canton. Je trouvai chez lui une troupe d'Indululaires , qui préparoient aussi leur boisson du matin. Il me donna un cochon en vie ; il m'en donna un second rôti , des ignames & une piece d'étoffe. Lorsque je rejoignis le Roi , il étoit assis au milieu des gens de sa suite , & il buvoit un autre bowl de *kava*. Quand il ne resta plus de liqueur , il dit à Omaï qu'il alloit à une cérémonie funebre , appelée *Tooge* , en l'honneur d'un de ses fils mort depuis peu de temps , & il nous pria de l'accompagner. J'y consentis d'autant plus volontiers que je m'attendois à découvrir quelque chose de nouveau ou de curieux.

» Le Roi sortit d'abord , suivi de deux vieilles femmes ; il mit un habit neuf , ou plutôt une nouvelle piece d'étoffe , par - dessus laquelle il plaça une natte déguenillée , qui devoit avoir servi à son grand-pere , dans une occasion pareille. Ses domestiques , ou les gens de son cortège , étoient tous vêtus de la même façon ; mais leurs nattes ne paroissoient pas aussi antiques que celle de leur maître. Nous marchâmes précédés de huit ou dix personnes , qui portoient un rameau vert autour de leur cou. Poulaho avoit un rameau de la même espece , qu'il tint à la main jusqu'au moment où nous approchâmes du lieu du rendez-vous ; à cette époque , il le mit également autour de son cou. Nous entrâmes dans un petit enclos , où nous

vimes une jolie
porte. A mesur
ôterent les rame
& ils les jetere
Naturels s'affire
tumé. Il survint
plupart d'un âge
premiers , & le
Tout le monde
de Poulaho appo
un vase qui con
Plusieurs des affir
vase se remplit bi
sités , d'autres p
sier , qui devoit
servit la premiere
présenter à un
s'agit encore la séc
surmoi. L'Echan
suisite sur chacu
un des Naturels n
conformoit à ses d
ere de liqueur ,
voyer les coupe
si se trouvoient a
sit de la même n
e chose dans le
cut point de part

vîmes une jolie maison , & un homme assis à la porte. A mesure que les Insulaires entrèrent , ils ôtèrent les rameaux qui leur servoient de collier , & ils les jeterent. Dès que le Roi fut assis , les Naturels s'assirent devant lui , selon l'ordre accoutumé. Il survint une centaine de Naturels , la plupart d'un âge avancé , & équipés comme les premiers , & le cercle s'augmenta peu-à-peu. Tout le monde étant réuni , un des domestiques de Poulaho apporta une grosse racine de *kava* , & un vase qui contenoit quatre ou cinq gallons. Plusieurs des assistans mâcherent la racine , & le vase se remplit bientôt de liqueur. Sur ces entre-prises , d'autres préparoient les feuilles de bananier , qui devoient tenir lieu de coupes. On servit la premiere coupe au Roi , qui ordonna de la présenter à un homme qu'il indiqua ; on lui offrit encore la seconde , qu'il but : la troisieme fut pour moi. L'Echanson qui les remplissoit , demanda ensuite sur chacune , à qui il falloit l'envoyer ; un des Naturels nommoit la personne , & on se conformoit à ses desirs. Quand il ne resta plus de liqueur , l'Echanson ne fut trop à qui envoyer les coupes , & il consulta souvent ceux qui se trouvoient assis près de lui. La distribution fut de la même maniere , tant qu'il y eut quelque chose dans le vase. La moitié des assistans eut point de part à ce régal , & nous n'appre-

1777.
Juin.

1777.
Juin.

cumes toutefois aucun mécontent. Nous ne comptâmes que six coupes de feuilles de bananier ; celui qui venoit de boire jetoit la sienne par terre, & des domestiques la ramassoient, & la portoient à l'Echanson, qui la remplissoit. Le Roi & les Insulaires furent assis tout le temps ; ils conserverent leur gravité ordinaire, & ils se dirent à peine quelques mots.

» Nous imaginions que la cérémonie funebre alloit enfin commencer ; mais lorsqu'ils eurent achevé de boire le *kava*, ils se leverent, & ils se disperferent, à notre grand regret. Si ce fut réellement une cérémonie funebre, elle fut un peu singuliere ; au reste, c'étoit peut être le second, le troisieme, ou le quatrieme deuil ; ou, ce qui arrivoit assez souvent, Omaï comprit mal ce que Poulahô lui avoit dit. Excepté le vêtement particulier des assistans, & le rameau vert qu'ils porterent d'abord autour de leur cou, nous étions tous les jours témoins de ce qui se passa dans cette assemblée.

» Nous avons vu, dit M. Anderson, que quelquefois boire la *kava* dans les autres Isles, mais pas aussi fréquemment qu'ici, où les Principaux du pays ne font autre chose durant la matinée. La *kava* est une espece de poivre, que les Habitans cultivent, pour en tirer leur liqueur favorite ; ils l'estiment beaucoup ; ils ont grand soin d'écar-

tout ce qui
la plantent
sons. Elle n
teur d'un ho
élévation pr
titude de br
forme de coe
est la seule p
Amis. Lorsqu
domestiques,
qui la nettoier
ceau de bois,
qu'il rejette d
qui doit prépar
parties ainsi mâ
bois, avec la
donner à la boi
Il mêle ensuite
sur la surface, d
tes, & il interc
de la racine, q
afin d'en exprin
liquide. On a dé
distribuë : on e
de pinte dans cha
habitué à ce
d'abord l'effet q
entre nous qui

tout ce qui peut nuire à sa croissance, & ils la plantent ordinairement autour de leurs maisons. Elle ne s'éleve guere au-delà de la hauteur d'un homme, quoique j'en aie vu d'une élévation presque double. Elle forme une multitude de branches; elle a de larges feuilles en forme de cœur, & des tiges réunies. La racine est la seule partie qu'on emploie aux *Iles des Amis*. Lorsqu'on la recueille, on la donne à des domestiques, qui la brisent en morceaux, & qui la nettoient avec une coquille, ou un morceau de bois, & chacun en mâche une portion qu'il rejette dans une feuille de bananier. Celui qui doit préparer la liqueur, rassemble toutes les parties ainsi mâchées; il les jette dans un vase de bois, avec la quantité d'eau nécessaire pour donner à la boisson un degré de force suffisant. Il mêle ensuite le tout avec les mains; il jette, sur la surface, des matieres dont on fait les nattes, & il intercepte par-là les parties fibreuses de la racine, qu'il ne manque pas de tordre, afin d'en exprimer ce qu'elles contiennent de liquide. On a déjà dit de quelle maniere on la distribue: on en met ordinairement un quart de pinte dans chaque coupe. Les Insulaires étant habitués à ce breuvage, on n'apperçoit pas d'abord l'effet qu'il produit sur eux; mais ceux d'entre nous qui voulurent en goûter, trouve-

1777.
Juin.

1777.
Juin.

rent qu'elle enivre comme nos liqueurs fortes ; ou plutôt qu'elle cause l'engourdissement qu'on éprouve, lorsqu'on a pris de l'opium, ou d'autres substances soporifiques. Quoique les Naturels ne gardent jamais cette liqueur, quoique je les aie vu en boire à sept reprises différentes, dans une matinée, elle est très-désagréable, & la plupart ne peuvent l'avaler sans frissonner & sans grimacer «.

» Dès que la cérémonie fut terminée, nous partîmes de *Mooa*, afin de retourner aux vaisseaux. En descendant la lagune où l'entrée, nous rencontrâmes deux pirogues qui revenoient de la pêche. Poulaho leur ayant ordonné d'aborder notre canot, prit tout le poisson & tous les coquillages, qu'elles conduisoient à terre. Il arrêta ensuite deux autres embarcations, qu'il fouilla également, mais dans lesquelles il ne trouva rien. Je ne fais pourquoi il exerça ce despotisme, car notre canot étoit rempli de provisions. Il me donna une partie du poisson qu'il avoit enlevé, & ses serviteurs vendirent le reste à bord de la *Résolution*. Nous atteignîmes aussi une grande pirogue à voile ; les Naturels qu'elle portoit, étoient debout lorsque nous les approchâmes, & ils s'affirent jusqu'à ce que nous les eussions dépassés : le Pilote lui-même qui tenoit le gouvernail, & qui ne pouvoit ma-

nœuvrer

nœuvrer dans
autres.

» Poulaho
suré qu'*Onewe*
lieue, par le
Nord du cana
l'eau excellen
nous y débar
est aussi faum
ruisseaux, où
La main de l'
de l'Isle, qui r
cheurs, & qu
Palmerston, o
arbres appelés
où nous dinâm
de corail très-c
sur le récif de
ou douze pieds
ronnent. La ba
n'a pas plus d'u
sommet, évalué
& couverte de
danus.

» Lorsque j'a
que tout s'étoit
& que les Natu
seul vol : Féenou

Tome XXII.

nœuvrer dans cette position, s'assit comme les autres.

1777.
Juin.

» Poulaho & diverses personnes m'ayant assuré qu'*Onewy*, petite Isle située à environ une lieue, par le travers de la lagune, & au côté Nord du canal qui se trouve à l'Est, offroit de l'eau excellente, je voulois m'en assurer, & nous y débarquâmes. Je reconnus que cette eau est aussi saumâtre que celle de l'étang & des ruisseaux, où nous avons rempli nos futailles. La main de l'homme n'a point changé la face de l'Isle, qui n'est fréquentée que par des Pêcheurs, & qui, outre les productions de l'Isle *Palmerston*, offre d'ailleurs quelques-uns des arbres appelés *Etoa*. Après avoir quitté *Onewy*, où nous dinâmes, nous examinâmes un rocher de corail très-curieux, qui semble avoir été jeté sur le récif de cette terre. Il est élevé de dix ou douze pieds au-dessus des flots qui l'environnent. La base, sur laquelle il est appuyé, n'a pas plus d'un tiers de la circonférence du sommet, évaluée par nous à environ cent pieds, & couverte de ces arbres nommés *Etoa* & *Pandanus*.

» Lorsque j'arrivai sur la *Résolution*, j'appris que tout s'étoit bien passé durant mon absence, & que les Naturels n'avoient pas commis un seul vol : Féenou & Futtafaihe se vanterent beau-

1777.
Juin.

coup d'avoir maintenu une si bonne police ; nous en conclûmes que les Chefs sont revêtus d'une grande autorité, & qu'ils sont les maîtres de prévenir les désordres ; mais ils n'y étoient guere disposés, car on leur portoit ordinairement, & peut-être toujours ce qu'on nous déroboit.

» Les Insulaires ne tarderent pas à troubler notre repos. Le lendemain, six ou huit d'entre eux attaquèrent quelques-uns de nos gens qui scioient des planches. La sentinelle tira ; il y eut un des Naturels de blessé, & nous en prîmes trois, que je tins en prison jusqu'à la nuit, & que je ne renvoyai pas sans les punir. Ils furent ensuite un peu plus circonspects, & ils nous causerent moins d'embarras. On doit attribuer ce changement de conduite, à la blessure d'un de leurs compatriotes. L'effet de nos armes à feu, dont nous les avons menacés jusqu'ici, les épouvanta sûrement. L'insolence journaliere des Habitans de l'Isle, m'avoit déterminé à faire charger à petit plomb les fusils des sentinelles, & à permettre de tirer quelquefois. Je supposai que l'Insulaire avoit été blessé avec du petit plomb ; mais M. King & M. Anderson l'ayant rencontré dans une de leurs promenades, ils reconnurent qu'il avoit été blessé d'une balle, que cependant la plaie n'étoit pas dangereuse.

Je ne pus
mes ordres
çons, étoient
Anderson
moins conv
» Le récit
parler, rem
heures, dur
remarquable
qui parle.
& moi, avec
à sa maison,
de Poulaho,
arrivés, qu'on
porta des co
Naturels enlev
adroite, à l'aide
bous fendus,
ils pratiquerent
grand trou ov
rent les entrail
c'est à-dire, u
au fond de pi
sur lesquelles ils
fussent rouges.
pierres, & le
feuilles de l'arb
ventre du coch

Je ne pus découvrir l'homme qui avoit enfreint mes ordres. Ceux sur qui tomboient les soupçons, étoient prêts à jurer que M. King & M. Anderson se trompoient; je n'en restai pas moins convaincu de la vérité du délit.

1777-
Juin.

» Le récit de la promenade, dont je viens de parler, remplira une lacune de quarante-huit heures, durant lesquelles il n'arriva rien de remarquable aux vaisseaux: c'est M. Anderson qui parle. » Nous partîmes le 30, M. King & moi, avec Futtafaihe; nous allâmes d'abord à sa maison, située à *Mooa*, très-près de celle de Poulaho, son frere. Nous fûmes à peine arrivés, qu'on tua un gros cochon, auquel on porta des coups multipliés sur la tête. Les Naturels enleverent les foies d'une maniere très-adroite, à l'aide de quelques morceaux de bambous fendus, qui avoient un bord tranchant; ils pratiquerent, avec le même instrument, un grand trou ovale dans le ventre, & ils en tirent les entrailles. Ils avoient préparé un four, c'est-à-dire, un trou creusé en terre, rempli au fond de pierres de la grosseur du poing, sur lesquelles ils firent du feu, jusqu'à ce qu'elles fussent rouges. Ils prirent quelques-unes de ces pierres, & les ayant enveloppées dans des feuilles de l'arbre à pain, ils en remplirent le ventre du cochon, & ils fermerent l'ouverture

30.

1777.
Juin.

avec d'autres feuilles : ils tamponnerent également l'anus. Le cochon ainsi arrangé, fut placé sur des bâtons posés en travers des pierres rouges, & couvert d'une quantité considérable de feuilles de bananier. Ils l'envelopperent ensuite de terre ; le four se trouvant fermé, on laissa cuire le cochon, sans lui donner d'autres soins.

» Nous parcourûmes ce pays sur ces entre-faites, & nous ne vîmes rien de remarquable, si j'en excepte le *Fiatooka* d'une maison, située sur un mondrain artificiel, au moins de trente pieds de hauteur. Il y avoit, à l'un des côtés de cet édifice, une prairie assez étendue, & non loin de là beaucoup de terres incultes ; nous demandâmes pourquoi on laissoit ce district en friche, & nos guides semblèrent répondre qu'il dépendoit du *Fiatooka*, (c'étoit celui de Poulaho,) & qu'on ne pouvoit y toucher. Nous apperçûmes aussi, à peu de distance, un certain nombre d'arbres, appelés *Etooa*, couverts d'une multitude de grandes chauve-souris de *Ternate*, qui produisoient un bruit désagréable. Comme nous n'avions point de fusils, nous n'en tuâmes aucune ; mais quelques-unes qui tombèrent entre nos mains à *Annamooka*, avoient trois pieds d'envergure. Quand nous fûmes de retour auprès de *Futtasaihe*, on nous servit le cochon qu'on

venoit de d'ignames g reconnûmes neurs du re devions disp préparés pou le cochon le très-adroite, lorsque nous d'un bambou teau ; il dépe une légéreté é prirent beauc divers morcea quante livres que nous en e témoigné le d tour de nous, même une sort & ils finirent p falloit admettre toutefois que posât point à porterent la po tres la mangere de la peine à d cochon.

» Après le d

venoit de cuire , ainsi que plusieurs paniers d'ignames grillées, & de noix de coco. Nous reconnûmes que c'étoit à nous à faire les honneurs du repas ; en qualité de ses hôtes , nous devions disposer , à notre fantaisie , des alimens préparés pour nous. L'Insulaire qui avoit nettoyé le cochon le matin , le découpa d'une manière très-adroite , mais il ne fit cette opération que lorsque nous le lui ordonnâmes ; il se servit d'un bambou fendu , qui lui tint lieu de couteau ; il dépeça , & il trouva les jointures avec une légèreté & une promptitude qui nous surprirent beaucoup. On plaça devant nous les divers morceaux , qui pesoient au moins cinquante livres ; personne n'y toucha qu'après que nous en eûmes mangé , & que nous eûmes témoigné le désir de voir les Naturels assis autour de nous , prendre part au festin. Ils eurent même une sorte de scrupule de nous en priver , & ils finirent par demander quelles personnes il falloit admettre à ce régal. Ils furent charmés toutefois que l'usage de notre pays ne s'opposât point à cette distribution ; les uns emporterent la portion qu'ils reçurent , & les autres la mangerent sur le lieu. Nous eûmes bien de la peine à déterminer Futtasâi à goûter du cochon.

» Après le dîner , ce Prince , suivi de cinq

1777.
Juin.

1777.
Juin.

ou six personnes, nous mena à l'endroit où s'étoit passée la cérémonie funebre, dont on a parlé plus haut ; mais nous restâmes en dehors de l'enclos. Tous les Insulaires qui nous accompagnerent, avoient une natte par-dessus leurs vêtemens, & des feuilles autour du cou, ainsi que la première fois ; & , lorsque nous arrivâmes à une grande remise de pirogues ouverte, où se trouvoit du monde, ils jeterent leurs feuilles, ils s'assirent devant l'édifice, & ils se donnerent de petits coups de poing sur les joues. Ils se tinrent assis environ dix minutes, avec une contenance très-grave, & ils se disperserent sans dire un seul mot. Nous comprîmes alors ce que Poulaho nous avoit dit du *Tooge* ; nous jugeâmes que le Roi étoit venu, peu de jours auparavant, pratiquer ici la même cérémonie, & que nous ne nous en aperçûmes pas, parce qu'elle ne prit que quelques minutes. Il paroît que c'étoit une continuation du deuil ou de la cérémonie funebre ; qu'ils se recueilloient un moment, & qu'ils exprimoient leurs regrets. Nous demandâmes la cause de leur affliction, & nous apprîmes qu'elle étoit la suite de la mort d'un Chef, arrivée depuis peu à *Vavaoo* ; que la cérémonie duroit depuis cette époque, & qu'elle continueroit longtemps.

» Le soir
noix de
comme cel
vant que n
façon notre
le charger
personnes q
le souper s
d'étoffes qu
mais un usag
des Chefs,
tandis qu'ils
Deux femme
exécuterent
Tooge dans la
vivement sûr
sur un tambor
qu'au momen
peut employer
macérerent tou
des intervalles
Chef est une f
ralentissent un
renforcent &
perçoivent qu'
vers la fin de
Futtafaihe se r
chacune à leur

» Le soir, on nous servit des ignames, des noix de coco, & un petit cochon apprêté comme celui du matin. Futtafaihe, s'apercevant que nous désirions les voir partager sans façon notre repas, nous pria tout de suite de le charger de la distribution, & de désigner les personnes que nous voulions régaler. Dès que le souper fut fini, on apporta une multitude d'étoffes qui devoient nous tenir lieu de lit; mais un usage singulier, inventé par la mollesse des Chefs, qui se font donner des coups légers, tandis qu'ils dorment, nous troubla beaucoup. Deux femmes s'affirent près de Futtafaihe, & exécuterent cette opération qu'on nomme *Tooge-Tooge* dans la langue du pays; elles frapperent vivement sur son corps & sur ses jambes, comme sur un tambour, avec leurs deux poings, jusqu'au moment où il s'endormit; &, si l'on peut employer ici le terme de *Macer*, elles le *macérèrent* toute la nuit, en gardant néanmoins des intervalles de repos très courts. Quand le Chef est une fois endormi, elles affoiblissent & ralentissent un peu leurs coups, mais elles les renforcent & elles les multiplient, si elles s'aperçoivent qu'il va s'éveiller. Nous remarquâmes, vers la fin de la nuit, que les berceuses de Futtafaihe se relevoient, & qu'elles dormoient chacune à leur tour. Il semble que cet exercice

1777.
Juin.

1777.
Juin.

doit troubler le sommeil, mais on l'emploie sûrement ici comme un soporifique, & rien ne démontre mieux les effets remarquables que produit l'habitude. Le bruit causé par les berceuses, ne fut pas la seule chose qui nous empêcha de dormir; les Insulaires qui passerent la nuit dans la maison, causerent souvent entre eux à haute voix; ils se leverent avant le jour, & ils firent un repas de poissons & d'ignames: les alimens furent apportés par un homme qui paroissoit bien instruit de l'instant précis où il devoit servir cette collation nocturne.

1^r Juillet.

» Nous nous mîmes en route le lendemain, accompagnés de Futtafaihe, & nous longeâmes le côté oriental de la baie, jusqu'à la pointe. Le terrain de cette bande est bien cultivé, mais on n'y voit pas un aussi grand nombre d'enclos qu'à *Mooa*. Parmi beaucoup d'autres champs de bananiers, nous en remarquâmes un qui avoit au moins un mille de long, qui se trouvoit en bon état, & où la végétation de chaque arbre étoit très-forte. Nous observâmes, durant la route, que Futtafaihe exerçoit avec modération une grande autorité: au reste, il jouissoit peut-être de ce pouvoir, moins en sa qualité de Chef, qu'en qualité de Prince de la Famille Royale. Il envoya chercher du poisson dans un endroit; il exigea ailleurs qu'on lui

apportât de
butions, &
d'empresse
absolu de t
fîmes arriv
res parleren
avoit reçu u
le voir, &
où nous tro
avoit reçu u
sure ne me p
entrée un pe
de l'os du cou
par-derriere. I
que c'étoit le
nelles avoit ti
l'ordre positif d
petit plomb. I
quelle maniere
où l'on n'avoit
charmés d'appr
le malade se po
les quittâmes,
ignames & d'a
croire qu'ils re
notre part de
fût guéri.
» Pour nous

apportât des ignames ; il leva diverses contributions, & on exécuta ses ordres avec autant d'empressement, que s'il avoit été le maître absolu de toutes les propriétés. Lorsque nous fîmes arrivés sur la pointe de l'Isle, les Insulaires parlerent d'un de leurs compatriotes, qui avoit reçu un coup de fusil ; nous désirâmes de le voir, & on nous mena dans une maison, où nous trouvâmes un homme, qui en effet avoit reçu un coup de fusil à l'épaule : la blessure ne me parut pas dangereuse ; la balle étoit entrée un peu au-dessus de la partie intérieure de l'os du cou, & elle avoit passé obliquement par-derrière. La plaie nous prouva clairement que c'étoit le Naturel, sur qui l'une des sentinelles avoit tiré trois jours auparavant, malgré l'ordre positif de ne charger les fusils qu'avec du petit plomb. Nous indiquâmes à ses amis de quelle manière ils devoient panser la blessure, où l'on n'avoit rien appliqué ; & ils parurent charmés d'apprendre qu'après un certain temps le malade se porteroit bien : mais, quand nous les quittâmes, ils nous dirent de lui envoyer des ignames & d'autres choses ; leur ton nous fit croire qu'ils regardoient comme un devoir de notre part de nourrir le malade jusqu'à ce qu'il fût guéri.

» Pour nous rendre aux vaisseaux, nous

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

traversâmes la baie, le soir, sur une pirogue que Futtasaihe nous procura, en usant de sa prérogative; il appela la premiere qui passa près de nous. Il prit aussi un gros cochon, & un domestique qui apportoit un paquet d'étoffes, dont il vouloit nous faire présent; mais la pirogue étoit si petite, que nous ne voulûmes pas y embarquer le cochon & l'étoffe; & le Prince donna des ordres, pour qu'on nous les amenât le lendemain. »

2.

» J'avois prolongé mon séjour sur cette Isle, à cause de l'éclipse qui devoit avoir lieu bientôt. Mais, le 2 Juillet, en examinant le microscope qui appartenoit au Bureau des Longitudes, je le trouvai brisé dans un endroit, & hors d'état de servir, sans y faire des réparations, pour lesquelles il ne restoit pas assez de temps. J'ordonnai les préparatifs de notre départ, & on rembarqua le bétail, la volaille, & les autres animaux, à l'exception de ceux que je voulois laisser dans l'Isle. J'avois projeté d'abord d'y déposer un coq d'Inde & une poule; il ne m'en restoit alors que deux couples, & l'une des poules fut étranglée par la mal-adresse & l'ignorance d'un de mes gens. J'avois apporté trois coqs d'Inde sur ces Isles: l'un fut tué, comme je l'ai dit plus haut; & le second périt des coups que lui donna le chien inutile d'un de

mes Officiers
moyens d'e
d'Inde & d'un
temps cette
on les avoit
ensuite de n
Tongataboo,
qu'à O-Taïti,
ment plus oc
d'en multiplie

» Le 3, no
duisîmes les v
de profiter du
tir des passes.
servai que nos
attention. Je lu
je la lui donn
préféra celle d
quer les différe
Il en indiqua d
dois pas les ou
iroit faire un ve
tres Isles, il lais
pour le représen
les Habitans pa
d'hommages qu'
demandai ce qu
pareille occasion

mes Officiers. Ces deux accidens m'ôtèrent les moyens d'enrichir les *Iles des Amis*, d'un coq d'Inde & d'une poule, & de transplanter en même temps cette espece à *O-Taïti*, terre à laquelle on les avoit primitivement destinés. Je regrettai ensuite de n'avoir pas donné la préférence à *Tongataboo*, où ce présent auroit été plus utile qu'à *O-Taïti*; car les Insulaires se seroient sûrement plus occupés que les *O-Taïtiens* du soin d'en multiplier la race.

1777.
Juillet.

« Le 3, nous levâmes l'ancre, & nous conduisîmes les vaisseaux derriere *Pangimodoo*, afin de profiter du premier vent favorable, pour sortir des passes. Le Roi dina avec moi, & j'observai que nos assiettes attiroient beaucoup son attention. Je lui en offris une, & je lui dis que je la lui donnerois d'étain ou de faïence : il préféra celle d'étain, & il se mit à nous indiquer les différens usages auxquels il la destinoit. Il en indiqua deux si extraordinaires, que je ne dois pas les oublier ici. Il nous dit que lorsqu'il iroit faire un voyage sur quelques-unes des autres Isles, il laisseroit son assiette à *Tongataboo*, pour le représenter pendant son absence, & que les Habitans payeroient à ce meuble, le tribut d'hommages qu'ils payent à sa personne. Je lui demandai ce qu'il avoit employé jusqu'alors en pareille occasion, & j'eus la satisfaction d'ap-

3.

1777.
Juillet.

prendre que lorsqu'il s'étoit éloigné de sa résidence, les Insulaires avoient fait leur cour à un vase de bois, dans lequel il lavoit ses mains. Le second usage auquel il vouloit employer l'assiette, n'étoit pas moins singulier; il comptoit s'en servir au lieu de son vase de bois, pour découvrir les voleurs. Il nous assura que lorsqu'on déroboit quelque chose, & qu'on ne pouvoit découvrir le voleur, tous les Naturels s'assembloient devant lui, au moment où il lavoit ses mains dans le vase de bois; qu'on nettoyoit ce vase, & que les Insulaires s'approchoient l'un après l'autre, & le touchoient de la même manière qu'ils touchent ses pieds, quand ils viennent lui faire leur cour; que si le coupable osoit le toucher, il mouroit sur le champ; qu'il expiroit de la main des Dieux, sans qu'il fût nécessaire de le tuer: & que si l'un des Naturels refusoit d'approcher, son refus prouvoit clairement qu'il avoit commis le vol.

» Lorsque nous eûmes observé que l'éclipse devoit être finie, on abattit les observatoires, & j'envoyai à bord tout ce qui n'y avoit pas encore été conduit. Aucun des Naturels n'ayant pris soin, ou ne s'étant occupé des trois moutons que j'avois donnés à Mareewagee, je les fis ramener aux vaisseaux. Si je les eusse laissés sur cette terre, ils auroient couru grand risque

d'être tués de chiens à 1773; mais cette fois: il les que j'y av quelques autres ap gnée, qu'on s'étoient pas ce groupe, Chefs.

» M. Anderson ses productions féler ici. Com semaines, & q jours en 1773 acquérir plus d du pays, & le les recherches intéressantes de erreurs & aux dans la relation

» L'Isle ou, comme les de Tonga, a en est un peu oblon l'extrémité ori

(a) Du 4 au 7 Oc

d'être tués par les chiens. Il n'y avoit point de chiens à *Tongataboo*, lorsque j'y abordai en 1773 ; mais j'en trouvai un assez grand nombre cette fois : ils venoient des mâles & des femelles que j'y avois déposés moi-même , & de quelques autres apportés depuis , d'une Isle peu éloignée, qu'on nomme *Feejee*. Cependant ils ne s'étoient pas répandus sur les autres Isles de ce groupe , & ils appartennoient tous aux Chefs.

1777.
Juillet.

» M. Anderson m'a donné sur cette Isle & sur ses productions , quelques détails que je vais insérer ici. Comme nous venions d'y passer trois semaines , & que nous n'y relâchames que trois jours en 1773 (a) , on sent que nous avons dû acquérir plus de lumières sur l'histoire naturelle du pays , & les mœurs des Habitans. D'ailleurs les recherches toujours instructives & toujours intéressantes de M. Anderson , suppléeront aux erreurs & aux omissions qui peuvent se trouver dans la relation de mon second Voyage.

» L'Isle d'*Amsterdam* , ou de *Tongataboo* , ou , comme les Naturels l'appellent souvent , de *Tonga* , a environ vingt lieues de tour ; elle est un peu oblongue , mais beaucoup plus large à l'extrémité orientale ; sa plus grande longueur

(a) Du 4 au 7 Octobre.

1777.
Juillet.

se trouve de l'Est à l'Ouest. La côte Sud, que je vis en 1773, est en ligne droite; elle offre des rochers de corail de huit ou dix pieds de hauteur; & elle se termine perpendiculairement, excepté en quelques endroits, où elle est interrompue par de petites greves de sable, sur lesquelles on apperçoit, à la marée basse, une file de rochers noirs. La largeur de l'extrémité Ouest n'excede pas cinq ou six milles, & la côte y est, à bien des égards, pareille à celle de la bande Méridionale: la bande Nord est environnée par-tout de bas fonds & d'Isles, & la côte y est basse & sablonneuse. L'extrémité Orientale ressemble vraisemblablement à celle du Sud; car le rivage commence à se remplir de rochers, vers la pointe Nord-Est, quoiqu'il n'ait pas plus de sept à huit pieds d'élévation.

» On peut compter cette terre au nombre des Isles basses; en effet, les arbres de la partie Occidentale où nous étions à l'ancre, se montroient à peine; & la pointe Sud-Est, est le seul district proéminent que nous pussions appercevoir des vaisseaux. Lorsqu'on est à terre, on voit néanmoins plusieurs terrains qui s'élevent & s'abaissent doucement. Le pays en général n'offre pas ce magnifique paysage qui résulte d'une multitude de collines, de vallées, de plaines, de ruis-
aux yeux
abondante.
la nature, a
bien que les
La verdure e
autres, & t
sont d'une ex
paroît revêtu
dont quelque
cocotiers élev
& ils ne cont
ration de cette
espece de figuier
est l'arbre le plus
Hybiscus de plus
on a déjà par
nombre d'arbre
petits arbres, q
cantons en friche
diverses choses
ges, n'y sont p
de sites qu'on p
vue; ils sont r
en culture & d
ment autour de
quelquefois la natu
plaisir des yeux.

nes, de ruisseaux & de cascades; mais il étale, aux yeux des spectateurs, la fertilité la plus abondante. Les lieux abandonnés aux soins de la nature, annoncent la richesse du sol, aussi bien que les districts cultivés par les Insulaires. La verdure est perpétuelle dans les uns & les autres, & toutes les productions végétales y sont d'une extrême force. De loin, l'Isle entière paroît revêtue d'arbres de différentes tailles, dont quelques-uns sont très-gros. Les grands cocotiers élèvent toujours leur tête panachée, & ils ne contribuent pas foiblement à la décoration de cette scene. Le *Boogo*, qui est une espèce de figuier à feuilles étroites & époinçées, est l'arbre le plus considérable: le *Pandanus*, des *Hybiscus* de plusieurs fortes, le *Faitanoo*, dont on a déjà parlé plus d'une fois, & un petit nombre d'arbres, sont les arbrisseaux & les petits arbres, que présentent communément les cantons en friche, sur-tout vers la mer. Si les diverses choses, qui forment les grands paysages, n'y sont pas nombreuses, il y a une foule de sites qu'on peut appeler de jolis points de vue; ils sont répandus autour des champs mis en culture & des habitations, & particulièrement autour des *Fiatookas*, où l'art, & quelquefois la nature, ont beaucoup fait pour le plaisir des yeux.

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

» *Tongataboo* étant peu éloigné du tropique ; le climat y est plus variable que sur les Isles situées plus près de la ligne : au reste, nous y relâchames au solstice d'hiver, & il faut peut-être attribuer à la saison, l'instabilité du temps. Les vents y soufflent le plus souvent entre le Sud & l'Est ; & lorsqu'ils sont modérés, on a ordinairement un ciel pur. Quand ils deviennent plus frais, l'atmosphère est chargée de nuages ; mais elle n'est point brumeuse, & il pleut fréquemment. Les vents passent quelquefois au Nord-Est, au Nord-Nord-Est, ou même au Nord-Nord-Ouest ; mais ils ne sont jamais d'une longue durée, & ils ne soufflent pas avec force de ces points du compas, quoiqu'ils se trouvent en général accompagnés d'une grosse pluie, & d'une chaleur étouffante. On a déjà dit que les végétaux se succèdent d'une manière très-rapide : je ne suis pas sûr toutefois que les variations de l'atmosphère, qui produisent cet effet, soient assez frappantes pour être remarquées des Naturels, ou que les diverses saisons déterminent leur régime. Je suis même tenté de croire le contraire, car le feuillage des productions végétales, n'éprouve point d'altération sensible aux diverses époques de l'année ; chaque feuille qui tombe est remplacée par une autre, & on jouit d'un printemps universel & continu.

» Un

» Un ro
sur la côte,
en juger d'
examinés. M
vestige d'au
petits caillou
& une pierre
che du *Lapis*
leurs haches.
nieres pierres
environs, car
laire un mo
ardoises & cc
pays ne conn
s'élançe en be
surface du terr
profondeur co
cultivés, il est
& il semble ve
des végétaux :
une couche arg
contre souvent
ceux qui s'éleve
près de la côte,
de fouille, il pa
ordinairement b
parties où la côte
ou plutôt de cor

Tome XXII

 1777.
 Juillet.

» Un rocher de corail, le seul qui se présente sur la côte, sert de base à l'Isle, si nous pouvons en juger d'après les endroits que nous avons examinés. Nous n'y aperçûmes pas le moindre vestige d'aucune autre pierre, si j'en excepte les petits cailloux bleus répandus autour des *Fiatookas*, & une pierre noire polie & pesante, qui approche du *Lapis Lydius*, & dont les Naturels font leurs haches. Il est vraisemblable que ces dernières pierres ont été apportées des Terres des environs, car nous achetâmes de l'un des Insulaires un morceau de pierre de la nature des ardoises & couleur de fer, que les Habitans du pays ne connoissoient pas. Quoique le corail s'élance en beaucoup d'endroits au-dessus de la surface du terreau, le sol est, en général, d'une profondeur considérable. Dans tous les districts cultivés, il est communément noir & friable, & il semble venir en grande partie du détriment des végétaux : il est probable qu'il se trouve une couche argilleuse au-dessous, car on la rencontre souvent dans les terrains bas, & dans ceux qui s'élevent, & sur-tout en divers endroits près de la côte, où il est un peu renflé; lorsqu'on le fouille, il paroît quelquefois rougeâtre, plus ordinairement brunâtre & compacte. Dans les parties où la côte est basse, le sol est sablonneux, ou plutôt de corail trituré; il produit néanmoins

1777.
Juillet.

des arbrisseaux très-vigoureux, & les Naturels le cultivent de temps en temps avec succès.

» Les principaux fruits que cultivent les Naturels, sont les bananes, dont on compte quinze sortes ou variétés, le fruit à pain, deux especes de ce fruit, qu'on trouve à *O-Taïi*, & qu'on y appelle *Jambu*, & *Le sevee* (le dernier est de la nature de la prune) & une multitude de *shaddecks*, qu'on y voit aussi souvent dans l'état de nature

» Deux especes d'ignames, dont la premiere est noire & si grosse qu'elle pese souvent vingt ou trente livres, & dont la seconde, blanche & longue, en pese rarement une; une grosse racine appelée *Kappe*: une autre qui approche de nos patates blanches, & qu'on nomme *Mawhaha*, le *talo* ou le *coco* de quelques Isles des environs, & une derniere appelée *Jeejee*, forment la liste des plantes de *Tongataboo*.

» Outre un grand nombre de cocotiers, il y a trois autres especes de palmiers, dont deux sont rares. L'un est appelé *Beeoo*; il s'éleve presque à la hauteur du cocotier; il a de très-larges feuilles, disposées comme celles d'un éventail, & des grappes de noix globulaires, de la grosseur d'une balle de pistolet: ces noix croissent parmi les blanches; elles portent une amande très-dure, qu'on mange quelquefois. Le second

est une e
seulement
& qu'il a
un chou
on voit, au
& au bas,
pouces de l
de coco obl
insipide & t
Neooogola, o
qu'elle prend
est mûre. La
Ongo-ongo, e
la trouve aut
ordinaire est
quelques huit pi
multitude de
sont aussi gros
& qui croissent
parmi les feui
multitude de
les Naturels p
bambous, des f
de figue, de la
appelée *Marte*,
reste le catalo
naturellement,
ici. Indépendan

est une espece de chou - palmiste , distingué seulement du coco , en ce qu'il est plus épais , & qu'il a des feuilles découpées ; il produit un chou de trois ou quatre pieds de long ; on voit , au sommet de ce chou , des feuilles , & au bas , un fruit qui est à peine de deux pouces de longueur , qui ressemble à une noix de coco oblongue , & qui offre une amande insipide & tenace , que les Naturels appellent *Necoogola* , ou la noix de coco rouge , parce qu'elle prend une teinte rougeâtre , lorsqu'elle est mûre. La troisieme espece , qui se nomme *Ongo-ongo* , est beaucoup plus commune ; on la trouve autour des *Fiatookas* : sa hauteur ordinaire est de cinq pieds ; mais elle a quelquefois huit pieds d'élévation ; elle présente une multitude de noix ovales & comprimées qui sont aussi grosses qu'une pomme de reinette , & qui croissent immédiatement sur le tronc , parmi les feuilles. L'Isle produit d'ailleurs une multitude de cannes à sucre excellentes , dont les Naturels prennent soin , des gourdes , des bambous , des fouchets des Indes , & une espece de figue , de la grosseur d'une petite cerise , appelée *Matte* , qu'on mange quelquefois ; au reste le catalogue des plantes qui croissent naturellement , est trop nombreux pour l'insérer ici. Indépendamment du *pemphis decaspernum* ,

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

du *malloccoca* & du *maba*, & de quelques autres genres nouveaux décrits par le Docteur Forster (a), on en trouve un petit nombre d'autres, que la saison de l'année, ou la brièveté de son séjour, ne lui ont peut-être pas permis de remarquer. J'ajouterai que notre relâche fut beaucoup plus longue; que cependant nous ne vîmes pas en fleur plus de la quatrième partie des arbres & des plantes, & qu'ainsi je suis bien éloigné d'en connoître les différentes especes.

» Les quadrupedes du pays se bornent à des cochons, à un petit nombre de rats, & à quelques chiens qui ne sont pas indigenes, mais qui viennent des couples que nous y laissâmes en 1773, & de ceux que les Naturels ont tirés de *Feegee*. Les volailles sont d'une grande taille, & vivent dans l'état de domesticité.

» Nous remarquâmes, parmi les oiseaux, des perroquets un peu plus petits que les perroquets gris ordinaires, dont le dos & les ailes sont d'un vert assez foible, la queue bleuâtre, & le reste du corps couleur de suie ou de chocolat; des perruches de la grandeur d'un moineau, d'un beau vert jaunâtre, ayant le sommet de la tête

(a) Voyez son Ouvrage, qui a pour titre: *Caractères generum plantarum*. Lond. 1776.

d'un azur b
une troisiem
a le somme
cou, la par
du ventre cr
» Nous ap
deur de nos
plumage plu
de l'Isle Palm
grosseur d'une
un collier blan
dont il a presq
dons jaunes à l
chantant que no
des sons si forts
remplis de son
soir, & à l'app
» Je ne dois
oiseaux de terre
pigeon, qui son
le cou brun; un
a les yeux roug
qu'une alouette;
une très - petit
pigeons, dont l
Sonnerat (a); la

(a) Voyage à la N

d'un azur brillant, le cou & le ventre rouges : une troisieme espece, de la taille d'une colombe, a le sommet de la tête & les cuisses bleus, le cou, la partie inférieure de la tête, & une partie du ventre cramoisis, & le reste d'un joli vert.

1777.
Juillet.

» Nous apperçûmes des chouettes de la grandeur de nos chouettes ordinaires, mais d'un plumage plus beau; des coucoux pareils à ceux de l'Isle *Palmerston*; des martins-pêcheurs, de la grosseur d'une grive, d'un bleu verdâtre, & portant un collier blanc; un oiseau de l'espece de la grive, dont il a presque la taille. Celui-ci porte deux cordons jaunes à la racine du bec : c'est le seul oiseau chantant que nous ayions rencontré; mais il produit des sons si forts, & si mélodieux, que les bois sont remplis de son ramage, au lever de l'aurore, le soir, & à l'approche du mauvais temps.

» Je ne dois pas oublier, dans la liste des oiseaux de terre, des râles de la grandeur d'un pigeon, qui sont d'un gris tacheté, & qui ont le cou brun; une autre espece qui est noire, qui a les yeux rouges, & qui n'est pas plus grosse qu'une alouette; deux especes de gobe-mouches, une très-petite hirondelle; trois especes de pigeons, dont l'une est le ramier-cuivre de M. Sonnerat (a); la seconde n'a que la moitié de

(a) Voyage à la Nouvelle-Guinée, planche 102a

1777.
Juillet.

la grosseur du pigeon ordinaire; elle est d'un vert pâle au dos & aux ailes, & elle a le front rouge; la troisieme, un peu moindre, est d'un brun pourpre, & blanchâtre au - dessous du corps.

» Les oiseaux marins, ou ceux qui fréquentent la mer, qu'on trouve à *Tongataboo*, sont les canards que nous avons vus en petite quantité à *Annamooka* (on n'en rencontre guere), les hérons bleus & blancs, les oiseaux du Tropique, les *oddies* communs, les hirondelles de mer blanches, une nouvelle espece qui est couleur de plomb, & qui a la tête noire; un petit courlis bleuâtre, un grand pluvier tacheté de jaune. Outre les grosses chauve-souris indiquées plus haut, je ne dois pas oublier la chauve-souris commune.

» Les seuls animaux nuisibles ou dégoûtans de la famille des reptiles ou des insectes, sont les serpens de mer de trois pieds de longueur, qui offrent alternativement des anneaux blancs & noirs, & qu'on voit souvent sur la côte, quelques scorpions & des *centipedes*. Il y a de beaux *guanoes* verts, d'un pied & demi de long, un second lézard brun & tacheté, d'environ douze pouces de longueur, & deux autres plus petits. On distingue, parmi les insectes, de belles teignes, des papillons, de très-grosses

araignées,
cinquante.

» La mer ne m'en paroît pas si riche. Les poissons de plusieurs sortes d'argent, les *leather jacks*, des anguilles à l'Isle *Palm*, des flûtes, une mer.

» Les récifs du côté Septentrional ont une multitude de poissons à beaucoup dans nos Canons. Je ne contenterai point de ceux dont je ne suis pas entièrement satisfait; une multitude d'autres qui se trouvent aux *panamas*, se trouvent aussi aux *perlières*: plusieurs ont échappé aux Amateurs les plus expérimentés. On trouve du frai de poissons en grande quantité de belle

araignées, & d'autres. J'ai remarqué en tout cinquante especes d'insectes.

» La mer abonde en poissons, mais les especes ne m'en parurent pas aussi variées que je l'espérois. Les plus communs sont les mulets, plusieurs sortes de poissons-perroquet; le poisson d'argent, les *vieilles*, des soles joliment tachetées, des *leather jackets*, des bonites & des albicores, des anguilles, les mêmes que nous avons trouvées à l'Isle *Palmerston*, des requins, des raies, des flûtes, une espece de brochet, des diables de mer.

» Les récifs & les bas-fonds si nombreux au côté Septentrional de l'Isle, sont remplis d'une multitude de coquillages très-variés; & il y en a beaucoup qu'on regarde comme précieux dans nos Cabinets d'Histoire Naturelle. Je me contenterai d'indiquer ici le véritable marteau, dont je ne pus me procurer un échantillon entier; une grosse huître dentelée, & bien d'autres qui ne sont pas de l'espece commune; des *panamas*, des cônes, une vis énorme qu'on trouve aussi aux *Indes Orientales*; des huîtres perlières: plusieurs de ces huîtres paroissent avoir échappé aux recherches des Naturalistes & des Amateurs les plus curieux. On y trouve aussi du frai de poissons de plusieurs sortes; une multitude de belles étoiles de mer, & des coraux

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

très-variés : j'en remarquai deux rouges ; le premier portoit de jolies branches, & le second étoit tubuleux. Les crabes & les écrevisses y sont très-abondans & très-variés. Il faut ajouter à ce catalogue plusieurs especes d'éponges, le lievre de mer, des *holoturiae*, & diverses substances de ce genre.

- » Nous étions prêts à appareiller de *Tongataboo* ; mais le vent ne l'ayant pas permis, nous assistâmes à une grande Fête fixée pour le 8, à laquelle le Roi nous avoit invités, lorsque nous allâmes lui faire notre dernière visite. Il quitta notre voisinage le 7, & il se rendit, ainsi que tous les Insulaires d'un rang distingué, à *Mooa*, où les cérémonies devoient se passer. Plusieurs d'entre nous le suivirent le lendemain.
- 7.
- 8.
- D'après ce que Poulaho nous avoit dit, nous jugeâmes que son fils, l'héritier présomptif de la Couronne, alloit être revêtu solennellement de certains privilèges, & en particulier de celui de manger avec son pere : honneur dont il n'avoit pas encore joui.

» Nous arrivâmes à *Mooa* sur les huit heures, & nous trouvâmes le Roi dans un enclis si petit & si sale, que je fus étonné de voir un lieu aussi mal-propre, dans cette partie de l'Isle. Un grand nombre d'Insulaires étoient assis devant lui. Ils se livroient aux soins qui les occupent

ordinairement de *kava*. Sur une visite à server les p bientôt com s'assembler en face du on nous avo *Mooa* pour la à l'extrémité chent dans c piques & de r constamment reux qui anno demander que tatif ou de cha heure : duran d'Insulaires ar viens de parle igname attaché déposa aux pie tristement. Le lement, & s'a de nous asseoir chapeaux & de qui apportoint cune des perch épaules de deu

1777.
Juillet.

ordinairement le matin ; ils préparoient un bowl de *kava*. Sur ces entrefaites , nous allâmes faire une visite à quelques-uns de nos Amis , & observer les préparatifs de la cérémonie qui devoit bientôt commencer. A dix heures , les Naturels s'assemblerent au milieu d'une prairie , qui est en face du *Malae* , ou du grand édifice auquel on nous avoit conduits , quand nous allâmes à *Mooa* pour la première fois. Nous aperçûmes , à l'extrémité de l'un des chemins qui débouchent dans cette prairie , des hommes armés de piques & de massues ; ils récitoient ou chantoient constamment une petite phrase , sur un ton pleureux qui annonçoit la détresse , & qui sembloit demander quelque chose. Ces phrases de récitatif ou de chant , se continuèrent pendant une heure : durant cet intervalle , une multitude d'Insulaires arriverent par le chemin dont je viens de parler ; chacun d'eux apportoit une igname attachée au milieu d'une perche , qu'il déposa aux pieds de ceux qui psalmodioient si tristement. Le Roi & le Prince arriverent également , & s'affirent sur la prairie ; on nous pria de nous asseoir à leurs côtés , mais d'ôter nos chapeaux & de délier nos cheveux. Tous ceux qui apportoit des ignames étant arrivés , chacune des perches fut relevée & portée sur les épaules de deux hommes. Après s'être formés

1777.
Juillet.

en compagnies de dix ou douze, ils traversèrent le lieu de la scène d'un pas pressé; les compagnies étoient conduites par un guerrier armé d'une massue ou d'une épée, & gardées à droite par plusieurs autres qui avoient différentes armes. Un Naturel, portant sur une perche un pigeon en vie, terminoit la procession composée d'environ deux cents cinquante personnes.

» Je chargeai Omaï de demander au Chef, où l'on portoit les ignames avec tant d'appareil: le Chef ne se souciant pas de satisfaire notre curiosité, deux ou trois d'entre nous suivirent la procession contre son gré. Les Insulaires s'arrêtèrent devant le *Morai* ou le *Fiatooka* d'une maison, située sur une petite montagne éloignée d'un quart de mille du lieu où ils se rassemblèrent d'abord. Ils y déposèrent les ignames, dont ils formerent deux tas; mais j'ignore quelle étoit leur intention. Comme notre présence sembloit les gêner, nous les quittâmes, & nous retournâmes auprès de Poulaho, qui nous dit de nous promener dans les environs, parce qu'il y auroit un entr'acte de quelque durée. Nous nous éloignâmes peu, & notre promenade ne fut pas longue; nous craignons de perdre une partie de la cérémonie. Lorsque nous rejoignîmes le Roi, il m'engagea à ordonner aux Matelots de ne pas sortir du canot; il ajouta que chaque

chose feroit dans la canot des siens; qu'ils fussent tués. Il ne pas nous troublait, mais d'où nous venions. Notre vêtement étoit un prétexte pour nous voulions assis la partie supérieure de la poitrine, & les cheveux. Omaï nous expliqua les usages du canot pour s'habiller. Le Roi nous dit des textes, & Omaï nous dit: » Cette cérémonie & je m'éloignai de découvrir les usages des Insulaires. J'aperçus une cérémonie, excepté les bâtons d'environ deffous desquels étoient des morceaux de bois longs d'un demi-pied dont je parlois

chose seroit bientôt *taboo*, si l'on rencontroit dans la campagne quelques-uns de mes gens ou des siens; qu'on les renverferoit à coups de massues, & même qu'ils seroient *mateed*, c'est-à-dire, tués. Il m'avertit aussi que nous ne pouvions pas nous trouver parmi les Acteurs de la cérémonie, mais qu'on nous meneroit dans un lieu d'où nous verrions tout ce qui se passeroit. Notre vêtement fournit à Poulaho un premier prétexte pour nous exclure; il dit que si nous voulions assister à la cérémonie, il faudroit avoir la partie supérieure du corps découverte jusqu'à la poitrine, ôter nos chapeaux & délier nos cheveux. Omaï répondit qu'il se conformeroit aux usages du pays, & il commença à se déshabiller. Le Prince imagina ensuite d'autres prétextes, & Omaï fut exclus aussi bien que nous.

» Cette défense ne me convenoit pas trop; & je m'éloignai pour quelques momens, afin de découvrir ce que vouloient faire les Insulaires. J'apperçus peu de monde dans la campagne, excepté les hommes vêtus pour la cérémonie; quelques-uns d'entre eux portoient des bâtons d'environ quatre pieds de longueur, au-dessous desquels étoient attachés deux ou trois morceaux de bois, de la grosseur du pouce, & longs d'un demi-pied: ils alloient au *Morai*, dont je parlois tout-à-l'heure. Je pris le même

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

chemin, & je fus arrêté plusieurs fois par leurs cris de *Taboo*; je continuai cependant ma route; sans trop m'occuper de leurs cris, jusqu'au moment où je vis le *Morai* & les Insulaires qui étoient assis devant la façade: on me pressa alors très-vivement de rétrograder; & ignorant quelles seroient les suites de mon refus, je revins sur mes pas. J'avois observé que les Naturels, chargés des bâtons de quatre pieds, dépassoient le *Morai* ou le Temple; je crus, d'après cette circonstance, qu'il se passoit derrière cet édifice, des choses qui méritoient d'être examinées: je formai le projet de m'y rendre par un détour; mais je fus si bien surveillé par trois hommes, que je ne pus exécuter mon dessein. Cherchant à tromper ces sentinelles, je retournai au *Malae*, où j'avois laissé le Roi, & je m'évadai une seconde fois; mais je recontraî bientôt mes trois hommes, en sorte qu'ils me parurent chargés d'épier tous mes mouvemens. Je ne fis aucune attention à leur démarche ou à leur propos, & je ne tardai pas à appercevoir le principal *Fiatooka* ou *Morai* du Roi que j'ai déjà décrit. Une multitude d'Insulaires étoient assis devant cet édifice; c'étoient les Naturels que j'avois vu dépasser l'autre *Morai*, placé à peu de distance de celui-ci. Comme je pouvois les observer de la plantation du Roi, je m'y rendis, à

la grande fa-
gnoient.

» Dès qu'
j'avois vu,
trouvoient,
à bien exam
nombre des N
continua pen
ils quitterent
en marche; i
l'autre. Les
couple, porto
un des bâtons
les petits mor
étoient des ign
Naturels empl
emblèmes de c
couple plaçoit
au milieu du h
nécessaire pour
poids; ils affect
comme s'ils euss
d'un fardeau. N
ples; les homm
tous, ou la pl
vinrent très-prè
nous nous trou
notre aise.

la grande satisfaction de ceux qui m'accompa-
gnoient.

1777.
Juillet.

» Dès que j'y fus entré, je racontai ce que j'avois vu, à ceux de nos Messieurs qui s'y trouvoient, & nous nous plaçâmes de maniere à bien examiner la suite de la cérémonie. Le nombre des Naturels qui occupoient le *Fiatooka*, continua pendant quelque temps à augmenter; ils quitterent enfin leurs sieges, & ils se mirent en marche; ils marchoiert en couple, l'un après l'autre. Les deux Naturels qui formoient un couple, portoient entre eux, sur leurs épaules, un des bâtons dont j'ai parlé: on nous dit que les petits morceaux de bois attachés au milieu, étoient des ignames; il est vraisemblable que les Naturels emploient des morceaux de bois, pour emblèmes de ces racines. Le second de chaque couple plaçoit communément une de ses mains au milieu du bâton, comme si cet appui eût été nécessaire pour l'empêcher de rompre sous le poids; ils affectoient aussi de marcher courbés, comme s'ils eussent été accablés par la pesanteur d'un fardeau. Nous comptâmes cent huit couples; les hommes qui les composoient, étoient tous, ou la plupart, d'un rang distingué. Ils vinrent très-près de la haie, derriere laquelle nous nous trouvions, & nous les vîmes fort à notre aise.

1777.
Juillet.

» Lorsqu'ils eurent tous défilé devant nous, nous retournâmes à la maison de Poulaho. Ce Prince fortoit; on ne nous permit pas de le suivre, & on nous mena sur le champ à l'endroit qu'on nous destinoit, c'est-à-dire, derrière une palissade, voisine de la prairie du *Fiatooka*, où l'on avoit déposé les ignames le matin. Comme nous n'étions pas les seuls exclus de la cérémonie, & qu'on souffroit à peine que nous la regardassions en cachette, il arriva près de nous un assez grand nombre d'Insulaires: j'observai que les enclos des environs étoient d'ailleurs remplis de monde. Mais on avoit pris tous les soins imaginables, pour nous masquer la vue; non-seulement on avoit réparé les palissades dans la matinée, on en avoit élevé presque par-tout de nouvelles, d'une si grande élévation, qu'un homme de la plus haute taille ne pouvoit voir par-dessus. Nous ne craignîmes pas de faire des trous dans la haie avec nos couteaux; & de cette manière, nous observâmes assez bien tout ce qui se passoit de l'autre côté.

» Lorsque nous nous postâmes derrière la haie, deux ou trois cents personnes étoient assises sur l'herbe, près de l'extrémité du sentier, qui débouchoit dans la prairie du *Morai*; d'autres, en plus grand nombre, ne tarderent pas à les venir joindre. Nous vîmes aussi arriver des hommes

portant de
feuilles de
vieillard s'a
gardant en
sur un ton
Insulaires, c
vers le centr
hangar. Qua
ils s'accroupi
& ils allerent
Bientôt après
de quatre ou
cortege, der
Douze ou qua
montrèrent; e
deux, & elles
blanche, de de
étendue dans
personnes de
rent du Prince
&, ayant mis
unes des piec
elles se relever
même ordre,
distance sur sa g
précédé de qua
à deux, & quis
à la gauche de

portant de petits bâtons, & des branches ou des feuilles de cocotier : dès qu'ils parurent, un vieillard s'assit au milieu du chemin, & les regardant en face, il prononça un long discours sur un ton sérieux. Il se retira ensuite, & les Insulaires, dont je viens de parler, s'avancèrent vers le centre de la prairie, & éleverent un petit hangar. Quand ils eurent achevé cet ouvrage, ils s'accroupirent un moment; ils se releverent, & ils allerent se placer parmi le reste de la troupe. Bientôt après, le fils de Poulaho entra, précédé de quatre ou cinq Insulaires; il s'assit avec son cortège, derriere le hangar un peu de côté. Douze ou quatorze femmes du premier rang se montrèrent; elles marchèrent lentement deux à deux, & elles portoient une piece étroite d'étoffe blanche, de deux ou trois verges de longueur, étendue dans l'intervalle qui séparoit les deux personnes de chaque couple. Elles s'approchèrent du Prince; elles s'accroupirent devant lui; &, ayant mis autour de son corps quelques-unes des pieces d'étoffe qu'elles apportoient, elles se releverent : elles se retirèrent dans le même ordre, & elles s'affirent à une certaine distance sur sa gauche. Poulaho lui-même parut, précédé de quatre hommes qui marchèrent deux à deux, & qui s'affirent à environ vingt pas, & à la gauche de son fils. Le jeune Prince quitta

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

alors sa premiere place , il alla s'asseoir avec son escorte sous le hangar ; & un nombre considerable d'autres Insulaires s'affirent sur l'herbe , devant le Pavillon Royal. Le Prince regardoit le peuple , & avoit le dos tourné au *Morai*. Trois compagnies de dix ou douze hommes chacune , sortirent l'une après l'autre du milieu du groupe le plus nombreux ; & , courant avec précipitation au côté opposé de la prairie , elles s'affirent durant quelques secondes ; elles retournerent ensuite , de la même maniere , à leur premiere place. Deux hommes , qui tenoient un petit rameau vert à la main , se leverent & s'approcherent du Prince ; ils s'affirent quelques secondes , à trois reprises différentes , à mesure qu'ils avancerent , & ils se retirerent dans le même ordre : nous observâmes qu'ils pencherent leurs rameaux les uns vers les autres , tant qu'ils furent assis. Peu de temps après , un troisieme & un quatrieme Insulaire répéterent cette cérémonie.

» La grande procession que j'avois vu se mettre en marche de l'autre *Morai* , arriva à cette époque. Si l'on juge du détour qu'elle fit , par le temps qu'elle employa , il dut être considerable. Dès que les hommes qui la composoient eurent atteint la prairie , ils s'avancerent à droite du hangar. Après s'être prosternés sur le gazon , ils déposerent leurs prétendus fardeaux (les bâtons

dont

dont j'ai d
Ils se releve
ordre , en
devant eux
sur les bor
bande nomb
tons , trois
le Prince , p
langoureux. I
rant quelque
fond de la pr
une priere , p
reprises , brise
qui étoient v
fini , la troupe
para pour form
le Prince & fa
dispersa.

» Quelques-
qu'ils avoient d
seaux ; mais , co
occasion de m'i
& religieuses de
avec deux ou t
témoin de la fê
le lendemain. Le
les bâtons appo
étoient venus en

Tome XXII

dont j'ai déjà parlé) & ils regarderent le Prince. Ils se releverent, ils se retirerent dans le même ordre, en joignant leurs mains, qu'ils tenoient devant eux de l'air le plus sérieux, & ils s'affirent sur les bords de la scene. Tandis que cette bande nombreuse défiloit, & déposoit ses bâtons, trois hommes, assis sous le hangar avec le Prince, prononcèrent des phrases d'un ton langoureux. Ils garderent un silence profond durant quelque temps; ensuite un homme assis au fond de la prairie, commença un discours, ou une priere, pendant laquelle il alla, à plusieurs reprises, briser un des bâtons apportés par ceux qui étoient venus en procession. Lorsqu'il eut fini, la troupe assise devant le hangar, se sépara pour former une haie, à travers laquelle le Prince & sa suite passerent; & l'assemblée se dispersa.

1777.
Juillet.

» Quelques-uns d'entre nous, satisfaits de ce qu'ils avoient déjà vu, retournerent aux vaisseaux; mais, comme je ne voulois perdre aucune occasion de m'instruire des institutions politiques & religieuses de ce peuple, je demurai à *Mooa*, avec deux ou trois de mes Officiers, afin d'être témoin de la fête qui ne devoit se terminer que le lendemain. Les petits morceaux de bois, & les bâtons apportés sur la prairie, par ceux qui étoient venus en procession, se trouvant aban-

1777.
Juillet.

donnés, j'allai les examiner, quand il n'y eut plus de foule. Je ne trouvai que des morceaux de bois, attachés au milieu des bâtons, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant les Naturels placés près de nous, nous avoient répété plusieurs fois que c'étoient de jeunes ignames; & quelques-uns de nos Messieurs, comptant sur cette assertion, ne vouloient pas en croire leurs yeux. Puisque ce n'étoient pas des ignames, il est clair que les Naturels ne purent nous les donner que pour les emblèmes de ces racines, & que nous les comprîmes mal.

» On servit notre souper à sept heures; il fut composé de poissons & d'ignames. Il ne tenoit qu'à nous de manger du porc; mais nous ne voulûmes pas tuer un gros cochon, que le Roi nous avoit donné pour ce repas. Le Roi soupa avec nous; il but une très-grande quantité d'eau-de-vie & de vin, & il alla se coucher à demi-ivre. Nous passâmes la nuit dans la même maison que lui, & quelques personnes de sa suite.

» Les Insulaires s'éveillèrent à une ou deux heures du matin; ils causèrent environ une heure, & ils dormirent de nouveau. Excepté Poulaho, ils se leverent à la pointe du jour, & je ne fais où ils allerent. Bientôt après, une des femmes qui accompagnoient ordinairement

le Prince, e
le lui montr
de lui, &
M. Anderfon
frappoit dou
poings fermés
longer le son
traire; mais,
couché.

» Nous allâ
fite au jeune F
le grand matin;
& il occupoit un
distance de cell
mes environné
gens de son âge
femme & un ho
bloient prendre
riere. Nous vîm
femmes occupés

» Nous retou
qui venoit de se
d'un cercle nom
vieillards. Tandis
lava, on apport
les ignames fuma
sur-tout ceux qui
e matin, ils no

le Prince, entra, & demanda où il étoit. Je le lui montrai; elle s'affit sur le champ près de lui, & elle se mit à le *macer*, ainsi que M. Anderfon avoit vu *macer* Futtafaihe; elle lui frappoit doucement sur les cuisses, avec ses poings fermés. Cette opération destinée à prolonger le sommeil du Roi, eut un effet contraire; mais, quoiqu'il ne dormît pas, il se tint couché.

1777.
Juillet.

» Nous allâmes, Omaï & moi, faire une visite au jeune Prince, qui nous avoit quittés dès le grand matin; car il ne logeoit pas avec le Roi, & il occupoit une maison particuliere, à quelque distance de celle de son pere. Nous le trouvâmes environné de petits garçons ou de jeunes gens de son âge, assis devant lui. Une vieille femme & un homme d'un âge avancé, qui sembloient prendre soin de lui, étoient assis par-derriere. Nous vîmes d'autres hommes & d'autres femmes occupés du service de sa Cour.

» Nous retournâmes ensuite auprès du Roi; qui venoit de se lever, & qui étoit entouré d'un cercle nombreux, composé sur-tout de vieillards. Tandis qu'on préparoit un bowl de *kava*, on apporta un cochon cuit au four & des ignames fumantes; comme les Insulaires, & sur-tout ceux qui boivent la *kava*, mangent peu le matin, ils nous donnerent la plus grande

1777.
Juillet.

partie de ces alimens, ce qui fit beaucoup de plaisir à l'équipage de mon canot. Je fis une seconde promenade, & j'allai voir plusieurs autres Chefs; ils prenoient tous leur boisson du matin, ou ils l'avoient déjà prise. Quand je rejoignis le Roi, je le trouvai endormi dans une petite hutte écartée : deux femmes le frappoient mollement sur les cuisses. Il s'éveilla sur les onze heures, & on lui servit du poisson & des ignames, qui sembloient avoir été cuits dans du lait de coco; il en mangea très-peu, & il se recoucha de nouveau. Je le quittai alors, & je portai au Prince des étoffes, des grains de verre, & d'autres choses que je voulois lui donner : il y avoit assez d'étoffe pour un habit complet à la mode du pays, & il s'en revêtit tout de suite; fier de sa parure, il vint d'abord se montrer à son pere, & il me conduisit ensuite chez sa mere, près de laquelle il y avoit dix ou douze femmes, dont la physionomie inspiroit le respect. Ici le Prince changea d'habit, & il me fit présent de deux pieces d'étoffes de l'Isle. Il étoit plus de midi, & je retournai dîner au Palais, où l'on m'avoit invité. Plusieurs de nos Messieurs étoient revenus des vaisseaux, durant la matinée; on les invita, ainsi que moi, au repas. Le festin fut composé d'ignames & de deux cochons. J'éveillai Poulaho qui dormoit toujours

& je l'engageai
entrefaites,
coquillages;
tre, il s'affit
appétit.
" Quand le
cérémonie de
& on nous en
de ne pas nou
teurs; mais j'av
Fête derriere l
tage. Je m'éch
& je marchai v
lieu de la scene.
m'engagerent p
pas; je ne les é
passer. En arriv
grand nombre d
de la prairie, de
ques autres étoie
posé, & j'apper
qui avoient le vis
sés que j'eus att
lit de m'asseoir,
voit où je m'affis
quets de feuilles
es bâtons qui p
iere. On m'appri

1777.
Juillet.

& je m'engageai à se mettre à table. Sur ces entrefaites, on lui rapporta deux mulets & des coquillages; & ayant joint sa portion à la nôtre, il s'assit près de nous, & il mangea de bon appétit.

» Quand le dîner fut fini, on nous dit que la cérémonie de la veille recommenceroit bientôt, & on nous enjoignit, d'une manière expresse, de ne pas nous trouver aux environs des Acteurs; mais j'avois résolu de ne plus observer la Fête derrière la toile, & de m'approcher davantage. Je m'échappai en effet de la plantation, & je marchai vers le *Morai*, qui devoit être le lieu de la scène. Les Insulaires que je rencontrai, m'engagerent plusieurs fois à revenir sur mes pas; je ne les écoutai point, & ils me laisserent passer. En arrivant au *Morai*, je vis un assez grand nombre de Naturels assis à l'un des bords de la prairie, de chaque côté du chemin; quelques autres étoient également assis au bord opposé, & j'apperçus au milieu, deux hommes qui avoient le visage tourné contre le cimetière: dès que j'eus atteint la première troupe, on me fit de m'asseoir, & je m'assis. Il y avoit à l'endroit où je m'assis, une multitude de petits paquets de feuilles de noix de coco, attachés à des bâtons qui présentoient la forme d'une cimeterre. On m'apprit qu'ils étoient *taboo*, & c'est

1777.
Juillet.

tout ce que je pus savoir. La foule des Auteurs augmentoit d'un moment à l'autre; ils arrivoient tous du même côté: l'un des Insulaires se tournoit par intervalle vers ceux qui venoient nous joindre, & il prononçoit un petit discours, dans lequel le mot de *Areeke*, c'est-à-dire, Roi, frappoit souvent mes oreilles. L'un des Naturels dit quelque chose qui produisit parmi l'assemblée des éclats de rire d'une gaieté bien franche, & plusieurs des Orateurs obtinrent des applaudissemens. On me pria, à diverses reprises, de m'éloigner; lorsqu'ils virent que je ne le voulois pas, ils délibérèrent entre eux, & ils m'exhortèrent à prendre leur costume & à découvrir mes épaules: j'y consentis, & ma présence ne sembla plus les gêner.

» Je fus plus d'une heure sans observer autre chose que ce que je viens de raconter; enfin le Prince, les femmes & le Roi arriverent, comme ils étoient arrivés la veille. Le Prince se plaça sous le hangar; deux hommes qui portoiient chacun une natte, y entrèrent en récitant des paroles d'un air très-sérieux, & ils mirent leurs nattes autour de Futtasaihe. Les cérémonies commencèrent alors: trois compagnies coururent au bord opposé de la prairie; elles s'y affirent durant quelques secondes, & elles retournerent à leur place avec précipitation de la même maniere

que le jour
hommes qu
firent un
durée; la
se leva brus
le hangar c
quatre Insu
l'un des Nat
service; il e
ment, & si
de mes yeux
qui se passoit
gards baissés,
d'une jeune

» La proces
la veille. Les
les divers cou
bâton, au mi
de coco. Ces
cérémonies d
bande fut suivi
composoient c
feuilles de pal
dont ils se serv
sieme apporta
sons, dont cha
bâton fourchu
d'un vieillard, c

que le jour précédent : bientôt après, les deux hommes qui étoient assis au milieu de l'esplanade, firent un discours ou une priere de peu de durée ; la troupe entiere dont je faisois partie, se leva brusquement, & courut s'asseoir devant le hangar qu'occupoient le Prince & trois ou quatre Insulaires. J'étois sous la direction de l'un des Naturels, qui s'empressoit à me rendre service ; il eut soin de me placer avantageusement, & si l'on m'avoit permis de faire usage de mes yeux, je n'aurois rien perdu de tout ce qui se passoit ; mais il fallut me tenir assis, les regards baissés, & prendre l'air réservé & modeste d'une jeune fille.

» La procession entra de la même maniere que la veille. Les Naturels marchoient deux à deux ; les divers couples portoient sur leurs épaules un bâton, au milieu duquel se trouvoit une feuille de coco. Ces bâtons furent déposés avec les cérémonies du jour précédent : la premiere bande fut suivie d'une seconde ; les Insulaires qui composoient celle-ci, apporterent des paniers de feuilles de palmier, de la même forme que ceux dont ils se servent dans leurs ménages. Une troisieme apporta différentes especes de petits poissons, dont chacun étoit placé à l'extrémité d'un bâton fourchu. On plaça les paniers aux pieds d'un vieillard, qui me parut être le Grand-Prêtre,

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

& qui étoit assis à la droite du Prince en-dehors du hangar ; il en prit un à sa main tandis qu'il fit un discours ou une priere ; il le mit ensuite à terre ; il en demanda un second , qu'il tint de la même maniere, en marmottant quelques paroles, & il continua jusqu'à ce qu'il eût fait la même cérémonie sur tous les paniers. Les poissons attachés aux bâtons fourchus, furent présentés l'un après l'autre, à deux hommes qui étoient assis à gauche du hangar, & qui tenoient des rameaux verts. Le premier poisson fut déposé à leur droite, & le second à leur gauche : au moment où on leur présentoit le troisieme, un Insulaire fort & robuste, assis derriere les deux autres, étendit son bras & saisit le poisson ; les deux autres le firent en même-temps ; ils parurent se disputer également chacun des poissons qu'on leur offrit ; mais comme il y avoit deux mains contre une, indépendamment des avantages de la position, l'Insulaire qui se trouvoit par-derriere, n'en attrapoit que des morceaux ; il ne quittoit jamais prise, il falloit toujours lui arracher le poisson de force, & il jetoit derriere lui ce qu'il pouvoit en garder ; les deux autres plaçoient les poissons alternativement à droite & à gauche. L'Insulaire qui agissoit seul, s'empara enfin d'un poisson entier, sans que les deux autres s'y opposassent, & j'ignore si ce

fut par ha-
nial. L'asse-
dire, très-
sembla qu'
n'essaya po-
depuis. Ces
furent tous
avoient app-
suivit, dans
méthode qu'
qu'elle dépo-
» Quand la
personnes fir-
& nous nous
qu'on nous c-
moment à gau-
tourné au Prin-
le hangar. Or-
riere moi : to-
turels & le f-
femme de Lot-
ce qui se pass-
mais la dernie-
monde entre l-
cevoir ce qu'o-
ensuite, que c-
le Prince de l'h-
son pere, & q-

fut par hasard , ou selon les regles du cérémonial. L'assemblée s'écria alors : *Marecai* , c'est-à-dire , *très-bien* , ou *c'est très-bien fait*. Il me sembla qu'il étoit à la fin de son rôle , car il n'essaya point de saisir les poissons qu'on offrit depuis. Ces poissons , ainsi que les paniers , furent tous présentés par les personnes qui les avoient apportés ; elles se tenoient assises. On suivit , dans cette présentation ; l'ordre & la méthode qu'avoit suivi la premiere bande , lorsqu'elle déposa les petis bâtons à terre.

1777.
Juillet.

» Quand la dernière bande fut arrivée , quelques personnes firent des harangues ou des prières , & nous nous levâmes tous brusquement au signal qu'on nous donna ; nous courûmes durant un moment à gauche , & nous nous assîmes de dos tourné au Prince & aux Insulaires qui occupoient le hangar. On me dit de ne pas regarder derrière moi : toutefois , malgré la défense des Naturels & le souvenir de l'accident arrivé à la femme de Loth , je détournai le visage pour voir ce qui se passoit. Le Prince regardoit le *Morai* ; mais la dernière évolution avoit placé tant de monde entre lui & moi , que je ne pus apercevoir ce qu'on faisoit au hangar. On m'assura ensuite , que ce fut le moment où l'on revêtit le Prince de l'honneur suprême de manger avec son pere , & qu'on servit au Roi & à son fils

1777.
Juillet.

un morceau d'igname grillée. Je le crois d'autant plus, qu'on nous avoit annoncé d'avance, que cela devoit arriver durant la cérémonie, & que d'ailleurs les Insulaires regardoient d'un autre côté; ce qu'ils font toujours lorsque leur Monarque mange quelque chose.

» Peu de temps après, nous nous retournâmes tous en face du hangar, & nous formâmes un cercle devant le Prince, laissant entre nous & lui un grand espace libre. Quelques hommes s'approcherent alors de nous, deux à deux; ils portoient sur leurs épaules de gros bâtons ou des perches; ils firent un bruit auquel on peut donner le nom de chant, & ils agiterent leurs mains à mesure qu'ils s'avancerent. Lorsqu'ils furent près de nous, ils remuerent leurs jambes avec beaucoup d'agilité, de maniere qu'ils eurent l'air de marcher très-vîte sans faire un seul pas: trois ou quatre Insulaires se leverent ici du milieu de la foule; ils tenoient à la main de gros bâtons, & ils coururent vers ceux dont je viens de parler. Les premiers jeterent à l'instant leurs bâtons, & ils s'enfuirent; les trois ou quatre hommes fondirent sur les bâtons, qu'ils frapperent vigoureuusement, & ils repasserent à leur place; mais, en s'éloignant ils proposerent le défi qui précède leurs combats de lutte; & des champions d'une haute taille arriverent bientôt

du même
opposé d
guerriers
troupes pa
quelques n
vers leur l
& de pug
deux hom
& prononc
à Futrafaie.
se dispersa.

» Je m'app
on ne m'av
ma curiosité
taboo. Je ne
s'ils étoient
ne pouvoit é
poissons, ce
nie, fut aussi

» Nous no
l'objet de ce
appelée *Natch*
ne répondit
mot qui s'app
comme je l'ai
nous avoit d
Insulaires lui
mangeroit avec

du même côté, en réitérant le cartel. Le côté opposé détacha presque au même instant des guerriers qui vinrent leur répondre. Les deux troupes paraderent autour de l'esplanade pendant quelques minutes, & elles se retirèrent chacune vers leur bande. Il y eut des combats de lutte & de pugilat, qui durèrent une demi-heure : deux hommes s'affirent alors devant le Prince, & prononcèrent des discours que je crus adressés à Futtafaihe. La Fête étoit terminée, & l'assemblée se dispersa.

1777.
Juillet.

» Je m'approchai pour voir les différens paniers; on ne m'avoit pas permis jusqu'ici de satisfaire ma curiosité, parce que, disoit-on, tout étoit *taboo*. Je ne trouvai que des paniers vides, & s'ils étoient censés contenir quelque chose, ce ne pouvoit être qu'allégoriquement; excepté les poissons, ce qu'on avoit étalé durant la cérémonie, fut aussi emblématique.

» Nous nous efforçâmes en vain de découvrir l'objet de cette cérémonie en général, qui est appelée *Natche*, & de ses différentes parties. On ne répondit guere à nos questions que *Taboo*, mot qui s'applique à beaucoup d'autres choses, comme je l'ai observé plus haut. Comme le Roi nous avoit dit, dix jours auparavant, que les Insulaires lui apporteroient des ignames qu'il mangeroit avec son fils; comme il avoit indiqué

1777.
Juillet.

d'avance quelques détails de la Fête, nous jugeâmes sur ses propos & sur ce que nous vîmes, que le Prince, en qualité d'héritier présomptif de la Couronne, venoit de jurer ou de promettre solennellement de ne jamais abandonner son pere, & de lui fournir toujours les divers articles désignés par leurs emblèmes. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que les principaux personnages de l'Isle assisterent à la cérémonie. Quoi qu'il en soit, tout se passa avec un appareil mystérieux; & le lieu & les détails de la scene prouvent assez que la Religion y joua un grand rôle. Les Insulaires ne s'étoient point récriés jusqu'alors contre notre vêtement ou nos manieres; ils voulurent cette fois nous obliger à nous découvrir jusqu'à la ceinture, à délier nos cheveux, à les laisser flotter sur nos épaules, à nous asseoir, comme eux, les jambes croisées, à prendre quelquefois la posture la plus humble, à baisser les yeux, à joindre nos mains. L'assemblée entiere se soumit à ce cérémonial d'un air pénétré; enfin tout le monde fut exclus, excepté les Acteurs & les Insulaires d'un rang distingué: d'après ces diverses circonstances, je fus persuadé qu'ils croyoient agir sous l'inspection immédiate d'un Etre suprême.

» La *natche*, dont je viens de faire la description, peut être regardée comme purement figu-

native. La
vîmes le
contributio
que c'étoit.
la Divinité.
on célébrer
encore plu
qu'alors on
celui de Ha
autres Isles;
plus auguste,
choisies par
& la stupide
terrible sur le
ce le plus bie
dâmes la raiso
contenta de n
fares à la *natche*
roit sûrement
à l'usage.

» La nuit ap
perfa; & comm
seaux, & que
cile à faire, n
Quand je pris
beaucoup de de
& pour m'y dé
une cérémonie

rative. La petite quantité d'ignames que nous vîmes le premier jour , ne supposoit pas une contribution générale , & on nous laissa entendre que c'étoit une portion consacrée à l'*Otooa* ou à la Divinité. On nous apprit que , dans trois mois , on célébreroit , à la même occasion , une Fête encore plus solennelle & plus importante ; qu'alors on étaleroit les tributs de *Tongataboo* , celui de *Happaee* , de *Vavaoo* , & de toutes les autres Isles ; & qu'afin de rendre la cérémonie plus auguste , on sacrifieroit des victimes humaines choisies parmi le bas-peuple : ainsi la superstition & la stupide ignorance influent d'une manière sensible sur les mœurs du peuple le plus humain & le plus bienfaisant de la terre ! Nous demandâmes la raison de ces meurtres barbares : on se contenta de nous répondre qu'ils étoient nécessaires à la *natche* ; & que la Divinité extermineroit sûrement le Roi , si on ne se conformoit pas à l'usage.

» La nuit approchoit lorsque l'assemblée se dispersa ; & comme nous étions assez loin des vaisseaux , & que nous avions une navigation difficile à faire , nous partîmes bien vite de *Mooa*. Quand je pris congé de Poulaho , il me pressa beaucoup de demeurer à terre jusqu'au lendemain ; & pour m'y déterminer , il me dit que je verrois une cérémonie funebre. La femme de Mareewa-

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

gee, c'est-à-dire, la belle-mere du Roi, étoit morte depuis peu, & la *natche* avoit obligé de porter son corps dans une pirogue qui mouilloit dans la Lagune. Poulaho promit de m'accompagner à *Eooa*, dès qu'il auroit rendu les derniers devoirs à sa belle-mere, & de s'y rendre après moi, si je ne l'attendois pas. Ses propos me firent comprendre que, sans la mort de cette femme, la plupart des Chefs seroient venus avec moi à *Eooa*, où il paroît qu'ils ont tous des possessions. J'aurois volontiers attendu le Roi, si la marée n'eût pas été favorable pour débouquer les passes; d'ailleurs le vent orageux, depuis plusieurs jours, s'étoit affoibli & fixé; & en laissant échapper cette occasion, notre départ pouvoit être renvoyé à quinze jours: ce qui acheva de me déterminer, nous fîmes que la cérémonie funebre dureroit cinq jours, & c'étoit trop long-temps pour nous, qui mouillions dans un endroit où l'appareillage ne dépendoit pas de nous. J'assurai néanmoins le Roi, que si nous ne mettions pas à la voile, je viendrois le revoir le lendemain. Nous le quitâmes ainsi, & nous arrivâmes aux vaisseaux sur les huit heures du soir.

» J'ai oublié de dire, qu'Omaï assista aux cérémonies du second jour; mais nous ne nous trouvâmes pas ensemble, & même je ne fus qu'il y étoit, que lorsque la Fête fut terminée.

Il m'apprit de mon é l'un après l' ramener: v furent pas a n'en vis auc découvert m cérémonie, ment, sous l usité en cette se conformât sentit volontie un habit conv même maniere qu'on nous a s'attendoit à u liminaires.

» Au mome observer la *na* vaux, le taurea je me proposois seroient plus en que dans un l notre absence. viens de parler de trois jeunes Les Naturels pr lioreroient beau

Il m'apprit ensuite , que le Roi s'étant aperçu de mon évasion , envoya plusieurs émissaires l'un après l'autre , auxquels il recommanda de me ramener : vraisemblablement ces messagers ne furent pas admis à l'endroit où j'étois , car je n'en vis aucun. Poulaho instruit que j'avois enfin découvert mes épaules comme les Acteurs de la cérémonie , permit à Omaï d'y assister également , sous la condition de prendre le costume usité en cette occasion. On exigeoit d'Omaï qu'il se conformât à un usage de sa patrie , & il consentit volontiers à ce qu'on désiroit ; on lui donna un habit convenable , & il arriva vêtu de la même manière que les Naturels. Il est probable qu'on nous avoit d'abord exclus , parce qu'on s'attendoit à un refus de notre part sur ces préliminaires.

» Au moment où je me rendis à *Mooa* , pour observer la *natche* , j'y fis conduire les chevaux , le taureau , la vache & les chevres que je me proposois de laisser dans l'Isle ; je crus qu'ils seroient plus en sûreté sous les yeux des Chefs , que dans un lieu qui devoit être désert durant notre absence. Outre les quadrupèdes , dont je viens de parler , j'enrichis *Mooa* d'un vertrat , & de trois jeunes truies , de la race d'Angleterre. Les Naturels prévoyant que ces individus amélioreroient beaucoup leurs cochons qui ne sont

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

pas gros, montrèrent un grand désir de les avoir. Féenou obtint aussi de moi deux lapins, un mâle & une femelle : on nous dit, avant notre départ, qu'ils avoient déjà produit. Si nos quadrupedes se multiplient, ce dont je suis bien persuadé, ces Isles auront fait une acquisition importante, & l'Isle de *Tongataboo* n'étant pas montueuse, les Habitans tireront de grands secours des chevaux.



10. M. Cook appareilla de *Tongataboo* le 10 Juillet;
12. & le 12 au matin, il mouilla à *Eooa*, Isle peu éloignée de celle de *Tongataboo*.

Relâche à Eooa. Détails sur cette Isle & sur ses Habitans.

» Nous fûmes à peine mouillés, dit M. Cook, que *Taoofa*, l'un des Chefs du pays, & plusieurs autres Naturels vinrent nous voir; ils semblerent se réjouir beaucoup de notre arrivée. *Taoofa* avoit été mon *Tayo* (Ami), quand je relâchai ici durant mon second Voyage; ainsi, nous nous connoissions bien. Je descendis à terre avec lui, pour chercher de l'eau douce; car c'étoit sur-tout pour remplir mes futailles que j'abordoïs à *Eooa*. On m'avoit dit à *Tongataboo* que j'y trouverois un ruisseau qui vient

des collines
n'en trouva
source saum
marée basse
des rochers,
& où aucun
l'eau. Je crois
feroit bonne,
qu'elle se mê
s'apercevant
tout, nous me
où je rencon
ouverture pro
peine, nous au
au moyen de
les & de tige
d'entreprendre
tenta du supplé
barque à *Tongat*
» Avant de re
naturels un endroit
& des ignames
ignames, mais
cette Isle un be
Bonne-Espérance
qui parut s'enorg
bien-aïse que
présent, les
Tome XXII.

des collines, & qui se jette dans la mer; mais je n'en trouvai point. On me conduisit d'abord à une source faumâtre, située entre la marque de la marée basse & celle de la marée haute, parmi des rochers, dans l'anse où nous débarquâmes, & où aucun Navigateur ne songeroit à faire de l'eau. Je crois cependant que l'eau de cette source seroit bonne, s'il étoit possible de la puiser avant qu'elle se mêle à celle de la marée. Nos amis s'apercevant qu'elle ne me plaisoit point du tout, nous menerent vers l'intérieur de l'Isle, où je rencontrais de la très-bonne eau dans une ouverture profonde : avec du temps & de la peine, nous aurions amené cette eau à la côte, au moyen de quelques augets composés de feuilles & de tiges de bananier ; mais plutôt que d'entreprendre ce travail ennuyeux, je me contentai du supplément que les vaisseaux avoient embarqué à *Tongataboo*.

1777.
Juillet.

» Avant de retourner à bord, j'indiquai aux Natives un endroit où nous acheterions des cochons & des ignames. Ils nous vendirent beaucoup d'ignames, mais peu de cochons. Je déposai sur cette Isle un belier & deux brebis du *Cap de Bonne-Espérance*, & j'en donnai le soin à *Taoofa*, qui parut s'enorgueillir de cette commission. Je suis bien-aîsé que *Mareewagee*, à qui j'en avois été présent, les eût dédaignés : *Eooa* n'ayant pas

Tome XXII.

A a

1777.
Juillet.

encore de chiens, les moutons s'y multiplieront plus aisément qu'à *Tongataboo*.

Quand nous regardions cette Isle des vaisseaux, elle nous offroit un aspect très-différent de celles que nous avions rencontrées jusqu'alors, & elle présentoit un très-beau paysage : *Kao*, pouvant être considéré comme un immense rocher, nous n'en avons point vu d'aussi haute depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande* : de son sommet, qui est presque aplati, elle s'abaisse doucement vers la mer. Comme les Isles de ce groupe sont aplanies, on n'y découvre que des arbres, lorsqu'on les contemple du milieu des vagues; mais ici la terre s'éleve insensiblement, & elle présente un point de vue étendu, où l'on aperçoit des bocages formant un joli désordre à des distances irrégulières, & des prairies dans l'intervalle de l'un à l'autre. Près de la côte, elle est entièrement couverte de différens arbres, parmi lesquels se trouvent les habitations des Insulaires; il y avoit, à droite de notre mouillage, un bocage de cocotiers si vaste, que nous n'en avions jamais vu d'aussi grands.

13.

Le 13, dans l'après-midi, nous allâmes sur la partie la plus élevée de l'Isle. L'Isle entière s'offrit à nos regards, excepté une partie de la pointe méridionale. Le côté Sud-Est, dont les hautes collines sur lesquelles nous étions, ne

trouvent p
du bord de
en forte qu
quelquefois
le côté Nor
nées de tou
tations, cha
paysage. Tan
nant, je son
les Navigateu
même point,
pedes utiles
que la postéri
cution d'un p
suffiroit seul,
res que nos v
de l'humanité.
» Nos guide
ou du moins
de cette Isle,
gataboo, dont
les fermiers. Il
Illes voisines,
quelques Chef
d'indépendance.
Féénoü & les H
eut envie de s'
le faire un des

trouvent pas éloignées, s'éleve immédiatement du bord de la mer, d'une maniere très-inégale, en sorte que les plaines & les prairies, qui ont quelquefois une grande étendue, occupent toutes le côté Nord-Ouest; &, comme elles sont ornées de touffes d'arbres, entre-mêlées de plantations, chaque point de vue présente un beau paysage. Tandis que je regardois ce pays charmant, je songeai, avec un plaisir extrême, que les Navigateurs verroient peut-être un jour, du même point, ces prairies couvertes de quadrupedes utiles apportés par des vaisseaux Anglois; que la postérité nous tiendrait compte de l'exécution d'un projet si noble, & que ce bienfait suffiroit seul, pour attester aux générations futures que nos voyages contribuèrent au bonheur de l'humanité.

» Nos guides nous dirent que tous les terrains; ou du moins la plus grande partie des terrains de cette Isle, appartiennent aux Chefs de *Tongataboo*, dont les Habitans sont les vassaux ou les fermiers. Il paroît qu'il en est de même des Isles voisines, si j'en excepte *Annamooka*, où quelques Chefs semblent agir avec une sorte d'indépendance. *Omaï*, qui aimoit beaucoup *Féénou* & les Habitans de ces Isles en général, eut envie de s'établir ici: on lui proposoit de le faire un des Chefs de la contrée; je pense

1777.
Juillet.

taux, dans la plantation du Chef. J'avois lieu de croire que ces soins ne seroient pas infructueux, car on me servit à dîner un plat de turneps, produits par les graines que j'avois laissées ici, lors de mon second Voyage.

1777.
Juin.



Nous supprimons des détails sur les présens qu'on fit à M. Cook, sur la maniere aimable dont il fut accueilli par les Habitans, & sur les vols qu'ils se permirent: nous en avons dit assez en parlant des autres *Isles des Amis*. Il appareilla le 17, & il quitta les *Isles des Amis*, & leurs Habitans, après une relâche d'environ trois mois, pendant lesquels il vécut dans l'amitié la plus cordiale avec les Insulaires. Leur extrême disposition au vol, trop souvent encouragée par la négligence des Equipages, produisit, il est vrai, des querelles passageres; mais ces querelles n'eurent jamais de suites funestes.

17.

» Je m'occupai constamment, dit M. Cook; du soin de prévenir une brouillerie générale, & je crois que peu d'hommes sur les deux vaisseaux, partirent sans regret. Le temps que je passai ici, ne fut pas mal employé. Nous consommâmes une très-petite quantité de nos provisions de mer: les productions du pays nous suffirent à-peu-près, & nous y primes même un supplément de vivres, assez considérable pour

1777.
Juillet.

gagner *O-Taïti*, où j'étois sûr de trouver beaucoup de rafraichissemens. J'éus bien-aise d'ailleurs d'avoir une occasion d'améliorer le sort de ce bon peuple, en lui laissant des animaux utiles; j'ajouterai que les quadrupedes, destinés pour *O-Taïti*, reprirent des forces dans les pâturages de *Tongataboo*: en un mot, nous tirâmes une multitude d'avantages de notre séjour aux *Isles des Amis*. Rien ne troubla nos plaisirs; & la poursuite du grand objet de notre voyage, n'en souffrit pas, car la saison de marcher au Nord, étoit passée, comme je l'ai déjà dit, lorsque je pris la résolution de gagner ces Terres.

» Outre l'utilité immédiate dont cette relâche fut pour nous, & pour les Habitans des *Isles des Amis*, les Navigateurs Européens, qui feront la même route, profiteront des connoissances que j'ai acquises sur la Géographie de cette partie de l'Océan Pacifique; & les Lecteurs Philosophes, qui aiment à étudier la nature humaine, dans tous les degrés de la civilisation, & qui se plaisent à recueillir des faits exacts sur les habitudes, les usages, les arts, la religion, le gouvernement & la langue des peuplades qui habitent les contrées lointaines du globe nouvellement découvertes, jugeront peut-être instructifs & amusans les détails que je puis leur donner, touchant les Insulaires de cet Archipel

Il faut co-
rale d'*Isles*
de *Happace*
les Terres
même Mèr-
teur Europ-
d'elles dépe-
gataboo, qu-
due, est la
ment.

Selon les i-
cet Archipel
diquèrent plu-
usage de feui-
nombre, &
vité étoient i-
les noms. Ces
lation: nous
téressans sur c-
Feejee, l'une d-
beaucoup d'eff-
ils manient l'ar-
bles; & com-
Zélandois, les
batailles, cet
à la frayeur d-
Tongataboo, qu-
ne les ont poi-

Il faut comprendre, sous la dénomination générale d'*Isles des Amis*, non-seulement le groupe de *Happae*, qu'a visité M. Cook, mais aussi toutes les Terres découvertes au Nord à-peu-près au même Méridien, & d'autres qu'aucun Navigateur Européen n'a apperçues jusqu'ici. Chacune d'elles dépend, à quelques égards, de *Tongataboo*, qui, sans avoir la plus grande étendue, est la Capitale & le siége du Gouvernement.

1777.
Juillet.

Selon les informations qu'il reçut à *Tongataboo*, cet Archipel est fort vaste. Les Naturels lui indiquèrent plus de cent cinquante Isles; ils firent usage de feuilles d'arbres pour en déterminer le nombre, & M. Anderson dont le zèle & l'activité étoient infatigables, vint à bout d'en savoir les noms. Ces noms se trouvent dans la grande Relation: nous supprimons ici des détails très-intéressans sur ce vaste Archipel. Les Naturels de *Faejee*, l'une des Isles de cet Archipel, inspirent beaucoup d'effroi, car la dextérité avec laquelle ils manient l'arc & la fronde, les rend redoutables; & comme ils mangent, à l'exemple des Zélandois, les guerriers qu'ils tuent dans les batailles, cet usage abominable ajoute encore à la frayeur de leurs voisins. Les Habitans de *Tongataboo*, qui les accusoient d'être cannibales, ne les ont point calomniés; car plusieurs per-

1777.
Juillet.

sonnes de *Feejee* que les Anglois interrogerent ; convinrent du fait.

» Puisque je parle des Antropophages, dit M. Cook, je demande à ceux qui soutiennent que le défaut de subsistances a déterminé les premiers Cannibales à manger de la chair humaine, ce qui a déterminé les Habitans de *Feejee* à conserver cet usage au milieu de l'abondance : & il paroît que toutes les peuplades de la Mer du Sud ont été autrefois Cannibales ; que plusieurs le sont encore, & qu'on trouve sur chacune de ces Terres des traditions qui attestent ce fait, & des restes de l'horrible usage de manger de la chair humaine ».

Remarques sur l'Industrie, les Usages, les Mœurs, la Religion & le Gouvernement des Habitans des Isles des Amis.

C'est M. Cook qui va parler. » On imagine sans doute qu'ayant passé près de trois mois parmi eux, je suis en état de répondre à toutes les difficultés, & de donner une description satisfaisante de leurs usages, de leurs opinions & de leurs institutions civiles & religieuses : cette opinion paroît d'autant mieux fondée, que nous avions à bord un Naturel de la Mer du Sud, qui entendoit la langue du pays & la nôtre, & qui sembloit très-propre à nous servir d'Interprete ;

mais le p
fous ce
A moins
connoître
avons bi
sances im
& Omai é
que nous
s'avisa jam
lui-même,
rer des écla
peut-être
cations si co
recherches,
que nous ne
rels, un hor
meur, pou
nous désirio
pas nos que
geoient oise
Tongataboo,
temps, étoit
trouvions da
guere d'autre
constamment
allions voir,
en sorte que
d'examiner q

mais le pauvre Omaï ne nous fut pas aussi utile sous ce rapport , qu'on est tenté de le croire. A moins que l'objet ou la chose que nous voulions connoître , ne se trouvât sous nos yeux , nous avions bien de la peine à acquérir des connoissances imparfaites. Nous faisons cent méprises , & Omaï étoit encore plus sujet à ces méprises que nous ; car , n'ayant point de curiosité , il ne s'avisa jamais de recueillir des observations pour lui-même , & quand il étoit disposé à nous procurer des éclaircissemens , ses idées étoient si bornées ; peut-être si différentes des nôtres , & ses explications si confuses , qu'elles embrouilloient nos recherches , au lieu de nous instruire. J'ajouterai que nous ne rencontrons guere , parmi les Natures , un homme assez habile , & d'assez bonne humeur , pour nous donner les informations que nous désirions. La plupart d'entre eux n'aimoient pas nos questions , que vraisemblablement ils jugeoient oiseuses. Le poste que nous occupions à *Tongataboo* , où nous demeurâmes le plus de temps , étoit d'ailleurs très-défavorable. Nous nous trouvions dans une partie de l'Isle , où il n'y a guere d'autres Habitans que des Pêcheurs. C'étoit constamment un jour de fête pour ceux que nous allions voir , ou qui venoient nous rendre visite ; en sorte que nous eûmes bien peu d'occasions d'examiner quelle est la maniere de vivre habi-

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

tuelle des Insulaires. On ne s'étonnera donc pas; si nous développons, d'une maniere incomplete, plusieurs points relatifs à leurs usages domestiques : au reste, nous nous sommes efforcés de remédier à ces désavantages, par des observations continuelles.

» Les Naturels des *Isles des Amis* excèdent rarement la taille ordinaire (nous en avons cependant mesuré quelques-uns qui avoient plus de six pieds); mais ils sont très-forts & bien faits, sur-tout aux cuisses, aux jambes & aux bras. En général, leurs épaules ont beaucoup de largeur; &, quoique leur stature musculeuse, qui paroît la suite d'un grand exercice, annonce plus la vigueur que la beauté, plusieurs offrent réellement une belle figure. On est surpris de la variété de leurs traits, & il n'est guere possible de les caractériser par une conformité générale. On peut dire qu'il est très-commun d'y voir des pointes de nez épatées; mais, d'un autre côté, nous avons apperçu cent visages pareils à ceux des Européens, & de véritables nez aquilins. Ils ont les yeux & les dents d'une bonne qualité; mais les dents ne sont ni si blanches, ni si bien rangées que celles qu'on rencontre souvent parmi les peuplades de la Mer du Sud. Au reste, pour balancer ce défaut, il y a peu de ces levres épaisses si communes dans les Isles de l'Océan Pacifique.

» On re
qu'à la fo
pas ordina
des homm
est si délica
a droit au
la douceur
cette espe
partie la p
membres d
portionnés
modeles au
extraordina
plus jolis do
les distingue
» La cou
nuance plus
sieurs des ho
vraiment oli
du sexe font
vient proba
moins au fol
bonpoint, d
du pays, par
Les Chefs of
douce & plu
ordinairement
tout dans les

» On reconnoît moins les femmes à leurs traits , qu'à la forme générale de leur corps , qui n'offre pas ordinairement l'embonpoint nerveux de celui des hommes. La physionomie de quelques-unes est si délicate , qu'elle indique leur sexe , & qu'elle a droit aux éloges qu'on donne à la beauté & à la douceur du visage ; mais les physionomies de cette espece sont assez rares. Au reste , c'est la partie la plus défectueuse ; car le corps & les membres de la plupart des femmes sont bien proportionnés , & il y en a qui pourroient servir de modeles aux Artistes. La petiteffe & la délicatesse extraordinaires de leurs doigts , comparables aux plus jolis doigts de nos Européennes , sont ce qui les distingue davantage.

» La couleur générale de la peau est d'une nuance plus foncée que le cuivre brun ; mais plusieurs des hommes & des femmes ont un teint vraiment olivâtre : quelques-unes des personnes du sexe sont même assez blanches : leur blancheur vient probablement de ce qu'elles s'exposent moins au soleil ; ainsi qu'une disposition à l'embonpoint , dans un petit nombre des principaux du pays , paroît être la suite d'une vie plus oisive. Les Chefs offrent souvent aussi une peau plus douce & plus propre : celle du bas-peuple est ordinairement plus noire & plus grossiere , surtout dans les parties qui ne sont pas couvertes ,

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

différence qu'il faut peut-être attribuer à des maladies cutanées. Nous vîmes à *Happaee* un homme & un petit garçon, & à *Annamooka*, un enfant d'une blancheur parfaite. On a trouvé de pareils individus chez tous les peuples noirs; mais je présume que leur couleur est plutôt une maladie qu'un phénomène de la nature.

» A tout prendre néanmoins, il y a peu de défauts ou de difformités naturelles parmi eux : nous en rencontrâmes deux ou trois qui avoient les pieds tournés en-dedans, & quelques-uns affligés d'une sorte de cécité, occasionée par un vice de la *cornée*. Ils sont sujets à d'autres maladies : les dartres qui semblent affecter la moitié des Insulaires, & qui laissent après elles des taches blanchâtres & serpentines, sont la maladie la plus commune; mais elle est moins grave qu'une seconde très-fréquente, laquelle se manifeste sur toutes les parties du corps, en larges ulcères qui ont de grosses bordures blanches, & qui jettent une matière légère & claire. Nous vîmes quelques-uns de ces ulcères très-virulens; & les Naturels qui en avoient sur le visage, inspiroient le dégoût. Nous en vîmes plusieurs guéris, ou sur le point de l'être; mais dans ce cas, les malades avoient perdu le nez, ou ils en avoient perdu la plus grande partie. Comme nous savions, de manière à n'en pouvoir douter, que les Ha-

bitans des *I*
maladie dégo
& que les N
conformité d
l'effet du viru
pose que nou
vénérienne en
trouvée en 17
arrivée, quelq
je sentis avec re
lors de ma pren
sibles, pour p
mité aussi terrib
Naturels ne sem
& nous vîmes
tructifs; vraie
régime affoiblisse
maladies répand
mière est une enf
& les bras, & le
leur longueur, n
la seconde est un
vient aux testicu
la grosseur des
regarder comme
tans de ces contré
durant notre séjou
chez elle, pour c

bitans des *Isles des Amis* étoient sujets à cette maladie dégoûtante , avant mon second Voyage , & que les Naturels en convenoient ; malgré la conformité des symptômes , elle ne peut être l'effet du virus vénérien , à moins qu'on ne suppose que nous n'avons pas apporté ici la maladie vénérienne en 1773. Il est sûr que nous l'y avons trouvée en 1777 ; car peu de jours après notre arrivée , quelques-uns de mes gens la prirent ; & je sentis avec regret , que je m'étois en vain donné , lors de ma première relâche , tous les soins possibles , pour prévenir l'introduction d'une calamité aussi terrible. Ce qui est extraordinaire , les Naturels ne semblent pas s'en occuper beaucoup ; & nous vîmes peu de traces de ses effets destructifs ; vraisemblablement le climat & leur régime affoiblissent son venin. Il y a deux autres maladies répandues aux *Isles des Amis* : la première est une enflûre coriace qui affecte les jambes & les bras , & les grossit extrêmement dans toute leur longueur , mais qui n'a rien de douloureux ; la seconde est une tumeur de la même espèce qui vient aux testicules , & qui surpasse quelquefois la grosseur des deux poings. On peut d'ailleurs regarder comme des hommes très-sains , les Habitans de ces contrées : nous n'avons pas rencontré , durant notre séjour , une seule personne détenue chez elle , pour cause de maladie. Au contraire ,

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

leur force & leur activité font , à tous égards , proportionnées à la vigueur de leurs muscles ; & ils déploient tellement l'une & l'autre dans leurs occupations habituelles , & dans leurs amusemens , qu'ils font , à coup sûr , peu sujets aux maladies nombreuses qui résultent de l'indolence , ou d'une manière de vivre contraire à la Nature.

» Leur contenance est gracieuse & leur démarche ferme ; ces avantages leur paroissent si naturels & si nécessaires , qu'en nous voyant tomber souvent sur les racines des arbres , ou les inégalités du terrain , ils rioient de notre maladresse , plus que de toute autre chose.

» Leur physionomie exprime à un point remarquable la douceur & l'extrême bonté de leur caractère ; on n'y apperçoit pas le moindre trait de cette aigreur farouche , qu'on remarque sur le visage des peuples qui vivent encore dans un état de barbarie. Leur maintien est si calme , ils ont tant d'empire sur leurs passions , & tant de fermeté dans leur conduite , qu'ils semblent assujettis dès l'enfance aux prohibitions les plus sévères ; mais ils ont d'ailleurs de la franchise & de la gaieté , quoiqu'ils prennent quelquefois , sous les yeux de leurs Chefs , une sorte de gravité & un air sérieux qui leur donnent de la révérence , de la mauvaise grace & de la réserve.

» L'accueil amical qu'ont reçu tous les Noirs

gateurs ,
des Natu
les étran
à l'exemp
on n'a pa
d'inimitié
peuples ci
nications
seul moye
font si habi
Fukatou)
s'étoient fo
voisines ; m
ne font poi
peu confidé
tirent des p
d'autres arti
globe de pe
& moins de
courions auc
ner nos marc
& ils compte
Si l'acheteur
marché , on
commun acc
qu'on avoit r
la plupart des
l'homme , te

gateurs ; montre assez les dispositions pacifiques des Naturels des *Isles des Amis*. Loin d'attaquer les étrangers ouvertement ou clandestinement , à l'exemple de la plupart des Habitans de ces mers , on n'a pas à leur reprocher la plus légère marque d'inimitié ; ils ont au contraire , à l'exemple des peuples civilisés , cherché à établir des communications par des échanges , c'est-à-dire , par le seul moyen qui réunit les différentes nations. Ils sont si habiles dans les échanges (ils les appellent *Fukatou*) que nous jugeâmes d'abord qu'ils s'étoient formés , en commerçant avec les Isles voisines ; mais nous nous assurâmes ensuite qu'ils ne font point de trafic , ou qu'ils en font un très-peu considérable , excepté avec *Feejee* , d'où ils tirent des plumes rouges , & un petit nombre d'autres articles. Il n'y a peut-être pas sur le globe de peuplade qui mette plus d'honnêteté , & moins de défiance dans le commerce. Nous ne courions aucun risque à leur permettre d'examiner nos marchandises , & de les manier en détail ; & ils comptoient également sur notre bonne foi. Si l'acheteur ou le vendeur se repentoient du marché , on se rendoit réciproquement , d'un commun accord , & d'une manière enjouée , ce qu'on avoit reçu. En un mot , ils semblent réunir la plupart des bonnes qualités qui font honneur à l'homme , telles que l'industrie , la candeur , la

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

peu de sévérité, l'affabilité, & peut-être des vertus moins communes, que la brièveté de notre séjour ne nous a pas permis d'observer.

» Le penchant au vol, universel & très-vif dans les deux sexes, & parmi les individus de tous les âges, est le seul défaut que nous leur connoissons. J'observerai toutefois que cette partie défectueuse de leur conduite, sembloit ne regarder que nous; car j'ai lieu de croire qu'ils ne se volent pas entre eux plus souvent, peut-être pas aussi fréquemment qu'en d'autres pays, où les larcins de quelques personnes corrompues, ne nuisent point à la réputation du corps du peuple en général. Il faut avoir beaucoup d'indulgence pour les tentations & les foiblesses de ces pauvres Insulaires de la Mer Pacifique, à qui nous inspirons les désirs les plus ardens, en leur montrant des objets nouveaux, dont l'utilité ou la beauté fascinent leurs esprits. Le vol, parmi les nations civilisées & éclairées, annonce un caractère souillé par la bassesse, par une cupidité qui méprise les règles de la justice; par cette paresse qui produit l'extrême indigence, & qui néglige les moyens honnêtes de s'en affranchir. Mais on ne doit pas juger aussi sévèrement les vols commis par les Naturels des *Isles des Amis*, & des autres Terres où nous avons abordé: ils paroissent résulter d'une curiosité, ou d'un désir très-pressant de

de posséder
nouvelles
étrangers tr
hommes au
que nous le
nous avec d
les nôtres po
est-il sûr que
pour conten
nation? La c
je viens d'in
qu'ils volent
vue, avant
se servir de
n'en est pas d
nos voleurs ne
ou s'exposer a
Pusage qu'il fe
disposition au
gréable & très
nit un moyen
intelligence; c
cins avec beau
capitiaux, avec
proportionnées
donné une preu
essayerent d'enl
de la *Découverte*

Tome XXII

de posséder des choses qui étoient absolument nouvelles pour eux , & qui appartenoient à des étrangers très-différens de leur propre race. Si des hommes aussi supérieurs à nous en apparence , que nous le sommes à eux , arrivoient parmi nous avec des richesses aussi séduisantes que le sont les nôtres pour des peuplades étrangères aux arts , est-il sûr que nos principes de justice suffiroient pour contenir la plupart des individus de notre nation ? La cause de leur penchant au vol , que je viens d'indiquer , paroît d'autant plus vraie , qu'ils volent tout indifféremment dès la première vue , avant de songer le moins du monde à se servir de leur proie d'une manière utile : il n'en est pas de même parmi nous ; le dernier de nos voleurs ne voudroit pas risquer sa réputation , ou s'exposer au châtement , sans savoir d'avance l'usage qu'il fera des choses dérobées. Au reste , la disposition au vol de ces Insulaires , très-défavorable & très-incommode d'ailleurs , nous fournit un moyen de connoître la vivacité de leur intelligence ; car ils commettoient les petits larcins avec beaucoup de dextérité , & les vols plus capitaux , avec une suite & des combinaisons proportionnées à l'importance des objets. J'en ai donné une preuve frappante , en racontant qu'ils essayèrent d'enlever en plein jour une des ancrs de la *Découverte*.

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

» Leur chevelure est en général lisse, épaisse & forte; celle d'un petit nombre d'entre eux boucle naturellement. Elle est noire, presque sans exception; mais la plupart des hommes & quelques-unes des femmes la peignent en brun ou en pourpre, & quelquefois en orangé. Ils produisent la première couleur, en y mettant une forte d'enduit de corail brûlé, mêlé avec de l'eau; la seconde, en y appliquant des râpures d'un bois rougeâtre, délayées également dans de l'eau; & la troisième, en la parfemant, je crois, d'une poudre tirée du fouchet des *Indes*.

» Lorsque j'abordai sur ces Isles pour la première fois, je crus que les hommes & les femmes étoient dans l'usage de porter leurs cheveux courts; mais notre relâche ayant été plus longue cette fois, j'ai vu beaucoup de cheveux longs. Les modes, en ce point, sont si variées, qu'il est difficile d'indiquer celle qui est la plus répandue. Quelques-uns les portent coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté opposé a toute sa longueur; ceux-ci les ont coupés près, & peut-être rasés dans un endroit; ceux-là ont la tête rasée, excepté une seule touffe, qu'ils laissent ordinairement près de l'oreille: d'autres les laissent prendre toute leur croissance, sans y toucher. Les femmes, en général, portent leurs cheveux courts; les hommes se coupent la barbe

& les deux
aisselle; j'
hommes ont
le milieu du
sent ces piqu
pli de dents
suc du *doedon*
à l'aide d'un
des points in
& des figure
qu'elles ont q
ne se tatouent
n'est point a
pas obligé nor
de deuil, ces h
l'heure.
» Les homm
superis, car on
morceau de la
qui l'empêche d
veulent pas autr
leur a dicté cert
» L'habillem
des hommes; il
ou d'une natte
mière), large d'
& demie de lon
pour faire un tou

& les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles ; j'ai déjà décrit de quelle maniere. Les hommes ont des piquetures d'un bleu foncé, depuis le milieu du ventre jusqu'à mi-cuisse. Ils produisent ces piquetures avec un instrument d'os, rempli de dents : après avoir plongé les dents dans le suc du *doecdoe*, ils les impriment dans la peau, à l'aide d'un morceau de bois, & il en résulte des points ineffaçables. Ils tracent ainsi des lignes & des figures si variées & si bien disposées, qu'elles ont quelquefois de l'élégance. Les femmes ne se *tatouent* que l'intérieur des mains. Le Roi n'est point assujetti à cette coutume ; il n'est pas obligé non plus de se faire, dans les temps de deuil, ces blessures, dont je parlerai tout-à-l'heure.

1777.
Juillet.

» Les hommes sont tous circoncis, ou plutôt *supercis*, car on leur coupe seulement un petit morceau de la partie supérieure du prépuce ; ce qui l'empêche de recouvrir jamais le gland. Ils ne veulent pas autre chose ; ils disent que la propriété leur a dicté cette opération.

» L'habillement des femmes est le même que celui des hommes ; il est composé d'une pièce d'étoffe, ou d'une natte (plus ordinairement de la première), large d'environ deux verges, & de deux & demie de longueur, & toujours assez long pour faire un tour & demi sur les reins, où il est

1777.
Juillet.

arrêté par une ceinture ou une corde. Il est double sur le devant, & il tombe comme un jupon, jusqu'au milieu de la jambe. La partie, qui est au-dessus des reins, offre plusieurs plis; en sorte que si on la développe dans toute son étendue, il y a assez d'étoffe pour envelopper & couvrir les épaules, qui restent presque toujours nues. Tel est, pour la forme, le vêtement général des deux sexes. Les Insulaires, d'un rang distingué, portent seuls de grandes pièces d'étoffe, & de belles nattes. Le bas-peuple s'habille de pièces plus petites, & très-souvent il ne porte qu'un pagne de feuilles de plantes, ou le *maro*, qui est un morceau d'étoffe étroit, ou une natte ressemblant à une ceinture: ils passent le *maro* entre leurs cuisses, & ils en couvrent leurs reins. Il paroît destiné principalement aux hommes. Ils ont divers habits pour leurs grands *Haivas* ou Fêtes; mais la forme est toujours la même; & les vêtements les plus riches sont plus ou moins garnis de plumes rouges. Je n'ai pu savoir à quelle occasion les Chet mettent leurs chapeaux de plumes rouges. Les hommes & les femmes ont quelquefois de petits bonnets composés de différentes matières, pour se garantir le visage du soleil.

» La parure des deux sexes est aussi la même. Les ornemens les plus communs, sont des colliers du fruit du *pandanus*, ou de diverses fleurs

odoriférantes; on leur donne pour nom général de *Kahulla*. Quelquefois sur leur poitrine, l'aile & les os de poissons, dents de requin, &c. Ils ont une partie supérieure du bras polie, ou un anneau de laiton; ils ont d'ailleurs des bracelets & des bracelets.

» Les lobes de leurs oreilles sont percés en divers endroits, & ils y placent des anneaux de quelques d'ivoire, d'enviro. Ils ont qu'ils introduisent par l'un, & qu'ils font sortir par l'autre, & qui ont la même grandeur, remplis de Cette poudre, dont les hommes se font le visage, ainsi que nos Dames se font sur les joues, paroît être pulvérisé. Nous avons vu plusieurs personnes dont seule oreille percé d'un trou.

» La propreté du corps est très-préférée à tout; aussi se baignent-ils dans les étangs, qui ne produisent rien d'autre chose: quoique l'eau de ces étangs soit d'une puanteur insupportable, ils aiment mieux s'y laver que d'aller très-bien que l'eau salée-générale. La nécessité les oblige à se baigner.

odoriférantes; on leur donne, dans le pays, le nom général de *Kahulla*. Les Naturels suspendent quelquefois sur leur poitrine, de petites coquilles, l'aile & les os de la cuisse des oiseaux, des dents de requin, &c. Ils portent souvent, à la partie supérieure du bras, une nacre de perle bien polie, ou un anneau de la même substance sculpté; ils ont d'ailleurs des bagues d'écaille de tortue; & des bracelets.

1777.
Juillet.

» Les lobes de leurs oreilles, sont percés en deux endroits, & ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, d'environ trois pouces de long, qu'ils introduisent par l'un des trous, & qu'ils font sortir par l'autre, ou de petits roseaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre, dont les femmes se frottent tout le visage, ainsi que nos Dames se mettent du rouge sur les joues, paroît être du fouchet des *Indes* pulvérisé. Nous avons vu souvent le lobe d'une seule oreille percé d'un trou, & non pas de deux.

» La propreté du corps, est ce qu'ils semblent préférer à tout; aussi se baignent-ils fréquemment dans les étangs, qui ne paroissent pas destinés à autre chose: quoique l'eau de la plupart de ces étangs soit d'une puanteur insupportable, ils aiment mieux s'y laver que dans la mer; ils savent très-bien que l'eau salée gâte la peau; & lorsque la nécessité les oblige à prendre des bains dans

1777.
Juillet.

l'Océan, ils ont ordinairement des cocos remplis d'une eau douce, dont ils font usage pour détruire cette impression. Ils recherchent beaucoup l'huile de la noix de coco par la même raison; non seulement ils en jettent une quantité considérable sur leur tête & sur leurs épaules, ils ont soin de plus de s'en frotter tout le corps. Quand on n'a point vu l'effet de cette opération, on ne peut concevoir à quel point elle embellit la peau. Tous les Insulaires cependant n'ont pas des moyens de se procurer de l'huile de coco, & c'est sans doute parce que le bas-peuple ne s'en sert point, que sa peau est moins fine & moins douce.

» La vie domestique des Insulaires des *Isles des Amis*, n'est pas assez laborieuse pour être fatigante, & pas assez oisive pour être accusée de paresse. La nature a été si prodigue envers eux, qu'ils ont rarement besoin de se livrer à beaucoup de travail; & leur activité les empêchera toujours de tomber dans la mollesse. Leurs occupations habituelles sont en si petit nombre & de si peu de durée, qu'ils ont bien du temps pour leur récréation; le travail & les affaires ne viennent point troubler leurs amusemens, & ils ne quittent ces amusemens que lorsqu'ils en sont rassasiés.

» Les occupations des femmes n'ont rien de pénible; elles font la plupart de leurs travaux, dans

l'intérieur de
seules de la

» La seco
confiée aux
la texture &
que j'ai vues
lier sont si su
Navigateurs
de commerce
l'en ai disting
vent de vête
beaucoup d'a
ment ou de l
de la partie
du bananier;
le *pandanus*,
ils ne permet
les plus gros
viennent d'un
mes emploie
ouvrages moi
ple, une mult
avec la mati
gouffe fibreuse
simplement, o
verre; & ce
gancé & de g
pêcher d'admi

l'intérieur de la maison. Elles se trouvent chargées seules de la fabrique des étoffes.

1777.
Juillet.

» La seconde de leurs manufactures qui est aussi confiée aux femmes, est celle des nattes, dont la texture & la beauté surpassent toutes les nattes que j'ai vues ailleurs. Quelques-unes en particulier sont si supérieures à celles d'O-Taiti, que les Navigateurs peuvent en porter comme articles de commerce à la Métropole des *Isles de la Société*. J'en ai distingué sept ou huit sortes qui leur servent de vêtemens ou de lits, & on en trouve beaucoup d'autres destinées à des objets d'agrément ou de luxe. Ils tirent sur-tout ces dernières de la partie membraneuse & coriace de la tige du bananier; les nattes qu'ils portent se font avec le *pandanus*, qu'ils cultivent pour cela; & auquel ils ne permettent jamais de se former en tronc: les plus grossières sur lesquelles ils dorment, viennent d'une plante appelée *Ewarra*. Les femmes emploient leurs momens de loisir à des ouvrages moins importans; elles font, par exemple, une multitude de poignes, de petits paniers, avec la matière première des nattes; avec la gousse fibreuse de la noix de coco, qu'elles tressent simplement, ou qu'elles entrelacent de grains de verre; & ce qui sort de leurs mains a tant d'élégance & de goût, qu'un étranger ne peut s'empêcher d'admirer leur constance & leur adresse.

1777.
Juillet.

» Le département des hommes est plus laborieux & plus étendu. Ils sont chargés de l'agriculture, de la construction des maisons & des pirogues, de la pêche & d'autres choses relatives à la navigation. Comme ils se nourrissent sur-tout de racines & de fruits cultivés, ils s'occupent sans cesse du travail de la terre, & ils semblent avoir porté l'agriculture au degré de perfection, que permet l'état où ils se trouvent. Les champs de bananiers occupent de vastes champs; les districts plantés d'ignames, ne sont pas en moindre quantité: ces deux articles réunis sont, à l'égard du reste, dans la proportion de dix à un. S'il s'agit de planter des bananiers ou des ignames, ils creusent de petits trous, & ils ont soin d'extirper à l'entour l'herbe qui y croît: ces gramens ne tardent pas, dans un pays aussi chaud, à être privés de leur force végétative, & leurs détrimens deviennent bientôt un bon marnage. Les instrumens qu'ils emploient & qu'ils appellent *Hoo*, sont tout uniment des pieux de différentes longueurs, selon le degré de profondeur qu'ils veulent donner à la fouille. Les *hooos* sont aplatis & tranchans sur un bord de l'une des extrémités; les plus grands portent un morceau de bois fixé transversalement, afin de le presser contre terre avec le pied, d'une manière plus aisée: quoique leur largeur ne soit pas de plus de deux à quatre pou-

ces, c'est le
pour fouille
un grand n
bananiers &
maniere qu
& complete
yeux.

» Les coc
persés sans au
donner de p
taine hauteur
autre grand a
grosses noix a
Eefsee, & d'
noix ovale, av
laires, coriace
Mabba, & les
de leurs maifo

» En généra
assez vastes, m
entre-mêlés pa
le *jeejee* & les
ment des igna
niers. Les car
ment peu de
semées. Le mû
leurs étoffes,
laissent l'espace

ces, c'est le seul instrument dont ils se servent pour fouiller & planter un terrain qui renferme un grand nombre d'arpens. Les plantations de bananiers & d'ignames, se trouvent rangées de maniere qu'on apperçoit des lignes régulières & complètes, de quelque côté qu'on jette les yeux.

1777.
Juillet.

» Les cocotiers & les arbres à pain, sont dispersés sans aucun ordre; & ils ne semblent point donner de peine, lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur. On peut dire la même chose d'un autre grand arbre qui produit une multitude de grosses noix arrondies & comprimées, appelées *Eefee*, & d'un arbre plus petit qui porte une noix ovale, avec deux ou trois amandes triangulaires, coriaces & insipides; celui-ci est appelé *Mabba*, & les Naturels le plantent souvent autour de leurs maisons.

» En général, le *kappe* forme des plantations assez vastes, mais irrégulières. Les *mawhahas* sont entre-mêlés parmi d'autres productions, ainsi que le *jeejee* & les ignames. J'ai remarqué fréquemment des ignames dans les intervalles des bananiers. Les cannes à sucre occupent ordinairement peu de terrain, & elles ne sont pas clair-semées. Le mûrier-papier dont les Naturels tirent leurs étoffes, est planté sans ordre; mais ils lui laissent l'espace nécessaire à sa croissance, & ils

1777.
Juillet.

ont soin de nettoyer ses environs. Le *pandanus* est la seule plante qu'ils cultivent d'ailleurs pour leurs manufactures ; les différens pieds sont communément rangés sur une ligne très-ferrée, aux bords des champs mis en culture. Le *pandanus* cultivé, leur paroît si supérieur à celui qui vient naturellement, qu'ils lui donnent un nom particulier ; d'où il résulte qu'ils connoissent très-bien les améliorations que produit la culture.

» Il faut observer que cette peuplade qui montre beaucoup de goût & d'esprit en plusieurs choses, en montre peu dans la construction de ses maisons ; au reste, l'exécution en est moins défectueuse que la forme. Celles du bas peuple sont de pauvres cabanes très-petites, & elles garantissent à peine de la rigueur du temps. Celles des Insulaires d'un rang distingué, sont plus grandes & mieux abritées, mais elles devroient être meilleures. Une maison de moyenne grandeur, a environ trente pieds de long, vingt de large, & douze de hauteur ; c'est, à proprement parler, un toit couvert de chaume, soutenu par des poteaux & des solives, disposés d'une manière très-judicieuse ; le plancher, qui est de la terre battue, se trouve un peu élevé & revêtu d'une natte forte & épaisse, qu'on tient très-propre. La plupart sont fermées du côté du vent, & quelques-

unes dans
rence, ave
cocotier en
bords du t
de muraille
d'environ d
largeur, co
champ, dor
la maison,
maître & la
tient la plus
de la famille
aucune place
qui ne sont p
tres. Si la fan
huttes contig
se retirent la
aussi réservé
déjà dit qu'i
mens qu'ils p
couvertures p
bles n'est pas
dans lesquels
de gourdes, d
belles de bo
& quelquefo
laquelle s'assi
maison.

unes dans plus de deux tiers de leur circonférence, avec de grosses nattes ou des branches de cocotier entrelacées : ces branches descendent des bords du toit jusqu'à terre, & elles servent ainsi de murailles. Une autre natte grossière & forte, d'environ deux pieds & demi ou trois pieds de largeur, courbée en demi-cercle & posée de champ, dont les extrémités touchent le côté de la maison, renferme un espace où couchent le maître & la maîtresse du ménage. La femme s'y tient la plus grande partie de la journée ; le reste de la famille couche sur le plancher sans avoir aucune place fixe ; les hommes & les femmes, qui ne sont pas mariés, éloignés les uns des autres. Si la famille est nombreuse, il y a de petites huttes contiguës à la maison, où les domestiques se retirent la nuit, en sorte que leur intérieur est aussi réservé & aussi décent qu'il peut l'être. J'ai déjà dit qu'ils dorment sur des nattes ; les vêtements qu'ils portent le jour, leur tiennent lieu de couvertures pendant la nuit. La liste de leurs meubles n'est pas longue : ils ont un bowl ou deux, dans lesquels ils font la *kava*, un petit nombre de gourdes, des coques de coco, de petites escabelles de bois, qui leur servent de coussins, & quelquefois une escabelle plus grande sur laquelle s'affied le Chef ou le maître de la maison.

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

» La seule raison plausible que je puisse donner de leur dédain pour les ornemens de l'architecture de leurs chaumières, c'est qu'ils aiment passionnément à se tenir en plein air. Ils ne mangent guere dans leurs maisons; ils y couchent, ils s'y retirent lorsque le temps est mauvais, & c'est tout l'usage qu'ils semblent en faire. Le bas-peuple, qui passe une grande partie de sa vie autour des Chefs, n'y va ordinairement que dans le dernier cas.

» Leurs soins & leur dextérité pour ce qui a rapport à l'architecture navale, si je peux employer ce nom, excusent la négligence que je viens de leur reprocher. La Relation de mon second Voyage, donne la description de leurs pirogues, & de leur maniere de les construire ou de les manoeuvrer; j'y renvoie les Lecteurs.

» Des haches de cette pierre noire & polie; qu'on trouve en abondance à *Toosoa*, des dents de requin fixées sur de petits manches qui tiennent lieu de tarières, des limes composées de la peau grossière d'une espece de poisson, attachées à des morceaux aplatis de bois, plus minces d'un côté que de l'autre, & garnis aussi d'un manche, sont les seuls outils dont ils se servent pour construire leurs pirogues. Ces embarcations, qui sont les plus parfaits de leurs ouvrages mécaniques, leur coûtent beaucoup de temps &

de travail
prennent
les garden
laissent sur
rieure de f
du soleil.

» Si j'en
tiennent lie
d'autres ou
foiblesse &
que dans la
brique de q
font guere
& des cord

» Ils tiren
de coco; c
de long, ma
les tordant;
paissieur d'u
gueur, qu'il
nissent ensui
Leurs lignes
unies, que l
& de petits
attirail de p
nacre de perl
recouverts d
& des autres

de travail ; & on ne doit pas s'étonner s'ils en prennent tant de soin. Ils les construisent & ils les gardent sous des hangars ; & , lorsqu'ils les laissent sur la côte , ils couvrent la partie supérieure de feuilles de cocotier , afin de la garantir du soleil.

1777.
Juillet.

» Si j'en excepte diverses coquilles , qui leur tiennent lieu de couteaux , ils n'emploient jamais d'autres outils. Au reste , ils ne doivent sentir la foiblesse & l'incommodité de leurs instrumens , que dans la construction des pirogues , ou la fabrication de quelques-unes de leurs armes ; car ils ne font guere d'ailleurs que des meubles de pêche & des cordages.

» Ils tirent leurs cordages des fibres de la gouffe de coco ; ces fibres n'ont que neuf ou dix pieds de long , mais ils les joignent l'une à l'autre en les tordant ; ils en font ainsi des ficelles de l'épaisseur d'une plume , & d'une très-grande longueur , qu'ils roulent en pelottes , & qu'ils réunissent ensuite , pour avoir de gros cordages. Leurs lignes de pêche sont aussi fortes & aussi unies , que les meilleures des nôtres. De grands & de petits hameçons forment le reste de leur attirail de pêche ; les derniers sont en entier de nacre de perle ; mais les premiers sont seulement recouverts de cette matière. La pointe des uns & des autres est ordinairement d'écaille de tor-

1777.
Juillet.

tue ; celle des petits est simple , & celle des grands barbelée. Ils prennent avec les grands , des bonites & des albicores ; pour cela , ils adaptent à un roseau de bambou , de douze ou quatorze pieds de long , l'hameçon suspendu à une ligne de la même longueur. Le bambou est assujetti par une piece de bois entaillée , posée à l'arriere de la pirogue , & , à mesure que l'embarcation s'avance , elle traîne sur la surface de la mer , sans autre appât , qu'une touffe de lin qui se trouve près de la pointe. Ils possèdent aussi une multitude de petites seines , dont quelques-unes sont d'une texture très-délicate ; ils s'en servent pour pêcher dans les trous des récifs , au moment du reflux.

» Leurs autres ouvrages mécaniques sont surtout des flûtes de roseau composées , des flûtes simples , des armes de guerre , & ces escabelles qui leur tiennent lieu de coussins. Les flûtes composées ont huit , neuf ou dix roseaux placés parallèlement , mais dans une progression qui n'est pas régulière ; car les plus longs sont quelquefois au milieu , & il y en a plusieurs de la même longueur. Je n'en ai vu aucun qui donnât plus de six notes ; ils paroissent incapables d'en tirer une musique dont nos oreilles puissent distinguer les divers sons. Les flûtes simples sont des morceaux de bambou , fermés aux deux bouts , &

garnis de
des extrémités
de deux des
de l'extrémité
le pouce de
droite , ils se
ils mettent la
sur le premier
la droite , sur
avec trois notes
musique simple
coup plus qu'
de leur instru
notre musique
vient peut-être
qui est composé
ils trouvent
sieurs encore
quâmes qu'ils
nos deux Zéla
forts , qui n'ont
musical.

» Les armes
de différentes
longue , des p
& des fleches ,
leurs plaisirs , à
ple , & non pa

garnis de six trous, deux desquels sont voisins des extrémités ; en jouant, ils ne font usage que de deux des trous du milieu, & de l'un de ceux de l'extrémité. Ils bouchent la narine gauche avec le pouce de la main gauche ; & , avec la narine droite, ils soufflent dans le trou de l'extrémité : ils mettent le doigt du milieu de la main gauche, sur le premier trou de la gauche, & l'index de la droite, sur le trou inférieur de ce côté : ainsi, avec trois notes seulement, ils produisent une musique simple & agréable, qu'ils varient beaucoup plus qu'on ne le croioit, vu l'imperfection de leur instrument. Ils ne paroissent pas goûter notre musique, qui est si compliquée ; & cela vient peut-être de l'habitude d'entendre la leur, qui est composée de si peu de notes. Au reste, ils trouvent du plaisir à des chants plus grossiers encore que les leurs ; car nous remarquâmes qu'ils écoutoient avec intérêt ceux de nos deux Zélandois, lesquels pouffoient des sons forts, qui n'avoient rien de mélodieux ou de musical.

» Les armes qu'ils fabriquent, sont des massues de différentes especes, dont la sculpture est très-longue, des piques & des dards. Ils ont des arcs & des fleches, qui semblent destinés seulement à leurs plaisirs, à la chasse des oiseaux, par exemple, & non pas à tuer leurs ennemis. Les esca-

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

belles ont à peu près deux pieds de long, quatre ou cinq pouces d'élévation, & environ quatre pouces de largeur; elles se courbent dans le milieu, & elles portent sur quatre forts jambages, qui ont des pieds circulaires: elles sont d'un seul morceau de bois noir ou brun, bien poli & incrusté d'ivoire. Ils incrustent également d'ivoire, les manches de leurs chasse-mouches, qu'ils sculptent d'ailleurs. Ils font avec de l'os, de petites figures d'hommes, d'oiseaux, & d'autres choses; travail qui doit être difficile, car ils n'emploient qu'une dent de requin.

» Les ignames, les bananes, & les noix de coco, forment la plus grande partie des végétaux dont ils se nourrissent; les cochons, les volailles, les poissons, & les coquillages de toute espèce, sont les principaux articles de leurs nourritures animales, mais le bas-peuple mange des rats. L'igname, la banane, le fruit à pain, le poisson & les coquillages deviennent leur ressource habituelle aux diverses époques de l'année; les cochons, les volailles & les tortues paroissent être des friandises extraordinaires réservées pour les Chefs. L'intervalle entre les saisons des végétaux, doit être quelquefois considérable; car ils préparent une sorte de pain de banane, qu'ils tiennent en réserve: pour cela, ils déposent les fruits sous terre, avant qu'ils soient mûrs, & ils les y laissent

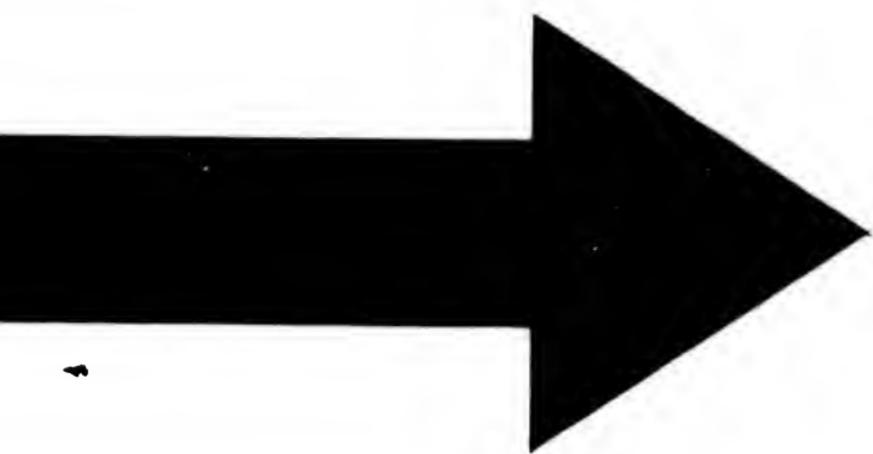
laissent jusq
les en tirer
boules si aigr
seroient souv
un peu mois
» En généré
de la même
l'art de tirer
que la plupar
ne les ai jam
de fausse, ou
de l'eau, ou
kava que le n
de manger se
posent leurs a
rencontrent,
nourritures de
munément sur
Quand le Roi
trois ou quat
une seconde d
ceaux, & d'au
de coco, & le
avoir besoin.
breux convive
à la même por
réunis pour un
grosses portio

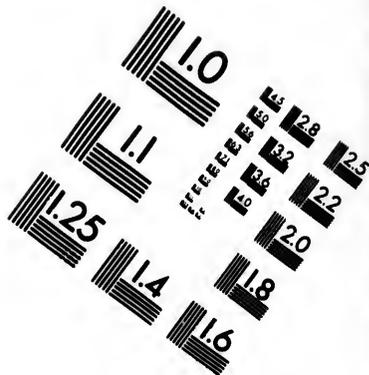
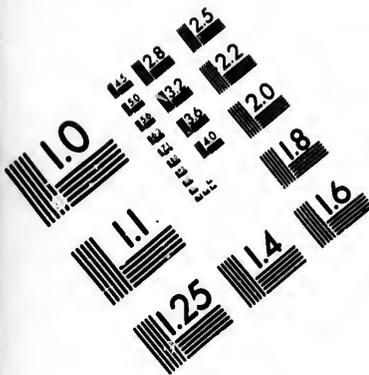
laissent jusqu'au moment de la fermentation; ils les en tirent alors, & ils en font de petites boules si aigres & de si mauvaise qualité, qu'ils préféreroient souvent notre pain, quand même il étoit un peu moisi.

1777.
Juillet.

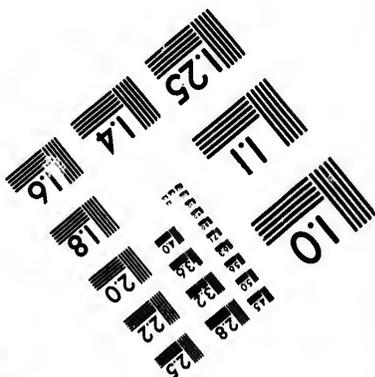
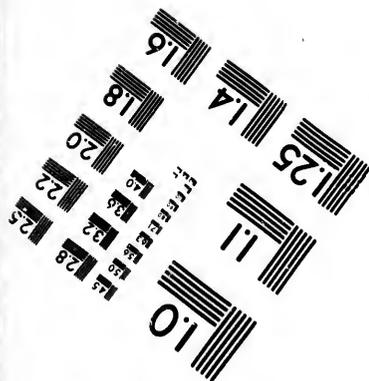
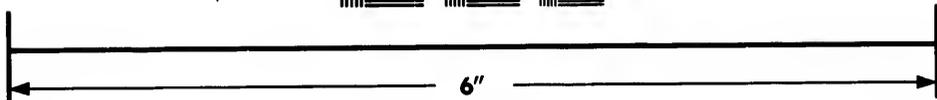
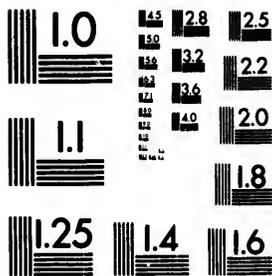
» En général, ils cuisent les alimens au four, de la même manière qu'à O... & ils ont l'art de tirer de quelques... différens mets que la plupart d'entre nous jugent très-bons. Je ne les ai jamais vu faire usage d'aucune espèce de fausse, ou boire à leur repas autre chose que de l'eau, ou du jus de coco : ils ne boivent la *kava* que le matin. Leur cuisine ou leur manière de manger sont mal-propres; en général, ils posent leurs alimens sur la première feuille qu'ils rencontrent, quelque sale qu'elle soit; mais les nourritures destinées aux Chefs, se mettent communément sur des feuilles vertes de bananier. Quand le Roi faisoit un repas, il étoit servi par trois ou quatre personnes; l'une découpoit; une seconde divisoit en bouchées les gros morceaux, & d'autres étoient prêtes à offrir les noix de coco, & les diverses choses dont il pouvoit avoir besoin. Je n'ai jamais rencontré de nombreux convives dînant ensemble, ou mangeant à la même portion: lors même qu'ils paroissent réunis pour un repas, on divise les mets en grosses portions, destinées à un certain nombre;







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

10
11

1777.
Juillet.

ces grosses portions se subdivisent , en sorte qu'il est rare de trouver plus de deux ou trois Naturels qui mangent ensemble. J'ai déjà dit que les femmes ne sont point exclues des repas des hommes ; mais il y a des classes d'Insulaires qui ne peuvent ni manger ni boire ensemble. Cette distinction commence au Roi , & je ne fais pas où elle finit.

» Je jugeai qu'ils n'ont point d'heure fixe pour leur repas. Au reste , il faut observer que , durant notre séjour parmi eux , leur assiduité auprès de nous déranga beaucoup leur maniere de vivre habituelle. Si nous ne nous sommes pas trompés dans nos observations , les Naturels , d'un rang supérieur , ne prennent que la *kava* le matin , & les autres mangent peut - être un morceau d'igname ; mais il nous a semblé qu'ils mangent tous quelque chose dans l'après-midi. Il est vraisemblable que l'usage de faire un repas , pendant la nuit , est assez commun ; & , qu'interrompant ainsi leur sommeil , ils dorment souvent le jour. Ils vont se coucher avec le soleil , & ils se lèvent avec l'aurore.

» Ils aiment beaucoup à se réunir : il est très-commun de ne trouver personne dans les maisons ; les maîtres du logis sont chez les voisins , ou plutôt au milieu d'un champ des environs , où ils s'amuse à causer , & où ils prennent

d'autres div
& de la m
forment su
Lorsque deu
& font cla
petit concer
sont en plus
groupes , qu
qui produisen
appelle *Heev*
également les
plusieurs parti
de diverses lo
chent beaucoup
blic. Les dan
peut ici faire
pas sur-tout dan
les nôtres ; mai
de la main , qu
de ces mouve
qu'il est imposs
voir à ceux qui
besoin de rien
point , dans le
aux *Isles des Am*
» J'ignore si la
par une sorte de
dire que le gros

 1777.
 Juillet.

d'autres divertissemens. Des chants, des danses, & de la musique, exécutés par des femmes, forment sur-tout leurs amusemens particuliers. Lorsque deux ou trois femmes chantent à-la-fois, & font claquer leurs doigts, on donne, à ce petit concert, le nom d'*Oobai*; mais, lorsqu'elles sont en plus grand nombre, elles se divisent en groupes, qui chantent sur différentes clefs, & qui produisent une musique agréable, ce qu'on appelle *Hecva* ou *Haiva*. Les Naturels varient également les sons de leurs flûtes; &, pour faire plusieurs parties, ils emploient des instrumens de diverses longueurs; mais leurs danses approchent beaucoup de celles qu'ils exécutent en public. Les danses des hommes, si toutefois on peut ici faire usage de ce terme, ne consistent pas sur-tout dans le mouvement des pieds, comme les nôtres; mais on y remarque mille mouvemens de la main, que nous ne pratiquons pas. Chacun de ces mouvemens a une aisance & une grace qu'il est impossible de décrire ou de faire concevoir à ceux qui ne les ont point vus. Il n'est pas besoin de rien ajouter à ce que j'ai dit sur ce point, dans le récit des fêtes qu'on nous donna aux *Isles des Amis*.

» Ignore si la durée de leur mariage est assurée par une sorte de contrat solennel; mais je puis dire que le gros du peuple se contente d'une

1777.
Juillet.

femme. Les Chefs, néanmoins, en ont ordinairement plusieurs; au reste, il sembla à quelques-uns d'entre nous, qu'une seule étoit regardée comme la maîtresse de la famille.

» Nous jugeâmes d'abord qu'ils n'estiment pas beaucoup la vertu des femmes, & nous nous attendions à voir souvent des infidélités conjugales; mais nous étions bien loin de leur rendre justice. Je ne sache pas qu'il se soit commis une infidélité de cette espèce, durant notre séjour; les femmes des premiers rangs, qui ne sont point mariées, ne prodiguerent pas plus leurs faveurs. Il est vrai que la débauche se montra d'ailleurs: peut-être même, relativement à la population, est-elle plus commune ici que dans les autres pays; mais il me parut que les femmes qui s'y livroient, étoient en général, si elles n'étoient pas toutes, des classes inférieures; & celles qui permirent des familiarités à nos gens, étoient le métier de prostituées.

» Le chagrin & la douleur que cause à ces Insulaires la mort de leurs amis ou de leurs compatriotes, est la meilleure preuve de la bonté de leur caractère: pour me servir d'une expression commune, leur deuil ne consiste pas en paroles, mais en actions; car, indépendamment du *rooge* dont j'ai déjà parlé, ils se donnent des coups de pierre sur les dents; ils s'enfoncent une dent de

requin dans
sorte à gros
dans l'intérie
dessous des a
les joues. Ce
traordinaire
perdition très
y contribuer
verselles, que
tent si rudem
bonne qu'on p
les Insulaires d
d'un Chef de
tres scenes pa
douleur ne se
la mort de ce
pleureurs. Qu
terre, après l
Européens, da
Fiatookas serah
aux Chefs; m
sépulture parti
cérémonies fun
après l'enterren
qu'ils en pratiq
apprit que les
reewagee feroie
nies; que ces ce

requin dans la tête, jusqu'à ce que le sang en sorte à gros bouillons; ils se plongent une pique dans l'intérieur de la cuisse, dans le flanc, au-dessous des aisselles, & dans la bouche à travers les joues. Ces violences supposent un degré extraordinaire d'affection, ou des principes de superstition très-cruels : leur système religieux doit y contribuer ; car elles sont quelquefois si universelles, que la plupart de ceux qui se maltraitent si rudement, ne peuvent connoître la personne qu'on pleure. Nous vîmes, par exemple, les Insulaires de *Tongataboo*, pleurer ainsi la mort d'un Chef de *Vavao*, & nous fîmes témoins d'autres scènes pareilles. Il faut observer que leur douleur ne se porte aux derniers excès, qu'à la mort de ceux qui étoient très-liés avec les pleureurs. Quand un Naturel meurt, on l'enterre, après l'avoir enseveli à la manière des Européens, dans des nattes & des étoffes. Les *Fiarookas* semblent être des cimetières réservés aux Chefs ; mais le bas-peuple n'a point de sépulture particulière. Je ne puis décrire les cérémonies funebres qui ont lieu immédiatement après l'enterrement, mais il y a lieu de croire qu'ils en pratiquent quelques-unes ; car on nous apprit que les funérailles de la femme de *Mareewagee* seroient suivies de diverses cérémonies ; que ces cérémonies dureroient cinq jours.

1777.
Juillet.

1777.
Juillet. & que chacun des principaux personnages de l'Isle y assisteroit.

» La durée & l'universalité de leurs deuils, annoncent qu'ils regardent la mort comme un très-grand mal : ce qu'ils font pour l'éloigner, le prouve d'ailleurs. Lorsque j'abordai sur ces Isles, en 1773, je m'aperçus qu'il manquoit aux Naturels, un des petits doigts de la main, & souvent tous les deux : on ne me rendit pas alors un compte satisfaisant de cette mutilation ; mais on m'apprit cette fois, qu'ils se coupent les petits doigts, lorsqu'ils ont une maladie grave, & qu'ils se croient en danger de mourir : ils supposent que la Divinité, touchée de ce sacrifice, leur rendra la santé. Ils font l'amputation avec une hache de pierre. Nous en vîmes à peine un sur dix qui ne fût pas mutilé de cette manière : ces petits doigts de moins produisent un effet désagréable, sur-tout quand ils les coupent si près, qu'ils enlèvent une partie de l'os de la main, ce qui arrive quelquefois (a).

» En voyant avec quelle rigueur ils pratiquent quelques-unes de leurs cérémonies funebres ou

(a) L'Éditeur du Voyage ajoute ici, d'après l'autorité du Capitaine King, qu'il est très-commun de voir le bas-peuple se couper une des jointures du petit doigt, lorsque les Chefs dont ils dépendent sont malades.

religieuses, à assurer leurs n'ont gué temporelles, châtimens d' commises dans qu'ils méritent n'oublent rien veillance de Kallafootonga des choses : ils réside au Ciel ; & la pluie, & temps ; ils imitent contre eux, le foudre détruit les hommes sont aussi-bien que & que, si la pluie tout rentre dans comptent beaucoup pour l'apaiser sérieux à Kalla particulier de nuages & de laques-uns qui habitent le premier rang chargé du gou

religieuses, on est tenté de croire qu'ils cherchent à assurer leur bonheur au-delà du tombeau, mais ils n'ont guere en vue que des choses purement temporelles ; car ils semblent avoir peu d'idée des châtimens d'une autre vie, à la suite des fautes commises dans ce monde. Ils pensent néanmoins qu'ils méritent d'être punis sur la terre, & ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la bienveillance de leur Dieu. Ils donnent le nom de *Kallafootonga* à l'Auteur Suprême de la plupart des choses : ils disent que c'est une femme ; qu'elle réside au Ciel ; qu'elle dirige le tonnerre, les vents & la pluie, & en général toutes les variations du temps ; ils imaginent que, lorsqu'elle est fâchée contre eux, les récoltes sont mauvaises ; que la foudre détruit une multitude de corps ; que les hommes sont en proie à la maladie & à la mort, aussi-bien que les cochons & les autres animaux ; & que, si la colere de *Kallafootonga* diminue, tout rentre dans l'ordre naturel : il paroît qu'ils comptent beaucoup sur l'efficacité de leurs efforts pour l'appaiser. Ils admettent plusieurs Dieux inférieurs à *Kallafootonga* ; ils nous parlerent en particulier de *Toofooa-Boolootoo* ou du Dieu des nuages & de la brume, de *Tallereboo*, & de quelques-uns qui habitent les Cieux. Celui qui occupe le premier rang & qui a le plus d'autorité, est chargé du gouvernement de la mer & de ses

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

productions; ils l'appellent *Futtofuihe*, ou, comme ils prononcent quelquefois, *Footafooa*; ils disent qu'il est de l'espece mâle, & qu'il a une femme nommée *Fykaoa-Kajeca*; ils croient qu'il y a dans l'Océan, comme au Ciel, plusieurs Potentats inférieurs, tels que *Vahaa-Fonooa*, *Tareava*, *Mattaha*, *Evaroo*, &c. Toutes les Isles de ce groupe n'adoptent pas cependant le même systême religieux; car le Dieu Suprême de *Happaee*, par exemple, est appelé *Alo-alo*, & il y a des Isles qui adorent deux ou trois Divinités particulières. Au reste, ils se forment des idées très-absurdes sur la puissance & les attributs de ces Etres supérieurs, qui, selon leur croyance, prolongent seulement jusqu'à la mort, les soins qu'ils prennent des hommes.

» Toutefois ils croient l'ame spirituelle & immortelle. Ils lui donnent le nom de vie, ou de principe vivant, ou, ce qui est plus conforme à leur systême général de Mythologie, d'*Otooa*, c'est-à-dire, d'une Divinité, ou d'un Etre invisible. Ils croient qu'immédiatement après les trépas, les ames des Chefs se séparent de leur corps, & qu'elles vont dans un endroit appelé *Boolootoo*, où elles rencontrent le Dieu *Gooleho*. Il paroît que ce *Gooleho* est la mort personnifiée; car ils avoient coutume de nous dire: » Vous & les hommes de *Feejee*, vous êtes soumis à la puis-

» sance & qu'en nous redoutent, ment, & re n'a jamais vu vous généra cependant que ceux qui ou pour me sont plus fo en abondanc pays qu'ils des classes in une sorte de t de leur langag appelé *Loata*, » Je crois p ouvrage de le de la création comme les O & des fruits, niere. embléma de pareil dans tré qu'ils leur c *Morais* ou *Fia* noms, & sur- temps de Cime Isles de *la Soci*

» sance & à l'autorité de *Gooleho* «. J'observerai qu'en nous associant ainsi à une peuplade qu'ils redoutent, ils vouloient nous faire un compliment, & reconnoître notre supériorité. Personne n'a jamais vu le pays de *Gooleho*, qui est le rendez-vous général de tous les morts; nous jugeâmes cependant qu'ils le placent à l'Ouest de *Feejee*; que ceux qui y arrivent une fois, vivent à jamais, ou pour me servir de leurs expressions, qu'ils ne sont plus soumis à la mort; & qu'ils y trouvent en abondance, celles des productions de leur pays qu'ils aiment le mieux. Quant aux ames des classes inférieures du peuple, elles subissent une sorte de transmigration, ou, s'il faut me servir de leur langage, elles sont mangées par un oiseau appelé *Loata*, qui voltige autour des cimetières.

» Je crois pouvoir assurer qu'ils n'adorent aucun ouvrage de leurs mains, ou aucune partie visible de la création. Ils n'offrent pas à leurs Dieux, comme les O-Taïtiens, des cochons, des chiens & des fruits, à moins que ce ne soit d'une manière emblématique; car nous n'aperçûmes rien de pareil dans leurs *Morais*; mais il m'est démontré qu'ils leur offrent des sacrifices humains. Leurs *Morais* ou *Fiatookas* (on leur donne ces deux noms, & sur-tout le dernier) servent en même temps de Cimetières & de Temples, ainsi qu'aux Isles de *la Société*, & en diverses parties du globe.

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

Quelques-uns nous parurent destinés seulement aux sépultures ; ils étoient petits, & inférieurs aux autres à tous égards.

» Nous ne pouvons parler que de la forme générale du Gouvernement des *Isles des Amis*. Il regne parmi eux une subordination qui ressemble au système féodal de nos Ancêtres ; au reste, j'avoue que je ne connois pas même imparfaitement les subdivisions de l'autorité, les parties intégrantes de l'administration, & l'enchaînement de ces parties d'où résulte un corps politique. Quelques Insulaires m'ont dit que le pouvoir du Roi est illimité, & qu'il est le maître de la propriété & de la vie de ses sujets ; mais le petit nombre d'observations qui se sont offertes à nous sur ce point, sont plus contraires que favorables à l'idée d'un Gouvernement despotique. Mareewagee, le vieux Toobou & Féenou agissoient comme de petits Souverains, & ils traversoient fréquemment les mesures du Roi, dont ils excitoient les plaintes. La Cour de ces deux Chefs, les plus puissans du pays, étoit aussi brillante que celle du Monarque : nous comptons après eux Féenou & le fils de Mareewagee. Si les grands Personnages ne sont pas soumis au pouvoir despotique du Roi, il nous fut démontré assez souvent, que la propriété & la sûreté personnelle du bas-peuple sont à la merci des Chefs dont ils dépendent.

» Il y a à nous apprins de ces Can les différens a été imposé cision, l'éte qu'ils suiver aux délits. L autres Isles, subsides. No de *Tongatabo* ses Domaines dence princ de tous les des *Amis*. Les la *Terre des C* données, les

» Le bas-pe à ces Chefs l les appellent Firmament. L prennent le n d'un de leurs leur protecteu mun. Toutefois celui de *Tooe*

» Les Natur Chefs, & sur t

» Il y a à *Tongataboo* une multitude de Districts; nous apprîmes les noms de plus de trente. Chacun de ces Cantons a un Chef particulier, qui termine les différens, & qui rend la justice; mais il nous a été impossible de connoître, avec quelque précision, l'étendue de leur pouvoir, ou les regles qu'ils suivent, pour proportionner les châtimens aux délits. La plupart de ces Chefs ont, dans les autres Îles, des Domaines, d'où ils tirent des subsides. Nous savons du moins, que le Roi reçoit de *Tongataboo*, à certaines époques, le produit de ses Domaines éloignés. Cette Île est sa résidence principale, & elle paroît être aussi celle de tous les Personnages d'importance des *Îles des Amis*. Les Naturels l'appellent ordinairement la *Terre des Chefs*, & ils nomment les Îles subordonnées, les *Ferres des Serviteurs*.

» Le bas-peuple ne se contente pas de donner à ces Chefs le titre de Seigneurs de la Terre; ils les appellent en outre Seigneurs du Soleil & du Firmament. Les Membres de la Famille du Roi prennent le nom de *Futtasaihe*, c'est-à-dire celui d'un de leurs Dieux, qui est vraisemblablement leur protecteur, & peut-être leur Ancêtre commun. Toutefois le Souverain n'a d'autre titre que celui de *Tooe-Tonga*.

» Les Naturels gardent en présence de leurs Chefs, & sur-tout du Roi, une décence vraiment

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

admirable. Lorsque le Monarque s'assied chez lui ; ou en dehors de sa maison, tous les gens de sa suite s'asseient en même temps, & forment un cercle devant lui ; mais ils ne manquent jamais de laisser entre le Prince & eux, un espace libre, que personne n'ose traverser sans avoir une affaire particuliere. On ne peut non plus passer ou s'asseoir derriere lui, & même près de lui, qu'avec son ordre ou sa permission ; &, comme on nous accorda souvent ce privilege, il n'est pas besoin de citer d'autres preuves du respect que nous leur inspirions. Si un des Naturels veut parler au Roi, il s'approche & il s'assied aux pieds du Souverain ; il s'explique en peu de mots, & quand il a reçu une réponse, il va reprendre sa place dans le cercle. Mais quand le Roi parle à l'un de ses sujets, celui-ci répond de l'endroit où il se trouve & sans se lever, à moins qu'on ne lui commande quelque chose ; dans ce cas, il quitte sa place, pour aller s'asseoir aux pieds du Chef, les jambes croisées ; ils sont si habitués à cette posture, que toute autre maniere de s'asseoir leur est désagréable (a). Celui qui parleroit ici debout au Roi, seroit réputé aussi grossier que les hommes parmi nous, qui

(a) Cette maniere de s'asseoir est particuliere aux hommes : lorsque les femmes sont assises, elles ont toujours les jambes jetées un peu sur le côté.

se tiendroient
adressant la
& découvrir
» Aucune
sées, ne se
ordre de ses
lequel elle
qui regne par
qui les dirige
seul homme,
On est frappé
duite, lorsqu
d'Insulaires,
garde le plus
il prête une a
nos Sénats où
intéressantes &
sujet d'un disc
des auditeurs n
ou rien qui an
volonté de ce
des ordres. Te
verbales, si je
Chefs fut éton
pareils ordres,
que le délinqua
tôt pour s'y sou
» Quelques-u

se tiendroient assis & le chapeau sur la tête , en adressant la parole à leur Supérieur , placé debout & découvert.

1777.
Juillet.

» Aucune des Nations du monde les plus civilisées , ne semble surpasser celle-ci dans le bon ordre de ses assemblées , dans l'empressement avec lequel elle obéit à ses Chefs , dans l'harmonie qui regne parmi toutes les classes du peuple , & qui les dirige , comme si elles ne formoient qu'un seul homme , mené par des principes invariables. On est frappé sur-tout de cette régularité de conduite , lorsque les Chefs haranguent une troupe d'Insulaires , ce qui arrive souvent : l'auditoire garde le plus profond silence , durant le discours , il prête une attention , qu'on ne trouve pas dans nos Sénats où l'on agite les questions les plus intéressantes & les plus sérieuses. Quel que fût le sujet d'un discours , nous n'avons jamais vu l'un des auditeurs montrer de l'ennui ou du déplaisir , ou rien qui annonçât le désir de s'opposer à la volonté de celui qui avoit le droit de donner des ordres. Telle est même la force de ces Lois verbales , si je puis les appeler ainsi , qu'un des Chefs fut étonné de ce qu'on avoit agi contre de pareils ordres , dans une occasion où il me parut que le délinquant n'avoit pu en être informé assez tôt pour s'y soumettre.

» Quelques-uns des Chefs les plus puissans le

disputent au Roi, en ce qui regarde l'étendue des domaines; mais la dignité de son rang, & les marques de respect qu'il reçoit des diverses classes du peuple, le mettent bien au-dessus d'eux: en vertu d'un privilege particulier de sa souveraineté, il n'a point le corps piqueté; il n'est pas circoncis, comme le sont ses sujets; quand il se montre en public, tous ceux qu'il rencontre doivent s'asseoir, jusqu'à ce qu'il ait passé; les Naturels ne peuvent se tenir dans un endroit qui se trouve au-dessus de sa tête, il faut au contraire qu'ils viennent se mettre sous ses pieds. On ne peut rien imaginer de plus respectueux, que le cérémonial observé envers le Souverain & les autres grands personnages de ces Isles. Ceux qui veulent faire leur cour, s'accroupissent devant le Chef; ils posent leur tête sous la plante de ses pieds; &, après avoir touché d'ailleurs ses pieds avec le dedans & le revers des doigts des deux mains, ils se levent & ils se retirent. Il paroît que le Roi ne peut rebuter aucun de ceux qui viennent lui rendre cet hommage appelé *Moe-Moea*; car le bas-peuple s'avisa souvent d'user de ce triste droit, lorsque le Roi marchoit; le Prince alors étoit toujours contraint de s'arrêter, & de tendre un de ses pieds par derriere, jusqu'à ce que le courtisan eût achevé la cérémonie. De pareils hommages doivent incommoder beaucoup

1777.
Juillet.

un homme
& je l'ai v
éviter les l
pour gagne
Il y a des
les pieds d
que temps;
de les lave
espece d'ali
une Isle où
beaucoup d
sont jamais e
plante rempl
mains, aussi
leurs mains c
disent qu'ils s
général, ce
main.

» Si le *taboo*
Chefs, il est a
je le disois tou
sions où il dur
souvent des
on mettoit les
de l'époque fix
elles se lavent c
dire, dans des
ment d'une e

un homme aussi lourd & aussi pesant que Poulaho; & je l'ai vu quelquefois faire un détour, pour éviter les Insulaires qui arrivoient près de lui, ou pour gagner un endroit où il pût s'asseoir à son aise. Il y a des occasions, où les mains qui ont touché les pieds du Roi, deviennent inutiles pour quelque temps; car les gens du pays sont contraints de les laver, avant de les approcher d'aucune espece d'alimens. Une pareille interdiction dans une Isle où il y a peu d'eau, semble exposer à beaucoup d'inconvéniens, mais les Naturels ne sont jamais embarrassés; ils se purifient avec une plante remplie de suc, qu'ils frottent sur leurs mains, aussi-bien qu'avec de l'eau douce. Quand leurs mains ont besoin de cette purification, ils disent qu'ils sont *Taboo-Rema*. *Taboo* signifie, en général, ce qui est défendu, & *Rema* signifie main.

» Si le *taboo* vient des hommages rendus aux Chefs, il est aisé de le faire disparaître, comme je le disois tout-à-l'heure; mais il y a des occasions où il dure un certain temps. Nous avons vu souvent des femmes *taboo-rema*, auxquelles on mettoit les morceaux dans la bouche. A la fin de l'époque fixée pour la durée de la souillure, elles se lavent dans un des bains du pays, c'est-à-dire, dans des trous boueux, remplis communément d'une eau saumâtre. Elles vont ensuite

1777.
Juillet.

1777.
Juillet.

trouver le Roi; &, après lui avoir rendu leurs devoirs selon le cérémonial usité, elles prennent un des pieds du Prince, qu'elles appliquent sur leur poitrine, sur leurs épaules, & sur d'autres parties de leur corps. Le Roi les baise aux deux épaules, & elles se retirent bien purifiées. Omaï m'a assuré qu'alors elles vont toujours auprès du Roi, mais je n'ose le garantir; si cela est, on expliquera peut-être, pourquoi il voyage presque sans cesse d'*O-Taïi* aux Isles voisines. Je l'ai vu deux ou trois fois purifier des femmes; j'ai assisté aussi à une purification semblable, qu'opéra Féenou, pour une de ses épouses; mais Omaï n'étant pas avec moi, je ne pus savoir à quelle occasion.

» Le mot *Taboo* a une signification très-étendue, ainsi que je l'ai déjà observé. Les Naturels donnent aux sacrifices humains, le nom de *Tongata-Taboo*; & lorsqu'il n'est pas permis de manger, ou de se servir d'une telle chose, ils disent qu'elle est *taboo*: ils nous apprirent en outre que si le Roi entre dans une maison appartenant à un de ses sujets, cette maison est *taboo*, & que le propriétaire ne peut plus l'habiter; en sorte que le Prince trouve dans ses voyages, des maisons particulières qui lui sont destinées. Le vieux Toobou présidoit, durant notre relâche, au *Taboo*; c'est-à-dire, (si Omaï ne se trompa pas) lui & ses députés

députés étoient
tions de l'Is
sulaire culti
gnoient ce q
falloit s'abste
nent la fam
quantité suffi
sipation des
» D'après
moins sage, i
Féenou étoit c
séjour; on no
commettoient
les individus,
Généralissime
Guerriers app
moignage una
exerce rareme
prit souvent l
tendue du pou
entre autres ch
méchant homm
cherchai à devi
méchant homme,
cartoit, dans s
coutumes, Féen
du peuple en gé
Monarque. Il pa
Tome XXI

députés étoient inspecteurs de toutes les productions de l'Isle ; ils veilloient à ce que chaque Insulaire cultivât sa portion de terrain ; ils désignoient ce qu'on pouvoit manger , & ce dont il falloit s'abstenir. Ces sages dispositions prévenient la famine , produisent la culture d'une quantité suffisante de terres, & empêchent la dissipation des récoltes.

1777.
Juillet.

» D'après un autre règlement , qui n'est pas moins sage , ils ont une sorte d'Officier de Police. Féenou étoit chargé de ce département durant notre séjour ; on nous dit que la punition de ceux qui commettoient des délits envers l'Etat , ou envers les individus , dépendoit de lui. Il étoit d'ailleurs Généralissime des Troupes , & il commandoit les Guerriers appelés au combat ; mais , selon le témoignage unanime de tous les Insulaires , il exerce rarement cette dernière fonction. Le Roi prit souvent la peine de nous informer de l'étendue du pouvoir de ce Magistrat ; il nous dit , entre autres choses , que s'il devenoit jamais un méchant homme , il seroit tué par Féenou. Je cherchai à deviner le sens de cette expression de *méchant homme* , & je jugeai que si Poulaho s'écartoit , dans son administration , des lois & des coutumes , Féenou recevroit , des autres Chefs , & du peuple en général , l'ordre de mettre à mort le Monarque. Il paroît clair qu'un Souverain , soumis

1777.
Juillet.

à de pareilles entraves, & dont les abus d'autorité sont punis de mort, ne peut être appelé un Roi despotique.

» Lorsqu'on réfléchit sur la multitude d'Isles, qui composent ce petit Etat, & sur la distance à laquelle elles se trouvent du siege du Gouvernement, il semble que les sujets doivent essayer fréquemment de secouer le joug, & d'acquérir l'indépendance; mais les Naturels nous dirent que ces révoltes n'arrivent jamais. Parmi les raisons qui contribuent à une pareille tranquillité, il faut peut-être compter la résidence à *Tongataboo*, de tous les Chefs puissans. La célérité des opérations du Gouvernement maintient aussi la dépendance des autres Isles; car s'il paroïssoit sur quelques-unes un séditieux qui eût la faveur du peuple, Féenou, ou le Magistrat chargé de la Police, seroit envoyé tout de suite dans le pays du factieux, avec ordre de le tuer. De cette maniere, ils étouffent les rebellions dès leurs commencemens.

» Il y a, parmi les Chefs, ou parmi ceux qui en prennent le nom, autant de classes diverses que parmi nous; mais ceux de ces Chefs, qui possèdent de vastes districts, sont en petit nombre: les autres relevent d'un supérieur, que j'appellerois le principal Baron, si je voulois me servir des termes de la langue féodale. On m'a dit qu'à la mort d'un Infulaire, sa succession entiere appar-

nent au Roi
l'usage de la
dition que c
des enfans.
Pere, comm
vient au mo
Royauté; m
du Gouvern
taire.

» L'ordre
été interrom
avons eu occ
(Poulaho est
le Monarque
sur le Trône.
cinq ans au m
si le souvenir
s'étoit perpét
que cette hist
avec une exa
ter quelquefo
décrivirent le
aux nôtres;
ils ajouterent
gers avoit été
partis pour A
l'époque de c
Futtasaihe, P

vient au Roi ; que le Monarque est néanmoins dans l'usage de la donner au fils aîné du défunt , à condition que celui-ci pourvoira aux besoins du reste des enfans. Le fils du Roi n'enleve pas à son Pere, comme à *O-Taïti* , dès le moment où il vient au monde , le titre & les honneurs de la Royauté ; mais il en hérite : en sorte que la forme du Gouvernement est monarchique & héréditaire.

1777.
Juillet.

» L'ordre de la succession à la Couronne , n'a pas été interrompu depuis assez long-temps ; car nous avons eu occasion d'apprendre que les Futtafaihes (Poulaho est un surnom , par lequel on distingue le Monarque du reste de la Famille Royale) sont sur le Trône , en ligne directe , depuis cent trente-cinq ans au moins. Nous leur demandâmes un jour , si le souvenir de l'arrivée des vaisseaux de Tasman s'étoit perpétué parmi eux , & nous reconnûmes que cette histoire se transmettoit de race en race , avec une exactitude qui prouve qu'on peut compter quelquefois sur les traditions orales ; ils nous décrivirent les deux vaisseaux , qu'ils comparoient aux nôtres ; ils indiquèrent le lieu du mouillage ; ils ajouterent que la relâche des bâtimens étrangers avoit été de peu de jours , & qu'ils étoient partis pour *Annamooka* : afin de nous instruire de l'époque de ce voyage , ils nous dirent le nom du Futtafaihe , Prince avancé en âge , qui régnoit

1777.
Juillet. alors, & de ceux qui lui avoient succédé jusqu'à Poulaho, le cinquieme Roi, à compter de cette époque.

» D'après ce que nous avons dit du Roi actuel, il est naturel de penser qu'il se trouve le premier personnage de ces Isles; nous avons vu cependant des choses qui ne nous permettent pas de le croire, & nous en fîmes très-surpris. Latooliboolo, qu'on m'avoit indiqué comme le Roi, lorsque j'arrivai à *Tongataboo* en 1773, & trois femmes, sont, à quelques égards, supérieurs à Poulaho. Nous demandâmes ce qu'étoient donc ces personnages, extraordinaires, distingués par le nom & le titre de *Tammaha* (a) : on nous répondit que le dernier Roi, pere de Poulaho, avoit une sœur d'un rang égal au sien, & plus âgée que lui; que cette sœur eut un fils & deux filles, d'un homme qui arriva de l'Isle de *Feejee*, & que ces trois enfans, ainsi que leur mere, étoient supérieurs au Roi en dignité. Nous nous efforçâmes en vain de découvrir la cause de cette prééminence singuliere des *Tammaha*; nous ne pûmes savoir que les détails généalogiques, dont je viens de parler. La mere, & une des filles, rési-

(a) *Tamoloa* signifie Chef dans le dialecte de *Hamao*, & en changeant une seule lettre, dont l'articulation n'est pas très-marquée, on fait *Tammaha*.

doient à *Va*
une seconde
demeuroient
avec moi le
haut. Le lecte
point manger
pas la même r
pied, & lui r
recevoit des a
eu occasion d
respect à Lat
terrompre son
mens, lorsque
Latooliboolo e
tés des vassau
monie appelé
Chefs ordinair
fou, & plusie
la démenche. O
terres qui lui
jour son fils en
titre que le per
l'Europe, n'est
avec plus de co
» La langue
affinité avec les
de *Wateoo* &
avec celui d'O.

doient à *Vavaoo* : le fils appelé *Latooliboolo*, & une seconde fille nommée *Moungoula-Kaippa*, demeuroient à *Tongataboo* ; la troisieme fille dîna avec moi le 21 Juin, comme je l'ai raconté plus haut. Le lecteur se souvient que le Roi ne voulut point manger devant elle ; que la Princesse n'eut pas la même réserve ; que *Poulaho* lui toucha le pied, & lui rendit d'ailleurs les hommages qu'il recevoit des autres Insulaires. Nous n'avons jamais eu occasion de lui voir donner ces marques de respect à *Latooliboolo* ; mais nous l'avons vu interrompre son repas, & faire éloigner les alimens, lorsque *Latooliboolo* venoit le trouver. *Latooliboolo* envahissoit à sa fantaisie les propriétés des vassaux du Roi ; cependant, à la cérémonie appelée *Natche*, il n'eut que le rang des Chefs ordinaires. Ses compatriotes le croyoient fou, & plusieurs de ses actions annonçoient de la démente. On me montra à *Eooa* beaucoup de terres qui lui appartenoient ; je rencontrai un jour son fils encore enfant, il portoit le même titre que le pere. Le fils du plus grand Prince de l'Europe, n'est pas plus caressé, & n'est pas servi avec plus de complaisance que l'étoit cet enfant.

» La langue des *Isles des Amis* a la plus grande affinité avec les idiomes de la *Nouvelle-Zélande*, de *Wateoo* & de *Mangeea*, & par conséquent avec celui d'*O-Taïï* & des *Isles de la Société*.

 1777.
 Juillet.

1777.
Juillet.

Elle emploie, en bien des occasions, les mêmes mots que le dialecte de l'Isle des *Cocos*, ainsi qu'on le voit par le vocabulaire qu'en ont rapporté le Maire & Schouten (a). La prononciation differe souvent beaucoup, il est vrai, de celle de la *Nouvelle-Zélande* & d'*O-Taïti*; mais il y a un plus grand nombre de mots exactement les mêmes, ou si peu altérés, qu'on explique d'une maniere satisfaisante leur origine commune. L'idiome des *Isles des Amis* est assez riche, pour énoncer toutes les idées des Insulaires; & nous avons eu des preuves multipliées, qu'il s'adapte aisément au chant ou au récitatif; qu'il est même assez harmonieux dans la conversation. Ses élémens sont peu nombreux, si nous pouvons en

(a) Ce Vocabulaire se trouve à la fin du second Volume de la Collection des Voyages de Dalrymple; l'Équipage de Tasman voulut employer les mots de ce Vocabulaire en parlant aux Naturels d'*Amsterdam* ou de *Tongataboo*, & il ne put se faire entendre. Cette remarque est digne d'attention; elle montre que pour établir l'affinité, ou le défaut d'affinité des Langues de différentes Isles de la Mer Pacifique, on doit faire valoir avec réserve les argumens tirés des faits rapportés dans les Journaux des Navigateurs, dont la relâche a été aussi courte que celle de Tasman, & même dans ceux de la plupart des Navigateurs qui l'ont suivi. Personne n'osera dire qu'un Naturel de l'Isle des *Cocos* & un Habitant de *Tongataboo*, ne s'entend-oiert pas. Quelques uns des mots de l'idiome de l'Isle de *Horn*, autre Terre découverte par Schouten, appartiennent aussi au dialecte de *Tongataboo*. Voyez la Collection de Dalrymple.

juger d'ap-
ques-unes
celles des
vâmes, pa-
paraison de
apperçûme-
des Noms
» Nous s
ou quatre c
en a qui e
mille : les N
ce terme. Il
nous observ
servent ordi
nombre ind

juger d'après nos foibles connoissances, & quelques-unes de ses regles se trouvent conformes à celles des idiomes perfectionnés : nous y observâmes, par exemple, les différens degrés de comparaison dont se fert le Latin; mais nous n'y aperçûmes pas de variétés dans les terminaisons des Noms & des Verbes.

» Nous sommes venus à bout de recueillir trois ou quatre cents mots; &, parmi ces mots, il y en a qui expriment les nombres jusqu'à cent mille : les Naturels ne comptent jamais par-delà ce terme. Il paroît qu'ils en sont incapables; car nous observâmes qu'arrivés à ce point, ils se servent ordinairement d'un mot qui désigne un nombre indéfini «.

1777.
Juillet.





LIVRE TROISIEME.

Relâche à O-TAÏTI & aux Isles de la SOCIÉTÉ ; suite du Voyage jusqu'à notre arrivée sur la côte d'AMÉRIQUE.

M. COOK quitta les *Isles des Amis* le 17 Juillet ; il découvrit le 8 Août, un Isle sur laquelle il ne mouilla point. Il ne crut pas devoir s'exposer à perdre l'avantage d'un vent favorable , afin d'examiner une Isle qui lui paroissoit de peu d'importance. Il n'avoit pas besoin de rafraîchissemens, & son arrivée aux Isles de la *Société* ayant déjà été si retardée par des contre-temps imprévus, il vouloit éviter tout ce qui pourroit prolonger ce délai.

Cette Isle gît par 23^d 25' de latitude Sud, & 210^d 37' de longitude Orientale.

M. Cook donne sur cette Terre & ses Habitans, quelques détails que nous supprimons.

12. Il découvrit l'Isle d'*O-Taïti* le 12.

Relâche à O-TAÏTI & aux Isles de la SOCIÉTÉ ; suite du Voyage jusqu'à notre arrivée sur la côte d'AMÉRIQUE.

» Du mo
dit M. Cook
cune par deu
des vaisseau
des classes in
tion à eux.
avec plus d'e
pas même s
compatriotes
temps. Enfin
Ootee, que j'
frere d'Omaï
cette partie d
qui toutes av
s'embarquât
neaux, l'acco
rien de sensibl
rent, au con
jusqu'à ce qu'
dans la grand'
moit ses plume
unes. Les Natu
prirent cette

Relâche à O-Taïti. Récit de ce qui se passa dans cette Isle durant le séjour des Anglois, & détails sur les mœurs des Habitans, &c. Description d'un sacrifice humain, dont M. Cook fut témoin.

1777.
Août.

» Du moment où nous approchâmes de l'Isle, dit M. Cook, plusieurs pirogues, conduites chacune par deux ou trois hommes, prirent la route des vaisseaux; mais comme ces Insulaires étoient des classes inférieures, Omaï ne fit point attention à eux. Les Naturels ne le regarderent pas avec plus d'empressement, & ils ne semblerent pas même s'appercevoir qu'il fût un de leurs compatriotes; ils lui parlerent néanmoins quelque temps. Enfin nous vîmes arriver un Chef, appelé *Ootee*, que j'avois connu autrefois; il étoit beau-frere d'Omaï, & il se trouvoit par hasard dans cette partie de l'Isle; trois ou quatre personnes, qui toutes avoient connu Omaï, avant qu'il s'embarquât sur le bâtiment du Capitaine Furneaux, l'accompagnoient. Leur entrevue n'eut rien de sensible ou de remarquable; ils montrèrent, au contraire, une indifférence parfaite, jusqu'à ce qu'Omaï ayant amené son beau-frere dans la grand'chambre, ouvrit la caisse qui renfermoit ses plumes rouges & lui en donna quelques-unes. Les Naturels, qui étoient sur le pont, apprirent cette grande nouvelle, & les affaires

1777.
Août.

changerent tout de suite de face; Ootee qui vou-
loit à peine parler à Omaï, le supplia de permettre
qu'ils fussent *Tayos* (a), & qu'ils changeassent de
nom. Omaï accepta cet honneur; &, pour témoi-
gner sa reconnoissance, il fit un présent de plumes
rouges à Ootee, qui envoya chercher à terre un
cochon qu'il destinoit à son nouvel Ami. Chacun
de nous sentit que ce n'étoit pas Omaï, mais ses
richesses, qu'aimoient les Insulaires: s'il n'eût
point étalé devant eux ses plumes rouges, qui
sont les choses les plus estimées dans l'Isle, je
crois qu'ils ne lui auroient pas même donné une
noix de coco. C'est ainsi que se passa la premiere
entrevue d'Omaï avec ses compatriotes; j'avoue
que je m'y étois attendu, mais j'espérois toujours
qu'avec les trésors dont la libéralité de ses amis
d'Angleterre l'avoit chargé, il deviendrait un
personnage important; que les Chefs les plus dis-
tingués des diverses Isles de la Société le respecte-
roient & lui feroient leur cour. Cela seroit sûre-
ment arrivé, s'il avoit mis quelque prudence dans
sa conduite; mais il fut loin de mériter cet éloge:
je suis fâché de dire qu'il fit trop peu d'attention
aux avis multipliés de ceux qui lui vouloient du
bien, & qu'il se laissa duper par tous les habitants
du pays.

(a) Amis.

« Les I
durant ce
vaisseaux a
rentes, d
départ en
animaux p
bord. Des
noître que
laissé des c
taureau, &
nous ne pû
tion imparf
dirent que c
appelé *Reem*
de *Lima*, C
étoient Espa
étrangers av
leur premier
l'Isle quatre
Domestique
pelée *Mateen*
versation; c
Naturels; qu
environ dix
deux des O
morts à *Lima*
de durée, ils
mais que la m

» Les Naturels avec lesquels nous causâmes ,
durant cette journée, nous apprirent que deux
vaisseaux avoient relâché, à deux reprises diffé-
rentes, dans la baie d'*Oheitepeha*, depuis mon
départ en 1774; & qu'ils en avoient reçu des
animaux pareils à ceux qui se trouvoient sur mon
bord. Des recherches ultérieures me firent con-
noître que ces bâtimens étrangers leur avoient
laissé des cochons, des chiens, des chevres, un
taureau, & le mâle d'un autre quadrupede, dont
nous ne pûmes deviner l'espece, sur la descrip-
tion imparfaite qu'on nous en donna. Ils nous
dirent que ces vaisseaux étoient venus d'un port
appelé *Reema*; nous conjecturâmes qu'il s'agissoit
de *Lima*, Capitale du *Pérou*, & que les bâtimens
étoient Espagnols. On nous informa aussi, que les
étrangers avoient construit une maison, durant
leur premiere relâche, & qu'ils avoient laissé dans
l'Isle quatre hommes; savoir, deux Prêtres, un
Domestique, & une quatrieme personne, ap-
pelée *Mateema*, qui fut souvent l'objet de la con-
versation; qu'ils avoient emmené quatre des
Naturels; que les deux bâtimens étoient revenus
environ dix mois après; qu'ils avoient ramené
deux des O-Taïtiens, les deux autres étoient
morts à *Lima*; qu'au bout d'un séjour de peu
de durée, ils embarquerent leurs compatriotes,
mais que la maison bâtie par eux subsistoit encore.

1777.
Août.

1777.
Août.

13.

» Les amis d'Omaï publièrent dans l'Isle qu'il y avoit des plumes rouges à bord de nos vaisseaux, & cette importante nouvelle excita les desirs de tout le monde : le lendemain, dès le point du jour, nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues, remplies d'Insulaires, qui apportoient un marché des cochons & des fruits. Une quantité de plumes aussi peu considérables, que celle qu'on tire d'une mésange, nous procura d'abord un cochon du poids de quarante ou cinquante livres; mais presque tous les hommes des vaisseaux, ayant en propre une pacotille quelconque de cette marchandise précieuse, sa valeur diminua de cent pour cent avant la nuit. Après cette diminution de prix, les échanges continuoient néanmoins à nous être fort avantageux, & les plumes rouges l'emportèrent toujours sur chacun des autres articles. Quelques-uns des Naturels ne vouloient échanger un cochon que contre une hache; mais les clous, les grains de verre, & les bagatelles de cette espece, qui avoient une si grande vogue dans nos voyages antérieurs, étoient alors si méprisés, qu'ils attiroient à peine les regards d'un petit nombre de personnes.

» Il y eut peu de vent durant toute la matinée, & nous ne mouillâmes qu'à neuf heures dans la baie. La sœur d'Omaï arriva à bord peu de temps après. Je vis, avec un extrême plaisir, qu'ils se donne-

rent l'un & l'autre une affection; il me décrire leur

» Lorsqu'elle vint, je descendis tout, faire un peu de me peignoit le visage d'indienne; car Bolabola. Nous nous abris qu'offrent les pirogues. Il est d'usage de se servir de civiere. Quelquefois on appelle Orra, non un véritable nom, mais il avoit dit, je croi que c'étoit une sorte de panier cepté de jeune homme & en dessus de la tête je n'apperçus que des Chefs. Omaï lui donna des plumes rouges, liées ensemble &, lorsqu'il eut dit ces choses indiquées de Bolabola, il se fit le sœur de sa mère & qui les arroseroit.

» Je le laissai

rent l'un & l'autre, des marques de la plus tendre affection; il est plus aisé de concevoir, que de décrire leur bonheur.

1777.
Août.

» Lorsque cette scene attendrissante fut terminée, je descendis à terre avec Omaï. Je voulois surtout, faire une visite à un homme, que mon ami me peignoit comme un personnage bien extraordinaire; car, à l'en croire, c'étoit le Dieu de *Bolabola*. Nous le trouvâmes assis sous un de ces abris qu'offrent ordinairement leurs plus grandes pirogues. Il étoit avancé en âge, il avoit perdu l'usage de ses membres, & on le portoit sur une civiere. Quelques Insulaires l'appeloient *Olla* ou *Orra*, nom du Dieu de *Bolabola*; mais son véritable nom étoit *Eтары*. D'après ce qu'on m'en avoit dit, je comptois que le peuple lui prodigeroit une sorte d'adoration religieuse; mais, excepté de jeunes bananiers, placés devant lui & en dessus du pavillon sous lequel il étoit, je n'apperçus rien qui le distinguât des autres Chefs. Omaï lui présenta une touffe de plumes rouges, liées à l'extrémité d'un petit bâton; &, lorsqu'il eut causé quelques momens, sur des choses indifférentes, avec ce prétendu Dieu de *Bolabola*, il remarqua une vieille femme, la sœur de sa mere, qui se précipita à ses pieds, & qui les arrosa de larmes de joie.

» Je le laissai, avec sa tante, au milieu d'un

1777.
Août.

cercle nombreux d'Insulaires, qui s'étoient rassemblés autour de lui, & j'allai examiner la maison qu'on m'affuroit avoir été bâtie par les Espagnols. Je la trouvai à peu de distance de la greve : les bois qui la composoient, me parurent avoir été amenés dans l'Isle tout préparés ; car chacun d'eux portoit un numéro. Elle étoit divisée en deux petites chambres : je remarquai, dans la seconde, un bois de lit, une table, un banc, de vieux chapeaux, & d'autres bagatelles, que les Naturels sembloient conserver soigneusement : ils ne prenoient pas moins de soin de la maison, qui étoit revêtue d'un hangar, & qui n'avoit point été endommagée par le temps. Le pourtour étoit rempli d'écuelles, qui laissoient un passage à l'air ; peut-être étoient-ce des meurtrieres, par où les Espagnols vouloient tirer des coups de fusil, si jamais on les attaquoit. Il y avoit, assez près de la façade, une croix de bois, dont la branche transversale présentoit l'inscription suivante :

CHRISTUS VINCIT.

» Je lus sur la branche verticale :

CAROLUS III. IMPERATOR. 1774.

» Afin de conserver la mémoire des voyages

antérieurs
côté de la

GEOR

17

» Les Na
de la croix
deux vaissea
relâche : ils
puissent être
dant sur cert
beaucoup de
Habitans, q
les occasions
extrêmes.

» Excepté
j'ai fait ment
d'importance
Souverain de
de l'Isle, étoi
avoit le même
mon second
pas le même h
ron dix ans, l
mois avant no
ainé. Nous ap

antérieurs faits par les Anglois, je gravai sur l'autre

côté de la croix :

1777.
Août.

G E O R G I U S T E R T I U S , R E X ,
A N N I S 1767 ,
1769 , 1773 , 1774 E T 1777 .

» Les Naturels nous montrèrent, aux environs de la croix, le tombeau du Commandant des deux vaisseaux, qui mourut durant la première relâche : ils l'appeloient *Oreede*. Quels que puissent être les motifs des Espagnols en abordant sur cette Isle, ils me paroissent s'être donné beaucoup de soins pour se rendre agréables aux Habitans, qui nous en parlerent dans toutes les occasions, avec une estime & un respect extrêmes.

» Excepté le personnage extraordinaire, dont j'ai fait mention, je ne rencontraï point de Chef d'importance durant ma promenade. *Waheia*dooa, Souverain de *Tiaraboo*, nom que porte cette partie de l'Isle, étoit absent. Je reconnus ensuite qu'il avoit le même nom que le Chef que j'y vis dans mon second Voyage ; que ce n'étoit cependant pas le même homme, mais son frere, âgé d'environ dix ans, lequel étoit monté sur le trône vingt mois avant notre arrivée, après la mort de son aîné. Nous apprîmes aussi que la célèbre *Oberea*

1777.
Août.

ne vivoit plus , & qu'Otoo & tous nos autres Amis se portoient bien.

» A mon retour , je trouvai Omaï , entretenant une compagnie nombreuse , & j'eus bien de la peine à l'emmener à bord , où j'avois une affaire importante à régler.

» Je savois qu'*O-Taïti* , & les Isles voisines ; nous fourniroient , en abondance , des noix de coco , dont l'excellente liqueur peut tenir lieu de toutes les boissons artificielles ; & je désirois beaucoup retrancher le grog de l'Equipage , durant notre séjour ici. Mais , en supprimant cette boisson favorite des Matelots , sans leur en parler , je pouvois exciter un murmure général ; & je crus qu'il étoit à propos de les assembler. Je les rassemblai en effet , & je leur exposai le but de notre voyage , & l'étendue des opérations que nous avions encore à faire. Voulant leur inspirer du courage & de la gaieté , je leur rappelai les récompenses offertes par le Parlement , aux sujets de Sa Majesté , qui découvrirent , les premiers , dans l'hémisphère septentrional , de quelque côté que ce soit , une communication entre l'Océan Atlantique & la Mer Pacifique , ou à ceux qui pénétrèrent au-delà du quatre-vingt-neuvième degré de latitude Nord. Je leur dis que je ne doutois pas de leur bonne volonté ; qu'ils feroient sûrement tous leurs efforts pour mériter l'une de ces

ces récompenses , pour avoir fait le ménage de leurs munitions & de leurs denrées , pendant les derniers , puis pendant les premiers ; nous ne pourrions pas aller après notre départ , sans donner encore à nos amis , & à leur observation , pendant cette année , l'exemple de ce que notre séjour d'une année , nous a coûté d'abord de pertes & aux dépenses , & que nous aurons évité d'inévitablement de souffrir d'ailleurs , en évitant de leur donner leur ration de grog ; j'exhortai à persévérer , & à ne pas se laisser aller à se plaindre ; mais il ne valoit pas mieux que de courir les chances de la guerre , que de courir les chances de la mer ; plus utiles ; s'ils ne retranchât leur grog du jus de coco ; après tout , je les laissai sur ce point.

» J'eus la satisfaction de voir qu'ils ne rent pas un moment

Tome XXI

ces récompenses, & même toutes les deux ; mais que, pour avoir plus de moyens de réussir, il falloit ménager, avec une économie extrême, nos munitions & nos vivres, & principalement les derniers, puisque, selon les apparences, nous ne pourrions pas en embarquer de nouveaux, après notre départ des *Isles de la Société*. Pour donner encore plus de poids à mes argumens ; je leur observai qu'il étoit impossible de gagner, cette année, les hautes latitudes septentrionales, & que notre expédition excéderoit, au moins d'une année, la durée sur laquelle nous avions compté d'abord. Je les priai de songer aux obstacles & aux difficultés que nous rencontrerions inévitablement, & à tout ce qu'ils auroient à souffrir d'ailleurs, s'il devenoit nécessaire de diminuer leurs rations, sous un climat froid. Je les exhortai à peser ces solides raisons, à voir s'il ne valoit pas mieux être prudens de bonne heure, que de courir les risques de n'avoir point de liqueurs fortes, dans un temps où elles leur seroient le plus utiles ; s'ils ne devoient pas consentir qu'on retranchât leur grog, maintenant que nous avions du jus de coco pour le remplacer ; j'ajoutai qu'après tout, je les laissois les maîtres de prononcer sur ce point.

» J'eus la satisfaction de voir qu'ils ne délibérèrent pas un moment ; ils approuverent mon projet

1777.
Août.

d'une voix unanime & fans faire aucune objection. J'ordonnai au Capitaine Clerke de proposer la même chose à son Equipage, qui s'imposa d'aussi bon cœur la même abstinence. On ne servit donc plus de grog, excepté les Samedis au soir; nous en donnions ces jours-là une ration entiere à nos gens, afin qu'ils pussent boire à la fanté de leurs amies d'Angleterre, & que les jolies filles d'O-Taïï ne leur fissent pas oublier tout-à-fait leurs anciennes liaisons.

14. » Le lendemain, nous commençâmes quelques travaux indispensables; on examina les provisions, on ôta les tonneaux de bœuf ou de porc, & le charbon, du lieu qu'ils occupoient, & on mit du lest en leur place; on calfata les vaisseaux, qui en avoient grand besoin; car notre dernière traversée avoit produit beaucoup de voies d'eau. J'envoyai à terre le taureau, les vaches, les chevaux & les moutons, & je chargeai deux hommes de les surveiller au milieu des pâturages. Je ne voulois laisser aucun de nos quadrupedes, dans cette partie de l'Isle.

15. 16. » La pluie fut presque continuelle le 15 & le 16. Les Insulaires, néanmoins, vinrent nous voir de tous les cantons, car la nouvelle de notre arrivée se répandit promptement. Waheia dooa, qui se trouvoit très-éloigné du lieu de notre mouillage, la fut bientôt; & l'après-dînée du 16, un Chef

appelé Eto
porta deux
le Prince
me trompa
un message
son arrivée
terre. Nous
faire une
aidé de que
à la manie
de Tongatab
monde; car
tout ce qu'
» Nous a
accompagna
son où on l'
& je fis éter
de Tongatab
j'apporto
sa mere, &
se placere
en face de n
prononça un
& détachées
soufflerent un
étoit de la ba
du Chef, lui
Omâï après lu

appelé Etoorea, qui lui servoit de tuteur, m'apporta deux cochons de sa part : il m'avertit que le Prince lui-même arriveroit le lendemain. Il ne me trompa point, car le 17 au matin, je reçus un message de Waheia doo qui m'instruisoit de son arrivée, & qui me prioit de descendre à terre. Nous nous préparâmes Omaï & moi, à lui faire une visite dans toutes les formes. Omaï, aidé de quelques-uns de ses amis, s'habilla, non à la maniere Angloise, ni à celle d'O-Taïï ou de *Tongataboo*, ni même à celle d'aucun pays du monde; car il se composa un vêtement bizarre de tout ce qu'il avoit d'habits.

» Nous allâmes voir d'abord Etary, qui nous accompagna sur sa civiere, dans une grande maison où on l'affit; nous nous assîmes à côté de lui, & je fis étendre devant nous une piece d'étoffe de *Tongataboo*, sur laquelle je mis les présens que j'apportoï. Waheia doo entra bientôt, suivi de sa mere, & de plusieurs grands personnages, qui se placerent tous à l'autre extrémité de l'étoffe, en face de nous. Un homme assis près de moi, prononça un discours composé de phrases courtes & détachées; ceux qui l'environnoient, lui en soufflerent une partie. Un autre Insulaire, qui étoit de la bande opposée, & qui se trouvoit près du Chef, lui répondit. Etary parla ensuite, & Omaï après lui : un Orateur répondit à tous deux :

Ee ij

1777.
Août.

17.

1777.
Août.

ces discours roulerent uniquement sur mon arrivée, & sur mes liaisons avec les Naturels. L'Infulaire, qui harangua le dernier, me dit entre autres choses, que les hommes de *Reema*, c'est-à-dire, les Espagnols, avoient recommandé de ne pas me laisser entrer dans la baie d'*Oheitepeha*, si j'abordoïs de nouveau sur cette Isle qui leur appartenoit; que, loin de souscrire à cette requête, il étoit autorisé à me céder formellement la Province de *Tiaraboo*, & tout ce qu'elle renferme : d'où il résulte que ces peuplades ont une sorte de politique, & qu'ils savent s'accommoder aux circonstances. Enfin *Waheia* vint m'embrasser, à l'instigation des gens de sa suite, & pour confirmer ce traité d'amitié, il me donna son nom & il prit le mien. Lorsque la cérémonie fut terminée, je l'emmenai dîner à bord, ainsi que ses Amis.

» *Omaï* avoit préparé un *maro* composé de plumes rouges & jaunes, qu'il vouloit donner à *O-Too*, Roi de l'Isle entiere; & vu le pays où nous nous trouvions, c'étoit un présent d'une très-grande valeur. Je lui dis tout ce que je pus, pour l'empêcher de montrer alors son *maro*; je lui conseillai de le garder à bord, jusqu'à ce qu'il eût une occasion de le présenter lui-même au Monarque. Mais il avoit trop bonne opinion de l'honnêteté & de la fidélité de ses compatriotes,

pour profiter à te
en chargea
de le prier
Il crut que
deux Chefs
dont il dev
grand soin,
ami de l'aut
heia doo ga
qu'un petit
plus des dix
présent.

» Le 19,
cochons, de
le soir des fe
ferent une aff

» Le même
trouverent,
auquel ils do
lique. Il ne
d'après ce qu
tel, & tout
cette espece.
hommes cha
voulurent pa
sai qu'ils pou
riosité de m'

pour profiter de mon conseil. Il imagina de l'apporter à terre, & de le remettre à Waheiodooa, en chargeant celui-ci de l'envoyer à O-Too, & de le prier d'ajouter ces plumes au *Maro* royal. Il crut que cet arrangement seroit agréable aux deux Chefs : il se trompoit beaucoup ; l'un d'eux, dont il devoit rechercher la faveur avec le plus grand soin, fut très-bleffé, & il ne se fit pas un ami de l'autre. Ce que j'avois prévu arriva : Waheiodooa garda le *maro*, il n'envoya à O-Too qu'un petit nombre de plumes, & il se réserva plus des dix-neuf vingtièmes de ce magnifique présent.

1777.
Août.

» Le 19, Waheiodooa me donna dix ou douze cochons, des fruits & des étoffes. Nous tirâmes le soir des feux d'artifice, qui étonnerent & amuserent une assemblée nombreuse.

19.

» Le même jour, quelques-uns de nos Messieurs trouverent, dans leurs promenades, un édifice, auquel ils donnoient le nom de Chapelle Catholique. Il ne sembloit pas qu'on pût en douter, d'après ce qu'ils disoient; car ils décrivoient l'autel, & tout ce qu'on voit dans un Temple de cette espece. Ils observoient néanmoins que deux hommes chargés de la garde du Temple, ne voulurent pas leur permettre d'y entrer; je pensai qu'ils pouvoient s'être mépris, & j'eus la curiosité de m'assurer de ce fait par moi-même.

1777.
Août.

L'édifice, qu'ils prenoient pour une Chapelle Catholique, étoit un *Toopapaoo*, où l'on tenoit solennellement exposé le corps du prédécesseur de Waheia dooa. Le *Toopapaoo* se trouvoit dans une maison assez étendue qu'environnoit une palissade peu élevée; il étoit d'une propreté extraordinaire, & il ressembloit à un de ces petits pavillons ou abris, que portent les grandes pirogues du pays. Peut-être avoit-il été originairement employé à cet usage. Les étoffes & les nattes de différentes couleurs, qui le couvroient & qui flottoient sur les bords, produisoient un joli effet: on y voyoit, entre autres ornemens, un morceau de drap écarlate, de quatre ou cinq verges de longueur, que les Insulaires avoient sûrement reçu des Espagnols. Ce drap, & quelques glands de plumes que nos Messieurs supposèrent à. soie, leur donnerent l'idée d'une Chapelle Catholique; leur imagination suppléa à ce qui manquoit d'ailleurs; &, s'ils n'avoient pas été instruits auparavant du séjour des Espagnols, ils n'auroient jamais fait une pareille méprise. Je jugeai que les Naturels apportoient chaque jour à ce sanctuaire, des offrandes de fruits & de racines; car il y avoit des fruits & des racines tout frais. Ils les déposoient sur un *Whatta* (un Autel) placé en dehors de quelques palissades, qu'il n'est pas permis de franchir. Deux gardes

veilloient n
de plus le p
j'allai l'exam
draperies ét
le revêtirent
eux-mêmes
me dirent q
mort du Ch

» Le 22,
achevé ceux
pensables; je
moutons que
du pays, &

» Le 23,
démarrèrent,
afin de pren
cautions ave
fiastes fanatiq
qu'ils les cro
nité, vint se
sa démarche
fou; une qu
bananier env
soient tout fo
& d'un ton f
tendre, du m
qui disoit le
seilloit au jeu

veilloient nuit & jour sur le Temple; ils devoient de plus le parer dans l'occasion : en effet, lorsque j'allai l'examiner une premiere fois, l'étoffe & les draperies étoient roulées; mais, à ma priere, ils le revêtirent de ses ornemens, après avoir pris eux-mêmes des robes blanches très-propres. Ils me dirent qu'on comptoit vingt mois depuis la mort du Chef.

1777.
Août.

» Le 22, nous avions embarqué de l'eau, & achevé ceux de nos travaux que je crus indispensables; je fis ramener à bord le bétail & les moutons que j'avois envoyés dans les pâturages du pays, & je me disposai à remettre en mer.

22.

» Le 23, au matin, tandis que les vaisseaux démarroient, je descendis à terre avec Omaï, afin de prendre conge de Waheiodoa. Nous causions avec lui, lorsque l'un de ces enthousiastes fanatiques, qu'ils appellent *Eatoos*, parce qu'ils les croient remplis de l'esprit de la Divinité, vint se placer devant nous. Ses paroles, sa démarche & son maintien annonçoient un fou; une quantité considérable de feuilles de bananier enveloppoient ses reins, & composoient tout son vêtement; il parloit à voix basse, & d'un ton si criard, qu'il étoit difficile de l'entendre, du moins pour moi. Si j'en crois Omaï, qui disoit le comprendre parfaitement, il conseilloit au jeune Prince de ne pas me suivre à

23.

1777.
Août.

Matavai, projet de voyage dont je n'avois point été instruit, ou que je ne lui avois jamais proposé. L'*Eatooa* prédit de plus que les vaisseaux n'atteindroient pas *Matavai* ce jour-là : les apparences favorisoient sa prédiction, car il n'y avoit pas un souffle de vent ; mais il se trompa. Pendant qu'il péroroit, il survint une ondée de pluie très-forte, qui obligea tout le monde à chercher un asile ; quant à lui, l'orage ne parut point l'affecter ; il continua à brailler autour de nous, l'espace d'environ une demi-heure, & il se retira. Personne ne fit attention à ses propos ; & les gens du pays se moquerent beaucoup de ses extravagances. Je demandai à *Waheia*dooa, ce que c'étoit qu'un pareil original, s'il étoit de la classe des *Earees* ou de celle des *Towtows* : le Chef me répondit qu'il étoit *Taata-Eno*, c'est-à-dire, un méchant homme. Malgré la mauvaise opinion qu'on avoit de ce Prophete, malgré le dédain qu'on lui témoignoit, la superstition maîtrise les Insulaires, au point de les rendre intimement convaincus, que les insensés de cette espece possèdent l'esprit de la Divinité. *Omaï* paroissoit bien instruit sur cette matiere ; il m'assura que, durant leurs accès, ils ne connoissent personne, pas même leurs intimes amis ; que s'ils ont des richesses, ils les distribuent au public, à moins qu'on n'ait soin de les leur ôter ; que lorsqu'ils

reprennent l
devenues les
peu de minu
conserver le
pendant leur

» Je fus à
brise légère
nous gouvern
Résolution mo
n'y arriva que
de la prédicte

» O-Too,
d'une multitu
rels, arriva d'
heures du ma
la pointe *Ma*
qu'il désiroit b
terre accompa
Officiers. Je m
que, & je le
embrassa ses ge
son plus bel ha
niere la plus re
fit cependant p
peut-être quelq
au Roi une gr
deux ou trois v
je donnai au Pri

reprennent leurs sens, ils demandent ce que sont devenues les choses, dont ils ont fait des largesses, peu de minutes auparavant; qu'ils ne semblent pas conserver le moindre souvenir de ce qui s'est passé pendant leur accès.

1777.
Août.

» Je fus à peine de retour, qu'il s'éleva une brise légère de l'Est; nous mêmes à la voile, & nous gouvernâmes sur la baie de *Matavai*, où la *Résolution* mouilla dans la soirée. La *Découverte* n'y arriva que le lendemain, en sorte que la moitié de la prédiction du fou s'accomplit.

» O-Too, Roi de l'Isle entière d'*O-Taïti*, suivi d'une multitude de pirogues remplies de Natures, arriva d'*Oparre*, lieu de sa résidence, à neuf heures du matin; & après avoir débarqué sur la pointe *Matavai*, il m'avertit, par un exprès, qu'il désiroit beaucoup de me voir. Je descendis à terre accompagné d'Omaï, & de plusieurs de mes Officiers. Je m'approchai tout de suite du Monarque, & je le saluai. Omaï se jeta à ses pieds, & embrassa ses genoux; il avoit eu soin de mettre son plus bel habit, & il se conduisit de la manière la plus respectueuse & la plus modeste. On fit cependant peu d'attention à lui: l'envie eut peut-être quelque part à ce froid accueil. Il offrit au Roi une grosse touffe de plumes rouges, & deux ou trois verges de drap d'or. De mon côté, je donnai au Prince un vêtement de belle toile,

1777.
Août.

un chapeau bordé d'or, des outils, &, ce qui étoit plus précieux encore, des plumes rouges, & un des bonnets que portent les Naturels des *Iles des Amis*.

» Le Roi & la Famille Royale m'accompagnèrent à bord, suivis de plusieurs pirogues chargées de toutes especes de provisions, en assez grande abondance pour nourrir une semaine les Equipages des deux vaisseaux. Les divers membres de la Famille Royale indiquoient telle portion qu'ils avoient fournie, & je leur fis à chacun un présent; c'étoit là ce qu'ils vouloient. La mere du Roi, qui ne s'étoit point trouvée à la premiere entrevue, arriva près de nous bientôt après; elle apportoit des provisions & des étoffes, qu'elle distribua à Omaï & à moi. Quoique Omaï eût d'abord attiré foiblement les regards, les Insulaires rechercherent son amitié, dès qu'ils connurent ses richesses. J'entretins cette disposition, autant que je le pus, car je désirois le fixer près d'O-Too. Comme j'avois dessein de laisser dans cette Isle, tous les animaux que j'amenois d'*Europe*, je pensai qu'il seroit en état de diriger un peu les Habitans, sur les soins qu'ils en devoient prendre, & sur l'usage auquel ils pouvoient les employer: je prévoyois d'ailleurs que plus il seroit éloigné de sa patrie, plus il seroit considéré. Malheureusement le pauvre Omaï ne profita point de mon

avis, & il s'en
qu'il ne tard
de tous les
fréquenta qu
qui chercho
n'étois pas in
pouillé comp
principaux C
noient pas de
aussi précieux
aux gens du p
» Dès que
O-Too à Op
dont je voul
un paon & sa
avoit eu la l
Taitiens, peu
des, un cop
un mâle & t
quatre femelle
Oparre, & je l
déjà, lorsque
vâmes une oi
avoit fait prése
le taureau Es
arbre près de
vu un plus be
noit alors à E

avis, & il se conduisit avec tant d'imprudence qu'il ne tarda pas à perdre l'amitié d'O-Too, & de tous les O-Taïtiens d'un rang distingué. Il ne fréquenta que des vagabonds & des étrangers, qui cherchoient sans cesse à le duper; & , si je n'étois pas intervenu à propos, ils l'auroient dépouillé complètement. Il s'attira la malveillance des principaux Chefs, qui s'apperçurent qu'ils n'obtenoient pas de moi, ou de mes gens, des articles aussi précieux que ceux dont Omaï faisoit présent aux gens du peuple ses camarades.

1777.
Août.

» Dès que nous eûmes diné, je reconduisis O-Too à *Oparre*; je pris avec moi les volailles dont je voulois enrichir cette terre. J'emportai un paon & sa femelle, que Mylord Besboroug avoit eu la bonté de m'envoyer pour les O-Taïtiens, peu de jours avant mon départ de *Londres*, un cop d'Inde & une poule, quatre oies; un mâle & trois femelles, un canard mâle & quatre femelles. Je déposai toutes ces volailles à *Oparre*, & je les donnai à O-Too: elles couvoient déjà, lorsque nous quittâmes l'Isle. Nous y trouvâmes une oie mâle, dont le Capitaine Wallis avoit fait présent à Oberea, plusieurs chevres, & le taureau Espagnol qu'on tenoit attaché à un arbre près de la maison d'O-Too. Je n'ai jamais vu un plus bel animal de cette espece. Il appartenoit alors à *Etary*, & on l'avoit amené d'*Oheira-*

1777.
Août.

peha dans cet endroit, afin de l'embarquer pour *Bolabola*; mais je ne puis concevoir comment on étoit venu à bout de le transporter sur une des pirogues du pays. Au reste, si nous n'étions pas arrivés à *O-Taïti*, il eût été bien inutile, car il manquoit de vaches. Les Naturels nous dirent qu'il y avoit des vaches à bord des vaisseaux Espagnols, & que le Capitaine les rembarqua; je ne le crois point; je supposerai plutôt que les vaches étoient mortes, durant la traversée. Le lendemain, j'envoyai à ce taureau les trois vaches que j'avois à bord; je fis également conduire dans la baie de *Matavai*, le taureau, le cheval, la jument & les moutons que je destinois aux *O-Taïtiens*.

» Je me trouvai débarrassé d'un soin très-incommode. Il est difficile de concevoir la peine & l'embarras, que me causa le transport de ces animaux: mais, satisfait d'avoir pu remplir les vues bienfaisantes de Sa Majesté, qui vouloit enrichir deux peuplades si dignes d'intérêt, je me crus bien dédommagé de toutes les inquiétudes, auxquelles j'avois été en proie, tant qu'il resta quelque chose à faire sur cet objet secondaire de mon voyage.

» Comme je me proposois de relâcher quelque temps ici, on établit les deux Observatoires sur la pointe *Matavai*: on dressa, aux environs, deux tentes où devoient coucher les soldats de

garde, & c
de laisser à t
ce poste à M
temps, de t
pour détern
garde-temps
nous nous o
nus indispenf
de la *Décou*
paroissoit for
nos voiles &
seaux, & on
biscuit que no
d'apprendre

» Le 26, je
plantai plusieu
arbres fruitier
prendront peu
mes, les melon
à me donner l
apporté, des
shaddeks; je le
de former. M
ront pas de réu
turée des *O-T*
planté par les
développement
pour goûter le

garde, & ceux de nos gens qu'il conviendrait de laisser à terre. Je donnai le commandement de ce poste à M. King, qui se chargea en même temps, de suivre les observations nécessaires, pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps, &c. Durant notre séjour à *O-Taïti*, nous nous occupâmes de divers ouvrages devenus indispensables. On porta à terre le grand mât de la *Découverte*, & on le répara si bien, qu'il paroïssoit sortir du chantier : on répara également nos voiles & nos futailles; on calfata les vaisseaux, & on examina les agrès; on inspecta aussi le biscuit que nous avions en caisses, & j'eus le plaisir d'apprendre qu'il y en avoit peu d'endommagé.

» Le 26, je fis défricher une piece de terre, où je plantai plusieurs graines de jardinage, & quelques arbres fruitiers : je suis persuadé que les Naturels en prendront peu de soin. Au moment où nous partîmes, les melons, les patates; pouffoient de maniere à me donner les plus grandes espérances. J'avois apporté, des *Isles des Amis*, plusieurs plants de shaddeks; je les mis aussi dans le jardin que je venois de former. Mes graines & mes arbres ne manqueront pas de réussir, à moins que la curiosité prématurée des *O-Taïtiens*, qui a détruit un cep de vigne planté par les Espagnols à *Oheitepeha*, n'arrête leur développement. Quelques Insulaires s'assemblerent pour goûter les premiers raisins que porta la vigne,

1777.
Août.

26.

1777.
Août.

& les grappes se trouvant encore aigres, ils jugerent que c'étoit une espece de poison, & ils résolurent unanimement de fouler aux pieds le cep. Omaï ayant rencontré ce cep par hasard, fut enchanté de sa découverte; car il étoit persuadé que s'il avoit une fois des raisins, il lui seroit aisé de faire du vin. Il se hâta d'en couper plusieurs tiges, qu'il vouloit emporter dans sa patrie; nous taillâmes le cep qui n'étoit pas déraciné, & nous fossyâmes le terrain dans les environs. Il est probable que les Habitans de l'Isle, devenus plus sages par les instructions d'Omaï, laisseront mûrir le fruit, & qu'ils ne le condamneront plus d'une maniere si précipitée.

» Quarante-huit heures après notre arrivée dans la baie de *Matavai*, nous reçûmes la visite de nos anciens amis, dont parle la Relation de mon second Voyage. Aucun d'eux ne se présenta les mains vides, & nous eûmes des provisions par-delà ce qu'il nous en falloit; ce qui nous fit encore plus de plaisir, nous ne craignons point d'épuiser l'Isle, où nous appercevions de toutes parts une multitude intarissable de productions & d'animaux propres à notre subsistance.

» L'un des Naturels, que les Espagnols avoient emmené à *Lima*, vint nous voir également; on ne pouvoit, à ses manieres & à son extérieur, le distinguer du reste de ses compatriotes. Il se

souvenoit
qu'il avoit
il répétoit
lorsque non
manquoit p
le mieux qu
Européen.

» Nous
que nous a
dont le véri
embarqué à
& je l'avois
après l'avois
Nouvelle-Ze
Marquises; &
s'efforçoit,
de nous mon
dans notre l
if you please
jour à *Bolab*
mois; & sel
dessein que
être la passio
Habitans des
qui voyagent
pas avoir d
qu'il préfér
celles de ses

souvenoit cependant de quelques mots Espagnols qu'il avoit appris & qu'il prononçoit très-mal : il répétoit sur-tout fréquemment, *si fennor* ; & lorsque nous nous approchions de lui , il ne manquoit pas de se lever , & de se faire entendre le mieux qu'il pouvoit avec son petit vocabulaire Européen.

1777.
Août.

» Nous rencontrâmes aussi le jeune homme que nous appelâmes autrefois *Œdidee* , mais dont le véritable nom est *Heete-heete* ; il s'étoit embarqué à *Ulietea* , en 1773 , sur mon vaisseau , & je l'avois ramené dans sa patrie , en 1774 , après l'avoir conduit aux *Isles des Amis* , à la *Nouvelle-Zélande* , à l'Isle de *Pâques* & aux *Marquises* ; traversées qui durèrent sept mois. Il s'efforçoit , comme celui dont je viens de parler , de nous montrer sa politesse , & de s'exprimer dans notre langue ; il disoit souvent *yes, sir, if you please sir*. *Heete-heete* , qui a reçu le jour à *Bolabola* , étoit à *O-Taüi* depuis trois mois , & selon ce que nous apprîmes , sans autre dessein que de satisfaire sa curiosité , ou peut-être la passion de l'amour , qui anime tous les Habitans des Isles de *la Société* : les Insulaires qui voyagent d'une terre à l'autre , ne paroissent pas avoir d'autre but. Nous vîmes clairement qu'il préféroit à nos modes & à nos parures ; celles de ses compatriotes ; car lorsque je lui eus

1777.
Août.

donné des habits (a) que le Bureau de l'Amirauté m'avoit chargé de lui remettre, il les porta quelques jours, & il refusa ensuite d'en faire usage. Cet exemple & celui de l'O-Taïtien qui avoit été à *Lima*, prouvent bien la force de l'habitude, qui ramene l'homme aux manieres & aux coutumes qu'il a prises dans son enfance, & que le hafard est venu interrompre. Je suis tenté de croire qu'Omaï lui-même, malgré le changement absolu que sembloient avoir produit sur lui les mœurs Angloises, ne tardera pas à reprendre les vêtemens de son pays, ainsi qu'Ædédée, & l'O-Taïtien, conduit au *Pérou* par les Espagnols.

17.

» Le 27, au matin, un homme arrivé d'*Oheitepeha*, nous dit que deux vaisseaux Espagnols mouilloient depuis vingt-quatre heures dans cette baie, & pour ne laisser aucun doute sur la vérité du fait, il montra un morceau de gros drap bleu, qu'il assuroit avoir reçu de l'un de ces bâtimens : le morceau d'étoffe étoit en effet presque neuf : il ajouta que Mateema montoit l'un des vaisseaux qui devoient se rendre à *Matavai* dans un jour ou deux. D'autres circonstances qu'il indiqua, rendoient sa nouvelle très-vrai-

(a) Je lui donnai en outre une caisse d'outils, & quelques autres articles.

semblable;

semblable; j
de prendre.
d'*Oheitepeha*.
seaux en éta
erre & l'*Esp*
d'*Europe*, je
déclarée dep
donnerent li
vée des *Espa*
qui fut de ret
convaincre ;
Oheitepeha ,
seaux, & qu
depuis mon
partie de l'*M*
déclarerent ,
un mensonge
raboo ; mais
vues : ils *espe*
nouvelle nou
qu'ils privero
des avantages
seaux. Les *Ha*
une inimitié i
» Du mom
l'*atmosphere*
tomba chaque
ne pûmes pre
Tome XX

semblable ; j'ordonnai au Lieutenant Williamfon de prendre un canot & d'aller examiner la baie d'*Oheitepeha*. Sur ces entrefaites, je mis les vaisseaux en état de se défendre : quoique l'*Angleterre* & l'*Espagne* fussent en paix à mon départ d'*Europe*, je sentis que la guerre pouvoit s'être déclarée depuis. Des recherches ultérieures me donnerent lieu de croire que le récit de l'arrivée des Espagnols étoit faux, & M. Williamson, qui fut de retour le lendemain, acheva de m'en convaincre ; il me dit qu'il avoit débarqué à *Oheitepeha*, qu'il n'y avoit point vu de vaisseaux, & que cette baie n'en avoit reçu aucun depuis mon départ en 1774. Les Habitans de la partie de l'Isle où nous nous trouvions, nous déclarerent, dès le commencement, que c'étoit un mensonge inventé par les Naturels de *Tiaraboo* ; mais nous ne pouvions deviner leurs vues : ils espéroient peut-être que cette fausse nouvelle nous détermineroit à quitter l'Isle, & qu'ils priveroient ainsi la peuplade d'*Otaïti nooe*, des avantages résultans du séjour de nos vaisseaux. Les Habitans des deux parties de l'Isle ont une inimitié invétérée les uns pour les autres.

» Du moment où nous arrivâmes à *Matavai* ; l'atmosphère fut très-variable jusqu'au 29, & il tomba chaque jour plus ou moins de pluie. Nous ne pûmes prendre que le 29 des hauteurs cor-

1777.
Août.

28.

29.

1777.
Août.

respondantes du Soleil, pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps. La même cause retarda le calfatage & les autres réparations dont les vaisseaux avoient besoin.

» Le soir, les Naturels se retirèrent précipitamment des vaisseaux, & du poste que nous occupions à terre ; il nous fut impossible d'abord d'en deviner la raison : nous conjecturâmes, en général, qu'il y avoit eu quelque vol de commis, & qu'ils redoutoient notre vengeance. Je sus enfin ce qui étoit arrivé : l'un des Aides du Chirurgien pénétra dans l'intérieur du pays, pour y échanger quatre haches contre des curiosités ; l'Insulaire qu'il chargea de ses haches, profita d'un instant favorable, & il emporta des outils si précieux. Telle fut la cause de la retraite brusque de ses compatriotes ; O-Too lui-même & toute sa famille se joignirent aux fuyards ; &, après les avoir suivis deux ou trois milles, j'eus bien de la peine à les arrêter. Afin d'engager mes gens à se tenir mieux sur leurs gardes désormais, je résolus de ne faire aucune démarche pour obtenir la restitution des haches, & il me fut moins difficile de ramener les O-Taïtiens & de rétablir la tranquillité.

» Jusqu'ici O-Too & ses sujets ne s'étoient occupés que de nous ; mais des messagers d'*Eimeo*, ou, comme le disent plus souvent les Naturels,

de *Morea*,
donnerent
que les Hab
que les parti
obligés de se
relle qui co
lles, ainsi c
mon second
sité depuis.
alors, & qu
voile peu de
mais les Hab
opiniâtre, q
succès décisif
devenue néce

» Tous les
s'assemblerent
alors, & j'e
seil. L'un des
bération, &
compris guere
harangue ; il
Eimeo, & il
& à prendre
par d'autres

(a) Voyez le fe
de l'original.

de *Morea*, qui arriverent le lendemain, leur donnerent d'autres occupations; ils apprirent que les Habitans de cette Isle étoient en armes, que les partisans d'*O-Too* avoient été battus & obligés de se retirer dans les montagnes. La querelle qui commença en 1774, entre les deux Isles, ainsi que je l'ai dit dans la Relation de mon second Voyage, semble avoir toujours subsisté depuis. L'armement formidable que je vis alors, & que j'ai décrit ailleurs (a), mit à la voile peu de temps après mon départ d'*O-Taïti*; mais les Habitans d'*Eimeo* firent une résistance si opiniâtre, que l'Escadre revint sans avoir eu de succès décisif, & une autre expédition étoit devenue nécessaire.

» Tous les Chefs qui se trouvoient à *Matavai*; s'assemblerent à la maison d'*O-Too* où j'étois alors, & j'eus l'honneur d'être admis à leur Conseil. L'un des Députés exposa le sujet de la délibération, & il prononça un long discours. Je ne compris guere que les articles principaux de sa harangue; il décrivit la position des affaires à *Eimeo*, & il invita les Chefs d'*O-Taïti* à se réunir & à prendre les armes. Cet avis fut combattu par d'autres Orateurs, qui vouloient attendre

1777.
Août.

(a) Voyez le second Voyage de Cook, Vol. I, pag. 347, &c. de l'original.

1777.
Août.

que l'ennemi commençât les hostilités; il régna d'abord beaucoup de décence dans le débat, & les Conseillers ne parlerent que l'un après l'autre. L'assemblée devint ensuite orageuse, & je crus qu'elle se termineroit par des violences, comme les Diètes de *Pologne*; mais les grands personnages qui s'étoient échauffés si brusquement, se calmerent de même, & le bon ordre se rétablit bientôt. La faction qui désiroit la guerre, l'emporta enfin, & il fut décidé qu'ils enverroient un armement considérable au secours de leurs Amis d'*Eimeo*: cette résolution fut loin d'obtenir l'unanimité des suffrages. O-Too garda le silence durant tout le débat, il dit seulement par intervalles un mot ou deux aux Orateurs. Les membres du Conseil qui opinoient pour la guerre, me presserent de les aider avec les forces qui se trouvoient en ma puissance, & ils voulurent tous savoir le parti que je prendrois. J'envoyai chercher Omaï, afin d'avoir un interprete, mais on ne le rencontra point, & je fus obligé de m'expliquer moi-même; je leur dis le plus clairement que je pus, que ne connoissant pas bien le sujet de la dispute, & les Insulaires d'*Eimeo* ne m'ayant jamais offensé, je ne me croyois point en droit d'entreprendre des hostilités contre eux. Cette déclaration les satisfit, ou parut les satisfaire. Les membres du Conseil

se disperferent
revoir l'après
» Je retour
sieurs de nos
dans la maison
on parla de
d'*Eimeo*. Je d
d'accommode
je fondai le vi
fut écouter a
solicita enco
demeurai infl
querelle, & j
ravant, un fr
Tiaraboo, po
meo, sur l'inv
laire de cette
péu de semain
clamé la Cour
nooe, fils de
héritier du scep
qui avoit été
O-Taïtiens.
» Towha, p
de *Tettaha*, ho
l'île, qui avo
envoyé contre
Matavai à cet

se disperferent ; & O-Too me pria de venir le
voir l'après-dîner, & d'amener Omaï.

1777.
Août.

» Je retournai en effet auprès du Roi, avec plusieurs de nos Messieurs ; le Prince nous conduisit dans la maison de son pere, en présence duquel on parla de nouveau de l'injustice des Insulaires d'*Eimeo*. Je désirois beaucoup trouver un moyen d'accommodement entre les deux Puissances, & je sondai le vieux Chef sur ce point : il ne voulut écouter aucune proposition de paix : il me sollicita encore d'aider les O-Taïtiens, mais je demeurai inflexible. Je m'informai du sujet de la querelle, & j'appris que, quelques années auparavant, un frere de *Waheia* étoit parti de *Tiaraboo*, pour aller occuper le Trône d'*Eimeo*, sur l'invitation de *Maheine*, Chef populaire de cette Isle ; que *Maheine* l'avoit fait tuer peu de semaines après son arrivée, & avoit réclamé la Couronne au préjudice de *Tierataboonooe*, fils de sa sœur, qui se trouvoit le légitime héritier du sceptre, ou, selon une autre version, qui avoit été chargé du gouvernement par les O-Taïtiens.

» *Towha*, parent d'O-Too, & Chef du district de *Tettaha*, homme de beaucoup de crédit dans l'Isle, qui avoit commandé en chef l'armement envoyé contre *Eimeo*, en 1774, n'étoit pas à *Matavai* à cette époque, & par conséquent il

1777.
Août.
1 7^{bre}.

n'assista à aucune des délibérations : il me parut cependant qu'il se mêloit beaucoup de ce qui se passoit, & qu'il montrait encore plus d'ardeur que les autres Chefs ; car le premier Septembre, dès le grand matin, il fit dire à O-Too par un messager, qu'il venoit de tuer un homme pour l'offrir en sacrifice à l'*Eatooa*, & implorer l'assistance du Dieu contre *Eimeo*. Ce sacrifice devoit avoir lieu dans le grand Morai d'*Attahooroo*, & je jugeai que la présence d'O-Too étoit absolument nécessaire en cette occasion.

» M. de Bougainville avoit déjà dit, sur le témoignage de l'O-Taïtien, qu'il amena en France, que les sacrifices humains font partie des institutions religieuses de cette Isle. Les recherches dont je m'occupai en 1774, & mes conversations avec Omaï, ne me donnoient que trop lieu de penser qu'un usage si contraire à l'humanité, y est établi : mais comme on veut toujours douter d'une coutume si atroce, à moins qu'un voyageur n'en ait été le témoin oculaire, je résolus de profiter de l'occasion, & , afin de dissiper toutes les incertitudes, d'assister moi-même à cette barbare cérémonie. Je priai donc O-Too de me permettre de l'accompagner ; il y consentit volontiers, & nous nous embarquâmes tout de suite dans mon canot, avec mon vieil

ami Potato
Omaï nous

» Nous d
petite Isle,
nous rencon
Lorsque les
temps sur la
& il réclama
troisième fo
fâché : il lu
jours déclar
pas combat
deux ou tro
un chien tr
pirogues. N
mes à bord
cérémonie.

» Nous a
heures de l
donner aux
& il recomm
& à moi, c
serions au
même le ch
quelques pe
je n'aperçu
leurs Acolyt
Morai : le co

ami Potatow , M. Anderson , & M. Webber :

Omaï nous suivoit sur une pirogue.

1777.
Septemb.

» Nous descendîmes pendant la route sur une petite Isle , qui gît en travers de *Tetaha* , où nous rencontrâmes Towha & les gens de sa suite. Lorsque les deux Chefs eurent causé quelque temps sur la guerre , Towha m'adressa la parole , & il réclama encore mes secours ; je fis pour la troisième fois une réponse négative , & il parut fâché : il lui sembloit étrange que m'étant toujours déclaré l'ami d'O - *Taiïi* , je ne voulusse pas combattre ses ennemis. Il donna à O-Too deux ou trois plumes rouges liées ensemble , & un chien très-maigre fut mis dans une de nos pirogues. Nous nous rembarquâmes , & nous primes à bord un Prêtre qui devoit assister à la cérémonie.

» Nous arrivâmes à *Atahooroo* sur les deux heures de l'après-dinée ; O-Too me pria d'ordonner aux Matelots de demeurer dans le canot , & il recommanda à M. Anderson , à M. Webber & à moi , d'ôter nos chapeaux dès que nous serions au *Morai*. Nous en primes à l'instant même le chemin ; une multitude d'hommes & quelques petits garçons nous escorterent , mais je n'apperçus pas une femme. Quatre Prêtres & leurs Acolytes ou Assistans , nous attendoient au *Morai* : le corps de l'infortuné qu'on alloit offrir

1777.
Septemb.

aux Dieux, étoit dans une petite pirogue retirée sur la greve, & exposée en partie à l'action des vagues : deux Prêtres & plusieurs Acolytes étoient assis près de la pirogue, les autres se trouvoient au *Morai*. Nous nous arrêtâmes à vingt ou trente pas des Prêtres : O-Too se plaça en cet endroit, & nous nous tîmes debout près de lui, avec quelques Habitans du pays ; le peuple se tint plus éloigné.

» Les cérémonies commencerent alors. L'un des Acolytes apporta un jeune bananier, qu'il mit devant le Roi ; un autre apporta une touffe de plumes rouges, montées sur des fibres de cocos, il toucha le pied du Prince avec une de ces plumes, & il se retira vers ses camarades. L'un des Prêtres assis au *Morai* en face de ceux qui se trouvoient sur la greve, fit une longue priere, & il envoya de temps en temps de jeunes bananiers qu'on déposa sur la victime. Durant cette priere, un homme qui étoit debout, près du Prêtre officiant, tenoit dans ses mains deux paquets qui nous parurent être d'étoffe : nous reconnûmes ensuite que l'un d'eux contenoit le *Maro* royal, & l'autre l'arche de l'*Eatooa*, si je puis me servir de cette expression. Dès que la priere fut terminée, les Prêtres du *Morai* & leurs Acolytes vinrent s'asseoir sur la greve, & ils apporterent les deux paquets dont je parlois

tout-à-l'heu
res, pendar
un à un &
victime, co
tier & de p
alors de la p
les pieds to
placèrent au
debout, &
terent quelq
minutes : on
& les branch
dans une dir
Prêtres, qui
fit une longu
quefois les a
une touffe d
la priere, on
de la victime
cheveux &
feuille verte,
toucha point
lui offrit, la
reçue de To
victime furer
mes. O-Too
plumes, qu'il
en me reco

tout-à-l'heure. Ils recommencerent ici leurs prières, pendant lesquelles les bananiers furent ôtés un à un & à différens intervalles, de dessus la victime, couverte en partie de feuilles de cocotier & de petites branches d'arbre; on la tira alors de la pirogue, & on l'étendit sur le rivage, les pieds tournés vers la mer. Les Prêtres se placèrent autour d'elle, les uns assis & les autres debout, & l'un ou plusieurs d'entre eux répétèrent quelques phrases l'espace d'environ dix minutes: on la découvrit en écartant les feuilles & les branchages qui la cachoient, & on la mit dans une direction parallèle à la côte. L'un des Prêtres, qui se tint debout aux pieds du corps, fit une longue prière à laquelle se joignirent quelquefois les autres: chacun d'eux avoit à la main une touffe de plumes rouges. Vers le milieu de la prière, on enleva quelques cheveux de la tête de la victime, & on lui arracha l'œil gauche; les cheveux & l'œil furent enveloppés dans une feuille verte, & présentés à O-Too. Le Roi n'y toucha point, mais il donna à l'homme qui les lui offrit, la touffe de plumes rouges qu'il avoit reçue de Towha. Les cheveux & l'œil de la victime furent reportés au Prêtre avec les plumes. O-Too leur envoya bientôt après d'autres plumes, qu'il avoit mises le matin dans ma poche, en me recommandant de les garder. Tandis

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

qu'on procédoit à cette dernière cérémonie, on entendit un martin-pêcheur qui voltigeoit sur les arbres : O-Too se tournant près de moi , me dit, *C'est l'Eatooa* , & il parut enchanté d'un si bon présage.

Le corps fut porté quelques pas plus loin ; & on le déposa, la tête tournée vers le *Morai* ; sous un arbre , près duquel étoient trois morceaux de bois minces & larges , chargés de sculptures grossières , mais différentes les unes des autres. On plaça les paquets d'étoffes dans le *Morai* , & on mit les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime : les Prêtres se rangèrent autour du corps , & on nous permit d'en approcher autant que nous le voulûmes. Celui qui paroïssoit exercer les fonctions de Grand-Prêtre étoit assis à peu de distance ; il parla un quart-d'heure , en variant ses gestes & les inflexions de sa voix ; il s'adressa toujours à la victime , & il parut souvent lui faire des reproches ; il lui proposa différentes questions , il me sembla qu'il lui demandoit si on n'avoit pas eu raison de la sacrifier : d'autres fois il lui adressa des prières , comme si le mort avoit eu assez de pouvoir ou de crédit sur la Divinité , pour en obtenir ce qu'il solliciteroit. Nous comprîmes , sur tout , qu'il le supplioit de livrer aux mains du peuple d'*O-Taïti*, *Eimeo* , le Chef Maheine , les cochons,

les femme
cette dern
effet , d'au
une priere
autres Prê
semblée l'a
l'un des P
victime, q
quets d'ét
seul, tenar
avoit fait p
donna ces
de la même
déposées f
la scene cl
» On p
ble du *Ma*
deux paq
plumes &
du *Morai* ,
Les Prêtre
s'être assis
tandis que
ferent un
ils jeteren
rent de te
mettoit le
pouffa de

les femmes, & tout ce qui se trouvoit dans cette dernière Isle. Le sacrifice n'avoit pas, en effet, d'autre but. Il chanta d'un ton plaintif, une priere qui dura près d'une demi-heure; deux autres Prêtres, Potatou & une partie de l'assemblée l'accompagnerent durant cette priere: l'un des Prêtres arracha encore de la tête de la victime, quelques cheveux qu'il mit sur des paquets d'étoffes: ensuite le Grand-Prêtre pria seul, tenant à la main les plumes dont Towha avoit fait présent à O-Too. Lorsqu'il eut fini, il donna ces plumes à un second Prêtre, qui pria de la même manière. Les touffes de plumes furent déposées sur les paquets d'étoffes, & le lieu de la scène changea.

» On porta le corps dans la partie la plus visible du *Morai*; on y porta aussi les plumes, les deux paquets d'étoffes & des tambours: les plumes & les étoffes furent placées sur les murs du *Morai*, & on posa la victime au-dessous. Les Prêtres l'entourerent de nouveau, & après s'être assis, ils recommencerent leurs prieres, tandis que quelques-uns de leurs Acolytes creuserent un trou de deux pieds de profondeur, où ils jeterent l'infortunée victime, qu'ils couvrirent de terre & de pierres. Au moment où on mettoit le corps dans la fosse, un petit garçon poussa des cris, & Omaï me dit que c'étoit

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

l'Eatooa. Sur ces entrefaites, on avoit préparé un feu : on amena le chien dont j'ai parlé plus haut, & on lui tordit le cou jusqu'à ce qu'il fût étouffé ; on enleva ses poils en le passant sur la flamme, & on lui arracha les entrailles, qu'on jeta au feu, où on les laissa brûler. Les Naturels, chargés de ce détail, se contenterent de rôtir le cœur, le foie & les rognons, qu'ils tirent sur des pierres chaudes l'espace de quelques minutes ; ils barbouillèrent ensuite le corps du chien avec du sang qu'ils avoient recueilli dans un coco, & ils allerent le placer, ainsi que le foie, &c. devant les Prêtres qui prioient autour du tombeau. Ils continuerent quelque temps à prier sur le chien, tandis que deux hommes frappoient avec force par intervalles sur deux tambours : un petit garçon poussa, à trois reprises différentes, des sons perçans, & on nous apprit que c'étoit pour inviter *l'Eatooa* à se régaler du mets qu'on lui préparoit. Dès que les Prêtres eurent achevé leurs prieres, on déposa le corps du chien avec ses entrailles, &c. sur un *whatta*, ou sur un échafaud de six pieds de hauteur, qui se trouvoit près de là : ce *whatta* offrit à nos regards deux autres gros cochons & deux cochons de lait, qu'on avoit offerts dernièrement à *l'Eatooa*, & qui exhaloient une odeur insupportable. Cette puanteur nous tint plus éloignés

qu'on ne l'e
moment où
la mer près
d'en approc
est vrai que
mes plus pa
l'attention c
quand on de
tres & leurs
par une accl
nous condu
Potatou, où
couchâmes.
monies relig
main, & je
de l'Isle, tan
» Nous c
spectacle, &
dirent au lie
mais tout y
sacrificia cepen
posa sur le w
mena au M
titude d'Insul
deux paquet
on les avoit
tambours éto
peu plus près

qu'on ne l'eût d'ailleurs exigé de nous ; car du moment où l'on eût porté la victime du bord de la mer près du *Morai*, on nous laissa les maîtres d'en approcher autant que nous le désirions : il est vrai que , depuis cet instant , nous n'aperçûmes plus parmi les spectateurs, l'air recueilli & l'attention que nous avions remarqués d'abord quand on déposa le chien sur le *whatta* : les Prêtres & leurs Acolytes terminèrent la cérémonie par une acclamation. La nuit approchoit , & on nous conduisit à une maison qui appartenoit à Potatou, où on nous donna à souper & où nous couchâmes. On nous avoit annoncé que les cérémonies religieuses recommenceroient le lendemain , & je ne voulois pas quitter cet endroit de l'Isle, tant qu'il restoit quelque chose à voir.

» Nous craignons de perdre une partie du spectacle , & quelques-uns d'entre nous se rendirent au lieu de la scene de très-bonne heure ; mais tout y étoit tranquille. Bientôt après , on sacrifia cependant un cochon de lait , qu'on déposa sur le *whatta*. A huit heures , O-Too nous mena au *Morai* , où les Prêtres & une multitude d'Insulaires venoient de se rassembler. Les deux paquets d'étoffes occupoient la place où on les avoit mis le soir de la veille ; les deux tambours étoient au front du *Morai*, mais un peu plus près que le jour précédent. O-Too se

1777.
Septemb.

plâça entre les deux tambours , & il me dit de
 1777.
 Septemb. me tenir à ses côtés.

» La cérémonie commença de la même ma-
 niere que le jour précédent. On apporta un
 jeune bananier, qu'on mit aux pieds du Roi :
 les Prêtres, qui tenoient dans leurs mains plu-
 sieurs touffes de plumes rouges , & un pana-
 che de plumes d'autruche, que j'avois donné
 à O-Too, & qu'on avoit consacré depuis, firent
 une priere : lorsqu'ils eurent fini, ils changerent
 de position ; ils se placerent entre nous & le
Morai ; & l'un d'eux, le même qui avoit joué
 le principal rôle la veille , marmotta une seconde
 priere , qui dura environ une demi-heure. Durant
 cet intervalle, les plumes furent portées une à
 une, & déposées sur l'arche de l'*Eatooa*.

» Peu de temps après, on amena quatre co-
 chons de lait ; l'un de ces animaux fut tué : on
 conduisit les trois autres dans une étable , qui se
 trouvoit près de là , & on les réserva vraisem-
 blablement pour le premier sacrifice. On ouvrit
 alors un des paquets d'étoffes , & on trouva,
 comme je l'ai déjà dit, qu'il renfermoit le *Maro*,
 dont les O-Taïtiens investissent leurs Rois ; le
Maro est parmi eux , ce que sont en *Europe*
 les symboles de la Royauté : on le tira avec soin
 de l'enveloppe qui le couvroit, & on l'étendit
 devant les Prêtres. C'est une ceinture longue

d'environ
 ces ; il par
 narque le
 des Naturel
 orné de plu
 des dernier
 l'une des ex
 pieces, cha
 d'un fer-à-c
 noires : l'au
 pointes se
 Les plumes
 mens carrés
 de maniere
 avoit d'abor
 ceaux de l'é
 ensuite au
 le Capitaine
 côte, la pr
 vai ; c'est d
 n'avions au
 reconnoissio
 du *Maro*, d
 plus dénuée
 de plumes,
 par Wabead
 priere, relat
 &, si je ne

d'environ cinq verges , & large de quinze pouces ; il paroît , d'après son nom , que la Monarque le porte sur ses reins , comme le reste des Naturels portent le *Maro* ordinaire. Il étoit orné de plumes jaunes & rouges , & sur-tout des dernières , que fournit une colombe de l'Isle : l'une des extrémités avoit une bordure de huit piéces , chacune de la grandeur & de la forme d'un fer-à-cheval , avec des franges de plumes noires : l'autre extrémité étoit fourchue , & les pointes se trouvoient de différentes longueurs. Les plumes offroient deux lignes de compartimens carrés , & elles étoient d'ailleurs disposées de manière à produire un effet agréable. On les avoit d'abord collées ou attachées sur des morceaux de l'étoffe du pays , & on les avoit cousues ensuite au haut d'une flamme de navire , que le Capitaine Wallis aperçut & laissa flottante sur la côte , la première fois qu'il débarqua à *Mata-yai* ; c'est du moins ce qu'on nous dit ; & nous n'avions aucune raison d'en douter , car nous y reconnoissions une flamme Angloise. Une bande du *Maro* , de six ou huit pouces en carré , étoit plus dénuée d'ornemens : on n'y voyoit point de plumes , si ce n'est quelques-unes envoyées par *Wahedooa*. Les Prêtres firent une longue prière , relative à cette partie de la cérémonie ; & , si je ne me mépris point , ils l'appeloient la

1777.
Septemb.

1777.
Septemb. *Priere du Maro.* Le symbole de la Royauté fut ensuite enveloppé soigneusement dans l'étoffe, & remis sur le *Morai*.

» On ouvrit l'autre paquet, auquel j'ai donné le nom d'*Arche*; mais on ne nous permit pas d'en approcher assez, pour examiner les choses mystérieuses qu'il contenoit. On nous dit seulement que l'*Eatooa*, auquel on venoit d'offrir un sacrifice, & qui s'appelle *Coro*, s'y trouvoit caché; ou plutôt que l'arche renfermoit le signe représentatif du Dieu. Ce Tabernacle est composé de fibres entrelacées de la gouffe de coco, qui présentent la forme d'un pain de sucre, c'est à-dire, qui sont arrondies, & beaucoup plus épaisses à une extrémité qu'à l'autre. Différentes personnes nous avoient vendu de ces cônes, mais nous n'en apprîmes l'usage qu'ici.

» On nettoya alors le cochon, & on en ôta les entrailles. Ces entrailles offrirent plusieurs des mouvemens convulsifs, qu'on remarque en diverses parties du corps d'un animal qu'on vient de tuer; & les Insulaires les prirent pour un présage très-favorable de l'expédition qui occasionnoit le sacrifice. On les laissa exposées pendant quelque temps, afin que les Naturels pussent examiner des indices si heureux, & on alla ensuite les déposer aux pieds des Prêtres. Tandis que l'un d'eux faisoit une priere, un autre examinoit

minoit plus
retournoit d
lorsqu'ils les
rent dans le
&c. furent n
le chien la
avec l'*Eatooa*
che de plum
trouva comp

» Il y eut
pirogues sur
le sacrifice. L
tions, porto
de feuilles de
nœuds mysté
ces plates-fo
coco, des l
pain, du poiss
sur ces *Morai*
pirogues app
devoient acc
Eimeo.

» L'infortu
me parut un
apprit qu'il ét
niere classe d
cherches, & j
gné pour vict

Tome XX

minoit plus attentivement les entrailles , qu'il retournoit d'une main légère avec un bâton ; & lorsqu'ils les eurent bien examinées , ils les jetèrent dans le feu. Le corps du cochon , son foie , &c. furent mis sur le *whatta* , où l'on avoit déposé le chien la veille ; on renferma , dans l'arche avec l'*Eatooa* , toutes les plumes , excepté le panache de plumes d'autruche ; & la cérémonie se trouva complètement terminée.

» Il y eut , toute la matinée , quatre doubles pirogues sur la greve , devant le lieu où se passa le sacrifice. L'avant de chacune de ces embarcations , portoit une petite plate-forme , couverte de feuilles de palmier , liées entre elles par des nœuds mystérieux ; les Naturels donnent aussi à ces plates-formes le nom de *Morai*. Des noix de coco , des bananes , des morceaux de fruit à pain , du poisson & d'autres choses , étoient étalés sur ces *Morais* de mer. On nous dit que les pirogues appartenoient à l'*Eatooa* , & qu'elles devoient accompagner l'Escadre destinée pour *Eimeo*.

» L'infortuné qu'on sacrifia à cette occasion ; me parut un homme d'un âge mûr ; on nous apprit qu'il étoit *Towtow* , c'est-à-dire , de la dernière classe des Insulaires. Je fis beaucoup de recherches , & je ne découvris pas qu'on l'eût désigné pour victime , parce qu'il se trouvoit cou-

1777.
Septemb.

pable d'un crime capital. Il est sûr néanmoins qu'en général ils immolent, dans leurs sacrifices, des individus qui ont commis des délits graves; ou bien des vagabonds des derniers rangs de la société, qui courent de bourgade en bourgade, ou d'une Isle à l'autre, sans avoir de domicile, ou des moyens connus de pourvoir à leur subsistance; espece d'hommes que l'on rencontre souvent sur ces terres. J'eus occasion d'examiner le corps de la malheureuse victime; je remarquai que le derriere de la tête & le visage étoient ensanglantés; qu'il y avoit une meurtrissure énorme sur la tempe droite: je reconnus alors de quelle maniere on l'avoit tué. On me dit en effet qu'on l'avoit assommé à coups de pierre.

» Ceux qui doivent être les victimes de cet affreux sacrifice, ignorent l'arrêt prononcé contre eux; & ils n'en sont instruits, qu'à l'instant où ils reçoivent le coup mortel. Lorsque l'un des grands Chefs juge qu'un sacrifice humain est nécessaire, il désigne lui-même l'infortuné qu'on immolera; il détache ensuite quelques-uns de ses serviteurs affidés, qui tombent brusquement sur la victime, & qui l'assomment à coups de massue ou de pierre. On porte la nouvelle de sa mort au Roi, dont la présence, comme je l'ai déjà remarqué, est absolument indispensable aux cérémonies qui doivent suivre: O-Too joua en

effet un de
fait la desc
appelée Pa
la victime
ou l'homme
ayons ente
il semble y
ainsi qu'à T
Isle l'empl
désigner de
toucher; m
Raa, dont
Le Morai,
ces, que j'a
un Temple,
cimetiere. C
prême de l'
sa famille,
pays. Il ne
que par sa
quable, est
res, posées
environ dou
le resserre a
côté, un te
les, au-des
On trouve,
voisine de la

effet un des premiers rôles au sacrifice, dont j'ai fait la description. La cérémonie, en général, est appelée *Poore-Eree*, ou la Priere du Chef; & la victime offerte à la Divinité, *Taata-Taboo*, ou l'homme dévoué. C'est le seul cas où nous ayons entendu à *O-Taïti*, le terme de *Taboo*; il semble y avoir une signification mystérieuse, ainsi qu'à *Tonga*. Les Habitans de cette dernière Isle l'emploient, toutes les fois qu'ils veulent désigner des choses, auxquelles il ne faut pas toucher; mais on se sert alors à *O-Taïti* du mot *Raa*, dont l'acception n'est pas moins étendue. Le *Morai*, où se passerent les cérémonies atroces, que j'ai décrites, est sûrement tout-à-la-fois un Temple, un lieu destiné aux sacrifices, & un cimetière. C'est celui où on enterre le Chef suprême de l'Isle entière, & il se trouve réservé à sa famille, & à quelques uns des Principaux du pays. Il ne differe guere des *Morais* ordinaires que par sa grandeur. La partie la plus remarquable, est une masse large & oblongue de pierres; posées l'une sur l'autre, sans ciment; elle a environ douze ou quatorze pieds de hauteur, elle se resserre au sommet, & elle offre, de chaque côté, un terrain carré, pavé de cailloux mobiles, au-dessous desquels on enterre les Chefs. On trouve, à peu de distance de l'extrémité la plus voisine de la mer, le lieu où l'on offre les sacré-

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

fices; il est pavé aussi de pierres mobiles, presque en entier. On y voit un grand échafaud ou *whatta*, sur lequel on met les fruits & les différens végétaux qu'on offre à la Divinité; mais les animaux sont déposés sur des *whattas* plus petits, que j'ai déjà indiqués, & on enterre sous diverses parties du pavé, les pauvres malheureux qu'on immole aux Dieux. On apperçoit aux environs, divers monumens de la superstition des O-Taïtiens; on rencontre, par exemple, de petites pierres qui s'élevent au-dessus du pavé; d'autres pierres auxquelles sont attachés des morceaux d'étoffe; plusieurs qui sont couvertes d'étoffe; & on trouve, à côté de la grande masse de pierres, qui est en face de l'esplanade du *Morai*, un grand nombre de morceaux de bois sculptés, où ils supposent que la Divinité réside quelquefois, & qui, par conséquent, sont sacrés à leurs yeux. Un amas de pierres, qui est à l'une des extrémités du *whatta*, devant lequel on offrit la victime, & qui présente d'un côté une espece de plateforme, mérite une attention particulière. On y expose les crânes de tous les infortunés qu'on immole aux Dieux; car on va les deterrer quelques mois après la sépulture; on apperçoit au-dessus de ces crânes, une multitude de planches de bois: on plaça au même endroit, durant la cérémonie, le *Maro*, & l'autre paquet qui con-

tient le Dieu
Insulaires,
peut compar
autres natio
» On ne p
atroce & f
tous les hon
encore dans
la puissance
miers sentin
cette institur
ple, qui n'a
sauvage. Ce
semblableme
Terres de la
usages & des
sion de rema
de l'Océan,
donne lieu de
par quelques
de leurs céré
en effet, de r
les Habitans
hommes à l
Natche, dont
j'ai dit que l
suite de cette
leroit dix vié

tient le Dieu *Ooro*, selon la folle croyance des Insulaires, & que j'ai appelé l'*Arche* : ainsi, on peut comparer cet amas de pierres aux autels des autres nations.

1777.
Septemb.

» On ne peut trop regretter qu'une coutume si atroce & si destructive d'un droit sacré, dont tous les hommes sont revêtus en naissant, subsiste encore dans la Mer du Sud ; & on est effrayé de la puissance de la superstition, qui étouffe les premiers sentimens de l'humanité, lorsqu'on voit cette institution abominable établie chez un peuple, qui n'a plus d'ailleurs la brutalité de la vie sauvage. Ce qui afflige davantage, elle est vraisemblablement répandue sur la vaste étendue des Terres de la Mer Pacifique. La conformité des usages & des idiomes, que nous avons eu occasion de remarquer entre les Isles de cette partie de l'Océan, qui se trouvent les plus éloignées, donne lieu de croire qu'elles se rapprochent aussi par quelques-uns des articles les plus importans de leurs cérémonies religieuses. Nous avons vu en effet, de manière à n'en pouvoir douter, que les Habitans des *Isles des Amis* sacrifient des hommes à leurs Dieux. Lorsque j'ai décrit la *Natche*, dont nous fûmes témoins à *Tongataboo*, j'ai dit que les Insulaires, en nous parlant de la suite de cette Fête, nous assurèrent qu'on immoleroit dix victimes humaines ; d'où l'on peut se

1777.
Septemb.

former une idée de la multitude de leurs massacres religieux. Nous jugeâmes que les O-Taitiens ne sacrifient jamais plus d'une personne à-la-fois ; mais il est au moins probable que ces sacrifices reviennent souvent, & qu'ils enlèvent une foule d'individus ; car je comptai jusqu'à quarante-neuf crânes, exposés devant le *Morai* : ces crânes n'avoient encore éprouvé qu'une légère altération, & il est clair qu'on avoit immolé quarante-neuf personnes sur cet autel de sang, depuis un temps peu considérable.

» Rien ne peut, sans doute, affoiblir l'horreur qu'inspire une pareille coutume ; mais ses funestes effets se trouveroient diminués à quelques égards, si elle contenoit la multitude, en lui donnant du respect pour la Divinité, ou pour la Religion du pays. Elle est si loin de produire ce foible avantage, que la foule nombreuse assemblée au *Morai*, lors du sacrifice auquel nous assistâmes, ne parut point du tout pénétrée de ce que firent ou dirent les Prêtres, durant la cérémonie. On l'avoit déjà commencée, quand Omaï arriva, & la plupart des Spectateurs se précipiterent autour de lui ; ils ne songerent qu'à lui demander le récit de quelques-unes de ses aventures ; ils l'écoutèrent avec une attention extrême, & ils ne s'occupèrent plus du sacrifice. Les Prêtres eux-mêmes trop habitués à de pareilles scènes, ou ayant trop

peu de con-
prirent po-
pour donne
j'en except
nément les
des Nature
moindre se
leur autorit
venir à l'en
& afin de r
la scene, pa
ils n'imagin
un air de dé
maniere très
fimes sur ce
de m'en exp
une vieille c
Dieu, qui
selon leur ex
près une pa
ce qu'ils vo
quer que leu
times, puisq
corps des ar
tacts ; qu'en
lui ôtoient
répondirent
qu'on l'appe

peu de confiance à l'efficacité de leurs rites, ne prirent point cette gravité imposante, nécessaire pour donner du poids aux cérémonies religieuses; j'en excepte néanmoins celui qui faisoit communément les prières. Ils avoient l'habit ordinaire des Naturels, ils causoient entre eux sans le moindre scrupule. Ils interposèrent, il est vrai, leur autorité, afin d'empêcher la populace de venir à l'endroit où se passoient les cérémonies, & afin de nous rapprocher davantage du lieu de la scène, parce que nous étions étrangers; mais ils n'imaginèrent rien autre chose, pour conserver un air de décence. Ils répondirent d'ailleurs, d'une manière très-franche, aux questions que nous leur fîmes sur cette institution. Lorsque je les priai de m'en expliquer le but, ils me dirent que c'étoit une vieille coutume; qu'elle étoit agréable à leur Dieu, qui aimoit les victimes humaines; ou, selon leur expression, qui s'en nourrissoit; qu'après une pareille cérémonie, ils en obtenoient ce qu'ils vouloient. Je ne manquai pas de répliquer que leur Dieu ne pouvoit manger les victimes, puisqu'ils ne le voyoient pas, & que les corps des animaux demeuroient long-temps intacts; qu'en enterrant les victimes humaines, ils lui ôtoient les moyens de s'en nourrir. Ils me répondirent que leur Dieu arrivoit la nuit, sans qu'on l'apperçût; qu'il se nourrissoit de l'ame ou

1777.
Septemb.

sont tombés entre leurs mains ; ils les apportent au *Morai*, où ils creusent une fosse avec beaucoup d'appareil, & ils les y enterrent ; mais ils ne les déterrent pas ensuite, pour en ôter les crânes.

1777.
Septemb.

» La sépulture de ceux de leurs premiers Chefs, qui meurent dans les combats, est différente. On nous apprit que Tootaha, leur dernier Roi, Tubourai Tamaide, & d'autres qui périrent dans une bataille livrée aux Habitans de *Tiaraboo*, furent rapportés au *Morai* d'*Attahooroo*. Les Prêtres leur ayant ouvert les entrailles, qu'ils déposèrent devant le grand Autel, enterrent ensuite les corps en trois endroits, qu'on nous montra sous la grosse masse de pierres, qui forme la partie la plus remarquable de ce *Morai*. Les hommes du peuple, tués par l'ennemi, durant le même combat, furent enterrés dans une seule fosse, au pied de la masse de pierres, dont je viens de parler. Omaï avoit été au combat, & il me dit que les obseques eurent lieu le lendemain ; qu'on les célébra avec beaucoup de pompe & d'appareil, au milieu d'un concours nombreux d'Insulaires ; que, dans l'intention des Naturels, ce furent des actions de grâces rendues à l'*Eatooa*, pour la victoire qu'ils venoient d'obtenir. Les vaincus, qui se sauvèrent dans les montagnes, sur ces entrefaites, s'y tinrent cachés une semaine ou dix jours, jus-

~~1777~~
1777.
Septemb. qu'à ce que la fureur des vainqueurs fût apaisée, & qu'on eût arrangé le Traité de Paix. Ce Traité déclara O-Too Roi de l'Isle entière; on l'investit du *Maro* en grande pompe, dans le même *Morai*, & en présence de tous les Chefs de la contrée.

» Lorsque l'exécrable cérémonie dont j'ai fait la description, avec une fidélité scrupuleuse, fut terminée, nous n'eûmes plus rien à voir à *Atta-hooroo*, & nous nous embarquâmes à midi, afin de retourner à *Matavai*; durant la route, nous descendîmes chez *Towha*, qui étoit demeuré sur la petite Isle où nous l'avions rencontré la veille. Il causa quelque temps avec O-Too sur les préparatifs de guerre, & il me pressa de nouveau de joindre mes forces aux leurs, contre les Habitans d'*Eimeo*. Je lui déclarai d'une manière positive que je ne donnerois aucun secours à *O-Taïti*, & je perdis complètement les bonnes grâces de ce Chef.

» Il nous demanda si la cérémonie à laquelle nous venions d'assister, avoit répondu à notre attente; quelle opinion nous nous formions de son efficacité, & s'il se passoit, dans notre pays, quelque chose de pareil? Nous avons gardé un silence profond durant l'affreux sacrifice dont j'ai tant parlé; mais, dès le moment où il finit, je n'avois pas craint de dire librement ma façon de penser

à O-Too & a
n'usai pas d'
Towha, à q
leur coutume
de l'accuser d
pareil sacrifi
veillance de
croyoient st
la vengeance
action, j'oso
leur entrepri
mettre beau
j'avois lieu d
pliroit : je s
partis au suj
avec fureur,
férence parf
roit ouvert
cause. La dis
il n'étoit pas
plan d'opérat
lement l'espo
terprete dura
mes argumen
que Towha p
augmenta, q
avoit tué un
venoit d'en t

à O-Too & aux Insulaires qui l'environnoient ; je n'usai pas d'une moindre franchise en parlant à Towha , à qui je témoignai combien je trouvois leur coutume odieuse : je ne me contentai point de l'accuser de cruauté & de barbarie , je dis qu'un pareil sacrifice , loin d'attirer sur la Nation la bienveillance de l'*Eatooa* , comme les O-Taïtiens le croyoient stupidement , attireroit , au contraire , la vengeance du Dieu ; que , d'après cette seule action , j'osois leur prédire le mauvais succès de leur entreprise contre Maheine. C'étoit compromettre beaucoup la justesse de mes avis : au reste j'avois lieu de croire que ma prédiction s'accompliroit : je savois qu'on comptoit dans l'Isle trois partis au sujet de la guerre , l'un qui la désiroit avec fureur , le second qui montrait une indifférence parfaite , & le troisieme qui se déclaroit ouvertement en faveur de Maheine & de sa cause. La discorde divisant ainsi leurs Conseils , il n'étoit pas vraisemblable qu'ils formassent un plan d'opérations militaires qui pût donner seulement l'espoir de réussir. Omaï me servit d'interprète durant cette conversation , & il exposa mes argumens avec tant de courage & de chaleur , que Towha parut très-indigné ; la colere du Chef augmenta , quand on s'avisâ de lui dire , que s'il avoit tué un homme en *Angleterre* , comme il venoit d'en tuer un à *O-Taïti* , la dignité de son

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

rang ne l'eût pas sauvé de la corde ; il s'écria, *Maeno, maeno!* (misérable , misérable !) & il ne voulut pas écouter un mot de plus. Un assez grand nombre d'Insulaires , & sur-tout les gens de la fuite & les serviteurs de Towha, assistèrent à cette discussion ; lorsqu'Omaï commença à leur expliquer le châtement qu'on infligeroit en Angleterre , au plus grand des personnages qui tueroit le dernier des domestiques , ils parurent prêter une oreille fort attentive , & vraisemblablement ils avoient , sur ce point , une autre opinion que celle de leur Maître.

» En quittant Towha, nous prîmes le chemin d'Oparre , où O-Too nous détermina à passer la nuit. Nous débarquâmes le soir , & tandis que nous nous rendions à sa maison , nous eûmes occasion d'observer en quoi consistent leurs *Heevas* particuliers. Nous trouvâmes une habitation remplie d'un certain nombre de Naturels ; il y avoit , au milieu du cercle, deux femmes, derrière chacune desquelles étoit un vieillard, qui frappoit doucement sur un tambour ; les femmes chantoient par intervalles , & je n'avois jamais entendu de chant si doux. L'assemblée les écoutoit avec une attention extrême ; elle paroissoit absorbée dans le plaisir que lui faisoit la musique : car nous attirâmes peu de regards , & les acteurs ne s'arrêtèrent pas une seule fois. Le lieu étoit

déjà obscur
d'O-Too,
dans lequel
pauvres rôles.
pelleur *Hee*
entrer dans
se passe. Ce
les sœurs du
pittoresque
plirent leurs
pendant, de
parurent ca
étoit nombre
dîmes à *M*
Oparre; mais
femmes, m
lui-même y a
» Tant qu
O-Too & m
visionnés de
d'Insulaires ;
la *Résolution*
abondance ,
» Le 4, C
son repas fut
de volailles
dina avec n
pagnai à sa

déjà obscure , lorsque nous arrivâmes à la maison d'O-Too, où il nous donna un *Heeva* public, dans lequel ses trois sœurs jouèrent les principaux rôles. Ce fut un de ces spectacles qu'ils appellent *Heeva-raa*, durant lequel personne ne peut entrer dans l'habitation, ou sur la prairie où il se passe. Cette prohibition a toujours lieu, quand les sœurs du Roi jouent. Leur habit étoit vraiment pittoresque, & il avoit de l'élégance; elles remplirent leurs rôles d'une manière distinguée: cependant, des farces exécutées par quatre hommes, parurent causer plus de plaisir à l'auditoire, qui étoit nombreux. Le lendemain, nous nous rendîmes à *Matavai*, & nous laissâmes O-Too à *Oparre*; mais sa mere, ses sœurs & plusieurs autres femmes, m'accompagnèrent à bord, & O-Too lui-même y arriva bientôt après.

» Tant que nous fûmes éloignés des vaisseaux, O-Too & moi, les équipages furent mal approvisionnés de fruit, & ils reçurent la visite de peu d'Insulaires; mais, dès que nous fûmes de retour, la *Résolution* & la *Découverte* eurent des vivres en abondance, & une compagnie nombreuse.

» Le 4, Omaï nous donna à dîner dans l'Isle: son repas fut très-bon, & composé de poissons, de volailles, de porc & de puddings: O-Too dîna avec nous; dans l'après-midi, je l'accompagnai à sa maison, où je trouvai tous ses dome-

1777.
Septemb.

3.

4.

1777.
Septemb.

tiques occupés à rassembler des provisions qu'on me destinoit. Il y avoit, entre autres choses, un gros cochon, qu'ils tuerent en ma présence. Ils firent onze portions des entrailles, & on distribua ces portions aux serviteurs; quelques-uns firent cuire la leur dans le même four que le cochon, & la plupart emporterent, cru, ce qu'ils reçurent. Il y avoit aussi un grand pudding que je vis faire: les cuisiniers prirent d'abord du fruit à pain, des bananes mûres, du taro, des noix du palmier & du pandanus, râpés, découpés en petits morceaux, ou pilés & cuits séparément: ils exprimerent ensuite de l'amande de la noix de coco une quantité assez considérable de jus, qu'ils jeterent dans un baquet ou vase de bois, &, après y avoir mis le fruit à pain, les bananes, &c. qui sortoient du four, ils y placerent quelques pierres chaudes, afin de faire bouillir doucement le tout: trois ou quatre hommes remuerent, avec un bâton, les différentes matieres, jusqu'à ce qu'elles furent incorporées l'une à l'autre, & que le jus de la noix de coco fut changé en huile; les diverses parties ne tarderent pas à prendre de la consistance: quelques-uns de ces puddings sont excellens, & on en fait peu, en Angleterre, d'une faveur aussi exquise. Durant notre relâche à O-Taïti, lorsque j'ai pu avoir de pareils puddings, ce qui n'arrivoit pas toujours, j'ai eu soin de

demander qu'
& le pudding
furent cuits, c
avec deux coc
noix de coco,
vaisseau, où je
la Famille Roy

» Le lenden
Cap, que j'avo
ici, fut tué pa
quelques dans c
bagatelle devi
occupé du soie
cité, ce quadru
fut un véritable
ci de la race d
de la race d'An

» Le 7, dans
d'artifices, dev
spectacle fit gra
eux; mais il car
& nous eûmes
qu'à la fin. Un
terminer le jeu
moment où ell
pays, les plus
pitation.

» Le 8, Cédic

demandeur qu'on m'en servît. Quand le cochon & le pudding qu'O-Too vouloit me donner, furent cuits, on les embarqua sur une pirogue, avec deux cochons en vie, du fruit à pain & des noix de coco, & on les conduisit à bord de mon vaisseau, où je me rendis bientôt, ainsi que toute la Famille Royale.

1777.
Septemb.

» Le lendemain, un jeune belier de la race du *Cap*, que j'avois eu beaucoup de peine à amener ici, fut tué par un chien : on se trouve quelquefois dans des positions, où la perte d'une bagatelle devient importante; j'étois vivement occupé du soin de propager, aux *Isles de la Société*, ce quadrupede utile, & la perte du belier fut un véritable malheur; car je n'avois que celui-ci de la race du *Cap*, & il ne m'en restoit qu'un de la race d'*Angleterre*.

5.

» Le 7, dans la soirée, nous tirâmes des feux d'artifices, devant une multitude d'Insulaires : ce spectacle fit grand plaisir à quelques-uns d'entre eux; mais il causa un effroi terrible à la plupart, & nous eûmes bien de la peine à les retenir jusqu'à la fin. Une table de fusées volantes devoit terminer le jeu, l'assemblée entiere se dispersa au moment où elles partirent, & les hommes du pays, les plus courageux, s'enfuirent avec précipitation.

7.

» Le 8, *Ædidée*, notre ancien camarade, donna

8.

1777.
Septemb.

à dîner à quelques-uns d'entre nous ; son festin fut composé de poisson & de porc : le cochon pesoit environ trente livres ; il fut tué, cuit & servi en moins d'une heure. Nous achevions de dîner, lorsqu'O-Too arriva ; il me demanda » si » mon ventre étoit plein « ? Je lui répondis que oui ; & il me dit : » Dans ce cas, venez avec » moi «. Je le suivis chez son pere, où je trouvai différentes personnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuse de belles étoffes, arrangées d'un façon singuliere. Une extrémité des pieces qui étoient en grand nombre, se trouvoit relevée par-dessus la tête des jeunes filles ; tandis que le reste environnoit le corps, à commencer de dessous les aisselles ; l'autre extrémité tomboit en plis jusqu'à terre, & ressembloit à un jupon de femme porté sur un large panier : plusieurs pieces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, & grossissoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'espace de cinq ou six verges de circuit, & ces pauvres filles étoient accablées sous un si énorme poids ; elles avoient, en outre, deux *taamas*, (deux pieces de corps) qui leur servoient de parure, & qui donnoient un air pittoresque à leur accoutrement. On les conduisit, dans cet équipage, à bord de mon vaisseau ; la pirogue, qui les amena, étoit chargée de plusieurs cochons, & d'une quantité assez considérable

considérable
vouloit me
On donne
& de l'autr
mais je croi
lieu quand
sans confid
jamais vu qu
miere fois
mais, le C
çûmes ensu
corps des N
» Le lende
cochon & de
soeurs me d
nous ne
Les Naturel
avec la seinc
quereaux ; il
camp & sur
» O-Too
vres, cherch
curer des an
le 10, à
une espee
rent ; elles a
du moins no
ces Isles d'au
Tome X.

considérable de fruits , dont le pere d'O-Too
 vouloit me faire présent, ainsi que des étoffes. ^{1777.} Septemb.
 On donne le nom d'*Atee* aux personnes de l'un
 & de l'autre sexe, habillées de cette maniere ;
 mais je crois que cette mode bizarre a seulement
 lieu quand ils veulent offrir à quelqu'un des pré-
 sents considérables d'étoffes; du moins je ne l'ai
 jamais vu que dans cette occasion : c'étoit la pre-
 miere fois qu'on nous présentoit ainsi des étoffes ;
 mais, le Capitaine Clerke & moi, nous en re-
 çûmes ensuite d'autres , étalées également sur le
 corps des Naturels qui nous les apportèrent.

» Le lendemain, O-Too me fit présent d'un
 cochon & de quelques fruits, & chacune de ses
 sœurs me donna un cochon & d'autres fruits :
 nous ne manquions pas d'ailleurs de provisions.
 Les Naturels avoient pris en-dedans du récif,
 avec la seine, une quantité considérable de ma-
 quereaux; ils en échangerent une partie dans notre
 camp & sur nos vaisseaux.

» O-Too, si soigneux de nous fournir des vi-
 vres, cherchoit avec le même soin à nous pro-
 curer des amusemens continuels. Nous allâmes,
 le 10, à *Oparre*, & il fit donner pour nous
 une espece de Comédie. Ses trois sœurs y jouè-
 rent; elles avoient des habits neufs & élégans,
 du moins nous n'en avions pas encore vu sur
 ces Isles d'aussi agréables à l'oeil. Mais le princi-

pal objet de mon voyage à *Oparre*, étoit d'examiner un corps embaumé, que quelques-uns de nos Messieurs avoient rencontré par hasard près de la résidence d'*O-Too*. J'appris que c'étoit celui de *Tee*, l'un des Chefs, que j'avois connu autrefois : je le trouvai dans un *Toopapao* mieux construit que les *Toopapaos* ordinaires, & pareil, à tous égards, à celui que nous avons vu quelque temps auparavant à *Oheitepeha*, où les restes de *Waheadooa* sont déposés & embaumés de la même maniere. Lorsque nous arrivâmes, le corps étoit couvert & enveloppé d'étoffes, mais, à ma priere, l'Insulaire qui le gardoit, le tira du *Toopapao*; il le plaça sur une espee de biere, & nous l'examinâmes à notre aise; on ne nous permit pas toutefois de pénétrer en dedans des palissades qui enfermoient le *Toopapao* : l'Insulaire orna le cercueil de nattes & d'étoffes, qui produisoient un joli effet. Le corps étoit entier dans toutes ses parties, &, ce qui nous surprit bien davantage, la putréfaction paroissoit à peine avoir commencé, car il n'exhaloit point d'odeur désagréable : cependant le climat est très-chaud, & *Tee* étoit mort depuis plus de quatre mois : on n'y appercevoit d'autre altération, qu'une contraction des muscles & des yeux; les cheveux & les ongles se trouvoient en bon état, & ils adhéroient fortement à la

1777.
 Septemb.

peau : le
 plesse, ou
 arrive au
 ment sub
 ces remar
 qu'emplo
 les corps
 la mort,
 autres vis
 tomac d'é
 peau, on
 ensuite tou
 rable d'hu
 cette fricti
 qu'il tombe
 pus me pr
 détails que
 O-Taïtiens
 qui croît p
 de coco;
 l'eau de me
 ainsi les re
 meurent d
 posés long
 les montre
papao, le
 les jours d
 & qu'enfin

peau : les diverses jointures avoient de la souplesse, ou elles présentoient ce relâchement qui arrive aux personnes attaquées d'un évanouissement subit. M. Anderson, qui me communiqua ces remarques, fit des recherches sur les moyens qu'emploient les Naturels, pour conserver ainsi les corps; & on lui dit, qu'immédiatement après la mort, on tire par l'*anus* les intestins & les autres visceres; qu'on remplit le ventre & l'estomac d'étoffes; que s'il y a de l'humidité sur la peau, on la fait disparaître, & qu'on frotte ensuite tout le corps avec une quantité considérable d'huile de noix de coco parfumée; que cette friction le conserve assez long-temps sans qu'il tombe en pourriture. De mon côté, je ne pus me procurer, sur cette opération, d'autres détails que ceux d'Omaï. Il m'assura que les O-Taitiens se servent alors du suc d'une plante qui croît parmi les montagnes, & d'huile de noix de coco; qu'ils lavent souvent le corps avec de l'eau de mer: il m'apprit d'ailleurs qu'on conserve ainsi les restes de tous les grands personnages qui meurent de mort naturelle; qu'on les laisse exposés long-temps aux regards du public; qu'on les montre d'abord à l'une des extrémités du *Toopapaoo*, les jours où il ne pleut pas; qu'ensuite les jours d'exposition deviennent plus éloignés, & qu'enfin on les voit rarement.

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

12.

» Nous revinmes le soir d'*Oparre*, où nous laissâmes O-Too & la Famille Royale. Je ne vis aucun de ses parens jusqu'au 12; mais, le 12, je reçus la visite d'eux tous, excepté le Roi. Ils me dirent que le Prince étoit allé à *Attahooroo*, pour assister à un autre sacrifice humain, que les Chefs de *Tiaraboo* avoient ordonné. Puisqu'ils immolèrent deux hommes dans l'intervalle de peu de jours, il est malheureusement trop sûr que les victimes de cette superstition barbare sont bien nombreuses. Je serois allé voir ce second sacrifice, si je l'avois su assez tôt; il n'étoit plus temps. Je manquai aussi, parce qu'on m'en instruisit trop tard, une solennité publique qui avoit eu lieu la veille à *Oparre*; O-Too, selon le cérémonial usité en pareille occasion, y rendit aux amis & aux cliens du Roi *Tootaha*, les terres & les biens qu'on leur avoit ôtés depuis la mort de leur Chef. Le sacrifice humain dont je parlois tout-à-l'heure, mit vraisemblablement le dernier sceau à la révocation de l'arrêt.

13. » Le 13, au soir, O-Too revint d'*Attahooroo*, où il étoit allé exercer la plus désagréable de ses fonctions de Souverain. Le lendemain, nous montâmes devant lui à cheval, le Capitaine Clerke & moi, & nous fîmes le tour de la plaine de *Matavai*; la foule nombreuse qui nous examinoit, fut saisie d'étonnement, & elle parut aussi

émerveil
Omāi avo
ter à chev
terre avan
n'avoient
quadrupe
époque, à
notre relâ
ne diminu
faisons de
&, autant
donna une
autres Nat
offertes à
péens. Le

» Le 15
tendu Die
quelques
rendit à O
On nous
près de no
Insulaires
déclarer, à
moyens p
volât, & q
ses, ce fut
notre circo
petites ma

émerveillée que si elle avoit vu des Centaures.

Omaï avoit déjà essayé une fois ou deux de monter à cheval; mais il avoit toujours été jeté par terre avant de se mettre en selle, & les O-Taïtiens n'avoient pas encore vu d'hommes portés sur des quadrupedes. Nos gens continuerent depuis cette époque, à monter chaque jour à cheval, durant notre relâche; cependant la curiosité des Naturels ne diminua point: ayant vu l'usage que nous faisons des chevaux, ils les estimèrent beaucoup, & autant que je puis en juger, ce spectacle leur donna une plus haute idée de la grandeur des autres Nations, que toutes les nouveautés réunies, offertes à leurs yeux par les Navigateurs Européens. Le cheval & la jument se portoient bien.

» Le 15, Etary, ou Olla, c'est-à-dire, le prétendu Dieu de *Bolabola*, qui se tenoit depuis quelques jours aux environs de *Matavai*, se rendit à *Oparre*, avec plusieurs pirogues à voile. On nous dit qu'O-Too n'aimoit pas à le voir si près de notre camp; qu'il craignoit les vols des Insulaires de la suite de ce prétendu Dieu. Je dois déclarer, à la gloire d'O-Too, qu'il prit tous les moyens possibles, pour empêcher qu'on ne nous volât, & que, si on ne nous déroba que peu de choses, ce fut l'effet de sa prévoyance, plutôt que de notre circonspection. Il avoit fait construire deux petites maisons, de l'autre côté de la rivière,

Hh iij

1777.
Septemb.

15.

1777.
Septemb.

derriere notre poste, & une troisieme & une quatrieme près de nos tentes, sur l'espace qui se trouvoit entre la riviere & la mer. Quelques-uns de ses gens firent toujours sentinelle dans ces deux endroits; son pere résida ordinairement sur la pointe *Matavai*; & ainsi nous fûmes, en quelque sorte, environnés de gardes. Non-seulement ils éloignerent de nous les voleurs, pendant la nuit, ils observerent encore tout ce qui se passoit durant le jour; ils ne manquoient pas de mettre à l'amende les filles qui avoient des liaisons avec les Matelots, & ils infligeoient cette peine régulièrement chaque matin: de cette maniere, les soins que se donna le Roi, pour notre sûreté, lui valurent des contributions avantageuses.

16. » O-Too me dit qu'il devoit aller le lendemain à *Oparre*, pour donner audience au grand personnage de *Bolabola*, qu'on m'avoit annoncé comme un Dieu, & il me proposa de m'y mener: je crus que j'y verrois quelque chose digne de remarque, & j'acceptai son invitation. Le 16, au matin, nous le suivîmes à *Oparre*, M. Anderson & moi. Nous n'appercûmes rien d'intéressant ou de curieux. Etary & son cortège présentèrent à O-Too, des étoffes grossieres & des cochons: chacun de ces présens fut accompagné de quelques cérémonies, & d'un petit

discours.
Chefs, ti
d'*Eimeo*.
mais ses a
sur l'assem
les incon
lendemain
Chef, av
d'*Attahoo*.
vint dire
Eimeo, &
beaucoup
l'autre cò

» Le r
O-Too à
nous em
laisser dar
bis de la
Cap; je l
ches ayan
rois en c
avois am
que, s'il
je lui do
lui prom
Ulietea:
farouche
traversée

discours. Le Roi, Etary, & plusieurs autres Chefs, tinrent ensuite conseil sur l'expédition d'*Eimeo*. Etary parut d'abord la désapprouver, mais ses argumens ne firent aucune impression sur l'assemblée. Il étoit trop tard, pour montrer les inconvéniens de cette guerre; car on fut le lendemain que Towha, Potatou, & un troisième Chef, avoient déjà mis à la voile, avec l'escadre d'*Attahooroo*. Un messager qui arriva le soir, vint dire que l'armée d'*O-Taiti*, avoit débarqué à *Eimeo*, & qu'il y avoit eu des escarmouches, sans beaucoup de perte ou d'avantage, de l'un ou de l'autre côté.

» Le 18, au matin, nous retournâmes avec O-Too à *Oparre*, M. Anderson, Omaï & moi; nous emmenâmes les moutons que je voulois laisser dans l'Isle. Il y avoit un belier & une brebis de la race d'*Angleterre*, & trois brebis du *Cap*; je les donnai tous à O-Too. Nos trois vaches ayant reçu le taureau, je crus que je pourrois en conduire une ou deux à *Ulietea*. Je les avois amenées aussi à *Oparre*, & je dis à Etary que, s'il consentoit à céder son taureau à O-Too, je lui donnerois le mien, & une des vaches; je lui promis de plus de les conduire moi-même à *Ulietea*: le taureau Espagnol étoit si vif & si farouche, que je craignois un accident durant la traversée. Etary qui combattit d'abord ma propo-

1777.
Août.

17.

18.

1777.
Septemb. ~~_____~~ sition, y souscrivit enfin, séduit en partie par l'éloquence d'Omai; mais, au moment où l'on embarquoit son taureau, l'un de ses gens s'opposa fortement à l'échange que nous venions de conclure. J'imaginai que c'étoit pour ne pas me déplaire qu'Etary avoit accédé à l'arrangement; qu'après mon départ, il reprendroit peut-être son taureau, & qu'il n'en resteroit point à O-Too. Je crus qu'il étoit plus sage de ne pas consommer cet échange, & je résolus finalement de donner à O Too mon taureau & mes vaches; je lui recommandai de plus de ne pas souffrir qu'on les éloignât d'*Oparre*, d'y détenir en outre le taureau Espagnol, & chacun des moutons, jusqu'à ce que les vaches & les brebis eussent produit des veaux & des agneaux; je l'avertis qu'il seroit alors le maître d'offrir à ses amis des individus de ces deux races, & d'en envoyer sur les Isles voisines.

» Nous quittâmes Etary & sa petite troupe, qui vraisemblablement ne tarderent pas à se repentir de la sottise qu'ils venoient de faire, & nous accompagnâmes O-Too à un autre village peu éloigné de là. Nous y trouvâmes les domestiques d'un Chef, dont j'oubliai de demander le nom; ces domestiques nous attendoient, avec un gros cochon, un cochon de lait, & un chien qu'ils vouloient présenter au Roi de la part de leur

Maître. Ils
vant le cér
qui pronon
de son Ma
principaux
tres d'O-To
parla ensuit
on pérora
désiroient q
goureuse,
aux Dieux
qui ne s'élo
s'y opposa
bien son av
qu'O-Too n
suite de cet
tipliés de T
envoyer du
de Towha,
mais que n
combat. Apr
laissâmes à
On nous a
journée &
instruit; &
au Capitaine
neuf & dix
quantité co

Maitre. Ils les présenterent en effet , en observant le cérémonial accoutumé ; & l'un d'eux , qui prononça un discours , s'informa , au nom de son Maitre , de la santé d'O-Too , & des principaux personnages de sa Cour. Un des Ministres d'O-Too répondit à ce compliment ; & on parla ensuite de la guerre d'*Eimeo* , sur laquelle on pérora fort en détail. Les Députés du Chef désiroient qu'on fit la guerre d'une maniere vigoureuse , & ils conseillèrent à O-Too d'offrir aux Dieux un sacrifice humain. Un second Chef , qui ne s'éloignoit guere de la personne du Roi , s'y opposa ; & il nous parut qu'il motivoit très-bien son avis. Je fus convaincu de plus en plus , qu'O-Too ne mettoit point d'ardeur à la poursuite de cette guerre : il reçut des messages multipliés de *Towha* , qui le pressoit vivement de lui envoyer du secours. On nous dit que l'escadre de *Towha* , étoit très-près de celle de *Maheine* , mais que ni l'une ni l'autre n'osoit risquer un combat. Après avoir dîné avec O-Too , que nous laissâmes à *Oparre* , nous retournâmes à *Matavai*. On nous apporta peu de fruits , durant cette journée & celle du lendemain : O-Too en fut instruit ; & lui , & son frere qui s'étoit attaché au Capitaine Clerke , arriverent d'*Oparre* , entre neuf & dix heures du soir du 19 , avec une quantité considérable de vivres. Rien ne prouve

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.
20.

mieux jusqu'où il portoit sa bienveillance & ses attentions pour nous. Le lendemain toute la Famille Royale vint nous voir, & elle nous apporta de nouveaux présens; non-seulement nous n'éprouvâmes plus de disette, mais nous eûmes des vivres au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

» A cette époque, notre eau étoit embarquée; les calfats avoient achevé leur travail; il ne restoit plus rien à faire au grément; nos deux vaisseaux se trouvoient en état de reprendre la mer, &, voulant avoir assez de temps pour aborder aux Isles des environs, je songeai à mon départ. J'ordonnai d'enverguer les voiles, & de reconduire à bord les observatoires & les instrumens que nous avons établis sur la côte. O-Too vint m'avertir le 21, dès le grand matin, que toutes les pirogues de guerre de *Matavai*, & de trois districts de notre voisinage, alloient à *Oparre*, afin de se réunir aux pirogues de guerre de cette partie de l'Isle, & qu'il y auroit une revue générale. Bientôt après, l'escadre de *Matavai* fut en mouvement; &, après avoir paradé autour de la baie, elle y rentra: je montai mon canot, pour examiner cette marine de plus près.

» Il y avoit environ soixante pirogues de guerre, munies de plates-formes sur lesquelles combattent les guerriers: le nombre des pirogues moins

grandes étoit
voulais les
déciderent
avant le le
qui m'offro
niere de se
d'enjoindre
cutter de
Roi s'empr
fortir de la
bâtimens,
se rendit à
eûmes affe
deux pirog
s'avanceren
vivacité qu
ces entrefa
plates-form
soient des
blerent n'a
à l'affaut.
forme, &
reculer. La
d'œil lui ét
mens favo
de l'avanta
pirogues e
moins dou

grandes étoit à-peu-près aussi considérable. Je voulois les accompagner à *Oparre*; mais les Chefs décidèrent bientôt que l'escadre ne partiroit pas avant le lendemain. Je fus bien-aîsé de ce délai, qui m'offroit une occasion de connoître la manière de se battre des O-Taitiens. Je priai O-Too d'enjoindre à quelques-unes des pirogues d'exécuter devant moi les manœuvres du combat. Le Roi s'empressa d'ordonner à deux pirogues de sortir de la baie : nous montâmes sur un de ces bâtimens, O-Too, M. King & moi, & Omaï se rendit à bord de la seconde. Lorsque nous eûmes assez d'espace pour les évolutions, les deux pirogues se retournerent en face ; elles s'avancèrent, elles reculerent, avec toute la vivacité que purent leur donner les rameurs. Sur ces entrefaites, les guerriers, qui occupoient les plates-formes, brandissoient leurs armes, & faisoient des mines & des contorsions qui me semblerent n'avoir d'autre but, que de les préparer à l'assaut. O-Too se tenoit à côté de notre plate-forme, & il donnoit le signal d'avancer ou de reculer. La sagacité & la promptitude du coup-d'œil lui étoient nécessaires, pour saisir les momens favorables, & éviter ce qui devoit offrir de l'avantage à l'ennemi. Enfin, lorsque les deux pirogues eurent avancé & reculé, chacune au moins douze fois, elles s'aborderent de l'avant ;

1777.
Septemb.

1777.
Septemb. après un combat de peu de durée, les guerriers de notre plate-forme parurent se laisser tuer jusqu'au dernier, & Omaï & ses camarades se rendirent maîtres de notre bâtiment. En cet instant, O-Too & nos rameurs se jeterent à la mer, comme s'ils avoient été réduits à la nécessité de se sauver à la nage.

» Leurs batailles de mer ne se livrent pas toujours de cette maniere, si l'on peut compter sur les détails qu'Omaï nous donna. Il me dit que les Insulaires commencent quelquefois par amarrer ensemble les deux pirogues, l'avant contre l'avant, & qu'ils combattent ensuite, jusqu'à ce que tous les guerriers de l'un des bâtimens soient tués. Mais je crois qu'ils adoptent seulement cette manoeuvre terrible, lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir. Ils ne doivent compter en effet que sur la victoire ou la mort; car, de leur aveu, ils ne font jamais de quartier, à moins qu'ils ne réservent les prisonniers, pour les tuer le lendemain d'une façon plus cruelle.

» La puissance & la force de ces peuplades, sont fondées sur leur marine. Je n'ai jamais ouï parler d'une action générale de terre; & c'est sur la mer qu'ils se livrent des batailles décisives. Si les deux partis ont fixé l'époque & le lieu de l'action, ils passent, dans des amusemens & des festins, la journée de la veille & la nuit. Ils lan-

cent à l'eau
ratifs au lev
combat avec
rement la d
hâte, & ceu
de gagner le
amis. Les va
furie, n'épar
ni les enfans
pour remer
viennent de
les guerriers
eux-mêmes,
négoce ensu
dictent les c
particuliers,
Omaï nous a
par les Habit
la patrie des
compagnons
le lendemain
se sauver per

» Après c
cuirasse, &
Chevalerie;
des pirogues
trionphe le
que tous les

cent à l'eau leurs pirogues, ils font leurs préparatifs au lever de l'aurore, & ils commencent le combat avec le jour : son issue termine ordinairement la dispute ; les vaincus s'enfuient à la hâte, & ceux qui atteignent la côte, s'empressement de gagner les montagnes, & d'emmener leurs amis. Les vainqueurs qui, durant l'accès de leur furie, n'épargnent ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, s'assemblent le lendemain au *Moraï*, pour remercier l'*Eatooa* de la victoire qu'ils viennent de remporter, & lui offrir en sacrifice les guerriers qu'ils ont tués, & les prisonniers eux-mêmes, s'ils en ont fait quelques-uns : on négocie ensuite un traité, dont, en général, ils dictent les conditions ; ils obtiennent des districts particuliers, & quelquefois des Isles entières. Omaï nous apprit qu'il avoit été fait prisonnier par les Habitans de *Bolabola* ; qu'il fut mené dans la patrie des vainqueurs ; & que lui & tous ses compagnons de captivité auroient été mis à mort le lendemain, s'ils n'étoient pas venus à bout de se sauver pendant la nuit.

» Après ce combat simulé, Omaï endossa fa cuirasse, & le reste de son armure de l'ancienne Chevalerie ; il monta sur la plate-forme de l'une des pirogues, & les rameurs le menerent en triomphe le long du rivage de la baie ; en sorte que tous les Naturels purent le contempler à loisir.

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

Sa cotte de mailles n'attira pas l'attention des Insulaires, autant que je l'aurois imaginé. Quelques-uns d'eux, il est vrai, la connoissoient déjà, & d'autres étoient si révoltés de la conduite imprudente de mon ami, qu'il leur montrait les choses les plus extraordinaires, sans obtenir un coup-d'œil.

22.

» Le 22, dès le grand matin, O-Too & son pere arriverent à bord, pour favoir quand je me proposois d'appareiller. Ayant appris qu'on trouve un bon havre à *Eimeo*, je leur dis que je toucherois à cette Isle, en allant à *Huaheine*; & ils désiroient d'y venir avec moi, & de mettre sous mon escorte, l'escadre de renfort qu'ils vouloient mener à *Towha*. Comme j'étois prêt à partir, je leur permis de fixer le jour; ils choisirent le surlendemain 24, & nous convînmes que je prendrois sur mon bord O-Too, son pere, sa mere, & toute sa famille. Après cet arrangement, je proposai au Roi de nous rendre tout de suite à *Oparre*, où les pirogues de guerre, destinées à l'expédition d'*Eimeo*, devoient se réunir & être passées en revue.

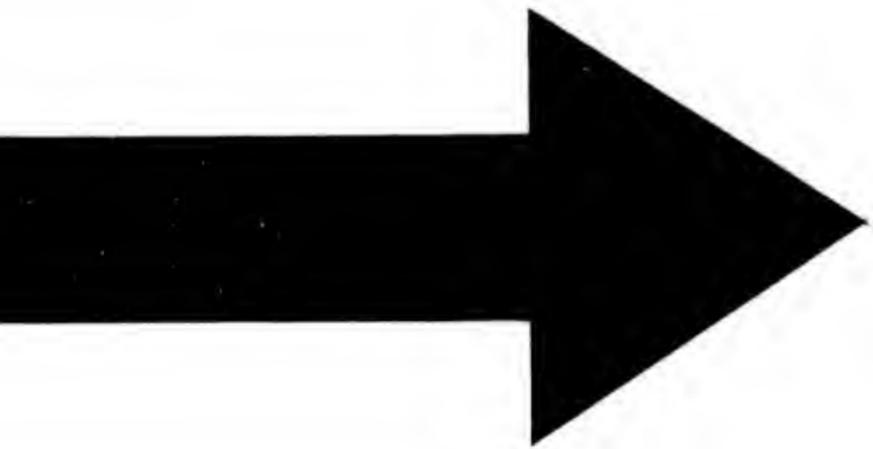
» Au moment où nous entrâmes dans mon canot, on vint apprendre au Roi que *Towha* avoit fait un traité avec *Maheine*, & ramené son escadre à *Attahooroo*. Cette nouvelle inattendue rendoit inutiles les préparatifs de l'expédition;

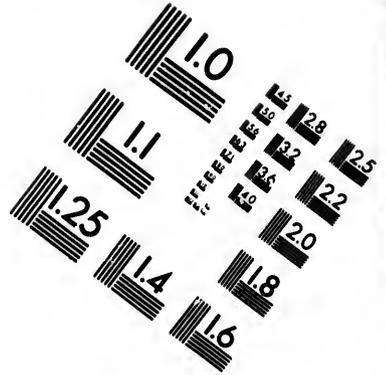
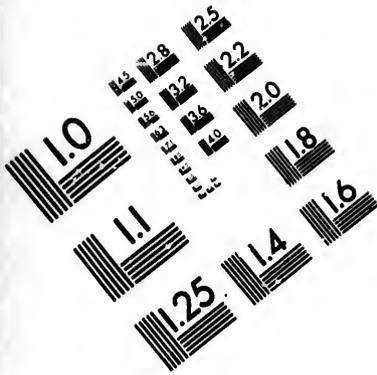
& les pirogues
Oparre, qu'
du rendez-vo
leurs districts
le Prince à
voyage ne f
notre diner
exposa les
treve; car la
un temps l
défavorable
O-Too, do
avoit obligé
modement h
que *Towha*,
juré de réun
d'attaquer O
que je serois
mon côté, c
Ami, & qu
une pareille
& que je me
auroient l'au
eurent vrai
dois; & si
je viens de
ou du moins
pere d'O-To

& les pirogues de guerre, au lieu de marcher à ~~_____~~
Oparre, qu'on leur avoit désigné pour le lieu
du rendez-vous, eurent ordre de retourner dans
leurs districts respectifs : nous suivîmes cependant
le Prince à *Oparre*, M. King & moi. Not
voyage ne fut pas long ; tandis qu'on apprêtoit
notre dîner, un messager arriva d'*Eimeo*, &
exposa les articles de la paix, ou plutôt de la
treve ; car la suspension d'armes n'étoit que pour
un temps limité. Les conditions se trouvoient
défavorables à *O-Taïti*, & on blâma beaucoup
O-Too, dont la lenteur à envoyer des renforts,
avoit obligé *Towha* à se soumettre à un accom-
modement honteux. On disoit même publiquement
que *Towha*, indigné de la conduite du Roi, avoit
juré de réunir ses forces à celles de *Tiaraboo*, &
d'attaquer *O-Too* à *Matavai*, ou à *Oparre*, lors-
que je serois parti. Je déclarai solennellement, de
mon côté, que je défendrois les intérêts de mon
Ami, & que je lui donneroïis des secours contre
une pareille ligue ; que je reviendrois dans l'Isle,
& que je me vengerois, sans pitié, de ceux qui
auroient l'audace d'y prendre part. Mes menaces
eurent vraisemblablement l'effet que j'en atten-
dois ; & si *Towha* forma d'abord le projet dont
je viens de parler, il ne tarda pas à y renoncer ;
ou du moins il n'en fut plus question. *Whappai*,
pere d'*O-Too*, désapprouva beaucoup le traité

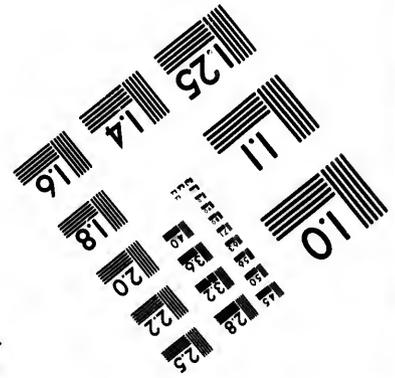
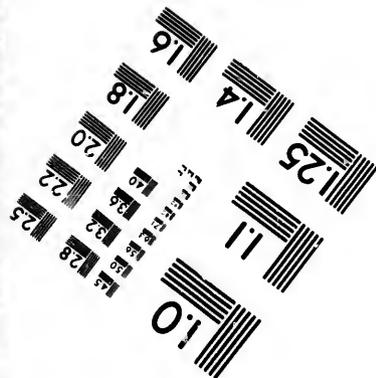
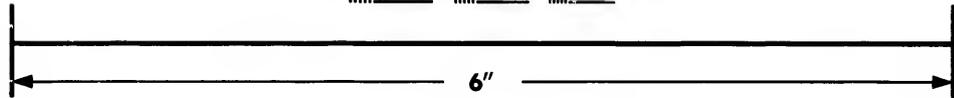
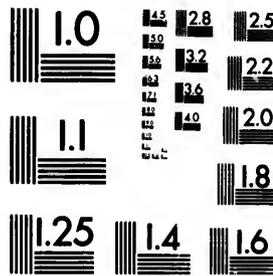
1777.
Septemb.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1777.
Septemb. de paix, & il ne ménagea point Towha, qui l'avoit conclu : cet habile vieillard sentoit bien que si j'accompagnois à *Eimeo* l'escadre des O-Taïtiens, je serois très-utile à leur cause, sans me mêler directement de la querelle. Toutes ses raisons portoient sur ce calcul ; il justifioit, de la même maniere, O-Too qui m'avoit attendu, & il répondoit solidement à Towha, qui se plaignoit de n'avoir pas reçu des secours assez tôt.

» Nos débats finissoient, lorsqu'un Député de Towha arriva ; ce Général invitoit O-Too à aller le lendemain au *Morai d'Attahooroo*, pour remercier les Dieux de la paix qu'il venoit de conclure : du moins Omaï me dit que c'étoit-là l'objet du message. On me pria d'assister à la cérémonie : j'étois malade, & il me fut impossible de profiter de l'invitation ; mais, voulant savoir ce qui se passeroit dans une fête si mémorable, j'y envoyai M. King & Omaï, & je retournai à bord de la *Résolution*, accompagné de la mere d'O-Too, de ses trois sœurs, & de huit autres femmes. Je crus d'abord que ces douze femmes montoient sur mon canot, pour se faire mener à *Matavai* ; mais, lorsque nous fûmes au vaisseau, elles me dirent qu'elles vouloient y passer la nuit ; que leur but étoit d'entreprendre la guérison de la maladie dont je me plaignois. J'avois

une

une sciatic
hanche au
qu'elles m
dressât des
& je me
gerent aut
presser av
& sur-tout
me pêtire
me fatigüe
lorsque j'e
de disciplin
L'opération
& je me de
çât avant d
la seconde
Mes douze
lendemain
elles revin
cœur à me
cune 'espe
bien ache
O-Taïtiens
Romee ; il
& aux ren
Médecins.

de la Socie
les homme

Tome

une sciatique, & la douleur se faisoit sentir de la hanche aux pieds. J'acceptai les soins bienfaisans qu'elles me proposoient ; j'ordonnai qu'on leur dressât des lits sur le plancher de ma chambre, & je me soumis à leur traitement, Elles se rangerent autour de moi, & elles se mirent à me presser avec les deux mains, de la tête aux pieds, & sur-tout dans les parties où je souffrois ; elles me pétrirent jusqu'à faire craquer mes os, & à me fatiguer comme si l'on m'avoit roué de coups : lorsque j'eus subi un quart-d'heure cette espece de discipline, je fus bien-aïse de m'y soustraire. L'opération néanmoins me soulagea sur-le-champ ; & je me décidai à permettre qu'on la recommençât avant de me coucher ; elle eut tant de succès la seconde fois, que je passai une très-bonne nuit. Mes douze femmes me traiterent de nouveau le lendemain au matin, avant de retourner à terre : elles revinrent le soir, & je consentis de bon cœur à me laisser pétrir. Je n'éprouvois plus aucune espece de douleur ; & , ma guérison étant bien achevée, elles me quitterent le 24. Les O-Taïtiens donnent à ce traitement le nom de *Romee* ; il me paroît bien supérieur aux frictions & aux remedes de ce genre, qu'ordonnent nos Médecins. Il est d'un usage universel aux *Isles de la Société* ; il est administré quelquefois par les hommes, plus communément par les femmes.

 1777.
 Septemb.

23.

24.

1777.
Septemb.

Si quelqu'un paroît languissant & accablé, ses compatriotes le prient de s'asseoir près d'eux ; ils se mettent tout de suite à pratiquer la *romee* sur ses jambes ; & j'ai toujours vu qu'elle produit d'excellens effets (a).

25. » O - Too , M. King & Omaï revinrent d'*Attahooroo* , le 25 au matin , & M. King me donna les détails suivans sur ce qu'il avoit vu.

» Vous m'eûtes à peine quitté, qu'un second messager de Towha arriva près d'O-Too avec un bananier. Nous partîmes d'*Oparre* au coucher du soleil, & nous débarquâmes vers cinq heures à *Tettaha*, sur la langue de terre contiguë à *Attahooroo*. Les Habitans de ce district nous appellerent de la côte, vraisemblablement pour nous avertir que Towha s'y trouvoit. Je comptois que l'entrevue de ce Chef & du Roi, m'offriroit quelque chose d'intéressant. O-Too & les gens de sa suite, allerent s'asseoir sur la greve, près de la pirogue où étoit Towha : celui-ci dormoit, mais ses domestiques l'ayant éveillé, & ayant nommé O-Too, on apporta aux pieds du Roi un bananier & un cochon ; & un assez grand nombre d'Insulaires attachés à Towha, vinrent

(a) On voit, dans la Collection de Hawkesworth, tome I, page 463 de l'original, que les O-Taïtiens traiterent de la même maniere le Capitaine Wallis & son premier Lieutenant.

causer av
leur exp
temps aff
ne fortoit
disoit rien
demanda
lui répon
(son ami
à *Attahoo*
longue co
pus favori
discours.
roissoit dé
& que j'ai
en effet, C
raisons qu
sa pirogue
mais que l
niéroien
se vérifier
près d'O-
& O-Too
après : no
pirogue.

» Le le

(a) C'est
Capitaine Co

causer avec O-Too : je jugeai qu'ils parloient de leur expédition d'*Eimeo*. Je demeurai quelque temps assis à côté du Roi ; & comme Towha ne fortoit point de sa pirogue , & qu'il ne nous disoit rien , je montai sur son embarcation ; il me demanda si *Toote* (a) étoit fâché contre lui. Je lui répondis que non ; que *Toote* étoit son *Taye* (son ami) , & qu'il m'avoit chargé de me rendre à *Attahooroo* pour le lui dire. Omaï eut alors une longue conversation avec ce Chef ; mais je ne pus savoir quelle avoit été la matiere de leurs discours. Je retournai auprès d'O-Too , qui paroissoit désirer que je mangeasse quelque chose , & que j'allasse me coucher. Nous les quittâmes en effet , Omaï & moi. Je questionnai Omaï sur les raisons qui avoient empêché Towha de sortir de sa pirogue ; il me dit que ce Chef étoit boiteux , mais que le Roi s'approcheroit de lui , & qu'ils s'entreveroient en particulier. Cette prédiction parut se vérifier ; car les Insulaires que nous laissâmes près d'O-Too , vinrent bientôt nous trouver , & O-Too lui-même arriva environ dix minutes après : nous allâmes tous nous coucher dans sa pirogue.

» Le lendemain au matin , ils préparèrent une

(a) C'est ainsi que les O-Taïtiens prononcent le nom du Capitaine Cook.

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

grande quantité de *kava*; l'un d'eux en but tellement, qu'il perdit l'usage de ses sens. Il avoit des convulsions si fortes, que si je n'en avois pas connu la cause, je l'aurois supposé très-malade: deux hommes le tenoient par les cheveux. J'abandonnai cette scene, pour en voir une autre plus touchante, l'entrevue de *Towa*, de sa femme & d'une jeune personne qui me parut être sa fille. Après avoir découpé sa tête, de maniere à en faire sortir beaucoup de sang, & après avoir bien pleuré, elles se laverent & embrasserent le Chef d'un air tranquille; mais la jeune fille n'étoit pas encore au bout de ses souffrances, *Terridiri* (a) arriva, & elle répéta avec un maintien calme tout ce qu'elle avoit fait avant d'aborder son pere. *Towha* avoit amené une grande pirogue de guerre d'*Eimeo*; je lui demandai s'il avoit tué les guerriers qui la montoient, & il me répondit qu'elle n'avoit point d'hommes à bord, lorsqu'il la prit.

» Nous partîmes de *Tettaha* entre dix & onze heures, & nous débarquâmes à peu de distance du *Morai* d'*Attahooroo*, un peu après midi. Nous trouvâmes trois pirogues retirées sur la greve,

(a) *Terridiri* est fils d'*Oberea*. La Collection de *Hawkesworth*, tome II, page 154 de l'original, donne des détails sur la généalogie de ceux qui composent la Famille Royale d'*O-Taiti*.

en face d
chacune;
ou abris
pas distir
monie au
& Potato
rien d'im
» Un C
petit coc
pieds d'O
Roi, & c
Warry (f
toit ce qu
les faits.

» *Tow*
huit gran
Morai. O
de la part
point sa p
le Grand-
fement es
forme d'u
lieu qui n
allèrent e
mité du c
nier, une
cocotier.

» Les F

en face du *Morai*; il y avoit trois cochons dans chacune; on voyoit au-dessous de leurs hangars ou abris quelque chose que nous ne pûmes pas distinguer. Nous comptions que la cérémonie auroit lieu dans la soirée; mais *Towha* & *Potatou* n'arriverent point, & il ne se passa rien d'important.

1777.
Septemb.

» Un Chef qui arrivoit d'*Eimeo*, apporta un petit cochon & un bananier, qu'il déposa aux pieds d'*O-Too*: il causa quelque temps avec le Roi, & comme il répéta souvent le mot *Warry*, *Warry* (faux), je supposai qu'*O-Too* lui racontoit ce qu'il avoit ouï dire, & que le Chef nioit les faits.

» *Towha* & *Potatou* arriverent le 24, avec huit grandes pirogues, & ils débarquerent près du *Morai*. *O-Too* reçut une multitude de bananiers de la part de différens Chefs. *Towha* ne quitta point sa pirogue. La cérémonie commença enfin: le Grand-Prêtre apporta d'abord le *Maro* soigneusement enveloppé, & un paquet qui avoit la forme d'un pain de sucre; il les plaça à l'entrée d'un lieu qui me parut être le cimetiere: trois Prêtres allerent ensuite s'asseoir en face à l'autre extrémité du cimetiere; ils apporterent aussi un bananier, une branche d'un autre arbre & une fleur de cocotier.

» Les Prêtres prononcerent séparément de pe-

» L'assemblée se rendit ensuite à une vaste cabane, située près du *Morai*, & elle s'y assit avec beaucoup plus d'ordre qu'on n'en voit ordinairement à *O-Taïti*. Un homme du district de *Tiaraboo*, fit un discours qui dura environ dix minutes; un Habitant d'*Attahooroo* pérora ensuite; Potatou, qui prit la parole après eux, s'exprima avec plus d'abondance & de grace; en général, les deux premiers ne dirent que de petites phrases détachées, accompagnées d'un mouvement de main très-gauche. Tooteo harangua aussi au nom d'O-Too, & après lui un Insulaire d'*Eimeo*. Il y eut deux ou trois autres discours auxquels l'auditoire fit peu d'attention: Omaï m'assura qu'ils promirent tous de ne point combattre, mais de vivre en amis. Plusieurs des orateurs s'échauffèrent; peut-être qu'ils se plainquirent du passé, & qu'ils firent des protestations de ne pas troubler la paix à l'avenir. Un Habitant du district d'*Attahooroo* se leva au milieu de ces harangues; il portoit une fronde autour de ses reins & une grosse pierre sur ses épaules: après s'être promené environ un quart-d'heure dans le cercle, & répété quelques mots d'un ton chantant, il jeta sa pierre. Lorsque les discours furent terminés, on porta au *Morai* cette pierre & un bananier qui étoit aux pieds du Roi: l'un des Prêtres prononça ici deux ou trois phrases, avec le Roi.

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

» Au moment où nous nous embarquâmes, la brise de mer avoit commencé, & il fallut redescendre sur la côte; nous fîmes à pied presque tout le chemin de *Tettaqa* à *Oparre*, & cette promenade fut très-agréable. Nous trouvâmes un arbre, auquel étoient suspendus deux paquets de feuilles seches: il sert de bornes aux deux districts. L'Insulaire qui avoit paru dans la cérémonie avec la fronde & la pierre, nous accompagnoit: le pere d'O-Too l'entretint long-temps; il paroissoit fort en colere, & je compris qu'il étoit irrité du rôle qu'avoit joué *Towha* dans l'affaire d'*Eimeo* «.

» Autant que je puis juger de cette cérémonie, d'après la description de M. King, ce ne fut pas uniquement une action de grâces aux Dieux, mais plutôt une confirmation du traité; peut-être même avoit-elle l'un & l'autre de ces objets pour but. Le cimetiere, dont il fait mention, paroît être le lieu où commencèrent les cérémonies du sacrifice humain, auquel j'assistai, & devant lequel on déposa la victime, après qu'on l'eut éloignée du bord de la mer. C'est aussi dans cette partie du *Morai*, qu'ils investirent leur Roi du *Maro*; pour la premiere fois. *Omaï*, qui s'étoit trouvé au couronnement d'O-Too, m'en expliqua tous les détails sur les lieux; & ces détails se rapprochent beaucoup de ceux que vient de donner M. King, quoique les deux cérémonies aient eu lieu en



Benard del. et sculp.

UNE JEUNE FEMME DE O-TAHITI DANSANT.

es, la
redef-
esque
e pro-
es un
ets de
stricts.
e avec
it : le
oiffoit
du rôle.
« Ca
omie,
fut pas
Dieux,
ut-ête
s pour
parcat
ies/di
lequel
oignée
rtie du
; pour
vé au
ous les
ochent
King,
ieu en

des occa
premiere
cérémoni
dans tous
l'emploie
être plu
l'avons re
il envoya
ces exprè
tenant à
soient au
bouche ;
& ils fai
qui se di
jour, que
l'un d'eux
ils se calm
sans empo
le rameau
de la Soci

» La gu
nelles qui
amis , ils r
ils favoien
ils nous ap
pouvions e
nous n'avi
nécessaire

des occasions bien différentes. Le bananier est la première chose qu'on apperçoit dans toutes les cérémonies religieuses de ces peuplades, & même dans tous leurs débats publics ou particuliers. Elles l'emploient aussi en d'autres occasions, & peut-être plus fréquemment encore que nous ne l'avons remarqué. Tandis que Towha fut à *Eimeo*, il envoya chaque jour des messagers à O-Too : ces exprès ne manquoient jamais d'arriver, en tenant à la main un jeune bananier, qu'ils déposoient aux pieds d'O-Too, avant d'ouvrir la bouche ; ils s'asseyoient ensuite devant le Roi, & ils faisoient leur message. Deux hommes, qui se disputoient, s'échauffèrent tellement un jour, que je m'attendois à les voir se frapper ; l'un d'eux ayant placé un bananier devant l'autre, ils se calmerent tout-à-coup, & ils continuerent sans emportement. Enfin le bananier est toujours le rameau d'olivier, pour les Habitans des *Iles de la Société*.

» La guerre d'*Eimeo*, & les cérémonies solennelles qui en furent la suite, n'occupant plus nos amis, ils revinrent nous voir le 26 ; & , comme ils savoient que nous étions sur le point de partir, ils nous apportèrent plus de cochons que nous ne pouvions en acheter. Nous manquions de sel, & nous n'avions besoin que de la quantité de porc nécessaire à notre consommation journalière.

1777.
Septemb.

26.

1777.
Septemb.
27.

» Le lendemain, j'accompagnai O-Too à *Oparre*, &, avant de le quitter, je fis la revue du bétail & des volailles, dont je lui avois recommandé de prendre soin. Chacun de ces animaux étoit en bon état, & on les soignoit d'une maniere convenable. Deux des oies, & deux des canards couvoient; mais la femelle du paon, & les poules d'Inde, n'avoient pas encore pondu. Je redemandai à O-Too quatre chevres; j'en voulois laisser deux à *Ulietca*, où cette espece est inconnue; & je me proposois de garder les deux autres, pour quelques-unes des Isles que je pourrois rencontrer, en allant à la côte d'*Amérique*.

» Une supercherie d'O-Too, que je vais citer, montre que ces Insulaires savent, au besoin, employer la ruse & l'artifice, pour arriver à leur but. Je lui avois donné, entre autres choses, une lunette qu'il garda deux ou trois jours; habitué ensuite à cet instrument, &, selon toute apparence, ne le trouvant d'aucune utilité pour lui, il le porta en secret au Capitaine Clerke; il lui dit qu'il étoit son bon ami; que ce présent devoit lui être agréable, & qu'il le prioit de l'accepter. » Mais, ajouta-t-il, vous ne devez pas » en parler à Toote (a) : il désire cette bagatelle,

(a) Au Capitaine Cook.

» & je ne
lunette en
il l'assura
refusa d'ab
ne voulut
après, il e
taine Cler
cependant
des haches
cet instrum
retour. O
» m'en a c
lui répondi
» vbre an
» geuse,
les six hach
de ne pas
passer.

» Omaï,
utiles qu'il
fois une,
ges. C'étoi
voiles, éq
avois fait f
divers pav
& flammes
glois; mais
employer

» & je ne voudrois pas qu'il l'eût. Il mit la lunette entre les mains du Capitaine Clerke, & il l'assura qu'il la possédoit à juste titre. M. Clerke refusa d'abord de l'accepter; O-Too insista, & ne voulut point la reprendre. Quelques jours après, il eut soin de parler de la lunette; le Capitaine Clerke n'en avoit pas besoin, il désiroit cependant d'obliger le Prince; &, croyant que des haches seroient plus utiles à *O-Taïti*, que cet instrument, il offrit d'en donner quatre en retour. O-Too s'écria sur-le-champ: » Toote » m'en a offert cinq pour la lunette. M. Clerke lui répondit: » Si cela est, je ne veux pas que » vbre amitié pour moi, vous soit désavanta- » geuse, & vous en aurez six. Le Roi reçut les six haches, mais il recommanda de nouveau de ne pas m'instruire de ce qui venoit de se passer.

» Omaï, qui prodigua si follement ici les choses utiles qu'il avoit apportées, s'en procura toutefois une, dont il devoit tirer de grands avantages. C'étoit une très-belle pirogue double, & à voiles, équipée d'une maniere complete. Je lui avois fait faire, peu de temps auparavant, les divers pavillons de beaupré, cornettes, guidons & flammes dont on se sert sur les vaisseaux Anglois; mais il les croyoit trop précieux pour les employer à *O-Taïti*: il rapetassa dix ou douze

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

de nos vieux pavillons ou de nos vieilles flammes; il les arbora tous à-la-fois en différentes parties de son bâtiment, & ce spectacle attira autant de monde qu'en attire dans un port d'Europe, un vaisseau de guerre pavoisé. Ces banderoles étoient Angloises, Françoises, Espagnoles & Hollandoises; il n'en avoit pas vu d'autres. J'avois donné, en 1774, un pavillon de beaupré & une flamme à O-Too, & une simple flamme à Towha; ils les avoient conservés avec un soin extrême, car je les retrouvai en bon état.

» Les étoffes & l'huile de coco sont bien meilleures à *O-Taïti*, que sur aucune des autres Isles de la Société, où on les vend fort cher, & Omaï s'en procura une assez grande quantité: il ne se feroit pas conduit d'une manière si inconséquente & si indigne de la vie qu'il avoit menée en Angleterre, & durant le voyage, sans sa sœur, sans son beau-frere & quelques personnes de sa connoissance, qui s'emparerent de lui, dans la vue de le dépouiller de toutes ses richesses. Leur complot auroit réussi, si je n'avois pris à temps les trésors de mon Ami sous ma garde. Cette précaution n'eût pas même été suffisante, si j'eusse permis à ces fripons de le suivre à *Huaheine*, où il devoit s'établir. C'étoit leur projet de ne point le quitter; mais je leur défendis de se montrer à *Huaheine*, tant que je me trouverois dans

ces parages pour enfrein

» O-Too ter une piro
re-rahie no
lant envoye
que, il n'a
charmé de s
rite de cett
ne lui en av
maniere cla
redevable d
tés. Je cru
modele en p
je reconnus
d'environ se
ble, & je ju
car elle se
sculpture: e
ciai de sa bo
fait plus de

» Des bri
nous retinre
que je ne le
de la baie.
furent remp

(a) Au Roi

ces parages, & ils me connoissoient trop bien pour enfreindre mes ordres.

» O-Too vint à bord le 28, il me pria d'accepter une pirogue, & de l'offrir de sa part à l'*Eare-rahie no Bretane* (a); il me dit que, voulant envoyer quelque chose à un si grand Monarque, il n'avoit rien imaginé de mieux. Je fus charmé de sa reconnoissance; il avoit seul le mérite de cette galanterie; personne d'entre nous ne lui en avoit donné l'idée. Il nous prouva d'une manière claire, qu'il favoit bien à qui il étoit redevable des trésors que nous lui avions apportés. Je crus d'abord que la pirogue seroit un modele en petit de leurs bâtimens de guerre, mais je reconnus bientôt qu'il s'agissoit d'un jvahah d'environ seize pieds de longueur. Elle étoit double, & je jugeai qu'on l'avoit construite exprès; car elle se trouvoit décorée de beaucoup de sculpture: elle m'auroit trop gêné, & je le remerciai de sa bonne volonté: je vis que je lui aurois fait plus de plaisir en l'acceptant.

» Des brises légères de l'Ouest, & des calmes, nous retinrent à *O-Taiti* quelques jours de plus que je ne le comptois: je ne pus même sortir de la baie. Durant cet intervalle, les vaisseaux furent remplis d'Insulaires, & environnés d'une

1777.
Septemb.
28.

(a) Au Roi de la Grande-Bretagne.

1777.
Septemb.

multitude de pirogues; car les Naturels ne vou-
loient quitter les environs de *Matavai*, qu'après
notre départ. Le vent passa enfin à l'Est à trois
heures de l'après-midi du 29, & nous levâmes
l'ancre.

» Dès que nous fûmes sous voile, j'ordonnai
de tirer sept coups de canons chargés à boulet;
O-Too m'en avoit prié, & je voulois d'ailleurs
satisfaire la curiosité de ses sujets. Tous nos amis,
excepté le Roi, nous quitterent ensuite avec des
marques d'affection & de douleur, qui montre-
rent assez combien ils nous regrettoient. Le Roi
ayant désiré de voir marcher les vaisseaux, je
m'étendis en pleine mer, & je revins près de la
côte; il me fit alors ses adieux & il retourna à
terre sur sa pirogue.

» Nous avons abordé si souvent à *O-Taïti*,
depuis un petit nombre d'années, que les Insu-
laires paroissent persuadés que nous ne tarde-
rions pas à revenir. O-Too me recommanda avec
instance de prier en son nom l'*Earee-rahie* *no*
Bretane, d'envoyer, par les premiers vaisseaux,
des plumes rouges & les oiseaux qui les four-
nissent, des haches, une demi-douzaine de fusils,
de la poudre, du plomb, & de ne pas oublier
des chevaux.

» J'ai dit souvent que j'avois reçu des présens
considérables d'O-Too & du reste de sa famille,

& je n'ai
donnois d
ces Isles s
qu'ils espe
de les sati
nous offri
ce que nou
vions un
toit rien a
nos amis;
fut aussi a
En généra
présens qu
reçus d'O-
& si fréqu
ni l'autre.
qu'il me d
nécessaires
ses deman
» Si j'av
je ne ferai
quittai l'Is
semens en
ché, que
même ava
& les Hab
confiance
un pareil

& je n'ai pas toujours fait mention de ce que je donnois de mon côté. Lorsque les Habitans de ces Isles font un présent, ils laissent entrevoir ce qu'ils espèrent en retour, & nous étions obligés de les satisfaire ; ainsi, ce qu'on avoit l'air de nous offrir gratuitement, nous coûtoit plus que ce que nous achetions : mais, lorsque nous éprouvions un moment de disette, & qu'on n'apportoient rien au marché, nous pouvions recourir à nos amis ; & en tout cette maniere de trafiquer fut aussi avantageuse pour nous que pour eux. En général, je payai tout de suite chacun des présens qu'on me fit ; j'en excepte ceux que je reçus d'O-Too. Ses largesses furent si multipliées & si fréquentes, que nous ne comptions ni l'un ni l'autre. Je lui offrois sur le champ les choses qu'il me demandoit, lorsqu'elles ne m'étoient pas nécessaires, & je le trouvai toujours modéré dans ses demandes.

» Si j'avois pu déterminer Omaï à se fixer ici, je ne serois pas parti si-tôt ; car, à l'époque où je quittai l'Isle, on nous fournissoit des rafraîchissemens en si grande quantité, & à si bon marché, que je n'espérois pas rencontrer ailleurs le même avantage : il régnoit d'ailleurs entre nous & les Habitans, une amitié si cordiale & une confiance si entiere, qu'il étoit difficile d'espérer un pareil succès en d'autres terres du groupe de

1777.
Septemb.

1777.
Septemb.

la Société. Il est assez extraordinaire que cette correspondance amicale n'ait pas été troublée une seule fois ; & que je n'aie eu à me plaindre d'aucun vol important ; ce n'est pas que je croie aux progrès de la moralité des O-Taïtiens sur cet article ; je pense plutôt qu'il faut attribuer la régularité de leur conduite aux soins des Chefs : ces Chefs craignoient de voir suspendre un trafic qui leur donnoit plus de marchandises qu'ils n'auroient pu en obtenir par des vols & des larcins. Je ne manquai pas de les en avertir moi-même, immédiatement après mon arrivée. Frappé de la multitude de provisions qu'offroit l'Isle, & de l'empressement que montraient les Naturels pour nos articles de commerce, je résolus de profiter de ces deux circonstances favorables, & je déclarai de la manière la plus positive, que je ne souffrirois pas les vols des gens du pays, comme je les avois soufferts autrefois. Omä me fut en cela très-utile ; je lui recommandai de leur bien expliquer les heureux effets qu'auroit leur honnêteté, & les suites funestes qu'entraîneroient leurs friponneries ; en un mot, je lui fis sa leçon, & il la dit à merveille.

» Les Chefs ne peuvent pas toujours empêcher les vols ; on les vole souvent eux-mêmes, & ils s'en plaignent comme d'un grand mal. O-Too laissa entre mes mains, jusqu'à la veille de

dé mon dé
de nous ;
ne seroien
cette peup
ses disposit
Les Chefs
coup d'av
prix extrê
dans l'Isle
mandoient
pour O-To
de cinq de
ferrures &
ter les vol
coucher la
» Nous
Omä nou
est assez s
virir l'époq
& la duré
questions
plus en pl
de noter o
anciens, s
mois. L'in
croix, & l
intelligens
pendant q

Tome

de mon départ, les choses qu'il avoit obtenues de nous; lorsqu'il m'en chargea, il me dit qu'elles ne seroient pas en sureté ailleurs. Depuis que cette peuplade connoît de nouvelles richesses, ses dispositions au vol doivent avoir augmenté. Les Chefs, qui ne l'ignorent pas, désirent beaucoup d'avoir des caisses; ils sembloient mettre un prix extrême à un petit nombre de coffres laissés dans l'Isle par les Espagnols, & ils nous en demandoient d'autres sans cesse. J'en fis faire un pour O-Too; il le voulut de huit pieds de long, de cinq de large & de trois de profondeur. Les ferrures & les verroux ne suffiront pas pour écarter les voleurs; mais deux hommes peuvent y coucher la nuit & y monter la garde.

» Nous savions un peu la langue du pays; Omai nous servoit d'ailleurs d'interprete, & il est assez singulier, que nous n'ayons pu découvrir l'époque précise de l'arrivée des Espagnols & la durée de leur séjour. En multipliant nos questions sur ce point, nous reconnûmes de plus en plus que ces Insulaires sont incapables de noter ou de se rappeler la date des événemens anciens, sur-tout s'il s'est écoulé dix ou vingt mois. L'inscription que nous trouvâmes sur la croix, & les détails que nous donnerent les plus intelligens des O-Taïtiens, me firent juger cependant que deux vaisseaux arriverent à *Oheite*.

1777.
Septemb. *peha* (a) en 1774, peu de temps après mon départ de *Matavai* (b), qui eut lieu au mois de Mars de la même année. Si j'en crois quelques Insulaires, lorsqu'ils eurent débarqué les bois de la maison & un petit nombre d'hommes, ils remirent à la voile pour me chercher, & ils revinrent dix jours ensuite : mais j'en doute, car on ne les vit ni à *Huaheine*, ni à *Ulietèa*. Ces Navigateurs laisserent à *O-Taïti*, un taureau, des chevres, des cochons, des chiens & le mâle d'une autre espece ; ce dernier étoit un belier, & il se trouvoit à *Bolabola*, où l'on devoit aussi transporter le taureau.

» Les cochons, qui sont d'une grosse taille, avoient déjà amélioré la race indigene du pays, & ils étoient très-nombreux lorsque nous arrivâmes. Il y a de plus un assez grand nombre de chevres ; les Chefs un peu importants, en ont quelques-unes. Les chiens offrent deux ou trois variétés, & je pense que les Espagnols auroient mieux fait de les jeter tous à la mer, que de les déposer sur cette Isle : c'est un de ces chiens qui tua mon belier.

» Les Vaisseaux Espagnols laisserent deux Prêtres, un domestique, & un autre homme appelé

(a) L'un des Havres d'*O-Taïti*.

(b) Un autre Havre d'*O-Taïti*.

Mateema
tié. Il pa
moins qu
tendre,
inspirer
Nation,
des Anglo
formions
tane (a)
peu par s
contré en
avoient c
hommes d
à *O-Taïti*
maniere :
gens du pa
aussi peu
pour but,
cier les A
voyer si lo
les *O-Taïti*
Mateema l
» J'igno
Espagnols
ques mois
tures là-de

(a) L'Angl

Mateema par les Insulaires, dont il a gagné l'amitié. Il paroît qu'il étudia leur langue, ou du moins qu'il la parloit assez bien pour se faire entendre, & qu'il prit beaucoup de peine pour inspirer aux Naturels la plus haute idée de sa Nation, & leur donner une mauvaise opinion des Anglois; il alla jusqu'à les assurer que nous ne formions plus un Etat indépendant; que *Prétane* (a) n'étoit qu'une petite Isle ravagée depuis peu par ses compatriotes; qu'ils m'avoient rencontré en mer, & qu'avec quelques boulets, ils avoient coulé bas mon vaisseau, & tous les hommes de mes équipages. Ainsi, mon arrivée à *O-Taïti* excita une grande surprise de toute maniere: le véridique personnage fit croire aux gens du pays, ce mensonge & beaucoup d'autres aussi peu vraisemblables. Si l'*Espagne* n'avoit pour but, dans cette expédition, que de déprécier les Anglois, elle pouvoit se dispenser d'envoyer si loin ses vaisseaux; car mon retour parmi les *O-Taïtiens* réfuta complètement tout ce que *Mateema* leur avoit dit.

» J'ignore quelle fut l'intention des Prêtres Espagnols qui s'établirent à *O-Taïti*, pour quelques mois; on ne peut que former des conjectures là-dessus. S'ils vouloient convertir les Insu-

1777.
Septemb.

(a) L'Angleterre.

laires, ils n'ont pas fait un seul profélyte : mais il ne paroît pas qu'ils l'aient jamais tenté ; car on me dit qu'ils ne parlerent point de Religion. Ces Prêtres ne s'éloignerent pas de la maison bâtie par eux à *Oheitepeha* ; mais Mateema parcourut la plupart des cantons de l'Isle : enfin ils se trouvoient à *O-Taïi* depuis dix mois , lorsque deux vaisseaux de leur Nation arriverent à *Oheitepeha*, & ils s'embarquerent cinq jours après. Ce brusque départ annonce que, s'ils songerent d'abord à former un petit établissement, ils ne tarderent pas à changer de dessein. J'appris cependant d'O-Too & de quelques autres Naturels, qu'avant de mettre à la voile, ils eurent soin d'avertir qu'ils reviendroient & qu'ils ameneroient des maisons, des animaux de toute espece, des hommes & des femmes, qui se fixeroient dans l'Isle, & qui y passeroient leur vie. O-Too ajouta que si les Espagnols revenoient en effet, il ne leur permettroit pas de s'établir au Fort *Matavai*, qui nous appartenoit. Il étoit aisé de voir, que ce projet de Colonie lui faisoit plaisir ; il ne favoit pas que, pour l'exécuter, on le priveroit de son Royaume, & qu'on détruiroit la liberté de son peuple. Il seroit très-facile sans doute, de former un établissement à *O-Taïi* ; & sensible à tous les services que j'ai reçus de la peuplade qui habite cette terre, j'espère qu'on n'y en for-

mera poi
être amé
tans ; ma
le plan q
plupart d
neroit bi
connus. J
l'Europe t
blir une
séduisant
cupidité d
sans ces m
" J'ai
l'un des c
gnols à
étonné ; c
crois qu'
Voyageur
afin de l'
pour Oma
il se vanta
l'Espagne
qui étoit a
qui eut o
comme d'
compatrio
un mot,
estimés. C

mera point. Nos relâches passageres ont peut-être amélioré à quelques égards le sort des Habitans ; mais une Colonie parmi eux , dirigée sur le plan qu'on a malheureusement suivi dans la plupart des établissemens Européens , leur donneroit bientôt lieu de regretter de nous avoir connus. Je ne puis croire que les Nations de l'*Europe* songent d'une manière sérieuse à y établir une Colonie ; car *O-Taïi* n'offre rien de séduisant pour l'ambition des Puissances ou la cupidité des particuliers , & j'oserois prédire que sans ces motifs on ne l'entreprendra point.

» J'ai déjà raconté que je reçus la visite de l'un des deux *O-Taïiens* conduits par les Espagnols à *Lima*. Je ne le revis plus , & j'en fus étonné ; car je l'avois très-bien accueilli : je crois qu'*Omaï* , jaloux de trouver dans l'Isle un Voyageur qu'on pût lui comparer , le maltraita , afin de l'éloigner de moi. Ce fut un bonheur pour *Omaï* que nous eussions touché à *Ténériffe* ; il se vanta d'avoir vu aussi une contrée soumise à l'*Espagne*. Je ne rencontrai pas l'autre Insulaire qui étoit allé à *Lima* ; mais le Capitaine Clerke , qui eut occasion de causer avec lui , m'en parla comme d'un polisson , qui étoit un peu fou. Ses compatriotes en avoient la même opinion ; en un mot , ces deux aventuriers n'étoient point estimés. *Omaï* que le hasard a mieux servi , reve-

1777.
Septemb.

noit dans sa patrie chargé de trésors; il avoit
 1777.
 Septemb. beaucoup profité de son séjour en *Angleterre*, & ce sera sa faute s'il tombe un jour dans la même obscurité «.



*Relâche à l'Isle d'Eimeo, & Remarques sur cette
 Terre & sur ses Habitans.*

30. M. Cook arriva à *Eimeo* le 30 au soir.

» Dès que nous fûmes mouillés, (c'est lui-même qui parle) les vaisseaux se remplirent d'Insulaires que la curiosité seule amenoit à bord; car ils n'apportoient rien qu'ils voulussent échanger: mais le lendemain, dès le grand matin, plusieurs pirogues arriverent des parties les plus éloignées de l'Isle, avec une quantité considérable de fruit à pain, de noix de coco & un petit nombre de cochons. Ils échangerent ces divers articles contre des haches, des clous & des grains de verre: ils ne recherchoient pas les plumes rouges d'une maniere aussi empresseée que les O-Taitiens. La *Résolution* se trouvant infestée par les rats, je la fis conduire à trente verges de la côte, aussi près que la profondeur de l'eau le permit, & en attachant des hanfieres aux arbres, on ouvrit à ces animaux un sentier par où ils pouvoient se sauver à terre. On dit que

cet expé
 que nous
 même no
 » Nous
 l'Isle, le
 vaisseaux
 lut le pres
 venir à bo
 des O-Ta
 que nous
 ne compr
 tribu, fan
 ennemie.
 sœur d'O
 on nous
 à l'un &
 sembleren
 s'en reto
 heure sur
 m'offrir u
 sent; mai
 moins ce
 voir le C
 Ce C
 parusans,
 pendant
 ans; fa t
 à cet âge

cet expédient a réussi quelquefois ; mais je crois ~~que nous nous débarrassâmes de peu de rats, si~~ ^{1777.} ~~même nous nous en débarrassâmes d'un seul.~~ ^{Octobre.}

» Nous reçûmes la visite de Maheine, Chef de l'Isle, le 2 dans la matinée. Il s'approcha des vaisseaux avec beaucoup de précaution, & il fallut le presser long-temps pour le déterminer à venir à bord : il nous regardoit comme les amis des O-Taïtiens, & il croyoit vraisemblablement que nous lui ferions du mal ; car ces peuplades ne comprennent pas qu'on puisse être amis d'une tribu, sans épouser sa querelle contre une tribu ennemie. Sa femme qui l'accompagnoit, étoit sœur d'Oamo, l'un des Chefs d'O-Taïti, dont on nous avoit raconté la mort. Je leur donnai à l'un & à l'autre les choses auxquelles ils me semblerent devoir mettre le plus de prix, & ils s'en retournerent après avoir passé une demi-heure sur la *Résolution*. Ils revinrent bientôt pour m'offrir un gros cochon, en retour de mon présent ; mais je leur en fis un second qui valoit au moins ce qu'ils m'apportèrent. Ils allerent ensuite voir le Capitaine Clerke.

Ce Chef qui, à l'aide d'un petit nombre de parusans, s'étoit rendu, à quelques égards indépendant d'O-Taïti, avoit quarante à cinquante ans ; sa tête étoit chauve, ce qui n'arrive guère à cet âge dans les Isles de la mer du Sud. Il por-

1777.
Octobre.

toit une espece de turban , & il sembloit hon-
 teux de n'avoir point de cheveux ; mais j'ignore
 s'il rougissoit d'avoir la tête chauve, ou s'il nous
 jugeoit pleins de mépris pour les têtes dénuées
 de cheveux. J'adopterois volontiers la dernière
 supposition ; car les Insulaires nous avoient vu
 raser la chevelure de l'un de leurs compatriotes
 que nous surprîmes commettant un vol. Ils en
 conclurent, selon toute apparence, que nous
 infligions ce châtiment aux voleurs , & un ou
 deux de nos Messieurs qui avoient peu de che-
 veux, furent violemment soupçonnés d'être des
vetos (a).

» Le soir, nous montâmes à cheval, Omaï &
 moi, & nous fîmes une promenade le long de
 la côte, vers la partie de l'Est. Notre cortège
 ne fut pas nombreux ; Omaï avoit défendu aux
 Naturels de nous suivre, & la plupart d'entre eux
 obéirent : la crainte de nous déplaire l'emporta
 sur leur curiosité. Towha avoit amené sa flotte
 dans ce havre ; &, quoique les hostilités n'eus-
 sent duré que peu de jours, on appercevoit par-
 tout les traces de ses dévastations. Les arbres
 étoient dépouillés de leurs fruits, & toutes les
 maisons du voisinage avoient été abattues, ou
 réduites en cendres.

(a) Des Voleurs ou des Fripons.

» Nou
 de la ca
 nous les
 la piquèr
 morqua
 appareill
 qui me c
 mit pas.
 où nous
 de nos
 Naturels
 n'eût pas
 eu le de
 espece c
 beaucoup
 ployer t
 la restitu
 demain,
 Chef Ma
 de *Paro*
 de servir
 voudrois
 ment de
 heine, c
 tout de
 » Ce
 ner deux
 qu'aux c

» Nous employâmes deux ou trois jours, à tirer de la calle nos tonneaux de liqueurs fortes, & nous les goudronnâmes, afin de les garantir de la piqûre des insectes. Le 6, au matin, on remorqua la *Résolution* dans le courant; je voulois appareiller le jour suivant, mais un accident, qui me donna beaucoup d'inquiétude, ne le permit pas. Nous avions envoyé nos chevres à terre, où nous les laissions pâître pendant le jour: deux de nos gens les gardoient, & cependant les Naturels parvinrent à en voler une. La perte n'eût pas été bien importante, si je n'avois pas eu le dessein d'enrichir d'autres Isles de cette espece de quadrupede; mais comme je tenois beaucoup à ce projet, il étoit indispensable d'employer tous les moyens possibles pour obtenir la restitution de la chevre. Nous apprîmes le lendemain, qu'on l'avoit conduite à l'habitation du Chef Maheine, qui se trouvoit alors au havre de *Parowroah*. Deux vieillards me proposerent de servir de guides à ceux de mes gens que je voudrois y envoyer. J'ordonnai à un détachement de monter un canot, & d'aller dire à Maheine, que je me vengerois, s'il ne livroit pas tout de suite la chevre & le voleur.

» Ce Chef m'avoit supplié la veille de lui donner deux chevres; mais, ne pouvant le satisfaire qu'aux dépens des autres Isles, qui n'auroient

1777.
Octobre.

6.

7.

1777.
Octobre.

peut être plus d'occasion de se procurer une race d'animaux aussi utiles, & sachant d'ailleurs qu'il y en avoit déjà à *Eimeo*, je lui refusai ce qu'il me demandoit : cependant, pour lui montrer que je désirois seconder ses vues à cet égard, je chargeai Tidooa, Chef O-Taïtien, qui étoit présent, de prier O-Too, de ma part, d'envoyer deux chevres à Maheine; & afin que ma sollicitation eût plus de succès, je lui remis une grosse touffe de plumes rouges, de la valeur de deux chevres, en lui recommandant de la donner au Roi. Je crus que cet arrangement satisferoit Maheine, & tous les Chefs de l'Isle; mais l'événement m'apprit que je m'étois trompé.

» Je ne pensois pas que les Naturels eussent la hardiesse de voler une seconde chevre, tandis que je prenois des mesures pour recouvrer la premiere; & on mena paître notre petit troupeau comme à l'ordinaire : le soir, lorsque nos gens l'embarquerent pour le ramener à bord, les Insulaires enleverent une chevre sans être découverts. Nous nous en aperçûmes tout de suite : on n'avoit pas eu assez de temps pour la conduire bien loin, & je crus que je la recouvrerois sans peine. Dix ou douze des Habitans du pays, qui prirent différentes routes, partirent bientôt après, afin de la chercher & de nous la rendre; aucun d'eux ne vouloit convenir qu'on

l'eût vu
nous pe
l'avoue
voyant
reconnu
cherent
fût plus
mon car
homme
fois qu'

» Je
laires,
qu'ils a
Toopapa
seaux,
à l'autre
les Insul
n'avois
rendu u
der la s
résolus
leurs m
lards qu
miere;
duite à
l'Isle, p
me la re
Ils me p

l'eût volée ; ils s'efforçoient , au contraire , de nous persuader qu'elle s'étoit égarée dans les bois. J'avoue que j'en fus d'abord convaincu ; mais voyant qu'aucun des Emissaires ne revenoit , je reconnus bientôt mon erreur : les Insulaires cherchent à m'amuser jusqu'à ce que leur proie ne fût plus à portée de nous. Sur ces entrefaites , mon canot arriva avec l'autre chevre , & l'un des hommes qui l'avoient dérobée ; c'est la première fois qu'on me livroit un voleur sur ces Isles.

» Je m'apperçus , le 8 , que la plupart des Insulaires , établis autour de nous , s'étoient éloignés ; qu'ils avoient emporté un corps exposé sur un *Toopapaoo* , qui se trouvoit en face des vaisseaux , & que Maheine lui-même s'étoit retiré à l'autre extrémité de l'Isle. Il paroissoit clair que les Insulaires avoient résolu de voler ce que je n'avois voulu leur donner ; que s'ils avoient rendu une des chevres , ils étoient décidés à garder la seconde , qui étoit une femelle pleine. Je résolus , de mon côté , de ne pas la laisser entre leurs mains. Je m'adressai donc aux deux vieillards qui me procurerent la restitution de la première ; ils me dirent que la chevre avoit été conduite à *Watea* , district du côté méridional de l'Isle , par Hamoa , Chef de ce canton ; qu'on me la rendroit , si je voulois y envoyer du monde. Ils me proposerent de nouveau de servir de guides

1777.
Octobre.

8.

dans l'intérieur du pays à ceux de mes gens
 que je chargerois de la commission ; mais on m'in-
 forma qu'on pouvoit achever en un jour ce
 voyage par mer , & je détachai M. Roberts &
 M. Shuttleworth sur le canot ; j'ordonnai que l'un
 d'eux se tint à bord , tandis que l'autre feroit
 le reste du chemin par terre avec les guides &
 deux ou trois de nos Soldats de Marine , si l'em-
 barcation ne pouvoit arriver jusqu'à la résidence
 de Hamoa.

» Mon détachement revint fort tard dans la
 foirée ; il s'étoit approché de la côte autant que
 les rochers & les bas-fonds le permirent. M.
 Shuttleworth , suivi de deux Soldats de Marine
 & de l'un des guides , débarqua & se rendit par
 terre à *Watea* ; il atteignit la maison de Hamoa ,
 où les Habitans du canton l'amuserent quelque
 temps, en lui disant qu'on avoit envoyé du monde
 après la chevre , & qu'on la rameneroit bientôt ;
 mais on ne la ramena point, & la nuit l'obligea
 à regagner le canot.

» J'avois beaucoup de regret alors de m'être
 trop avancé ; je ne pouvois reculer sans me com-
 promettre & sans donner aux Habitans des Isles
 où je voulois encore aborder, lieu de croire
 qu'on nous voloit impunément. Je consultai Omai
 & les deux vieillards sur ce que je devois faire ;
 ils me conseillèrent tout de suite de pénétrer avec

mon de
 de tuer
 Je ne
 guinaire
 tête d'
 cer une
 à la po
 de mes
 ou qua
 même
 trois ca
 occiden

» Dè
 tache
 trouvoi
 rent de
 rencont
 car Om
 manda
 étoit pe
 faire ce
 vîte à
 Infulaire
 ser, &
 turels.
 la rapid
 Habitan
 ou n'int

mon détachement dans l'intérieur du pays, & de tuer tous les Insulaires que je rencontrerois. Je ne m'avisai point d'adopter ce conseil fan- guinaire ; mais je résolus de traverser *Eimeo* à la tête d'une troupe assez nombreuse, pour exercer une sorte de vengeance, & le lendemain à la pointe du jour, je partis avec trente-cinq de mes gens, l'un des vieillards, Omaï & trois ou quatre personnes de sa suite. J'ordonnai en même temps au Lieutenant Williamson d'armer trois canots, & de venir me trouver à la partie occidentale de l'Isle.

» Dès l'instant où je débarquai avec mon détachement, le petit nombre d'Insulaires qui se trouvoient encore dans notre voisinage, s'enfuirent devant nous. Le premier homme que nous rencontrâmes, fut en danger de perdre la vie ; car Omaï l'eut à peine aperçu, qu'il me demanda s'il lui tireroit un coup de fusil, tant il étoit persuadé que je descendois dans l'Isle pour faire ce qu'il m'avoit conseillé. J'ordonnai bien vite à Omaï & à notre guide de déclarer aux Insulaires, que mon intention n'étoit pas de blesser, & beaucoup moins de tuer un seul des Naturels. Cette heureuse nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair ; elle arrêta la fuite des Habitans, & aucun d'eux ne quitta plus sa maison ou n'interrompit son travail.

1777.
Octobre.

9:

1777.
Oktobre.

» Lorsque nous commençâmes à monter la chaîne de collines, nous sûmes que la chevre avoit pris cette route, & nous comprîmes qu'elle n'étoit pas encore de l'autre côté : nous marchâmes dans un profond silence, afin de surprendre les Insulaires qui l'emmenaient ; mais, quand nous eûmes atteint la dernière des plantations, qui se trouve dans la partie supérieure des collines, les Habitans du canton nous dirent qu'en effet la chevre y avoit été la première nuit, & que Hamoa l'avoit conduite le lendemain à *Watea*. Nous traversâmes les collines, & nous ne recommençâmes nos recherches, qu'au moment où nous découvrîmes *Watea*. Quelques personnes nous montrèrent la maison de Hamoa, en nous assurant que la chevre y étoit : je me crus sûr de la ravoit immédiatement après ; & , ce qui me surprit beaucoup, les Insulaires que nous rencontrâmes autour de la maison, déclarèrent qu'ils ne l'avoient jamais vue, & qu'ils n'en avoient pas entendu parler ; Hamoa déclara la même chose.

» En approchant de la bourgade, je vis plusieurs hommes qui entroient dans les bois ou qui en sortoient avec des massues & des faisceaux de dards, & Omai ayant voulu les suivre, on lui jeta des pierres. Je jugeai qu'ils avoient songé d'abord à m'arrêter de force, mais qu'ils avoient

renonc
mon de
crus su
bitation
nombre
exposer
dire, q
ter, m
chevre
me la r
leurs pi
mienne
trompo
sons, qu
que deu
près de
gnés de
min fais
guerre f
traire,
vraisem
bonne v
avant,
bloient
étions p
rencontr
vis que
niers à .

renoncé à leur projet , après avoir reconnu que mon détachement étoit trop nombreux ; je le crus sur-tout , quand je m'aperçus que les habitations étoient désertes. Je rassemblai un petit nombre d'Insulaires , & je chargeai Omaï de leur exposer l'absurdité de leurs démarches ; de leur dire , qu'un témoin sur lequel je pouvois compter , m'avoit instruit de tout ; qu'ils avoient la chevre ; que je la redemandois , & que si on ne me la rendoit pas , je brûlerois leurs maisons & leurs pirogues : malgré l'éloquence d'Omaï & la mienne , ils continuerent à soutenir que je me trompois. Je fis mettre le feu à six ou huit maisons , qui furent consumées par les flammes , ainsi que deux ou trois pirogues de guerre amarrées près de là : j'allai ensuite joindre les canots éloignés de nous d'environ sept ou huit milles : chemin faisant , nous brûlâmes six autres pirogues de guerre sans que personne s'y opposât ; au contraire , plusieurs gens du pays nous aiderent , vraisemblablement par crainte , plutôt que de bonne volonté. Omaï , qui marchoit un peu en avant , vint me dire , que les Naturels s'assembloient en foule , afin de nous attaquer. Nous étions prêts à les recevoir ; mais , au lieu de rencontrer des ennemis rangés en bataille , je ne vis que des supplians ; ils déposèrent des bannières à mes pieds , & ils me conjurèrent d'épar-

1777.
O&obre.

gner une pirogue que j'allois trouver. Je leur accordai, de bon cœur, ce qu'ils demandoient.

1777.
Octobre.

» Enfin, à quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes les canots qui nous attendoient à *Wharrarade*, district appartenant à Tiarataboonoué. Ce Chef, ainsi que les principaux du canton, s'étoient refugiés sur les collines; mais ils étoient les amis d'O-Too, & je ne touchai pas à leurs propriétés. Après nous être reposés environ une heure ici, nous partîmes pour les vaisseaux, où nous arrivâmes à huit heures du soir. A cette époque, nous n'avions reçu aucune nouvelle de la chevre; ainsi les opérations de cette journée, ne produisirent pas l'effet que j'en espérois.

10. » Le 10, dès le grand matin, j'envoyai à Maheiné, l'un des serviteurs d'Omai; je fis dire à ce Chef, d'une manière positive, que s'il persistoit à ne vouloir point me rendre la chevre, je ne laisserois pas une seule pirogue dans l'Isle, & qu'il pouvoit s'attendre à me voir continuer les hostilités, tant que je ne l'aurois pas reçue: afin que le messager sentît lui-même combien mes menaces étoient sérieuses; le Charpentier détruisit, en sa présence, trois ou quatre pirogues amarrées sur la greve au fond du havre. On amena les planches à bord; j'avois dessein de m'en servir, lorsque je construïrois une maison pour

pour C
dence
dis au h
trois ou
tant; &
heures
avoit ra
auparav
d'une b
ré, la v
parler. L
ces, ne
moi (a)

» Ain
affaire;
ferent p
Ne m'éta
Amis d'O
leur inv
pour mo
faire, au
guerre,
dition de

» Nos

(a) Il se
d'un Journ
ces faits. Le
importante.

Tome

pour Omaï dans l'Isle, où il établiroit sa résidence. Je pris ensuite une escorte, & je me rendis au havre voisin du nôtre : nous y détruisîmes trois ou quatre pirogues ; nous en brûlâmes autant ; & nous fûmes de retour au vaisseau à sept heures du soir. J'appris, à mon arrivée, qu'on avoit ramené la chevre environ une demi-heure auparavant, & je découvris qu'elle étoit venue d'une bourgade où les Habitans m'avoient assuré, la veille, qu'ils n'en avoient pas entendu parler. Maheine, frappé de mes dernières menaces, ne crut pas devoir se moquer davantage de moi (a).

» Ainsi se termina cette pénible & malheureuse affaire ; les suites qu'elle entraîna, ne me causèrent pas moins de regrets qu'aux Insulaires. Ne m'étant point rendu aux sollicitations de nos Amis d'O-Taïi, qui me pressoient de favoriser leur invasion d'Eimeo, il fut bien douloureux pour moi d'être réduit si-tôt à la nécessité de faire, aux Habitans de cette Isle, une sorte de guerre, qui peut-être leur nuit plus que l'expédition de Towha.

» Nos correspondances, avec les Naturels, se

(a) Il faut rappeler ici de quelle indigne-maniere l'Auteur d'un Journal clandestin du troisieme Voyage de Cook a travesti ces faits. Le Lecteur jugera combien la chevre dont il s'agit étoit importante.

1777.
Octobre.
11.

rétablirent le 11, & plusieurs pirogues appor-
terent, aux vaisseaux, du fruit à pain & des noix
de coco : j'en conclus, & ce me semble avec
raison, que les Insulaires sentoient que c'étoit
leur faute, si je les avois traités avec rigueur. La
cause de mon indignation ne subsistant plus, ils
paroissoient persuadés que je ne leur ferois plus
de mal.

» Nos deux vaisseaux embarquerent, à *Eimeo*,
du bois à brûler : *O-Taïti* ne nous avoit été
d'aucune ressource pour cet article, car tous les
arbres de *Matavai* sont utiles aux Habitans. Nous
y primes de plus, une quantité assez considéra-
ble de cochons, de fruit à pain, & de noix de
coco ; peu d'autres végétaux se trouvoient alors
de saison. Les productions d'*Eimeo* & d'*O-Taïti*,
me paroissent les mêmes ; mais on apperçoit, entre
les femmes de ces Isles, une différence remar-
quable, que je ne puis expliquer : celles d'*Eimeo*
sont d'une petite taille ; elles ont le teint fort
brun & des traits repouffans ; nous en apperçû-
mes quelques-unes de belles, mais nous recon-
nûmes bientôt qu'elles étoient d'une Isle voisine.

» L'aspect général d'*Eimeo*, ne ressemble point
du tout à celui d'*O-Taïti* : la premiere formant
une seule masse de collines escarpées, n'a guere
de terrains bas, que quelques vallées profondes,
& la bordure plate qui environne la plupart de

ses cant
au contr
différent
lines est
de très-
terrains
remplies
vertes d
souvent
ties infé

M. Co
arriva le
où il le
cet hom
la Socié
ramenoit
le Lecte
qui se pa

Relâche à

» Nou
temps be
à la poin
qui se pr
demi-rum

ses cantons, situés au bord de la mer : *O-Taïi*, au contraire, a des collines qui se prolongent en différentes directions; l'escarpement de ces collines est très-inégal; elles offrent, à leurs pieds, de très-grandes vallées, & sur leurs flancs, des terrains qui s'élevent en pente douce. Quoique remplies de rochers, elles sont, en général, couvertes d'arbres presque jusqu'au sommet; mais souvent on ne voit que de la fougere sur les parties inférieures de la croupe.

1777.
Octobre.



M. Cook qui partit le 11 Octobre d'*Eimeo*, arriva le lendemain à *Huaheine*, la Patrie d'*Omaï*, où il le laissa. Les arrangemens qu'il y fit pour cet homme, qu'il avoit embarqué aux *Isles de la Société* durant son second Voyage, & qu'il ramenoit dans son pays, intéresseront sans doute le Lecteur, & nous n'omettrons rien de tout ce qui se passa durant cette Relâche.

Relâche à Huaheine, Patrie d'Omaï. Remarques sur cette Isle & sur ses Habitans.

» Nous avions une jolie brise, dit M. Cook, & le temps beau, lorsque nous partîmes d'*Eimeo*. Le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes *Huaheine*, qui se prolongeoit du Sud-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb-Ouest, à l'Ouest-quart-Nord-Ouest. A

12.

midi, nous mouillâmes à l'entrée septentrionale
 du havre de *Owharre*, situé au côté Ouest de l'Isle;
 l'après-dinée se passa à remorquer les vaisseaux
 dans un lieu convenable, & à amarrer. Omaï entra
 un instant avant nous, sur sa pirogue, dans le
 havre d'*Owharre* où nous mouillâmes; mais il ne
 débarqua point : ses compatriotes se rassemblèrent
 en foule pour le voir, & il ne fit pas beaucoup
 d'attention à eux. Une multitude encore plus
 grande d'Insulaires, arriverent sur la *Résolution*
 & la *Découverte*, & ils nous incommoderent
 tellement, qu'ils gênerent le service. Les passa-
 gers, que nous avions à bord, les avertirent de
 ce que nous avions fait à *Eimeo*; ils exagérèrent
 le nombre des maisons & des pirogues que nous
 y avions détruites; ils en compterent au moins
 dix fois plus que nous n'en détruisîmes réelle-
 ment. Je ne fus pas fâché de cette exagération,
 car je m'apperçus qu'elle produisoit beaucoup
 d'effet : je pensai qu'elle détermineroit les gens
 du pays à nous mieux traiter, que lors des pre-
 mières relâches.

» J'avois appris à *O-Taïi*, que mon vieil Ami
Oree, n'étoit plus le Chef suprême de *Huaheine*,
 & qu'il résidoit à *Ulietea*. Il n'avoit jamais été que
 Régent durant la minorité de *Taireetareea*,
 l'*Earee-rahie* actuel; mais il ne quitta la Régence,
 que lorsqu'il s'y vit forcé, *Opoony* & *Towha*,

ses de
 rent vi
 que les
 terent t

» Le
 que imp
 ce que
 de suite
 l'occasio
 alors de
 nous a
 projet,
bola, c
 son per
 que je
 tion, s
 cela qu
 qui se
 étoit un
 modérat
 je ne le
 sentis q
 & que
 décidai
 à sollici
 besoin.

» Les
 matinée

ses deux fils, furent les premiers qui me rendirent visite; ils arriverent sur mon bord, avant que les vaisseaux fussent amarrés, & ils m'apportèrent un présent.

1777.
Octobre.

» Le lendemain 13, tous les Insulaires de quelque importance arriverent aux vaisseaux; c'étoit ce que je désirois, car je voulois m'occuper tout de suite de l'établissement d'Omaï, & je crus que l'occasion étoit favorable. Il paroissoit désirer alors de s'établir à *Ulietea*, & si nous avions pu nous accorder sur les moyens d'exécuter ce projet, je l'aurois adopté. Les Naturels de *Bolabola*, conquérans de l'Isle, y avoient dépouillé son pere de quelques terres. J'étois persuadé que je viendrois à bout d'en obtenir la restitution, sans employer la violence: il falloit pour cela qu'il vécut en bonne intelligence avec ceux qui se trouvoient les Maîtres de l'Isle; mais il étoit un patriote trop zélé pour s'imposer de la modération, & trop confiant pour imaginer que je ne le rétablirais pas de force dans ses biens. Je sentis qu'il étoit impossible de l'établir à *Ulietea*, & que *Huaheine* lui convenoit mieux. Je me décidai à tirer parti de la présence des Chefs, & à solliciter en sa faveur la permission dont il avoit besoin.

13.

» Les Insulaires nous avoient occupés toute la matinée, & , au premier moment de loisir, je

1777.
Octobre.

me disposai à faire une visite en forme à Taireetareea, à qui je voulois parler de cette affaire. Omai s'habilla très-proprement, & il prépara un magnifique présent qu'il destinoit au Chef, & un second qu'il vouloit offrir à l'*Eatooa*. Depuis que nous l'avions séparé de la troupe de fripons qui l'environnerent à *O-Taiti*, il s'étoit conduit avec prudence, & de maniere à mériter l'estime & l'amitié de tous ceux qui le virent. Notre débarquement rappela à terre la plupart des Naturels qui s'étoient rendus aux vaisseaux ; &, après s'être réunis à ceux qui se trouvoient sur la côte, ils se rassemblèrent dans une grande maison. Le concours du peuple fut très-nombreux : nous n'avions jamais vu sur aucune de ces Isles, tant de personnages importans des deux sexes. Le gros du peuple, en général, paroissoit plus robuste, & d'un teint plus blanc, que les *O-Taitiens* ; & proportionnellement à l'étendue de l'Isle, il y avoit plus d'hommes qui sembloient riches & revêtus d'une sorte d'autorité. La plupart de ceux-ci avoient un embonpoint aussi considérable que les Chefs de *Wateeo*. Je ne voulois commencer ma négociation qu'après l'arrivée de l'*Earee-rahie*, & nous attendîmes Taireetareea ; mais, en le voyant, je jugeai que cette précaution étoit inutile, car il n'avoit pas plus de huit à dix ans. Omai, qui se tenoit à quelque distance

du Prin
d'abord
&c. Il
devoit
après
plumes
l'un des
accomp
noncé
étoit a
phrases
d'*Angl*
ramené
l'*Earee*-
de *Tooa*
offrand
divers
&, ap
Morai.
pas été
même.
» D
termin
trâmes
au jeun

(a) D

(b) D

du Prince & de ceux qui l'entouroient, offrit d'abord au Dieu, des plumes rouges, des étoffes, &c. Il fit ensuite une seconde offrande, qui devoit être présentée à l'*Eatooa* par le Chef, &, après celle-ci, il distribua plusieurs touffes de plumes rouges : chaque article fut placé devant l'un des Assistans, que je pris pour un Prêtre, & accompagné d'un discours, ou d'une priere, prononcé par un des amis d'Omaï, près duquel il étoit assis, & auquel il souffla la plupart des phrases : il eut soin de ne pas oublier ses amis d'*Angleterre*, non plus que ceux qui l'avoient ramené sain & sauf. Il ne cessa de faire mention de l'*Earee-rahie no Pretane* (a), du Lord Sandwich, de *Toote* & de *Tatee* (b). Quand il eut achevé ses offrandes & ses prieres, le Prêtre prit un à un les divers articles qu'on avoit déposés devant lui, &, après une courte priere, il les envoya au *Morai*. Omaï nous dit que, si cet édifice n'eût pas été aussi éloigné, il les y auroit portés lui-même.

» Dès que ces cérémonies religieuses furent terminées, Omaï s'assit près de moi, & nous entrâmes en négociation. Je fis d'abord mon présent au jeune Roi, qui m'en fit un de son côté ; l'un &

(a) Du Roi d'Angleterre.

(b) De Cook & de Clerke.

1777.
 Octobre.

l'autre furent assez magnifiques. Nous convînmes ensuite de la maniere dont les Insulaires trafiqueroient avec mes Equipages, & j'eus soin d'exposer les suites fâcheuses qu'entraîneroient les larcins, si les gens du pays s'avisent de me voler, ainsi que durant mes premieres relâches. Enfin je parlai aux Chefs assemblés, de l'établissement de mon Ami. Omaï leur dit : « Que nous l'avions conduit dans notre patrie, où il avoit été fort accueilli du grand Roi & de ses *Earees*; qu'on l'avoit traité avec beaucoup d'égards, & qu'on lui avoit donné toutes les marques possibles d'attachement, pendant son séjour en *Angleterre*; qu'on avoit eu la bonté de le ramener aux *Isles de la Société*; qu'il arrivoit, riche d'une foule de trésors, qui seroient très-utiles à ses compatriotes; qu'outre les deux chevaux qu'il devoit garder dans son habitation, nous avons laissé à *O-Taïi* plusieurs animaux précieux, & d'une espece nouvelle, qui se multiplieroient & se répandroient bientôt sur toutes les Isles des environs. Il leur déclara que, pour prix de mes services, je demandois, avec instance, qu'on lui accordât un terrain; qu'on lui permit d'y bâtir une maison, & d'y cultiver les productions nécessaires à sa subsistance & à celle de ses domestiques. Il ajouta que si je n'obtenois pas à *Huacheine*, gratuitement ou par échange, ce que je sollicitois, j'étois décidé à le conduire à *Ulietea*. »

» J'ai
 celui de
 aucun d
 recomn
 jet où
 parut o
 j'en de
 l'ai déjà
 ploïrois
 les biens
 à quelq
 imagine
 d'attaqu
 de cette
 nécessai
 effet, d
 rois pas
 même j
 trouver
 fixoit à
 amicale
Bolabol
 » Ce
 feil. L'
 » que j
 » *Huah*
 » j'étois
 » portie

» J'aurois peut-être fait un discours meilleur que celui dont je viens de parler ; mais Omaï n'oublia aucun des points importans, sur lesquels je lui avois recommandé d'insister. Le morceau relatif au projet où il me supposoit de le conduire à *Ulietea*, parut obtenir l'approbation de tous les Chefs, & j'en devinai bientôt la raison. Omaï, ainsi que je l'ai déjà observé, se flattoit vainement que j'emploirois la force, pour le rétablir à *Ulietea* dans les biens de son pere ; il l'avoit dit, sans mon aveu, à quelques personnes de l'assemblée. Les Chefs imaginèrent tout de suite, que je me proposois d'attaquer *Ulietea*, & que je les aiderois à chasser de cette Isle les Naturels de *Bolabola*. Il étoit donc nécessaire de les détromper : je leur déclarai en effet, d'une manière positive, que je ne les aiderois pas dans une entreprise de cette espece, que même je ne la souffrirois point, tant que je me trouverois dans leurs parages ; & que, si Omaï se fixoit à *Ulietea*, je l'y établirois d'une manière amicale, & sans faire la guerre à la peuplade de *Bolabola*.

» Cette déclaration changea les idées du Conseil. L'un des Chefs me répondit sur-le-champ, » que je pouvois disposer de l'Isle entiere de » *Huaheine*, & de tout ce qu'elle renferme ; que » j'étois le maître d'en donner à mon Ami, la » portion que je voudrois ». Sa réponse fit un

1777.
Octobre.

1777.
Octobre.

grand plaisir à Omaï qui, semblable au reste de ses compatriotes, ne songe guere qu'au moment actuel ; il crut, sans doute, que je serois très-libéral, & que je lui accorderois une vaste étendue de terrain. Je réfléchis qu'en m'offrant ce qu'il ne convenoit pas d'accepter, on ne m'offroit rien du tout ; & je voulus non-seulement qu'on désignât le local, mais la quantité précise de terrain dont jouiroit mon Ami. On envoya chercher quelques-uns des Chefs, qui avoient déjà quitté l'assemblée, & , après une délibération qui fut courte, ils soufcrivirent à ma demande, d'une voix unanime : ils me céderent à l'instant un terrain contigu à la maison, où se tenoit le Conseil : son étendue, le long de la côte du havre, étoit d'environ deux cents verges, & sa profondeur, qui alloit jusqu'au pied de la colline, qui en renfermoit même une partie, se trouvoit un peu plus considérable.

» Après cet arrangement qui satisfit les Insulaires, Omaï & moi, j'ordonnai de dresser une tente & les observatoires sur la côte, où j'établis un poste. Les Charpentiers des deux vaisseaux construisirent une petite maison, dans laquelle mon Ami devoit renfermer ses trésors : nous lui fimes de plus un jardin ; nous y plantâmes des shaddecks, des ceps de vigne, des ananas, des melons, & les graines de plusieurs autres végétaux :

avant de
chacune

» Om
ment d
d'avoir

Huahein

car sa f
pas, air
dont j'a
que s'ils
ils étoie

rendre

ou de

sonne o

il me p

pouillé

ne nou

ses Co

tant qu'

mais j'a

l'avenir

» Un

sûr d'e

qui défi

les pays

ont de

motifs

persées

avant de quitter l'Isle, j'eus le plaisir de voir réussir chacune des parties de sa plantation.

1777.
Octobre.

» Omaï commença alors à s'occuper sérieusement de ses intérêts; il se repentit beaucoup d'avoir été si prodigue à *O-Taïti*. Il trouva à *Huaheine* un frere, une sœur, & un beau-frere; car sa sœur étoit mariée : mais ils ne le pillerent pas, ainsi que l'avoient fait ses autres parens; dont j'ai parlé. Toutefois je m'appêrçus à regret, que s'ils étoient trop honnêtes pour le tromper, ils étoient trop peu considérés dans l'Isle, pour lui rendre des services essentiels : dénués d'autorité ou de crédit, ils ne pouvoient protéger sa personne ou ses biens; &, dans cet état d'abandon, il me parut courir de grands risques d'être dépouillé de ce qu'il avoit obtenu de nous, lorsqu'il ne nous auroit plus auprès de lui. Je pensois que ses Compatriotes ne le maltraiteroient pas, tant qu'il seroit à portée de réclamer nos secours; mais j'avois des inquiétudes bien fondées sur l'avenir.

» Un individu plus opulent que ses voisins, est sûr d'exciter l'envie d'une multitude d'hommes qui désirent le rabaisser à leur niveau. Mais dans les pays où la civilisation, les Loix & la Religion ont de l'empire, les riches ont toutes sortes de motifs de sécurité : les richesses s'y trouvant dispersées dans une foule de mains, un simple par-

1777.
Octobre.

ticulier ne craint pas que les pauvres se réunissent contre lui , de préférence aux autres , dont la fortune est également un objet de jalousie. La position d'Omaï se trouvoit bien différente ; il alloit vivre dans une contrée , où l'on ne connoît guere d'autre principe des actions morales , que l'impulsion immédiate des désirs & des fantaisies : il alloit être le seul riche de la peuplade , & c'est là sur-tout ce qui le mettoit en danger. Un hafard heureux l'ayant lié avec nous , il rapportoit un amas de richesses , qu'aucun de ses Compatriotes ne pouvoit se donner , & que chacun d'eux envioit : il étoit donc bien naturel de les croire disposés à se réunir pour le dépouiller.

» Afin de prévenir ce malheur , s'il étoit possible ; je lui conseillai de donner quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux Chefs ; je lui dis que la reconnoissance les exciteroit peut-être à le prendre sous leur protection , & à le garantir des injustices des autres. Il promit de suivre mon conseil , & j'eus la satisfaction de voir , avant mon départ , qu'il l'avoit suivi : ne comptant pas trop néanmoins sur les effets de la reconnoissance , je voulus employer un moyen plus imposant , celui de la terreur. Je ne laissai échapper aucune occasion d'avertir les Insulaires , que je me proposois de revenir dans l'Isle , après une absence de la durée ordinaire ; que s'ils atten-

toient à
Ami , je
ceux qu
rence c
les Natu
avons fa
que nos
ques ; &
soin d'e
paix de

» Tar
porta à
soute a
dévoroi
blattes
qu'elles
nous e
moyens
d'abord
ravages
peu d'at
nous un
presque
tibles e
en étoie
trous c
Elles m
nous av

toient à la propriété ou à la personne de mon Ami, je me vengerois impitoyablement de tous ceux qui lui auroient fait du mal. Selon toute apparence cette menace servira beaucoup à contenir les Naturels; car les diverses relâches que nous avons faites aux *Isles de la Société*, leur persuadent que nos vaisseaux doivent revenir à certaines époques; & tant qu'ils auront cette idée, que j'eus soin d'entretenir, Omaï peut espérer de jouir en paix de sa fortune & de sa plantation.

» Tandis que nous étions dans ce havre, on porta à terre le reste du biscuit qui étoit dans la soute aux vivres, afin d'en ôter la vermine qui le dévorait. On ne peut imaginer à quel point les blattes infestoient mon vaisseau. Le dommage qu'elles nous causerent fut très-considérable, & nous employâmes vainement toutes sortes de moyens pour les détruire. Ces blattes ne firent d'abord que nous incommoder, & habitués aux ravages que produisent les insectes, nous y fîmes peu d'attention; mais elles étoient devenues pour nous une véritable calamité, & elles ravageoient presque tout ce qui se trouvoit à bord. Les comestibles exposés à l'air, durant quelques minutes; en étoient couverts; elles y creusoient bientôt des trous comme on en voit dans une ruche à miel. Elles mangeoient en particulier les oiseaux que nous avions empaillés, & que nous conservions

1777.
Octobre.

1777.
Octobre.

comme des curiosités; ce qui étoit plus fâcheux encore, elles sembloient aimer l'encre avec passion, en sorte que l'écriture des étiquettes attachées à nos divers échantillons, étoit complètement rongée; la fermeté seule de la reliure pouvoit conserver les livres, en empêchant ces animaux déprédateurs de se glisser entre les feuillets. M. Anderson en apperçut deux especes, la *blatta orientalis* & la *germanica*. La première avoit été apportée de mon second Voyage; & quoique le vaisseau eût toujours été en Angleterre dans le bassin, elle avoit échappé à la rigueur de l'hiver de 1776. La seconde ne se montra qu'après notre départ de la Nouvelle-Zélande; mais elle s'étoit multipliée si prodigieusement, qu'outre les dégâts dont je parlois tout-à-l'heure*, elle infestoit jusqu'au grément; & dès qu'on lâchoit une voile; il en tomboit des milliers sur le pont. Les orientales ne sortoient guere que la nuit; elles faisoient alors tant de bruit dans les chambres & dans les postes, que tout sembloit y être en mouvement. Outre le désagrément de nous voir ainsi environnés de toutes parts, elles chargeoient de leurs excréments notre biscuit, qui auroit excité le dégoût des gens un peu délicats.

» Rien ne troubla, jusqu'au 22, le commerce d'échange & d'amitié, qui eut lieu entre nous & les Naturels : le 22 au soir, un des Insulaires trouva

22.

moyen
Bayly, &
Je descen
je charge
réclama
démarche
jouoit al
Acteurs
étoit très
aux autre
assis tran
& son
doutes,
l'envoya
le témoi
emprison
les Insul
efforts p
par Oma
mais la
trouver
du jour
nous le
frayeur,
selon le
coquin
maniere
quels j'a

moyen de pénétrer dans l'observatoire de M. Bayly, & d'y voler un sextant sans être apperçu. Je descendis à terre; dès que je fus instruit du vol, je chargeai Omaï de réclamer l'instrument. Il le réclama en effet, mais les Chefs ne firent aucune démarche; ils s'occupèrent de l'*Heiva* qu'on jouoit alors, jusqu'au moment où j'ordonnai aux Acteurs de cesser. Ils sentirent que ma réclamation étoit très-sérieuse, & ils se demanderent les uns aux autres des nouvelles du voleur, qui se trouvoit assis tranquillement au milieu d'eux. Son assurance & son maintien me laissoient d'autant plus de doutes, qu'il nioit le délit dont on l'accusoit. Je l'envoyai néanmoins à bord de mon vaisseau sur le témoignage d'Omaï, & je l'y tins en prison. Son emprisonnement excita une rumeur générale parmi les Insulaires, & ils s'enfuirent en dépit de mes efforts pour les arrêter. Le prisonnier interrogé par Omaï, finit par dire où il avoit caché sa proie; mais la nuit commençoit, & nous ne pûmes retrouver le sextant que le lendemain à la pointe du jour: il n'étoit point endommagé lorsqu'on nous le rapporta. Les Naturels revinrent de leur frayeur, & ils se rassemblèrent autour de nous, selon leur usage. Le voleur me parut être un coquin d'habitude, & je crus devoir le punir d'une manière plus rigoureuse que les autres voleurs auxquels j'avois infligé des châtimens. Je lui fis raser

1777.
Octobre.

les cheveux & la barbe, & couper les deux oreilles.

1777.
Octobre.

24. 25.

» Cette correction ne suffisoit pas, car la nuit du 24 au 25, des cris d'alarme nous avertirent qu'il essayoit de voler une de nos chevres. Quelques-uns de nos gens se rendirent à l'endroit d'où partoient les cris, & ils ne s'apperçurent pas qu'on eût commis de vol : vraisemblablement les chevres étoient si bien gardées, qu'il ne put exécuter son projet; mais ses hostilités réussirent à d'autres égards. Il parut qu'il avoit détruit ou emporté les ceps de vigne & les choux du jardin d'Omaï; il disoit hautement qu'il tueroit mon Ami, & qu'il brûleroit sa maison dès que nous aurions quitté l'Isle. Afin d'ôter à ce scélérat les moyens de nuire désormais à Omaï & à moi, je le fis arrêter; je le tins en prison pour la seconde fois à bord de mon vaisseau, & je résolus de l'enlever : tous les Chefs montrèrent de la satisfaction, de ce que je voulois les débarrasser d'un homme aussi intraitable. Il étoit natif de *Bolabola*; mais il trouvoit à *Huaheine* trop de gens disposés à lui donner des secours pour l'exécution de ses coupables projets. J'avois rencontré dans cette Isle, durant mes deux premiers Voyages, des hommes plus incommodés que sur aucune autre des terres voisines; & si les Insulaires se conduisoient d'une maniere plus honnête, je ne pouvois l'attribuer qu'à la crainte &

au

au défa
l'anarc
n'étoit
servé,
particu
en son
telligen
assez pr
ger la
jeune R
poser se
eût bea

» La
& nou
Parmi l
en *An*
de jouj
les bag
étonné
plaisir.
plats,
enfin a
les mé
de ces
res : il
inutile
plus fa
feuille

To

au défaut d'occasion. Il sembloit être en proie à l'anarchie : l'*Earee-rahie*, ou le Souverain du pays, n'étoit qu'un enfant, ainsi que je l'ai déjà observé, & je ne remarquai pas qu'un individu en particulier, ou un conseil quelconque, gouvernât en son nom : ainsi, lorsqu'il survint de la méfintelligence entre nous, je ne sus jamais d'une façon assez précise à qui je devois m'adresser pour arranger la querelle & obtenir justice. La mere du jeune Roi essayoit quelquefois, il est vrai, d'interposer son crédit ; mais je ne m'apperçus pas qu'elle eût beaucoup d'autorité.

» La maison d'Omaï fut presque achevée le 26, & nous y portâmes la plupart de ses trésors. Parmi la foule de choses inutiles qu'il avoit reçues en *Angleterre*, je ne dois pas oublier une caisse de joujoux ; il eut soin de montrer aux Naturels les bagatelles qu'elle contenoit, & la multitude étonnée, parut les contempler avec un grand plaisir. Quant à ses pots, ses chauderons, ses plats, ses assiètes, ses bouteilles, ses verres, enfin aux divers meubles dont on se sert dans les ménages d'*Europe*, il y eut à peine un seul de ces articles qui attira les regards des Insulaires : il commençoit lui-même à juger cet attirail inutile ; il sentoit qu'un cochon cuit au four est plus favorable, qu'un cochon bouilli ; qu'une feuille de bananier peut tenir lieu d'un plat ou

1777.
Octobre.

26.

1777.
Octobre.

d'une assiette d'étain, & qu'on boit aussi-bien dans un coco que dans un verre de cristal. Il vendit aux Equipages de nos vaisseaux tous les meubles de cuisine ou de paneterie qu'ils voulurent acheter, & il eut raison ; il reçut en échange des haches & d'autres outils de fer, qui avoient plus de valeur intrinsèque dans cette Partie du Monde, & qui devoient ajouter davantage à sa supériorité sur les individus avec lesquels il alloit passer le reste de ses jours.

28. « Il se trouvoit des feux d'artifices parmi les présens qu'on lui avoit faits à *Londres*. Le 28 au soir, nous en tirâmes quelques uns ; la nombreuse assemblée qui nous environnoit, vit ce spectacle avec un mélange de plaisir & de crainte : on mit en bon état les pieces qui restoient, & Omaï les ferra dans son magasin ; la plus grande partie avoit été employée dans les Fêtes que nous donnâmes sur d'autres Isles, ou s'étoit gâtée durant le voyage, & nous en eûmes peu de regret.

30. « Le 30, le Naturel de *Bolabola*, que je tenois en prison sur mon bord, se sauva entre minuit & quatre heures du matin ; il emporta le fer du morceau de bois qu'on avoit mis à sa jambe. Lorsqu'il fut sur la côte, l'un des Chefs lui reprit le fer, qu'il donna à Omaï ; & celui-ci vint me dire, dès le grand matin, que son mortel ennemi

étoit en
ches,
prison
sur le
endorm
prit la
où il l'
entrave
avoien
bles ; &
gence,
Je fus
coquin
de l'y

« D
habitati
bord to
le chev
je laissa
rer po
deux c
curé d
couvri
& je
ront d

« L
peut-é
crois d

étoit en liberté. Je jugeai , après quelques recherches , que la sentinelle chargée de surveiller le prisonnier , & même tous les hommes de quart sur le gaillard d'arriere où il se trouvoit , s'étoient endormis : le prisonnier profita du moment ; il prit la clef des fers dans le tiroir de l'habitacle où il l'avoit vu placer , & il se débarrassa de ses entraves. Cette évasion me prouva que mes gens avoient mal fait leur devoir : je punis les coupables ; & afin de prévenir une semblable négligence , je donnai sur ce point de nouveaux ordres. Je fus charmé d'apprendre ensuite que notre coquin s'étoit sauvé à *Ulietea* ; j'avois l'espérance de l'y rencontrer & de l'arrêter de nouveau.

» Dès qu'Omaï fut établi dans sa nouvelle habitation , je songeai à partir ; je fis conduire à bord tout ce que nous avions débarqué , excepté le cheval , la jument & une chèvre pleine , que je laissai à mon ami , dont nous allions nous séparer pour jamais. Je lui donnai aussi une truie & deux cochons de race angloise , & il s'étoit procuré d'ailleurs une ou deux truies. Le cheval couvrit la jument durant notre relâche à *O-Taïti* , & je suis persuadé que les Navigateurs trouveront désormais des chevaux dans ces Isles.

» Les détails relatifs à Omaï , intéresseront peut-être une classe nombreuse de lecteurs , & je crois devoir dire tout ce qui peut exposer d'une

1777.
Octobre.

maniere satisfaisante dans quel état nous le laissâmes. Il avoit pris à *O-Taïti* quatre ou cinq tous; il gardoit d'ailleurs ses deux jeunes gens de la *Nouvelle-Zélande*; son frere & quelques autres de ses parens le joignirent à *Huaheine*; en sorte que sa famille se trouvoit déjà composée de huit ou dix personnes, si toutefois on peut donner le nom de famille à un ménage où il n'y avoit pas une femme, & où vraisemblablement il n'y en aura jamais, à moins qu'il ne devienne moins volage: il ne paroissoit point du tout disposé au mariage.

» La maison que nous lui bâtîmes, avoit vingt-quatre pieds de long sur dix-huit de large & dix de hauteur; nous y employâmes les bois des pirogues détruites par nous à *Eimeo*; on y mit le moins de clous qu'il fut possible, afin que l'appât du fer n'excitât point les Naturels à la dévaster. Il fut décidé qu'immédiatement après notre départ, il en bâtiroit une plus grande sur le modele des habitations du pays; que, pour mettre en sûreté celle que nous avions construite nous-mêmes, il la couvriroit avec l'une des extrémités de la nouvelle. Quelques-uns des Chefs promirent de l'aider; & si l'édifice projeté occupe le terrain qu'indiquoit son plan, il n'y en aura guere dans l'Isle de plus étendues.

» Un mousquet, une baïonnette & une gi-

berne,
lets, &
pofier
armes,
lui faire
plus he
à feu;
En effe
d'un h
doit pl
supérie
condui
tenoier
il donn
des Of
sa table
produc
» A
suivant

Geor

Naves

» Le
je pro
de l'É
Amis

berne , un fusil de chasse , deux paires de pisto-
 lets , & deux ou trois sabres ou coutelas , com-
 posoient son arsenal ; il fut enchanté d'avoir ces
 armes , & en les lui donnant , je ne songeai qu'à
 lui faire plaisir ; car j'étois persuadé qu'il seroit
 plus heureux , si nous ne lui laissions point d'armes
 à feu , ou d'armes Européennes d'aucune espece.
 En effet , cet attirail de guerre entre les mains
 d'un homme dont la prudence m'est suspecte ,
 doit plutôt accroître ses dangers qu'établir sa
 supériorité sur ses compatriotes. Lorsqu'il eut
 conduit à terre les diverses choses qui lui appar-
 tenoient , & qu'il les eut placées dans sa maison ,
 il donna à dîner deux ou trois fois à la plupart
 des Officiers de la *Résolution* & de la *Découverte* :
 sa table nous offrit en abondance les meilleures
 productions de l'Isle.

» Avant d'appareiller , je gravai l'inscription
 suivante en dehors de sa maison.

Georgius tertius , Rex , 2 Novembris , 1777.

Naves { *Resolution* , *Jac. Cook* , *Pr.*
 { *Discovery* , *Car. Clerke* , *Pr.*

» Le 2 Novembre , à quatre heures du soir , 2 9.^{bre}
 je profitai d'une brise qui s'éleva dans la partie
 de l'Est , & je sortis du havre. La plupart de nos
 Amis demeurèrent à bord jusqu'au moment où

1777.
 Octobre,

1777.
Novemb.

les vaisseaux furent sous voile ; & afin de satisfaire leur curiosité , j'ordonnai de tirer cinq coups de canon. Ils nous firent tous leurs derniers adieux , excepté Omaï qui nous accompagna quelque temps en mer. L'hansiere amarrée sur la côte , fut coupée par les rochers au moment de l'appareillage ; ceux qui travailloient aux manoeuvres , ne s'appercevant pas qu'elle étoit rompue , abandonnerent la partie qui se trouvoit sur la greve , & il fallut l'envoyer chercher par un canot. Omaï s'en alla dans ce canot , après avoir embrassé tendrement chacun des Officiers. Il montra du courage jusqu'à l'instant où il s'approcha de moi ; mais il essaya en vain de se contenir , il versa un torrent de larmes , & M. King , qui commandoit le canot , le vit pleurer durant toute la route.

» Je songeois avec un extrême plaisir , que je l'avois ramené sain & sauf dans l'Isle où nous le primes autrefois ; mais telle est la bizarre destinée des choses humaines , que nous le laissâmes vraisemblablement dans une position moins heureuse , que celle où il se trouvoit avant de nous avoir connus. Je ne dis pas qu'accoutumé aux douceurs de la vie civilisée , il sera malheureux de ne plus les goûter ; j'établis mes conjectures sur un seul point ; les avantages qu'il a tirés de nous , ont mis sa sécurité personnelle dans une

situatio
en An
mitive
feroien
& ses
esprit
crédit
moyen
même
tans de
de vu
autrem
difficul
gué ,
peut-
classe
relevé
la suit
les Inf
niere
qui n'
légiee
s'arro
d'Om
tion p
nous
sentin
tratio

situation plus périlleuse. Ayant été très-caressé en Angleterre, il avoit oublié sa condition primitive; il ne pensa jamais quelle impression feroient sur ses compatriotes ses connoissances & ses richesses : cependant les lumieres de son esprit & ses trésors pouvoient seuls assurer son crédit, & il ne devoit pas fonder sur d'autres moyens son élévation & son bonheur. Il paroît même qu'il connoissoit mal le caractere des Habitans des *Isles de la Société*, ou qu'il avoit perdu de vue, à bien des égards, leurs coutumes; autrement il auroit senti qu'il lui seroit d'une difficulté extrême de parvenir à un rang distingué, dans un pays où le mérite personnel n'a peut-être jamais fait sortir un individu d'une classe inférieure pour le porter à une classe plus relevée. Les distinctions & le pouvoir qui en est la suite, semblent être fondés ici sur le rang; les Insulaires sont soumis à ce préjugé d'une manière si opiniâtre & si aveugle, qu'un homme qui n'a pas reçu le jour dans les familles privilégiées, fera sûrement méprisé & haï, s'il veut s'arroger une sorte d'empire. Les compatriotes d'Omaï n'oseroient pas trop montrer leur disposition pour lui, tant que nous fûmes parmi eux; nous jugeâmes toutefois qu'il leur inspiroit ce sentiment de haine & de mépris. Une administration convenable des trésors qu'il rapportoit

1777.
Novemb.

1777.
Novemb.

d'Angleterre, & les connoissances que lui avoient procuré ses voyages, lui offroient des moyens de former des liaisons très-utiles; mais on a vu que, semblable aux enfans, il dissipa ses richesses, sans s'occuper de ses intérêts. Sa tête se trouvoit remplie de projets qui paroissent nobles au premier coup-d'œil, & dont la réflexion ne tarde pas à dévoiler la bassesse: il montra, dès le commencement, le désir de se venger, plutôt que celui de devenir un grand personnage: au reste, la passion de la vengeance est ordinaire aux *Isles de la Société*, & on peut l'excuser en cela. Son pere possédoit des biens considérables à *Ulietea*, lorsque cette Isle fut conquise par les guerriers de *Bolabola*; il vint, ainsi qu'une multitude de proscrits, chercher un asile à *Huaheine*, où il mourut & où il laissa Omaï & d'autres enfans, qui furent réduits à la misere & à la dépendance. Omaï étoit donc pauvre & délaissé lorsque le Capitaine Furneaux le prit sur son vaisseau pour l'amener en *Europe*. J'ignore si, d'après l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre*, il comptoit qu'on lui fourniroit sûrement des secours contre les ennemis de son pere & de sa patrie, ou s'il imaginoit que son courage & la supériorité de ses connoissances, suffiroient pour chasser les conquérans d'*Ulietea*; mais, du moment où nous partîmes de Londres, il ne cessa

de parler
bola; il
que no
il entroi
pour se
plus rai
il affect
bola aba
apprend
sions né
gation,
Amis, i
compatr
à *Tonga*
comme
cune ne
ainsi qu
moins i
cherche
demeure
jusqu'à
liaisons
d'abord
dédain p
recouvr
s'établir
passé au
fort con

de parler de ses projets contre les tyrans de *Bolabola*; il ne voulut pas écouter les remontrances que nous lui fîmes sur une résolution si folle; il entroit en colere, lorsque nous lui donnions, pour son avantage, des avis plus modérés & plus raisonnables. Infatué de son grand projet, il affectoit de croire que les guerriers de *Bolabola* abandonneroient l'Isle d'*Ulitea*, dès qu'ils apprendroient son arrivée à *O-Taïti*. Ses illusions néanmoins diminuerent durant notre navigation, & lorsque nous abordâmes aux *Isles des Amis*, il étoit si inquiet sur les dispositions de ses compatriotes à son égard, qu'il songea à s'établir à *Tongataboo*, sous la protection de Féenou, comme je l'ai dit ailleurs. Il y dissipa sans aucune nécessité, une partie de ses trésors; & ainsi que je l'ai raconté plus haut, il ne fut pas moins imprudent à *Tiarraboo*, où il ne pouvoit chercher des amis, puisqu'il ne vouloit point y demeurer: il continua ses prodigalités à *Matavai*, jusqu'à l'instant où j'y mis fin; & il forma des liaisons si peu convenables, qu'*O-Too*, disposé d'abord à le protéger, témoigna hautement son dédain pour lui. Cependant il auroit encore pu recouvrer les bonnes graces du Roi; il auroit pu s'établir avantageusement à *O-Taïti*, où il avoit passé autrefois plusieurs années, & où il étoit fort considéré de *Towha*, qui lui fit présent d'une

1777.
Novemb.

1777.
Novemb.

double pirogue, c'est-à-dire, d'une chose très-précieuse. En s'établissant sur cette Isle, son élévation auroit rencontré moins d'obstacles; car un Etranger parvient plus aisément, qu'un Naturel du pays, à jouer un rôle au-dessus de sa naissance. Mais il fut toujours indécis, & je crois qu'il n'auroit point voulu se fixer à *Huaheine*, si je ne lui avois pas déclaré nettement, que je n'emploirois jamais la force pour lui rendre les biens de son pere. Les Navigateurs, qui aborderont par la suite sur ces Isles, nous apprendront s'il aura mieux employé le reste de ses richesses, lesquelles, malgré ses profusions, étoient encore considérables, & si les soins que j'ai pris pour qu'il vécût tranquille, auront eu du succès. Les Commandans des vaisseaux qui se trouveront dans ces parages, rechercheront sans doute avec intérêt, ce qu'est devenu le pauvre Omaï: il énonçoit d'une maniere trop ouverte son antipathie contre les Habitans de *Bolabola*, & il a surtout à craindre les suites de son indiscretion: les Naturels de *Bolabola*, entraînés par la jalousie, s'efforceront de le rendre odieux à ceux de *Huaheine*; ils en viendront d'autant mieux à bout, qu'ils sont aujourd'hui en paix avec cette dernière Isle, & que plusieurs d'entre eux y demeurent. Leur inimitié étoit cependant la chose qu'il lui eût été plus facile d'éviter; non-seule-

ment il
celui qu
jouoit le
d'un Di
dans les
Il ne vo
montra
premier
par une
mailles
riere; il
ses arme

» Qu
trouvoit
extrême
tere. Je
sujet de
noissant
eues po
ceux qu
leur am
doué d
ne s'app
tance d
fances
des éga
Amis
agréabl

ment il ne leur inspiroit aucune aversion, mais celui que nous trouvâmes à *Tiarraboo*, & qui y jouoit le rôle d'un Ambassadeur, d'un Prêtre ou d'un Dieu, proposa formellement de le rétablir dans les biens qui avoient appartenu à son pere. Il ne voulut jamais accepter ce service, & il se montra résolu jusqu'à notre départ, de saisir la premiere occasion qui s'offriroit, & de se venger par une bataille. Je conjecture que sa cote de mailles ne contribuoit pas peu à son ardeur guerriere; il se croyoit invincible avec sa cuirasse & ses armes à feu.

» Quels que fussent les défauts d'Omaï, ils se trouvoient plus que contre-balancés par son extrême bonté, & par la docilité de son caractère. Je n'ai guere eu occasion de me fâcher au sujet de sa conduite en général; son cœur reconnoissant fut toujours pénétré des bontés qu'on a eues pour lui en *Angleterre*, & il n'oubliera jamais ceux qui l'ont honoré de leur protection & de leur amitié pendant son séjour à *Londres*. Il étoit doué d'une assez grande pénétration, mais il ne s'appliquoit pas, & il n'avoit point cette confiance qui suit les mêmes idées; ainsi ses connoissances étoient superficielles & imparfaites à bien des égards. Il observoit peu: il vit aux *Isles des Amis* une foule d'arts utiles & d'amusemens agréables, qu'il auroit pu porter dans sa patrie,

1777.
Novemb.

où vraisemblablement on les adopteroit volontiers, puisqu'ils sont si analogues aux habitudes des Naturels des *Isles de la Société*; mais je ne me suis pas apperçu qu'il ait fait le moindre effort pour s'en instruire. Cette espece d'indifférence, je l'avoue, est le défaut caractéristique de ses compatriotes. Ils ont reçu à diverses reprises, depuis dix ans, la visite des Navigateurs Européens; je n'ai pas découvert toutefois qu'ils aient essayé le moins du monde de profiter de ce commerce, & jusqu'ici ils ne nous ont copiés en rien. Il est donc difficile qu'Omaï vienne à bout d'introduire parmi eux un grand nombre de nos arts & de nos coutumes, ou qu'il perfectionne beaucoup les usages & les méthodes auxquelles ces peuplades sont accoutumées depuis si long-temps: je suis persuadé néanmoins, qu'il cultivera les arbres fruitiers & les végétaux que nous avons plantés, & que les *Isles de la Société* lui auront, en ce point, des obligations essentielles; mais le plus grand avantage qu'elles semblent devoir tirer de ses voyages, résultera des quadrupèdes nouveaux que nous y avons laissés, & que vraisemblablement elles n'auroient jamais obtenus, s'il n'étoit pas venu en *Angleterre*. Lorsque ces animaux se seront multipliés, O-Taïi & les autres *Isles de la Société*, égaleront, si elles ne surpas-

1777.
 Novemb.

sent p
 des pr
 » L
 santes
 un gra
 permis
 de déc
 soucri
 fois, q
 le seul
 gnoit c
 les mo
 dit sou
 mis, q
 ne vien
 » Si
 voyer
 pris av
 trée, q
 car ils
 de ne p
 avoit d
 d'un bo
 forte c
Nouvell

(*) En

sent pas, les relâches célèbres, par l'abondance des provisions.

1777.
Novemb.

» Le retour d'Omaï, & les preuves séduisantes qu'il offroit de notre libéralité, exciterent un grand nombre d'Insulaires à me demander la permission de me suivre à *Pretane* (a). J'eus soin de déclarer, dans toutes les occasions, que je ne fouscricrois point à ces demandes. Omaï toutefois, qui mettoit un grand prix à être cité comme le seul homme qui eût fait un long voyage, craignoit que je ne consentisse à donner à d'autres les moyens de lui disputer ce mérite; & il me dit souvent, que Mylord Sandwich lui avoit promis, qu'aucun des Naturels des *Isles de la Société* ne viendrait en *Angleterre*.

» Si j'avois cru qu'on ne tarderoit pas à envoyer un vaisseau à la *Nouvelle-Zélande*, j'aurois pris avec moi les deux jeunes gens de cette contrée, qui s'étoient embarqués à la suite d'Omaï; car ils désiroient extrêmement, l'un & l'autre, de ne pas nous quitter; Tiarooa, le plus âgé, avoit des dispositions très-heureuses; il étoit doué d'un bon sens admirable, & susceptible de toute sorte d'instructions. Il paroissoit sentir que la *Nouvelle Zélande* se trouvoit inférieure aux *Isles*

(a) En Angleterre.

1777.
Novemb.

de la Société; & , frappé des plaisirs & de l'abondance que lui offroit *Huacine*, il finit par se soumettre gaiement à la loi du sort, qui l'obligeoit à y terminer sa carrière. Son camarade nous étoit si attaché, qu'il fallut l'enlever du vaisseau & le conduire de force à terre : celui-ci avoit de la malice & de l'énergie dans le caractère, & sa pétulance amusa beaucoup mon Equipage.

FIN DU TOME XXII.

K:

de l'abon-
nit par se
qui l'obli-
rade nous
u vaisseau
i avoit de
re, & fa
ge.

